This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 62 683

GIFT OF
H enry U. Brandenstein

CASE
B

RATIO AC VIS

EX. LIBRIS H. U. BRANDENSTEIN

GIFT

2 copies in one

1 V

396

BIBLIOTHÈQUE
LATINE-FRANÇAISE

PUBLIÉE

PAR

C. L. F. PANCKOUCKE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE,
Rue des Poitevins, n. 14.

LUCRÈCE

DE LA NATURE DES CHOSES

POËME

TRADUIT EN PROSE

PAR DE PONGERVILLE

AVEC

UNE NOTICE LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

PAR

AJASSON DE GRANDSAGNE

TOME PREMIER.

PARIS
C. L. F. PANCKOUCKE
MEMBRE DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR
ÉDITEUR, RUE DES POITEVINS, N° 14

M DCCC XXXVI.

PL 6787
.A2
1836
CASE
B

NOTICE

HISTORIQUE, BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR LUCRÈCE

PAR M. AJASSON DE GRANDSAGNE.

Nous diviserons tout ce que nous avons à dire ici sur Lucrèce, en trois parties; savoir : 1° sa vie; 2° son mérite, tant comme poète que comme philosophe, comme moraliste et comme physicien; 3° les principales éditions et versions de ses œuvres, avec un appendice sur les divers ouvrages, morceaux ou notices dont celles-ci ou celles-là auront fourni l'occasion.

M158139

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA VIE DE LUCRÈCE.

Ce que l'on sait d'authentique sur la vie de Lucrèce se réduit à quelques mots; cependant il est arrivé que ses commentateurs, éditeurs et biographes, se croyant obligés de donner à leur auteur une importance qu'apparemment ils croyaient son génie incapable de lui donner, ont trouvé moyen de grossir indéfiniment l'historique de sa vie par de belles descriptions, par des recherches généalogiques sur sa famille, enfin, par de longues dissertations sur quelques circonstances ou faits plus ou moins douteux qu'on trouve épars chez les anciens, du reste fort silencieux sur tout ce qui regarde ce grand poète. Quelque peu utiles que puissent et même que doivent sembler en elles-mêmes de pareilles recherches, néanmoins l'intérêt qui s'attache naturellement à la mémoire d'un homme célèbre, nous fait une loi de donner un précis de ce que ces divagateurs soutiennent de plus agréable et de plus saillant : c'est ce que nous allons essayer ici dans une suite de paragraphes séparés.

I.

LUCRÈCE FUT-IL DE NOBLE ORIGINE?

Nous concevons aisément que le rapport, nous dirions volontiers l'identité frappante qui existe entre le nom de la belle et infortunée épouse de Collatin, ait frappé les premiers interprètes de Lucrèce. Aussi, tous, depuis Lambin et Crinitus jusqu'à Wakefield et à Mason Good, se sont-ils évertués à rattacher tant bien que mal l'auteur du poëme *de la Nature* à la famille Lucretia.

Sabine ou romaine d'origine, cette famille était incontestablement patricienne; car, 1° (pour ne point parler d'une Lucretia qui, selon Plutarque, *Vie de Numa*, fut mariée à ce prince après son avènement au trône) la victime de Sextus était, selon la remarque judicieuse et l'expression un peu comique de Bayle, femme d'un prince du sang; 2° Sp. Lucretius Tricipitinus, père de Lucrèce, avait été gouverneur de Rome, sous Tarquin le Superbe, et, l'année même de la déchéance des rois, il fut nommé consul en remplacement de Junius Brutus, mort en combattant Aruns et l'armée de Tarquin; 3° les Fastes consulaires nous pré-

sentent encore, à une époque où les patriciens seuls étaient admis au consulat, les noms de

P. ou T. Lucretius Tricipitinus, l'an 508 et l'an 504 av. J.-C. (ce dignitaire était le fils du précédent et le frère de Lucrèce);

T. Lucretius Tricipitinus, en 462;

Hostius Lucretius Tricipitinus, en 429.

Nous ne parlons pas d'un P. Luc. Tricipitinus, gouverneur de Rome en 428; pas plus que d'un autre P. Luc. Tric., tribun du peuple avec puissance consulaire, 419 et 417 ans av. J.-C., et de L. Lucret. Tric., élevé à la même dignité dans les années 387, 382 et 380.

Cette suite de notabilités politiques prouve irréfragablement et l'importance et l'origine patricienne des Lucretius Tricipitinus. Malheureusement notre poète ne portait point ce noble surnom. Avancerons-nous alors, avec quelques savans, que la famille Lucretia devint plébéienne? Quelques gens de bon sens diraient qu'ils ne comprennent rien à cette dégénérescence, et même iraient jusqu'à demander si nous nous comprenons nous-mêmes. Bornons-nous à dire que, soit que la maison Lucretia eût perdu de sa splendeur, soit qu'on doive adopter quelque autre hypothèse sur ce sujet, Lucrèce

pouvait bien ne pas appartenir à une des familles dites dans l'aristocratique république romaine *majorum* ou même *minorum gentium* *.

Il est vrai que l'histoire du septième siècle de Rome nous présente plusieurs Lucretius qui se firent une réputation par des talens militaires ou oratoires. Tels sont,

1°. Q. Lucretius Vespillo, édile l'année de la mort de Tiberius Gracchus (Aurel. Victor, *Vies des Hommes illustres*). C'est lui qui jeta le corps du célèbre tribun dans le Tibre.

2°. Q. Lucretius Vespillo, habile et comme juriconsulte et comme avocat (Cicér., *Brut.*).

3°. Q. Lucretius Vespillo, sénateur, partisan de Pompée, probablement le même qu'un Lucret. Vesp., consul l'an de Rome 735, ou avant J.-C. 19 (Dion Cassius, liv. liv). Proscrit par les triumvirs, il avait été sauvé par le courage et l'adresse de sa femme (Val.-Max., liv. vi).

4°. Lucretius Ofella, orateur distingué surtout dans le genre délibératif, quoiqu'il se li-

* M. de Pongerville, en présentant les diverses opinions des commentateurs sur l'origine de Lucrèce, sans leur accorder de préférence, fait observer avec raison que le résultat ne peut offrir aucun intérêt, lorsqu'il s'agit d'un philosophe qui montra le mépris le plus absolu pour le préjugé de la naissance.

vrât souvent aux débats judiciaires (Cicéron, *Orat.*; cf. Bayle, sur le sens du passage latin qui a donné occasion à plusieurs contre-sens).

5°. Enfin (et ce dernier est le plus célèbre de tous), un autre Lucretius Ofella, primitivement attaché au parti de Marius, et, ensuite partisan de Sylla, célèbre surtout par la prise de Préneste, où il s'empara du jeune Marius. Malgré le service qu'il avait par-là rendu au dictateur, il fut tué par ses ordres en plein Forum, pour avoir osé briguer le consulat malgré son expresse défense.

Quelques-uns soupçonnent que le vainqueur de Préneste et l'Ofella, habile orateur, ne forment qu'un seul et même personnage.

Ceci posé, le baron Des Coutures, un des traducteurs français de Lucrèce, affirme, comme chose certaine, que notre poète était un Ofella ou un Vespillo, et que son nom, abrégé par les copistes, est T. Lucr. Vesp. (ou Ofella) Carus. Lambin, un peu moins positif, prétend seulement qu'il était cousin germain ou frère de l'un d'eux. Or, comme tous étaient édiles ou sénateurs, le frère était au moins de l'ordre équestre; d'où il résulte nécessairement que Lucrèce était au moins chevalier.

Nous en sommes fâchés pour le corps honorable des chevaliers; mais il nous semble que notre poète philosophe ne fut pas plus chevalier que comte ou marquis. Ni les Vespillo, ni les Ofella n'étaient primitivement de hautes familles romaines : le surnom de Vespillo, synonyme de *porte-bière* ou *croque-mort*, n'a rien d'honorable en lui-même, et n'indique pas de la part de ceux qui le donnèrent un grand respect pour l'édile qui jeta dans le Tibre le corps de Tiberius. Quant à celui d'Ofella, altération ou corruption d'Opheleia ou d'Aphilia, il venait probablement de la Grande-Grèce, et Horace, qui était de Vénose, le donne effectivement (*Sat.* 2, liv. II) à un bon paysan aux mains calleuses, sensé du reste, mais peu fleuri dans son langage. Rien de tout ceci ne décèle un sang patricien; et si quelques hommes du nom d'Ofella ou de Vespillo arrivèrent à des dignités, il n'est pas à croire pour cela que tous leurs homonymes, ni même tous leurs parens s'en soient ressentis; il n'est pas à croire que parce que l'un d'eux se trouvait sénateur, les autres se soient trouvés *ipso facto* et tout d'abord chevaliers.

II.

QUAND NAQUIT LUCRÈCE?

Selon la *Chronique* d'Eusèbe, Lucrèce naquit l'an 2 de la 171e olympiade (CLXXI, 2), ce qui répond à l'an de Rome 659, ou av. J.-C. 95, sous le deuxième consulat de Pompée et de Crassus. Comme les meilleures autorités le font mourir dans sa quarante-quatrième année, l'époque de sa fin est incontestablement l'an 55 avant Jésus-Christ. Il est probable qu'il faudrait corriger Eusèbe, et lire CLXX, 2, en l'an 2 de la 170e olympiade. Avec cet amendement, le passage de la *Chronique* devient assez satisfaisant, et s'applique sans peine à tout ce qu'on sait de l'âge de Lucrèce, qui se trouve avoir huit ans de moins que Cicéron et un de moins que César. Le dénombrement des erreurs où la participation et la manie de copier sans réfléchir a fait tomber ici des hommes fort savans d'ailleurs, nous mènerait trop loin; qu'il nous suffise de noter l'inadvertance de Greech, qui, ne se rappelant pas exactement ce que Donat raconte (*Vie de Virgile*) sur la coïncidence remarquable du jour où Lucrèce mourut et où Virgile prit la robe virile, dit

qu'un partisan de la métempsychose pourrait penser que l'âme du poète *de la Nature* passa dans le corps du chantre des *Géorgiques*. Greech, d'ailleurs, oublie ce qu'il y a de plus singulier dans le rapprochement de Donat : c'est que la mort du premier eut lieu le jour même où le second changeait la prétexte pour la robe virile, et se borne à placer les deux faits par lui admis (la mort de Lucrèce et la naissance de Virgile) dans la même année. Crinitus, Ch. Etienne, Lloyd, Hoffmann, tout en parlant, non pas de la naissance, mais de la robe de Virgile, se bornent à placer les deux faits dans la même année; ce qui peut-être est le plus conforme au vrai, mais ce qui n'est pas la tradition dans son entier. D'autres ont pris la date de la naissance pour celle de la mort, d'où l'opinion qui fait naître Lucrèce cent quarante-trois ans avant J.-C., ainsi que cette phrase d'un biographe : *Multo antiquior fuit Terentio Varrone et M. Tullio, ut quidam scripserunt;* phrase déjà assez éloignée du vrai, mais qu'un autre compilateur se chargea de rendre encore plus fausse en plaçant une virgule entre *Terentio* et *Varrone* : de sorte que Lucrèce, selon lui, aurait vécu avant Térence.

III.

ÉTUDES ET OCCUPATIONS DE LUCRÈCE.

On suppose généralement que Lucrèce passa quelques années de sa jeunesse en Grèce et même à Athènes. D'abord, les Romains, maîtres de la Grèce depuis plus de soixante ans, avaient dès-lors commencé à adopter la coutume d'achever leur éducation en Grèce; d'autre part, Lucrèce semble trop versé dans tous les mystères de la philosophie, de la cosmogonie et de la physique épicurienne, pour que l'on suppose qu'il en ait pris connaissance seulement à Rome; enfin, l'on sait que C. Memmius Gemellus, à qui Lucrèce dédia son poëme *de la Nature*, étudia à Athènes, où même la munificence de son père L. Memmius contribua puissamment à l'éclat de la secte épicurienne.

L'école fondée par Épicure dans le quatrième siècle avant J.-C., après avoir fleuri quelque temps sous Métrodore et sous ses premiers disciples, avait décliné successivement jusqu'à l'instant où les Romains commencèrent à se répandre dans l'Orient. On sait qu'ils ne tardè-

rent pas à partager le goût des Grecs pour les lettres, la philosophie et les beaux-arts : les chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture furent en grande partie transportés à Rome par Memmius. Paul-Émile et Sylla, en décorant leurs triomphes de trophées de même genre, y ajoutèrent les bibliothèques conquises sur Persée, sur Eumène, sur Mithridate, et des milliers de volumes enlevés à Athènes. Mais il était plus aisé de transplanter à Rome les dépouilles que le génie et l'instruction des vaincus. La capitale du monde n'était point encore ce que Juvénal se plaignait plus tard de la voir devenue, une ville grecque. Quoique déjà des rhéteurs, des grammairiens, des philosophes s'établissent à Rome, c'était en Grèce qu'il fallait aller pour se pénétrer des idées de la Grèce, pour s'initier à la philosophie, pour apprendre l'éloquence et la grammaire, en un mot, pour se mettre au courant de tous les faits intellectuels et scientifiques en circulation. Les Romains alors se trouvèrent dans la situation de tout peuple ignorant et conquérant : également surpris de tous les systèmes, ils donnèrent surtout la préférence à ceux qui flattaient leurs goûts nouveaux, à ceux qui semblaient les plus

favorables à la mollesse, et au luxe, au plaisir, aux dépravations et aux spoliations de tout genre. Quelques âmes fortes, surtout sous lempire, sympathisèrent avec les idées stoïciennes; d'autres, et tels furent principalement les hommes à imagination, adoptèrent avec enthousiasme les doctrines de l'Académie : mais Épicure plut à la masse. Ce n'est pas que la masse comprît quelque chose à sa philosophie : la partie physique était beaucoup trop haute et trop difficile pour l'ignorance populaire; la partie morale était, en dernière analyse, un panégyrique perpétuel de la modération, de la chasteté, de la frugalité, de la philanthropie. Mais comme toutes ces vertus n'avaient, selon Épicure, d'autre base que l'intérêt personnel, en d'autres termes, la recherche du plaisir, et qu'indubitablement chacun est libre de chercher du plaisir à sa manière, les Romains adoptaient l'aphorisme fondamental *plaisir;* puis concluaient à leur manière. Il est donc tout naturel que l'épicuréisme ait si vite acquis et si long-temps gardé la vogue dans Rome, tant auprès du vulgaire que chez les gens pour qui la morale n'était qu'un objet au moins très-secondaire; tels, par exemple que les candidats

aux grandes charges, les proconsuls ou gouverneurs de provinces, les fermiers des impôts, les chefs des légions, etc., etc.

De plus, l'épicuréisme avait de quoi satisfaire des hommes plus désintéressés et plus sérieux. La physique du sage de Gargette repose en grande partie sur des faits : l'hypothèse des atomes est loin d'être décidément rejetée, surtout depuis les belles recherches et les découvertes, tant de Haüy que de Berzelius ; on doit même reconnaître que ces découvertes, sans la porter précisément au rang des certitudes, lui ont concilié probablement pour toujours, plus de partisans qu'à l'hypothèse contraire. Il est vrai que l'on n'admet pas de même la marche des atomes dans le vide, et le *clinamen ;* cependant ce *clinamen* même n'est pas, comme on le prétend, directement contraire aux lois de la gravitation : la diversité des configurations primitives, invariablement attribuée à chaque classe d'atomes par la cosmogonie épicurienne, est comme une prévision ou un pressentiment de la doctrine crystallographique ; enfin, il est impossible de ne pas être frappé du rapport qui existe entre les aggrégats atomistiques proclamés par Épi-

cure et les condensations du marquis de Laplace.

Considéré sous un autre point de vue, l'épicuréisme peut plaire à des esprits difficiles en fait de vérité et de certitude, en ce qu'il recherche l'origine de la certitude, et qu'il ne reconnaît pour telle que l'évidence, évidence qui doit toujours, selon Épicure, reposer sur le témoignage des sens. Nous n'ignorons point tout ce que l'on a dit pour et contre cette doctrine, moins profonde et moins haute, certainement, que le subjectif et l'objectif de Kant. Mais enfin, vraie ou fausse, cette doctrine qui a été celle de Locke, de Hume et de Condillac; cette doctrine que soutiennent, et plusieurs philosophes distingués de notre époque, et presque tous les physiologistes de la France et de l'Angleterre; cette doctrine qui n'est pas, malgré les efforts de ses adversaires, reconnue pour fausse, et qui même, on peut le dire, a autant de chances de succès que de probabilités contraires, n'est pas de nature à captiver seulement des esprits superficiels ou mesquins. En admettant même qu'elle pèche, en ce qu'elle néglige quelques élémens de l'esprit humain, cette exclusivité n'empêche pas qu'elle ne se

fonde en majeure partie sur l'observation; et, d'autre part, on sait que l'exclusivité est le défaut commun de toutes les philosophies. C'est une vérité entrevue et même dite depuis longtemps, mais éloquemment et solennellement proclamée cette année dans la chaire philosophique, toutes les écoles, toutes, sans exception, sont plus ou moins exclusives; et c'est par-là que leurs antagonistes, toujours faibles quand il s'agit de défendre leur système, sont toujours forts quand il s'agit d'attaquer et de battre en ruine ceux des autres.

Ceci posé, on doit comprendre comment Lucrèce fut surtout charmé de la philosophie d'Épicure. Esprit sévère et positif, il crut y trouver ce qu'il cherchait, des faits, l'évidence. Poète, et, comme tel, aimant à se représenter des tableaux, des images frappantes, il les voyait éclore en foule de cette philosophie qui, sans cesse, lui offrait sous des formes si variées, et le monde passé et la nature contemporaine. Romain, témoin des guerres civiles et nourri dans l'histoire des conquêtes faites par ses compatriotes, l'absence des dieux, l'absence de toute cause était une justification ou du moins une explication de cette bizarrerie

d'évènemens inattendus, déplorables, et utiles seulement au plus criminel. Ami de la modération dans la vie privée, et de l'équité dans la vie publique, sans rêver une perfection idéale, et sans appuyer ses vertus sur un transcendentalisme mystique, la morale si pure d'Épicure satisfaisait à ce besoin et à cet instinct de justice.

A ces causes il faut probablement ajouter le talent de l'homme qui, alors, était le chef de l'école épicurienne. Zénon de Sidon, qu'il ne faut pas confondre avec Zénon de Citium, chef des stoïciens, ni avec Zénon d'Élée, l'inventeur de la dialectique, et qui compta parmi ses disciples, Pompée, Cotta, Pomponius Atticus et Cicéron (*Voyez* Cicéron, *des Biens et des Maux*, liv. I, ch. 5; *de la Nature des dieux*, liv. I, ch. 21 et 34), fut le maître de Lucrèce et de C. Memmius Gemellus, qui, dès cette époque, devinrent les plus fermes partisans de l'école épicurienne. Car il ne faut pas croire que les précautions oratoires dont s'entoure Lucrèce, lorsqu'il annonce le plan de son ouvrage, et qu'il cherche à rassurer Memmius contre l'impiété apparente de son poëme,

Illud in his rebus vereor, ne forte rearis

Impia te rationis inire elementa, viamque
Endogredi sceleris. . . . . [1]

il ne faut pas, dis-je, s'imaginer que ces précautions oratoires soient prises pour Memmius lui-même : c'est au public que Lucrèce adresse l'allocution et la justification qu'ostensiblement il adresse à son ami.

Revenu à Rome, Memmius entra dans la carrière politique, qui lui promettait des richesses, des honneurs et de la célébrité. Lucrèce, que son goût entraînait vers une vie plus paisible, et qui, probablement, avait une fortune indépendante, se voua à la vie privée et ne chercha de distraction que dans l'étude de la philosophie et de la poésie. Encore plein des théories qu'il avait entendues de la bouche de Zénon, il les revêtit des couleurs et des formes brillantes de la poésie, et contribua ainsi à rendre populaires, chez les Romains, non pas peut-être les idées et les raisonnemens d'Épicure, mais le nom de ce philosophe et la gloire de son école.

1. Mais ne crois point qu'armé de funestes maximes,
Je dirige tes pas vers la route du crime;
Ah! plutôt, Memmius, noblement révolté,
Contemple les forfaits de la crédulité.

Un point qu'il est essentiel de noter, et sur lequel nous aurons occasion de revenir, c'est qu'il s'agit presque exclusivement de physique dans le poëme de Lucrèce, et que les nombreuses idées morales qui s'y trouvent semées n'y figurent évidemment que comme traits épisodiques.

« La composition de cet admirable poëme, dit Mason Good (*Vie de Lucr.*, à la tête de sa trad. en vers), paraît avoir été pour Lucrèce une source de plaisirs non interrompus; car à peine y a-t-il un livre qui ne contienne des traits relatifs au bonheur qu'il sentait en l'écrivant. La gloire n'était pas sans prix à ses yeux; mais ce n'était ni la gloire des guerriers, dont la palme est souillée de sang, ni celle des proconsuls avides, dont les palais n'étaient d'ordinaire construits et ornés que des dépouilles de la province dont on leur avait confié la défense: il n'aspirait qu'à la gloire irréprochable et pure du poète, du philosophe, du sage, qui sourient avec satisfaction à la pensée d'avoir travaillé nuit et jour au bonheur des races futures; du patriote, qui contemple les vicissitudes des évènemens dont sa patrie est le théâtre, parce qu'il est jaloux d'éclairer l'intelli-

gence de ses compatriotes, et d'améliorer la morale publique. Ayant la conscience de n'obéir, dans tout ce qu'il fait, qu'à ces nobles motifs, il s'écrie plus d'une fois :

. . . . . Acri
Percussit thyrso laudis spes magna meum cor,
Et simul incussit suavem mi in pectus amorem
Musarum, quo nunc instinctus, mente vigenti
Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita solo; juvat integros accedere fontes,
Atque haurire; juvatque novos decerpere flores,
Insignemque meo capiti petere inde coronam,
Unde prius nulli velarint tempora Musæ.
(Lib. I, v 921 et sqq.; lib. IV, v. 1, etc.)

Quant à l'époque précise à laquelle le poëme fut composé, c'est ce qu'il serait impossible de dire avec certitude; cependant la dédicace donne à penser que ce fut à l'époque où Memmius était au plus haut degré de puissance et de splendeur, c'est-à-dire vers l'an de Rome 695 (avant J.-C. 59). A cette époque, Memmius, préteur en 689, gouverneur de la Bithynie en 691, revenait de sa province avec Lucrèce; Clodius avait, à force d'intrigues et de violences, acquis l'empire du forum, et obtenu le bannissement de Cicéron. La guerre d'Asie contre Mithridate et ses alliés venait de se terminer;

mais une autre guerre recommençait dans l'Helvétie. Tout, d'ailleurs, annonçait des orages dans la république : Pompée, visant à se faire investir de la dictature, fomentait des troubles; César, aussi ambitieux, mais plus adroit, était consul, réduisait au silence et à l'inaction Bibulus, son collègue, inutile et stupide partisan des *optimates*, protégeait le parti populaire, endormait l'aristocratie, et se préparait les appuis qui, dix ans plus tard, lui valurent le souverain pouvoir. Lucrèce, pressentant les désastres qui allaient fondre sur sa patrie, supplie Vénus de désarmer Mars, son amant, et de rendre la paix à l'univers.

Outre Memmius, Lucrèce comptait parmi ses amis, Cassius et Cicéron. Le second, comme nous le dirons plus tard, passe pour avoir été nommé dépositaire du poëme *de la Nature*, et pour l'avoir publié le premier; Cassius était ami intime de Memmius, dont il partageait les affections aristocratiques et l'attachement aux doctrines épicuriennes : nouvelles preuves que l'épicuréisme n'était pas adopté seulement par des intelligences frivoles, ou des cœurs débauchés. Cassius, si intrépide et si austère, Cassius, le dernier des Romains,

se sacrifia, ainsi que le stoïcien Brutus, à la cause de la liberté : divisés dans l'école, ces deux hommes illustres se réunissaient au forum, au sénat, et sur le champ de bataille.

Lucrèce était marié à une dame du nom de Lucilia, sur la famille de laquelle on ne sait rien, mais qui, selon la conjecture de Mason, aurait été la sœur de L. Lucilius, beau-frère de Brutus et de Cassius, et un de ceux qui se déclarèrent contre les triumvirs. Ce Lucilius est célèbre surtout par l'intrépidité dont il fit preuve à la malheureuse bataille de Philippes, et à l'aide de laquelle il réussit à faire échapper Brutus des mains de l'armée victorieuse. Ce qui donnerait quelque vraisemblance à cette conjecture, ce sont deux lettres de Cicéron (*à Atticus*, liv. VII, lett. 24 et 25), où il est parlé d'un Lucrèce, beau-frère de Cassius, avec lequel il entretenait une correspondance intime et suivie. On conçoit très-bien, d'après cette circonstance, et d'après l'alliance de Lucilius et de Cassius, comment le beau-frère de Lucilius aurait été en même temps beau-frère de Cassius. Quoi qu'il en soit, cette Lucilia a été présentée, par quelques modernes, comme la maîtresse, et non comme la

femme de Lucrèce. Il est probable qu'il y eut en ceci pure inadvertance de leur part : car nul passage ancien n'autorise décidément à cette supposition; et, d'autre part, on ne peut supposer que les auteurs se soient amusés à créer une hypothèse, lors même que cette hypothèse leur aurait paru necessitée par l'anecdote du philtre dont il va être question tout-à-l'heure.

IV.

LUCRÈCE ÉTAIT-IL FOU?

Une tradition universellement reçue, suppose que Lucrèce se donna lui-même la mort. Quoique un peu suspecte, vu les circonstances dont on l'a environnée, comme rien ne la contredit et qu'en elle-même elle n'a rien que de vraisemblance, nous ne voyons pas qu'on doive la rejeter.

Nous n'en dirons pas autant des explications qu'on a données : toutes sont plus ou moins problématiques.

Les uns veulent que Lucrèce se soit tué dans un accès de désespoir, lorsque Memmius vit son crédit décliner et fut banni de Rome. Mais

ce banissement n'eut lieu qu'en 701, et par conséquent trois ans après la mort de Lucrèce, évènement dont l'époque ne peut être contestée, vu qu'il eut lieu, sinon le jour, au moins l'année où Virgile prit la robe prétexte. Ensuite, comment supposer que Lucrèce, qui prêche, avec un accent de conviction si marqué, si persuasif, le bonheur de la retraite, la noblesse des études philosophiques, le mépris des grandeurs, ait cru bon de se tuer à propos d'une disgrâce politique, et surtout de la disgrâce d'un autre ? Écoutons avec combien d'éloquence et de vérité il s'écrie :

Généreux Memmius, ah ! laisse à d'autres mains
Le soin de gouverner le monde et les Romains.
Affranchi désormais d'un superbe esclavage,
D'un pas libre suis-moi vers le temple du sage [1].

(Pongerville, in-8°, t. 1, liv. 1, p. 63.)

Et plus bas :

. . . . . de plus nobles images ;
Viens, porte un vol hardi jusqu'au temple des sages.
Là, jetant sur le monde un regard dédaigneux,
Vois ramper fièrement ces mortels orgueilleux.
Ils briguent de vains droits, s'arrachent la victoire,
Les titres fastueux, les palmes de la gloire ;

1. . . . . Vacuas aures mihi, Memmius, ac te
Semotum a curis adhibe veram ad rationem.

Usurpent d'un haut rang l'infructueux honneur.
Et trouvent le remords en cherchant le bonheur.
Hommes infortunés! quelle aveugle inconstance
Transforme en longs tourmens votre courte existence?
Eh! quel bien conduit donc à la félicité?
L'absence de l'erreur et la douce santé.
Nos besoins sont bornés, et la terre féconde
Accorde à nos travaux les biens dont elle abonde.
D'un prestige éclatant, ah! loin de s'éblouir,
N'est-il pas riche assez celui qui sait jouir?
O toi, mortel heureux, dans ta noble indigence,
Si du luxe trompeur la magique élégance
N'a point, pour soutenir tes superbes flambeaux,
En statue avec art transformé les métaux;
Si l'or resplendissant du feu qui le colore,
Ne rend point à tes nuits la clarté de l'aurore;
De la lyre pour toi, si les sons mesurés
Ne retentissent pas sous des lambris dorés;
Dédaignant des plaisirs la facile imposture,
Sitôt que le printemps rajeunit la nature,
Étendu mollement au bord des frais ruisseaux,
Tu reposes couvert de rians arbrisseaux;
A tes yeux enchantés la terre est refleurie;
Sa vapeur du matin, les forêts, la prairie,
La voûte d'un beau ciel, le Zéphyr caressant;
Tout porte le bonheur dans ton cœur innocent [1].

(Pongerville, in-8°, t. I, liv. II, p. 147.)

1. Sed nil dulcius est bene quam munita tenere
Edita doctrina sapientum templa serena;
Despicere unde queas alios, passimque videre
Errare, atque viam palantes quærere vitæ,

On conçoit que Memmius, subitement arrêté dans la carrière de l'ambition et des honneurs, ne vit guère dans ces beaux vers autre chose que des vers; mais il est probable que Lucrèce était en partie persuadé de ce qu'il disait. D'ailleurs, dans le cas même où il aurait regardé l'exil de Memmius comme un mal-

Certare ingenio, contendere nobilitate,
Noctes atque dies niti præstante labore
Ad summas emergere opes, rerumque potiri.
O miseras hominum mentes! o pectora cæca!
Qualibus in tenebris vitæ, quantisque periclis
Degitur hoc ævi, quodcunque est! Nonne videre
Nil aliud sibi Naturam latrare nisi ut, quum
Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur
Jucundo sensu, cura semota metu ue?
Ergo corpoream ad naturam pauca videmus
Esse opus omnino, quæ demant cunque dolorem,
Delicias quoque uti multas substernere possint;
Gratius interdum neque natura ipsa requirit.
Si non aurea sunt juvenum simulacra per ædes
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,
Lumina noc.urnis epulis ut suppeditentur;
Nec domus argento fulget, auroque renidet;
Nec citharis reboant laqueata auraataque templa:
Attamen inter se prostrati, in gramine molli,
Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ,
Non magnis opibus, jucunde corpora curant;
Præsertim quum tempestas arridet, et anni
Tempora conspergunt viridantes floribus herbas.
Nec calidæ citius decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis ostroque rubenti
Jactaris, quam si plebeia in veste cubandum est.

heur, ce malheur ne devait pas lui sembler irrémédiable. Combien de bannis rappelés dans leur patrie à cette époque où sans cesse l'aristocratie et la démocratie aux prises s'arrachaient mutuellement l'avantage, et où le vaincu de la veille était le vainqueur du lendemain! Enfin, n'eût-il pas mieux valu, puisque son amitié le faisait sympathiser si fortement avec les maux du gouverneur de la Bithynie, le suivre dans l'exil comme il l'avait suivi dans sa préture, et essayer de lui faire goûter les consolations de la philosophie, au lieu d'achever de l'abattre, en ajoutant à la perte de ses biens imaginaires la perte d'un bien véritable, d'un ami?

Concluons de tout ceci que le suicide imputé à Lucrèce n'eut point pour cause le chagrin de la révolution survenue dans la fortune de Memmius.

D'autres écrivains, se rappelant le célèbre passage où Sénèque, symétrisant des antithèses, selon sa coutume, dit : « Livia virum suum occidit quem nimis oderat, Lucilia quem nimis amaverat... » et le comparant, de mémoire, sans doute, à un autre de saint Jérôme où on lit : « Illa sponte sua miscuit aconitum; Lucilia decepta furorem propinavit, pro amoris po-

culo,» ont supposé que la femme de Lucrèce, soit pour ramener à elle un époux infidèle, soit pour quelque autre cause, lui fit prendre un philtre, mais probablement à dose trop forte et trop élevée, de telle sorte qu'il perdit la raison. Remarquons, en passant, que la phrase de saint Jérôme, interprétée à la lettre, ne désigne pas un aphrodisiaque, mais bien un breuvage que Lucilia prit pour un aphrodisiaque, et qui, dans la réalité, était capable de déranger le cerveau. Quelques-uns ont été jusqu'à spécifier le genre de philtre donné au poète par la jalouse Lucilia. Mais quoique la médecine légale n'ait point aujourd'hui à approfondir de cas semblables, on peut affirmer que le liquide en question (du flux menstruel) ne peut produire de dérangement notable, ni sur la santé, ni sur l'intelligence. Au reste, les partisans de la folie de Lucrèce s'accordent à faire vivre le poète long-temps après son premier acte de folie, et lui accordent des intervalles lucides, pendant lesquels, disent-ils, il composa son poëme. Il est présumable que ces savans n'étaient pas eux-mêmes dans un de ces intervalles de lucidité, lorsqu'ils ont imaginé une si bizarre hypothèse. Nous ne pourrions la par-

donner qu'à quelque timide éditeur, craignant la Sorbonne ou le fagot, et bien plus occupé de vivre en paix avec l'inquisition, qu'avec le vrai et avec le bon sens. Nous, tous les premiers, si fantaisie nous eût pris, il y a quelque cent ans, de publier à la barbe des familiers du saint office, édition, traduction, ou commentaire de Lucrèce, nous eussions dit : « Pardon, mes Pères, pour l'impie. Il n'allait, il est vrai, à vêpres ni à complies, ne disait son rosaire, et ne connaissait vendredi ni samedi, Vierge ni Dieu, âme ni purgatoire. Mais las! le pauvre homme, il était fou! Ses vers, de fait, ont quelque force de temps en temps, quelques étincelles de génie, mais feu de paille, feu follet, évanescent et de nulle durée, comme les choses de ce monde. Ne faut pourtant en vouloir au pauvret qui n'était pas en son bon sens, ni empêcher de le réimprimer. N'est pas dangereux, et chacun de prime-abord sentira la fausseté de ses belles paroles. » Tel est le langage que nous aurions tenu aux Cerbères démuselés : mais en France, en Angleterre, en Allemagne, dans les lieux où il est permis d'avoir du bon sens, il n'est pas, ce nous semble, nécessaire d'excuser l'athéisme

et le matérialisme par la folie. Personne, nous voulons dire personne parmi les gens dont l'opinion peut avoir quelque poids, ne prétendra que Spinosa, Cabanis, ou Lalande étaient des fous. On peut fort bien adopter des idées fausses ou douteuses, et au fond conserver cette rectitude de jugement, cet aplomb de l'esprit, cette méthode, cette suite de raisonnemens et d'investigations qui sont aussi contraires à la folie que l'ordre au désordre, la lumière à l'ombre et la nuit au néant. Des idées brillantes, des descriptions magnifiques, des phrases sonores, des vers pompeux et académiques, en un mot, ces beautés et ces défauts qui caractérisent le poète vulgaire ne sont point incompatibles peut-être avec la monomanie ou la démence périodique; et il y a long-temps que, moitié en riant, moitié en parlant un langage plus sérieux, on a dit que la denrée la moins nécessaire au poète était la raison. Mais Lucrèce n'est pas un poète, ou, pour exprimer plus exactement notre pensée, Lucrèce est bien mieux qu'un poète. Il a du poète la forme, le langage, la cadence, l'harmonie, l'art de la difficulté vaincue; mais il a de plus que les poètes, la dialectique, la mé-

Quant à nous, quoiqu'il soit impossible de rien prononcer sur ce point, voici ce que nous inclinons à croire (car à Dieu ne plaise que nous croyions à quelque chose).

1°. L'historiette du philtre est vraie. Rien de plus commun, chez les anciens, que cet emploi d'aphrodisiaques et d'ingrédiens, les uns insignifians, les autres immondes, pour exciter l'amour ou rouvrir les sources taries de la volupté languissante :

Amoris esset poculum
. . . . . .
. . . .Majus infundam tibi
Fastidienti poculum
(Horat. *Epod.* vi.)

Cf. Théoc., id. ii; Virg., *Églog.* viii; Apul., *Ane d'or*, liv. ii, etc., etc.

2°. Jamais Lucrèce ne fut atteint de folie; mais naturellement sombre et atrabilaire, comme notre Jean-Jacques, et exaspéré encore, tant par suite d'un tempérameut faible et peut-être épuisé par l'étude, que par la vue

wever, was unable to sustain so unexpected a shock and the endearing attentions of his Lucilia were lavished upon him in vain. It threw him into a fever, affected his intellects, and in a paroxysm of delirium, he destroyed himself.

des intrigues et des crimes dont Rome était en même temps la victime et le théâtre, il arriva au dégoût de la vie, et se tua pour en finir.

Nous aurions été tenté de soupçonner dans ce suicide quelque cause politique mystérieuse, vu le rôle que jouaient les amis de Lucrèce parmi les *optimates*, si jamais Lucrèce s'était mêlé des affaires publiques; mais sa vie, entièrement consacrée aux Muses, repousse cette supposition : on ne peut croire que le fougueux Clodius ait jamais regardé comme un antagoniste dangereux le poète qui mettait Épicure en vers; et nous sommes convaincu que César, quoiqu'il lui manquât quarante millions de sesterces pour n'avoir rien, se serait endetté de nouveau pour pensionner richement des poètes qui conseillassent avec autant d'éloquence et d'harmonie, à Pompée, à Brutus, à Crassus, à Cicéron, à tous les soutiens et les représentans du système de Sylla, ce que Lucrèce conseillait à Memmius, la retraite.

DEUXIÈME PARTIE.

CARACTÈRE ET MÉRITE DE LUCRÈCE.

Comme nous l'avons annoncé plus haut, nous envisagerons Lucrèce, 1° comme philosophe, c'est-à-dire comme physicien, historien, moraliste, etc.; 2° comme poète.

I.

LUCRÈCE PHILOSOPHE.

Lucrèce imbu des préceptes de la philosophie épicurienne, plein, et de l'éloquence animée de son maître, et des beaux poëmes didactiques de la Grèce, rejeté par les circonstances dans une terre où, faute d'écoles philosophiques, il ne pouvait guère y avoir pour lui échanges et progrès d'idées, doué d'ailleurs d'un esprit éminemment poétique, quoique, sous plus d'un rapport, bien supérieur à la poésie; Lucrèce, éloigné par calcul ou par nécessité des affaires publiques, devait naturellement parer des couleurs de la poésie le

système dont il admirait la profondeur et la lucidité : mais il ne devait point y ajouter. Il n'annonce nulle part qu'il y ait ajouté. Enfin les débris des livres épicuriens, ainsi que les traditions que nous ont transmises les anciens sur leur doctrine, démontrent qu'il n'y a rien ajouté.

Il est bien entendu que nous ne parlons ici, ni de circonstances purement poétiques, telles que celles de plusieurs descriptions, ni du magnifique tableau des développemens de la civilisation humaine, tableau esquissé peut-être par Épicure ou quelque sage de son école, mais paré ensuite des couleurs les plus riches et des formes les plus variées par les créations puissantes d'un génie du premier ordre.

Disons à présent quelques mots de cette philosophie en elle-même.

La physique d'Épicure est connue vulgairement sous le nom de philosophie corpusculaire. Nous la nommerions théorie atomistique, si cette dénomination aujourd'hui n'était consacrée pour désigner des travaux, des théories, des résultats dont l'honneur appartient aux modernes.

Épicure cependant n'est pas le premier au-

teur de la théorie en question : il l'a développée, régularisée, appuyée sur des preuves et des expériences inconnues avant son siècle; mais Leucippe et Démocrite en avaient depuis long-temps posé les bases.

Leucippe, un des génies les plus hardis et les plus profonds qui aient parcouru la carrière philosophique, fut amené, par ses méditations sur la possibilité de l'origine et des mutations du monde physique, 1° à nier la providence créatrice et conservatrice du monde; (c'était, selon une terminologie plus simple, déclarer que le monde est, mais non en vertu d'une cause, d'une force étrangère au monde): 2° à proclamer le hasard unique régisseur du monde (c'était dire que les lois apparentes et actuelles de la nature n'ont pas toujours été et ne doivent pas durer toujours; que celles qui les ont précédées, que celles qui les suivent ne nous sont pas connues; que nous ne pouvons connaître le lien qui les unit, soit entre elles, soit avec les lois actuelles, pas plus que la raison de leur succession); 3° à donner, comme principes du monde actuel ainsi que de toutes les formes qui l'ont précédé et qui le suivront, les atomes. C'était concevoir

pour la cosmogonie une série complète de causes avec bien plus de clarté que tous ses prédécesseurs. Peu de modernes même sont parvenus à une explication satisfaisante. Dans l'état où se trouvait la science, la solution de Leucippe était la plus raisonnable que pût imaginer un homme doué au plus haut degré de l'esprit philosophique. Effectivement, il s'agissait de déterminer le principe primordial de l'univers. Ce principe primordial devait contenir tout ce qui appartient à la possibilité de cette immense et incalculable diversité qu'on observe dans les qualités, les compositions et les forces de la matière; et c'est en ceci justement que consistait la difficulté. Certes les atomes au milieu d'un vide infini, les atomes doués de formes diverses, et naturellement partagés en plusieurs catégories de cristaux primitifs, invariables; mais pouvant, par leurs juxta-positions, donner lieu à des variétés nombreuses; les atomes s'agitant d'un mouvement éternel, non point selon la perpendiculaire, mais selon des lignes plus ou moins obliques, étaient bien plus propres à expliquer la formation du monde, que tous les élémens adoptés par les anciens physiciens. Les atomes étaient éternels, car

rien ne vient de rien. Toutes les variations de la forme, soit changemens légers, soit grandes révolutions, résultaient de la réunion et de la séparation accidentelle des atomes, phénomènes qui, eux-mêmes, résultaient nécessairement du mouvement des atomes, mouvement éternel, et qui échappe à toute loi. Quant à la véritable nature de l'atome, à la distinction de la molécule intégrante et de la molécule constituante, enfin à la différence des combinaisons ou dissolutions d'une part, de juxtapositions ou séparations de l'autre part, en d'autres termes, des phénomènes chimiques et des phénomènes mécaniques, ces idées ne pouvaient encore être connues, faute d'expériences et de méditations suivies.

Démocrite, disciple de Leucippe, adopta ces principes, mais il s'attacha à les consolider par de nouvelles preuves; il s'occupa surtout de la simplicité des atomes. Nous rapporterons son argument, qui est curieux, et qui, avec quelques modifications, n'aurait rien de faux. La divisibilité des corps, dit-il, ne peut pas aller au delà du terme où les parties cessent d'être sensibles. Ceci posé, il reste ou une étendue, ou un corps sans étendue, ou, enfin, il ne reste

rien. Dans le premier cas, l'étendue serait encore divisible; dans le second, comment un corps ou quelque chose d'étendu résulterait-il de points sans étendue? Enfin, s'il ne reste rien, il faut donc admettre que le monde ait été formé de rien. Donc nécessairement les élémens de la nature sont des corps simples. Or, les premiers élémens de physique nous apprennent que l'homme, et à plus forte raison la nature, peut pousser la division de la matière beaucoup au delà du terme où les portions divisées sont sensibles pour nous. D'autre part, si la cosmogonie atomistique était de nos jours soutenue et remise en valeur par quelque nouveau Gassendi, à coup sûr les atomes dont on composerait immédiatement le monde ne seraient pas des molécules intégrantes ou simples, mais bien des molécules constituantes, composées par la combinaison des intégrantes, à une époque bien antérieure à celle où les diverses juxta-positions des constituantes donneraient naissance au monde.

On va voir maintenant comment Épicure étaya ces idées et les poursuivit sous toutes leurs faces et dans toutes leurs conséquences.

D'abord, le vide attira son attention, et il

en mit l'existence hors de doute par plusieurs argumens dont le plus fameux est celui de l'impossibilité du mouvement sans un espace vide. Mais, dit-on, le mouvement existe-t-il? Aux yeux d'Épicure, qui n'admet de certitude que dans la phénoménalité externe que peut vérifier le toucher, le mouvement était un fait d'observation immédiate, et par conséquent au dessus de la sphère des objections.

En second lieu, l'espace, le vide est infini. Qu'on essaie en effet de lui assigner des limites, une flèche décochée vers ce terme ou continuera sa course au delà de la borne fatale (ce qui prouve l'étendue illimitée de l'espace), ou s'arrêtera, repoussée par la rencontre d'un corps solide, qui, à son tour, occupera nécessairement un espace :

Qu'il s'arrête en sa course ou glisse dans les airs,
Le trait n'a point touché le bout de l'univers;
Mais laissons-le voler dans ces plaines profondes,
Où des mondes sans fin s'entassent sur les mondes;
Un obstacle est offert, l'obstacle est écarté,
Et l'espace recule avec l'éternité.

Troisièmement, rien ne vient de rien. Cet aphorisme fondamental, sans lequel il n'est ni bonne physique, ni chimie raisonnable, ni

histoire naturelle, ni météorologie, ni cosmogonie, n'est pas même un axiome, une vérité *à priori*, un point de foi pour Épicure. Il le déduisait formellement de l'observation, l'appuyait de mille exemples pris parmi les objets les plus familiers à l'homme, les plus semblables à une vraie création, et se complaisait à faire partout saisir dans la variabilité de la forme la persistance des principes tantôt unis, combinés, multipliés, tantôt séparés, soustraits, divisés.

Quatrièmement, les atomes sont donc éternels.

Cinquièmement. Mais le monde ne l'est pas. Le monde, c'est-à-dire l'ordre actuel des choses, n'est qu'une des formes de l'universalité atomistique. Cette forme est bonne, convenable, harmonieuse, plaît généralement à quelques-uns des êtres organisés qu'elle contient. Mais des millions de formes insignifiantes, incohérentes, improductives l'ont précédée; des milliards la suivront. Aux atomes l'éternité, à leurs composés la temporanéité. Motilité, variabilité, destructibilité, trois faits qui se suivent, et dont l'un suppose de toute nécessité les deux autres. Et quand le raisonnement et l'*à priori* ne nous prouveraient pas irréfragable-

ment cette destructibilité de notre monde ; elle résulterait de tout ce que nous voyons. Ce qui a commencé finira : or, notre monde a commencé : il est jeune, témoin les arts dans l'enfance, la science dénuée de faits, l'histoire datant à peine de quelques siècles. Il est des espèces détruites, des races d'êtres organisés ont été et ne sont plus : qui peut douter qu'un jour il n'en arrive autant de la race humaine, puis du globe, puis du monde?

Sixièmement : il n'y a pas de Dieu, d'intelligence morale suprême, de créateur du monde. Car :

1°. A quoi bon? le monde va sans lui, les atomes éternels roulent éternellement, et, quelque chose qu'il arrive, donnent lieu à une forme belle ou laide, mauvaise ou bonne, éphémère ou durable, n'importe. Tout était, tout est, et tout sera. Les parties sont éternelles, l'ensemble variable et périssable : voilà ce que la raison nous révèle. Or, l'éternité étant de l'essence des parties, il n'y a pas besoin de quelqu'un qui les crée ; la variabilité, la destructibilité étant de l'essence de l'ensemble (que l'on nomme monde), il n'y a pas besoin de quelqu'un qui maintienne et conserve.

2°. On parle d'ordre, de causes finales. Chimère : l'ordre est une conception de notre esprit, et d'ailleurs n'est pas éternel (voyez plus haut); il n'est donc qu'éventualité, il n'est qu'une des mille formes du hasard. Quant aux causes finales, il n'y en a pas : il y a des faits, il y a des effets, il y a des causes; mais il n'y a point de but, de fin, d'intention. La jambe est et marche, mais elle n'a pas été faite intentionnellement pour marcher; l'oreille est et entend : elle n'a pas été intentionnellement créée pour entendre. Si la jambe ne marchait pas, si l'oreille n'entendait pas, elles feraient autre chose, elles joueraient un autre rôle, elles donneraient lieu à un autre effet; et nous, nous nous imaginerions que cet effet est la fin de la cause, nous jugerions tout aussi gratuitement que nous avons cru naguère que la marche était la fin de la jambe, et l'audition la fin de l'oreille. Deux faits s'impliquent virtuellement ou se suivent chronologiquement : l'esprit, qui prend connaissance de tous deux, les lie par l'idée de cause et d'effet : pure conception intellectuelle, où il n'entre rien de final, rien d'intentionnel.

3°. Si Dieu existait, il serait par lui-même

l'être le plus parfait et le plus heureux; et, de plus, il le serait perpétuellement, également. Or, comment admettre, dans cette hypothèse, la création et la destructibilité du monde? Ou Dieu était soit moins parfait, soit moins heureux avant cette création (sans cela, qui peut l'y déterminer, et pourquoi ne s'est-il pas de toute éternité livré à ce travail?); ou il était et plus parfait et plus heureux (alors d'où vient qu'il renonce à une partie de sa béatitude pour créer?).

Septièmement, enfin, l'âme est matérielle, et réside en partie dans le sang, en partie dans la respiration. Son principe essentiel ne périt pas plus que le corps, et va après la mort se joindre à d'autres particules semblables dans les hautes régions du monde.

Telles sont les idées fondamentales de tout le système. Suivons maintenant la marche du poète physicien.

Après des espèces de prolégomènes poétiques, qui se composent, 1° d'une invocation à la force génératrice et modificatrice du monde, sous le nom de Vénus; 2° de la dédicace du poëme à Memmius, et de la réfutation du reproche d'impiété, de scélératesse souvent op-

posée aux doctrines épicuriennes, réfutation qui consiste surtout dans une récrimination contre les forfaits que la religion a commandés, par exemple le sacrifice d'Iphigénie; 3° de l'éloge d'Ennius, et de la double difficulté de soumettre à l'idiome et au rhythme latin des idées jusqu'alors du domaine de la langue grecque et de la prose, Lucrèce entame son sujet, et pose l'axiome fondamental : Rien ne vient de rien; aucune chose n'arrive à l'anéantissement :

Si chaque être, éludant la suprême puissance,
Sans ordre du néant recevait la naissance,
Nous verrions les troupeaux voltiger dans les airs,
Les hommes habiter le vaste sein des mers,
Les humides poissons ramper sur la poussière,
Les fruits délicieux couronner la bruyère,
Chaque espèce égarée. . . . . [1]
. . . . . .

1. Nam si de nihilo fierent, ex omnibu' rebus
Omne genus nasci posset; nil semine egeret.
E mare primum homines, e terra posset oriri
Squammigerum genus, et volucres; erumpere cœlo
Armenta, atque aliæ pecudes, genus omne ferarum
Incerto partu, culta ac deserta teneret :
Nec fructus iidem arboribus constare solerent,
Sed mutarentur : ferre omnes omnia possent.
(Lib. I, v. 160.)

Si l'être du néant pouvait sondain éclore,

. . . . . .

L'homme, libre et pressé d'accomplir ses destins,

. . . . . .

Userait-il ses jours dans une longue enfance?
Le gland à peine éclos serait un chêne immense [1].

. . . . . .

Sans les torrens féconds versés du haut des cieux,
Terre, qui nourrirait tes fruits délicieux [2]?
Les élémens sans cesse, assortis, combinés,
Enfantent. De leur choc tous les êtres sont nés.
Ainsi dans nos écrits, les mêmes caractères
Tracent des mots joyeux ou des discours austères [3].

. . . . . .

. . . . . Des élémens l'immuable puissance
A tout objet prescrit sa forme, son essence.
La nature l'appelle, et le germe répond,
Et rien ne doit la vie au néant infécond [4].

1. Nec porro augendis rebus spatio foret usus
Seminis ad coitum, e nihilo si crescere possent :
Nam fierent juvenes subito ex infantibu' parvis,
E terraque exorta repente arbusta salirent.
(Lib. 1, v. 185.)

2. Huc accedit uti, sine certis imbribus anni,
Lætificos nequeat fœtus summittere tellus.
(Lib. 1, v. 193.)

3. Ut potius multis communia corpora rebus
Multa putas esse, ut verbis elementa videmus,
Quam sine principiis ullam rem exsistere posse.
(Lib. 1, v. 187.)

4. Si non materies quia rebus reddita certa est

. . . . . .
Au gouffre du néant rien ne doit s'engloutir.
La nature dissout les corps qu'elle a fait naître,
Et prépare un asile aux débris de son être.
Les premiers élémens, seuls créateurs des corps,
Demeurent immortels, mais cessent leurs accords,
Quand de chocs étrangers la force continue
Les divise et leur ouvre une route inconnue[2].

Lucrèce se demande ensuite quels sont ces principes dont dérivent les corps, et entame la théorie corpusculaire. L'espace est plein de molécules indivisibles, imperceptibles, intangibles, que cependant l'intelligence humaine peut concevoir à merveille, et qui, invisibles dans leur état d'isolement, deviennent visibles lorsqu'elles se réunissent en nombre suffisant. De là, les êtres qui semblent sortir du néant, et qui au fond ne sont que des aggrégations visibles de parcelles invisibles; mais ces aggré-

Gignundis, e qua constat quid possit oriri
Nil igitur fieri de nilo posse fatendum est,
Semine quando opus est rebus, quo quæque creatæ
Aeris in teneras possint proferrier auras.
(Lib. 1, v. 204.)

2. . . . .Nunc, æterno quia constant semine quæque,
Donec vis obiit quæ res diverberet ictu,
Aut intus penetret per inania dissolvatque,
Nullius exitium patitur Natura videri.
(Lib. 1, v. 222.)

gations ont-elles lieu, et comment se forment-elles? Elles ont lieu, si les atomes peuvent se mouvoir. Or, non-seulement ils le peuvent, mais encore ils le doivent : ce n'est pas la motilité seule, c'est le mouvement qui est leur attribut essentiel. Ils sont de toute éternité; de toute éternité aussi, ils vont et viennent dans l'espace, donnant lieu par leurs occurrences à des milliers d'agglomérations, de combinaisons, de formes, de corps, de mondes que viennent ensuite modifier ou briser des chocs nouveaux ou inattendus. Une fois ces principes mis en avant, il les soutient contre les antagonistes d'Épicure, et réfute tour-à-tour les idées d'Héraclite, d'Empédocle, d'Anaxagore et de diverses écoles philosophiques sur la cosmogonie, et prouve que l'origine du monde ne peut dériver ni de l'air seul, ni du feu seul, ni de l'eau seule, ni même du concours des quatre élémens. De là il passe à l'infinitude des atomes, de l'espace, du monde, et termine en se moquant de ceux qui admettent un centre dans l'univers, et qui prétendent que les corps pesans tendent vers les régions inférieures du monde, et les corps légers vers les régions supérieures.

Ici se termine le premier livre. Une exhortation à la retraite et un magnifique éloge de la vie champêtre ouvrent le deuxième chant; après quoi le poète, revenant aux atomes, approfondit leurs caractères, leur essence, leur mouvement, leur essor, leur concours, leur pouvoir. Le mouvement a lieu sans cesse de haut en bas, mais selon une ligne plus ou moins oblique. Le plus ou moins de force avec laquelle la cohérence s'établit entre les atomes qui s'accrochent, détermine le plus ou moins de dureté des corps. La configuration de ces molécules errantes est une troisième source de composition et de diversité : tous les atomes, en effet, n'ont point la même figure; et de ces différences résultent des espèces tout-à-fait étrangères les unes aux autres.

Un autre fait capital, c'est que ce n'est point de molécules similaires que se forme un corps (on sait que cette proposition est fausse, si, comme on doit l'entendre d'après l'ensemble, Lucrèce regarde ici les atomes comme molécules constituantes). Du reste, les formes de ces atomes, quoiqu'elles ne donnent naissance qu'à un nombre fini de formes et de combinaisons visibles, sont infinies comme leur nombre. En-

fin, ajoute Lucrèce, les atomes ne possèdent aucune des qualités sensibles que nous reconnaissons néanmoins dans leurs composés : incolores, inodores, insipides, aussi étrangers au froid qu'à la chaleur, ils donnent lieu cependant, par le fait seul de leur agrégation, à toutes ces qualités; ils ne sont pas doués non plus de sentiment, quoique le sentiment se développe souvent dans les êtres organisés qui leur doivent leur origine. Revenant ensuite à ce qu'il avait dit précédemment sur l'infinitude, il pose en fait que les atomes étant innombrables, et roulant sans fin dans un vide sans limite, y produisent sans fin des mondes innombrables. Pluralité et destructibilité des mondes : formés d'atomes et sujets à des modifications perpétuelles selon que les parcelles élémentaires s'adjoignent à eux ou s'éloignent d'eux, ils naissent, croissent, dépérissent et meurent comme l'homme, comme tout ce qui entoure l'homme.

Le livre troisième roule tout entier sur la nature, les fonctions et la durée de l'âme. Ce mot, dans le latin de Lucrèce, est rendu tour-à-tour par les mots d'*anima* et d'*animus;* mais les deux expressions ne sont pas synonymes : l'*animus* est l'âme sensitive, l'*anima* est

le principe locomoteur. Le premier réside dans le cœur, siège de la joie, de la douleur, de la crainte et de toutes les passions; la seconde, au contraire, est éparse dans toute l'étendue du corps. Au reste, tous deux se réunissent et forment par leur réunion un tout qui est le principe vital. Il ne faut pas croire, avec quelques philosophes, que l'âme ne soit autre chose que la réunion, le *concentus*, l'harmonie de toutes les parties de l'organisation : l'âme est une partie de notre corps tout comme le pied, la main, la tête; elle est essentielle à la vie, comme le corps, et l'homme ne peut pas plus exister sans l'un que sans l'autre : l'un et l'autre cependant durent isolément et après cette séparation que l'on nomme la mort; mais l'homme n'est plus. Ainsi que le corps, l'âme se compose de molécules atomiques, mais de molécules plus ténues, plus minces et de forme ronde. Séparée du corps, elle retourne parmi les atomes de même genre : réfutation de Démocrite, qui attache une âme à chaque partie du corps; réfutation du dogme indico-italique de la métempsycose. Lucrèce essaie ensuite de démontrer la mortalité de l'âme par des argumens. Corollaires : l'homme a tort de craindre la mort;

l'enfer n'est qu'une fable, et n'a de réalité que dans le cœur du méchant que dévore le remords. Ces corollaires magnifiquement et longuement développés terminent le troisième livre.

De la théorie générale de atomes, de la formation du monde et de la nature de l'âme, qui ont occupé les trois premiers chants, le poète passe aux sens, et examine de quelle manière l'homme perçoit les sensations. Nous sommes affectés par des simulacres et des images très-déliées, qui, échappées de la surface des corps, voltigent au hasard dans l'espace. Ces simulacres sont de deux espèces : les uns se forment d'eux-mêmes dans l'air, comme les images que nous apercevons souvent dans les nues et qui semblent représenter des géans, des arbres, des tours, des animaux; les autres se détachent de la superficie des corps. Ces généralités sur les sensations et leur origine sont suivies d'une discussion sur la puissance des sens et sur l'autorité qui leur est due : cette autorité est irréfragable; seul, leur témoignage constitue pour nous la certitude, ou est la base de la certitude. Lucrèce passe ensuite en revue tout ce qui est relatif à chaque sens en particulier : la vue et plusieurs problèmes d'optique, la voix, le son,

l'écho, le goût et les saveurs, l'odorat et les parfums sont successivement examinés. Enfin le poète arrive à la pensée, dont il développe le mécanisme à sa manière et en niant l'existence des causes intentionnelles : là se trouvent naturellement la théorie des songes et l'explication du fait de l'amour; ce sujet l'amène à de longues discussions sur la génération animale, la fécondité, la stérilité, et enfin la volupté, qu'il recommande de fuir ainsi que l'amour.

Dans le livre cinquième, après avoir opposé des argumens à ceux qui font de Dieu l'ordonnateur et le conservateur de l'univers, et assigné diverses causes, 1° au mouvement des astres, dont la grandeur ne diffère point de celles que nous révèle l'apparence; 2° à l'immobilité de la terre, suspendue dans l'espace quoiqu'elle n'ait pas d'appui; 3° aux saisons, aux solstices, aux inégalités des jours et des nuits. Il nous déroule le tableau de la civilisation humaine : nos yeux voient successivement les mœurs, les plaisirs, les craintes de l'humanité naissante, occupée de disputer le sol pied à pied aux bêtes farouches et aux végétaux inutiles; l'origine des langages, l'établissement des sociétés, la propriété, la famille, le mariage, la royauté,

les révoltes, les institutions, les lois, la religion, les métaux, et à leur suite la guerre d'une part, de l'autre l'agriculture, l'industrie, les arts, la navigation : immense et brillante carrière que parcourt l'humanité, dont le privilège est de pouvoir sans cesse ajouter à ses travaux, à ses connaissances et à ses progrès.

Le sixième livre est consacré à la description de divers phénomènes météorologiques et terrestres : le tonnerre, les éclairs, les nuages, les trombes, les ouragans, la pluie, l'arc-en-ciel, nous mènent aux tremblemens de terre, aux éruptions volcaniques, aux débordemens du Nil, aux exhalaisons minérales qui frappent de mort les quadrupèdes et les oiseaux, à l'aimant, et enfin aux maladies contagieuses. Une description de la peste d'Athènes termine le chant et tout le poëme.

Les Notes qui suivent le second volume de notre auteur indiquent sommairement en quoi les idées de Lucrèce se trouvent d'accord avec les expériences des modernes, en quoi elles s'en écartent. Ainsi nous avons souvent à rendre justice à la délicatesse et à la vérité des observations relatives aux effets d'optique, aux illusions des sens, aux moyens de correction

que fournit alors un autre sens, à l'exactitude avec laquelle sont décrits, soit les symptômes de la peste, soit les circonstances qui entourent ou accompagnent les éruptions volcaniques, les tremblemens de terre, au pressentiment aujourd'hui vérifié de l'extinction de grand nombre d'espèces animales, à la proclamation de la pluralité des mondes, à la richesse, à la fécondité avec laquelle il accumule les exemples et pose les bases de ses inductions. En revanche, souvent nous avons à noter des erreurs, des observations superficielles ou grossières, des suppositions gratuites, des argumentations très-absurdement logiques : rien de tout ceci n'appartient exclusivement comme idée à Lucrèce; nous ne croyons pas même qu'il faille lui faire honneur de l'ordre et du plan que nous croyons remarquer dans le poëme : cet ordre tout naturel était probablement celui que suivait Zénon dans son enseignement, et il est présumable que le disciple n'a guère fait que rédiger en beaux vers la prose du maître, en y intercalant quelques épisodes et en se laissant aller au plaisir de rendre de temps en temps des hommages à Épicure et de faire des digressions morales.

Réfuterons-nous sérieusement le reproche

d'immoralité adressé à Lucrèce à propos des développemens dans lesquels il entre touchant la génération ? Autant dire que les ouvrages de médecine, d'anatomie et d'histoire naturelle où se trouvent de semblables détails sont des livres immoraux. Dans nos idiomes modernes, il est vrai, les élémens du langage scientifique diffèrent bien plus sensiblement que dans les langues anciennes, du langage de la débauche; mais ce n'est pas aux langues même que tient cette différence, c'est aux mœurs et aux idées. Le libertinage de la civilisation moderne est généralement frivole, léger et moqueur; celui des peuples anciens fut chose sérieuse, celui des sauvages l'est encore : de là résulte que, chez ces peuples, les vocabulaires du médecin et du débauché, de la morale sévère et de la galanterie, se ressemblent essentiellement. Ainsi le Qorân, les Védas, la Bible, contiennent mille expressions et mille tableaux qui, si on les examine sous le point de vue ordinaire, ne peuvent sembler que fort indécens; tandis qu'au fond il est certain que jamais les auteurs n'ont pensé en quoique ce fût à flatter les passions et à allumer les désirs.

Pour en revenir à Lucrèce, la critique sur

son compte est d'autant moins motivée, que partout et surtout dans le morceau attaqué, il recommande la modération dans les plaisirs, et donne, à côté de théories physiques très-peu admissibles, des préceptes moraux dont l'excellence et la vérité sont incontestables.

D'autres, abandonnant le morceau sur la génération, ont conclu cependant l'immoralité de Lucrèce, tant des contes forgés sur sa femme et sur lui, que de l'athéisme et du matérialisme dont il fait parade d'un bout à l'autre du poëme.

Distinguons ici ; car c'est une précaution nécessaire quand les adversaires se plaisent à tout embrouiller.

Autre chose est la moralité de l'ouvrage, autre chose est celle de l'écrivain. Dans le premier cas, il s'agit de savoir si le livre peut être mis entre les mains de la jeunesse, s'il prêche le vice, s'il colore en beau ce que la débauche a de repoussant, en un mot s'il est fait pour corrompre ; dans le second, la question se réduit à ceci : l'auteur est-il un modèle à suivre ? A vrai dire, quand on lit un ouvrage, il est inutile de connaître la vie de l'auteur : si l'ouvrage est bon, qu'on en profite ; s'il est mauvais, qu'on le repousse : la vertu de l'écrivain ne peut

rendre chaste un ouvrage qui ne l'est pas; ses vices ne rendent pas dangereux le volume ou la page consacrée à l'éloge de la vertu. Ainsi Salluste, ce concussionnaire, ce spoliateur de la Numidie, ce complice de l'épouse adultère de Milon, ce vénal partisan de César, n'est pas, quoi que l'on en dise, un panégyriste de l'ambition, de la concussion, de l'impure débauche, de l'infâme vénalité. Ainsi Sénèque, qui prêchait la pauvreté en prêtant des millions à la Gaule, la frugalité entre l'acipenser et le Falerne, la franchise en louant la clémence et les vers de Néron; Sénèque, dis-je, n'en est pas plus dangereux pour cela; et certes ce n'est pas pour avoir lu ses épîtres et ses traités de morale qu'on sera insatiable de biens, qu'on s'abandonnera aux plaisirs de la table, qu'on prodiguera aux grands la flatterie: le seul fait qui puisse résulter de cette différence entre la vie de l'homme et la teneur de ses écrits, c'est que son langage ne respire pas la conviction. Il n'y a pas besoin de connaître les aventures de Sénèque et de Salluste, pour soupçonner que leurs beaux préceptes n'étaient pour eux que des préceptes. Allons plus loin, je ne crois pas même qu'ils aient eu l'intention de tromper sur

leur compte : c'est bien gratuitement, j'en suis convaincu, que l'on appelle Salluste un hypocrite. Il nous parle de concussions en concussionnaire destitué, en homme qui les connaît autrement que par ouï-dire, et qui, forcé de ne plus les exercer, se console en y pensant. Lors même donc que la morale aurait eu à frémir de la conduite de Lucrèce, elle n'aurait point à gémir de son ouvrage, qui semble écrit sous la dictée de la vertu même.

D'autre part, rien n'est moins probable que cette immoralité du poète : si quelques modernes ont fait de Lucilia sa maîtresse, tous les anciens s'accordent à la nommer sa femme. Si l'on a supposé que, jalouse des hommages portés par Lucrèce à d'autres qu'à elle, elle se décida à lui donner le philtre, pas un mot de ces motifs ne se trouve dans les sources anciennes; et on peut plus naturellement conjecturer qu'elle ne voulait que ranimer une constitution faible et épuisée par les travaux, ou ramener aux choses de ce monde une intelligence trop exclusivement vouée à des contemplations métaphysiques et à des méditations littéraires.

Enfin, qu'est-ce que le matérialisme et l'athéisme ont à démêler avec la moralité de Lu-

crèce ? On dit assez généralement qu'une société d'athées ne saurait subsister, vu qu'elle ne saurait avoir de morale : soit. Bayle ne l'avoue pas ; mais supposons que Bayle se trompe : en résulte-t-il que ce qui ne peut être d'une société, ne peut être d'un seul homme ? Que des milliers d'hommes ne puissent être tous vertueux, si tout frein leur est enlevé, on peut tant bien que mal le concevoir ; mais que nul ne soit vertueux s'il n'est en présence d'une force qui l'y contraigne, ce n'est pas seulement, comme on le dit, blasphémer la nature humaine (nous ne comprenons pas ce que veut dire le mot de blasphême), c'est énoncer un fait démenti *à priori* par la raison, *à posteriori* par l'expérience et par l'histoire.

Des admirateurs de Lucrèce ont douté de son athéisme, de son matérialisme : selon eux, Lucrèce n'a eu en vue dans ses attaques prétendues irréligieuses, que l'idolatrie et le paganisme ; il a cru et voulu faire croire à l'unité de Dieu, à l'immortalité du principe vital. L'adresse avec laquelle ce paradoxe a été présenté, et le nombre des apologistes qu'il a trouvé, prouvent qu'il n'est pas d'opinion qui, au besoin, ne puisse être soutenue.

Mais si Lucrèce ne croit pas aux dieux, pourquoi invoque-t-il Vénus au commencement de son poëme? Rien de plus simple : l'usage était de commencer un poëme par une invocation.

Ἐκ Διὸς ἀρχώμεστα,

s'écrie Aratus en commençant ses *Phénomènes;*

Ab Jove principium,

dit Cicéron son traducteur;

Μῆνιν ἄειδε, Θεά,

avait écrit Homère (si Homère écrivait) : « Eh bien, dit Lucrèce, et moi aussi je ferai une invocation; mais mon invocation aura du bon sens, mon invocation sera relative à mon poëme, mon invocation annoncera toutes mes croyances, disons mieux, toute mon incrédulité : c'est la force vitale, la force productrice, proto-motrice, modificatrice, que je proclamerai déité suprême. Que je la revête d'un nom, il n'importe : physicien, je ne chante comme présidant à la génération, à l'apparition, à la disparition des êtres, qu'une propriété, une

faculté, une loi, une conception; poète, je la personnifie, je la corporalise, je la revêts de couleurs et de formes, je la dote de sentimens et d'affections, je lui prête un instant des aventures. Que le vulgaire pense, s'il le veut, à sa Vénus; pour les sages, mon allégorie est diaphane : oui, Vénus, oui, force vitale et génératrice du monde,

Tu créas les Romains, c'est ton plus bel ouvrage.

(*Æneadum genetrix*) Mais tu as fait plus que créer, tu rends heureux (*voluptas*), tu alimentes et tu conserves (*alma*); et plus que créer les Romains : le ciel avec ses astres à la marche éternelle, la mer avec ses ondes couvertes de mâts, la terre avec ses moissons, les populations animales, tous te doivent l'être : soleil, air calme, ciel d'azur, fleurs, brise féconde, fécondation, voilà tes œuvres : au sein des airs, au fond des eaux, sur la terre, tu stimules les individus et perpétues les espèces : les désirs, les courses fougueuses, les ébats de tous les êtres que tu as doués de la vie, sont les actes d'obéissance du monde à Vénus. Mais une force destructrice balance ton autorité souveraine; à mesure que tu composes et que tu crées, Mars

brise et dissout. Heureusement il ne peut rien que par toi : la destruction suppose la création ; c'est après l'action bienfaitrice qu'a lieu l'acte qui décompose. Suspends un instant ces décompositions, ces destructions en grand ; que la guerre s'apaise ; que Memmius m'écoute et vaque en paix à la philosophie. »

C'est ainsi, à notre avis, que la raison traduirait la poésie de Lucrèce : si cette traduction est fidèle, le reproche d'inconséquence qu'on adresse au poète, s'évanouit de lui-même.

II.

LUCRÈCE POÈTE ET ÉCRIVAIN.

Comme poète, le talent de Lucrèce ne fut pas contesté chez les anciens et l'est peu aujourd'hui ; mais sa réputation n'a pas toujours été la même, et a souffert, selon les siècles et selon les pays, des éclipses plus ou moins fortes. Peut-être un tableau rapide de ces phases du renom d'un grand écrivain est-il de nature à intéresser et même à être utile. Nous apprécierons ensuite par nous-mêmes le talent et les caractères du poète.

I.

Historique des opinions sur le talent de Lucrèce comme poète et écrivain.

Ces opinions se rapportent à trois époques différentes : 1° celle des anciens ; 2° celle du siècle de Louis XIV et de Louis XV ; 3° l'opinion contemporaine, que nous faisons partir à peu près de 1789.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Opinion des anciens.

Chose rare dans l'histoire de la littérature, tous les témoignages des auteurs pendant quatre siècles sont unanimes sur le mérite littéraire de notre poète. Poètes, prosateurs, médecins, rhéteurs et hommes d'état, tous l'approuvent ; et quoique quelques-uns, peut-être, ne parlent que par tradition et répètent ce qu'avaient dit les autres, cette observation, qui pourrait s'appliquer à tout cas analogue sans exception, ne détruit pas ce que cette unanimité a de frappant.

Passons en revue quelques-uns de ces témoignages :

Selon Cicéron, Lucrèce réunit les beautés de l'art aux éclairs d'un génie vigoureux; tel est du moins le sens dans lequel nous entendons le passage des *Lettres à Quintus* (livre II, lett. 2), dont voici le texte : « Lucretii poemata, ut scribis, ita sunt multis luminibus ingenii : multæ tamen artis. » Il est clair, selon nous, que Quintus avait, dans une lettre à son frère, loué les grandes beautés de détail, les éclairs de génie, les morceaux brillans : Cicéron, en adoptant cet éloge, enchérit encore sur son frère, et reconnaît dans Lucrèce autant de méthode, de travail poétique, en un mot, d'art que de génie ; et la nature de cet éloge si vrai au fond, ne doit point nous surprendre de la part de Cicéron, pour qui l'art, le plan, la conduite d'un ouvrage était la première et la plus difficile des qualités. *Ita* est un corrélatif de *ut*. D'où l'on peut conclure combien l'on est éloigné du sens naturel en lisant *lita*. Puis, que signifie *lita luminibus?* quelle étrange association d'idées! Quant à ceux qui ont voulu écrire *non ita*, nous attendrons

pour discuter la variante, qu'ils nous la montrent dans un manuscrit.

Wakefield prétend que lorsque Cicéron, entendant lire par Virgile l'églogue de Silène, s'écria : *Magnæ spes altera Romæ*, la première espérance de Rome, selon cet orateur, était Lucrèce, et non lui, Cicéron. Le mot en effet serait un peu plus modeste dans cette hypothèse; et si jamais la modestie eût été le défaut de Cicéron, nous embrasserions cet avis.

Virgile ne nomme Lucrèce nulle part; mais on ne peut douter qu'il n'ait eu pour ce poète didactique du premier ordre la plus haute estime. Un passage de l'églogue dont nous venons de parler, a été évidemment composé sous l'influence du génie et de la lecture de Lucrèce :

Il décrivait d'abord la naissance du monde.
Rien n'existait encore : une masse inféconde
Formait un vaste amas d'atomes confondus
Dans les déserts du vide au hasard répandus;
Ce néant eut sa fin; l'univers reçut l'être,
Des atomes unis le concours fit tout naître;
Il fit les élémens, qui, par d'heureux accords,
Formèrent, à leur tour, tous les lieux, tous les corps :
Les plaines de Cybèle et les champs de Nérée
Occupèrent leur rang sous la sphère éthérée,

Et sur ces sombres lieux, muettes régions,
Où le trépas conduit ses pâles légions.
Quel spectacle pompeux! Du monde jeune encore
Quel fut l'étonnement, quand la naissante Aurore,
Pour la première fois ouvrant un ciel vermeil,
Fit luire, aux yeux charmés, l'empire du soleil!
Bientôt ce dieu fécond, âme de la Nature,
Du monde, obscur sans lui, fit briller la structure,
Et donna, de son char élevé sur les airs,
Du jour et des couleurs à tant d'êtres divers.
La terre, à son aspect riche et fertilisée,
Des plus précieux dons se vit favorisée;
Elle enfanta les fleurs, les premières moissons,
La vigne, les vergers, les bois et les buissons :
Un peuple d'animaux erra dans nos montagnes;
Les troupeaux, moins craintifs, peuplèrent nos campagnes;
L'air eut ses citoyens, l'onde ses habitans.
Ainsi, poursuit Silène, on vit naître les temps [1].

Qui peut méconnaître les caractères de Lucrèce dans les vers suivans qui font partie de l'épisode final du deuxième livre des *Géorgiques*, sur le bonheur de la vie champêtre :

O vous à qui j'offris mes premiers sacrifices,
Muses, soyez toujours mes plus chères délices;

1. Namque canebat, uti magnum per inane coacta
Semina terrarumque, animæque, marisque fuissent,
Et liquidi simul ignis; ut his exordia primis
Omnia, et ipse tener mundi concreverit orbis;
Tum durare solum, et discludere Nerea ponto
Cœperit, et rerum paulatim sumere formas;

Dites-moi quelle cause éclipse dans leur cours
Le clair flambeau des nuits, l'astre pompeux des jours;
Pourquoi la terre tremble, et pourquoi la mer gronde;
Quel pouvoir fait enfler, fait décroître son onde;
Comment de nos soleils l'inégale clarté
S'abrège dans l'hiver, se prolonge en été;
Comment roulent les cieux, et quel puissant génie
Des sphères dans leur cours entretient l'harmonie.
Mais si mon sang trop froid m'interdit ces travaux,
Eh bien! vertes forêts, prés fleuris, clairs ruisseaux,
J'irai, je goûterai votre douceur secrète :
Adieu, gloire, projets. O coteaux du Taygète,
Par les vierges de Sparte en cadence foulés,
Oh! qui me portera dans vos bois reculés?
Où sont, ô Sperchius, tes fortunés rivages?
Laissez-moi de Tempé parcourir les bocages.
Et vous, vallons d'Hémus, vallons sombres et frais,
Couvrez-moi tout entier de vos rameaux épais.
Heureux le sage instruit des lois de la nature,
Qui du vaste univers embrasse la structure,
Qui dompte et foule aux pieds d'importunes erreurs,
Le sort inexorable et les fausses terreurs;
Qui regarde en pitié les fables du Ténare,
Et s'endort au vain bruit de l'Achéron avare!
Mais trop heureux aussi, qui suit les douces lois
Et du dieu des troupeaux et des nymphes des bois [1]!

Jamque novum terræ stupeant lucescere solem,
Altius atque cadant summotis nubibus imbres;
Incipiant silvæ quum primum surgere, quumque
Rara per ignotos errent animalia montes.

1. Me vero primum dulces ante omnia Musæ,
Quarum sacra fero ingenti perculsus amore,

Jamais on n'a plus formellement désigné par des périphrases un prédécesseur illustre, jamais on n'a plus éloquemment envié un sujet traité d'avance par un grand maître, plus énergiquement proclamé que le génie de ce maître était au pair du sujet.

Cornelius Nepos (*Vie de Pomp. Att.*, XII) dit, en faisant l'éloge d'un certain Julius Calidus, que depuis la mort de Lucrèce et de Catulle, il était le premier poète de Rome : « Idem L. Julium Calidum, quem, post Lucretii Catullique mortem, multo elegantissimum poetam nostram tulisse ætatem vere

Accipiant, cœlique vias et sidera monstrent,
Defectus solis varios, lunæque labores;
Unde tremor terris; qua vi maria alta tumescant
Objicibus ruptis, rursusque in se ipsa residant;
Quid tantum Oceano properent se tingere soles
Hiberni, vel quæ tardis mora noctibus obstet.
Sin, has ne possim naturæ accedere partes,
Frigidus obstiterit circum præcordia sanguis,
Rura mihi, et rigui placeant in vallibus amnes;
Flumina amem silvasque inglorius. O, ubi campi,
Sperchiusque, et virginibus bacchata Lacænis
Taygeta! O, qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra!
Felix, qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!
Fortunatus et ille deos qui novit agrestes,
Panaque, Silvanumque senem, Nymphasque sorores!

videor posse contendere..... in proscriptorum numerum a P. Volumnio..... relatum, expedivit. »

Vitruve (*Architect.*, liv. IX, ch. 3) semble faire de Lucrèce le représentant et le coryphée de la physique à Rome : « Itaque qui litterarum jucunditatibus instinctas habent mentes.... post nostram memoriam nascentes, cum Lucretio videbuntur, velut coram, de rerum natura disputare. »

Ovide parle deux fois de Lucrèce (*Tristes*, liv. II, v. 425 ; *Amours*, liv. I, éleg. 15, v. 23 et 24). Dans l'un, il rappelle que Lucrèce a proclamé la destruction future du monde :

De sa flamme rapide il explique la cause.
Il faut, dit-il, qu'un jour son pouvoir décompose
De ce triple édifice où l'homme naît et meurt
Le fragile assemblage[1]. . . . . .

Dans l'autre, il n'assigne à la gloire et à l'ouvrage du poète, d'autre terme que la dissolution des mondes :

Du sublime Lucrèce on oubliera les vers
Au jour qui doit dissoudre et briser l'univers[2].

1. Explicat ut causas rapidi Lucretius ignis
Casurumque triplex vaticinatur opus.
2. Carmina sublimis tunc sunt peritura Lucreti
Exitio terras quum dabit una dies.

Properce (*Elégies*, liv. II, élég. 34, v. 29 et 30) s'exprime en ces termes :

A quoi bon feuilleter les beaux vers de Lucrèce?
Le sublime vieillard vaut-il une maîtresse[1]?

Velleius (*Hist. rom.*, liv. II, ch. 36) le place parmi les génies éminens.

Quintilien lui est au premier abord moins favorable; mais, en examinant son témoignage de plus près, on voit que cet habile critique, dont tout l'ouvrage se rapporte à l'éducation de l'orateur, et que préoccupent toujours les rapports de la poésie avec l'éloquence, veut dire seulement que l'élève du rhéteur ne peut tirer qu'un fruit médiocre, et en quelque sorte accidentel ou accessoire, de la lecture de ses œuvres[2].

1. Aut quid Lucreti tibi prosunt carmina lecta?
Nil juvat in magno vester amore senex.

2. Voici le texte de Quintilien (*Instit. orat.*, liv. X, ch. I) : « Nam Macer et Lucretius legendi quidem, sed non ut phrasin, id est, corpus eloquentiæ faciant; elegantes in sua quisque materia, sed alter humilis, alter difficilis. » On peut comparer un autre passage (liv. I, ch. 4), où Quintilien appuie davantage sur l'utilité qu'on peut retirer de la lecture de notre poète : « Nec ignara philosophiæ, (grammatice potest esse perfecta), quum propter plurimos in omnibus fere carminibus locos, ex intima quæstionum naturalium subtilitate repetitos; tum vel propter Empedoclem in Græcis, Varronem ac Lucretium in Latinis, qui præcepta sapientiæ versibus tradiderunt. »

Nous terminerons la liste de ces témoignages par la critique de Stace (*Silves*, liv. II, silve 7, v. 75 et 76) :

Et du vieil Ennius la farouche rudesse,
Et la docte fureur du sublime Lucrèce [1].

et par ce vers un peu dur et un peu plat d'un poète-médecin, Q. Sérénus Sammonicus (*Méd.*, v. 614) :

C'est ce que dit le grand Lucrèce, livre quatre [2].

Quant au reste, nous renverrons à l'édition de Wakefield, ou mieux encore à la note de Barthe, sur le passage de Stace ci-dessus rapporté. Nous noterons seulement que les chrétiens et les Pères de l'Église s'appuyèrent eux-mêmes de Lucrèce contre les déclamations des païens idolâtres. En effet, ils y trouvaient souvent beaucoup d'argumens en leur faveur, du moins plusieurs traits redoutables à leurs adversaires; heureux si quelquefois les traits adressés à ceux-ci n'eussent pas été de nature à leur être renvoyés, et s'ils n'eussent quelquefois laissé tomber sur leurs pieds les flèches d'Hercule !

1. . . . . Musa rudis ferocis Enni
Et docti furor arduus Lucreti.

2. Hoc poterit magni quartus monstrare Lucreti.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

Opinion depuis la renaissance des Lettres jusqu'à la fin du siècle de Louis XV.

Le monde romain avait changé de face lorsque l'imprimerie commença à répandre les œuvres de Lucrèce. L'intelligence humaine, long-temps assoupie en Occident, et faussée en Orient par les dévotes mesquineries et les intrigues du Bas-Empire, se développa avec une extrême rapidité quand les idées orientales furent refoulées sur le sol de l'Occident par la conquête de Mahomet II. Toutes les philosophies anciennes renaquirent, et eurent leurs représentans, leurs coryphées, leurs sectateurs : Marsile Ficin faisait revivre l'Académie et le néoplatonisme; Juste-Lipse était stoïcien en paroles; Aristote, l'oracle du moyen âge, comptait encore des centaines de partisans dans la Sorbonne et à Salamanque; Épicure, qui avait envisagé avec tant de force les plus hautes questions de la physique, eut aussi de dignes interprètes : à leur tête il faut placer Gassendi.

Autour de Gassendi, dont les six volumes

in-folio se rapportent presque tout entiers à la philosophie et à la physique épicuriennes, se groupent des hommes tous célèbres, quoiqu'à différens degrés et à différens titres : Chapelle, Molière, Hénaut, Cyrano de Bergerac et Saint-Évremont; joignons à ceux-ci Ninon Lenclos et sa société habituelle. Chez les uns et les autres, Lucrèce ainsi qu'Épicure jouissait de la plus haute considération.

Mais le cartésianisme dominait à cette époque dans la philosophie; et, d'autre part, le catholicisme, peu tolérant de sa nature, voyait avec effroi les dogmes athées ou matérialistes de l'épicuréisme se répandre dans les classes éclairées et élégantes de la société. De là tout à coup une coalition de presque tout ce qu'il y avait d'imposant en métaphysiciens, de formidable en fait de puissance ecclésiastique séculière, contre les théories mises en vue par Lucrèce. Un peu plus tard parut le poëme du cardinal de Polignac; on répéta partout que Son Éminence avait égalé Lucrèce en génie poétique, et l'avait surpassé en logique. Bien peu de gens s'occupèrent de vérifier le fait; bien moins encore osèrent dire ce qu'ils en pensaient (si tant est qu'ils pensassent quelque

chose). Enfin le monde, qui naturellement s'occupe peu de ce qui ne touche pas immédiatement ses intérêts, laissa Lucrèce, le cardinal et les deux poëmes pour ce qu'ils étaient.

D'ailleurs, on se faisait une idée effrayante de Lucrèce, qu'en effet il était assez difficile de comprendre parfaitement à cette époque : 1° à cause des tournures étranges, des archaïsmes, des mots techniques, scientifiques ou abstraits, des tmèses, des épenthèses, des désinences inusitées, enfin de l'orthographe insolite que présentent plus ou moins tous ses vers; 2° à cause de l'imperfection des connaissances physiques, imperfection qui empêchait également et de saisir nettement l'idée d'Épicure, et d'en apprécier le degré de justesse; 3° à cause du peu de notions que l'on possédait et sur l'ensemble et sur les détails de la philosophie ancienne. On sait quels immenses progrès cette branche de l'érudition a faits depuis soixante ans; il en est résulté de tout autres moyens pour aborder le texte et les théories de Lucrèce.

Ajoutons que la traduction assez élégante qu'Hénaut donna du début, produisit un effet tout contraire à ce que probablement avait désiré l'auteur, et que, frappé de la beauté de ce

commencement, on s'imagina que le reste était tout différent. Quelques-uns, il est vrai, indiquèrent comme second épisode remarquable, la peste d'Athènes; mais on répondit que la description ressemblait au procès-verbal d'un vétérinaire, et non au tableau d'un poète. Il fut décidé que le poëme de Lucrèce était sans poésie.

Quelques opinions isolées perçaient au milieu de cette réprobation presque universelle. Ainsi le baron d'Holbach, dans son *Système de la Nature*, reproduit un grand nombre d'idées et d'objections tirées de Lucrèce. Toute la société, on peut aisément le croire, était pénétrée du même respect pour le poète favori du baron; et La Grange le traduisait. D'autre part, Voltaire, frappé des argumens que Lucrèce accumule avec autant de poésie que de logique et d'énergie contre l'immatérialité de l'âme, s'écriait : « Il y a dans Lucrèce un admirable troisième chant, que je traduirai ou je ne pourrai; » et c'est probablement après la lecture de quelques passages de ce genre, qu'il disait : « Mon Dieu, s'il y en a un, sauvez mon âme, si j'en ai une. »

Nous allons donner ici l'exposé fait par Diderot, de l'épicuréisme chez les modernes

(*Encyclopéd.*, article ÉPICURÉISME), et nous renverrons nos lecteurs au pompeux éloge qu'il fait de Lucrèce :

« .....Au commencement du dix-septième siècle, le discrédit des formes plastiques remit les atomes en honneur. Magnène, de Luxeu, en Bourgogne, publia son *Democritus reviviscens*, ouvrage médiocre, où l'auteur prend à tout moment ses rêveries pour les sentimens de Démocrite et d'Épicure. A Magnène succéda Pierre Gassendi, un des hommes qui font le plus d'honneur à la philosophie et à la nation : il naquit, dans le mois de janvier de l'année 1592, à Chantersier, petit village de Provence, à une lieue de Digne, où il fit ses humanités. Il avait les mœurs douces, le jugement sain, et des connaissances profondes; il était versé dans l'astronomie, la philosophie ancienne et moderne, la métaphysique, les langues, l'histoire, les antiquités : son érudition fut presque universelle. On a pu dire de lui, que jamais philosophe n'avait été meilleur humaniste, ni humaniste si bon philosophe. Ses écrits ne sont pas sans agrément; il est clair dans ses raisonnemens et juste dans ses idées. Il fut parmi nous le restaurateur de la

philosophie d'Épicure. Sa vie fut pleine de troubles : sans cesse il attaqua et fut attaqué; mais il ne fut pas moins attentif dans ses disputes, soit avec Fludd, soit avec lord Herbert, soit avec Descartes, à mettre l'honnêteté que la raison de son côté.

« Gassendi eut pour disciples et pour sectateurs plusieurs hommes qui se sont immortalisés : Chapelle, Molière, Bernier, l'abbé de Chaulieu, le grand-prieur de Vendôme, le marquis de La Fare, le chevalier de Bouillon, le maréchal de Catinat, et plusieurs autres hommes extraordinaires qui, par un contraste de qualités agréables et sublimes, réunissaient en eux l'héroïsme avec la mollesse, le goût de la vertu avec celui du plaisir, les qualités politiques avec les talens littéraires, et qui ont formé parmi nous différentes écoles d'épicuréisme moral dont nous allons parler.

« La plus ancienne et la première de ces écoles où l'on ait pratiqué et professé la morale d'Épicure, était rue des Tournelles, dans la maison de Ninon Lenclos; c'est là que cette femme extraordinaire rassemblait tout ce que la cour et la ville avaient d'hommes polis, éclairés et voluptueux : on y vit madame Scar-

ron; la comtesse de La Suze, célèbre par ses élégies; la comtesse d'Olonne, si vantée par sa rare beauté et le nombre de ses amans; Saint-Évremont, qui professa, depuis, l'épicuréisme à Londres, où il eut pour disciple le fameux comte de Grammond; le poète Waller, et madame de Mazarin; la duchesse de Bouillon Mancini, qui fut depuis de l'école du Temple; Des Yveteaux, M. de Gourville, madame de La Fayette, M. le duc de La Rochefoucauld, et plusieurs autres qui avaient formé, à l'hôtel de Rambouillet, une école de platonisme, qu'ils abandonnèrent pour aller augmenter la société et écouter les leçons de l'épicurienne.

« Après ces premiers épicuriens, Bernier, Chapelle et Molière, disciples de Gassendi, transférèrent l'école d'Épicure de la rue des Tournelles à Auteuil : Bachaumont, le baron de Blot, dont les chansons sont si rares et si recherchées, et Desbarreaux, qui fut le maître de madame Deshoulières dans l'art de la poésie et de la volupté, ont principalement illustré l'école d'Auteuil.

« L'école de Neuilly succéda à celle d'Auteuil : elle fut tenue, pendant le peu de temps

qu'elle dura, par Chapelle et MM. Sonnings; mais à peine fut-elle instituée, qu'elle se fondit dans l'école d'Anet et du Temple.

« Que de noms célèbres nous sont offerts dans cette dernière! Chapelle et son disciple Chaulieu, M. de Vendôme, madame de Bouillon, le chevalier de Bouillon, le marquis de La Fare, Rousseau, MM. Sonnings, l'abbé Courtin, Campistron, Palaprat, le baron de Breteuil, père de l'illustre marquise du Châtelet, le président de Mesmes, le président Ferrand, le marquis de Dangeau, le duc de Nevers, M. de Catinat, le duc de Fiesque, le duc de Foix ou de Randan, M. de Périgny ou Renier, convive aimable, qui chantait et s'accompagnait du luth, M. de Lasseré, le duc de La Feuillade, etc.; cette école est la même que celle de St-Maur ou de madame la Duchesse.

« L'école de Sceaux rassembla tout ce qui restait de ces sectateurs du luxe, de l'élégance et de la politesse, de la philosophie, des vertus, des lettres et de la volupté, et elle eut encore le cardinal de Polignac, qui la fréquentait plus par goût pour les disciples d'Epicure que pour la doctrine de leur maître; Hamilton, Saint-Aulaire, l'abbé Genêt, Malesieu, Lamotte,

M. de Fontenelle, M. de Voltaire, plusieurs académiciens, et quelques femmes illustres par leur esprit, d'où l'on voit qu'en quelque lieu et quelque temps que ce soit, la secte épicurienne n'a jamais eu plus d'éclat qu'en France, et surtout pendant le dernier siècle. »

TROISIÈME ÉPOQUE.

Opinion contemporaine (c'est-à-dire de 1789 à nos jours).

Les idées de d'Holbach, de La Grange, de Diderot, de Voltaire sur Lucrèce ne devaient se populariser qu'à l'époque postérieure. Cette popularisation eut lieu à celle de notre révolution; quatre causes puissantes y concoururent :

1°. La diffusion de la philosophie de la sensation en Angleterre et en France, jointe à la liberté de tout dire, et de fronder ouvertement le spiritualisme et le déisme même;

2°. Les progrès des sciences physiques et mathématiques;

3°. L'étude approfondie des philosophies anciennes, depuis Thalès et Pythagore, jusqu'aux rêveries néoplatoniciennes des disciples d'Ammonius;

4°. Enfin, la manie alors si forte des poëmes didactiques et descriptifs, ainsi que l'usage de traduire les poètes en vers.

C'est à cette époque que l'Angleterre produisit l'excellente édition de Wakefield, l'excellente traduction de Mason Good. Chénier et Legouvé avaient chacun traduit les cent quatre vers par lesquels commence le premier chant, et appelé par cet heureux essai l'attention sur un poète dont l'ouvrage semblait déjà intéressant à un autre titre, c'est-à-dire comme l'unique monument complet des idées épicuriennes. Dès-lors on soupçonna en France le haut génie et la force poétique de Lucrèce; mais c'était de la foi, et rien de plus. M. de Pongerville a changé la foi en conviction par une version en vers, qui dès son apparition a pris rang parmi les bonnes traductions dont s'honore la langue française. Cette importation précieuse d'un trésor étranger dans notre langue a décidé la question. Dès-lors, comme la version perfectionnée à chaque édition nouvelle reproduit à un point remarquable les couleurs, la forme, l'allure, l'attitude, chacun a eu en main les pièces du procès et a reconnu avec surprise que le poëme *de la Nature* était, sous tous les rapports,

beaucoup au dessus de ce que l'on en pensait. Aussi M. de Pongerville dit-il, à juste titre : « Le voile qui dérobait cette antique et grande production s'est tellement étendu, qu'une partie considérable du poëme peut être regardée comme un monument dont nous enrichirait une découverte récente. » On dirait d'un de ces livres découverts par l'infatigable Mai, sous les dévotes ratures des palimpsestes.

II.

Appréciation du mérite littéraire et poétique de Lucrèce.

Il a déjà été question du plan, de l'ordre, de la méthode du poëme. Il est parfait autant que naturel ; rien n'égale la majesté et la simplicité avec laquelle se déroulent les idées du poète athée.

1re DIVISION. *Cosmogonie* (2 chants). Rien ne vient de rien. — Atomes. — Éternité des atomes. — Énumération de leurs autres qualités. — Descriptions de leurs évolutions. — Le monde en résulte. — Il périra.

IIe DIVISION. *L'homme* (3 chants). 1° Ame ; les sens ; description de l'homme ; 2° Histoire

de l'espèce ; apparition des relations ; civilisation ; arts.

IIIe DIVISION. *Météorologie* et *phénomènes terrestres* (6e et dernier chant). Rien de plus admirable et de plus franc non plus, que l'art avec lequel Lucrèce passe de la théorie aux exemples, pour revenir des exemples à la théorie ; avec lequel il fait saillir le particulier du général, et conclut le général du particulier ; avec lequel il groupe, enchaîne et coordonne d'innombrables détails, qui, malgré leur variété et leur nombre, arrivent à faire un seul tableau de dimension gigantesque et pourtant saisissable pour tout œil clairvoyant et attentif! Cette puissance de fusion et de centralisation, un des attributs distinctifs du génie, est, avec la puissance d'expression dont nous parlerons tout-à-l'heure, ce qui caractérise le plus nettement Lucrèce parmi les poètes didactiques.

Arrivent ensuite les épisodes. Ici Lucrèce ne ressemble pas à nos poètes modernes, et même aux poètes didactiques de tous les temps, qui placent toujours les épisodes à distance égale les uns des autres, et qui ne laissent jamais passer un chant sans l'embellir par un de ces riches hors-d'œuvre. Chez eux, tout est

allée, quinconce, avenue ou charmille; l'épisode est la clôture du chant, comme le trait la clôture du couplet d'un vaudevilliste. Lucrèce, au contraire, est sobre d'épisodes, et quand il les emploie, il n'a pas l'adresse de les mettre à la fin : il les jette çà et là, au hasard, où ils se trouvent. Le goût se perd de jour en jour, comme on sait, et il y a, aujourd'hui, nombre de gens capables de préférer ce désordre, ce jardin anglais poétique, à nos plate-bandes didactiques, où tout est aligné, planté, bordé et tiré au cordeau.

Au reste, ce qu'il faut surtout remarquer, et ce que nous rappelons au risque d'être accusé de répétition, c'est que les épisodes proprement dits sont très-rares chez Lucrèce. A tout instant, au milieu d'une sèche et minutieuse discussion, le poète se relève; sa main jette fleurs et diamans : il corporalise l'abstraction, colore le vide, revêt de formes les conceptions de l'intelligence; le désert devient une scène de vie, et du sein des sables arides surgit une verdoyante et longue oasis.

« Si nous examinons les beautés de Lucrèce, dit M. de Fontanes, dans la préface de la traduction de l'*Essai sur l'homme* de Pope,

que de formes heureuses, d'expressions créées lui emprunta l'auteur des *Géorgiques!* Quoiqu'on retrouve dans ses vers l'âpreté des sons étrusques, ne fait-il pas entendre souvent une harmonie digne de Virgile lui-même? Peu de poètes ont réuni à un plus haut degré les deux forces dont se compose le génie : la méditation, qui pénètre jusqu'au fond des sentimens ou des idées dont elle s'enrichit lentement, et cette inspiration qui s'éveille à la présence des grands objets. En général, on ne connaît guère de son poëme que l'invocation à Vénus, la prosopopée de la Nature sur la Mort, la peinture énergique de l'amour et celle de la peste. Ces morceaux, qui sont les plus fameux, ne peuvent donner une idée de tout son talent. Qu'on lise son cinquième chant, sur la formation de la société, et qu'on juge si la poésie offrit jamais un plus riche tableau. M. de Buffon en développe un semblable dans la septième de ses époques. Le physicien et le poète sont dignes d'être comparés : l'un et l'autre remontent au delà de toutes les traditions; et malgré ces fables universelles dont l'obscurité cache le berceau du monde, ils cherchent l'origine de nos arts, de nos religions et de nos lois; ils écrivent

l'histoire du genre humain avant que la mémoire en ait conservé des monumens : des analogies, des vraisemblances les guident dans ces ténèbres ; mais on s'instruit plus en conjecturant avec eux qu'en parcourant les annales des nations. Le temps, dans ses vicissitudes connues, ne montre point de plus magnifique spectacle que ce temps inconnu, dont leur seule imagination a créé tous les évènemens. »

Mais ce qui distingue plus encore le poète, c'est la vie de l'expression. Nul poète ancien, il faut le dire, nul ne rend avec autant de force ce que nous nommerons la vitalité des êtres. Ce n'est pas par la puissance de l'harmonie imitative, ce n'est pas même par cette harmonie vague qui flatte et cajole sans cesse les oreilles ; c'est par une haute et énergique conception de la vie de l'être, de l'ὄντως ὄν chez tout ce qui est, qu'il reproduit si sensiblement à l'aide des mots cette idée de l'être. Tout, chez Lucrèce, est en relief, tout a des formes et une couleur, tout se meut : le vent souffle, l'herbe croît, l'eau coule ; je crois y voir briller et trembler le soleil ; je crois sentir l'être se communiquer à la plante, à la feuille, à la fleur. Je crois voir la vie se répandre et se jouer ici sous

la forme et le visage du quadrupède, là sous le frétillement et la torsion latérale du poisson, dans les airs, sur les ailes mobiles de l'oiseau et de l'insecte. Une surabondance d'existence plane et se dépose à mesure qu'il parle sur chaque être qu'il nomme. Sa Galatée n'est pas une statue; son sein bat, son œil scintille, et son genou se plie pour descendre du piédestal et venir vers celui qui la contemple. Nous ne connaissons, nous l'avouons, que deux poètes qui possèdent à un aussi haut degré cette vitalité de l'expression : le Dante, dans la description; Shakespeare, dans la réalisation dramatique des scènes de la vie. « Au premier abord, dit M. Villemain, les vers de Lucrèce semblent rudes et négligés : les détails techniques abondent; les paroles sont quelquefois languissantes et prosaïques. Mais qu'on le lise avec soin; on y sentira une expression pleine de vie, qui non-seulement anime de beaux épisodes et de riches descriptions, mais qui, souvent, s'introduit même dans l'argumentation la plus sèche et la couvre de fleurs inattendues. C'est une richesse qui tient à la fois aux origines de la langue latine et au génie particulier du poète; c'est une abondance d'images fortes et

gracieuses, une sensibilité toute matérialiste, il est vrai, mais touchante et expressive. On a dit, pour rabaisser Lucrèce, qu'ayant à décrire les ravages de la peste sur les hommes, il avait paru, dans un sujet si voisin de nous, moins pathétique et moins touchant que Virgile dans la peinture d'un bercail frappé du même fléau. La justice de ce blâme et l'infériorité de Lucrèce s'expliquent naturellement par l'influence de la philosophie qu'il a chantée. Dans toutes les descriptions de la nature matérielle et animée, son épicuréisme lui laissait cette vivacité d'imagination dont le poète ne peut se défaire. Mais quand il s'agissait de l'homme, qu'avait-elle à lui donner, cette philosophie étroite et malheureuse? comment pouvait-elle l'élever au dessus de cette émotion toute sensitive, et de ces larmes vulgaires qu'excite le spectacle du mal physique? Quelles nouvelles cordes pouvait-elle ajouter à sa lyre, pour lui inspirer sur les souffrances de l'homme des accens plus tendres que ceux qu'il accordait à la victime immolée, à la matière animée souffrante. Ainsi Lucrèce, qui, plus d'une fois, par des vers pleins d'harmonie, a égalé Virgile lui-même dans l'art de peindre avec une

douce mélancolie les douleurs des animaux et les affections que leur prête la poésie, lui est prodigieusement inférieur, lorsque, venant aux douleurs de l'homme, il ne trouve rien au delà des émotions matérielles, et s'épuise dans d'affreux détails, sans pouvoir saisir aucun de ces traits de sentiment qui blessent l'âme et l'élèvent en l'attendrissant : c'est là que le poète sceptique est abandonné de son génie, seul dieu qui lui restât. »

Reste maintenant à parler de la latinité de Lucrèce. Elle est des plus pures, quoique quelques archaïsmes, quelques mots techniques, enfin quelques sons durs s'y trouvent assez souvent. Certaines finales anciennes, qui, dans la suite, tombèrent totalement en désuétude, s'y rencontrent : tels sont, entre autres, les génitifs en *ai* :

> . . . . . Triviai virginis aram
> Iphianassai turparunt sanguine ;

et les infinitifs en *ier*. Nous remarquerons aussi les tmèses (*inque merentes* pour *et immerentes*), ainsi que les mots *endo*, *endu*.

Pour la versification, elle n'a pas encore cette extrême politesse, nous dirions volontiers pruderie, qu'elle acquit après Cicéron ou Vir-

gile : elle a quelque chose de la coupe, de l'allure et de la naïveté des vers grecs. Les points les plus dignes de remarque sur ce sujet sont les suivans :

1°. Les vers se terminent souvent par des monosyllabes, ou par des mots penta ou tétrasyllabiques : il en résulte que souvent il y a césure au quatrième ou au cinquième pied. 2° La césure n'a pas toujours lieu entre les deux longues d'un spondée, ou entre la longue et la première brève du dactyle : nombre de fois elle tombe entre deux brèves, et par conséquent aux trois quarts du pied. 3° Les longues qui terminent un mot peuvent, devant un second mot, ne pas être élidées et dès-lors devenir brèves :

> Ejicit enim sulci recta regione viaque
> Vomerĕm eque locis, etc. ;

comme dans Virgile (*Égl.* VIII) :

> .... An quĭ amant, ipsi sibi somnia fingunt ?

4° Très-souvent les finales en *us* restent brèves devant la consonne qui commence un mot suivant :

> Ex omnibŭs rebus.

Les autres observations sur la latinité et la

versification de Lucrèce sont trop minutieuses pour n'être pas ici hors de place. Nous terminerons en mentionnant celle des demi-latinistes qui ont reproché à Lucrèce des mots étrusques. Est-ce donc que, parce que *étrusque* rime avec *brusque*, et ressemble assez pour le son à *tudesque*, la langue toscane était dure? ou bien, oublie-t-on que le latin contenait un grand nombre de mots de cet idiome? Quelle langue voudrait-on donc que Lucrèce eût parlé? le madécasse ou le quichua? Nous ne pouvons nous empêcher de rappeler ici aux critiques les vers de Théocrite :

Notre ton est pesant!.... Faut-il donc qu'on t'apprenne
Qu'on parle dorien quand on est Dorienne [1].

1. Μᾶ, πόθεν ὤνθρωπος· τί δέ τιν, εἰ κωτίλαι εἶμες·
Πασάμενος γ' ἐπίτασσε· Συρακουσίαις ἐπιτάδσεις;
Ὧς εἰδῆς καὶ τοῦτο, Κορίνθιαι εἶμες ἄνωθεν,
Ὧς καὶ ὁ Βελλεροφῶν. Πελοποννάσιστι λαλεῦμες.
Δωρίσδειν δ' ἔξεστι, δοκῶ, ταῖς Δωρίεσσι.
(Theocrit. *Reliq.*, ed. de Harles.)

TROISIÈME PARTIE.

BIBLIOGRAPHIE DE LUCRÈCE.

I.

PUBLICATIONS ET RÉCENSIONS ANCIENNES.

Selon une tradition assez douteuse, Lucrèce en mourant aurait légué le manuscrit de son poëme à Cicéron, avec prière de le revoir et de le corriger. En admettant cette supposition, on ne pourrait douter qu'il n'ait couru, chez les anciens, deux éditions du poëme *de la Nature*, la première conforme à la copie de Lucrèce, la seconde revue par Cicéron.

II.

MANUSCRITS.

Il n'en existe qu'un très-petit nombre. En voici la nomenclature et la description abrégée :

I. *En Angleterre.*

1. Au Musée Britannique.

1. Volume de papier, in-4. Seizième siècle. Manusc. 2554, sans notes : quelques variantes.
2. Papier, in-4. Quinzième siècle. Sans notes, sans variantes, écriture nette.
3. Parchemin, très-petit. Quinzième siècle. Écriture très-élég., sans notes ni variantes.

II. A Oxford.

4. Manusc. angl. 3045; aj. manusc. Bodl. auct. F. 1, 13. Parchemin, in-fol. magnifique, superbe écriture. Date du quatorzième siècle? d'Italie? donné à la bibl. Bodleienne, 1610.

5. Parchemin, dimension moyenne, belle écrit. Dans les mss. *Canon.* Italique? et écrit vers le milieu du quinzième siècle?

III. A Cambridge.

6. Papier, petit in-fol.; belle écrit., capitales color., notes margin. Désignat. n° 2. 40.

IV. A Harrow?

7. N° 4663 de la bibl. de White-Knight. Vendu aux libraires Payne et Foss (Lond.), d'où venu chez Evans, autre libraire (Lond.), et entre les mains de Drury, instituteur à Harrow.

II. *En Allemagne.*

A Vienne.

8. Manusc. du seizième siècle, très-fautif, confirme souvent les leçons des autres, a servi pour la récension du texte de l'édit. de Vienne, 1787.

III.

ÉDITIONS.

La société des Deux-Ponts en les énumérant les rapporte à trois époques, qu'elle caractérise par les mots de *Natalis*, *Lambiniana* et *Creecho-Wakefieldiana*.

A.

Première époque (Natalis).

1473? Édition princeps, in-fol. s. a. et l. Brescia? par Thomas Ferrandi, carac. rom., sans signat., ni pagin., ni titre

(commence par les mots *Æneadum genetrix*); extraordinairement rare (deux exemplaires seulement connus): indiquée par Boni, lett. II, page 78, etc. Cf. PANZER, tome IV, page 263.

1486. Vérone, Paul Friedenberger, in-fol., caract. lat., sans récl. ni pagin., très-fautive, et cependant utile. Cf. PANZER, tome III, page 505, et WAKEFIELD.

1485. Édit. avec comment. d'Omnib. Leonicenus, Milan, Ulr. Scinzenzeler, in-fol. Cf. MAITTAIRE, ind. II, p. 35; PANZER, tome II, page 65.

1495. Venise, Théod. de' Ragazoni, in-4. Cf. PANZER, tome III, page 375.

1500. Édit. Avancius, ou première Aldine, Venise, Alde, in-4. (RENOUARD, *Ann. de l'impr. des Ald.*, tome I, page 32; PANZER, tome III, page 477.)

1500. Venise, Théod. de' Ragazoni, in-fol. (PANZER, tome III, page 472.)

. . . . In-fol. (PANZER, tome IV, suppl. Den. Cf. Catal. des livres imprimés de la Bibl. du Roi; *Poètes*, n° 733.)

1504. Édit. Franci (avec paraph. de Lucrèce et Appendix sur l'immortalité de l'âme), Bologne, Antonio, in-4.

1511. Édit. J.-B. Pio (avec comment.), in-fol., Bologne, Jér.-Bapt. de Benedictis (PANZER, tome VI, p. 326. Cf WAKEFIELD, Préf.), faite avec collat. d'un manusc. d'Hermolaüs.

1512. Édit. Petro Candido, Florence, Phil. Giunta, in-8. (PANZER, tome VII, page 14). A très-peu de chose près, copie de la première Aldine.

1514. Deuxième édition, J.-B. Pio (avec comment.), in-fol., se termine par les mots *in Chalcographia Ascensiana ad IV. Id. Aug. MDXIIII*, in-fol. (PANZER, tome VIII, page 12). Répétit. de la Bolonaise, 1511.

1515. Édit. Naugerius, ou seconde Aldine, Venise, Alde et André Alde, in-8. (RENOUARD, *Ann. de l'impr. des Ald.*, p. 116.)

1531. Édit. anon., Bâle, ap. Henric. Petri, in-8. Variant. en marge. (Catal. de la Bibl. du Roi; *Poètes*, n° 741.)

1534. Première Gryphienne, Lyon, Séb. Gryphe, in-8°. (PANZER, tome IX, page 526.)

1536. Seconde Gryphienne, Lyon, Séb. Gryphe, in-8. (Panzer, tome vii, page 367.)

1539. Paris, Prig. Calvar., in-4. (Maittaire, *Ind.*, page 35.)

1540. Troisième Gryphienne, Lyon, Séb. Gryphe, in-8. (Bibl. Emtinck, ive part., page 300, n° 1409.)

1542. Louvain, in-4. (Bibl. Emtinck, ive part., page 121, n° 590.)

1546. Quatrième Gryphienne, Lyon, Séb. Gryphe, in-12. (Bibl. Emtinck, ive part., page 438, n° 385.)

1558. Cinquième Gryphienne, Lyon, Séb. Gryphe, in-12. (Crevenna, tome iii, page 180.)

B.

Deuxième époque (Lambinienne).

1563. Première édition, Lambin, Paris et Lyon, Guill. et Phil. Rouille (*in Gul. Rouil. et Phil. Rouillii nep. ædibus*), in-4. (Catal. des livres imp. de la Bibl. du Roi; *Poètes*, page 43. Porté par Gœtz, Mem. bib. Dresd. 1, page 332, et dans le catal. de la bibl. de Ludewig, à l'année 1564.)

Édition fameuse par ses commentaires, généralement regardés comme excellens. Texte revu sur cinq manusc., selon le dire de Lambin lui-même, et corrigé en plus de huit cents endroits. Selon Wakefield, ces corrections sont presque toutes arbitraires et mauvaises. Index.

1565. Seconde Lambinienne, Paris, G. Rouille, in-16, sans comment.; quelques correct. d'Ad. Turnèbe.

1565. Première édition, Giffen, Anvers, Christophe Plantin, in-8., avec notes margin., Vie de Lucrèce, Généalogie des Memmius, Abrégé de la doctrine d'Épicure en grec, etc.

Moins célèbre que celle de Lambin, qu'il a mise à contribution dans ses notes marginales. Giffen passe aussi pour le plagiaire de Luc. Fruter, qui avait laissé des notes sur Lucrèce. La ponctuation et l'orthographe diffèrent souvent de celles des éditions précédentes, mais sont encore loin d'être bonnes et conséquentes.

1566. Seconde édit. Giffen, Anvers, Chr. Plantin, in-8. Réimpression de la précédente.

1570. Troisième Lambinienne, Paris, ap. Jo. Benenatum, in-4. — A, de plus que la première et la deuxième, une Vie de Lucrèce et deux index en sus du premier.

1576. Quatrième Lambinienne, ou sixième Grynienne, Lyon, Ant. Gryphe, in-16. Réimpress. de la deuxième Lamb., 1565.

1583. Cinquième Lambinienne, Francfort, chez les hérit. Wechel, in-8. — Réimpress. de la troisième, 1570.

1589. Anvers, Ch. Plantin, in-12.

1589. Leyde, in-12 (Bib. Emt., IVe part., p. 438, nos 387, 388).

1591. Première Raphelengienne, in-24.

1595. Deuxième Raphelengienne, Leyde, Franç. Rapheleng, in-8. (d'après la seconde édition Giffen).

1596. Lyon, in-12 : texte de Lambin et Turnèbe.

1597. Troisième Raph., Leyde, Franç. Rapheleng, in-12.

1603. Genève, in-4., dans la première édit. du *Corp. vet. poet. lat.*

1606. Quatrième Raph., Leyde, Rapheleng, in-12.

1611. Cinquième Raph., Leyde, Rapheleng, in-12 (soignée par Juste-Lipse? et excell. *Voyez* Barth., sur Stace, t. III, page 81).

1611. Genève, in-4., dans la seconde édit. du *Corp. vet. poet. lat.*

1616. Lyon, in-4., dans le *Corp. poet. lat.* d'Al. Fichet, in-4.

1616. Amsterdam, in-12.

1620. Amsterdam, Guill. Janson, in-24.

1626. Amsterdam, in-24.

1627. Genève, in-4., dans la troisième édit. du *Corpus. poet. lat.*

1631. Édit. Daniel Paré, Francfort, Guill. Fitzer, in-8., 2 vol. Notes courtes, index excellent et très-développé : contient, outre Lucrèce, 1° Scip. Capici, *de Princip. rerum*, deux liv.; 2° Aonius Palearius, *Immort. de l'âme*, trois liv.

1631. Amsterdam, Janson, in-24.

1647. Édit. Jo. Nardi, in-4., Florence, Amat. Massa, avec neuf gravures, paraphrase explicative et notes, qui généralement se rapportent à la physique plus qu'à la philologie.

1650. Paris, in-8. (avec la trad. de Mich. de Marolles).

1656. Édit. partielle (1re liv. seulement) : dans la trad. en vers angl. d'Eelyn., Lond., Gabr. Bedle, in-8.

1662. Édition Tanneg. Lefèvre (*Faber*); Saumur, Lenoir (ap. Jo. Lenerium), in-4. Notes, conjectures et corrections (le plus souvent arbitraires). Un des exemplaires de la Bibliothèque royale a appartenu à André Dacier, et est couvert de notes de sa main.

1675. Cambridge, J. Hayes, in-12, contient : 1° conject. et correct. de Tan. Lefèvre; 2° de courtes notes sur tout l'ouvrage; 3° la Vie de Lucrèce, par Giffen, avec les Prolég. sur la famille Memmia; 4° l'Index de Lambin.

1680. Édit. *ad usum Delphini* (l'éditeur est Mich. Dufay, en lat. *Fayus*), Paris, Fréd. Léonard, in-4. — Texte de D. Parée. Notes pleines de fautes et où rien n'appartient en propre à l'éditeur; paraph. explic. en prose. A la fin, en guise d'excursus, la Dissert. de Nardi sur les funérailles des anciens; plus, tous les passages soi-disant obscènes, parsemés, d'après les anciennes éditions, dans tout le cours du poëme, et dans celle-ci, rapprochés et réunis en une seule masse.

1685. Paris, in-8., 2 vol. (dans la trad. franç. du baron Des Coutures).

1686. Cambridge, in-12. Réimpression de celle de 1675.

1692. Paris, in-8., 2 vol. Réimpression de la traduction du baron Des Coutures, 1685.

1693. Naples, Bulifoni, in-16 (accur. Val. Pect.).

C.

Troisième époque (Creecho-Wakefieldienne).

1695. Premiere édit. Creech, Oxford, Sheldon, in-8. Excell. commentaire, moins bon cependant que les notes qui accompagnent sa traduction anglaise; paraph. explic.

1708. Troisième édit. de la traduction du baron Des Coutures, Paris, 2 vol. in-12.

1709. Édit. Sam. Garth, Londres, in-4.

1712. Londres, Tonson, in-fol. et gr. in-4. fig., édit. magnif.,

texte de Creech; variantes tirées de Pio et de manuscrits collat. par N. Heinsius, Susius, Munker et Is. Vossius.

1713. Édit. Maittaire, Londres, Tonson et Watts, in-12, faite sur l'édition 1712.

1713. Seconde édition Maittaire, mais interc. dans ses *Opera et Fragm. poetar. lat.*, Lond., 1713, in-fol. 1 vol. p. 293, etc.

1717. Deuxième édit. Creech, Londres, imprim. de Matthews, chez T. Child, etc., in-8., très-fautive.

1721. Édit. Jo.-Ant. Volpi, Padoue, imprim. de Comino, in-8. Texte de Creech et variant.

1725. Édit. Havercamp ou Variorum, Leyde, Jansson Van der Aa, 2 vol. in-4. fig., contient : 1° toutes les notes de Lambin, Giffen, Lefèvre et Creech; 2° des notes choisies de Pio et autres commentateurs; 3° quelques notes peu importantes d'Havercamp lui-même, avec d'excellentes observations d'Abraham Preiger, son ami; 4° la paraphrase de Creech; 5° des variantes, tirées des notes d'Is. Vossius et de vingt-cinq tant mss. que liv. imprimés. La bibliothèque de l'Institut en possède un exemplaire sur lequel se trouvent beaucoup de notes de M. Hase.

1731. Milan, in-4., dans le *Corp. poet. lat.* impr. dans cette ville.

1734. Paris, grand in-12, fig.

1743. Londres, deux vol. in-8. (dans la trad. angl. de Creech).

1744. Paris, Coustelier, in-12, fig. Jolie édition vélin avec variant. choisies et glossaire de Lucrèce.

1749. Glascow, Rob. et And. Foulis, in-12, très-jolie. Texte de Creech.

1749. Londres, Brindley, in-12, grav. sur cuivre.

1751. Padoue, Comino, in-8. — Réimpr. de l'édition de 1721.

1754. Troisième édit. Creech, Londres (Bâle), Emman. Thurnis, in-8. La paraphrase explicative manque.

1754. Paris, Barbou, in-12 (fait partie de la collect. Barbou).

1759. Glascow, R. et A. Foulis, in-4. et in-12. — Réimp. de l'édition 1749.

1761. Lausanne, in-8., 2 vol. (en regard de la trad. ital. d'Al. Marchetti).

1766. Pesaro, in-4., dans la *Collect. omn. poemat. carmin.*

fragm. latinor. a prima lat. ling. ætate ad sextum usque Chr. sæculum.

1768. Paris, in-8., 2 vol. (en regard de la traduct. de La Grange).

1770. Quatrième édit. Creech, Bâle, Emm. Thurnis, in-8. — Réimpress. de l'édit. 1754; mais avec la paraphrase explic. omise dans celle-ci.

1772. Birmingham; imprim. de Baskerville, in-4.

1773. *Ibid.* grand in-12.

1776. Cinquième édition Creech, Leipzig, Schwickert, in-8. Point de paraphrase explic.

1777. Troisième édition de Padoue, Comino, in-8.

1782. (Édit. Bipontine), Deux-Ponts, grand in-8. Variant., index d'archaïsmes, et mots rares.

1784. Vienne (Autriche), en regard de la traduction allemande de F.-X. Mayr, 2 vol. in-8. Voyez *Traductions.*

1785. Sixième édition Creech et Havercamp, Venise, Bettinelli, 2 vol. in-8.

1787. Édit. Alter, Vienne, Trattner, in-8. Texte établi d'après collat. des mss. de Vienne.

1794. Paris, Didot jeune, 3 vol. in-4., en regard de la traduction de La Grange, 2e édit. L'exemplaire unique avec dessins originaux a été vendu 500 livres sterling à La Haye.

1795. Édit. Meineke, Leipzig, 2 vol. in-8., en regard de la traduction allemande de Meineke. Voyez *Traductions.*

1796-17. Édit. Wakefield, Londres, imprim. d'Hamilton, 3 vol. in-4. Récension complète du texte d'après les mss. et les éditions Ferrandi, Friedenb., Th. de' Rag., Alde, 14... et Bipontine. Notes très-développées, tant critiques qu'exégétiques, généralement judicieuses, toujours savantes, peut-être trop remplies de citations latines qui envahissent beaucoup de terrain. On désirerait dans un travail, fait sur une si vaste échelle, plus de rapprochemens avec les littératures modernes, étrangères, et plus de notes sur l'histoire de la philosophie et de la physique. Remarques inédites de Rich. Bentley et autres philologues. Orthographe des premiers temps de la latinité. Trois index. Du reste, très-belle édition.

1799. Paris, 2 vol. in-8., en regard de la traduction de La Grange, 3e édition.

1801. Édit. Eichstædt, Leipzig, Wolf et comp., 1er vol. gr. in-8., contient une Vie de Lucrèce, par Eichstædt; une Lettre à Weiss sur le plan de l'édit.; les Remarques de Bentley; le Comment. de Wakefield entier et ses préf.; des notes choisies dans les anciennes éditions; enfin, des notes de l'édition et des index immenses. Le texte est généralement celui de Wakefield, sauf dans les passages où le docte anglais s'est abandonné à son génie conjectural.

1805. Dans la trad. métr. angl. de Mason Good, 2 vol. in-4.

1813. Deuxième édition Wakefield, Glascow, Bell et comp., 4 vol. in-8.

1821. Dans la traduction allemande de Knebel.

1821. Cambray, Hurez, in-12, formant le 1er vol. de la Collection des poètes latins anciens (simple réimpression classique du texte.)

1823. Dans la traduction française en vers, Pongerville.

1823. Édition Valpi, dans la Coll. the Delphin Classics with the var. not. intit. *the Regent's edition;* nos 50, 51, 52, février, mars, avril.

IV.

TRADUCTIONS.

1. *Françaises.*

A. *En prose.*

1°. De Marolles : *le poète Lucrèce*, latin et françois, de la traduction de M. de Marolles, Paris, Toussaint Quinet, in-8., 1650. — Réimpr. sous le titre : *les six livres de Lucrèce, de la Nature des choses, etc.*, seconde édition, augmentée de tabl. et de remarq., etc., etc.; Vie d'Épicure, tirée de Diogène-Laërce, Paris, Guil. de Luyne, in-8.

2°. Des Coutures (baron). *Lucrèce, de la Nature des choses,* avec des remarques sur les endroits les plus difficiles; Paris, Th. Guillain, 2 vol. in-8. — Seconde édition, sous le

titre : *les Œuvres de Lucrèce*, contenant sa philosophie; sur la physique ou l'origine de toutes choses, avec des remarques sur tout l'ouvrage; par M. le baron Des-Coutures. — Dernière édit. avec l'orig. lat. et la Vie de Lucrèce, Paris, 2 vol. in-12. — Troisième édition, sous le titre : *Lucrèce, de la Nature des choses*, avec des remarq. sur les endroits les plus difficiles; Paris, Mich. David, 2 vol. in-12.

3° C. Jos. Panckoucke (anonyme), traduct. libre de Lucrèce, avec un Disc. prélimin. Plusieurs passages retranchés ou altérés à dessein. Du reste estimable; 2 vol. in-12, 1768.

4° La Grange : *Lucrèce*, traduction nouvelle avec des notes, par M. L. G.; Paris, Bleuet, 1788, 2 vol. in-8. fig., texte en regard. — 2e édit.; Paris, Didot jeune, 1794, 2 vol. in-4. (quelquefois div. en 3) fig. — 3e édition, avec texte en regard et notes; Paris, Potey et Larène, an VII (1799), 2 vol. in-8. — 1821, 4e édition, avec texte en regard; Paris, Aug. Delalain, 2 vol. in-12. — 5e édition; Paris, Delongchamps, 1823, 2 vol. in-18.

B. *En vers.*

Langlois (Jacq.), Paris, 1677. Ce volume de prose rimée est moins une version de Lucrèce que la rédaction en vers de la traduction de Marolles.

Le Blanc de Guillet : *Lucrèce, de la Nature des choses*; Paris, Moutard, 2 vol. in-8. — Très-mauvaise, 1788.

Pongerville, traduction très-estimée et qui va de pair avec celle de Mason Good, en anglais. — Seconde édition, 1828; Paris, Dondey-Dupré.

N. B. On possédait déjà, en fait de morceaux ou traductions partielles :

1°. La traduct. du Comment. de Lucrèce (vers 1-104), par Jean Hénaut. (Ins. dans le Recueil de pièces choisies, tant en prose qu'en vers, rassemblées en 2 vol., par Bern. de la Monnaie, La Haye, 1714, in-8.; et dans les notes du premier livre de la traduction

poétique, De Pongerville, p. 118 et suiv. de l'édit. 1828.

2°. La traduct. en galimathias fait expr. du Comment. de Lucrèce, par madame Deshoulières. (C'est là qu'en dépit des éloges prodigués, ou par l'ignorance, ou par un excès d'urbanité française, on peut achever de prendre une idée du talent et du genre d'esprit de l'auteur des épîtres de *Tata à Grisette* et de *Grisette à Tata*.)

3°. Le fragment inséré dans le *Misanthrope*, acte II, scène 5. (Molière avait entrepris une traduction complète de Lucrèce en vers. Plus tard, pressé par la nécessité de composer pour son théâtre, il prit, dit-on, la résolution de ne mettre en vers que les passages brillans et les épisodes, et de laisser le reste en prose. Enfin, il perdit ou jeta au feu sa traduction, dont l'unique morceau est celui que nous indiquons ici, et qui doit faire vivement regretter les autres.)

4°. Traduction de l'Invocation de Lucrèce (vers 1-104), par Legouvé (ins. dans les notes de ses poésies diverses et fugitives; gracieuse, charmante et assez énergique; peut-être un peu paraphrasée, et quelquefois d'une fidélité trop large et trop commode.)

5°. Traduction des mêmes vers, par Chénier (ins. dans les poésies diverses et dans l'édit. complète de Paris). Moins jolie, mais plus forte et plus concise que celle de Legouvé. Au reste, il est aisé de voir que le puissant génie de Chénier est plus à l'aise lorsqu'il s'agit de créer que quand il lui prend fantaisie de se plier aux idées et aux formes d'un autre.

2. *Anglaises.*

A. *En prose.*

Anonyme. *Titi Lucretii Cari de Rerum natura libri VI.* With a free prose english version, illustrated with notes and adorned with cuts by Guernier. Lond., imp. de Dan. Brown, 2 vol. in-8., 1743.

N. B. Th. Sprat a traduit la description de la peste, Londres, in-8., 1676.

B. *En vers.* — a. *Complètes.*

Creech. *T. Lucretius Carus on the Nature of the things in six books*, translated into english verses by Th. Creech. Explained and illustrated, with notes and animadversions, being a complet system of Epicurean philsophy. Oxford, in-8. (Nous avons parlé ci-dessus de l'excellence de ces notes, qui pourtant pourraient être surpassées aujourd'hui.) — Réimpress. à Oxford, 1683, in-8., et à Londres, 1714, 15, 22, 44 et 76, 2 vol. in-8.

Mason Good. *The Nature of the things, a didactic poem translated from the lat. of T. Luc. Carus*, accomp. with the orig. texte and illust. with notes philological and explanatory, by Mason Good, Lond., 1805, 2 vol in-4. Très-belle édition, notes très-savantes sur la philosophie et la physique. Rapprochemens nombreux avec des morceaux modernes plus ou moins analogues aux passages de Lucrèce. Préface et Vie de Lucrèce très-détaillée. Vers blancs très-beaux, expressifs, énergiques. Concision remarquable. Les vers anglais (qui sont dissyllab., tandis que nul vers latin n'a moins de treize syllabes, et quelquefois en a dix-huit, et même dix-neuf) ne surpassent guère le nombre des vers de l'original.

b. *Partielles.*

1°. Evelyn, liv. 1, Lond., imprim. de Bedle, in-8., 1656.

2°. Dryden : début du premier livre ; début du deuxième ; fin du troisième (contre la crainte de la mort) ; fin du quatrième

(sur la génération et l'amour); fragment du cinquième (inséré dans les *Originals poems and transl. of John Dryden*, Londres, 1743, in-12, tome II, pages 46-69).

3°. Beattie : Fragm. (dans les *Originals poems and transl.*), Londres, 1761, in-8.

4°. Wakefield : morceaux du livre II, v. 342, etc. (dans ses *Poetical transl. of the ancients*, Londres, 1795, in-8.).

5°. Anonyme, liv. I : *The first book of T. Lucretius Carus on the Nature of the things*, in english verses, with the lat. text., Londres, Faulder, in-8.

3. *Allemandes.*

A. *En prose.* — a. *Complètes.*

1°. Mayr (Fr.-Xav.), Vienne, in-8., 2 vol., 1784.

2°. Knebel (K.-L. von), Leipzig, Goeschen, 1821, 2 vol. grand in-8., avec le texte de Wakefield, 1 vol. sans le texte latin. Cette traduction avait été annoncée, dès 1794, par un fragment intitulé : *Tit. Luk. Carus, v. der Nat. der Dinge, 3tes Buch. Neu verteutscht* (von Knebel); (inséré dans le *Neu. deutsch. Merk.* 1794. *Decemb.*)

3°. Meinecke (J.-H.-F.), Leipzig, 2 vol. in-8. texte latin en regard, 1795. (Cf. Wieland, *Gedank. üb. e. deutsche Übers. des Lucr.* (inséré dans le *Neu. deutsch. Merk.*, 1792, III, page 22).

b. *Partielles.*

Rode. Hymne à Vénus (liv. 1er, v. 1-44). L'incrédulité (I, 81-102). Exhortation à la philos. (II, 1, 61). Contre la crainte de la mort (III, 874-1107). L'amour (IV, 1099-1185). (Ins. dans les *Philosophischen und andern Gedichten* de Rode, Hambourg, 1785, in-8.)

B. *En vers.* — a. *Complètes;* aucune. — b. *Partielles.*

1°. Müller (G.-Ephr.), dans l'*Historischkrit. Einleitung z. Kennt niss d. alt. lat. Schriftst.* Dresde, 1747 et suiv., in-8.

2°. Dusch (J.-J.), dans *Briefe z. Bildung d. Geschm.* Breslau, 1773, 2 vol. in-8.

3°. Schmidt, dans *Trad. de Crusius*, 1777?

4°. Œlsel. Liv. I (dans les *Denkwürdigkeiten aus der philosophischen Welt, herausg. v. K. A. Cæsar Œlsel*, liv. III, Leipzig, 1786, in-8.)

5°. Kindervater (Ch.-V.) : *Versuch einer Übersetzung des Lukrez* (*ibid.*, vol. IV), 1787.

6° Anon. (Knebel?) *Probe einer Üb. der T. L. K. v. d. Nat. d. D.*, liv. I (inséré dans *Neu. deutsch. Merk.*, *Sept.* 1792.

7°. Herder (dans *Neu. deutsch. Merk.* 1792, et dans *Brief. z. Beforderung d. Humanitat*, 3e rec. Riga, 1794.

8°. Halem (dans le *Journ. de Schllesvig*, *Janv.* 1793).

9°. Anonyme : *Probe e. neuen Üb. des Lukrezischen Ged. v. d. N. der D.*, fragment du 1er chant (inséré dans *Neu. teu Merk.*, *Mars* 1793.

4. *Italiennes.*

1°. Frachetta. *Breve Spositione di tutta l'opera di Lucretio con alcuni Discorsi sopra l'invocatione di detta opera*, Venetia, in-4., appresso Pietro Paganini.

2°. Marchetti (Alex.), en vers, Londres, 1717, Pickard, in-8.; 2e édit., Amsterdam, 1754, 2 vol. in-8. fig.; 3e, Lausanne, 2 vol. in-8., texte latin, plus l'*Anti-Lucrèce*, trad. en ital. par D. Francesco Maria Ricci; 4e édition, Londres, 2 vol. in-18; 5e, Londres, 2 vol. in-8., 1764, avec observations de l'abbé Domenico Lazzarini; 6e, même traduction, sans indication du lieu de l'impression, du nom du libraire, ni de celui de l'imprimeur, 1768, in-8.; 7e, Londres, 1779, Mackentosh, in-4., supérieure à toutes les précédentes, et la seule où le texte italien contienne les dernières corrections et additions opérées ou voulues par l'auteur.

3°. *La Filosophia della Natura di Lucretio Caro dell' abate Raffaèle pastore*, Londra, 1776, 2 vol. in-8. (traduction en vers).

5. *Hollandaises.*

1°. Dekker (Jérém.), 1693 (*voyez* Rab., Bœksaalvan Europ., 1693, tome II, page 251, et 1699, tome I, page 91). — En vers.

2°. De Witt (Jo.), mais anonyme. Amsterdam, in-8. — Prose.

V.

OUVRAGES AUXQUELS LUCRÈCE A DONNÉ LIEU.

A. *Biographies.*

Lambin (à la tête de ses éditions).
Giffen (it. *Voyez* Notice des éditions).
Crinitus (Petrus), *de Poetis latinis.*
Bayle, *Dictionnaire critique.*
Anonyme. Observat. sur la vie et les ouvrages de Lucrèce (dans les *Christian freethinker, etc.*, Londres, 1740, in-8.).
Eichstædt (édit. 1801).
Mason Good (trad. en vers anglais, 1805).
Schœll, *Tabl. de la littérature romaine*, tome I.
Villemain, *Biographie universelle* de Michaud, t. XXV.
Pongerville (à la tête de sa traduction en vers).

B. *Réfutations* ou *adhésions.*

Scipion C.
Aonius Palearius, *de Immortalitate animæ.*
De Polignac, *Anti-Lucrèce.*
Baxter, *De animi immaterialitate quam dicunt sec. Lucret., etc.* (dans les *Inquiry into the Nat. of the human soul.*)

C. *Jugemens principaux, etc.*

Outre les biographies ci-dessus indiquées, et qui toutes sont aussi littéraires qu'historiques,
Baillet, *Jugemens des savans.*
Le Batteux.

La Harpe, *Cours de littérature.*

Fontanes, Préface de la traduct. de l'*Essai sur Pope.*

D. *Notices, notes, programmata, éditions promises, etc.*

Voir l'édition Valpi, Londres, 1823, p. 1740, 1, 2. Ajoutez, 1° Montaigne, 2° le passage de l'ouvrage du docteur Bailly, *sur la Fièvre jaune d'Amérique*, où il compare méthodiquement et symptôme par symptôme, les caractères de la contagion américaine et de la peste de l'Attique, telle qu'elle a été décrite par Thucydide.

Au Jardin du Roi, mai 1829.

PRÉFACE.

L'opinion littéraire flotte long-temps incertaine. Les arbitres éclairés sont rares; peu d'hommes ont la faculté de juger par eux-mêmes; et la paresse, la distraction ne permettent pas toujours aux plus instruits de comparer les pièces du procès : on se borne à recevoir des jugemens tout faits, on les adopte par insouciance, on les répète par habitude. Aussi a-t-on vu souvent des erreurs propagées par ceux même qui les auraient proscrites, s'ils avaient eu le courage d'en examiner les sources.

La voix de dix-huit siècles proclamait en vain la gloire de Lucrèce dans toutes les nations : il fut long-temps en France exposé à une prévention injuste, qui, affaiblissant par degrés l'éclat de son immortel ouvrage, le tint éloigné de la méditation des hommes studieux et de l'instruction classique, à la perfection de laquelle son genre de latinité est si indispensable, que tout habile chef de l'instruction publique se hâtera de rendre aux études la partie de ce chef-d'œuvre que la jeunesse peut connaître sans danger, et approfondir avec tant d'avantages. Déjà le public littéraire, éclairé sur le mérite du poète philosophe, a déchiré le voile qui le cacha trop long-temps à son admiration.

Non-seulement on apprécie Lucrèce comme écrivain, mais on a cessé de donner une absurde interprétation à

sa morale. On a rendu une entière justice à cette longue série des phénomènes les plus intéressans de la nature, retracés par le génie avec une fraîcheur que le temps ne peut altérer. Les siècles changent et modifient le goût, les préjugés, les mœurs des nations; mais les scènes de la nature se reproduisent avec une constance éternelle. Les tableaux de Lucrèce sont encore ce qu'ils étaient en sortant de la main du grand peintre, investigateur audacieux de la marche de l'univers, qui porta son essor au delà des limites posées par l'esprit humain, et qui, le premier, pénétrant les lois les plus profondes de la nature, révéla, par l'inspiration du génie, des secrets que deux mille ans d'expérience et de longs travaux scientifiques ont enfin irrévocablement confirmés. Il est vrai que Lucrèce, dans plusieurs passages, retrace les systèmes de physique avec toutes les erreurs adoptées de son temps. Il a partagé ces erreurs de détails, et, par cela même, son poëme a le mérite de constater l'état des connaissances positives à cette époque si voisine du règne d'Auguste; mais, s'il se trouva d'accord avec son siècle sur ces objets secondaires, il créa, dans son système général de la nature, des hypothèses qui sont devenues le foyer où les modernes ont allumé le flambeau qui éclaira leurs plus utiles découvertes. Nous parlerons succinctement de l'hommage indirect rendu au poète philosophe par nos plus illustres savans. Son génie, apprécié universellement, n'a plus besoin d'éloges; je me bornerai seulement à présenter quelques réflexions sur le genre caractéristique de son mérite poétique.

On a cru, sur la foi de quelques commentateurs de Lucrèce, que ce grand poète s'était servi d'un idiome à peine formé, que des critiques qualifient de langage

étrusque; ils prétendent que sa poésie, empreinte d'une rudesse sauvage, offre de l'analogie avec ses pensées, et donne à son style une couleur tranchée qui le caractérise, et met entre Lucrèce et les poètes du siècle d'Auguste un intervalle immense. On s'est trompé, j'ose l'affirmer. Lucrèce, contemporain de l'âge mûr de Cicéron et de la jeunesse de Virgile, employait une langue que Plaute, Térence, Catulle, Cornelius Sévère, Cicéron, et tant d'autres écrivains célèbres avaient déjà rendue si élégante. Lucrèce n'ignorait pas les ressources de sa langue, il le prouve souvent par un artifice du tour poétique qui a servi de type aux plus admirables beautés des poètes qui lui ont immédiatement succédé; mais il est juste de reconnaître que son poëme est généralement resté imparfait, surtout sous le rapport du style. Après avoir, jeune encore, élevé un si vaste monument, le temps lui a manqué pour le perfectionner; ses maux physiques, sa fin prématurée l'empêchèrent sans doute de polir ses vers, de retrancher des répétitions d'idées et de mots; quelquefois il commence une période avec autant de grâce que d'éclat et de noblesse, et la termine avec des expressions communes, des tours languissans, des épithètes oiseuses et des redondances de mots durs ou communs. Une partie des vers de Lucrèce paraît dictée par la muse de Virgile; l'autre ne présente qu'une ébauche où l'on reconnaît à peine la main du maître : sa poésie ressemble, si j'ose m'exprimer ainsi, à ce lion que Milton peint, dans son ingénieuse création des êtres, et dont une part s'agite pleine de force et brillante de beauté, tandis que l'autre, demi formée, est encore adhérente au limon originel.

Si son style est inégal, du moins son vol est toujours

soutenu : du haut de la sphère où il s'élance, il embrasse d'un coup d'œil les plus vastes scènes de la nature, il les retrace avec la brûlante chaleur de son âme; ses forces poétiques le trahissent quelquefois; mais il n'est jamais bizarre, et sa rudesse tient moins à la langue qu'il manie qu'à l'abondance extrême de ses vastes pensées, qu'il n'a pas toujours eu le temps de revêtir du coloris poétique. Si sa vie s'était prolongée, s'il avait pu voir son émule triomphant s'élancer à côté de lui dans la carrière, il aurait senti ce qui manquait à sa poésie; et la perfection de l'auteur des *Géorgiques* lui aurait imposé la nécessité de lutter sans cesse contre les difficultés de l'expression et de l'harmonie, et de mêler à sa couronne les palmes dont se couvrait son rival de gloire. Je rapporte ici le parallèle que j'ai établi entre ces deux hommes extraordinaires. Lucrèce, sans atteindre à cette élégance soutenue, à cette concision pleine de grâce dont Virgile a offert le modèle aux poètes du siècle d'Auguste; Lucrèce, dans un autre genre, a donné à la langue latine un grand essor. Les expressions vieillies que l'on trouve souvent au milieu de ses beaux passages, sont évidemment employées avec intention. Il s'est plu à rendre certaines images pittoresques par des locutions anciennes qui, à défaut d'harmonie, ont une précision énergique. Virgile, excité par la gloire du chantre de la nature, ambitionne des lauriers inconnus à son rival : maître du temps qui avait manqué à son prédécesseur, doué d'un génie plus souple, il trouva l'heureux secret de donner à ses tableaux cette juste étendue qui plaît à l'imagination et ne la fatigue jamais. Il fit de précieux emprunts à la muse des Grecs, et son goût exquis, son oreille délicate, enrichirent sa

poésie de l'élégance continue qui semble être le dernier terme de la perfection de cet art enchanteur. Mais si Virgile est toujours plus harmonieux que Lucrèce, Lucrèce est souvent plus expressif : l'un copie fidèlement les nuances de la nature, l'autre pénètre ses plus profonds mystères ; le premier charme l'imagination, le second l'étonne et la maîtrise. Opposés de goût et de méthode, ils se rapprochent souvent par leurs conceptions et par la justesse des raisonnemens ; l'un et l'autre, doués d'un génie brillant et solide, ont fondé des monumens éternels : si Virgile franchit la carrière à pas de géant, Lucrèce s'y distingua le premier et en aplanit les difficultés ; enfin la perfection même de l'auteur de l'*Éneide* est encore un titre de gloire pour le chantre de la nature.

La renommée, qui à travers les siècles nous a transmis les productions du génie de Lucrèce, nous a laissé ignorer presque toutes les circonstances qui lui ont été particulières. Des recherches assidues ont peu satisfait à cet égard la juste curiosité de ses nombreux admirateurs. La date de sa naissance a été long-temps l'objet d'investigations infructueuses ; pourtant, d'après les inductions les plus vraisemblables, il naquit vers la fin de la 171e olympiade, dans ces temps où la liberté romaine s'anéantissait sous les atteintes rivales d'ambitieux soldats se disputant, au milieu des ruines, le funeste honneur de donner des fers au peuple qui avait enchaîné l'univers. La jeunesse de Lucrèce fut témoin des attentats criminels des Marius, des Sylla, des Catilina et des César : il parut à cette époque féconde en tyrans et en grands hommes ; il fut le contemporain et l'ami de Cicéron, d'Atticus, de Catulle, et de Memmius, homme d'état célèbre à qui il dédia son poëme. On croit que

Lucrèce descendait de l'illustre famille qui eut pour chef reconnu Spurius Lucretius Tricipitinus, créé *interrex* après la funeste aventure de sa fille, la belle et infortunée Lucrétia.

Si la naissance du poète lui ouvrait le chemin des grandeurs, sa philosophie les dédaigna : adversaire de tous les préjugés, il ne rechercha que les distinctions de la vertu et des talens; il pensait, sans doute, que la plus noble prérogative de l'homme de lettres, est l'indépendance, et que l'esprit même le plus puissant, embarrassé dans les entraves de l'étiquette et des grandeurs, ne s'élève qu'à une hauteur médiocre : l'âme qui s'est une fois courbée sous les préjugés, conserve les plis ineffaçables de la servitude. Si la retraite où Lucrèce paraît avoir constamment vécu, nous a ravi les détails de sa vie privée, son ouvrage supplée à ce silence : l'homme de génie se peint dans ses œuvres. La pureté de sa morale, son enthousiasme pour la vertu, ses maximes de sagesse et de modération suffisent à son éloge aux yeux de la postérité. Il n'est pas inutile de remarquer que le surnom de *Carus* donné au poète philosophe, dépose encore en sa faveur. Ses amis lui avaient décerné ce titre : en l'acceptant, il se jugeait donc digne de le porter. Lucrèce, ami des hommes, les suivant de son œil investigateur dans la route de la vie, ne voulut jamais descendre parmi la foule; il fait allusion à son sort, quand il retrace si poétiquement le tranquille bonheur du philosophe qui, du haut du temple de la sagesse, contemple le naufrage des ambitieux, et goûte le plaisir d'échapper à leurs tourmens :

Quand l'Océan s'irrite, agité par l'orage,
Il est doux, sans péril, d'observer du rivage

Les efforts douloureux des tremblans matelots
Luttant contre la mort sur le gouffre des flots;
Et quoiqu'à la pitié leur destin nous invite,
On jouit en secret des malheurs qu'on évite.
Il est doux, Memmius, à l'abri des combats,
De contempler le choc des farouches soldats.
Mais viens, il est encor de plus douces images :
Viens, porte un vol hardi jusqu'au temple des sages.
Là, jetant sur le monde un regard dédaigneux,
Vois ramper fièrement les mortels orgueilleux.
Ils briguent de vains droits, s'arrachent la victoire,
Les titres fastueux, les palmes de la gloire,
Usurpent d'un haut rang l'infructueux honneur,
Et trouvent le remords en cherchant le bonheur.

On a prétendu qu'il y avait de l'égoïsme et même de l'insensibilité dans cette réflexion : l'un des plus nobles et des plus zélés admirateurs de Lucrèce, Voltaire, lui adresse ce reproche. Il me semble que Voltaire a jugé ici Lucrèce sur l'expression plutôt que sur le fond de la pensée, que le poète explique dans le passage suivant, en peignant avec une chaleur si vraie les charmes de sa retraite philosophique :

Hommes infortunés, quelle aveugle inconstance
Transforme en longs tourmens votre courte existence!
Eh! quel bien conduit donc à la félicité?
L'absence de l'erreur et la douce santé.

Nos besoins sont bornés, et la terre féconde
Accorde à nos besoins les biens dont elle abonde.
D'un prestige éclatant, ah! loin de s'éblouir,
N'est-il pas riche assez, celui qui sait jouir?
O toi, mortel heureux dans ta noble indigence,
Si du luxe trompeur la magique élégance
N'a point, pour soutenir tes superbes flambeaux,
En statue avec art transformé les métaux;

Si l'or, resplendissant du feu qui le colore,
Ne rend point à tes nuits la clarté de l'aurore;
De la lyre pour toi, si les sons mesurés,
Ne retentissent pas sous des lambris dorés;
Dédaignant des plaisirs la frivole imposture,
Sitôt que le printemps rajeunit la nature,
Étendu mollement au bord des frais ruisseaux,
Tu reposes couvert de rians arbrisseaux;
A tes yeux enchantés la terre est refleurie;
La vapeur du matin, les forêts, la prairie,
La voûte d'un beau ciel, le zéphir caressant,
Tout porte le bonheur dans ton cœur innocent.

Lucrèce, selon l'usage des jeunes Romains destinés à s'instruire, avait voyagé dans la Grèce, accompagné, dit-on, du célèbre grammairien Nicétas. C'est sans doute sous le ciel d'Athènes que le poète romain voua son admiration au scrutateur de la nature; c'est sans doute sur cette terre magique que, se remplissant du génie d'Épicure, il résolut de l'immortaliser dans ses vers. En effet, les doctes écrits du philosophe de Gargette n'existeraient plus pour nous; les vers de son interprète les ont en quelque sorte sauvés du naufrage des temps.

Lucrèce rendit le domaine de la poésie immense, comme la nature dont il est le peintre hardi. Les poètes avant lui avaient employé les ressources du génie et du talent à diviniser chaque partie de la nature, à célébrer les passions et les vices, à les faire aimer pour ainsi dire en leur prêtant le charme magique de la poésie. Lucrèce, ardent ami de la vérité, adversaire inflexible de l'erreur et du crime, consacra son art sublime au triomphe de la morale, à laquelle il crut qu'il était possible d'attacher les hommes par le seul attrait de la vertu et la seule puissance de la raison. S'il s'est privé des ressources ordi-

naires aux poètes, en dédaignant les vaines fictions, il a reproduit le plus grand des prodiges, l'ordre immuable de l'univers. Chacun de ses raisonnemeus est un tableau; ou plutôt il ne raisonne pas, il peint. Cette longue série d'images, dont l'ensemble forme un tout si harmonieux, exigeait et suppose dans leur auteur le développement de la plus grande puissance de l'esprit humain. Aucun écrivain ne s'éleva plus haut que Lucrèce; il joint à la vigueur poétique la logique puissante de la philosophie. La raison accompagne toujours l'essor de sa muse; lors même qu'il aborde un terrain mouvant, si quelquefois il le parcourt avec peine, du moins il ne s'égare jamais. Comment donc a-t-on pu supposer que son vaste ouvrage, qu'un seul défaut de raisonnement, un seul mot impropre aurait entièrement bouleversé, ait été créé dans les intervalles lucides qu'une altération mentale laissait à l'auteur? On ne concevrait pas cette étrange assertion, si de trop nombreux exemples ne prouvaient à quel point l'erreur et l'absurdité se mêlent à l'opinion des hommes. Aucun fait, aucun document n'appuie d'ailleurs cette supposition; les conjectures à cet égard n'ont même aucune source connue. La force, la véhémence du génie de Lucrèce fut qualifiée de fureur par Stace: *Docti furor arduus Lucreti.* Cette expression du poète, détournée de sa véritable acception, a peut-être donné lieu à cette singulière imputation. Plus d'une absurdité s'est propagée avec une autorité non moins douteuse. On a aussi prétendu que Lucrèce s'était donné la mort, afin de ne point survivre à la disgrâce de son ami Memmius; mais le poète philosophe pouvait-il regarder comme un malheur la retraite où rentrait son noble ami, à qui il avait

adressé ces vers, en l'engageant à abandonner les rênes de l'état :

. . . . . et te
Semotum a curis adhibe veram ad rationem.

On a aussi affirmé que cette prétendue démence de Lucrèce avait été occasionée par un *philtre amoureux* donné au poète par Lucilia, sa femme ou sa maîtresse, dans l'intention de ranimer en lui un sentiment de volupté dont la source tarissait. Ce fait n'a rien non plus de vraisemblable; et la mort prématurée de Lucrèce a sans doute donné lieu à cette foule de conjectures qui portent toutes l'empreinte de l'erreur. Lucrèce, on n'en peut douter, s'est lui-même donné la mort: tous les écrivains de son époque l'ont attesté; mais si le fait est connu, le motif en est absolument caché. Lucrèce, malheureux par des causes que le temps nous dérobe à jamais, vivant au milieu d'un peuple où les mœurs toléraient le suicide, fortifié d'ailleurs par des principes qu'il développe dans une partie de son ouvrage, crut pouvoir rejeter la vie comme un fardeau incommode, en répétant avec calme ce beau vers de son troisième chant :

Cur non, ut plenus vitæ conviva recedis?

Tout porte à croire que Lucrèce mourut à quarante-quatre ans, et l'on peut assurer que sa mort arriva à l'époque où Virgile prit la robe virile, formalité que les lois n'autorisaient qu'à l'âge de dix-huit ans. Comme il est naturel aux hommes de mêler à la vérité les fables qui la défigurent, les partisans du merveilleux prétendirent que Virgile reçut la vie le jour même où Lucrèce la quitta; et les sectateurs de Pythagore ajoutèrent que

l'âme du chantre de la nature passa dans le corps de l'auteur des *Géorgiques*. Cette fable fait également honneur aux deux grands poètes.

La réputation du poëme *de la Nature* s'accrut à la mort de Lucrèce. On lui voua une admiration universelle. Cicéron, qui avait été l'ami particulier de l'auteur, se fit gloire d'en augmenter les copies, revues par ses soins et accompagnées de ses remarques. Les plus grands poètes latins qui lui succédèrent lui ont offert un tribut d'éloges, à l'exception d'Horace; peut-être parce qu'il lui devait trop, il ne lui paya rien. Virgile, qui avait trouvé dans Lucrèce un si beau modèle et de si nobles inspirations, lui adresse dans les *Géorgiques* cette touchante apostrophe :

> Felix, qui potuit rerum cognoscere causas,
> Atque metus omnes et inexorabile fatum
> Subjecit pedidus, strepitumque Acherontis avari!

Il y a dans ces vers un sentiment au dessus même de l'admiration. Ovide parle souvent de Lucrèce, et toujours avec enthousiasme; comme dans ce distique :

> Carmina sublimis tunc sunt peritura Lucreti,
> Exitio terras quum dabit una dies.

S'il était nécessaire de prouver la supériorité du mérite poétique de Lucrèce, l'opinion de Virgile et de l'auteur des *Métamorphoses* ferait plus que toutes les autorités modernes.

Le cardinal de Polignac, prêtre instruit et partisan outré du système cartésien, qu'il expliqua en vers latins, admirait la poésie de Lucrèce. Il en imita les formes; et comme il adressait à Dieu à peu près ce que le poète

adresse à la nature, il crut pouvoir intituler *Anti-Lucrèce* un recueil de vers où Lucrèce est souvent paraphrasé plutôt que réfuté. Le versificateur gallo-latin crut avec raison donner, par ce titre, de l'importance à son œuvre, véritable centon, qui n'en est pas moins un tour de force, et donne une preuve de grande érudition et de courage dans un prélat de cour. Il faut convenir qu'il a su réunir adroitement plusieurs passages des bons auteurs latins, y joindre même des idées heureuses, exprimées avec une facile élégance, et peindre clairement dans une langue étrangère et morte un système hérissé de détails techniques et de raisonnemens abstraits. L'ouvrage ne fut publié qu'après la mort du cardinal; mais souvent lu, quoique inédit, il avait acquis de la réputation à son auteur. Après sa publication, Voltaire lui prodigua des éloges, et cette voix puissante fit sa célébrité. La première impression s'efface difficilement, on croit sur parole, et la réputation de Polignac s'est conservée jusqu'aujourd'hui. Un mérite qu'on ne peut lui contester, est la connaissance parfaite du langage de Lucrèce : l'admiration qu'il lui vouait est encore un titre irrécusable pour le poète romain.

Gassendi le premier en France apprécia le système corpusculaire d'Épicure, renouvelé et expliqué par Lucrèce, et jusque-là si mal compris et si ridiculement défiguré. Lucrèce avait à cet égard devancé les investigations de la science. Il en est de même de la pluralité des mondes, dont son génie eut la révélation. Ces orbes immenses que vingt siècles d'expériences et de travaux scientifiques nous permettent de mesurer, de peser et de suivre; ces orbes que les Newton, les Laplace et les Arago ont pour ainsi dire touchés de leurs mains sa-

vantes, avaient échappé aux yeux du philosophe poète: il les devina; car le ciel où nous comptons les astres n'était pour lui que la voûte immense de notre globe, ornée d'étincelles brillantes. Sa pensée seule apercevait les mondes dont l'espace est parsemé. Lucrèce a parlé aussi de la formation du globe et de ses habitans comme s'il avait été témoin de l'œuvre de la nature. Son opinion sur la disparition d'un nombre infini d'espèces animées, a été confirmée de nos jours par les prodigieuses investigations de l'illustre naturaliste qui, sous le sol même que nous habitons, a trouvé les restes de différens animaux inconnus, que le génie de la science a, pour ainsi dire, reformés et replacés dans la chaîne des êtres.

Il est bon de remarquer qu'à l'époque où Gassendi essayait de faire apprécier le plan et le but du poëme de Lucrèce, aucune bonne traduction n'avait mis l'ouvrage à la portée du grand nombre des amateurs de la littérature: car il ne suffit point, pour comprendre un auteur tel que Lucrèce, de connaître la langue dans laquelle il écrit; mais il est indispensable de se livrer à une étude approfondie du classement de ses idées et des nuances de son style, que Quintilien lui-même trouvait déjà difficile à entendre.

Les traductions en prose de l'abbé de Marolles et du baron Des Coutures, ont ajouté à la fausse opinion qui s'était établie sur Lucrèce. Leur ignorance de son système, leur langage obscur et grossier étouffa entièrement les beautés de l'original. S'il est incontestable que la meilleure traduction d'un poète en prose n'en peut donner qu'une idée, non-seulement imparfaite, mais souvent fausse, que peut-on attendre d'une version où les tours, les images et le mouvement du style sont

diamétralement opposés au modèle? Long-temps après eux, un appréciateur éclairé de la philosophie ancienne, ami des lettres, qu'il cultivait en professant un art qui leur est si utile, Panckoucke, tenta de suppléer à l'absence d'une bonne traduction de Lucrèce par une version libre des principaux passages du poëme; il sentait les beautés de l'original, mais la couleur lui manqua pour les transmettre avec un entier succès. Son ouvrage fut estimé, et les réflexions philosophiques dont il l'accompagna ont placé l'auteur parmi les hommes éclairés qui ont facilité les progrès de l'étude des anciens. La Grange, profitant des travaux de ses devanciers, et même de leurs erreurs, entra dans la carrière avec les ressources que lui offraient des commentaires nombreux et la puissance d'un esprit fortifié par de profondes études. Il s'empara de Lucrèce en homme fait pour s'élever à la hauteur de ses pensées. Le langage clair et simple du prosateur français fit exactement connaître le philosophe, mais il ne révéla point le poète. Les images s'évanouirent, les grands traits s'effacèrent, et cette scrupuleuse imitation des formes argumentatives, dépouillées de leur vivacité, de leurs tours énergiques et pittoresques, tout en reproduisant fidèlement les mots et le sens, devint littérairement une dangereuse infidélité. La Grange enfin donna un ouvrage estimable, utile; mais peut-être, en n'offrant que le squelette du poète, contribua-t-il à faire oublier les formes admirables qui avaient charmé l'antiquité. Il faut reconnaître d'ailleurs qu'à l'époque où La Grange écrivait, la langue convenable aux traducteurs en prose était encore négligée; elle n'était point ennoblie par les savantes importations des tours et des images de l'antiquité dues aux efforts des Victor Le Clerc, des Burnouf, des Cou-

sin, des Amar, et de plusieurs autres écrivains distingués qui ont tant augmenté les richesses de notre belle langue en puisant aux sources mêmes du goût et de l'art. Quelque temps après la traduction de La Grange, parut un essai de traduction rimée par Leblanc de Guillet, auteur d'une certaine tragédie de *Manco-Capac*, où l'on trouve ce vers qui dans le temps excita l'hilarité du public :

Crois-tu de cruauté Manco-Capac capable.

La critique ne peut s'occuper d'un travail qui ressemble à une mauvaise parodie, et fait une énigme de chaque partie du poëme. Cette version, ridiculisée avant d'être oubliée, n'eut d'autre effet que d'ajouter aux préventions défavorables au grand poète outragé. L'Italie, plus heureuse, enrichit sa littérature de la traduction de Lucrèce, par Marchetti : elle devint très-célèbre; mais on sait que la langue italienne se prête tellement aux formes du latin, qu'une traduction des anciens est en quelque sorte un calque de cet idiome, qui reçoit, comme une cire obéissante, l'empreinte de l'original. Les obscurités, les passages abstraits ne gagnent rien en clarté dans la traduction ; le poète italien a quelquefois oublié que l'art du traducteur est de donner une vie nouvelle aux images et aux pensées, qui, sans perdre leur physionomie primitive, doivent sortir comme neuves de l'esprit de celui qui s'est chargé de les reproduire.

L'Angleterre possède aussi une traduction très-estimée de notre poète, celle de Creech, qui a joint à son travail un texte regardé par les savans comme le plus exact.

L'éditeur des *Classiques latins* a désiré accompagner

T. LUCRETII CARI

DE RERUM NATURA.

LIBER I.

ÆNEADUM genetrix, hominum divumque voluptas,
Alma Venus, cœli subter labentia signa
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras; per te quoniam genus omne animantum
Concipitur, visitque exortum lumina solis :
Te, Dea, te fugiunt venti, te nubila cœli,
Adventumque tuum; tibi suaves dædala tellus
Summittit flores; tibi rident æquora ponti,
Placatumque nitet diffuso lumine cœlum.
Nam simul ac species patefacta est verna diei,
Et reserata viget genitabilis aura Favoni;
Aeriæ primum volucres te, Diva, tuumque
Significant initum, percussæ corda tua vi :
Inde feræ pecudes persultant pabula læta,
Et rapidos tranant amnes; ita capta lepore
Illecebrisque tuis, omnis natura animantum
Te sequitur cupide, quo quamque inducere pergis :
Denique per maria ac montes, fluviosque rapaces,
Frondiferasque domos avium camposque virentes,

LUCRÈCE

DE LA NATURE DES CHOSES.

LIVRE I.

Mère des Romains, volupté des hommes et des dieux, ô Vénus, sous la voûte où les astres resplendissent, sur les mers que sillonnent nos vaisseaux, sur les terres que dorent les moissons, tu verses tes bienfaits. Tu donnes la vie à tous les êtres; toi seule ouvres leurs yeux à la lumière. O déesse! à ton aspect les aquilons se taisent, les nuages se dissipent, la terre se pare de l'éclat de ses fleurs, l'Océan te sourit, et, dans l'azur du ciel serein, la lumière épurée se répand à grands flots. Dès que le doux printemps rouvre la carrière aux zéphirs légers, ils parfument les airs de leur féconde haleine; les oiseaux t'annoncent par leurs chants voluptueux; les troupeaux bondissans dans les prés fleuris, traversent les rapides torrens. Embrasé de tes feux, tout est entraîné vers toi; au fond des mers, sur les montagnes, dans les fleuves profonds, sous la feuillée naissante, dans les vertes campagnes, tous les êtres brûlent d'épancher les flots d'amour qui repeuplent la terre. Unique souveraine de la nature, puisque toi seule nous guides aux champs lumi-

UNIV. CALIFORNIA

Omnibus incutiens blandum per pectora amorem,
Efficis ut cupide generatim sæcla propagent.
Quæ quoniam rerum naturam sola gubernas,
Nec sine te quidquam dias in luminis oras
Exoritur, neque fit lætum, nec amabile quidquam;
Te sociam studeo scribundis versibus esse,
Quos ego de Rerum Natura pangere conor
Memmiadæ nostro, quem tu, Dea, tempore in omni
Omnibus ornatum voluisti excellere rebus :
Quo magis æternum da dictis, Diva, leporem.
Effice ut interea fera mœnera militiai
Per maria ac terras omnes, sopita quiescant :
Nam tu sola potes tranquilla pace juvare
Mortales; quoniam belli fera mœnera Mavors
Armipotens regit, in gremium qui sæpe tuum se
Rejicit, æterno devinctus volnere amoris;
Atque ita suspiciens, tereti cervice reposta,
Pascit amore avidos, inhians in te, Dea, visus;
Eque tuo pendet resupini spiritus ore.
Hunc tu, Diva, tuo recubantem corpore sancto
Circumfusa super, suaves ex ore loquelas
Funde, petens placidam Romanis, inclita, pacem.
Nam neque nos agere hoc, patriai tempore iniquo,
Possumus æquo animo; neque Memmi clara propago,
Talibus in rebus, communi deesse saluti.

Quod superest, vacuas aures mihi, Memmiada, et te
Semotum a curis adhibe veram ad rationem;
Ne mea dona, tidi studio disposta fideli,
Intellecta prius quam sint, contempta relinquas :

neux de la vie, puisque sans toi nul n'obtient le don de plaire, source de grâce et de beauté, daigne, ô Vénus! t'associer à mes travaux; inspire-moi, je révèle les secrets de la nature à notre illustre Memmius[1], que tu comblas de tes dons les plus précieux; ô Déesse! prête à mes écrits un charme que le temps ne flétrisse jamais.

Cependant impose le repos à la guerre, dont la fureur homicide ensanglante la terre et l'Océan; car tu peux seule faire régner la concorde parmi les malheureux mortels. Quand le terrible Mars, du milieu des combats, lassé de sa gloire, se rejette sur ton sein, vaincu lui-même par la blessure d'un amour immortel[2], soutenu sur tes genoux sacrés, immobile, le dieu repaît d'amour ses avides regards, et son âme se suspend à tes lèvres de rose[3]; lorsque tu presses ses membres divins sur ton sein palpitant, ô Vénus! insinue tes suaves paroles jusqu'au fond de son cœur : parle, et que le dieu accorde la douce paix aux vœux des Romains. Car, dans ces jours funestes où la patrie est déchirée par ses fils[4], je ne puis moi-même apporter un esprit libre au culte des Muses, et Memmius, livré tout entier au salut de l'état, ne doit pas être distrait par mes chants.

O Memmius, puisses-tu bientôt, affranchi de tes soins, prêter une oreille attentive aux leçons de la philosophie, et chercher d'un pas libre la route de la vérité! Garde-toi surtout de méconnaître le but de mes travaux. Je te

Nam tibi de summa cœli ratione Deumque
Disserere incipiam, et rerum primordia pandam,
Unde omnes Natura creet res, auctet alatque:
Quove eadem rursum Natura perempta resolvat:
Quæ nos *materiem*, et *genitalia corpora* rebus
Reddunda in ratione vocare, et *semina* rerum
Appellare suemus, et hæc eadem usurpare
Corpora prima, quod ex illis sunt omnia primis.
Omnis enim per se Divum natura necesse est
Immortali ævo summa cum pace fruatur,
Semota ab nostris rebus, sejunctaque longe;
Nam privata dolore omni, privata periclis,
Ipsa suis pollens opibus, nil indiga nostri,
Nec bene promeritis capitur, nec tangitur ira.
Humana ante oculos fœde quum vita jaceret
In terris, oppressa gravi sub Relligione,
Quæ caput a cœli regionibus ostendebat,
Horribili super aspectu mortalibus instans;
Primum Graius homo mortales tollere contra
Est oculos ausus, primusque obsistere contra.
Quem nec fama Deum, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compressit cœlum; sed eo magis acrem
Virtutem inritat animi, confringere ut arcta
Naturæ primus portarum claustra cupiret.
Ergo vivida vis animi pervicit, et extra
Processit longe flammantia mœnia mundi,
Atque omne immensum peragravit mente animoque;
Unde refert nobis victor, quid possit oriri,
Quid nequeat; finita potestas denique quoîque
Quanam sit ratione, atque alte terminus hærens.

dévoilerai les grands secrets des cieux et l'essence des Immortels ; je t'ouvrirai les sources des élémens dont la nature a tiré les êtres, et dans lesquelles elle les replonge un jour; ma muse donnera à ces élémens créateurs les noms de *matière*, de *corps générateurs*, et de *premiers principes*, parce qu'ils ont tout précédé et tout produit.

Les dieux, en effet, ont le noble privilège de couler dans une paix profonde leur immortalité[5] : séparés par un immense intervalle des évènemens de la terre, affranchis de douleurs et de crainte, indépendans des mortels, suffisant eux-mêmes à leur bonheur, les dieux ne sont ni touchés de nos vertus, ni courroucés de nos vices[6].

Cependant l'homme avili, le front courbé, les yeux attachés à la terre, gémissait sous le joug pesant de la religion. Ce monstre, du haut des régions célestes, montrait aux hommes épouvantés sa tête horrible. Un noble fils de la Grèce[7], le premier, porta sur lui ses regards audacieux, et refusa de s'incliner.

Ni l'effrayante renommée des dieux, ni la foudre, ni les éclats de l'Olympe menaçant ne l'arrêtèrent. L'obstacle irrite son courage; il brise les barrières de l'étroite enceinte du monde; son génie triomphant s'élance au delà des voûtes enflammées, et d'un vol intrépide traverse l'espace infini[8]. Victorieux, il revient enseigner à la terre ce qui peut et ce qui ne peut pas être admis à l'existence, quelle est la limite et la durée de tous les objets, et comment leur pouvoir est borné par leur propre essence. Alors le fanatisme, vaincu à son tour, fut

Quare Relligio pedibus subjecta vicissim
Obteritur, nos exæquat victoria cœlo.
Illud in his rebus vereor, ne forte rearis
Impia te rationis inire elementa, viamque
Endogredi sceleris; quod contra, sæpius olim
Relligio peperit scelerosa atque impia facta:
Aulide quo pacto Triviai virginis aram
Iphianassai turparunt sanguine fœde
Ductores Danaum delecti, prima virorum.
Cui simul infula, virgineos circumdata comptus,
Ex utraque pari malarum parte profusa est,
Et mœstum simul ante aras adstare parentem
Sensit, et hunc propter ferrum celare ministros,
Aspectuque suo lacrymas effundere cives;
Muta metu, terram genibus summissa petebat;
Nec miseræ prodesse in tali tempore quibat,
Quod patrio princeps donarat nomine regem;
Nam sublata virum manibus tremebundaque, ad aras
Deducta est, non ut, solenni more sacrorum
Perfecto, posset claro comitari Hymenæo;
Sed casta, inceste, nubendi tempore in ipso,
Hostia consideret mactatu mœsta parentis;
Exitus ut classi felix faustusque daretur.
Tantum Relligio potuit suadere malorum!
Tutemet a nobis, jam quovis tempore vatum
Terriloquis victus dictis desciscere quæres?
Quippe etenim quam multa tibi jam fingere possum
Somnia, quæ vitæ rationes vertere possint,
Fortunasque tuas omnes turbare timore!
Et merito; nam si certam finem esse viderent

honteusement foulé aux pieds des mortels, et ce triomphe les fit monter au rang des dieux.

Mais je crains, Memmius, que tu ne m'accuses d'établir le règne de l'impiété, et d'ouvrir à tes pas la route des crimes. Ah! plutôt c'est l'erreur religieuse qui est impie et féconde en forfaits; c'est elle qui, dans l'Aulide, força les illustres chefs de la Grèce à souiller les autels de Diane du sang d'Iphigénie. A peine le bandeau mortel environne le front de la victime et flotte sur ses joues virginales, elle aperçoit son père debout près l'autel, l'œil morne et baissé; les sacrificateurs dérobent à ses regards le couteau sacré, et le peuple l'entoure avidement en répandant des larmes : muette d'effroi, elle tombe sur ses genoux tremblans. Vierge infortunée, c'est donc en vain que ta bouche, la première, donna le tendre nom de père au roi des rois. Des prêtres la soulèvent, l'entraînent à l'autel, éplorée et tremblante, non pour y consacrer les nœuds formés par l'amour, et la reconduire triomphante au milieu du brillant cortège de l'hyménée, mais pour la massacrer sous les yeux paternels, afin d'obtenir des dieux le belliqueux départ des vaisseaux de la Grèce. Tant la religion peut enfanter de malheurs!

O Memmius! fatigué des antiques et terribles récits des poètes de tous les siècles, tu me fuiras, peut-être [9]! tu craindras que je ne ramène ces songes lugubres qui, détrônant la raison, privent la vie de son guide et l'abandonnent aux déceptions de la terreur. Crédule, moi-même je t'approuverais; car l'homme, n'apercevant point de

Ærumnarum homines, aliqua ratione valerent
Relligionibus atque minis obsistere vatum.
Nunc ratio nulla est restandi, nulla facultas;
Æternas quoniam pœnas in morte timendum :
Ignoratur enim quæ sit natura animai;
Nata sit, an contra nascentibus insinuetur;
Et simul intereat nobiscum morte dirempta,
An tenebras Orci visat vastasque lacunas,
An pecudes alias divinitus insinuet se;
Ennius ut noster cecinit, qui primus amœno
Detulit ex Helicone perenni fronde coronam,
Per gentes Italas hominum quæ clara clueret.
Etsi præterea tamen esse Acherusia templa
Ennius æternis exponit versibus edens;
Quo neque permanent animæ, neque corpora nostra,
Sed quædam simulacra modis pallentia miris :
Unde sibi exortam semper florentis Homeri
Commemorat speciem, lacrymas et fundere salsas
Cœpisse, et rerum Naturam expandere dictis.
Quapropter bene, quum superis de rebus habenda
Nobis est ratio, solis lunæque meatus
Qua fiant ratione, et qua vi quæque genantur
In terris; tum cumprimis, ratione sagaci,
Unde anima atque animi constet natura videndum,
Et quæ res nobis vigilantibus obvia, mentes
Terrificet morbo affectis somnoque sepultis;
Cernere uti videamur eos, audireque coram,
Morte obita, quorum tellus amplectitur ossa.
Nec me animi fallit, Graiorum obscura reperta
Difficile illustrare latinis versibus esse;

terme fixe à ses maux, ne peut rien opposer aux fantastiques menaces de la religion. Il ne lui reste aucun moyen de se mettre à l'abri des peines éternelles dont il est menacé dans la mort, parce qu'il ignore la nature de son âme; il ne sait si elle naît avec lui et s'insinue dans son corps lorsqu'il reçoit le jour, si elle meurt quand l'instrument de la vie est brisé, si elle lui survit et va visiter les sombres et vastes cavernes du Tartare, ou si l'ordre des dieux, dans chaque espèce différente, la fait errer de corps en corps, système célébré par notre Ennius [10], qui, le premier, couronné des fleurs renaissantes de l'Hélicon, est descendu triomphant parmi les peuples de l'Ausonie, qu'il charma par son luth divin. Cependant Ennius, dans ses vers immortels, nous retrace ce temple achérusien que n'habite ni l'âme ni le corps, mais où s'agitent et se pressent de pâles et légers simulacres; c'est dans leur foule que lui apparut Homère resplendissant d'une gloire toujours nouvelle, quand ce chantre divin, répandant des larmes amères, lui dévoila les grands secrets de la nature.

O Memmius! avant de porter des regards scrutateurs sur la divinité, d'approfondir les causes du mouvement des astres et des phénomènes de la terre, nous devons explorer les principes créateurs de l'âme et de l'esprit, la nature des objets qui les frappent pendant le jour et les assiègent encore dans le sommeil, et rechercher pourquoi, dans les songes douloureux de la maladie, nous revoyons, nous entendons encore ceux dont la mort nous a privés, et dont les restes sont enfermés au tombeau.

Mais je ne m'abuse point, je sais combien il est difficile de reproduire avec élégance, dans l'idiome de nos

Multa novis verbis præsertim quum sit agendum,
Propter egestatem linguæ et rerum novitatem.
Sed tua me virtus tamen, et sperata voluptas
Suavis amicitiæ, quem vis perferre laborem
Suadet, et inducit noctes vigilare serenas,
Quærentem dictis quibus, et quo carmine demum,
Clara tuæ possim præpandere lumina menti,
Res quibus occultas penitus convisere possis.
Hunc igitur terrorem animi tenebrasque, necesse est
Non radii solis, neque lucida tela diei
Discutiant, sed naturæ species ratioque.
Principium hinc cujus nobis exordia sumet,
Nullam rem e nihilo gigni divinitus unquam;
Quippe ita formido mortales continet omnes,
Quod multa in terris fieri, cœloque tuentur,
Quorum operum causas nulla ratione videre
Possunt, ac fieri divino numine rentur.
Quas ob res, ubi viderimus nil posse creari
De nihilo, tum quod sequimur jam rectius inde
Perspiciemus, et unde queat res quæque creari,
Et quo quæque modo fiant opera sine Divum.
Nam si de nihilo fierent, ex omnibu' rebus
Omne genus nasci posset; nil semine egeret.
E mare primum homines, e terra posset oriri
Squammigerum genus, et volucres; erumpere cœlo
Armenta, atque aliæ pecudes; genus omne ferarum
Incerto partu, culta ac deserta teneret:
Nec fructus iidem arboribus constare solerent,
Sed mutarentur: ferre omnes omnia possent.
Quippe, ubi non essent genitalia corpora cuique,

pères, les systèmes profonds de la Grèce. La pauvreté de notre langue, la nouveauté du sujet, me contraindront à créer des expressions nouvelles. Mais, ô mon ami! tu soutiens mon courage. Le charme de ta douce amitié me fera vaincre les plus pénibles obstacles : c'est pour toi que dans le calme imposant des nuits je cherche des traits brillans qui portent la clarté dans ton âme, et m'efforce de dévoiler la profondeur des secrets de l'univers; car pour dissiper la terreur et les ténèbres de l'esprit humain, la lumière de la raison est préférable à la splendeur d'un jour pur et aux rayons du soleil.

Écoute donc sa voix : *Jamais la Divinité même n'a rien tiré du néant.* Sans doute la crainte dispose tellement du cœur de l'homme, qu'à l'aspect des phénomènes du ciel et de la terre, dont il ne pouvait pénétrer les causes, il a supposé que la Divinité régissait la nature. Quand nous serons convaincus que rien ne s'est fait de rien, nous connaîtrons la route que nous devons suivre, la source dont tous les corps sont sortis, et comment tous les êtres qui peuplent le monde ont reçu l'existence sans le secours des dieux.

Car si chaque objet était tiré du néant, les êtres pourraient naître sans choix de tous les corps indifféremment, sans germe pour eux destiné; l'homme pourrait se former au sein des mers; les poissons et les oiseaux sortiraient des entrailles de la terre; les troupeaux voltigeraient dans les airs; les monstres féroces, nés du hasard, se plairaient également dans les lieux habités ou dans les solitudes. Les arbres inconstans offriraient chaque saison des fruits variés; tous les corps indistinctement produiraient des

Quî posset mater rebus consistere certa?
At nunc, seminibus quia certis quidque creatur,
Inde enascitur, atque oras in luminis exit,
Materies ubi inest cujusque et corpora prima.
Atque hac re nequeunt ex omnibus omnia gigni,
Quod certis in rebus inest secreta facultas.

Præterea, cur vere rosam, frumenta calore,
Vites autumno fundi sudante videmus;
Si non, certa suo quia tempore semina rerum
Quum confluxerunt, patefit quodcunque creatur;
Dum tempestates adsunt, et vivida tellus
Tuto res teneras effert in luminis oras?
Quod si de nihilo fierent, subito exorerentur,
Incerto spatio, atque alienis partibus anni;
Quippe ubi nulla forent primordia, quæ genitali
Concilio possent arceri tempore iniquo.
Nec porro augendis rebus spatio foret usus
Seminis ad coitum, e nihilo si crescere possent:
Nam fierent juvenes subito ex infantibu' parvis,
E terraque exorta repente arbusta salirent.
Quorum nil fieri manifestum est, omnia quando
Paulatim crescunt, ut par est, semine certo;
Crescendoque genus servant; ut noscere possis
Quæque sua de materia grandescere, alique.

Huc accedit uti, sine certis imbribus anni,

fruits divers. Enfin, si tous les corps n'étaient point le résultat d'une combinaison qui leur est propre, comment les générations se renouvelleraient-elles avec une régularité invariable? Mais comme tout est formé avec le secours de germes certains, chaque être n'aborde les champs de la vie qu'au lieu où ses élémens créateurs étaient préparés, et cette force requise par l'analogie des principes, marque les limites des générations et entretient l'ordre immuable de la nature.

Enfin, ne vois-tu pas la rose s'épanouir au printemps, la moisson se dorer au soleil de l'été, la grappe se colorer, rougir dans l'humble automne? Leurs germes réunis fermentent dans un temps fixe, ils se développent à l'instant qui leur est propice, et la terre, ranimée au retour de la saison, enfante et confie à l'air ses jeunes et tendres nourrissons. Mais si la source des êtres était le néant, ils naîtraient dans des temps indéterminés, dans des saisons ennemies, puisque des élémens mus au hasard ne craindraient pas la lutte des saisons rigoureuses.

Que dis-je? les corps sortis du néant n'auraient pas besoin pour se développer de la disposition du temps et de leurs germes. Sans avoir traversé l'enfance, l'adulte brillerait tout à coup; le chêne, à peine sorti du gland, porterait son front dans les nues : tel n'est pas l'ordre de la nature. Résultats d'une combinaison certaine, tous les corps s'augmentent par degrés, et conservent en croissant le caractère natif; on ne peut donc en douter, chaque être se nourrit et se développe selon l'espèce d'élémens qui l'ont formé.

Reconnaissons d'ailleurs que sans les pluies qui fé-

Lætificos nequeat fœtus summittere tellus;
Nec porro secreta cibo natura animantum
Propagare genus possit, vitamque tueri :
Ut potius multis communia corpora rebus
Multa putes esse, ut verbis elementa videmus,
Quam sine principiis ullam rem existere posse.

Denique cur homines tantos Natura parare
Non potuit, pedibus qui pontum per vada possent
Transire, et magnos manibus divellere montes,
Multaque vivendo vitalia vincere sæcla;
Si non materies quia rebus reddita certa est
Gignundis, e qua constat quid possit oriri?
Nil igitur fieri de nilo posse fatendum est,
Semine quando opus est rebus, quo quæque creatæ
Aeris in teneras possint proferrier auras.

Postremo, quoniam incultis præstare videmus
Culta loca, et manibus meliores reddere fœtus;
Esse videlicet in terris primordia rerum,
Quæ nos, fecundas vertentes vomere glebas,
Terraique solum subigentes, cimus ad ortus :
Quod si nulla forent, nostro sine quæque labore,
Sponte sua, multo fieri meliora videres.

Huc accedit, uti quidque in sua corpora rursum
Dissolvat Natura, neque ad nihilum interimat res.
Nam, si quid mortale e cunctis partibus esset,
Ex oculis res quæque repente crepta periret;
Nulla vi foret usus enim, quæ partibus ejus

condent l'année, la terre ne se couvrirait point de ses riantes productions; les animaux seraient donc privés des doux alimens qui leur font conserver et propager la vie. Ah! loin de refuser des principes élémentaires aux corps, convenons qu'il est des élémens communs à plusieurs êtres; c'est ainsi que les mots différens que je vous trace se composent quelquefois des mêmes caractères.

Et pourquoi la nature ne peut-elle enfanter des hommes gigantesques, qui de leur pied foulant le lit de l'Océan, le traverseraient en dominant ses flots, dont la robuste main déracinerait les montagnes, et dont la vie triompherait d'un grand nombre de siècles, sinon que la nature fixe les élémens et les propriétés des êtres? Non, rien n'est fait de rien, puisque tout corps a besoin pour naître d'un choix de principes qui le développent et le défendent des attaques, lorsque, d'un pas faible encore, il s'avance dans les champs de la vie.

Enfin, nous voyons le sol tourmenté devenir plus fécond que le sol inculte, et l'art du laboureur perfectionner les dons de la nature. Le soc, en soulevant les glèbes, excite donc l'énergie des principes élémentaires, et fait surgir les germes que la terre renfermait dans son sein. S'il n'en était ainsi, pourquoi chercherait-on par de pénibles travaux une perfection que tous les objets obtiendraient d'eux-mêmes?

Révélons une vérité non moins importante; c'est que la nature, en dissolvant les parties élémentaires des corps, ne les anéantit point : car si elles pouvaient être détruites, un rapide instant suffirait à la destruction de chaque objet. L'action lente du temps ne serait pas né-

Discidium parere, et nexus exsolvere posset.
At nunc, æterno quia constant semine quæque,
Donec vis obiit quæ res diverberet ictu,
Aut intus penetret per inania dissolvatque,
Nullius exitium patitur Natura videri.
Præterea, quæcunque vetustate amovet ætas,
Si penitus perimit consumens materiem omnem;
Unde animale genus generatim in lumina vitæ
Redducit Venus? aut redductum dædala tellus
Unde alit atque auget, generatim pabula præbens?
Unde mare ingenui fontes externaque longe
Flumina suppeditant? Unde æther sidera pascit?
Omnia enim debet, mortali corpore quæ sunt,
Infinita ætas consumpse anteacta diesque.
Quod si in eo spatio atque anteacta ætate fuere,
E quibus hæc rerum consistit summa refecta;
Immortali sunt Natura prædita certe:
Haud igitur possunt ad nilum quæque reverti.
Denique res omnes eadem vis causaque volgo
Conficeret, nisi materies æterna teneret
Inter se nexas, minus aut magis endopedite.
Tactus enim lethi satis esset causa profecto;
Quippe, ubi nulla forent æterno corpore, eorum
Contextum vis deberet dissolvere quæque.
At nunc, inter se quia nexus principiorum
Dissimiles constant, æternaque materies est;
Incolumi remanent res corpore, dum satis acris
Vis obeat pro textura cujusque reperta.
Haud igitur redit ad nihilum res ulla, sed omnes
Discidio redeunt in corpora materiai.

cessaire pour troubler l'harmonie de ses parties et pour en briser les liens. Mais la nature a rendu éternels les agens de sa puissance, et ne permet la dissolution des corps que lorsqu'une force agressive a frappé leur masse et pénétré leur tissu.

Si, en effet, tout ce qui disparaît à nos yeux s'anéantissait, dans quelle source puiserait donc la nature? comment toutes les espèces seraient-elles ramenées par Vénus à la lumière de la vie? comment la terre se couvrirait-elle chaque saison des fruits qui nourrissent ses hôtes? comment les ruisseaux, les fleuves renouvelleraient-ils les flots qu'ils épanchent au sein de l'Océan? quel serait le foyer enflammé où les astres pourraient se repaître? Si la matière était périssable, après avoir fourni à la révolution de tant de siècles, sa source serait tarie; si, au contraire, de toute éternité elle fournit aux reproductions de la nature, la matière est immortelle, et nul pouvoir ne peut la plonger au néant.

Enfin, si leurs principes n'étaient éternels et réunis par différens liens, la même cause ferait périr tous les corps simultanément, l'agression la plus légère suffirait à leur dissolution. Comment pourrait résister le frêle assemblage de parties destructibles? Mais comme la matière est éternelle et que les aggrégats des corps sont dissemblables, chaque être subsiste jusqu'à l'instant où il reçoit un choc égal à la puissance qui unit ses principes. Rien ne s'anéantit, et la destruction ne produit que la séparation des élémens.

Postremo pereunt imbres, ubi eos pater Æther
In gremium matris Terrai præcipitavit?
At nitidæ surgunt fruges, ramique virescunt
Arboribus; crescunt ipsæ fœtuque gravantur.
Hinc alitur porro nostrum genus, atque ferarum:
Hinc lætas urbes pueris florere videmus,
Frondiferasque novis avibus canere undique silvas:
Hinc fessæ pecudes pingues per pabula læta
Corpora deponunt, et candens lacteus humor
Uberibus manat distentis: hinc nova proles
Artubus infirmis teneras lasciva per herbas
Ludit, lacte mero mentes percussa novellas.
Haud igitur penitus pereunt quæcunque videntur:
Quando alid ex alio reficit Natura, nec ullam
Rem gigni patitur, nisi morte adjutam aliena.

Nunc age, res quoniam docui non posse creari
De nihilo, neque item genitas ad nil revocari;
Ne qua forte tamen cœptes diffidere dictis,
Quod nequeunt oculis rerum primordia cerni;
Accipe præterea, quæ corpora tute necesse est
Confiteare esse in rebus, nec posse videri.
Principio, venti vis verberat incita pontum,
Ingentesque ruit naves, et nubila differt;
Interdum rapido percurrens turbine campos
Arboribus magnis sternit, montesque supremos
Silvifragis vexat flabris: ita perfurit acri
Cum fremitu, sævitque minaci murmure pontus.
Sunt igitur venti nimirum corpora cæca,
Quæ mare, quæ terras, quæ denique nubila cœli

Lorsque le firmament verse la pluie à grands flots dans le sein maternel de la terre, les arbres verdissent et croissent, leurs rameaux brillans se surchargent de fruits. Ces pluies fécondes fournissent les alimens des hommes et de tous les hôtes de la terre. Nous voyons la jeunesse florissante peupler les joyeuses cités. Tous les bois refleuris retentissent du chant des oiseaux. Les troupeaux, fatigués d'embonpoint, pressent de leur poids les herbes épaissies; leurs mamelles s'enflent et contiennent à peine les flots d'un lait embaumé, et les jeunes nourrissons, ranimés par ce doux breuvage, essayant leurs forces naissantes, exercent leurs membres délicats sur la molle verdure. En se dérobant à nos yeux, les corps ne se sont donc pas anéantis. De leurs débris la nature forme de nouveaux êtres; elle trouve dans la mort des uns le moyen d'accorder la vie aux autres.

Tu le vois donc, rien n'est sorti du néant, rien ne doit s'y engloutir : mais pour écarter le doute de ton esprit sur la manière dont les élémens échappent à notre vue, apprends qu'il est des corps dont la raison seule atteste l'existence, et que nos sens n'aperçoivent pas.

Ainsi le vent fougueux soulève les flots de l'Océan [11], fracasse les vaisseaux, amasse et disperse les nuages; ses tourbillons rapides, en grondant, roulent dans les plaines, renversent l'arbre majestueux, arrachent le sommet des monts, bouleversent les forêts et font mugir les ondes. Ces principes du vent, quoique invisibles, sont donc des corps, puisqu'ils troublent la terre et les flots, et chassent rapidement les nuages. Le vent est alors semblable

Verrunt, ac subito vexantia turbine raptant.
Nec ratione fluunt alia stragemque propagant,
Ac quum mollis aquæ fertur Natura repente
Flumine abundanti, quod largis imbribus auget
Montibus ex altis magnus decursus aquai,
Fragmina conjiciens silvarum, arbustaque tota;
Nec validi possunt pontes venientis aquai
Vim subitam tolerare : ita magno turbidus imbri,
Molibus incurrens validis cum viribus amnis,
Dat sonitu magno stragem, volvitque sub undis
Grandia saxa, ruit qua quidquid fluctibus obstat.
Sic igitur debent venti quoque flamina ferri,
Quæ, veluti validum flumen, quum procubuere,
Quamlibet in partem trudunt res ante, ruuntque
Impetibus crebris; interdum vortice torto
Corripiunt, rapidoque rotantia turbine portant.
Quare etiam atque etiam sunt venti corpora cæca,
Quandoquidem, factis ac moribus, æmula magnis
Amnibus inveniuntur, aperto corpore qui sunt.
Tum porro varios rerum sentimus odores,
Nec tamen ad nares venientes cernimus unquam.
Nec calidos æstus tuimur, nec frigora quimus
Usurpare oculis, nec voces cernere suemus :
Quæ tamen omnia corporea constare necesse est
Natura, quoniam sensus impellere possunt;
Tangere enim et tangi, nisi corpus, nulla potest res.
Denique fluctifrago suspensæ in litore vestes
Uvescunt, eædem dispansæ in sole serescunt.
At neque quo pacto persederit humor aquai
Visu' est, nec rursum quo pacto fugerit æstu.

au fleuve qui promenait mollement une onde paisible, et qui, tout à coup gonflé par les torrens pluvieux descendus de la cime des montagnes, entraîne en bondissant les débris des coteaux et des forêts. Le pont qui dominait les flots ne peut soutenir leur choc impétueux : déchaînés, écumans, ils s'élèvent, s'irritent, brisent en grondant les bords qui les captivent, et avec un bruit horrible s'échappent, roulent les arbres, les rochers, et renversent les obstacles opposés à leur courroux. C'est ainsi que le vent, non moins puissant que le fleuve, donne l'essor à sa bruyante haleine, renverse tous les objets, chasse sa proie, la terrasse, l'enveloppe dans ses tourbillons, la presse à coups redoublés, et la fait tournoyer dans les airs agités. Ce fluide, quoique invisible, je le répète, est donc un corps, puisque ses effets terribles ressemblent aux ravages des fleuves, dont les flots courroucés sont sensibles à nos regards.

Nous sentons constamment les différens parfums, et cependant nous n'apercevons pas les principes légers qui affectent l'odorat. Nos yeux ne saisissent ni les émanations de la chaleur, ni le froid, ni le son, qui traversent les airs : on ne peut nier, toutefois, leur essence corporelle, puisqu'ils se révèlent à nos sens, puisque, *hormis les corps, rien n'a le don de toucher et d'être touché.*

Sur la rive d'un fleuve, suspendez ce voile, il s'humecte aussitôt : présentez-le au soleil, son humidité s'évapore. Vous n'avez point aperçu le fluide pénétrer le tissu et s'en dégager attiré par la chaleur; car les molécules

In parvas igitur partes dispergitur humor,
Quas oculi nulla possunt ratione videre.
Quin etiam, multis solis redeuntibus annis,
Annulus in digito subtertenuatur habendo;
Stillicidi casus lapidem cavat; uncus aratri
Ferreus occulte decrescit vomer in arvis;
Strataque jam volgi pedibus detrita viarum
Saxea conspicimus; tum, portas propter, ahena
Signa manus dextras ostendunt attenuari
Sæpe salutantum tactu præterque meantum:
Hæc igitur minui, quum sint detrita, videmus;
Sed quæ corpora decedant in tempore quoque,
Invida præclusit speciem Natura videndi.
Postremo, quæcunque dies Naturaque rebus
Paulatim tribuit moderatim crescere cogens,
Nulla potest oculorum acies contenta tueri:
Nec porro quæcunque ævo macieque senescunt:
Nec mare quæ impendent vesco sale saxa peresa,
Quid quoque amittant in tempore, cernere possis.
Corporibus cæcis igitur Natura gerit res.
Nec tamen undique corporea stipata tenentur
Omnia Natura; namque est in rebus inane.
Quod tibi cognosse in multis erit utile rebus:
Nec sinet errantem dubitare, et quærere semper
De summa rerum, et nostris diffidere dictis.
Quapropter locus est intactus, inane, vacansque:
Quod si non esset, nulla ratione moveri
Res possent: namque officium quod corporis extat,
Officere atque obstare, id in omni tempore adesset
Omnibus: haud igitur quidquam procedere posset,

aqueuses, par leur extrême division, ont échappé à l'œil le plus perçant. Quand de nombreux soleils ont parcouru le cercle de l'année, ton anneau s'amincit au doigt, dont il est l'ornement. Les gouttes de pluie, en tombant des toits, creusent la pierre; le soc s'émousse en traçant les sillons; le pavé s'use sous les pas de la foule; aux portes de la ville, la main droite de nos divinités d'airain s'atténue sous les baisers continus du peuple, qui, à son entrée et à sa sortie, leur donne le salut pieux[12]. Le temps nous révèle les pertes éprouvées par ces corps, mais la nature jalouse nous interdit la vue des faibles parties qui s'en détachent successivement. Elle dérobe aussi à nos regards les parties insensibles qui peu à peu font croître nos corps dans l'enfance, et celles qui s'en détachent avec la débile vieillesse. Sur le rivage, nous ne voyons pas les particules de rochers que le sel des mers ronge sans cesse. La nature n'agit donc qu'en se dérobant à nos regards.

Garde-toi cependant de croire que la matière remplisse l'univers : partout existe le vide[13]. Plus d'une fois cette vérité importante t'empêchera d'errer dans le doute, ô Memmius, t'inspirera la confiance dans mes écrits, et te fera surmonter les obstacles.

Il existe donc un vide, un espace impalpable sans lequel aucun objet ne pourrait se mouvoir; car la propriété des corps étant la résistance, ils ne cesseraient de s'opposer de mutuels obstacles en tous temps et en tous lieux : le mouvement serait impossible, puisqu'au-

Principium quoniam cedendi nulla daret res.
At nunc per maria, ac terras, sublimaque cœli,
Multa modis multis varia ratione moveri
Cernimus ante oculos : quæ, si non esset inane,
Non tam sollicito motu privata carerent,
Quam genita omnino nulla ratione fuissent :
Undique materies quoniam stipata quiesset.
PRÆTEREA quamvis solidæ res esse putentur,
Hinc tamen esse licet raro cum corpore cernas
In saxis ac speluncis permanat aquarum
Liquidus humor, et uberibus flent omnia guttis :
Dissupat in corpus sese cibus omne animantum :
Crescunt arbusta et fœtus in tempore fundunt;
Quod cibus in totas usque ab radicibus imis
Per truncos, ac per ramos diffunditur omnes :
Inter septa meant voces, et clausa domorum
Transvolitant : rigidum permanat frigus ad ossa.
Quod, nisi inania sint, qua possent corpora quæque
Transire, haud ulla fieri ratione videres.
DENIQUE cur alias aliis præstare videmus
Pondere res rebus, nihilo majore figura?
Nam, si tantumdem est in lanæ glomere quantum
Corporis in plumbo est, tantumdem pondere par est :
Corporis officium est quoniam premere omnia deorsum;
Contra autem natura manet sine pondere inanis.
Ergo quod magnum est æque leviusque videtur,
Nimirum plus esse sibi declarat inanis :
At contra gravius plus in se corporis esse
Dedicat, et multo vacui minus intus habere.
Est igitur nimirum, id quod ratione sagaci
Quærimus, admistum rebus quod inane vocamus.

cun corps ne pourrait commencer à sortir de l'inaction. Cependant, au sein des mers, sur la terre, dans la plaine céleste, une foule de corps s'agitent à nos yeux; et, sans vide, non-seulement ils seraient privés de l'agitation continuelle, mais ils n'auraient pas même reçu l'existence; car la matière comprimée en tous sens aurait subi une inertie éternelle.

Que dis-je? les corps les plus solides n'ont-ils point des pores qui les rendent pénétrables? à travers les rochers et les voûtes des grottes, l'eau s'infiltre goutte à goutte; le suc des alimens se distribue dans toutes les parties du corps; les arbres croissent et se couvrent alternativement de fleurs et de fruits, parce que, dans des canaux inaperçus, la sève amenée de la terre aux racines traverse la tige et porte la vie dans tous les rameaux; la voix vole, franchit les murs et les portes de nos demeures; à travers les os pénètre l'aiguillon du froid. Si nous n'admettions l'existence d'un vide introduit dans les corps, pourrions-nous concevoir ces phénomènes?

Enfin, d'où naît cette différence de pesanteur entre deux objets égaux en volume? Si un flocon de laine renfermait autant de parties solides qu'une masse égale de plomb, leur poids serait le même, puisque le propre de tout corps est de descendre, tandis que le vide seul, dépourvu de pesanteur, est exempt de cette loi. Ainsi, lorsque vous balancez deux objets dont l'étendue est pareille, le plus léger est celui qui contient le plus de vide, et le plus lourd celui qui, étant moins poreux, acquiert ainsi plus de densité. La raison nous l'atteste, il existe un vide disséminé dans les corps.

Illud in his rebus, ne te deducere vero
Possit, quod quidam fingunt, præcurrere cogor.
Cedere squammigeris latices nitentibus aiunt,
Et liquidas aperire vias; quia post loca pisces
Linquant, quo possint cedentes confluere undæ:
Sic alias quoque res inter se posse moveri,
Et mutare locum, quamvis sint omnia plena.
Scilicet id falsa totum ratione receptum est.
Nam quo squammigeri poterunt procedere tandem,
Ni spatium dederint latices? concedere porro
Quo poterunt undæ, quum pisces ire nequibunt?
Aut igitur motu privandum est corpora quæque;
Aut esse admistum dicendum est rebus inane,
Unde initum primum capiat res quæque movendi.
Postremo duo de concursu corpora lata
Si cita dissiliant, nempe aer omne necesse est,
Inter corpora quod fuvat, possidat inane.
Is porro quamvis circum celerantibus auris
Confluat, haud poterit tamen uno tempore totum
Compleri spatium: nam primum quemque necesse est
Occupet ille locum, deinde omnia possideantur.
Quod si forte aliquis, quum corpora dissiluere,
Tum putat id fieri, quia se condenseat aer,
Errat: nam vacuum tum fit quod non fuit ante,
Et repletur item vacuum quod constitit ante.
Nec tali ratione potest densarier aer:
Nec, si jam posset, sine inani posset, opinor,
Se ipse in se trahere, et partes conducere in unum.
Quapropter, quamvis causando multa moreris,
Esse in rebus inane tamen fateare necesse est.

Je m'empresse de combattre d'avance un raisonnement captieux dont s'appuient quelques doctes : comme l'onde ouvre au poisson une liquide voie en s'emparant du lieu qu'il abandonne et qu'il laisse vide, les corps, disent-ils, peuvent se mouvoir ainsi et se remplacer mutuellement dans le plein.

Mais combien ce raisonnement est futile! Cette fluctuation de l'onde suppose un premier déplacement; car comment l'habitant de l'onde pourrait-il la traverser, s'il n'existait un premier vide au sein des flots; et si le poisson était contraint de rester immobile, où donc refluerait le liquide? Il faut ou priver la nature du mouvement, ou reconnaître le vide qui en permettra les effets.

Sépare rapidement deux surfaces planes, étroitement unies : entre elles se forme à l'instant un vide dont l'air ne peut s'emparer tout entier à la fois. Quelle que soit la subtilité de cet élément, il ne peut envahir l'espace laissé vide, qu'après s'être emparé successivement des extrémités.

Vainement prétendrait-on qu'après la séparation des deux surfaces le vide intermédiaire ne se remplit que par une condensation antérieure; car s'il se forme un espace qui n'existait pas, l'espace déjà existant se remplit. L'air ne peut se condenser à ce point; et quand il serait vrai, il ne pourrait sans vide rapprocher ses parties et les resserrer sous un moindre volume. Par ces objections captieuses, on tenterait en vain d'altérer la vérité; il faut reconnaître l'existence du vide.

Multaque præterea tibi possum commemorando
Argumenta, fidem dictis conradere nostris.
Verum animo satis hæc vestigia parva sagaci
Sunt, per quæ possis cognoscere cætera tute.
Namque canes ut montivagæ persæpe ferai
Naribus inveniunt intectas fronde quietes,
Quum semel institerunt vestigia certa viai;
Sic alid ex alio per te tute ipse videre
Talibus in rebus poteris, cæcasque latebras
Insinuare omnes et verum protrahere inde.
Quod si pigraris paulumve abscesseris ab re,
Hoc tibi de plano possum promittere, Memmi :
Usque adeo largos haustus, de fontibu' magnis,
Lingua meo suavis diti de pectore fundet,
Ut verear ne tarda prius per membra senectus
Serpat, et in nobis vitai claustra resolvat,
Quam tibi de quavis una re versibus omnis
Argumentorum sit copia missa per aures.
Sed nunc jam repetam cœptum pertexere dictis.
Omnis, ut est, igitur per se natura duabus
Consistit rebus; nam corpora sunt, et inane,
Hæc in quo sita sunt et qua diversa moventur.
Corpus enim per se communis dedicat esse
Sensus : quo nisi prima fides fundata valebit,
Haud erit occultis de rebus quo referentes,
Confirmare animi quidquam ratione queamus.
Tum porro locus, ac spatium quod inane vocamus
Si nullum foret, haud usquam sita corpora possent
Esse, neque omnino quaquam diversa meare :
Id quod jam supera tibi paulo ostendimus ante.

Il me serait facile de joindre à ces preuves des argumens non moins victorieux. Mais ces clartés légères suffisent à ta sagacité; et tu pourras sans mon secours parvenir vers le but. Ainsi, lorsque le chien, vigilant chasseur, reçoit du vent qu'il interroge la trace de sa proie, il s'élance de détour en détour, et va la saisir sous la sombre épaisseur des ramées. En marchant ainsi de principe en principe, tu dévoileras les plus profonds secrets de la nature, et tu arracheras la vérité à son obscur réduit. Mais si, trop tôt rebuté, tu abandonnais ta noble entreprise, apprends ce que l'amitié m'inspire : je ferai jaillir les paroles suaves de la vérité qui siège dans mon cœur; j'ouvrirai pour toi les sources abondantes où s'abreuva mon génie, elles s'épancheront à grands flots : et pourtant je crains que la vieillesse n'engourdisse nos membres et ne brise, peut-être, les ressorts de notre vie, avant que mes vers, interprètes de la raison, ne soient confiés à ton oreille attentive.

Mais reprenons, ô Memmius! l'ordre de nos raisonnemens. Existante par elle-même, la nature se compose de deux principes : la matière solide, et le vide où sont balancés les corps, et qui se prête à leurs mouvemens. L'existence des uns est démontrée par le témoignage des sens, des sens, irréfragables arbitres de la vérité : la raison sans leur appui erre incertaine dans un gouffre d'absurdités. Quant à l'espace appelé vide, sans lui les corps n'auraient aucune place, et languiraient dans une éternelle immobilité : utile vérité dont je t'ai déjà soumis la preuve irrécusable.

Præterea nihil est quod possis dicere ab omni
Corpore sejunctum, secretumque esse ab inani;
Quod quasi tertia sit numero natura reperta.
Nam quodcunque erit, esse aliquid debebit id ipsum
Augmine vel grandi, vel parvo denique, dum sit;
Cui si tactus erit, quamvis levis exiguusque,
Corporum augebit numerum summamque sequetur;
Sin intactile erit, nulla de parte quod ullam
Rem prohibere queat per se transire meantem;
Scilicet hoc id erit vacuum, quod inane vocamus.
Præterea, per se quodcunque erit, aut faciet quid,
Aut aliis fungi debebit agentibus ipsum;
Aut erit, ut possint in eo res esse gerique :
At facere et fungi sine corpore nulla potest res;
Nec præbere locum porro, nisi inane vacansque.
Ergo præter inane et corpora, tertia per se
Nulla potest rerum in numero natura relinqui;
Nec quæ sub sensus cadat ullo tempore nostros,
Nec ratione animi quam quisquam possit apisci.
Nam quæcunque cluent, aut his conjuncta duabus
Rebus ea invenies, aut horum eventa videbis.
Conjunctum est id, quod nunquam sine perniciali
Discidio potis est sejungi seque gregari :
Pondus uti saxis, calor ignibu', liquor aquai,
Tactus corporibus cunctis, intactus inani.
Servitium contra, libertas, divitiæque,
Paupertas, bellum, concordia, cætera quorum
Adventu manet incolumis natura abituque,
Hæc soliti sumus, ut par est, eventa vocare.
Tempus item per se non est; sed rebus ab ipsis

Outre la matière et le vide, la nature ne reconnaît pas une troisième substance indépendante de ces deux principes; car tout objet existant possède une étendue, grande ou petite : cette étendue est-elle sensible au toucher, quelque déliée qu'elle soit, elle se range parmi les corps. Au contraire, est-elle impalpable, ses parties sont-elles inaccessibles à nos sens, elle fait partie du vide.

Tous les êtres sont actifs ou soumis à l'action des autres, ou fournissent un espace à la vie et au mouvement. Les corps seuls ont cet attribut : il n'est que le vide qui puisse servir au développement de leur activité. Je le répète, il n'existe pas dans la nature un troisième ordre, puisqu'il ne peut être saisi par nos sens ni conçu par notre esprit.

En un mot, ce qui n'est ni vide ni matière est propriété et dérive de l'un ou de l'autre. Les conséquences sont inséparables du sujet, et ne s'anéantissent qu'avec lui. Telle est la pesanteur dans le rocher, la chaleur dans le feu, la fluidité dans l'eau, la tangibilité dans les corps, la négation dans le vide. Mais la manière d'être, comme la liberté, l'esclavage, la richesse, l'indigence, la paix, la guerre, nous les nommons *accidens*, parce que leur présence ou leur absence n'altère pas les objets principaux ou réels.

Le temps n'est pas non plus un être[14] : c'est par la

Consequitur sensus, transactum quid sit in ævo,
Tum quæ res instet, quid porro deinde sequatur :
Nec per se quemquam tempus sentire fatendum est
Semotum ab rerum motu, placidaque quiete.
Denique Tyndaridem raptam, belloque subactas
Trojugenas gentes quum dicunt esse, videndum est
Ne forte hæc per se cogant nos esse fateri;
Quando ea sæcla hominum, quorum hæc eventa fuere,
Irrevocabilis abstulerit jam præterita ætas.
Namque aliud rebus, aliud regionibus ipsis
Eventum dici poterit, quodcunque erit actum.
Denique, materies si rerum nulla fuisset,
Nec locus ac spatium res in quo quæque geruntur;
Nunquam Tyndaridis formæ conflatus amore
Ignis, Alexandri Phrygio sub pectore gliscens,
Clara accendisset sævi certamina belli :
Nec clam durateus Trojanis Pergama partu
Inflammasset equus nocturno Grajugenarum;
Perspicere ut possis res gestas funditus omnes,
Non ita uti corpus, per se constare, nec esse :
Nec ratione cluere eadem, qua constat inane :
Sed magis ut merito possis eventa vocare
Corporis, atque loci res in quo quæque gerantur.
Corpora sunt porro partim primordia rerum,
Partim concilio quæ constant principiorum :
Sed quæ sunt rerum primordia, nulla potest vis
Stringere; nam solido vincunt ea corpore demum.
Etsi difficile esse videtur credere, quidquam
In rebus solido reperiri corpore posse :
Transit enim fulmen cœli per septa domorum,

durée des corps que nous distinguons le passé, le présent, l'avenir; la durée ne peut être conçue isolée, indépendante de l'action et du repos de la matière.

Enfin, lorsqu'on nous raconte l'enlèvement d'Hélène et la destruction de l'empire troyen, il ne s'agit pas d'êtres présens; le temps a englouti le siècle témoin de ces grands évènemens, et la mémoire qui nous les conserve ne se rapporte qu'aux corps et à l'espace, qui ne sont plus.

Sans la matière et sans le vide qui la contient, jamais le cœur du Phrygien ne se fût enflammé pour la beauté dont le fatal amour arma la Grèce et l'Asie; jamais le cheval monstrueux qui dominait les remparts de Troie n'eût enfanté le nocturne essaim de guerriers armés pour la détruire. Tu le vois, ô Memmius! ces catastrophes qui bouleversent le monde n'ont ni une existence réelle et durable, comme la matière, ni comme le vide, mais ils sont les modifications de ces deux principes.

Sous le nom de corps nous désignons tous les élémens constitutifs de la nature, ou les parties qui en sont composées; mais les élémens inaltérables sont doués d'une solidité qui triomphe de toutes les agressions.

Avec peine, peut-être, concevra-t-on des corps parfaitement solides, en considérant que les traits de la foudre et le bruit traversent l'épaisseur des murailles, que

Clamor ut ac voces : ferrum candescit in igne,
Dissiliuntque fero ferventia saxa vapore;
Conlabefactatus rigor auri solvitur æstu;
Tum glacies æris flamma devicta liquescit;
Permanat calor argentum penetraleque frigus,
Quando utrumque, manu retinentes pocula rite,
Sensimus infuso lympharum rore superne :
Usque adeo in rebus solidi nihil esse videtur.
Sed quia vera tamen ratio Naturaque rerum
Cogit, ades, paucis dum versibus expediamus,
Esse ea, quæ solido atque æterno corpore constent,
Semina quæ rerum primordiaque esse docemus,
Unde omnis rerum nunc constet summa creata.
Principio, quoniam duplex natura duarum
Dissimilis rerum longe constare reperta est,
Corporis atque loci, res in quo quæque geruntur :
Esse utramque sibi per se, puramque necesse est.
Nam quacunque vacat spatium, quod inane vocamus,
Corpus ea non est : qua porro cumque tenet se
Corpus, ea vacuum nequaquam constat inane.
Sunt igitur solida, ac sine inani corpora prima.
Præterea quoniam genitis in rebus inane est,
Materiem circum solidam constare necesse est :
Nec res ulla potest vera ratione probari
Corpore inane suo celare, atque intus habere,
Si non, quod cohibet, solidum constare relinquas.
Id porro nihil esse potest, nisi materiai
Concilium, quod inane queat rerum cohibere.
Materies igitur, solido quæ corpore constat,
Esse æterna potest, quum cætera dissolvantur.

l'acier s'amollit dans la fournaise, que les volcans liquéfient les pierres qu'ils embrasent, que l'or bouillonne et devient fluide au creuset, que l'âpre airain embrasé fond comme la glace, que la chaleur et le froid des liqueurs traversent les pores de la coupe qui les renferme, et qu'enfin l'expérience ne nous révèle la solidité absolue d'aucun objet.

Mais puisque la raison, ou plutôt la nature, nous entraîne vers cette vérité, je t'apprendrai avec rapidité que les principes constitutifs qui enfantent tous les objets, et vers qui tous les corps doivent retourner après leur dissolution, sont solides et éternels.

D'abord les corps et l'espace, absolument opposés par leur essence, doivent exister purs et sans nul mélange; il n'est point de matière où règne le vide, ni de vide dans les lieux envahis par la matière. Les élémens constitutifs ne renferment donc point de vide, et jouissent ainsi d'une solidité inébranlable. Comment dans les corps existerait-il un mélange de vide, si ce même vide n'était environné de parties solides? Ne serait-ce point outrager la raison, que d'admettre le vide dans les corps, et de refuser la solidité aux enveloppes mêmes de ce vide? Car quelles sont ces enveloppes? L'assemblage des élémens de la matière; et tandis que tout corps se détruit par la séparation des élémens, ceux-ci, purs et solides, bravent l'éternité.

Tum porro si nil esset quod inane vacaret,
Omne foret solidum; nisi contra corpora cæca
Essent, quæ loca complerent, quæcunque tenerent;
Omne, quod est, spatium, vacuum constaret inane.
Alternis igitur nimirum corpus inani
Distinctum est: quoniam nec plenum naviter exstat,
Nec porro vacuum: sunt ergo corpora cæca,
Quæ spatium pleno possint distinguere inane.
Hæc neque dissolvi plagis extrinsecus icta
Possunt; nec porro penitus penetrata retexi:
Nec ratione queunt alia tentata labare:
Id quod jam supera tibi paulo ostendimus ante.
Nam neque conlidi sine inani posse videtur
Quidquam, nec frangi, nec findi in bina secando;
Nec capere humorem, neque item manabile frigus,
Nec penetralem ignem, quibus omnia conficiuntur.
Et quam quæque magis cohibet res intus inane,
Tam magis his rebus penitus tentata labascit.
Ergo, si solida ac sine inani corpora prima
Sunt, ita uti docui, sint hæc æterna necesse est.
Præterea, nisi materies æterna fuisset,
Antehac ad nihilum penitus res quæque redissent,
De nihiloque renata forent quæcunque videmus.
At quoniam supera docui, nil posse creari
De nihilo, neque quod genitum est, ad nil revocari;
Esse immortali primordia corpore debent,
Dissolvi quo quæque supremo tempore possint,
Materies ut suppeditet rebus reparandis.
Sunt igitur solida primordia simplicitate:
Nec ratione queunt alia servata per ævum
Ex infinito jam tempore res reparare.

Enfin, sans l'existence du vide, la nature entièrement solide languirait dans l'immobilité; et si les corpuscules élémentaires ne remplissaient exactement les lieux qui leur sont destinés, le grand tout ne serait qu'un vide infini. La matière et le vide sont distincts et limités l'un par l'autre, et la solidité des élémens peut seule marquer leurs limites.

Le tissu des corps premiers est à l'abri de tout choc et de toute pénétration : je te l'ai déjà prouvé, aucune action étrangère ne peut en triompher. En effet, dis-moi, conçoit-on que sans le vide aucun corps puisse se briser, s'altérer, ou même se diviser? Il est inaccessible à l'humidité, à la froidure, à la chaleur, qui sont les instrumens les plus actifs de la destruction. Aussi plus les corps renferment de vide en leur tissu, plus ils facilitent ces agens de la destruction. L'immuable solidité des élémens est l'irrécusable preuve de leur éternité.

S'ils n'étaient immortels, ce monde se serait déjà dissout, et plus d'une fois aurait retrouvé son existence et sa forme première. Mais, comme je t'en ai convaincu, rien ne peut sortir du néant, rien ne peut y rentrer; les élémens étant le principe de la reproduction et le terme de la dissolution, ils doivent être purs, simples, solides : car, loin de fournir de toute éternité à la reproduction des êtres, ils n'auraient pu eux-mêmes triompher des attaques de tant de siècles.

Denique, si nullam finem Natura parasset
Frangendis rebus, jam corpora materiai
Usque redacta forent, ævo frangente priore,
Ut nihil ex illis a certo tempore posset
Conceptum summum ætatis pervadere florem,
Nam quidvis citius dissolvi posse videmus,
Quam rursus refici; quapropter longa diei
Infinitæ ætas anteacti temporis omnis,
Quod fregisset adhuc, disturbans dissolvensque,
Id nunquam reliquo reparari tempore posset.
At nunc nimirum frangendi reddita finis
Certa manet : quoniam refici rem quamque videmus,
Et finita simul generatim tempora rebus
Stare, quibus possint ævi contingere florem.
Huc accedit uti, solidissima materiai
Corpora quum constant, possint tamen omnia reddi
Mollia, quæ fiunt, aër, aqua, terra, vapores,
Quo pacto fiant, et qua vi cumque genantur;
Admistum quoniam simul est in rebus inane.
At contra, si mollia sint primordia rerum,
Unde queant validi silices ferrumque creari,
Non poterit ratio reddi : nam funditus omnis
Principio fundamenti Natura carebit :
Sunt igitur solida pollentia simplicitate,
Quorum condenso magis omnia conciliatu
Arctari possunt, validasque ostendere vires.
Denique jam quoniam generatim reddita finis
Crescendi rebus constat, vitamque tuendi,
Et quid quæque queant, per fœdera Naturai,
Quid porro nequeant, sancitum quandoquidem exstat :

Si la nature n'avait prescrit des limites à la divisibilité des premiers élémens, les principes, minés par la révolution de siècles innombrables, se seraient atténués à un tel degré, que les corps résultant de leur union ne parviendraient point à la fleur de l'âge. D'ailleurs, la dissolution est rapide et la reproduction est lente; et les pertes que les siècles écoulés auraient fait subir aux corps, ne pourraient être réparées par les siècles à venir. Mais tu vois que la nature proportionne les réparations aux tributs qu'elle impose, et dirige tous les êtres dans un temps fixe à leur degré de perfection. Sois donc assuré que la divisibilité de la matière a des limites nécessairement invariables.

Quelle que soit la solidité des élémens, comme le vide réside dans tous les corps, il n'en est aucun qui ne puisse s'amollir, se liquéfier, qui ne convertisse sa substance en matière brûlante, terreuse ou aérienne. Au contraire, si la mollesse était l'essence des élémens, comment formeraient-ils et les âpres rochers et les durs métaux? Ils ne pourraient, en un mot, servir de base aux œuvres de la nature. Ils sont donc simples et solides, et leur mélange, le degré d'intimité de leur union, assigne à chaque objet sa force et sa solidité.

Leur nombre, leurs combinaisons déterminent la régularité de l'accroissement et de la durée des corps et de l'étendue de leur pouvoir. Ainsi les êtres n'éprouvent aucun changement; leurs races se succèdent sans altéra-

Nec commutantur quidquam; quin omnia constant
Usque adeo, variæ volucres ut in ordine cunctæ
Ostendant maculas generales corpori inesse;
Immutabile materiæ quoque corpus habere
Debent nimirum. Nam si primordia rerum
Commutari aliqua possent ratione revicta,
Incertum quoque jam constet, quid possit oriri,
Quid nequeat; finita potestas denique cuique
Quanam sit ratione, atque alte terminus hærens;
Nec toties possent generatim sæcla referre
Naturam, motus, victum, moresque parentum.
Tum porro, quoniam extremum cujusque cacumen
Corporis est aliquod nostri quod cernere sensus
Jam nequeunt; id nimirum sine partibus exstat,
Et minima constat natura: nec fuit unquam
Per se secretum, neque posthac esse valebit:
Alterius quoniam est ipsum pars, primaque, et ima,
Inde aliæ atque aliæ similes ex ordine partes,
Agmine condenso naturam corporis explent.
Quæ quoniam per se nequeunt constare, necesse est
Hærere, ut nequeant ulla ratione revelli.
Sunt igitur solida primordia simplicitate:
Quæ minimis stipata cohærent partibus arcte,
Non ex ullorum conventu conciliata,
Sed magis æterna pollentia simplicitate:
Unde neque avelli quidquam, neque deminui jam
Concedit Natura reservans semina rebus.
Præterea nisi erit minimum, parvissima quæque
Corpora constabunt ex partibus infinitis.
Quippe ubi dimidiæ partis pars semper habebit

tion. Les oiseaux sont constamment revêtus des couleurs et des nuances qui distinguent leurs espèces. Les élémens ne sont pas moins immuables; si une force étrangère pouvait les altérer, il serait impossible de reconnaître les lois de la nature. On ne concevrait pas comment les facultés des corps seraient limitées, ni comment la succession des siècles reproduit les mêmes mouvemens, les mêmes moyens d'exister, et les goûts et les plaisirs invariables dans les générations des êtres.

Les fragmens d'un atôme, c'est-à-dire, la division d'une des parties des élémens constitutifs, échappant par sa ténuité aux sens les plus exquis, doit être dépourvue de parties : c'est le plus petit corps enfanté par la nature, ou ce n'est pas même un corps, puisqu'il ne peut exister isolé : c'est lorsque ces différentes parties analogues se rassemblent, qu'ils constituent la masse de l'élément corpusculaire. Ainsi, puisque les parties des élémens ne sont rien sans leur aggrégat, il faut que leur union soit intime pour que nulle force ne puisse le séparer. Je le répète, les élémens constitutifs, dont les parties, infiniment déliées, sont le fruit, non pas d'un assemblage hétérogène, mais de l'éternelle simplicité de l'atôme, sont simples et inaltérables; et la nature n'a point permis qu'aucune division altérât des corps dont elle a fait la base de l'ouvrage de son éternel empire.

Ah! si dans la nature nous n'admettions un terme à la division, il s'ensuivrait que les plus petits corps seraient composés d'une infinité de parties, et que ces parties,

Dimidiam partem, nec res perfiniet ulla.
Ergo rerum inter summam, minimamque quid escit?
Non erit ut distent : nam quamvis funditus omnis
Summa sit infinita, tamen parvissima quæ sunt
Ex infinitis constabunt partibus æque.
Quoi quoniam ratio reclamat vera, negatque
Credere posse animum, victus fateare necesse est,
Esse ea quæ nullis jam prædita partibus exstent,
Et minima constent natura : quæ quoniam sunt,
Illa quoque esse tibi solida atque æterna fatendum.
Denique ni minimas in partes cuncta resolvi
Cogere consuesset rerum Natura creatrix,
Jam nihil ex illis eadem reparare valeret :
Propterea quia, quæ multis sunt partibus aucta,
Non possunt ea, quæ debet genitalis habere
Materies, varios connexus, pondera, plagas,
Concursus, motus, per quæ res quæque geruntur.
Porro, si nulla est frangendis reddita finis
Corporibus, tamen ex æterno tempore quædam
Nunc etiam superare necesse est corpora rebus,
Quæ nondum clueant ullo tentata periclo;
At quoniam fragili natura prædita constant,
Discrepat æternum tempus potuisse manere,
Innumerabilibus plagis vexata per ævum.
Quapropter qui materiem rerum esse putarunt
Ignem, atque ex igni summam consistere solo,
Magnopere a vera lapsi ratione videntur.
Heraclitus init quorum dux prœlia primus,
Clarus ob obscuram linguam, magis inter inanes
Quamde graves inter Graïos, qui vera requirunt.

de degré en degré, se subdiviseraient jusqu'à l'infini. Le corps le plus grand, et le plus petit, seront dans la même situation. Compare l'incommensurable univers et l'invisible atôme; l'infinité des parties existant pour l'un et pour l'autre, tous deux en fourniront un nombre égal. Mais la raison renverse de tels argumens, et nous contraint de reconnaître des élémens simples que la nature a produits comme le terme de la division; et ce principe nous conduit à reconnaître leur inébranlable et éternelle solidité.

Si, en détruisant les êtres, la nature divisait sans fin leurs parties, ces débris insensibles ne serviraient plus à ses nouvelles reproductions. A jamais soumis à la division, ils seraient privés des liens, de la pesanteur, du mouvement et de la force nécessaires aux élémens créateurs.

Mais j'y consens : suppose que les élémens soient susceptibles d'une divisibilité infinie, au moins tu reconnaîtras que depuis l'éternité il existe des objets qui ont triomphé de toutes les atteintes; mais si les élémens qui les composent étaient fragiles par leur propre essence, comment auraient-ils repoussé victorieusement les innombrables assauts des siècles?

Combien ils se sont écartés du chemin de la vérité, ces novateurs qui ont vu dans le feu seul le principe et l'agent de l'univers! A leur tête Héraclite marche triomphant[15]; son langage obscur et captieux lui soumit les esprits vains et légers, mais non ces doctes Hellènes, accoutumés à l'étude de la sagesse. Le stupide vulgaire

Omnia enim stolidi magis admirantur amantque,
Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt;
Veraque constituunt, quæ belle tangere possunt
Aures, et lepido quæ sunt fucata sonore.
Nam cur tam variæ res possent esse, requiro,
Ex vero si sunt igni puroque creatæ;
Nil prodesset enim calidum densarier ignem,
Nec rarefieri; si partes ignis eandem
Naturam, quam totus habet super ignis, haberent.
Acrior ardor enim conductis partibus esset,
Languidior porro disjectis disque sipatis.
Amplius hoc fieri nihil est quod posse rearis,
Talibus in causis; nedum variantia rerum
Tanta queat densis rarisque ex ignibus esse.
Atque hi si faciant admistum rebus inane,
Densari poterunt ignes, rarique relinqui:
Sed, quia multa sibi cernunt contraria, mussant,
Et fugitant in rebus inane relinquere purum, et
Ardua dum metuunt, amittunt vera viai:
Nec rursum cernunt, exempto rebus inani,
Omnia densari, fierique ex omnibus unum
Corpus, nil ab se quod possit mittere raptim,
Æstifer ignis uti lumen jacit, atque vaporem:
Ut videas non e stipatis partibus esse.

Quod si forte ulla credunt ratione potesse
Ignes in cœtu stingui, mutareque corpus,
Scilicet ex ulla facere id si parte reparcent,
Occidet ad nihilum nimirum funditus ardor
Omnis, et ex nihilo fient quæcunque creantur.

n'admire que les objets entourés de voiles mystérieux, et croit voir le sceau de la vérité dans un adroit concert de mots brillans et mélodieux.

Héraclite, je te le demande, comment le feu, doué des seules propriétés qu'il nous révèle, peut-il enfanter cette foule de corps dont la variété frappe nos regards? En vain le feu sera condensé ou raréfié, si ses parties sont invariablement analogues à sa masse; son ardeur s'affaiblira ou s'augmentera, mais ne pourra former, par cette action, tous les objets qui constituent l'univers.

Si ces doctes du moins reconnaissaient le vide, ils pourraient ainsi justifier la dilatation et les raréfactions de l'élément igné. Mais comme cette concession renverserait l'édifice élevé par l'erreur, ils reculent, épouvantés par les obstacles, et s'écartent du vrai chemin. Ils ne voient pas qu'en bannissant le vide[16], tous les corps de la nature ne formeraient plus qu'un corps unique, dont les parties, étroitement liées, ne pourraient s'échapper : comme on voit la lumière et la chaleur s'échapper du feu, ainsi le feu n'est pas formé de parties dont la cohésion soit invincible et absolue.

Et d'ailleurs, prétendre que les parties du feu s'éteignent, s'altèrent et changent d'essence en s'agglomérant, c'est détruire la nature du feu, c'est donner le néant pour principe à l'univers. Car l'être sorti des limites prescrites à son essence, perd dans cette métamorphose les

Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,
Continuo hoc mors est illius, quod fuit ante :
Proinde aliquid superare necesse est incolume ollis,
Ne tibi res redeant ad nilum funditus omnes,
De nihiloque renata virescat copia rerum.
Nunc igitur, quoniam certissima corpora quædam
Sunt, quæ conservant naturam semper eandem,
Quorum aditu, aut abitu, mutatoque ordine, mutant
Naturam res, et convertunt corpora sese;
Scire licet non esse hæc ignea corpora rerum :
Nil referret enim quædam decedere, abire,
Atque alia attribui, mutarique ordine quædam,
Si tamen ardoris naturam cuncta tenerent;
Ignis enim foret omnimodis, quodcunque crearent.
Verum ut opinor, ita est : sunt quædam corpora, quorum
Concursus, motus, ordo, positura, figuræ,
Efficiunt ignes, mutatoque ordine mutant
Naturam : neque sunt igni simulata, neque ullæ
Præterea rei, quæ corpora mittere possit
Sensibus, et nostros adjectu tangere tactus.

Dicere porro ignem res omnes esse, neque ullam
Rem veram in numero rerum constare, nisi ignem
(Quod facit hic idem), perdelirum esse videtur.
Nam contra sensus ab sensibus ipse repugnat,
Et labefactat eos unde omnia credita pendent,
Unde hic cognitus est ipsi, quem nominat ignem.
Credit enim sensus ignem cognoscere vere;
Cætera non credit, nihilo quæ clara minus sunt :
Quod mihi quum vanum, tum delirum esse videtur;

qualités dont il jouissait: laissons donc au feu et à ses élémens leur essence primitive, ou tout retombera au néant, et du néant renaîtra le monde.

Tu le vois : la nature enferme des corpuscules dont l'essence est inaltérable, dont la séparation ou la réunion, enfin les combinaisons diverses, changent les formes et les propriétés des corps, et en composent d'un ordre nouveau ; ces corpuscules ne sont donc pas le feu : qu'importent les modifications, les changemens que vous leur attribuez, puisque, sous quelque forme qu'ils se cachent, ils ne conservent pas moins leur nature brûlante, et ne pourraient engendrer que le feu?

Si j'en crois la raison qui m'éclaire, il est des corps nombreux dont l'essor, la figure, l'ordre, le mouvement, la direction, font naître le feu, ou en modifient la nature en variant eux-mêmes leur combinaison; et cependant leurs élémens ne participent ni à l'essence ignée, ni à celle dont l'émanation affecte nos organes et se révèle à nos sens.

D'ailleurs, supposer que le feu soit l'unique créateur et la source infinie de tous les êtres, c'est le comble du délire! Héraclite et nous trompe et s'abuse; il combat le témoignage des sens par les sens mêmes : c'est ébranler les fondemens de la raison; n'est-ce point à l'aide des sens qu'il a connu l'objet que lui-même appelle le feu, et dont il méconnaît la nature? Et pourquoi en croit-il alors le témoignage de ses sens, et le récuse-t-il, lorsqu'il explore l'essence des autres corps? Dans quelle route

Quo referemus enim? quid nobis certius ipsis
Sensibus esse potest, quo vera ac falsa notemus?
PRÆTEREA, quare quisquam magis omnia tollat,
Et velit ardoris naturam linquere solam,
Quam neget esse ignis, summam tamen esse relinquat?
Æqua videtur enim dementia dicere utrumque.
Quapropter qui materiem rerum esse putarunt
Ignem, atque ex igni summam consistere posse;
Et qui principium gignundis aera rebus
Constituere; aut humorem quicunque putarunt
Fingere res ipsum per se; terramve creare
Omnia et in rerum naturas vertier omnes;
Magnopere a vero longeque errasse videntur:
Adde etiam, qui conduplicant primordia rerum,
Aera jungentes igni, terramque liquori:
Et qui quattuor ex rebus posse omnia rentur,
Ex igni, terra, atque anima procrescere, et imbri.
QUORUM Acragantinus cum primis Empedocles est,
Insula quem Triquetris terrarum gessit in oris,
Quam fluitans circum magnis anfractibus æquor
Ionium, glaucis aspergit virus ab undis:
Angustoque freto rapidum mare dividit undis
Italiæ terrai oras a finibus ejus:
Hic est vasta Charybdis, et hic Ætnæa minantur
Murmura flammarum rursum se colligere iras,
Faucibus eruptos iterum ut vis evomat ignes,
Ad cœlumque ferat flammai fulgura rursum:
Quæ quum magna, modis multis miranda videtur
Gentibus humanis regio, visendaque fertur,
Rebus opima bonis, multa munita virûm vi;

faut-il donc chercher la vérité? qui, mieux que les sens, nous fera mesurer l'intervalle du faux et du vrai?

Pourquoi douer le feu d'un semblable privilège? pourquoi proclamer son existence et le néant des autres corps? L'absurdité ne serait pas plus grande, en réclamant, pour les divers élémens, le privilège exclusif que vous accordez au feu. C'est outrager la vérité, que de reconnaître dans le feu le principe et la base de la nature. Condamnons donc ces philosophes qui regardent l'air comme le principe de tous les corps; ceux qui ont attribué le même pouvoir à l'onde; ceux qui ont affirmé que la terre soumise à toutes les métamorphoses revêtait la forme de tous les êtres; enfin, ces savans obscurs, qui, doublant les élémens, unissent l'air au feu et la terre à l'eau, ou qui, les joignant tous quatre, font éclore d'un tel mélange tous les hôtes du monde.

A leur tête s'avance Empédocle [17], né aux murs d'Agrigente, dans cette île aux bords triangulaires, que les flots azurés de la mer d'Ionie baignent en leur cours rapide et sinueux, et qui, se resserrant en d'étroits canaux, séparent cette terre féconde des champs italiens. Là, mugit la vaste Charybde; là, le terrible Etna, rallumant sa colère, menace sans cesse, en grondant, de vomir encore des torrens de flammes, et de lancer vers le ciel ses entrailles brûlantes. Région en prodiges féconde, digne de l'admiration des peuples, enrichie des biens les plus précieux, et noblement défendue par un rempart de héros, ô Sicile! tu ne possédas rien de plus admirable, de plus prodigieux que l'illustre Empédocle! Les vers en-

Nil tamen hoc habuisse viro præclarius in se,
Nec sanctum magis, et mirum carumque videtur :
Carmina quin etiam divini pectoris ejus
Vociferantur, et exponunt præclara reperta ;
Ut vix humana videatur stirpe creatus.
Hic tamen, et supera quos diximus, inferiores
Partibus egregie multis, multoque minores,
Quanquam multa bene ac divinitus invenientes,
Ex adyto tanquam cordis, responsa dedere
Sanctius, et multo certa ratione magis, quam
Pythia, quæ tripode ex Phœbi, lauroque profatur;
Principiis tamen in rerum fecere ruinas,
Et graviter magni magno cecidere ibi casu.
Primum, quod motus, exempto rebus inani,
Constituunt, et res molles rarasque relinquunt,
Aera, solem, ignem, terras, animalia, fruges,
Nec tamen admiscent in eorum corpus inane.

Deinde quod omnino finem non esse secandis
Corporibus faciunt, neque pausam stare fragori,
Nec prorsum in rebus minimum consistere quidquam;
Quum videamus id extremum cujusque cacumen
Esse, quod ad sensus nostros minimum esse videtur :
Conjicere ut possis ex hoc, quod cernere non quis,
Extremum quod habent, minimum consistere rebus.
Huc accedit item, quod jam primordia rerum
Mollia constituunt, quæ nos nativa videmus
Esse, et mortali cum corpore funditus; atqui
Debeat ad nihilum jam rerum summa reverti,
De nihiloque renata virescere copia rerum :

fantés par son divin génie font encore retentir le monde de ses triomphes glorieux, et laissent douter la postérité de son origine mortelle. Cependant ce grand homme et ses émules restés loin de son rang illustre, mais fameux par de nobles découvertes, ces doctes qui, du fond de leur cœur, comme d'un auguste sanctuaire, ont proclamé des oracles plus sûrs et plus sacrés que les décrets de la Pythie couronnée de lauriers sur le trépied d'Apollon, ont vu échouer leur sagesse en explorant les principes de la nature, et leur chute est mesurée à leur grandeur immense.

Dans leur fatale erreur, ils reconnaissent le mouvement et rejettent le vide : ils admettent des corps souples, raréfiés et mous, tels que le feu, la terre, l'astre du jour, les champs de l'air, les végétaux, les animaux divers; et, dans ces corps, ils n'admettent point de vide.

Ils font plus, ils n'imposent aucune limite à la divisibilité de la matière, ni de degré à la dissémination des corps, auxquels ils ne reconnaissent point de parties extrêmes. Or, si l'extrémité des corps nous paraît le terme de leur division[18], le dernier point de ce débri, qui même demeure inaperçu, a sans doute atteint la limite que la nature laisse à la division.

Observe que les principes qu'ils accordent à la matière sont dénués de consistance, et que leur essence est de naître et de périr. Si tel était l'ordre de la nature, cet univers aurait déjà succombé aux efforts du temps, aurait été plongé au néant et en serait ressorti de nou-

Quorum utrumque quid a vero jam distet, habebas.

Deinde inimica modis multis sunt atque venena
Ipsa sibi inter se; quare aut congressa peribunt,
Aut ita diffugient, ut, tempestate coorta,
Fulmina diffugere, atque imbres ventosque videmus.
Denique quattuor ex rebus si cuncta creantur,
Atque in eas rursum res omnia dissolvuntur;
Qui magis illa queunt rerum primordia dici,
Quam contra res illorum, retroque putari?
Alternis gignuntur enim, mutantque colorem,
Et totam inter se naturam tempore ab omni.
Sin ita forte putas, ignis, terræque coire
Corpus, et aerias auras, roremque liquorum,
Nil in concilio naturam ut mutet eorum;
Nulla tibi ex illis poterit res esse creata,
Non animans, non exanimo quid corpore, ut arbos.
Quippe suam quidque in cœtu variantis acervi
Naturam ostendet, mistusque videbitur aer
Cum terra simul, atque ardor cum rore manere:
At primordia gignundis in rebus oportet
Naturam clandestinam cæcamque adhibere;
Emineat ne quid, quod contra pugnet, et obstet
Quominus esse queat proprie quodcunque creatur.
Quin etiam repetunt a cœlo, atque ignibus ejus,
Et primum faciunt ignem se vertere in auras
Aeris; hinc imbrem gigni, terramque creari
Ex imbri; retroque a terra cuncta reverti,
Humorem primum, post aera, deinde calorem;
Nec cessare hæc inter se mutare, meare

veau; et j'ai déjà combattu victorieusement ces deux erreurs.

Ces élémens ennemis se détruisent par une guerre mutuelle; en s'entrechoquant, ils se briseraient ou se disperseraient, comme les vapeurs, les nuages et la pluie se dispersent par le choc de la foudre.

Enfin, si les quatre élémens seuls forment les êtres, et seuls reçoivent leurs débris, pourquoi les donnerait-on pour principes des corps, au lieu de regarder les corps mêmes comme des principes? S'engendrent-ils tour-à-tour et changent-ils alternativement de nature, de forme et d'aspect?

Au contraire, affirme-t-on que le feu, l'air et les corps terrestres, et les principes aqueux se réunissent sans se décomposer? pourrait-il résulter de ce mélange aucun être animé, aucune substance végétale? Vous n'obtiendrez alors qu'un assemblage confus de ces substances incompatibles, qui, ne déployant chacune que leur propriété, formeraient un tout infructueux : or, il est nécessaire que les principes élémentaires agissent d'une manière secrète et invisible, de peur que la nature de l'un d'eux, dominant trop, n'interdît, aux corps qui en sont formés, le caractère qui leur est propre.

Explorons leur système : leur premier élément est le feu, qui prend sa source au ciel et se convertit en air; de l'air se forme l'eau, qui bientôt se change en terre; de la terre naissent ensuite, dans un ordre rétrograde, les autres élémens qui voyagent sans cesse de l'Olympe à la terre et de la terre aux voûtes du monde. Mais ces chan-

De cœlo ad terram, de terra ad sidera mundi :
Quod facere haud ullo debent primordia pacto.
Immutabile enim quiddam superare necesse est,
Ne res ad nihilum redigantur funditus omnes.
Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,
Continuo hoc mors est illius, quod fuit ante.
Quapropter, quoniam quæ paulo diximus ante,
In commutatum veniunt, constare necesse est
Ex aliis ea, quæ nequeant convertier unquam,
Ne tibi res redeant ad nilum funditus omnes.
Quin potius tali natura prædita quædam
Corpora constituas, ignem si forte crearint,
Posse eadem demptis paucis, paucisque tributis,
Ordine mutato, et motu, facere aeris auras;
Sic alias aliis rebus mutarier omnes.
At manifesta palam res indicat, inquis, in auras
Aeris et terra res omnes crescere, alique :
Et nisi tempestas indulget tempore fausto,
Imbribus et tabe nimborum arbusta vacillant ;
Solque sua pro parte fovet, tribuitque calorem;
Crescere non possunt fruges, arbusta, animantes.
Scilicet et nisi nos cibus aridus, et tener humor,
Adjuvet, amisso jam corpore, vita quoque omnis
Omnibus e nervis atque ossibus exsolvatur.
Adjutamur enim dubio procul, atque alimur nos
Certis ab rebus, certis aliæ atque aliæ res :
Nimirum quia multa modis communia multis
Multarum rerum in rebus primordia mista
Sunt, ideo variis variæ res rebus aluntur,
Atque eadem magni refert primordia sæpe

gemens sont incompatibles avec la nature des principes dont le fonds doit être immuable; car tout corps périt en passant les limites de son être. Ainsi les quatre élémens, pour reformer les êtres, subissant, comme ces doctes le supposent, de continuelles métamorphoses, doivent se composer d'élémens fixes, ou dans le néant vous précipitez l'univers. Reconnaissons plutôt des corps qui, après avoir fourni le feu, en accroissant et en diminuant leur nombre, en variant leur situation ou leur mouvement, engendrent par cette nouvelle combinaison le fluide aérien, les ondes et les autres substances.

Mais il est évident, dis-tu, que tous les corps naissent de la terre, se repaissent de ses sucs, et que, si la douce température de la saison ne fécondait l'air, si la cime des végétaux n'était mollement agitée par la pluie rafraîchissante, si les rayons du soleil ne développaient les germes renfermés dans le sein de la terre, ni les moissons, ni les arbres, ni même les animaux ne pourraient croître et arriver à leur maturité. Tu le sais, et nous-mêmes, si une nourriture fortifiante, si un breuvage salutaire qui l'humecte, ne rendaient la vigueur à nos sens, nos membres s'épuiseraient bientôt, et la vie elle-même s'éteindrait dans nos corps. Il faut à l'homme, ainsi qu'à tous les êtres, des alimens réparateurs, et si la moitié de l'univers emprunte la vie à l'autre, c'est que chaque objet renferme en soi des principes communs à plusieurs au-

Cum quibus, et quali positura contineantur,
Et quos inter se dent motus, accipiantque.
Namque eadem cœlum, mare, terras, flumina, solem
Constituunt; eadem fruges, arbusta, animantes :
Verum aliis, alioque modo commista moventur.
Quin etiam passim nostris in versibus ipsis,
Multa elementa vides multis communia verbis,
Quum tamen inter se versus ac verba necesse est
Confiteare et re et sonitu distare sonanti :
Tantum elementa queunt permutato ordine solo.
At rerum quæ sunt primordia, plura adhibere
Possunt, unde queant variæ res quæque creari.

Nunc et Anaxagoræ scrutemur *Homœomeriam*,
Quam Græci memorant, nec nostra dicere lingua
Concedit nobis patrii sermonis egestas :
Sed tamen ipsam rem facile est exponere verbis,
Principium rerum quam dicit *Homœomeriam*.
Ossa videlicet e pauxillis atque minutis
Ossibu', sic et de pauxillis atque minutis
Visceribus viscus gigni; sanguemque creari
Sanguinis inter se multis coeuntibu' guttis :
Ex aurique putat micis consistere posse
Aurum, et de terris terram concrescere parvis;
Ignibus ex ignem, humorem ex humoribus esse :
Cetera consimili fingit ratione, putatque.
Nec tamen esse ulla parte idem in rebus inane
Concedit, neque corporibus finem esse secandis.
Quare in utraque mihi pariter ratione videtur
Errare, atque illi supera quos diximus ante.

tres. Il faut donc considérer, non-seulement la nature des élémens, mais encore leurs mélanges, leurs situations et leurs mouvemens mutuels; car les élémens créateurs du ciel, de la terre et de l'onde, des fleuves, des monts et des astres, sont les mêmes qui, soumis à d'autres lois et diversement combinés, forment les moissons, les animaux, les plantes et les bois; c'est ainsi que dans ces vers tu vois les mêmes lettres communes à diverses pensées, quelle que soit la différence des mots, soit pour l'harmonie, soit pour les idées : telle est la différence qu'établit entre les corps la combinaison seule des principes élémentaires, qui plus que les pensées ont une variété infinie dans leur résultat [19].

Approfondissons maintenant l'ingénieux système d'Anaxagore [20], que les Grecs ont revêtu du nom d'*Homœomérie*, et pour lequel la stérilité de notre langue n'en fournit point; mais il est facile de donner une idée claire de l'hypothèse de ce philosophe grec : les corps résultent de principes analogues; les os se forment d'un nombre infini de petits os; pour former l'intestin, mille intestins se rassemblent, et la réunion de principes sanguins donne naissance à ce fluide coloré qui coule dans nos veines; des molécules d'or forment ce métal; le feu naît de particules ignées, et l'eau de principes aqueux; tous les corps, en un mot, sont le résultat d'élémens similaires.

Mais cependant ce philosophe a banni le vide, et borne la divisibilité des corps : deux erreurs qu'il partage avec les philosophes que nous avons déjà combattus.

ADDE quod imbecilla nimis primordia fingit,
Si primordia sunt, simili quæ prædita constant
Natura, atque ipsæ res sunt; æqueque laborant,
Et pereunt neque ab exitio res ulla refrenat.
Nam quid in oppressu valido durabit eorum,
Ut mortem effugiat, lethi sub dentibus ipsis?
Ignis? an humor? an aura? Quid horum? sanguis? an ossa?
Nil, ut opinor, ubi ex æquo res funditus omnis
Tam mortalis erit, quam quæ manifesta videmus
Ex oculis nostris aliqua vi victa perire.
At neque recidere ad nihilum res posse, neque autem
Crescere de nihilo, testor res ante probatas.
PRÆTEREA quoniam cibus auget corpus, alitque,
Scire licet, nobis venas, et sanguen, et ossa,
Et nervos alienigenis ex partibus esse:
Sive cibos omnes commisto corpore dicent
Esse, et habere in se nervorum corpora parva,
Ossaque, et omnino venas, partesque cruoris;
Fiet, uti cibûs omnis et aridus, et liquor ipse,
Ex alienigenis rebus constare putetur,
Ossibus, et nervis, venisque, et sanguine misto.
PRÆTEREA quæcunque e terra corpora crescunt,
Si sunt in terris, terras constare necesse est,
Ex alienigenis quæ terris exoriuntur.
Transfer item, totidem verbis utare licebit:
In lignis si flamma latet, fumusque, cinisque,
Ex alienigenis consistant ligna necesse est.

LINQUITUR hic tenuis latitandi copia quædam:
Id quod Anaxagoras sibi sumit; ut omnibus omnes

D'AILLEURS ses élémens sont trop fragiles, si toutefois le nom d'élémens convient à des corpuscules d'une nature absolument semblable aux objets qu'ils composent, dont les ressorts sont aussi faibles, et dont le tissu donne autant de prise à la destruction. Dans une attaque violente, quel est celui de ces élémens qui résistera au choc, repoussera les assauts de la mort? Sera-ce l'air, l'onde, le feu, le sang, les os? Non, puisque tous ces corps sont destructibles comme ceux que le temps fait chaque jour disparaître à nos yeux. Admets donc cette vérité, que j'ai déjà fait briller pour toi : rien ne sort du néant, rien ne s'y engloutit jamais.

D'AILLEURS, puisque les alimens accroissent le corps qu'ils nourrissent, nos veines, notre sang, tous nos organes sont formés de parties étrangères. Si tu prétends que les alimens sont des substances mélangées qui contiennent en petit des nerfs, des os, des veines et du sang, notre nourriture et notre breuvage seront donc eux-mêmes composés de parties hétérogènes.

ALORS, si tous les objets enfantés par la terre ont toujours en petit habité dans ses flancs, la terre se composera donc d'autant de parties différentes qu'elle expose de productions à sa surface. Appliquez les mêmes lois à tous les autres corps, et si la flamme, la fumée et la cendre sont contenues dans le bois, il est donc composé d'élémens ennemis.

ANAXAGORE m'échappe par un raisonnement captieux : il prétend que tout corps renferme en soi les élémens

Res putet immistas rebus latitare, sed illud
Apparere unum, cujus sint pluria mista,
Et magis in promptu, primaque in fronte locata :
Quod tamen a vera longe ratione repulsum est.
Conveniebat enim fruges quoque sæpe minutas,
Robore quum saxi franguntur, mittere signum
Sanguinis, aut alium, nostro quæ corpore aluntur,
Quum lapidi lapidem terimus, manare cruorem.
Consimili ratione herbas quoque sæpe decebat
Et laticis dulces guttas, similique sapore
Mittere, lanigeræ quali sunt ubera lactis :
Scilicet et glebis terrarum sæpe friatis,
Herbarum genera, et fruges, frondesque videri
Dispertita, atque in terris latitare minute;
Postremo, in lignis cinerem fumumque videri,
Quum præfracta forent, ignesque latere minutos.
Quorum nil fieri quoniam manifesta docet res,
Scire licet non esse in rebus res ita mistas;
Verum semina multimodis immista latere
Multarum rerum in rebus communia debent.
At sæpe in magnis fit montibus, inquis, ut altis
Arboribus vicina cacumina summa terantur
Inter se, validis facere id cogentibus Austris,
Donec fulserunt flammæ, fulgore coorto :
Scilicet, et non est lignis tamen insitus ignis;
Verum semina sunt ardoris multa, terendo
Quæ quum confluxere, creant incendia silvis.
Quod si tanta foret silvis abscondita flamma,
Non possent ullum tempus celarier ignes;
Conficerent vulgo silvas, arbusta cremarent.

de tous les autres, mais que l'œil découvre seulement ceux qui, répandus en plus grand nombre dans les corps, et placés à la surface, s'offrent ainsi à nos regards. La raison repousse aisément ce subterfuge; il faudrait, s'il en était ainsi, que dans les grains broyés sous la meule[21] apparussent des germes de sang et de toutes les moindres parties du corps que le blé alimente et auxquelles il s'incorpore. Il faudrait que les gazons fleuris distillassent le lait pur des brebis, que la glèbe divisée offrît des embryons d'arbustes, de fruits, d'herbages et de rameaux, et que du bois mis en éclat sortissent la flamme, la cendre et la fumée. Mais rien de semblable ne se montre dans la nature; avouons que, sans être ainsi renfermés d'avance dans les corps, les élémens sont communs à tous, et qu'ils se placent et se modifient dans les êtres divers.

Mais souvent, diras-tu, sur le faîte des monts les arbres, battus par les vents impétueux, entrechoquent leur cime, se froissent, et bientôt des tourbillons de flamme, en pétillant, s'élèvent de leurs rameaux. Il est vrai; mais le feu n'était pas enfermé sous l'écorce, et seulement des parties inflammables se réunissent et s'embrasent par le frottement. Si le bois renfermait la flamme, ses canaux ligneux ne pourraient un seul moment l'emprisonner; elle éclaterait sans cesse, et bientôt les arbres et les forêts se réduiraient en cendre.

JAMNE vides igitur, paulo quod diximus ante,
Permagni referre, eadem primordia sæpe
Cum quibus, et quali positura contineantur,
Et quos inter se dent motus, accipiantque :
Atque eadem paulo inter se mutata creare
Ignes e lignis : quo pacto verba quoque ipsa
Inter se paulo mutatis sunt elementis,
Quum *ligna* atque *ignes* distincta voce notemus.
DENIQUE jam quæcunque in rebus cernis apertis,
Si fieri non posse putas, quin materiai
Corpora consimili natura prædita fingas,
Hac ratione tibi pereunt primordia rerum.
Fiet uti risu tremulo concussa cachinnent,
Et lacrymis salsis humectent ora genasque.
NUNC age, quod superest cognosce, et clarius audi.
Nec me animi fallit, quam sint obscura; sed acri
Percussit thyrso laudis spes magna meum cor,
Et simul incussit suavem mi in pectus amorem
Musarum, quo nunc instinctus, mente vigenti
Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita solo; juvat integros accedere fontes.
Atque haurire; juvatque novos decerpere flores,
Insignemque meo capiti petere inde coronam,
Unde prius nulli velarint tempora Musæ :
Primum, quod magnis doceo de rebus, et arctis
Relligionum animos nodis exsolvere pergo :
Deinde, quod obscura de re tam lucida pango
Carmina, Musæo contingens cuncta lepore.
Id quoque enim non ab nulla ratione videtur;
Sed veluti pueris absinthia tetra medentes

Si tu reconnais la vérité que ma muse proclame, observons l'important mélange des principes élémentaires, leurs rapports, leur disposition, leur nombre; puisqu'une légère variation dans les élémens du bois le convertit en feu, comme dans ces mots presque semblables, auxquels le changement d'une seule lettre donne un sens si opposé.

Enfin, si tu ne peux expliquer les phénomènes qu'en donnant aux élémens les attributs des êtres qu'ils composent, tu renverses l'ordre et les principes de la nature. Il faudra donc que tes propres élémens fassent entendre les éclats d'un rire joyeux, et s'abreuvent de larmes amères.

Maintenant, Memmius, parcourons les vérités qu'il me reste à faire éclater à tes yeux. Je ne m'abuse pas : une nuit profonde les environne; mais, frappé du thyrse divin, brûlant d'espérance et de gloire, mon cœur s'enivre de l'amour doux et sacré des Muses; il m'élève au sommet du riant Hélicon, et je parcours un sol que nul avant moi n'a foulé. J'aime à puiser aux sources vierges encore; j'aime à cueillir des fleurs nouvelles, à me couronner de palmes brillantes dont jamais les Muses n'ont ombragé le front des poètes. Oui, mon sujet est grand : je brise les fers pesans dont la religion flétrit les hommes. Je répands sur des mystères profonds les flots de la lumière, et je pare la raison des charmes de la poésie. Mon projet est utile, est hardi; et comme l'habile médecin qui présente à l'enfant l'absinthe amère, environne les bords du vase d'un miel doré, afin que ses lè-

Quum dare conantur, prius oras pocula circum
Contingunt mellis dulci flavoque liquore,
Ut puerorum ætas improvida ludificetur
Labrorum tenus, interea perpotet amarum
Absinthî laticem, deceptaque non capiatur,
Sed potius tali facto recreata valescat :
Sic ego nunc, quoniam hæc ratio plerumque videtur
Tristior esse, quibus non est tractata, retroque
Vulgus abhorret ab hac : volui tibi suaviloquenti
Carmine Pierio rationem exponere nostram,
Et quasi Musæo dulci contingere melle;
Si tibi forte animum tali ratione tenere
Versibus in nostris possem, dum perspicis omnem
Naturam rerum, qua constet compta figura.
Sed quoniam docui, solidissima materiai
Corpora perpetuo volitare invicta per ævum,
Nunc age, summai ecquænam sit finis eorum,
Nec ne sit, evolvamus; item, quod inane repertum est,
Seu locus, ac spatium, res in quo quæque genantur,
Pervideamus utrum finitum funditus omne
Constet, an immensum pateat vel adusque profundum.
Omne quod est igitur nulla regione viarum
Finitum est. Namque extremum debebat habere;
Extremum porro nullius posse videtur
Esse, nisi ultra sit quod finiat, ut videatur
Quo non longius hæc sensus natura sequatur.
Nunc extra summam quoniam nihil esse fatendum est,
Non habet extremum. Caret ergo fine modoque;
Nec refert quibus assistas regionibus ejus :
Usque adeo quem quisque locum possedit, in omnes

vies, séduites par cette erreur bienfaisante, puisent sans défiance le noir breuvage qui fait couler dans ses jeunes membres la vie et la santé : ainsi le sujet que je chante, trop sérieux pour les esprits qui ne l'ont point abordé, et peut-être rebutant pour le vulgaire, me fait emprunter le doux langage des Muses, afin que le miel suave de la poésie corrige l'amertume de la vérité. Heureux, ô Memmius, si, captivé par la mélodie des vers, tu ne les quittes qu'après avoir dévoilé les grands secrets de la nature!

Je t'enseignai que les élémens solides, depuis l'éternité, traversent les siècles à l'abri de la destruction. Examine aujourd'hui si l'ensemble de ces élémens est infini ou limité; si ce vide, dont j'ai révélé l'existence, ce libre espace, théâtre éternel de la révolution des corps, voit borner son étendue; ou si son immensité et sa profondeur s'ouvrent sans fin dans toutes les parties de l'univers.

Sans doute le grand tout, dans aucune région de l'espace, ne trouve de barrière; autrement il aurait une extrémité : mais un corps ne peut avoir d'extrémité, s'il ne trouve hors de lui-même quelque objet qui le borne, en sorte que notre regard reconnaisse qu'il ne peut se porter plus loin sur ce même corps. Tu es contraint d'avouer qu'il n'est rien au delà de ce grand tout, auquel tu ne peux assigner d'extrémité ni prescrire de limites; ainsi qu'importe en quel lieu tu sois placé, en quelles

Tantundem partes infinitum omne relinquit.

Præterea, si jam finitum constituatur
Omne quod est spatium : si quis procurrat ad oras
Ultimus extremas, jaciatque volatile telum;
Id validis utrum contortum viribus ire,
Quo fuerit missum, mavis, longeque volare,
An prohibere aliquid censes, obstareque posse?
Alterutrum fatearis enim sumasque necesse est :
Quorum utrumque tibi effugium præcludit, et omne
Cogit ut exempta concedas fine patere.
Nam sive est aliquid, quod prohibeat, officiatque
Quo minu' quo missum est veniat, finique locet se,
Sive foras fertur : non est ea fini' profecto.
Hoc pacto sequar, atque oras ubicunque locaris
Extremas, quæram quid telo denique fiat.
Fiet, uti nusquam possit consistere finis,
Effugiumque fugæ prolatet copia semper.
Præterea spatium summai totius omne
Undique si inclusum certis consisteret oris,
Finitumque foret, jam copia materiai
Undique ponderibus solidis confluxet ad imum;
Nec res ulla geni sub cœli tegmine posset;
Nec foret omnino cœlum, neque lumina solis :
Quippe ubi materies omnis cumulata jaceret,
Ex infinito jam tempore subsidendo.
At nunc nimirum requies data principiorum
Corporibus nulla est : quia nil est funditus imum,
Quo quasi confluere, et sedes ubi ponere possint;
Semper et assiduo motu res quæque genuntur

lointaines régions tu te transportes : l'espace infini de tous côtés s'ouvre devant tes pas.

Mais si l'espace interminable était borné, et que tu fusses parvenu à ses limites, lance une flèche rapide : ou en fendant l'air elle suivra son vol, ou un obstacle lui fermera l'espace ; car il faut choisir dans cette alternative? Or, dans l'un et l'autre parti tu reconnais l'infinité de l'univers : soit que la flèche rencontre un obstacle extérieur, soit qu'elle le franchisse et s'élance dans le vide, elle n'a point trouvé d'extrémité. Ainsi je te suivrai partout où tu fixeras des bornes, et je te demanderai ce que deviendra ta flèche? elle trouvera tour-à-tour le vide et la matière, et pendant l'éternité son essor s'ouvrira l'espace interminable.

D'ailleurs, si la nature avait mis des bornes à son éternel empire, la matière, par son propre poids, se serait amassée dans les lieux inférieurs. Dès-lors plus de productions sous la voûte des cieux ; l'azur du firmament disparaît, ses flambeaux s'éteignent ; les flots de la matière, précipités depuis des siècles nombreux, ne forment plus qu'un amas confus et sans énergie. Au contraire les élémens créateurs sont étrangers au repos, parce qu'il n'existe point de lieu où ils puissent tomber et s'engourdir dans l'inaction ; aussi, par un mouvement continuel, ils produisent sans cesse, dans toutes les parties de l'espace, des êtres nombreux : l'infini est la source inépui-

Partibus in cunctis, æternoque suppeditantur
Ex infinito cita corpora materiai.
Postremo ante oculos rem res finire videtur:
Aer dissepit colles, atque aera montes:
Terra mare, et contra mare terras terminat omnes.
Omne quidem vero nihil est quod finiat extra.
Est igitur natura loci, spatiumque profundi,
Quod neque clara suo percurrere flumina cursu
Perpetuo possint ævi labentia tractu;
Nec prorsum facere, ut restet minus ire, meando:
Usque adeo passim patet ingens copia rebus,
Finibus exemptis, in cunctas undique partes.
Ipsa modum porro sibi rerum summa parare
Ne possit, Natura tenet; quia corpus inani,
Et quod inane autem est, finiri corpore cogit:
Ut sic alternis infinita omnia reddat.
Aut etiam, alterutrum nisi terminet alterum eorum
Simplice natura et pateat tantum immoderatum:
Nec mare, nec tellus, nec cœli lucida templa,
Nec mortale genus, nec Divum corpora sancta
Exiguum possent horai sistere tempus.
Nam dispulsa suo de cœtu materiai
Copia ferretur magnum per inane soluta,
Sive adeo potius nunquam concreta creasset
Ullam rem, quoniam cogi disjecta nequisset.
Nam certe neque consilio primordia rerum
Ordine se quæque, atque sagaci mente locarunt,
Nec quos quæque darent motus pepigere profecto:
Sed quia multimodis multis mutata, per omne,
Ex infinito, vexantur percita plagis,

sable qui fournit aux torrens d'une matière éternelle et féconde.

Enfin, tous les corps, à nos yeux, sont bornés par d'autres corps : les montagnes le sont par l'air, et l'air par les montagnes; la terre impose des barrières à l'Océan, qui lui-même l'emprisonne de ses flots. Mais le grand tout n'a rien hors de lui qui puisse le limiter. Telle est la nature des lieux et de l'espace, qu'un grand fleuve, après avoir couru pendant l'éternité, loin d'atteindre les bornes de l'univers, n'en serait pas plus près qu'en s'élançant de sa source. Je le répète, dégagé de limites, l'univers de tous côtés s'étend à l'infini.

Telle est l'essence même de l'univers. La nature a voulu que le vide et la matière se servissent mutuellement de limites, afin de rendre infini son immortel empire. Si le vide seul était sans bornes, s'il envahissait les lieux destinés à la matière, ni les mers, ni la terre, ni les brillans palais du ciel, ni les espèces mortelles, ni les augustes dieux, ne pourraient exister un seul jour. La matière, trop libre, se disperserait dans les gouffres du vide, ou plutôt elle ne se fût jamais réunie; jamais l'ensemble des élémens créateurs n'eût acquis la puissance nécessaire à la formation de l'univers.

O Memmius! tú ne penseras point que, doués d'intelligence, les principes de la matière aient sagement combiné l'ordre qui les régit, et qu'ils aient concerté d'avance leurs futurs destins. Non; mais, après des mouvemens innombrables de toute éternité, les élémens mo-

Omne genus motus, et cœtus experiundo,
Tandem deveniunt in tales dispositurâs,
Qualibus hæc rebus consistit summa creata :
Et multos etiam magnos servata per annos,
Ut semel in motus conjecta est convenientes,
Efficit, ut largis avidum mare fluminis undis
Integrent amnes; et solis terra vapore
Fota novet fœtus, summissaque gens animantum
Floreat, et vivant labentes ætheris ignes.
Quod nullo facerent pacto, nisi materiai
Ex infinito suboriri copia posset,
Unde amissa solent reparari in tempore quoque.
Nam veluti privata cibo natura animantum
Diffluit amittens corpus : sic omnia debent
Dissolvi, simul ac defecit suppeditare
Materies recta regione aversa viai.
Nec plagæ possent extrinsecus undique summam
Conservare omnem, quæcunque est conciliata.
Cudere enim crebro possunt, partemque morari,
Dum veniant aliæ, ac suppleri summa queatur.
Interdum resilire tamen coguntur, et una
Principiis rerum spatium, tempusque fugai
Largiri ut possint a cœtu libera ferri.
Quare etiam atque etiam suboriri multa necesse est.
Et tamen ut plagæ quoque possint suppetere ipsæ,
Infinita opus est vis undique materiai.
Illud in his rebus longe fuge credere, Memmi,
In medium summæ (quod dicunt) omnia niti,
Atque ideo mundi naturam stare sine ullis
Ictibus externis, neque quoquam posse resolvi

difiés, réunis par leur propre essor et par des chocs étrangers, ont essayé, pris, quitté, repris des combinaisons qui ont fait éclore cet univers, et, fidèles à cet ordre, ils le suivent pendant un grand nombre de siècles. Aussi nous voyons sans cesse les fleuves et les torrens abreuver les mers; le soleil, par sa chaleur féconde, développer et mûrir les productions de la terre; la fleur de la santé briller pour les races nouvelles, et les flambeaux éthérés, en parcourant les cieux, repaître leur flamme éclatante. Ce sublime concert de la nature finirait bientôt, si la foule innombrable des élémens n'entretenait cette harmonie, en contribuant à la reproduction des êtres. Ainsi que les corps animés, privés de nourriture, s'affaiblissent et meurent, cet univers périra, lorsque les flots d'élémens qui l'alimentent, cédant à d'autres lois, auront changé leur cours.

Ne crois pas que la pression des élémens extérieurs comprime la matière, et s'oppose à sa dispersion. Ils peuvent, par des chocs fréquens, arrêter la désunion d'une partie isolée, et donner à de nouveaux principes les moyens de la réparer; mais, forcés de rejaillir après ce premier effort, ils laisseront aux corps élémentaires un espace à envahir et le temps de se diviser. Il faut donc que les élémens se pressent, se succèdent sans interruption. Tu le vois, ce combat même, cette pression étrangère, atteste leur infinité et leur puissance.

Car n'admets pas, ô Memmius, comme plusieurs philosophes, que tous les corps soient attirés vers le centre du monde, que cet univers, balancé dans le vide, ne soit point soutenu par la pression des chocs extérieurs, et

Summa atque ima, quod in medium sint omnia nixa
(Ipsum si quidquam posse in se sistere credis :
Et quæ pondera sunt sub terris, omnia sursum
Nitier, in terraque retro requiescere posta,
Ut per aquas quæ nunc rerum simulacra videmus) :
Et simili ratione animalia subtu' vagari
Contendunt, neque posse e terris in loca cœli
Recidere inferiora magis, quam corpora nostra
Sponte sua possint in cœli templa volare :
Illi quum videant solem, nos sidera noctis
Cernere, et alternis nobiscum tempora cœli
Dividere, et noctes pariles agitare, diesque.

Sed vanus stolidis hæc omnia finxerit error
Amplexi quod habent perverse prima viai.
Nam medium nihil esse potest, ubi inane, locusque
Infinita : neque omnino, si jam medium sit,
Possit ibi quidquam hac potius consistere causa,
Quam quavis alia longe regione manere.
Omnis enim locus, ac spatium, quod inane vocamus,
Per medium, per non medium, concedat oportet
Æquis ponderibus, motus quacunque feruntur.
Nec quisquam locus est, quo corpora quum venere,
Ponderis amissa vi, possint stare in inani :
Nec quod inane autem est, illis subsistere debet,
Quin, sua quod natura petit, concedere pergat.
Haud igitur possunt tali ratione teneri
Res in concilio, medii cuppedine victæ.

que les objets qui l'environnent dans toute sa circonférence ne puissent s'échapper, parce qu'ils éprouvent la même tendance vers un centre commun. Conçoit-on, Memmius, qu'une masse se soutienne par elle-même, et que, sous nos pieds attirés dans une direction opposée à la nôtre, des corps aient la faculté de se mouvoir, comme on voit notre image se réfléchir dans l'onde? Ainsi, on ose affirmer qu'un monde rempli d'êtres de toute espèce s'agite sous la terre, sans être plus exposé à s'engloutir dans les gouffres inférieurs, que nous ne sommes menacés d'un entraînement vers les voûtes célestes; on dit que ces peuples nouveaux sont éclairés par le soleil quand nous le sommes par les flambeaux nocturnes, et qu'une constante alternative leur partage avec nous les nuits, les jours, les saisons et les années.

C'est ainsi que les doctes qui ont embrassé de faux principes ont admis ces grossières erreurs. Ils ne comprenaient pas qu'il n'existe point de centre dans une étendue infinie : ce centre existât-il, quelle loi contraindrait les corps de s'y fixer plutôt que dans d'autres parties de l'espace? La nature du vide est de céder aux corps pesans, que leur direction tende vers le centre ou loin de lui. Il n'est aucun lieu dans l'univers où les corps restent immobiles, et perdent leur pesanteur : le vide ouvrira sans cesse un facile passage à leur course. Ce centre qu'on suppose ne suffit donc pas pour s'opposer à la dissolution de l'univers.

Præterea quoque jam non omnia corpora fingunt
In medium niti, sed terrarum atque liquorum
Humorem ponti, magnisque e montibus undas,
Et quasi terreno quæ corpore contineantur :
At contra, tenues exponunt aeris auras,
Et calidos simul a medio differrier ignes,
Atque ideo totum circumtremere æthera signis,
Et solis flammam per cœli cærula pasci;
Quod calor a medio fugiens ibi colligat ignes.
Quippe etiam vesci et terra mortalia sæcla :
Nec prorsum arboribus summos frondescere ramos
Posse, nisi a terris paulatim cuique cibatum
Terra det : at supra circum tegere omnia cœlum,
Ne, volucrum ritu flammarum, mœnia mundi
Diffugiant subito, magnum per inane soluta,
Et ne cætera consimili ratione sequantur :
Neve ruant cœli tonitralia templa superne,
Terraque se pedibus raptim subducat, et omnes
Inter permistas terræ cœlique ruinas,
Corpora solventes, abeant per inane profundum :
Temporis ut puncto nihil exstet relliquiarum,
Desertum præter spatium et primordia cæca.
Nam quacunque prius de parti corpora cesse
Constitues, hæc rebus erit pars janua lethi :
Hac se turba foras dabit omnis materiai.
Hæc si perpnosces, parva perfunctus opella
(Namque alid ex alio clarescet), non tibi cæca
Nox iter eripiet, quin ultima Naturai
Pervideas; ita res accendent lumina rebus.

Quelle est la contradiction de ces mêmes philosophes! ils affirment que la tendance vers le centre n'est pas commune à tous les corps; ils la réservent à ceux que l'eau ou la terre compose, tels que les flots amers, les fleuves, les torrens qui se précipitent des montagnes, et tous ces corps que la terre a nourris : tandis que l'air subtil, la flamme active, fuient le centre, et de toutes parts s'amassent dans les plaines d'azur, les orbes éclatans, l'astre pompeux du jour, s'en repaissent sans cesse; ainsi que des sucs féconds sortis de la terre se nourrissent les êtres animés, les fleurs et les végétaux. Par delà la sphère étoilée, ils placent le firmament; enveloppe impénétrable, il comprime les flammes fugitives, qui, s'exhalant du centre, franchiraient sans lui les limites du monde. Le même désordre envahirait la nature entière; le temple des cieux, les foudres, les astres s'écrouleraient sur nos têtes; la terre ébranlée s'ouvrirait, et les peuples, roulés avec les débris ardens des cieux, s'engloutiraient vivans dans des gouffres sans fond. Bientôt il ne resterait de cet univers qu'un amas de poussière et une solitude éternelle. Car qu'importe le lieu où commencerait le désordre? une porte fatale s'ouvrirait pour la destruction, et les élémens en foule se hâteraient de s'y précipiter.

Si ton esprit a reçu ces premières vérités, la philosophie pour toi paraîtra sans voile, la nature n'aura plus de secrets, et tes principes, mutuellement éclaircis, seront les flambeaux qui te conduiront vers des vérités nouvelles.

NOTES

DU LIVRE PREMIER.

Æneadum genetrix, hominum Divumque voluptas,
Alma Venus....

Cette invocation est un des passages les plus célèbres du poëme *de la Nature;* nous citerons ici la traduction en vers de M. de Pongerville, afin que l'on puisse comparer les deux versions du même auteur, dans des genres si différens :

Suprême volupté des hommes et des dieux,
Vénus, toi dont l'amour enfanta nos aïeux,
Du haut de l'Empyrée, ô Vénus, tu fécondes
Les abîmes des flots et les cieux et les mondes.
Source unique de vie, auguste déité,
Tu fais luire à nos yeux la céleste clarté.
A ton aspect s'enfuit l'Aquilon et l'orage,
L'azur du firmament resplendit sans nuage;
Brillante, sous tes pas, des plus vives couleurs,
La terre se revêt du doux éclat des fleurs.
L'Océan te sourit, la lumière s'épure,
Et ton souffle embaumé rajeunit la nature.
Quand les Zéphyrs légers, précurseurs des beaux jours,
De leur fertile haleine éveillent les Amours,
L'oiseau mélodieux t'annonce à nos bocages;
La foule des troupeaux dans les verts pâturages
Bondit, court, et franchit le fleuve impétueux;
Le ciel s'épanouit, l'air est voluptueux;
Les monstres à travers les forêts, les montagnes,
Cherchent en rugissant leurs farouches compagnes :
Tout fermente d'amour aux cieux, au sein des eaux;
Et le monde renaît dans ses hôtes nouveaux.
Vénus, si ton pouvoir au bonheur nous convie,
Et seul ouvre à nos pas les doux champs de la vie,
Que ta flamme divine éclate dans mes vers;
Remplis-moi de ton feu, je chante l'univers!

1. .....De Rerum Natura pangere conor
Memmiadæ nostro.....

Memmius était d'une famille illustre chez les Romains; c'est de sa race que Virgile parle dans ce vers :

Mox Italus Mnestheus, genus a quo nomine Memmi.

Memmius, après avoir rendu des services à sa patrie, fut exilé et mourut dans la Grèce.

2. .....Æterno devinctus volnere amoris.

Au livre VIII de l'*Énéide*, Virgile emploie la même expression :

.....Pater æterno devinctus amore.

3. Eque tuo pendet resupini spiritus ore.

Cette expression, si poétique et si hardie pour nous, l'était moins pour les anciens, d'après l'idée qu'ils se formaient de la nature de l'âme.

4. Nam neque nos agere hoc, patriai tempore iniquo.

Lucrèce composait son poëme à l'époque des conspirations de Catilina et de Clodius.

5. Omnis enim per se Divum natura necesse est
Immortali ævo summa cum pace fruatur.

Il s'agit ici des *intermondes* qu'Épicure appelle μεταχόσμια.

6. .....Nec tangitur ira.

Ce principe était adopté par toutes les sectes anciennes.

7. Primum Graius homo mortales tollere contra.

Ces vers sont adressés à Épicure.

8. Atque *omne immensum* peragravit mente animoque.

Cette expression désigne l'ensemble de toutes les choses, le *grand tout*. Les Grecs lui donnaient les noms de τὸ Πᾶν, *omne*; τὸ ὅλον, *totum*; τῶν ὅλων φύσιν, *universorum naturam*; τῶν ὄντων φύσιν, *rerum naturam*.

9. Tutemet a nobis, jam quovis tempore vatum
Terriloquis victus dictis desciscere quæres?

On a adopté ce sens comme le plus conforme à la marche des idées du poète.

10. Ennius æternis exponit versibus edens.

Ennius composa des annales, des satires, des comédies, des tragédies; il était contemporain de Scipion l'Africain.

11. .....Venti vis verberat incita pontum.

Virgile a imité exactement ce passage.

12. Signa manus dextras ostendunt attenuari
Sæpe salutantum tactu....

Aux portes de Rome étaient placées les statues des dieux *tutélaires*. Lucrèce est le seul auteur de l'antiquité qui rappelle ce fait.

13. .....Namque est in rebus inane.

Dès la plus haute antiquité, le système du *vide* a été l'objet des contestations des savans.

14. Tempus item per se non est....

Les anciens ont été jusqu'à examiner si le temps n'était pas un être réel.

Lucrèce, dans ces vers,

.....Transactum quid sit in ævo,
Tum quæ res instet, quid porro deinde sequatur,

imite Homère :

Ὅς ἤδη τά τ' ἐόντα, τά τ' ἐσσόμενα, πρό τ' ἐόντα.
(*Iliade*, liv. 1, v. 70.)

15. Heraclitus init quorum dux prœlia primus.

Héraclite enseignait la philosophie de Pythagore dépouillée de ses voiles; il exerça la première magistrature d'Éphèse, sa patrie. Il mourut exilé. Son langage obscur, que Lucrèce lui reproche, lui fit donner le surnom de Σκοτεινὸς, *le Ténébreux*.

16. Nec rursum cernunt, exempto rebus inani.

Lucrèce a répété ailleurs une partie des vers qui suivent.

17. Quorum Acragantinus cum primis Empedocles est.

Empédocle d'Agrigente, poète, philosophe et historien célèbre, florissait vers la quatre-vingt-quatrième olympiade. Il ne reste de lui que quelques légers fragmens cités par Aristote et Diogène-Laërce.

18. Quum videamus id extremum cujusque cacumen.

Ce vers, et une partie des suivans, sont répétés dans ce même livre.

19. At rerum quæ sunt primordia, plura adhibere
Possunt, unde queant variæ res quæque creari.

Ces deux vers ont fatigué la sagacité des commentateurs; le sens, qui est cependant très-clair, confirme le raisonnement de Lucrèce.

20. Nunc et Anaxagoræ scrutemur *Homœomeriam:*

Anaxagore, philosophe, objet de l'enthousiasme et de la persécution de ses compatriotes, inventa son *Homœomérie*, afin d'étonner par une hypothèse extraordinaire; on peut-être est-elle le fruit de ces écarts d'imagination, dont les plus grands hommes ne sont pas toujours exempts : Newton commenta l'*Apocalypse.*

21. Quum lapidi lapidem terimus, manare cruorem.

Ce vers est la répétition des précédens. La Grange a traduit ainsi : *Il faudrait que deux cailloux heurtés fissent jaillir du sang.* Ce sens est absurde. L'abbé de Marolles et Des Coutures avaient au moins évité cette faute. C. J. Panckoucke, dans son estimable *Essai de la traduction de Lucrèce*, a rendu ce passage avec clarté.

22. Page 189, ligne 20. *J'aime à puiser aux sources vierges encore...*

Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita solo.....

L'abbé Delille (chant VIII de l'*Imagination*) a dit :

Le projet est hardi, je ne le cèle pas;
Mais des sentiers battus je détourne mes pas :
Loin du vieil Hélicon ma Muse étend ses ailes.
Il est temps de puiser à des sources nouvelles;

Il est temps de marcher couronné de festons
Dont nuls chantres encor n'ont ombragé leurs fronts.

Ailleurs,

Il est temps de puiser, dans ma soif téméraire,
Aux sources dont jamais n'approche le vulgaire.

La belle comparaison qui termine ce passage a été empruntée par les plus grands écrivains.

Le Tasse l'a imitée ainsi :

Così all' egro fanciul porgiamo aspersi
Di soave licor gli orli del vaso :
Succhi amari ingannato intanto ei beve,
E dall' inganno suo vita riceve.

Dans la traduction, Lucrèce a répété deux fois ce beau passage, exactement dans les mêmes termes; en vers, il est reproduit en deux versions différentes. Voici celle du premier livre :

Vers d'autres vérités je dirige mes pas.
Les périls sont nombreux, je ne m'aveugle pas;
Mais la gloire m'appelle, un feu divin m'anime;
De l'antique Hélicon je franchirai la cime.
Sur les bords inconnus je porte mon essor;
J'aime à cueillir des fleurs sur un sol vierge encor :
Il m'est doux de puiser à des sources fécondes,
Qui me conservent pur le cristal de leurs ondes.
J'aspire à des lauriers dont les brillans rameaux
N'ont jamais couronné le front de mes rivaux.
Oui, mon sujet est grand : aux pieds de la nature
De cent chaînes d'airain j'accable l'imposture;
J'affranchis les mortels d'un tyran odieux,
Élevé par la crainte au rang sacré des dieux.
Mais l'austère sagesse, en mon noble délire,
Unit ses fiers accens aux doux sons de ma lyre;
Elle enchaîne les cœurs et flatte en triomphant.
Pour présenter l'absinthe à ce débile enfant,
Sur les bords de la coupe, ainsi ta main savante
Verse d'un miel doré la liqueur décevante;
Et du puissant breuvage ignorant l'âpreté,
Heureux dans son erreur, l'enfant boit la santé.

23. Page 191, ligne 18. *Sans doute le grand tout.. .. ne trouve de barrière.....*

> Omne quod est igitur nulla regione viarum
> Finitum est.

Ce passage a fait croire à certains commentateurs que les idées de Lucrèce sur l'infinité de l'espace et de la matière portaient contradiction. Un examen plus réfléchi a prouvé combien le raisonnement du poète philosophe était juste et profond.

24. Page 195, ligne 7. *Telle est la nature des lieux et de l'espace...*

> Est igitur natura loci, spatiumque profundi,
> Quod neque clara suo percurrere flumina cursu.

L'image d'un fleuve courant pendant des siècles sans nombre, sans être plus près des limites de l'univers qu'en sortant de sa source, est admirable.

25. Page 199, ligne 4. *Et que, sous nos pieds.....*

> Et quæ pondera sunt sub terris, omnia sursum
> Nitier.....

Les anciens avaient deviné les antipodes.

26. Page 201, ligne 21. *Qu'importe le lieu.....*

> Nam quacunque prius de parti corpora cesse.

Ces trois vers ne sont qu'une répétition des images exprimées dans le même paragraphe.

LIBER SECUNDUS.

SUAVE, mari magno, turbantibus æquora ventis,
E terra magnum alterius spectare laborem :
Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas,
Sed, quibus ipse malis careas, quia cernere suave est.
Suave etiam belli certamina magna tueri
Per campos instructa, tua sine parte pericli.
Sed nil dulcius est, bene quam munita tenere
Edita doctrina sapientum templa serena :
Despicere unde queas alios, passimque videre
Errare, atque viam palantes quærere vitæ;
Certare ingenio, contendere nobilitate,
Noctes atque dies niti præstante labore,
Ad summas emergere opes, rerumque potiri.
O MISERAS hominum mentes! o pectora cæca!
Qualibus in tenebris vitæ, quantisque periclis
Degitur hoc ævi, quodcunque est! Nonne videre
Nil aliud sibi Naturam latrare, nisi ut, quum
Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur
Jucundo sensu, cura semota metuque?
ERGO corpoream ad naturam pauca videmus
Esse opus omnino, quæ demant cunque dolorem,
Delicias quoque uti multas substernere possint;

LIVRE DEUXIÈME.

Il est doux de contempler du rivage les efforts des nochers tourmentés par les vents furieux, sur le vaste gouffre des mers [1]. Non que leur infortune ait pour nous des charmes; mais il est doux d'être affranchi de leur effroi douloureux. Il est doux aussi d'observer, à l'abri du danger, des légions homicides se heurtant dans la plaine. Mais quel spectacle délicieux est réservé au sage qui, du temple serein de la philosophie, voit les mortels égarés dans les chemins de la vie, s'arracher de vains droits, ou les palmes du génie, prétendre au chimérique honneur de la naissance, et consumer les jours et les nuits dans des combats honteux pour s'élever à l'opulence et aux grandeurs!

Aveugles et malheureux humains! dans quelles ténèbres dangereuses, dans quels longs tourmens consumez-vous votre rapide existence? Hélas! vous ignorez à quel prix la nature accorde le bonheur : un corps exempt de souffrances, une âme calme, et l'absence de l'erreur.

Mais la nature a borné nos besoins; elle nous permet de jouir à peu de frais des voluptés et de nous préserver des douleurs. La richesse n'est-elle pas dans nos

Gratius interdum neque Natura ipsa requirit.
Si non aurea sunt juvenum simulacra per ædes
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,
Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur;
Nec domus argento fulget, auroque renidet;
Nec citharis reboant laqueata aurataque templa:
Attamen inter se prostrati, in gramine molli,
Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ,
Non magnis opibus; jucunde corpora curant,
Præsertim quum tempestas arridet, et anni
Tempora conspergunt viridantes floribus herbas.
Nec calidæ citius decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis ostroque rubenti
Jactaris, quam si plebeia in veste cubandum est.
Quapropter, quoniam nil nostro in corpore gazæ
Proficiunt, neque nobilitas, neque gloria regni,
Quod superest, animo quoque nil prodesse putandum.
Si non, forte tuas legiones per loca campi
Fervere quum videas belli simulacra cientes,
Fervere quum videas classem lateque vagari;
His tibi cum rebus timefactæ relligiones
Effugiunt animo pavidæ, mortisque timores
Tum vacuum pectus linquunt curaque solutum.
Quod si ridicula hæc ludibriaque esse videmus,
Reveraque metus hominum curæque sequaces
Nec metuunt sonitus armorum nec fera tela,
Audacterque inter reges rerumque potentes
Versantur, neque fulgorem reverentur ab auro,
Nec clarum vestis splendorem purpureai;
Quid dubitas quin omne sit hoc rationis egestas,
Omnis quum in tenebris præsertim vita laboret?

plaisirs? Si, pour soutenir les flambeaux de tes nocturnes festins, l'art n'a point transformé les métaux en statues*, si le pompeux éclat de l'or ne resplendit point dans ton palais, si le son de la cithare mélodieuse ne retentit pas sous tes vastes lambris; étendu mollement au bord des ruisseaux, sous la fraîche épaisseur de la feuillée naissante, pressant les verts gazons, tu savoures de faciles et doux plaisirs, surtout lorsque de son sourire le printemps écarte les tempêtes et parsème la prairie du vif éclat des fleurs. La nature nous partage également. Le prince, sous la pourpre qui le couvre, n'est pas plus à l'abri des douleurs que le pâtre sous sa tunique indigente.

Si le faste, l'opulence et le rang suprême ne préservent point nos corps de la douleur, procurent-ils la félicité de l'âme? Non, non; quand les terribles légions font flotter leurs drapeaux dans nos champs, quand la mer écume sous le poids de nos vaisseaux gros de guerriers, la superstition farouche propage la crainte de la mort, et bannit la paix de ton âme consternée.

Absurde et vaine terreur! Le fracas des armes n'impose pas même aux soucis rongeurs; leur foule renaissante marche fièrement à la suite des rois; et, sans respecter ni la pourpre ni le diadème, ils siègent sur le trône à côté des pâles tyrans. Qui peut douter que ces maux ne soient le fruit d'une raison obscurcie dans les épaisses ténèbres dont notre vie est entourée?

Nam, veluti pueri trepidant atque omnia cæcis
In tenebris metuunt : sic nos in luce timemus
Interdum nihilo quæ sunt metuenda magis quam
Quæ pueri in tenebris pavitant, finguntque futura.
Hunc igitur terrorem animi tenebrasque necesse est
Non radii solis neque lucida tela diei
Discutiant, sed Naturæ species ratioque.
Nunc age : quo motu genitalia materiai
Corpora res varias gignant, genitasque resolvant,
Et qua vi facere id cogantur, quæve sit ollis
Reddita mobilitas magnum per inane meandi,
Expediam : tu te dictis præbere memento.
Nam certe non inter se stipata cohæret
Materies; quoniam minui rem quamque videmus,
Et quasi longinquo fluere omnia cernimus ævo,
Ex oculisque vetustatem subducere nostris :
Quum tamen incolumis videatur summa manere;
Propterea quia quæ decedunt corpora cunque,
Unde abeunt, minuunt; quo venere, augmine donant;
Illa senescere, at hæc contra florescere cogunt;
Nec remorantur ibi. Sic rerum summa novatur
Semper, et inter se mortales mutua vivunt :
Augescunt aliæ gentes, aliæ minuuntur;
Inque brevi spatio mutantur sæcla animantum,
Et, quasi cursores, vitai lampada tradunt.

Si cessare putas rerum primordia posse,
Cessandoque novos rerum progignere motus,

Ainsi que le timide enfant s'épouvantant dans l'ombre de la nuit [3], l'homme est le jouet d'une crainte non moins frivole pendant la clarté du jour. Pour calmer ce vain effroi, pour dissiper les ombres de l'erreur, n'empruntons ni l'éclat du jour, ni les feux du soleil; mais livrons-nous à l'étude profonde de la nature.

Maintenant, ô Memmius! apprenons par quel pouvoir les élémens forment les différens êtres, et comment ils les détruisent en se séparant; par quelle impulsion rapide ils traversent en tous sens les gouffres infinis de l'espace et du vide.

Souviens-toi de mes premières leçons. La matière ne peut, en s'amassant, rester immobile [4]; car tous les corps subissent une altération; leurs émanations continuelles les atténuent par degrés jusqu'au jour où ils disparaissent entièrement. Cependant la masse de l'univers ne souffre point de ces pertes particulières : les élémens, en se séparant de certains objets, vont en accroître d'autres, et ils ne laissent paraître d'un côté l'empreinte de la décrépitude, que pour faire éclater ailleurs la fleur de la jeunesse. Ils se livrent à une éternelle inconstance, qui sans cesse renouvelle la nature. Les espèces mortelles se transmettent rapidement l'existence : les unes se multiplient, les autres s'apauvrissent; les générations se pressent, et n'assistent qu'un moment aux scènes du monde; ainsi qu'à la course des jeux sacrés, nous nous transmettons de main en main le flambeau de la vie [5].

Tu t'abuses, ô Memmius! si tu crois que les principes élémentaires se livrent un moment au repos, et

Avius a vera longe ratione vagaris.
Nam, quoniam per inane vagantur cuncta, necesse est
Aut gravitate sua ferri primordia rerum,
Aut ictu forte alterius : nam, cita superne,
Obvia quum flixere, fit ut diversa repente
Dissiliant : neque enim mirum, durissima quæ sint,
Ponderibus solidis, neque quidquam a tergis obstet.

Et quo jactari magis omnia materiai
Corpora pervideas, reminiscere Totius imum
Nil esse in summa ; neque habere ubi corpora prima
Consistant; quoniam spatium sine fine modoque est,
Immensumque patere in cunctas undique partes
Pluribus ostendi, et certa ratione probatum est.
Quod quoniam constat, nimirum nulla quies est
Reddita corporibus primis per inane profundum;
Sed magis assiduo varioque exercita motu,
Partim intervallis magnis conflicta resultant;
Pars etiam brevibus spatiis nexantur ab ictu.
Et quæcunque, magis condenso conciliatu,
Exiguis intervallis connexa, resultant,
Endopedita suis perplexis ipsa figuris;
Hæc validas saxi radices, et fera ferri
Corpora constituunt, et cetera de genere horum
Paucula : quæ porro magnum per inane vagantur,
Et cita dissiliunt longe, longeque recursant
In magnis intervallis; hæc aera rarum
Sufficiunt nobis, et splendida lumina solis.
Multaque præterea magnum per inane vagantur,
Consiliis rerum quæ sunt rejecta, nec usquam

que cette inaction enfante de nouveaux mouvemens; les élémens traversent le vide, soit en cédant à l'entraînement de la pesanteur, soit en obéissant à l'impulsion d'une cause étrangère. En se précipitant des hautes régions, ils rencontrent d'autres élémens qui les écartent de leur direction : ils sont pesans, solides, inaltérables, et dans leur essor, ne trouvant aucun obstacle, ils parcourent à jamais la profondeur de l'espace.

Pour mieux bannir ton doute, songe qu'il n'existe pas dans l'univers de lieu où les corps, après leur arrivée, puissent se fixer, parce que l'espace est sans bornes, et que partout s'ouvre l'immensité. Utile vérité, dont je t'ai déjà prouvé l'existence.

Les élémens ne ralentissent jamais leur essor; ils cèdent sans cesse à une impulsion variée dans ses effets; les uns parcourent une énorme distance; les autres, moins écartés, s'unissent dans leur cours. Quand leur union est intime, leurs tissus analogues se lient étroitement par d'invincibles nœuds; ils produisent les rochers, les métaux et les corps solides. Au contraire, quand le choc les disperse et les fait flotter sans liaison dans l'espace, ils composent le fluide aérien, ou nourrissent la lumière du jour.

D'autres nagent incertains dans le vide, ne pouvant participer à aucun assemblage, ou s'en trouvant écartés

Consociare etiam motus potuere recepta :
Cujus, uti memoro, rei simulacrum et imago
Ante oculos semper nobis versatur et instat.
Contemplator enim, quum solis lumina cunque
Insertim fundunt radios per opaca domorum;
Multa minuta, modis multis, per inane, videbis
Corpora misceri, radiorum lumine in ipso;
Et velut æterno certamine prœlia pugnasque
Edere turmatim certantia; nec dare pausam,
Conciliis et discidiis exercita crebris :
Conjicere ut possis ex hoc, primordia rerum
Quale sit in magno jactari semper inani.
Duntaxat rerum magnarum parva potest res
Exemplare dare et vestigia notitiai.
Hoc etiam magis hæc animum te advertere par est
Corpora, quæ in solis radiis turbare videntur;
Quod tales turbæ motus quoque materiai
Significant clandestinos cæcosque subesse.
Multa videbis enim plagis ibi percita cæcis
Commutare viam, retroque repulsa, reverti
Nunc huc, nunc illuc, in cunctas denique partes.
Scilicet hic a principiis est omnibus error.
Prima moventur enim per se primordia rerum;
Inde ea quæ parvo sunt corpora conciliatu,
Et quasi proxima sunt ad vires principiorum,
Ictibus illorum cæcis impulsa cientur;
Ipsaque, quæ porro paulo majora, lacessunt.
Sic a principiis ascendit motus, et exit
Paulatim nostros ad sensus, ut moveantur
Illa quoque, in solis quæ lumine cernere quimus;
Nec, quibus id faciant plagis, apparet aperte.

comme étrangers au mouvement général. Chaque jour tu peux en apercevoir l'image sensible [6]. Lorsque dans un lieu ténébreux s'introduit un rayon du soleil, dans le cône brillant de légers corpuscules courent rapidement, s'élèvent, retombent, se pressent, s'attirent, se poursuivent. Tantôt rapprochés, tantôt désunis, ils semblent se livrer d'éternels combats. Leurs intarissables flots peuvent te donner l'idée des élémens créateurs qui promènent leur lutte féconde dans la nature entière. Ainsi les plus communs objets, médités par la raison, nous révèlent souvent d'importantes vérités.

Ces faibles corps, mus rapidement dans le rayon du soleil, sont d'autant plus dignes de ton attention, que leurs ébats même naissent du choc invisible de la matière : les particules élémentaires, par de faibles et imperceptibles écarts dans leur route, les frappent, les entraînent, les repoussent et les font tourbillonner sans fin.

En effet, les premiers élémens dont l'essence est l'agitation, impriment leurs mouvemens aux corps les plus déliés et les plus aptes à recevoir leur contact, qui, se propageant et s'augmentant en raison de la force des objets qu'il agite, devient par degrés sensible comme dans les molécules qui tourbillonnent dans le cône lumineux, quoique la cause première du mouvement soit cachée à nos yeux.

Nunc, quæ mobilitas sit reddita materiai
Corporibus, paucis licet hinc cognoscere, Memmi.
Primum, Aurora novo quum spargit lumine terras,
Et variæ volucres, nemora avia pervolitantes,
Aera per tenerum liquidis loca vocibus opplent;
Quam subito soleat sol ortus tempore tali
Convestire sua perfundens omnia luce,
Omnibus in promptu manifestumque esse videmus.
At vapor is, quem sol mittit lumenque serenum,
Non per inane meat vacuum; quo tardius ire
Cogitur, aerias quasi quum diverberet undas:
Nec singillatim corpuscula quæque vaporis,
Sed complexa meant inter se, cunque globata.
Quapropter simul inter se retrahuntur; et extra
Officiuntur, uti cogantur tardius ire.
At, quæ sunt solida primordia simplicitate,
Quum per inane meant vacuum, nec res remoratur
Ulla foris, atque ipsa suis e partibus unum,
Unum in quem cœpere locum connixa feruntur;
Debent nimirum præcellere mobilitate,
Et multo citius ferri quam lumina solis;
Multiplicisque loci spatium transcurrere eodem
Tempore, quo solis pervolgant fulgura cœlum:
Nam neque consilio debent tardata morari,
Nec perscrutari primordia singula quæque,
Ut videant, qua quidque geratur cum ratione.
At quidam contra hæc, ignari, materiai
Naturam non posse, deûm sine numine, rentur
Tantopere humanis rationibus ac moderatis,
Tempora mutare annorum, frugesque creare.

Apprends, surtout, quelle est la mobilité des élemens de la matière. Quand l'aurore verse ses feux nouveaux sur la terre; quand les oiseaux, saluant son réveil, voltigent sous les frais ombrages émus par les flots de leur suave mélodie; avec quel prompt essor la lumière du haut du firmament s'épanche sur la terre, et revêt la nature d'un voile resplendissant! Pourtant ces feux lancés du foyer du soleil ne se précipitent pas à travers un vide impalpable; ils combattent le fluide aérien, et sont froissés par un choc qui ralentit leur course. D'ailleurs ils ne sont point, comme les premiers élémens, simples et isolés; ils composent leur masse de différens faisceaux; leur propre masse, et le fluide qu'ils traversent, leur présentent des obstacles. Tandis que les purs élémens, simples et inaltérables, formant une masse unique, à l'abri des obstacles extérieurs, et réunissant leurs efforts vers le but de leur première impulsion, sont plus actifs, et peuvent, dans un temps égal, franchir un espace plus considérable que les rayons du soleil, lorsqu'ils tombent de la voûte céleste jusqu'à nos yeux. Car tu ne croiras pas que les élémens s'arrêtent volontairement, ni qu'ils aient concerté entre eux des lois invisibles qui les assujétissent.

Des sages cependant ont cru que la matière ne pouvait, sans le secours des dieux, régler la marche des saisons, alimenter les humains, enrichir la terre de ses fruits, la revêtir de sa parure, et rouvrir à chaque es-

Nec jam cetera, mortales quæ suadet adire,
Ipsaque deducit dux vitæ dia Voluptas,
Ut res per Veneris blanditim sæcla propagent,
Ne genus occidat humanum; quorum omnia causa
Constituisse deos fingunt : sed in omnibu' rebus
Magnopere a vera lapsi ratione videntur.
Nam, quamvis rerum ignorem primordia quæ sint,
Hoc tamen ex ipsis cœli rationibus ausim
Confirmare, aliisque ex rebus reddere multis,
Nequaquam nobis divinitus esse creatam
Naturam mundi, quæ tanta est prædita culpa :
Quæ tibi posterius, Memmi, faciemus aperta.
Nunc id quod superest de motibus expediemus.
Nunc locus est, ut opinor, in his illud quoque rebus
Confirmare tibi, nullam rem posse sua vi
Corpoream sursum ferri, sursumque meare.
Ne tibi dent in eo flammarum corpora fraudem :
Sursus enim vorsus gignuntur, et augmina sumunt;
Et sursum nitidæ fruges arbustaque crescunt,
Pondera, quantum in se est, quum deorsum cuncta ferantur.
Nec, quum subsiliunt ignes ad tecta domorum,
Et celeri flamma degustant tigna trabesque,
Sponte sua facere id, sine vi subigente, putandum est:
Quod genus, e nostro quum missus corpore sanguis
Emicat exsultans alte, spargitque cruorem.
Nonne vides etiam quanta vi tigna trabesque
Respuat humor aquæ? Nam quam magi' mersimus altum
Directa, et magna vi multi pressimus ægre,
Tam cupide sursum revomit magis, atque remittit,
Plus ut parte foras emergant, exsiliantque;

pèce les portes de la vie. Insensés! ils ignorent que la suave volupté est leur unique souveraine; qu'elle seule convie les êtres au plaisir, et que Vénus, par ses douces caresses, invite les espèces à repeupler le monde. C'est ainsi qu'ils ont feint des dieux créateurs[7], vain système, démenti par l'univers entier. Oui, si j'ignorais encore les secrets de la nature, le spectacle du ciel et de la terre, les vicissitudes du monde, son ordre imparfait, tout m'aurait dit qu'il n'est point sorti de la main des Immortels. Mais réservons ces vérités à un autre temps, et reprenons l'examen des premiers élémens.

C'est ici qu'il faut te prouver, Memmius, que nul corps, par sa propre essence, ne tend à s'élever[8]. Ne te laisse point abuser par la flamme qui sans cesse s'accroît et s'élance en pétillant. Les arbres, les moissons ne croissent non plus qu'en s'éloignant du sol nourricier, quoique la nature des corps pesans les en rapproche nécessairement. C'est donc en recevant l'impulsion d'un moteur secret renfermé dans leur sein, que les flammes de l'incendie, élevées au faîte de nos demeures, en dévorent les combles; comme le sang échappé de la veine s'élance en jet de pourpre. Vois encore l'eau repousser les énormes pilotis que mille bras vigoureux s'efforcent de retenir sous les flots courroucés, qui se hâtent de revomir ces masses étrangères; sans cesse on les entasse, et sans cesse l'onde les rejette et les fait surnager plus qu'à demi au dessus de sa surface écumante. Tu ne doutes pas cependant que, par leur propre pesanteur, ces corps

Nec tamen hæc, quantum est in se, dubitamus, opinor,
Quin vacuum per inane deorsum cuncta ferantur.
Sic igitur debent flammæ quoque posse per auras
Aeris expressæ sursum succedere, quanquam
Pondera, quantum in se est, deorsum deducere pugnent.
Nocturnasque faces cœli sublime volantes,
Nonne vides longos flammarum ducere tractus,
In quascunque dedit partes Natura meatum?
Non cadere in terram stellas et sidera cernis?
Sol etiam summo de vertice dissupat omnes
Ardorem in partes, et lumine conserit arva:
In terras igitur quoque solis vergitur ardor;
Transversosque volare per imbres fulmina cernis;
Nunc hinc, nunc illinc abrupti nubibus ignes
Concursant; cadit in terras vis flammea volgo.
Illud in his quoque te rebus cognoscere avemus:
Corpora quum deorsum rectum per inane feruntur,
Ponderibus propriis, incerto tempore ferme,
Incertisque locis, spatio decedere paulum,
Tantum quod nomen mutatum dicere possis.

Quod nisi declinare solerent, omnia deorsum,
Imbris uti guttæ, caderent per inane profundum;
Nec foret offensus natus, nec plaga creata
Principiis; ita nil unquam Natura creasset.
Quod si forte aliquis credit graviora potesse
Corpora, quo citius rectum per inane feruntur,
Incidere e supero levioribus, atque ita plagas
Gignere, quæ possint genitales reddere motus;
Avius a vera longe ratione recedit.

ne descendent dans le vide. Il en est ainsi de la flamme qui ne doit son essor qu'à une force étrangère, tandis que sa propre masse la contraint à se rapprocher du sol. Ne vois-tu pas, quoique légers, les brillans météores descendre du haut des airs à travers les voiles de la nuit, partout où le vide leur ouvre le passage 9? Ne vois-tu pas les flambeaux nocturnes se détacher du ciel et se précipiter sur la terre? et le soleil lui-même, du sommet de la voûte azurée, précipite des torrens de chaleur et de lumière dont il inonde l'espace. Enfin, vois la foudre, à travers les nuages qu'elle brise, s'ouvrir rapidement une route sur la terre ébranlée de son fracas.

Cependant, observons que les élémens, infidèles à leurs cours perpendiculaires, en tombant vers les régions inférieures, s'écartent insensiblement de leur ligne verticale dans des temps et des espaces indéterminés; mais ces déclinaisons sont si légères, qu'à peine ma muse peut-elle leur trouver un nom.

Les élémens, sans ces déviations secrètes, n'étant point repoussés, tomberaient comme les gouttes de la pluie, et, ne se heurtant jamais, ne pourraient se livrer aux luttes fécondes qui vivifient la nature.

Tu supposes, peut-être, que les élémens les plus pesans, attirés plus rapidement dans leur chute directe, tombent sur les plus légers, et par ce choc se procurent mutuellement un pouvoir créateur : c'est, ô Memmius! s'écarter du chemin de la vérité. Il est vrai qu'en tra-

Nam per aquas quæcunque cadunt atque aera deorsum,
Hæc, pro ponderibus, casus celerare necesse est;
Propterea, quia corpus aquæ, naturaque tenuis
Aeris haud possunt æque rem quamque morari :
Sed citius cedunt gravioribus exsuperata.
At contra nulli, de nulla parte, neque ullo
Tempore inane potest vacuum subsistere rei,
Quin, sua quod natura petit, concedere pergat.
Omnia quapropter debent per inane quietum
Æque ponderibus non æquis concita ferri.
Haud igitur poterunt levioribus incidere unquam
Ex supero graviora; neque ictus gignere per se,
Qui varient motus per quos Natura genat res.
Quare etiam atque etiam paulum clinare necesse est
Corpora, nec plus quam minimum, ne fingere motus
Obliquos videamur, et id res vera refutet.
Namque hoc in promptu manifestumque esse videmus,
Pondera, quantum in se est, non posse obliqua meare,
Ex supero quum præcipitant; quod cernere possis.
Sed nihil omnino recta regione viai
Declinare, quis est qui possit cernere, sese?

Denique, si semper motus, connectitur omnis,
Et vetere exoritur semper novus ordine certo,
Nec declinando faciunt primordia motus
Principium quoddam, quod fati fœdera rumpat,
Ex infinito ne causam causa sequatur :
Libera per terras unde hæc animantibus exstat,
Unde est hæc, inquam, fatis avolsa voluntas,
Per quam progredimur, quo ducit quemque voluptas,

versant les fluides, les corps redoublent de vitesse à raison de leur poids, parce qu'il est de la nature de l'onde ou de l'air de céder plus facilement aux corps les plus graves, et de n'opposer de résistance qu'en proportion du choc qu'ils ont reçu. Mais telle n'est pas l'essence du vide : il ne résiste à aucun corps ; il leur ouvre un passage également libre. Ainsi les purs élémens, quelle que soit l'inégalité de leur masse, se meuvent avec une égale rapidité dans le vide, théâtre inactif de leur éternelle fécondité. Les corps les plus pesans ne peuvent donc, dans leur trajet, combattre ni se heurter avec les plus légers, et animer au hasard, par leur mobilité, la scène immense et variée de la nature.

Je le répète, ami, les élémens, par un oblique essor, s'écartent de leur ligne; mais songe que ce détour est tellement insensible, qu'il ne peut être aperçu que par la pensée. Ne m'accuse pas, en établissant cette obliquité, d'imposer des lois à l'univers. Il est évident, et l'œil seul nous le révèle, que les objets pesans tombent en suivant une ligne perpendiculaire; mais l'organe le plus exquis suffirait-il pour décider, si dans leur chute immense ils ne subissent pas une légère déviation?

Dès l'éternité, si tous les mouvemens dans la nature sont enchaînés, si la nécessité les fait naître régulièrement les uns des autres, si la déclinaison des élémens variant les combinaisons ne vient rompre l'enchaînement éternel des causes et des effets[10], né d'un uniforme et unique principe, d'où vient cette liberté dont jouissent les êtres intelligens, ces déterminations soudaines et indépendantes, ce pouvoir d'éviter la douleur, d'appeler

Declinamus item motus, nec tempore certo,
Nec regione loci certa, sed ubi ipsa tulit mens.
Nam, dubio procul, his rebus sua cuique voluntas
Principium dat; et hinc motus per membra rigantur.
Nonne vides etiam, patefactis tempore puncto
Carceribus, non posse tamen prorumpere equorum
Vim cupidam tam desubito, quam mens avet ipsa?
Omnis enim totum per corpus materiai
Copia conquiri debet, concita per artus
Omnes, ut studium mentis connexa sequatur;
Ut videas initum motus a corde creari,
Ex animique voluntate id procedere primum;
Inde dari porro per totum corpus et artus.
Nec simile est, ut quum impulsi procedimus ictu,
Viribus alterius magnis magnoque coactu :
Nam tum materiam totius corporis omnem
Perspicuum est, nobis invitis, ire rapique,
Donicum eam refrænavit per membra voluntas.
Jamne vides igitur, quanquam vis extera multos
Pellit, et invitos cogit procedere sæpe,
Præcipitesque rapit, tamen esse in pectore nostro
Quiddam, quod contra pugnare obstareque possit;
Cujus ad arbitriùm quoque copia materiai
Cogitur interdum flecti per membra, per artus,
Et projecta refrænatur, retroque residit?
Quare in seminibus quoque idem fateare necesse est,
Esse aliam, præter plagas et pondera, causam
Motibus, unde hæc est nobis innata potestas,
De nihilo quoniam fieri nil posse videmus.
Pondus enim prohibet ne plagis omnia fiant,

le plaisir, et d'arracher ainsi la volonté au destin? Car nos actions ne sont dépendantes ni des temps, ni des lieux déterminés : elles naissent de notre volonté propre; c'est elle qui donne le signal et soumet les sens à son empire. Vois les coursiers fougueux à l'instant où la barrière s'ouvre; ils frémissent de ne pouvoir atteindre le but au gré de leur bouillante ardeur. Il faut donc que tous les feux épars dans leurs membres se réunissent soudain pour obéir à l'âme. Tu le vois donc, le principe du mouvement est dans le cœur; la volonté avertit chaque organe, qui s'empresse d'obéir à sa loi souveraine.

Il n'en est pas ainsi quand une force étrangère nous attaque et nous soumet; la masse du corps, entraînée sans notre participation jusqu'au moment où la volonté se manifeste, impose un frein au désordre, et comprime ce mouvement étranger. Tu le vois, quelles que soient ces causes extérieures qui agissent sur l'homme à son insu, il règne au fond du cœur une puissance qui réprime ces mouvemens involontaires, et détourne à son gré le cours des choses, le modifie, ou l'anéantit.

Cette vérité nous décèle, dans les principes de la matière, une affection différente de la pesanteur et du choc, qui est la source de notre liberté, il faut en convenir; car le plus léger effet n'existe pas sans cause. J'avouerai que la pesanteur régularise tous les mouvemens, et les

Externa quasi vi; sed ne mens ipsa necessum
Intestinum habeat cunctis in rebus agendis,
Et devicta quasi cogatur ferre patique :
Id facit exiguum CLINAMEN principiorum,
Nec regione loci certa, nec tempore certo.
NEC stipata magis fuit unquam materiai
Copia, nec porro majoribus intervallis.
Nam neque adaugescit quidquam, neque deperit inde.
Quapropter, quo nunc in motu principiorum
Corpora sunt, in eodem anteacta ætate fuere,
Et posthac semper simili ratione ferentur.
Et quæ consuerunt gigni, gignentur eadem
Conditione; et erunt, et crescent, inque valebunt,
Quantum cuique datum est per fœdera Naturai.
Nec rerum summam commutare ulla potest vis.
Nam neque quo possit genus ullum materiai
Effugere ex Omni, quidquam est; neque rursus in Omne
Unde coorta queat nova vis irrumpere, et omnem
Naturam rerum mutare et vertere motus.

ILLUD in his rebus non est mirabile : quare,
Omnia quum rerum primordia sint in motu,
Summa tamen summa videatur stare quiete,
Præterquam si quid proprio dat corpore motus.
Omnis enim longe nostris ab sensibus infra
Primorum natura jacet : quapropter, ubi illa
Cernere jam nequeas, motus quoque surpere debent;
Præsertim quum, quæ possimus cernere, celent
Sæpe tamen motus, spatio diducta locorum.
Nam sæpe in colli tondentes pabula læta

dispense d'être le fruit d'un choc et d'un pouvoir étrangers; mais si l'âme n'a point pour mobile une force intime, si elle n'est point passive, elle doit à la *déclinaison*, au mouvement divergent de la matière, son intelligence et sa liberté.

Apprends encore que la masse des élémens n'a jamais été plus grande et plus faible qu'elle ne l'est aujourd'hui. Les facultés, les mouvemens dont ils sont doués, sont les mêmes que dans les siècles les plus reculés, et ils les conserveront éternellement. Les objets que la nature a coutume d'enfanter renaîtront d'âge en âge asservis aux mêmes lois; présens et cachés alternativement aux scènes de la vie, ils recommenceront sans cesse leurs rôles éternels. Ne crains pas que la dissolution partielle des corps ébranle le grand Tout: aucune force ne peut en triompher; infini dans son pouvoir et dans son espace, il n'existe aucun lieu qui puisse recevoir les débris arrachés à son ensemble, ni qui facilite l'incursion d'élémens étrangers et ennemis. L'ordre et la puissance de la nature sont immuables, et lasseront le temps.

Ne sois pas surpris si, dans sa marche constante, l'univers paraît être immobile, ou ne recevoir d'autre impulsion que celle qui est propre à chaque individu; car les élémens créateurs se dérobent à nos sens. Leur mouvement doit être non moins insensible que leur masse, puisque la distance cache même à nos yeux l'essor des objets les plus sensibles. Vois sur les collines verdoyantes les brebis attirées par une herbe épaisse où brillent encore les perles de la rosée. Les folâtres agneaux, enivrés d'un lait pur, bondissent à côté de leurs mères, et s'es-

Lanigeræ reptant pecudes, quo quamque vocantes
Invitant herbæ gemmantes rore recenti;
Et satiati agni ludunt blandeque coniscant :
Omnia quæ nobis longe confusa videntur,
Et veluti in viridi candor consistere colli.
Præterea magnæ legiones quum loca cursu
Camporum complent, belli simulacra cientes;
Et circumvolitant equites, mediosque repente
Tramittunt valido quatientes impete campos;
Fulgur ibi ad cœlum se tollit, totaque circum
Ære renidescit tellus, subterque virûm vi
Excitur pedibus sonitus, clamoreque montes
Icti rejectant voces ad sidera mundi :
Et tamen est quidam locus altis montibus, unde
Stare videtur, et in campis consistere fulgur.
Nunc age: jam deinceps cunctarum exordia rerum
Qualia sint, et quam longe distantia formis,
Percipe, multigenis quam sint variata figuris;
Non quod multa parum simili sint prædita forma,
Sed quia non volgo paria omnibus omnia constant.
Nec mirum : nam quum sit eorum copia tanta,
Ut neque finis, uti docui, neque summa sit ulla;
Debent nimirum non omnibus omnia prorsum
Esse pari filo, similique affecta figura.
Præterea genus humanum, mutæque natantes
Squammigerûm pecudes, et læta arbusta, feræque,
Et variæ volucres, lætantia quæ loca aquarum
Concelebrant circum ripas, fontesque, lacusque;
Et quæ pervolgant nemora avia pervolitantes :
Horum unum quodvis generatim sumere perge;

saient à des luttes innocentes[11]. Ce mobile tableau se confond dans un vague lointain, et permet à nos yeux de distinguer le contraste de la verdure des gazons et de l'albâtre des troupeaux. Sous ses étendards flottans, vois-tu cette armée nombreuse franchir la plaine à grands pas? Tantôt des escadrons légers voltigent à côté des légions; tantôt ils s'élancent rapidement, en soulevant la poussière des glèbes. Les brillantes armures, les glaives font rejaillir les rayons du soleil; les champs se colorent du reflet de l'airain; le sol s'ébranle sous les pas tumultueux; les cris guerriers, répétés dans les rochers ténébreux, retentissent jusqu'aux voûtes du monde : et cependant, vue du sommet des montagnes, cette multitude agitée semble se confondre avec les sillons de la plaine.

Explorons maintenant la différence des corps et la variété de leur configuration, non qu'ils présentent de grandes différences dans leur forme, mais parce que les êtres qu'ils enfantent n'ont jamais de ressemblance parfaite. Cesse de t'étonner, en te rappelant que la masse des élémens est illimitée; je t'ai déjà prouvé cette vérité. Tu concevras que la nature, en reproduisant les mêmes formes, ne peut retracer tous leurs contours avec une fidélité absolue.

Observe les humains, les muets habitans de l'onde, les reptiles armés d'écailles, les féconds arbrisseaux, les monstres des forêts, l'innombrable famille des oiseaux, ceux qui habitent le bord des mers, des fleuves, des fontaines, des lacs, et les chantres solitaires du bocage; compare les individus de chaque espèce, et tu

Invenies tamen inter se distare figuris.
Nec ratione alia proles cognoscere matrem,
Nec mater posset prolem : quod posse videmus,
Nec minus atque homines inter se nota cluere.

. . .

Nam sæpe ante Deum vitulus delubra decora
Thuricremas propter mactatus concidit aras,
Sanguinis exspirans calidum de pectore flumen :
At mater, virides saltus orbata peragrans,
Linquit humi pedibus vestigia pressa bisulcis,
Omnia convisens oculis loca, si queat usquam
Conspicere amissum fœtum; completque querelis
Frondiferum nemus adsistens, et crebra revisit
Ad stabulum, desiderio perfixa juvenci :
Nec teneræ salices, atque herbæ rore vigentes,
Fluminaque ulla queunt, summis labentia ripis,
Oblectare animum subitamque avertere curam;
Nec vitulorum aliæ species per pabula læta
Derivare queunt alio curaque levare :
Usque adeo quiddam proprium notumque requirit.
Præterea teneri tremulis cum vocibus hædi
Cornigeras norunt matres, agnique petulci
Balantum pecudes : ita, quod Natura reposcit,
Ad sua quisque fere decurrunt ubera lactis.
Postremo quodvis frumentum, non tamen omne
Quodque suo in genere inter se simile esse videbis,
Quin intercurrat quædam distantia formis :
Concharumque genus parili ratione videmus
Pingere telluris gremium, qua mollibus undis

reconnaîtras des différences sensibles. Et comment, sans le secours de ces nuances utiles, les mères reconnaîtraient-elles leur famille, et les enfans distingueraient-ils leurs mères? Jamais l'instinct éloquent de la nature ne les trompe, et l'intelligence humaine ne peut rien de plus.

Lorsqu'aux autels du sacrifice, la hache sacrée frappe un jeune taureau, et fait jaillir de son cœur expirant un ruisseau de sang qui fume et bouillonne[12], sa mère, qui déjà n'est plus mère, s'échappe, parcourt les sinueux détours des bois, imprime la trace de ses pas rapides sur le sol mouvant; son regard attentif interroge tous les lieux; elle leur demande le fils qu'on lui a ravi; et son cri lugubre fait retentir la forêt solitaire; elle revient sans cesse à l'étable déserte; immobile, elle semble l'interroger : ni les tendres saules, ni l'herbe rafraîchie par la rosée, ni les bords fleuris du fleuve accoutumé, ne la détournent de ses soins douloureux; les jeunes troupeaux bondissant dans la prairie ne peuvent faire illusion à son cœur; tant lui est connu l'objet de sa pénible recherche!

Le chevreau, dont la voix est encore tremblante, distingue sa mère dans la foule, et vers la brebis bêlante accourt le débile agneau. La nature leur apprend à connaître le sein qui les nourrit.

Dans ces flots d'épis balancés par le zéphir, tu n'en peux trouver deux d'une ressemblance exacte; ces différences sont encore plus sensibles dans ces innombrables coquillages qui colorent les flancs de la terre, aux lieux où jadis l'Océan fit gronder ses flots. Pourquoi les élé-

Litoris incurvi bibulam pavit æquor arenam.
Quare etiam atque etiam simili ratione necesse est,
Natura quoniam constant, neque facta manu sunt
Unius ad certam formam primordia rerum,
Dissimili inter se quædam volitare figura.
Perfacile est jam animi ratione exsolvere nobis
Quare fulmineus multo penetralior ignis,
Quam noster fluat e tædis terrestribus ortus.
Dicere enim possis cœlestem fulminis ignem
Subtilem magis e parvis constare figuris,
Atque ideo transire foramina, quæ nequit ignis
Noster hic e lignis ortus, tædaque creatus.
Præterea lumen per cornu transit; at imber
Respuitur: quare? nisi luminis illa minora
Corpora sunt, quam de quibus est liquor almus aquarum.

Et quamvis subito per colum vina videmus
Perfluere: at contra tardum cunctatur olivum,
Aut quia nimirum majoribus est elementis,
Aut magis hamatis inter se, perque plicatis.
Atque ideo fit uti non tam deducta repente
Inter se possint primordia singula quæque,
Singula per cujusque foramina permanare.
Huc accedit uti mellis lactisque liquores
Jucundo sensu linguæ tractentur in ore;
At contra tetra absinthi natura, ferique
Centauri, fœdo pertorquent ora sapore:
Ut facile agnoscas e lævibus atque rotundis
Esse ea, quæ sensus jucunde tangere possunt;

mens ne subiraient-ils pas la même variété? ils sont l'ouvrage de la nature aveugle, l'art ne les a point façonnés dans un moule commun. Ils doivent donc, sous des formes variées, nager balancés dans l'éternel espace. Ainsi tu devines pourquoi les traits de la foudre sont plus pénétrans que le feu sorti des corps terrestres : car, formés d'élémens plus subtils, ils traversent rapidement les issues interdites à des feux lourds et grossiers.

Pourquoi la corne offre-t-elle un passage aux traits de la lumière, tandis qu'elle l'interdit à l'onde? sinon que la lumière, se composant d'élémens plus déliés, acquiert plus d'activité que le fluide aqueux.

Le vin s'ouvre un chemin facile à travers les pores du filtre, et l'huile n'en sort que goutte à goutte; parce que les sucs du fruit de l'olivier, formés de principes pesans, entrelacés, ne peuvent se diviser assez promptement pour envahir les veines tortueuses de la pierre, et se frayer une issue.

Si la suavité du miel et du lait dilate délicieusement les fibres du palais, et si l'âpre centaurée et l'amère absinthe les irritent et les déchirent, tu reconnais que les douces saveurs résultent d'élémens lisses et arrondis, et que l'amertume et l'âcreté naissent de la réunion de principes recourbés, qui, fortement enlacés dans leur

At contra, quæ amara atque aspera cunque videntur,
Hæc magis hamatis inter se nexa teneri,
Proptereaque solere vias rescindere nostris
Sensibus, introituque suo perrumpere corpus.
Omnia postremo bona sensibus, et mala tactu,
Dissimili inter se pugnant perfecta figura :
Ne tu forte putes serræ stridentis acerbum
Horrorem constare elementis lævibus æque
Ac musæa mele, per chordas organici quæ
Mobilibus digitis expergefacta figurant.

Neu simili penetrare putes primordia forma
In nares hominum, quum tetra cadavera torrent,
Et quum scena croco Cilici perfusa recens est,
Araque Panchæos exhalat propter odores.
Neve bonos rerum simili constare colores
Semine constituas, oculos qui pascere possunt,
Et qui compungunt aciem lacrymareque cogunt;
Aut fœda specie tetri turpesque videntur.
Omnis enim sensus quæ mulcet causa juvatque,
Haud sine principiali aliquo lævore creata est;
At contra, quæcunque molesta atque aspera constat,
Non aliquo sine materiæ squalore reperta est.
Sunt etiam quæ jam nec lævia jure putantur
Esse, neque omnino flexis mucronibus unca;
Sed magis angululis paulum prostantibus, et quæ
Titillare magis sensus, quam lædere possunt;
Fæcula jam quo de genere est, inulæque sapores.
Denique jam calidos ignes, gelidamque pruinam,
Dissimili dentata modo compungere sensus

forme angulaire, ne pénètrent au siège de la sensation qu'en déchirant le chatouilleux organe.

En un mot, la douleur et le plaisir que les objets nous font éprouver par leur contact, dépendent de la configuration de leurs élémens : à moins que tu ne penses que l'aigre sifflement de la scie soit dû aux mêmes principes que les accords légers et suaves qui, sous les doigts mobiles et savans, s'exhalent avec mollesse des cordes de la lyre.

Peux-tu douer des mêmes élémens les exhalaisons fétides d'un cadavre dévoré par le feu, le safran doré de Cilicie qui parfume nos théâtres, et le suave encens destiné aux autels?

Accorderas-tu les mêmes principes aux couleurs complaisantes, amies de l'œil, et à celles qui le fatiguent, l'irritent et lui arrachent des larmes? Je le répète donc, les corps destinés à nous procurer de douces sensations sont formés d'élémens ronds et polis, et les objets qui nous blessent renferment des élémens grossiers et anguleux.

Il existe aussi des principes qui, n'étant point absolument lisses ni recourbés, se hérissent de pointes saillantes qui, sans le déchirer, peuvent irriter l'organe [13] : telles sont les saveurs de la fécule et de l'aulnée.

Enfin les flammes de l'été et les glaces de l'hiver nous attaquent avec des aiguillons d'une conformation diffé-

Corporis, indicio nobis est tactus uterque.
Tactus enim, tactus, proh Divûm numina sancta!
Corporis est sensus, vel quum res extera sese
Insinuat, vel quum lædit quæ in corpore nata est.
Aut juvat egrediens genitales per Veneris res;
Aut ex offensu quum turbant corpore in ipso
Semina, confunduntque inter se concita sensum:
Ut, si forte manu quamvis jam corporis ipse
Tute tibi partem ferias, æque experiare.
Quapropter longe formas distare necesse est
Principiis, varios quæ possint edere sensus.

Denique, quæ nobis durata ac spissa videntur,
Hæc magis hamatis inter sese esse necesse est,
Et quasi ramosis alte compacta teneri.
In quo jam genere in primis adamantina saxa
Prima acie constant, ictus contemnere sueta,
Et validi silices, ac duri robora ferri,
Æraque, quæ claustris restantia vociferantur.
Illa autem debent ex lævibus atque rotundis
Esse magis, fluido quæ corpore liquida constant[14]:
Nec retinentur enim inter se glomeramina quæque,
Et procursus item in proclive volubilis exstat.
Omnia postremo quæ puncto tempore cernis
Diffugere, ut fumum, nebulas, flammasque, necesse est,
Si minus omnia sunt e lævibus atque rotundis,
At non esse tamen perplexis indupedita,
Pungere uti possint corpus penetrareque saxa;
Nec tamen hærere inter se, quod quisque videmus

rente, le tact seul nous prouve cette vérité; le tact, grands dieux! doux présent de la nature! sens bienfaiteur, répandu dans l'être entier, ému par l'objet étranger qui s'insinue en nos corps, ou par l'action extérieure qui nous frappe et nous ébranle; soit par la crise de la douleur et le désordre des principes, trop vivement affectés, soit par l'aiguillon du plaisir, lorsque Vénus épanche les flots de la volupté. L'expérience aussi peut te convaincre à chaque instant de l'effet assuré du tact : ta main peut interroger toutes les parties de ton corps; ainsi, par la jouissance qu'on éprouve, par la souffrance qu'on endure, il est facile de deviner la forme des élémens.

Les corps compactes et solides sont doués de principes recourbés, intimement unis, entrelacés comme des faisceaux. Tels sont l'indissoluble diamant, les durs rochers, les métaux inflexibles, et l'airain qui gémit sous le dur frottement des portes qu'il soutient.

Mais la forme lisse et sphérique appartient aux fluides : leurs globules liquides ne peuvent se lier; et, plus libres, ils roulent aisément sur un plan incliné.

Les élémens du fluide que tu vois se dissiper rapidement, comme la flamme, la fumée, les nuages mouvans, ne sont pas absolument lisses et sphériques, et ne sont pas non plus courbés et entrelacés; car, malgré leur légèreté, ils affectent nos organes et pénètrent les rochers. Arme-les de pointes plutôt que de crochets, et accorde-

Sentibus esse datum; facile ut cognoscere possis
Non e perplexis, sed acutis esse elementis.
Sed quod amara vides eadem, quæ fluvida constant,
Sudor uti maris est, minime id mirabile habendum.
Nam quod fluvidum est, e lævibus atque rotundis
Est : at lævibus atque rotundis mista doloris
Corpora : nec tamen hæc retineri hamata necessum est;
Scilicet esse globosa, tamen quum squalida constent,
Provolvi simul ut possint, et lædere sensus.
Et quo mista putes magis aspera lævibus esse
Principiis, unde est Neptuni corpus acerbum,
Est ratio secernundi, seorsumque videndi.
Humor dulcit, ubi per terras crebrius idem
Percolatur, ut in foveam fluat, ac mansuescat.
Linquit enim supera tetri primordia viri
Aspera, quo magis in terris hærescere possunt.
Quod quoniam docui, pergam connectere rem, quæ
Ex hoc apta fidem ducit; primordia rerum
Finita variare figurarum ratione.
Quod si non ita sit, rursum jam semina quædam
Esse infinito debebunt corporis auctu.
Namque in eadem una cujuscujus brevitate
Corporis, inter se multum variare figuræ
Non possunt. Fac enim minimis e partibus esse
Corpora prima; tribus, vel paulo pluribus auge :
Nempe ubi eas partes unius corporis omnes,
Summa atque ima locans, transmutans dextera lævis,
Omnimodis expertus eris, quam quisque det ordo
Formai speciem totius corporis ejus :
Quod superest, si forte voles variare figuras,

leur une forme mitoyenne qui occupe l'intervalle entre l'un et l'autre extrême.

Ne sois pas surpris de rencontrer des corps à la fois fluides et amers. Tels sont les flots de l'Océan, composés d'élémens polis, souples, arrondis, auxquels se mêlent des principes anguleux propres à exciter la douleur: cependant ils ne sont armés d'aucun crochet aigu; leur forme sphérique et raboteuse leur suffit pour se rouler dans le lit des mers et blesser notre organe.

Cherches-tu la preuve de ce mélange qui donne à l'Océan son amertume et sa fluidité? examine les parties de ses élémens séparés. L'eau des mers s'adoucit en s'infiltrant dans le sein de la terre pour retourner à la source des fleuves [15]; car ses principes amers, inégaux, raboteux, s'accrochent dans les pores sinueux du sol, et débarrassent l'onde de son âcreté.

Une autre vérité se lie à ce système, et le confirme par une preuve nouvelle : les élémens sont toujours limités dans leurs formes. Autrement leur grandeur pourrait être infinie. Et ces corps, dans leur ténuité extrême, ne sont pas aptes à revêtir des figures nombreuses. Suppose-les divisés en trois; réduis-les en portions plus petites encore; donne à ces parties toutes les dispositions que l'imagination leur assignera; place-les dans tous les sens, en ligne droite ou horizontale, debout ou renversés : et si tu veux varier leurs figures, il te faudra supposer de nouvelles parties jusqu'à l'infini. Tu ne peux donc multiplier les formes des élémens sans en accroître le volume, ni leur attribuer une multitude infinie d'aspects sans lui donner une grandeur incom-

Addendum partes alias erit; inde sequetur
Adsimili ratione, alias ut postulet ordo,
Si tu forte voles etiam variare figuras.
Ergo formai novitatem corporis augmen
Subsequitur : quare non est ut credere possis,
Esse infinitis distantia semina formis,
Ne quædam cogas immani maximitate
Esse : supra quod jam docui non posse probari.
Jam tibi barbaricæ vestes, Melibœaque fulgens
Purpura Thessalico concharum tincta colore, et
Aurea pavonum ridenti imbuta lepore
Sæcla, novo rerum superata colore jacerent :
Et contemptus odor myrrhæ, mellisque sapores,
Et cycnea mele, Phœbeaque dædala chordis
Carmina, consimili ratione oppressa silerent :
Namque aliis aliud præstantius exoreretur.
Cedere item retro possent in deteriores
Omnia sic partes, ut diximus in meliores.
Namque aliis aliud retro quoque tetrius esset
Naribus, auribus atque oculis orisque sapori.
Quæ quoniam non sunt in rebus reddita, certa et
Finis utrinque tenet summam, fateare necesse est
Materiam quoque finitis differre figuris.
Denique, ab ignibus ad gelidas, hiemisque pruinas
Finitum est, retroque pari ratione remensum est.
Finit enim calor, ac frigus, mediique tepores
Inter utrumque jacent, explentes ordine summam.
Ergo finita distant ratione creata;
Ancipiti quoniam mucrone utrinque notantur,
Hinc flammis, illinc rigidis incessa pruinis.

mensurable, et ma muse t'en a déjà prouvé l'impossibilité.

En effet, les précieux tissus de l'Orient, la pourpre de Mélibée, que la Thessalie emprunte à de brillans coquillages, la roue dorée qu'étale l'oiseau de Junon, seraient bientôt effacés par un coloris plus éclatant. Séduits par une perfection toujours croissante, tous les goûts s'émousseraient, on dédaignerait le parfum de la myrrhe et la douce saveur du miel. Le cygne mélodieux, le dieu même de l'harmonie, seraient bientôt réduits à un silence honteux, puisque des sensations toujours plus agréables se succèderaient sans interruption. Mais la progression des qualités désagréables devrait aussi s'accroître à l'infini : les yeux, l'odorat, le goût et l'ouïe devraient les redouter sans cesse. Mais comme l'expérience dément ces écarts de la nature, et que les qualités apparentes des corps ont des limites invariables, la configuration des élémens doit aussi avoir les siennes.

Depuis la chaleur dévorante des étés jusqu'aux glaces des hivers, un espace remplit l'intervalle. Le chaud et le froid siègent à ses limites, la tiédeur habite le centre commun. Ainsi les qualités sensibles des objets sont finies, puisqu'ici elles ont pour bornes, d'un côté, les feux brûlans, et de l'autre les âpres frimas.

Quod quoniam docui, pergam connectere rem, quæ
Ex hoc apta fidem ducit : primordia rerum,
Inter se simili quæ sunt perfecta figura,
Infinita cluere; etenim, distantia quum sit
Formarum finita, necesse est, quæ similes sint,
Esse infinitas : aut summam materiai
Finitam constare : id quod non esse probavi.
Quod quoniam docui, nunc suaviloquis, age, paucis
Versibus ostendam, corpuscula materiai
Ex infinito summam rerum usque tenere,
Undique protelo plagarum continuato.
Nam, quod rara vides magis esse animalia quædam,
Fœcundamque minus naturam cernis in illis;
At regione, locoque alio, terrisque remotis,
Multa licet genere esse in eo, numerumque repleri.
Sicuti quadrupedum cum primis esse videmus
In genere anguimanos elephantos, India quorum
Millibus a multis vallo munitur eburno,
Ut penitus nequeat penetrari : tanta ferarum
Vis est, quarum nos perpauca exempla videmus.
Sed tamen id quoque uti concedam, quam libet, esto
Unica res quædam, nativo corpore sola,
Cui similis toto terrarum non sit in orbe :
Infinita tamen nisi erit vis materiai
Unde ea progigni possit concepta : creari
Non poterit, neque, quod superest, procrescere alique.

Quippe etenim sumant oculi, finita per omne
Corpora jactari unius genitalia rei;
Unde, ubi, qua vi, et quo pacto congressa coibunt

Mais les figures des élémens étant limitées, leur nombre est nécessairement infini dans chaque classe de figures semblables; et s'il n'en était ainsi, l'univers (comme je l'ai déjà prouvé) serait borné lui-même dans son immense étendue. Apprends, Memmius, et peu de mots me suffiront, apprends que les élémens ne doivent qu'à leur infinité la puissance de renouveler éternellement les chocs et les courses fécondes qui entretiennent la scène vivante de l'univers.

Si tu remarques que la nature semble ne pas distribuer également ses largesses, et paraît moins féconde dans la reproduction de plusieurs espèces, songe que, loin de nos yeux, dans d'autres climats, elle leur accorde ce qu'elle leur refuse ici. Tel est l'énorme quadrupède à la trompe adroite et flexible; à peine un seul vient-il nous étonner par son aspect imprévu, tandis que dans l'Inde leur foule est si nombreuse, qu'ils forment autour des cités d'impénétrables remparts d'ivoire.

Mais, quand il serait vrai que la nature permît l'existence d'un être dont le reste du monde n'offrît point le semblable, si les principes destinés à le former ne sont infinis dans leur nombre, comment cet être privilégié peut-il avoir reçu la vie, peut-il s'accroître et s'alimenter? étranger à l'ordre de la nature, elle serait inféconde pour lui.

Supposez, j'y consens, que les élémens de ce corps unique soient bornés : après sa dissolution, ces élémens égarés, perdus dans le vaste océan des flots de la ma-

Materiæ tanto in pelago, turbaque aliena?
Non, ut opinor, habent rationem conciliandi :
Sed quasi, naufragiis magnis multisque coortis,
Disjectare solet magnum mare transtra, guberna,
Antennas, proram, malos, tonsasque natantes,
Per terrarum omnes oras fluitantia aplustra;
Ut videantur, in indicium mortalibus edant,
Infidi maris insidias, viresque dolumque
Ut vitare velint, neve ullo tempore credant,
Subdola quum ridet placidi pellacia ponti :
Sic tibi, si finita semel primordia quædam
Constitues, ævum debebunt sparsa per omne
Disjectare æstus diversi materiai :
Nunquam in concilium ut possint compulsa coire,
Nec remorari in concilio, nec crescere adaucta.
Quorum utrumque palam fieri manifesta docet res,
Et res progigni, et genitas procrescere posse.
Esse igitur, genere in quovis, primordia rerum
Infinita palam est, unde omnia suppeditantur.
Nec superare queunt motus utique exitiales
Perpetuo, neque in æternum sepelire salutem;
Nec porro rerum genitales, auctificique
Motus perpetuo possunt servare creata.
Sic æquo geritur certamine principiorum
Ex infinito contractum tempore bellum.
Nunc hic, nunc illic superant vitalia rerum,
Et superantur item : miscetur funere vagor,
Quem pueri tollunt visentes luminis oras;
Nec nox ulla diem, neque noctem aurora secuta est,
Quæ non audierit mistos vagitibus ægris
Ploratus, mortis comites et funeris atri.

tière, pourront-ils se rassembler et reparaître dans leur premier état? Par quelle force, dans quel lieu se réuniront-ils? la nature s'y oppose. Au contraire, ainsi qu'on voit, après la tempête, la mer grondant encore rejeter des bancs, des gouvernails, des antennes, des mâts, dispersés et flottant vers la vaste étendue de sa plaine mouvante, comme pour avertir les mortels de se défier de sa surface riante et de craindre l'orage, même quand le ciel est serein; ainsi les principes élémentaires, si leur nombre n'était infini, balancés, confondus, nageraient éternellement dispersés dans les gouffres de l'espace. Quand le hasard les réunirait un moment, ce vain assemblage ne pourrait ni s'accroître ni s'alimenter. Mais, comme l'expérience te prouve chaque jour la formation et le progrès de tous les corps, tu dois reconnaître que chaque espèce ne s'entretient que par un nombre infini d'élémens créateurs.

Aussi les mouvemens destructifs ne peuvent obtenir un triomphe absolu sur les corps, ni ensevelir la vie éternellement; l'ascendant créateur ne peut non plus assurer à ses œuvres une durée sans bornes. Entre ces principes ennemis règne, depuis l'éternité, une guerre active soutenue avec une chance égale de succès et de revers. Au moment où l'existence s'allume pour les uns, elle s'éteint pour les autres : aussi la tendre aurore et la lugubre nuit ne visitent jamais la terre sans entendre les cris de l'enfant qui passe le seuil de la vie, et les sanglots de la douleur qui se courbe sur un cercueil[16].

Illud in his obsignatum quoque rebus habere
Convenit, et memori mandatum mente tenere :
Nil esse in promptu, quorum natura tenetur,
Quod genere ex uno consistat principiorum;
Nec quidquam, quod non permisto semine constet.
Et quam quidque magis multas vis possidet in se,
Atque potestates; ita pluria principiorum
In sese genera, ac varias docet esse figuras.
Principio tellus habet in se corpora prima,
Unde mare immensum volventes flumina fontes
Assidue renovent : habet ignes unde oriantur,
Nam multis succensa locis ardent sola terræ :
Eximiis vero furit ignibus impetus Ætnæ.
Tum porro nitidas fruges, arbustaque læta
Gentibus humanis habet unde extollere possit;
Unde etiam fluidas frondes, et pabula læta
Montivago generi possit præbere ferarum.

Quare magna Deûm mater, materque ferarum,
Et nostri genitrix hæc dicta est corporis una.
Hanc veteres Graiûm docti cecinere poetæ
Sublimem in curru bijugos agitare leones;
Aeris in spatio magnam pendere docentes
Tellurem, neque posse in terra sistere terram.
Adjunxere feras; quia, quamvis effera, proles
Officiis debet molliri victa parentum :
Muralique caput summum cinxere corona;
Eximiis munita locis quod sustinet urbes :
Quo nunc insigni per magnas prædita terras
Horrifice fertur divinæ matris imago.

Mais une importante vérité doit se graver dans ta pensée : il n'existe aucun corps formé d'une seule espèce de principes, aucun qui ne soit enfanté par un mélange d'élémens ; aussi plus un corps a de qualités diverses, plus il abonde en principes de figures différentes.

D'abord, interrogeons la terre : elle renferme les élémens de ces grands fleuves dont les flots rapides alimentent sans cesse les vastes mers ; elle emprisonne aussi les principes de ces feux qui dévorent ses entrailles, et qu'elle vomit en tourbillons ardens arrachés des gouffres de l'impétueux Etna. C'est aussi dans ses flancs que se nourrissent les germes de ces brillans végétaux et des fruits dont elle nourrit les humains, et de ces frais pâturages, aliment renaissant des troupeaux et de la bête sauvage.

Telle est l'illustre origine de son titre de mère des dieux [17], de mère des hommes et de tous les êtres. L'ingénieuse fiction des poètes de l'antique Hellénie la place sur un char traîné par des lions : c'est ainsi, disaient-ils, que, suspendue dans les champs aériens, sa masse ne repose sur aucune autre terre ; à son joug apprivoisés, les monstres furieux offrent l'emblème des soins bienfaisans de l'amour paternel qui triomphent des caractères les plus farouches. Le front de la déesse est couronné de tours et de murailles, comme la surface de la terre est couverte de forteresses et de cités. Cette belliqueuse image, promenée au milieu d'un peuple reli-

Hanc variæ gentes, antiquo more sacrorum,
Idæam vocitant matrem, Phrygiasque catervas
Dant comites, quia primum ex illis finibus edunt
Per terrarum orbem fruges cœpisse creari.
Gallos attribuunt; quia, numen qui violarint
Matris, et ingrati genitoribus inventi sint,
Significare volunt indignos esse putandos,
Vivam progeniem qui in oras luminis edant.
Tympana tenta tonant palmis, et cymbala circum
Concava, raucisonoque minantur cornua cantu,
Et Phrygio stimulat numero cava tibia mentes:
Telaque præportant, violenti signa furoris,
Ingratos animos, atque impia pectora volgi
Conterrere metu quæ possint numine Divæ.

Ergo quum primum, magnas invecta per urbes,
Munificat tacita mortales muta salute,
Ære atque argento sternunt iter omne viarum.
Largifica stipe ditantes; ninguntque rosarum
Floribus, umbrantes matrem comitumque catervas.

Hic armata manus (*Curetas* nomine Graii
Quos memorant *Phrygios*) inter se forte catenas
Ludunt, in numerumque exsultant, sanguine læti; et
Terrificas capitum quatientes numine cristas,
Dictæos referunt *Curetas*, qui Jovis illum
Vagitum in Creta quondam occultasse feruntur:
Quum pueri circum puerum pernice chorea,
Armati in numerum pulsarent æribus æra,

gieux, inspire encore l'épouvante. Selon l'usage antique et solennel, toutes les nations lui donnent le nom d'*Idéenne*, et composent son cortège de Phrygiens, peuple cultivateur à qui le genre humain doit les trésors des moissons. Des prêtres mutilés l'environnent : leçon terrible pour les mortels qui outragent la Divinité dans leur mère, et opposent l'ingratitude aux bienfaits paternels; ils ne verront jamais leur race se perpétuer dans les champs de la vie. Ces vils prêtres frappent en mesure des tambours et des cymbales retentissantes; ils font mugir le sinueux cornet au son rauque et menaçant, et les accens aigus de leur flûte phrygienne répandent la terreur. Leurs bras furieux agitent des dards homicides, afin que ce sinistre appareil, en imprimant l'effroi dans le cœur du vulgaire impie, le ramène à la vertu par la crainte divine.

Tandis que, portée à travers les opulentes cités, la muette déesse verse aux crédules mortels les bienfaits de sa présence [18], les métaux précieux, les plus riches présens s'entassent sur sa route. Elle avance au milieu des roses et des fleurs, dont le doux parfum s'élève en nuage odorant autour de l'image divine.

Alors, la main armée, s'avancent des Curètes [19] nés aux champs de la Phrygie : ils jouent avec des chaînes, bondissent, se frappent en mesure, et contemplent avec joie leur sang qui ruisselle; une aigrette bruyante s'agite sur leur front terrible; ils rappellent ainsi ces antiques Curètes dont les murmures, mêlés au choc de l'airain frappé contre l'airain, retentissaient dans la Crète autour du berceau de Jupiter, de peur que Saturne, averti

Ne Saturnus eum malis mandaret adeptus,
Æternumque daret matri sub pectore volnus.
Propterea magnam armati matrem comitantur,
Aut quia significant Divam prædicere, ut armis
Ac virtute velint patriam defendere terram,
Præsidioque parent decorique parentibus esse.
Quæ bene et eximie quamvis disposta ferantur,
Longe sunt tamen a vera ratione repulsa;
Omnis enim per se Divûm natura necesse est
Immortali ævo summa cum pace fruatur,
Semota a nostris rebus sejunctaque longe.
Nam privata dolore omni, privata periclis,
Ipsa suis pollens opibus, nihil indiga nostrî,
Nec bene promeritis capitur, nec tangitur ira.
Terra quidem vero caret omni tempore sensu:
Sed quia multarùm potitur primordia rerum,
Multa modis multis effert in lumina solis.
Hic si quis mare Neptunum, Cerereinque vocare
Constituet fruges, et Bacchi nomine abuti
Mavolt, quam laticis proprium proferre vocamen;
Concedamus ut hic terrarum dictitet orbem
Esse Deûm matrem, dum re non sit tamen apse.

Sæpe itaque ex uno tondentes gramina campo
Lanigeræ pecudes et equorum duellica proles,
Bucceriæque greges, sub eodem tegmine cœli,
Ex unoque sitim sedantes flumine aquai,
Dissimili vivunt specie, retinentque parentum

par les cris du divin enfant, ne découvrît le pieux larcin, et, le dévorant de sa dent féroce, ne portât une éternelle blessure au cœur de sa mère. Peut-être la déesse, environnée ainsi de guerriers, annonce que tout mortel doit être prêt à défendre sa patrie, et doit se rendre à la fois le soutien et la gloire de ses parens.

Quel que soit le charme de ces ingénieuses fictions, l'austère raison les repousse loin d'elle : elle sait qu'il est de l'essence des dieux de couler leur immortalité dans un calme imperturbable. Loin de nous, étrangers à notre sort, libres de douleurs, de périls, suffisant eux-mêmes à leur félicité, n'attendant rien des mortels, ils ne sont ni touchés de nos vertus, ni courroucés de nos crimes.

Quant à la terre personnifiée par la poésie, elle n'a jamais été qu'un vaste amas de matière dépourvue de sentiment : les productions dont elle se pare ne sont dues qu'à la combinaison et à l'énergie féconde des élémens divers renfermés dans son sein. Cependant, si tu veux animer le monde, donne aux flots le nom de Neptune, vois Cérès dans les moissons, Bacchus dans ton breuvage; substitue ces titres à leurs simples noms; érige, s'il le faut, la terre en déité, mère des Immortels : j'y consens, pourvu que, sous l'allégorie, apparaisse la vérité.

Mais rentrons dans la carrière : le timide animal qui porte la laine, le quadrupède belliqueux, les troupeaux armés de cornes, respirant le même air, abreuvés aux mêmes ruisseaux, nourris dans les mêmes pâturages, n'en conservent pas moins la différence de leurs espèces :

Naturam, et mores generatim quæque imitantur :
Tanta est in quovis genere herbæ materiai
Dissimilis ratio, tanta est in flumine quoque.

Jam vero, quamvis animantem ex omnibus unam
Ossa, cruor, venæ, calor, humor, viscera, nervi
Constituunt, quæ sunt porro distantia longe
Dissimili perfecta figura principiorum.
Tum porro quæcunque igni flammata cremantur,
Si nil præterea, tamen ex se ea corpora tradunt,
Unde ignem jacere et lumen summittere possint,
Scintillasque agere, ac late differre favillam.
Cætera consimili mentis ratione peragrans,
Invenies intus multarum semina rerum
Corpore celare, et varias cohibere figuras.
Denique multa vides quibus et odor et sapor una
Reddita sunt, quum adoles : imprimis pleraque dona,
Relligione animum turpi quum tangere parto.
Hæc igitur variis debent constare figuris :
Nidor enim penetrat qua succus non it in artus :
Succus item seorsum et rerum sapor insinuatur
Sensibus, ut noscas primis differre figuris.
Dissimiles igitur formæ glomeramen in unum
Conveniunt, et res permisto semine constant.

Quin etiam passim nostris in versibus ipsis
Multa elementa vides multis communia verbis ;
Quum tamen inter se versus ac verba necesse est

chacun d'eux garde héréditairement ses goûts, ses mœurs, ses plaisirs; nul ne sort des limites tracées par la nature : les eaux des sources, les herbes des prairies renfermaient donc des molécules douées de différentes propriétés.

Ajoute que tout être se compose de sang, d'os, de veines, de fluide, de chaleur, de viscères, de nerfs, dont la différence naît de la combinaison et de la diversité de leurs principes élémentaires.

Mais les objets combustibles ne renferment-ils point les principes du feu, des étincelles, de la cendre, de la fumée? Examine attentivement ces substances déjà formées, et tu les trouveras remplies de germes de mille corps différens.

Enfin il est des objets dont les émanations affectent à la fois le goût et l'odorat : telles sont les victimes que le coupable offre aux autels pour expier ses forfaits. Qui peut douter de la diversité des élémens qui composent ces corps? car les parfums s'introduisent dans nos organes par des issues différentes des voies destinées à la saveur. La dissemblance entre l'odeur et la saveur naît donc de la différence dans la combinaison et la configuration de leurs principes. Ainsi le même corps renferme, sous une apparence uniforme, des molécules opposées : il n'est, en un mot, que le résultat d'un assemblage d'élémens homogènes, mais différens dans leurs formes.

Dans ces vers que t'offre ma muse, tu vois des caractères communs à plusieurs mots; cependant tu reconnais quelle différence existe entre le sens des mots

Confiteare alia ex aliis constare elementis.
Non quod multa parum communis littera currat,
Aut nulla inter se duo sint ex omnibus îsdem;
Sed quia non volgo paria omnibus omnia constant.
Sic aliis in rebus item communia multa
Multarum rerum quum sint primordia, longe
Dissimili tamen inter se consistere summa
Possunt : ut merito ex aliis constare ferantur
Humanum genus, ac fruges, arbustaque læta.
Nec tamen omnimodis connecti posse putandum est
Omnia : nam volgo fieri portenta videres;
Semiferas hominum species existere, et altos
Interdum ramos egigni corpore vivo;
Multaque connecti terrestria membra marinis;
Tum flammam tetro spirantes ore Chimæras.
Pascere Naturam per terras omniparentes.
Quorum nil fieri manifestum est; omnia quando
Seminibus certis, certa genitrice, creata
Conservare genus crescentia posse videmus.

Scilicet id certa fieri ratione necesse est :
Nam sua cuique, cibis ex omnibus, intus in artus
Corpora discedunt, connexaque convenientes
Efficiunt motus : at contra aliena videmus
Rejicere in terras Naturam : multaque cæcis
Corporibus fugiunt e corpore percita plagis,
Quæ neque connecti cuiquam potuere, neque intra
Vitales motus consentire atque animari.
Sed ne forte putes animalia sola teneri

et des vers : ils peuvent toutefois être composés des mêmes syllabes et des mêmes types; mais leur masse n'est point le résultat d'une même combinaison. Ainsi, quoique les corps répandus dans la nature soient formés de principes communs, leur assemblage diffère dans sa forme et ses propriétés : avoue-le donc; les hommes, les forêts, les moissons, ne sont pas produits par une même combinaison d'élémens.

Garde-toi de croire, cependant, que les élémens de toute espèce puissent s'allier et tenter de prendre toutes les formes : car tu verrais l'univers se surcharger de monstres; tu verrais des corps à la fois hommes et bêtes féroces, de verts feuillages croître du sein de l'être animé, les membres de l'hôte des flots se lier au corps de l'habitant de la terre, et la Chimère horrible, vomissant les feux de sa bouche envenimée, dévorer les fruits et les moissons. Ces affreux prodiges n'affligent point l'univers, parce que, asservie à des lois invariables, chaque race conserve en s'accroissant et transmet pour toujours le type primitif qu'elle a reçu de la nature.

Cet ordre est éternel, parce que chaque être ne se repaît que d'alimens composés des sucs les plus analogues à sa propre substance, qui s'identifient aisément à son corps, lui prêtent la force, et répandent la vie dans la machine entière : mais les parties étrangères qui ne peuvent se lier avec elle, recevoir l'impression vitale, et concourir au but créateur, la nature s'en délivre par une action insensible, les éloigne, ou les rend à la terre.

Ne crois pas que cette loi ne régisse que les êtres

Legibus his, eadem ratio res terminat omnes.
Nam, veluti tota natura dissimiles sunt
Inter se genitæ res quæque, ita quamque necesse est
Dissimili constare figura principiorum :
Non quod multa parum simili sint prædita forma,
Sed quia non volgo paria omnibus omnia constent;
Semina quum porro distent, differre necesse est
Intervalla, vias, connexus, pondera, plagas,
Concursus, motus : quæ non animalia solum
Corpora sejungunt, sed terras ac mare totum
Secernunt, cœlumque a terris omne retentant.

Nunc age, dicta meo dulci quæsita labore
Percipe : ne forte hæc albis ex alba rearis
Principiis esse, ante oculos quæ candida cernis;
Aut ea quæ nigrant nigro de semine nata;
Neve, alium quemvis quæ sunt induta colorem :
Propterea gerere hunc credas, quod materiai
Corpora consimili sint ejus tincta colore.
Nullus enim color est omnino materiai
Corporibus, neque par rebus, neque denique dispar.
In quæ corpora si nullus tibi forte videtur
Posse animi injectus fieri, procul avius erras.
Nam quum cæcigeni, solis qui lumina nunquam
Aspexere, tamen cognoscant corpora tactu,
Ex ineunte ævo, nullo contincta colore;
Scire licet, menti quoque nostræ corpora posse
Verti in notitiam nullo circumlita fuco.
Denique nos ipsi, cæcis quæcunque tenebris
Tangimus, haud ullo sentimus tincta colore.

animés; elle s'étend à toutes les productions les plus insensibles. Comme les objets diffèrent entre eux, il faut que leurs élémens présentent diverses configurations : non parce que les principes constitutifs sont doués d'une grande variété [20], mais parce que les masses qu'ils composent, soumises à des modifications, ne peuvent être d'une exacte ressemblance; leurs élémens étant divers, varient nécessairement dans leurs distances, leurs chocs, leurs directions et leurs rencontres, leurs liens et leur rapidité : telles sont les qualités qui, séparant la chaîne des êtres, nous empêchent de confondre entre elles les espèces animées, l'océan avec la terre, le globe avec les cieux.

Poursuis, ô Memmius! et recueille les fruits de mes doux travaux. Garde-toi de croire que la blancheur du lis, la teinte sombre de l'ébène, ou les divers coloris dont les objets brillent à tes yeux, soient le résultat de la couleur de leurs élémens : les élémens ne sont point colorés, aucune nuance ne les distingue.

Quelle est ton erreur, si tu penses que les élémens ne peuvent exister sans cette qualité! Regarde l'infortuné qui n'a jamais entr'ouvert sa débile paupière à la clarté des cieux : l'habitude pour lui enseigne au tact à discerner les objets que l'œil n'aperçoit pas. Ainsi, par la pensée, nous pouvons nous représenter les élémens sans les douer de coloris. Enfin des corps que nous touchons pendant la nuit, l'éclat est entièrement effacé.

Quod quoniam vinco fieri, nunc esse docebo.
Omnis enim color omnino mutatur in omnes:
Quod facere haud ullo debent primordia pacto:
Immutabile enim quiddam superare necesse est,
Ne res ad nihilum redigantur funditus omnes.
Nam, quodcunque suis mutatum finibus exit,
Continuo hoc mors est illius, quod fuit ante.
Proinde colore cave contingas semina rerum,
Ne tibi res redeant ad nilum funditus omnes.

Præterea, si nulla coloris principiis est
Reddita natura; at variis sunt prædita formis
E quibus omnigenos gignunt, variantque colores.
Propterea magni quod refert semina quæque
Cum quibus et quali positura contineantur,
Et quos inter se dent motus accipiantque:
Perfacile extemplo rationem reddere possis,
Cur ea, quæ nigro fuerint paulo ante colore,
Marmoreo fieri possint candore repente:
Ut mare, quum magni commorunt æquora venti,
Vertitur in canos candenti marmore fluctus.
Dicere enim possis nigrum quod sæpe videmus,
Materies ubi permista est illius, et ordo
Principiis mutatus, et addita demptaque quædam,
Continuo id fieri ut candens videatur et album:
Quod si cæruleis constarent æquora ponti
Seminibus, nullo possent albescere pacto.
Nam quocunque modo perturbes, cærula quæ sint
Nunquam in marmoreum possunt migrare colorem.
Sin alio atque alio sunt semina tincta colore,

Mais joignons à l'expérience le pouvoir de la raison. Il n'est point de couleur qui ne soit apte à varier ses reflets, à se changer entièrement. Ces variations ne peuvent être subies par les élémens, qui, s'ils n'étaient inaltérables, précipiteraient l'univers dans le néant, puisque les corps ne peuvent franchir les limites de leur nature sans perdre leur première existence. Ne crois donc pas que les principes de la matière soient colorés : sinon il faudrait admettre le désordre et la destruction de l'univers.

Cependant, s'ils sont eux-mêmes privés de tout coloris, ils sont doués de différentes propriétés qui produisent et varient les couleurs à l'infini. Il faut donc explorer attentivement leur mélange, leur essor et leur situation. Tu connais par quel secret moyen l'objet qui naguère étalait la couleur de l'ébène, revêt tout à coup l'éclat de l'ivoire, pourquoi le sombre azur des mers enlevé par les vents se soulève en écume blanchissante. Alors tu conviendras que, si les principes d'un corps qui te paraît noir s'agitent, se confondent; s'ils altèrent leur ordre primitif; si quelques élémens mobiles font place à d'autres élémens, la surface de ce corps brille d'un coloris nouveau : tandis que si les élémens des flots étaient azurés, jamais ils ne blanchiraient; et, quelles que soient les perturbations de leur rapide mobilité, jamais leur surface ne se soulèverait en monceaux d'albâtre.

Prétends-tu que la couleur des mers, quoique pure,

Quæ maris efficiunt unum purumque nitorem :
Ut sæpe ex aliis formis variisque figuris,
Efficitur quiddam quadratum, unæque figuræ :
Conveniebat, uti in quadrato cernimus esse
Dissimiles formas, ita cernere in æquore ponti :
Aut alio, in quovis uno puroque nitore
Dissimiles longe inter se variosque colores.
Præterea, nihil officiunt obstantque figuræ
Dissimiles, quo quadratum minus omne sit extra :
At varii rerum impediunt prohibentque colores,
Quo minus esse uno possit res tota nitore.
Tum porro, quæ ducit et inlicit, ut tribuamus
Principiis rerum nonnunquam, causa, colores,
Occidit; ex albis quoniam non alba creantur :
Nec quæ nigra cluent, de nigris; sed variis de.
Quippe etenim multo proclivius exorientur
Candida de nullo, quam de nigrante colore,
Aut alio quovis, qui contra pugnet et obstet.

Præterea, quoniam nequeunt sine luce colores
Esse, neque in lucem exsistunt primordia rerum :
Scire licet quam sint nullo velata colore.
Qualis enim cæcis poterit color esse tenebris,
Lumine qui mutatur in ipso, propterea quod
Recta aut obliqua percussus luce refulget?
Pluma columbarum quo pacto in sole videtur,
Quæ sita cervices circum collumque coronat,
Namque alias fit uti rubro sit clara pyropo :
Interdum quodam sensu fit uti videatur
Inter cæruleum virides miscere maragdos.

résulte d'élémens de coloris divers, comme, en réunissant des formes irrégulières, on peut obtenir un carré exact? il faudrait aussi, puisque nous distinguons l'irrégularité des figures qui composent le carré, que l'on discernât, soit dans la mer, soit dans d'autres objets dont la couleur est sans mélange, ces fragmens de couleurs, si dissemblables, et dont résulte la couleur dominante.

D'ailleurs, la variété des parties rassemblées sous une forme carrée, n'altère point la régularité de la masse, tandis que la moindre différence dans la couleur des élémens dégraderait la couleur principale.

Enfin si, convaincu par mes discours, tu cesses d'attribuer des couleurs aux élémens des corps colorés, la raison qui t'obligeait d'attribuer à la blancheur ou à la noirceur des principes d'une couleur analogue, n'existe plus, et tu le sens; la blancheur sera plus facilement produite par des élémens sans coloris que par des élémens d'ébène, ou revêtus d'une couleur non moins opposée.

Que dis-je? puisque les couleurs n'existent que par la lumière, et que les élémens ne sont point soumis à son action, ils ne peuvent donc être doués d'aucun coloris : comment les couleurs éclateraient-elles dans les ténèbres, puisque, toujours mobiles, elles varient leurs reflets selon l'obliquité ou la masse de la clarté qui les frappe? Tel le brillant collier qui ceint la gorge de la colombe, tantôt réfléchit les feux du rubis, et tantôt marie le vert de l'émeraude à l'azur céleste; telle la queue épanouie du paon change ses riches couleurs selon les différens points d'où jaillit la clarté. Les cou-

Caudaque pavonis, larga quum luce repleta est,
Consimili mutat ratione obversa colores.
Qui, quoniam quodam gignuntur luminis ictu,
Scilicet id sine eo fieri non posse putandum est.
Et quoniam plagæ quoddam genus excipit in se
Pupula, quum sentire colorem dicitur album,
Atque aliud porro, nigrum quum et cætera sentit,
Nec refert ea quæ tangis, quo forte colore
Prædita sint, verum quali magis apta figura :
Scire licet nil principiis opus esse colores,
Sed variis formis variantes edere tactus.
Præterea, quoniam non certis certa figuris
Est natura coloris, et omnia principiorum
Formamenta queunt in quovis esse nitore;
Cur ea quæ constant ex illis, non pariter sunt
Omnigenis perfusa coloribus in genere omni?
Conveniebat enim corvos quoque sæpe volantes
Ex albis album pennis jactare colorem,
Et nigros fieri nigro de semine cycnos,
Aut alio quovis uno varioque colore.

Quin etiam, quanto in partes res quæque minutas
Distrahitur magis, hoc magis est ut cernere possis
Evanescere paulatim stinguique colorem.
Ut fit, ubi in parvas partes discerpitur aurum,
Purpura, Pœniceusque color clarissimu' multo,
Filatim quum distractus disperditur omnis :
Noscere ut hinc possis, prius omnem efflare colorem
Particulas, quam discedant ad semina rerum.
Postremo, quoniam non omnia corpora vocem

leurs, modifiées et ainsi asservies à la mobilité de la lumière, ne peuvent donc exister sans les rayons lumineux.

Observons que l'organe de la vue reçoit des impressions différentes, selon les diverses couleurs dont il est affecté[21], et que le tact est sensible à la seule forme des objets, et non à leur coloris. Avoue, ô Memmius! que les couleurs ne sont pas inhérentes aux élémens, et qu'ils n'ont besoin, pour produire des impressions diverses, que de formes variées.

Ne conviens-tu point d'ailleurs que la couleur des élémens est indépendante de leur forme; que, quels que soient leurs contours, leurs variétés, ils peuvent posséder toutes les couleurs? Pourquoi donc ce privilège n'appartient-il point aux corps qu'ils ont produits? pourquoi leur espèce leur assigne-t-elle invariablement leurs couleurs? pourquoi le sombre corbeau ne réjouit-il jamais la vue par un plumage argentin, et pourquoi les élémens du cygne ne lui impriment-ils jamais le reflet de l'ébène, ou le mélange de lugubres couleurs?

Enfin, ne vois-tu pas qu'en divisant un objet, il se décolore, et qu'en l'atténuant, son coloris décroît, s'efface et s'évanouit? Tel l'or, réduit en poudre, perd son lustre brillant, et la pourpre, plus éclatante encore, pâlit en se réduisant en fils déliés. L'expérience, ami, t'enseigne que les principes des corps se dépouillent de leur coloris avant même d'être réduits à leur état primitif.

La raison t'empêche d'attribuer le son et l'odeur à

Mittere concedis, neque odorem; propterea fit
Ut non omnibus attribuas sonitus et odores.
Sic, oculis quoniam non omnia cernere quimus,
Scire licet quædam tam constare orba colore,
Quam sine odore ullo quædam sonituque remota;
Nec minus hæc animum cognoscere posse sagacem,
Quam quæ sunt aliis rebus privata notisque.
Sed, ne forte putes solo spoliata colore
Corpora prima manere, etiam secreta teporis
Sunt, ac frigoris omnino calidique vaporis;
Et sonitu sterila, et succo jejuna feruntur;
Nec jaciunt ullum proprio de corpore odorem,
Sicut amaricini blandum, stactæque liquorem,
Et nardi florem, nectar qui naribus halant,
Quum facere instituas; cum primis quærere par est,
Quoad licet ac potis es reperire, inolentis olivi
Naturam, nullam quæ mittat naribus auram;
Quam minime ut possit mistos in corpore odores
Concoctosque, suo contactos perdere viro.
Propterea demum debent primordia rerum
Non adhibere suum gignundis rebus odorem,
Nec sonitum, quoniam nihil ab se mittere possunt:
Nec simili ratione saporem denique quemquam,
Nec frigus, neque item calidum tepidumque vaporem, et
Cætera: quæ quum ita sunt tandem, et mortalia constent,
Molli lenta, fragosa putri, cava corpore raro,
Omnia sint a principiis sejuncta necesse est,
Immortalia si volumus subjungere rebus
Fundamenta, quibus nitatur summa salutis;
Ne tibi res redeant ad nilum funditus omnes.

tous les corps [22], parce que tous n'affectent point l'odorat ou l'ouïe. Puisque plusieurs corps sont imperceptibles à nos sens, quelques-uns, sans doute, existent dénués de couleurs, comme il en est d'autres inaccessibles à l'ouïe et à l'odorat. Ton esprit pénétrant peut donc concevoir des corps privés de coloris, et appliquer ces lois aux élémens de la matière.

Ne crois pas que la couleur soit l'unique qualité refusée aux élémens; ils sont étrangers au froid et à la chaleur, dénués de saveur, de fluidité et d'émanation : tel est l'ordre de la nature. Ainsi, pour composer un doux parfum, en réunissant la myrrhe, la marjolaine et le nard précieux, pour base on choisit l'essence de l'olive la moins odorante, de peur que des sucs trop pénétrans ne fermentent tout à coup, et n'altèrent la suavité de l'esprit des fleurs.

Enfin les élémens des corps n'ont ni odeur, ni son, parce qu'indivisibles, ils n'exhalent aucune émanation : de même, ils ne sont ni savoureux, ni glacés, ni brûlans, ni tièdes; et, si tu leur accordais les autres propriétés qui dissolvent les corps, tels que la mollesse, la fluidité, la corruption, la fragilité, le mélange de matière et de vide, si ces agens destructeurs étaient renfermés dans les élémens, ils ébranleraient les fondemens inébranlables de la nature.

Nunc ea quæ sentire videmus cunque, necesse est
Ex insensilibus tamen omnia confiteare
Principiis constare : neque id manifesta refutant,
Nec contra pugnant, in promptu cognita quæ sunt :
Sed magis ipsa manu ducunt et credere cogunt,
Ex insensilibus, quod dico, animalia gigni.
Quippe videre licet, vivos exsistere vermes
Stercore de tetro, putrorem quum sibi nacta est
Intempestivis ex imbribus humida tellus :
Præterea cunctas itidem res vertere sese.
Vertunt se fluvii, frondes, et pabula læta
In pecudes : vertunt pecudes in corpora nostra
Naturam ; et nostro de corpore sæpe ferarum
Augescunt vires, et corpora pennipotentum.
Ergo omnes Natura cibos in corpora viva
Vertit, et hinc sensus animantum procreat omnes :
Non alia longe ratione atque arida ligna
Explicat in flammas, et in ignes omnia versat.
Jamne vides igitur, magni primordia rerum
Referre in quali sint ordine quæque locata :
Et commista quibus dent motus accipiantque?
Tum porro quid id est animum quod percutit ipsum?
Quod movet? et varios sensus expromere cogit?
Ex insensilibus ni credas sensile gigni?

Nimirum, lapides et ligna et terra quoque una
Mista, tamen nequeunt vitalem reddere sensum.
Illud in his igitur fœdus meminisse decebit;
Non ex omnibus omnino quæcunque creant res,
Sensilia extemplo, et sensus me dicere gigni :

Tu me diras : Les corps doués de sentiment sont cependant composés d'élémens insensibles. Loin de combattre cette vérité, l'expérience, ami, qui te conduit par la main, te montre des êtres animés formés d'élémens inertes. Vois-tu, quand la terre a été humectée par des pluies abondantes, une peuplade de vermisseaux puiser la vie dans une fange immonde : quels corps ne sont soumis à de semblables métamorphoses? Le cristal des fleuves, le feuillage, le gazon des prairies, se changent en troupeaux; les troupeaux s'identifient aux corps humains qu'ils repaissent, et nous-mêmes peut-être, en rassasiant la faim du tigre et du vautour, nous accroîtrons la vigueur de leurs membres robustes.

La nature, toujours agissante, convertit les alimens insensibles en corps intelligens; des objets les plus inertes elle forme des êtres animés : c'est ainsi qu'elle convertit le bois aride en flamme pétillante. Tu vois combien sont importans au but de la nature la situation, le nombre, le mélange, les mouvemens réciproques des élémens; car, sans leurs combinaisons, d'où proviendraient les constans résultats des sens et de l'intelligence, et de quelle essence seraient les objets qui émeuvent notre âme, si tu refusais à la matière la faculté de créer des êtres sensibles?

Non, le mélange grossier du bois, du limon et des pierres ne peut produire la vie et l'intelligence. Eh! je ne prétends pas que les élémens soient indistinctement doués du privilège d'engendrer des corps sensibles et intelligens. Ma muse, au contraire, te répète que, loin

Sed magni referre, ea primum quantula constent,
Sensile quæ faciunt, et qua sint prædita forma,
Motibus, ordinibus, posituris denique quæ sint :
Quarum nil rerum in ligna glebisque videmus,
Et tamen hæc quum sunt quasi putrefacta per imbres,
Vermiculos pariunt, quia corpora materiai
Antiquis ex ordinibus, permota nova re,
Conciliantur ita ut debent animalia gigni.

Deinde ex sensilibus quum sensile posse creari
Constituunt, porro ex aliis sentire suetis;
Mollia tum faciunt : nam sensus jungitur omnis
Visceribus, nervis, venis, quæcunque videmus
Mollia mortali consistere corpore creta.

Sed tamen esto jam posse hæc æterna manere;
Nempe tamen debent aut sensum partis habere,
Aut similia totis animalibus esse putari.
At nequeunt per se partes sentire nec esse.
Namque alium sensus membrorum respuit omnes.
Nec manus a nobis potis est secreta, neque ulla
Corporis omnino sensum pars sola tenere.
Linquitur ut totis animalibus adsimilentur,
Vitali ut possint consentire undique sensu.
Qui poterunt igitur rerum primordia dici
Et lethi vitare vias, animalia quum sint,
Atque animalibu' sint mortalibus una eademque?
Quod tamen ut possint, ab cœtu concilioque,
Nil facient præter vulgum turbamque animantum :

de les produire au hasard, il faut que les élémens unissent à leurs qualités l'étendue, l'ordre, la situation, les liens propres à donner la vie; il leur faut d'autres rapports, d'autres circonstances pour former les arbres des forêts et les épis de nos champs; cependant la recomposition même de ces corps insensibles fait éclore une foule d'insectes, parce que leurs élémens déplacés retrouvent des combinaisons nouvelles propres à faire briller la flamme de la vie.

Ne crois pas que le sentiment ne soit dû qu'à des élémens sensibles, résultant eux-mêmes d'une matière analogue; tu les ferais ainsi participer à la mollesse de nos organes, puisque la sensibilité est liée intimement aux veines, aux nerfs, en un mot à toutes les parties du corps susceptibles de sentiment, et que leur fragilité condamne à la destruction.

Quand ces principes inhérens aux organes seraient doués de l'immortalité, ne possèderont-ils ce sentiment que comme partie, ou seront-ils de faibles corps animés? Mais une partie ne peut exister ni vivre indépendante; elle ne partage pas le don de sentir en commun avec les autres membres : ainsi la main et les autres organes séparés du corps deviennent étrangers à la sensibilité. Tu pourras, pour dernier refuge, personnifier les élémens, et leur accorder une entière sensibilité. Alors le titre d'élémens leur appartient-il encore? et, s'ils sont semblables aux êtres que le temps dévore sans cesse, les portes du trépas sont-elles fermées pour eux?

Si tu le veux, j'y consens; mais aussi leur union ne pourra enfanter qu'une peuplade innombrable d'ani-

Scilicet ut nequeunt homines, armenta feræque
Inter sese ullam rem gignere conveniendo
Per Veneris res, extra homines, armenta ferasque.
Quod si forte suum dimittunt corpore sensum,
Atque alium capiunt, quid opus fuit attribui quod
Detrahitur? Tum præterea (quod fugimus ante),
Quatinus in pullos animales vertier ova
Cernimus alituum, vermesque effervere, terram
Intempestivos quum putror cepit ob imbres :
Scire licet gigni posse ex non sensibu' sensus.

Quod si forte aliquis dicet duntaxat oriri
Posse ex non sensu sensus, mutabilitate
Ante aliqua, tanquam partum, quam proditur extra:
Huic satis illud erit planum facere atque probare,
Non fieri partum nisi concilio ante coacto;
Nec commutari quidquam sine conciliatu
Primorum, ut nequeant ullius corporis esse
Sensus ante ipsam genitam naturam animantis.
Nimirum quia materies disjecta tenetur
Aere, fluminibus, terris flammaque creatis :
Nec congressa modo vitales convenienti
Contulit inter se motus, quibus omnituentes
Accensi sensus animantem quamque tuentur.
Præterea, quamvis animantem grandior ictus,
Quam patitur natura, repente adfligit, et omnes
Corporis atque animi pergit confundere sensus.
Dissolvuntur enim posituræ principiorum,

maux semblables à eux-mêmes; ainsi qu'on voit les humains, les monstres des forêts, les troupeaux unis par l'amour renaître à jamais dans leur postérité.

Supposes-tu que chaque élément, dans un intime assemblage, se dépouille de sa propre sensibilité afin de se revêtir de la sensibilité commune par un mutuel échange? Pourquoi leur faire un tel don, qu'il faudra leur ravir? D'ailleurs ce don est vain; car tu vois les œufs de l'oiseau se transformer en volatiles, et les objets corrompus transmettre l'existence à des peuplades d'insectes. Peux-tu, après de tels exemples, douter que des élémens insensibles ne fassent, par leur combinaison, éclore la vie et le sentiment?

Tu prétendras, peut-être, que la matière insensible, par une rapide métamorphose, obtient le sentiment, comme l'animal pendant sa conception, et avant qu'il ne soit entré dans la vie. Mais, tu ne peux en douter, rien ne reçoit la naissance sans une formation antérieure, et il ne s'opère aucun changement qu'à l'aide d'un assemblage de parties; ainsi la sensibilité n'a jamais précédé les sens de l'être appelé à l'existence : tous les élémens, avant de se réunir pour l'enfanter, erraient épars dans le sein des eaux ou de la terre, dans le feu ou dans le fluide aérien. Ils n'avaient point combiné leur choc, leur union, et tous ces rapports qui préparent la vie et la confient à la garde des sens.

Suppose, en effet, une attaque dont la violence triompherait de la force vitale; l'être est terrassé soudain, ses ressorts n'agissent plus, les facultés de l'âme et du corps sont livrées au désordre, chaque élément se déplace, la

Et penitus motus vitales impediuntur;
Donec materies, omnes concussa per artus,
Vitales animæ nodos e corpore solvit,
Dispersamque foras per caulas ejicit omnes.
Nam quid præterea facere ictum posse reamur
Oblatum, nisi discutere ac dissolvere quæque?
Fit quoque, uti soleant minus oblato acriter ictu
Reliquiæ motus vitalis vincere sæpe,
Vincere, et ingentes plagæ sedare tumultus,
Inque suos quidquid rursus revocare meatus,
Et quasi jam lethi dominantem in corpore motum
Discutere, ac pæne amissos accendere sensus.
Nam, quare potius lethi jam limine ab ipso
Ad vitam possint conlecta mente reverti,
Quam quo decursum prope jam siet ire et abire?
Præterea, quoniam dolor est ubi materiai
Corpora vi quadam per viscera viva, per artus
Sollicitata suis trepidant in sedibus intus;
Inque locum quando remigrant, fit blanda voluptas:
Scire licet, nullo primordia posse dolore
Tentari, nullamque voluptatem capere ex se:
Quandoquidem non sunt ex ullis principiorum
Corporibus, quorum motus novitate laborent;
Aut aliquem fructum capiant dulcedinis almæ.
Haud igitur debent esse ullo prædita sensu.
Denique, uti possint sentire animalia quæque,
Principiis si etiam est sensus tribuendus eorum;
Quid? genus humanum propritim de quibu' factum est,
Scilicet et risu tremulo concussa cachinnant,
Et lacrymis spargunt rorantibus ora genasque,

vie a perdu son empire; enfin la matière, ébranlée dans tous les organes, se dissout, rompt les liens de l'âme; disséminée, elle se précipite vers toutes les issues, s'échappe et s'évapore [23]; ce choc terrible ébranle la machine, la décompose, et borne là ses ravages.

Quand l'attaque a moins de violence, l'équilibre se rétablit bientôt, et des assauts de la douleur la vie sort triomphante : elle apaise le désordre, rappelle chaque sens à son emploi, enchaîne les mouvemens destructeurs, presque maîtres de la machine, et rallume le pâle flambeau du sentiment près de s'éteindre. Telle est la cause qui termine la révolution des sens, et qui empêche l'âme de céder aux tourmens qui l'assiégeaient, et des portes du trépas la ramène à la vie.

Comme la douleur n'est ressentie que quand les élémens qui nous constituent sont troublés par des chocs ennemis, et s'agitent en désordre dans toute la machine, et que la volupté n'est due qu'à l'heureuse disposition qui entretient leur harmonie; tu le vois donc, les élémens n'éprouvent jamais ni la douleur, ni le plaisir, dont ils sont les auteurs, parce que, n'étant point susceptibles de division ni de froissement, ils sont affranchis des lois du changement; rien ne les blesse ou ne les flatte : le sentiment n'est donc pas fait pour eux.

Si pour sentir, enfin, l'être animé doit se former d'élémens sensibles, les principes qui composent l'espèce humaine seront donc tristes ou joyeux, feront éclater le rire ou verseront des larmes, aborderont les hauteurs de la philosophie, en un mot, ils analyseront

Multaque de rerum mistura dicere callent,
Et sibi proporro quæ sint primordia quærunt:
Quandoquidem totis mortalibus adsimulata,
Ipsa quoque ex aliis debent constare elementis,
Inde alia ex aliis, nusquam consistere ut ausis.
Quippe sequar, quodcunque loqui, ridereque dices
Et sapere, ex aliis, eadem hæc facientibus, ut sit.
Quod si delira hæc furiosaque cernimus esse,
Et ridere potest ex non ridentibu' factus,
Et sapere et doctis rationem reddere dictis,
Non ex seminibus sapientibus atque disertis:
Qui minus esse queant ea quæ sentire videmus,
Seminibus permista carentibus undique sensu?
Denique cœlesti sumus omnes semine oriundi:
Omnibus ille idem pater est, unde, alma liquentes
Humorum guttas mater quum terra recepit,
Fœta parit nitidas fruges arbustaque læta,
Et genus humanum; parit omnia sæcla ferarum,
Pabula quum præbet, quibus omnes corpora pascunt,
Et dulcem ducunt vitam prolemque propagant.
Quapropter merito maternum nomen adepta est;
Cedit item retro, de terra quod fuit ante,
In terras; et quod missum est ex ætheris oris,
Id rursum cœli relatum templa receptant.
Neve putes æterna minus residere potesse
Corpora prima, quod in summis fluitare videmus
Rebus et interdum nasci subitoque perire;
Nec sic interimit mors res, ut materiai
Corpora conficiat, sed cœtum dissupat ollis:
Inde aliis aliud conjungit, et efficit omnes

eux-mêmes la matière qui les enfante : car si vous les douez de qualités pareilles à celles de l'homme, ils devront, comme lui, résulter de principes divers. Vainement tu t'enfoncerais dans ce dédale de raisonnemens obscurs; mes pas suivront tes pas, rien ne me rebutera, et lorsque tu me montreras les facultés d'un être, tu devras les accorder à ses élémens : mais si tu apprécies ces rêves du délire, si tu reconnais que l'on peut rire sans principes rians, que l'on peut rechercher la vérité et se livrer à l'éloquence philosophique sans élémens orateurs et doctes, tu conviendras, ô Memmius! que par leur empire et leur combinaison les élémens peuvent, sans la posséder, donner l'intelligence.

La raison le proclame : oui nous sommes tous les enfans de l'air et de la terre; le sein amoureux de notre mère commune, fécondé par les flots dont l'éther l'abreuve, enfante à la fois les végétaux rians, les fruits savoureux, les monstres féroces, les troupeaux, les hommes et cette foule innombrable d'espèces à qui elle offre sans cesse des alimens variés, et les ramène de race en race au lumineux séjour de la vie. Aussi on l'honore du nom sacré de Mère; les corps sortis de ses flancs dans ses flancs doivent rentrer; l'essence descendue de la plaine éthérée retourne vers les cieux [24]. Si les élémens semblent se détruire, et s'ils se détachent sans cesse des corps, ne sois pas moins sûr de leur éternité [25]. Le trépas brise les corps et respecte leurs élémens; il se borne à les désunir, à reproduire de nouveaux assemblages, à varier les formes et les couleurs, à donner et à reprendre tour-à-tour le sentiment. Observe donc, ami, je le ré-

Res ut convertant formas, mutentque colores,
Et capiant sensus, et puncto tempore reddant :
Ut noscas referre eadem primordia rerum
Cum quibus, et quali positura contineantur,
Et quos inter se dent motus accipiantque.
Namque eadem cœlum, mare, terras, flumina, solem
Significant; eadem fruges, arbusta, animantes;
Quin etiam refert nostris in versibus ipsis,
Cum quibus, et quali sint ordine, quæque locata :
Si non omnia sint, at multo maxima pars est
Consimilis : verum positura discrepitant hæc.
Sic ipsis in rebus item jam materiai
Intervalla, viæ, connexus, pondera, plagæ,
Concursus, motus, ordo, positura, figuræ
Quum permutantur, mutari res quoque debent.
Nunc animum nobis adhibe veram ad rationem;
Nam tibi vehementer nova res molitur ad aures
Accidere, et nova se species ostendere rerum.
Sed neque tam facilis res ulla est, quin ea primum
Difficilis magis ad credendum constet : itemque
Nil adeo magnum, nec tam mirabile quidquam
Principio, quod non minuant mirarier omnes
Paulatim; ut cœli clarum purumque colorem;
Quemque in se cohibent palantia sidera passim,
Lunæque et solis præclara luce nitorem :
Omnia quæ si nunc primum mortalibus adsint,
Ex improviso ceu sint objecta repente,
Quid magis his rebus poterat mirabile dici,
Aut minus ante quod auderent fore credere gentes?
Nil, ut opinor; ita hæc species miranda fuisset;

pète, le nombre, l'essor, les mouvemens mutuels de ces flots créateurs, qui produisent, selon leurs combinaisons, le fluide céleste, la terre, l'océan, le soleil, les moissons et les êtres animés. Ainsi dans mes vers le choix et l'ordre des mots sont essentiels, puisque chaque pensée, reproduite à peu près avec les mêmes lettres, ne diffère que par l'arrangement des caractères; ainsi change les chocs, la direction, les liens, la pesanteur, le mélange des élémens qui enfantent tous les corps, et tu donneras une face nouvelle à la nature.

Maintenant, ô mon noble ami! recueille attentivement les accens de la philosophie, impatiente de te révéler des vérités inconnues, et de te dévoiler, sous un aspect nouveau, le spectacle de l'univers. Mais comme il n'est pas d'opinion si simple qui n'entre avec peine dans l'esprit des humains, il n'est pas non plus de prodige qui, toujours renouvelé, ne cesse de nous surprendre. Si l'éblouissante splendeur des cieux, si la marche imposante de leurs innombrables flambeaux, si la lampe des nuits, si le char enflammé du soleil, par une apparition soudaine, éclataient à nos yeux pour la première fois, quel phénomène plus admirable pourrait nous frapper d'étonnement? quel peuple aurait osé en supposer l'existence? Cependant, rassasiés de leur pompe harmonieuse, à peine jetons-nous un regard inattentif sur les merveilles

Quum tibi jam nemo fessus satiate videndi
Suspicere in cœli dignatur lucida templa.
Desine quapropter, novitate exterritus ipsa,
Exspuere ex animo rationem : sed magis acri
Judicio perpende, et, si tibi vera videtur,
Dede manus : aut, si falsa est, accingere contra.
Quærit enim ratione animus, quum summa loci sit
Infinita foris, hæc extra mœnia mundi;
Quid sit ibi porro, quo prospicere usque velit mens,
Atque animi jactus liber quo pervolet ipse.
Principio, nobis in cunctas undique partes,
Et latere ex utroque infra superaque, per omne
Nulla est finis, uti docui res; ipsaque per se
Vociferatur, et elucet natura profundi.
Nullo jam pacto verisimile esse putandum est,
Undique quum vorsus spatium vacet infinitum,
Seminaque innumero numero, summaque profunda
Multimodis volitent æterno percita motu,
Hunc unum terrarum orbem cœlumque creatum,
Nil agere illa foris tot corpora materiai,
Quum præsertim hic sit Natura factus, et ipsa
Sponte sua forte offensando semina rerum
Multimodis, temere, incassum frustraque coacta,
Tandem colarint ea, quæ conjecta repente
Magnarum rerum fierent exordia semper,
Terrai, maris et cœli, generisque animantum.
Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est
Esse alios alibi congressus materiai,
Qualis hic est, avido complexu quem tenet æther.
Præterea, quum materies est multa parata,

des cieux. O Memmius! que la nouveauté du sujet, loin de te rebuter, aiguillonne ton ardeur studieuse; pèse mes discours avec rigueur; mais embrasse la vérité si ma muse la dévoile à ta vue, et sois inflexible si l'erreur t'apparaît. Viens, je m'élance au delà des limites du monde, dans l'espace infini où l'esprit, affranchi d'entraves, s'abandonne, sans frein, sur l'aile magique du génie.

Le grand Tout est sans fin : ici, là, sous nos pieds, sur nos têtes, l'espace est illimité. Je te l'ai dit, et la voix de la nature le proclame. Ainsi, dans l'incommensurable espace qui se prolonge à jamais dans tous les sens divers, si les innombrables flots créateurs de la matière, depuis l'éternité, s'agitent et nagent sous mille formes variées, à travers l'océan de l'espace infini, dans leur lutte féconde, n'auraient-ils enfanté que l'orbe de la terre et sa voûte céleste? croirait-on qu'au delà de ce monde un si vaste amas d'élémens se condamne à un oisif repos? Non, non, si notre globe est l'œuvre de la nature, et si les principes générateurs, par leur propre essence, conduits par la nécessité, après mille et mille essais infructueux, se sont enfin unis, modifiés, et ont donné naissance à des masses d'où sortirent le ciel, les ondes, la terre et ses habitans, conviens donc que dans le reste du vide les élémens de la matière ont enfanté, sans nombre, des êtres animés, des mers, des cieux, des terres, et parsemé l'espace de mondes semblables à celui qui se balance sous nos pas dans les flots aériens.

Partout enfin où la matière immense trouvera un es-

Quum locus est præsto, nec res nec causa moratur
Ulla, geni debent nimirum et confieri res.
Nunc et seminibus si tanta est copia, quantam
Enumerare ætas animantum non queat omnis;
Visque eadem et natura manet, quæ semina rerum
Conjicere in loca quæque queat, simili ratione,
Atque huc sint conjecta; necesse est confiteare
Esse alios aliis terrarum in partibus orbes,
Et varias hominum gentes et sæcla ferarum.
Huc accedit, ut in summa res nulla sit una,
Unica quæ gignatur, et unica solaque crescat,
Quin cujusque sient sæcli, permultaque eodem
Sint genere: inprimis animalibus injice mentem;
Invenies sic montivagum genus esse ferarum,
Sic hominum genitam prolem, sic denique mutas
Squamigerum pecudes et corpora cuncta volantum:
Quapropter cœlum simili ratione fatendum est,
Terramque, et solem, lunam, mare, cetera quæ sunt,
Non esse unica, sed numero magis innumerali;
Quandoquidem vitæ depactus terminus alte
Tam manet his, et tam nativo hæc corpore constant,
Quam genus omne quod his generatim rebus abundat.
Multaque post mundi tempus genitale, diemque
Primigenum maris et terræ solisque coortum,
Addita corpora sunt extrinsecus; addita circum
Semina, quæ magnum jaculando contulit omne:
Unde mare et terræ possent augescere; et unde
Adpareret spatium cœli domus, altaque tecta
Tolleret a terris procul, et consurgeret aer.

pace pour la contenir, et ne rencontrera nul obstacle à son essor, elle fera éclore la vie sous des formes variées; et si la masse des élémens est telle que pour les dénombrer les âges réunis de tous les êtres seraient insuffisans, et si la nature les a dotés des facultés qu'elle accorda aux principes auteurs de notre globe, les élémens, dans les autres régions de l'espace, ont semé des êtres, des mortels et des mondes.

D'AILLEURS nul objet ne naît isolé, unique dans son espèce; il a sa famille, il se classe dans la chaîne des êtres. Tel est le sort de tous les animaux, des hôtes des montagnes et des forêts, des habitans de l'onde, des oiseaux et des humains. Tout nous prouve donc que le ciel, l'océan, les astres, le soleil et tous ces grands corps de la nature, loin d'être seuls semblables à eux-mêmes, sont répandus en nombre infini dans les plaines de l'espace interminable; leur durée est limitée, et, comme les autres corps, ils ont reçu la naissance, ils subiront la mort.

DANS le temps où notre monde se forma [26], où la terre, les ondes, le soleil, surgirent du chaos, les flots superflus de la matière, versés de tous les points de l'espace, déposèrent, autour et hors des limites de notre globe récent, des élémens et des semences innombrables. C'est dans cette source féconde que le ciel et la terre puisent sans cesse des forces nouvelles. C'est là que l'air s'alimente, c'est là que le firmament rassemble les torrens enflammés dont il fait resplendir ses palais.

NAM sua cuique locis ex omnibus omnia plagis
Corpora distribuuntur, et ad sua sæcla recedunt:
Humor ad humorem, terreno corpore terra
Crescit; et ignem ignes producunt, ætheraque æther;
Donicum ad extremum crescendi perfica finem
Omnia perduxit rerum Natura creatrix:
Ut fit, ubi nihilo jam plus est, quod datur intra
Vitales venas, quam quod fluit atque recedit.
Omnibus his ætas debet consistere rebus:
His Natura suis refrenat viribus auctum.
NAM, quæcunque vides hilaro grandescere adauctu,
Paulatimque gradus ætatis scandere adultæ,
Plura sibi adsumunt quam de se corpora mittunt,
Dum facile in venas cibus omnis diditur, et dum
Non ita sunt late dispersa, ut multa remittant,
Et plus dispendî faciant quam vescitur ætas;
Nam certe fluere ac decedere corpora rebus
Multa, manus dandum est: sed plura accedere debent,
Donicum olescendi summum tetigere cacumen;
Inde minutatim vires, et robur adultum
Frangit et in partem pejorem liquitur ætas.
Quippe etenim quanto est res amplior, augmine dempto,
Et quo latior est, in cunctas undique partes,
Pluria eo dispergit, et a se corpora mittit:
Nec facile in venas cibus omnis diditur eii;
Nec satis est, pro quam largos exæstuat æstus,
Unde queat tantum suboriri ac suppeditare
Quantum opus est, et quod satis est, Natura novare.
Jure igitur pereunt, quum rarefacta fluendo
Sunt, et quum externis succumbunt omnia plagis;

Ces élémens nourriciers, par leur choc continu, sont entraînés vers les objets analogues à leur substance : les corps amis se cherchent et s'allient, la terre se marie à la terre, l'eau reflue vers l'eau, l'air se répand dans l'air, les feux se réunissent, et la nature créatrice, qui préside à leur harmonie, leur ouvre la carrière, les dirige et les conduit à la maturité; elle arrive pour chaque être, quand il n'entre plus dans les veines de la vie que des tributs proportionnés aux pertes; la nature met un frein à ses largesses, et la vie, en équilibre, se calme et se balance.

En effet, les corps qui, par un accroissement généreux, s'élèvent rapidement à la maturité, reçoivent plus qu'ils ne dissipent; doués de force et de jeunesse, ils admettent facilement dans leurs veines actives le suc des alimens, et les pores resserrés de leurs membres vigoureux ne laissent échapper qu'une faible partie du fluide vital; ils dépensent, en un mot, moins qu'ils ne reçoivent. Nos corps font sans cesse des pertes considérables que la vigueur répare avec usure jusqu'au terme où ils jouissent de leur force entière; mais elle s'affaiblit par degrés; l'être, dépouillé sans cesse de sa puissance, est entraîné par une pente insensible vers la caducité. A son déclin, ses pertes sont d'autant plus grandes, que les corps ont une étendue considérable qui n'est plus proportionnée à leur force. Les sucs de la santé, appauvris, ne circulent plus qu'avec peine; les flots de la matière s'échappent largement du corps affaibli; et la nature, pour lui devenue avare, ne les renouvelle plus. Épuisé par ses émanations continues, plus sensible aux attaques étrangères, privé de nourriture par la vieillesse,

Quandoquidem grandi cibus ævo denique defit;
Nec tuditantia rem cessant extrinsecus ullam
Corpora conficere, et plagis intesta domare.
Sic igitur magni quoque circum mœnia mundi
Expugnata dabunt labem putresque ruinas.
Omnia debet enim cibus integrare novando,
Et fulcire cibis ac omnia sustentare.
Nequicquam, quoniam nec venæ perpetiuntur
Quod satis est, neque quantum opus est Natura ministrat;
Jamque adeo affecta est ætas, effœtaque tellus.
Vix animalia parva creat, quæ cuncta creavit
Sæcla, deditque ferarum ingentia corpora partu.
Haud, ut opinor, enim mortalia sæcla superne
Aurea de cœlo demisit funis in arva;
Nec mare, nec fluctus plangentes saxa crearunt,
Sed genuit tellus eadem quæ nunc alit ex se.
Præterea nitidas fruges vinetaque læta
Sponte sua primum mortalibus ipsa creavit:
Ipsa dedit dulces fœtus et pabula læta,
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore;
Conterimusque boves et vires agricolarum
Conficimus, ferrum vix arvis suppeditatur:
Usque adeo pereunt fœtus augentque labores.

languissant en lui-même, sans cesse tourmenté par les objets extérieurs, le corps tombe et périt.

Un jour, les immenses voûtes du monde, assaillies par des chocs nombreux, elles-mêmes s'écrouleront, et leurs brûlans débris se disperseront dans l'espace [27]. Tous les corps sont alimentés par la nature, ils attendent les sucs nourriciers qu'elle leur distribue sans cesse, et qui les maintiennent dans la plénitude de leur puissance; mais cet heureux artifice ne peut toujours durer; car les canaux où s'introduisent les sucs vivifians perdent leur capacité, et se ferment à demi; d'ailleurs la nature se lasse de fournir aux réparations du même être. Hélas! ce temps de décrépitude n'est-il point arrivé pour notre monde? Ce vaste corps n'est-il point sillonné des rides de la vieillesse? La terre fatiguée n'enfante plus qu'avec peine quelques êtres débiles dans son stérile limon, la terre... qui, dans le premier essor de sa fécondité, donna la vie à tous les êtres, construisit les robustes flancs des animaux féroces, et se surchargea d'hôtes innombrables. Car je ne croirai pas qu'une chaîne d'or les ait descendus des cieux, ni qu'ils soient sortis d'entre les rochers, sous les flots écumans [28]. La terre qui les nourrit encore, jadis leur a donné la vie. C'est elle qui offrit à ses enfans les pâturages, les trésors des moissons et les vignobles joyeux [29]. A peine accorde-t-elle aujourd'hui ces mêmes bienfaits à nos laborieux efforts. Les taureaux s'épuisent en travaux imparfaits, le fer ne suffit plus pour triompher d'un sol ingrat : l'abondance diminue, et la fatigue augmente.

JAMQUE caput quassans grandis suspirat arator
Crebrius incassum magnum cecidisse laborem,
Et, quum tempora temporibus præsentia confert
Præteritis, laudat fortunas sæpe parentis;
Et crepat, antiquum genus ut pietate repletum
Perfacile angustis tolerarit finibus ævum,
Quum minor esset agri multo modus ante viritim :
Nec tenet omnia paulatim tabescere, et ire
Ad scopulum spatio ætatis defessa vetusto.

QUÆ bene cognita si teneas, Natura videtur
Libera continuo, dominis privata superbis,
Ipsa sua per se sponte omnia Dîs agere expers;
Nam, proh sancta Deûm tranquilla pectora pace,
Quæ placidum degunt ævum vitamque serenam!
Quis regere immensi summam, quis habere profundi
Endo manu validas potis est moderanter habenas?
Quis pariter cœlos omnes convertere, et omnes
Ignibus ætheriis terras suffire feraces?
Omnibus inque locis esse omni tempore præsto?
Nubibus ut tenebras faciat, cœlique serena
Concutiat sonitu? tum fulmina mittat, et ædes
Sæpe suas disturbet, et in deserta recedens
Sæviat exercens telum, quod sæpe nocentes
Præterit, exanimatque indignos inque merentes?

Le vieux cultivateur, secouant son front sillonné, raconte en soupirant combien de fois la terre a frustré son espérance; il compare la fécondité du passé avec la stérilité présente. Il envie le destin de ses pères : sans cesse il vante ces siècles fortunés où les mortels pieux, favorisés du ciel, après des labeurs moins pénibles, recueillaient dans des champs moins spacieux des moissons plus abondantes. Hélas! il ne voit pas que tout, appesanti par l'âge, penche vers son déclin, et que le temps est l'inévitable écueil où les corps viennent se briser dans un commun naufrage.

Si les accens de la vérité, ô mon ami! se sont imprimés dans ton âme, la nature t'apparaît dans toute sa puissance[30] : elle brise le joug de ses maîtres superbes; libre, elle gouverne son immortel empire sans le secours des dieux. Grands dieux! âmes saintes et paisibles, vous qui coulez dans le bonheur une vie éternelle et sereine, qui d'entre vous tient d'une main infaillible les rênes de l'univers, et régit son empire immense? qui de vous suspend et fait mouvoir les cieux, allume leurs flambeaux, verse leurs flammes fécondes sur la terre, veille au destin de ses hôtes innombrables, est à la fois présent dans tous les lieux? qui de vous rassemble ces nuages ténébreux au milieu d'un ciel serein, fait éclater le tonnerre et lance les traits de la foudre? la foudre, flamme aveugle qui brise vos temples sacrés, égare sa fureur dans les déserts, passe à côté d'un coupable, et va frapper une tête innocente!

NOTES

DU LIVRE DEUXIÈME.

1. Suave, mari magno, turbantibus æquora ventis.

Rien n'est plus naturel que de contempler avec avidité les grandes catastrophes, et, comme l'observe Lucrèce :

Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas,
Sed, quibus ipse malis careas, quia cernere suave est.

Voltaire, dans une épître à madame Duchâtelet, a essayé la traduction d'une partie de ce début.

2. Si non aurea sunt juvenum simulacra per ædes.

Virgile a senti le mérite de ce passage, qu'il a imité avec exactitude dans le deuxième livre des *Géorgiques* (v. 457 et suiv):

O fortunatos nimium, sua si bona norint,
Agricolas! Quibus ipsa, procul discordibus armis,
Fundit humo facilem victum justissima tellus.
Si non ingentem foribus domus alta superbis
Mane salutantum totis vomit ædibus undam;
Nec varios inhiant pulchra testudine postes,
Illusasque auro vestes, ephyreiaque æra,
Alba neque assyrio fucatur lana veneno,
Nec casia liquidi corrumpitur usus olivi:
At secura quies, et nescia fallere vita,
Dives opum variarum; at latis otia fundis,
Speluncæ, vivique lacus; at frigida Tempe,
Mugitusque boum, mollesque sub arbore somni
Non absunt; illic saltus ac lustra ferarum,
Et patiens operum, parvoque assueta juventus,
Sacra deum, sanctique patres; extrema per illos
Justitia excedens terris vestigia fecit.

Voici la traduction en vers du tableau dont Lucrèce a offert le modèle à Virgile :

Nos besoins sont bornés, et la terre féconde
Accorde à nos travaux les biens dont elle abonde.
D'un prestige éclatant, ah! loin de s'éblouir,
N'est-il pas riche assez, celui qui sait jouir!
O toi! mortel heureux dans ta noble indigence,
Si du luxe trompeur la magique élégance
N'a point, pour soutenir tes superbes flambeaux,
En statue, avec art, transformé les métaux;
Si l'or, resplendissant du feu qui le colore,
Ne rend point à tes nuits la clarté de l'aurore;
De la lyre, pour toi, si les sons mesurés
Ne retentissent pas sous des lambris dorés;
Dédaignant des plaisirs la frivole imposture,
Sitôt que le printemps rajeunit la nature,
Étendu mollement au bord des frais ruisseaux,
Tu reposes, couvert de rians arbrisseaux.
A tes yeux enchantés la terre est refleurie;
La vapeur du matin, les forêts, la prairie,
La voûte d'un beau ciel, le zéphyr caressant,
Tout porte le bonheur dans ton cœur innocent.

(De Pongerville, *Lucrèce*, chant II.)

3. Nam, veluti pueri trepidant.

Lucrèce a reproduit plusieurs fois cette comparaison dans les mêmes termes. La confusion qui semble exister ici entre les objets moraux et physiques, a donné lieu à quelques reproches critiques adressés à Lucrèce avec une apparence de fondement.

4. Nam certe non inter se stipata cohæret
Materies.....

Ovide exprime à peu près les mêmes pensées :

L'âme toujours errante, et légère et mobile,
Dans les corps, à son gré, se choisit un asile;
Avec rapidité variant son destin,
Elle anime la brute, habite un corps humain,
Et revêt tout à coup une forme nouvelle;
Le temps n'outrage point son essence éternelle.
Telle, sans s'altérer, la cire, sous ta main,
Prend un aspect, le quitte, et le reprend soudain.

Ah ! si de corps en corps l'âme se réfugie,
De l'être qui respire épargne donc la vie !
Homme pieux, respecte un esprit passager,
Qui, peut-être, à ton cœur ne fut pas étranger ;
Modère, il en est temps, cette ardeur dévorante,
Et que jamais de sang ton sang ne s'alimente.
(De Pongerville, *Métam.*, liv. xv, v. 253 à 275.)

5. Inque brevi spatio mutantur sæcla animantum,
Et, quasi cursores, vitai lampada tradunt.

Rien n'est au dessus de la beauté de cette comparaison, qui a le double mérite de servir de développement à la pensée de l'auteur.

6. Cujus, uti memoro, rei simulacrum et imago
Ante oculos semper nobis versatur et instat.

Les détracteurs de Lucrèce ont trouvé dans ce passage des armes contre le système corpusculaire. On a développé, dans la préface de la traduction en vers, des éclaircissemens qu'il est inutile de reproduire ici; mais les hommes de bonne foi sentiront que Lucrèce n'a eu d'autre intention que d'offrir cette image comme une comparaison : *Cujus..... semper instat ante oculos imago et simulacrum rei.* Il ne prétend point montrer la chose même, mais l'image, le simulacre de *la chose;* et les deux vers qui terminent le morceau,

Duntaxat rerum magnarum parva petest res
Exemplare dare et vestigia notitiai.

prouvent qu'il n'est ici question que d'une similitude. *Dans les plus petites choses, dans les objets les plus communs, nous trouvons souvent l'indice des vérités les plus importantes.* L'estimable devancier de La Grange, Panckoucke, qui a souvent senti Lucrèce, et qui a eu ce mérite l'un des premiers parmi nos littérateurs, semble, par la manière dont il traduit ce passage, ne le regarder que comme une comparaison. J'ai fait remarquer, dans les notes de ma traduction en vers, qu'Épicure n'a pu confondre les molécules détachées des meubles et des vêtemens, que l'on voit flotter dans un lieu fermé au milieu d'un rayon solaire qui s'y introduit par une ouverture, avec les élémens constitutifs de l'univers, pour lesquels il a établi une théorie si compliquée, et qu'il regarde

comme purs, indivisibles et éternels. La fausse interprétation du mot *atôme* a seule occasioné l'erreur, et ce mot *atôme* ne parait pas une seule fois dans le poëme.

7. Ut res per Veneris blanditim sæcla propagent,
Nec genus occidat humanum; *quorum omnia causa*
Constituisse deos fingunt.

La traduction de La Grange est ici inexacte, et donne à entendre que Lucrèce nie l'existence des dieux; il a pu le penser, mais il ne l'a jamais affirmé positivement.

8. Corpoream sursum ferri, sursumque meare.

Lucrèce peint ici la gravitation comme le ferait un physicien du XIXe siècle.

9. Non cadere in terram stellas et sidera cernis?

Cette supposition de la chute des étoiles paraîtrait excessivement ridicule, si l'on ignorait qu'Épicure et Lucrèce ne regardaient les astres que comme des ornemens de la voûte céleste.

10. Nec declinando faciunt primordia motus.

L'obscurité métaphysique est ici portée au comble; mais Lucrèce rattache ces détails, par des fils imperceptibles, à son raisonnement; il en fait son arme principale pour combattre le destin, *fatis avolsa voluntas.*

11. Nam sæpe in colli tondentes pabula læta
Lanigeræ reptant pecudes.....

On retrouve dans ce riant tableau la grâce et le naturel qui ont inspiré l'auteur des *Géorgiques.*

12. Nam sæpe ante Deum vitulus delubra decora.

Lucrèce ajoute ici la beauté du style à l'intérêt du sujet. Ces vers sont dignes d'être comparés aux plus brillans passages de Virgile.

At mater, virides saltus orbata peragrans,
Linquit humi pedibus vestigia pressa bisulcis.

Celle qui l'enfanta, qui déjà n'est plus mère,
S'échappe, fuit, parcourt la forêt solitaire,

Promène tristement son regard éperdu,
Réclame à chaque objet le fils qu'elle a perdu.
Les torrens, les rochers, nul lieu ne l'intimide.
Elle imprime ses pas dans la campagne humide;
Soudain elle s'arrête, et son cri douloureux,
Lugubre, retentit dans les bois ténébreux:
Souvent elle retourne à l'étable déserte,
Semble l'interroger, lui raconter sa perte;
Le fleuve accoutumé, l'herbe épaisse, les fleurs,
Rien ne parle à ses goûts, ne distrait ses douleurs.
Près des jeunes troupeaux en vain elle s'adresse;
Ah! qui peut d'une mère abuser la tendresse?

13. Sunt etiam quæ jam nec lævia jure putantur.

Les longs détails sur la configuration des premiers élémens sont difficiles à saisir.

14. Esse magis, etc.

Après ce vers, les anciennes éditions portent celui-ci :

Namque papaveris haustus item est facilis quod aquarum,

que les commentateurs les plus éclairés ont jugé, avec raison, devoir être rejeté du texte. Je partage leur avis.

15. Humor dulcit, ubi per terras.....

Lucrèce semble, ailleurs, assigner un autre aliment à la source des fleuves :

Les fleuves, les torrens et la plaine des mers
S'alimentent sans cesse au sein de l'univers;
Mais, réglant le concours et les tributs de l'onde,
Ils expulsent les flots dont leur lit surabonde.
Le soleil les attire aux vastes champs des cieux,
Et de ce voile humide environne ses feux.
Les aquilons, errant sur la plaine liquide,
En légères vapeurs dissipent le fluide;
De la terre abreuvant les antres montueux,
L'onde coule et s'infiltre en replis sinueux,
Fuit, revient, disparaît, s'épure dans sa course;
Des fleuves lentement elle rejoint la source,
Et, du globe baignant les contours sillonnés,
Ses flots impétueux roulent emprisonnés.

(*Lucrèce*, chant v.)

16. Nec nox ulla diem, neque noctem aurora secuta est.

Rien n'est plus touchant que cette réflexion si simple et si vraie :

Aussi la tendre aurore, aussi la nuit profonde,
Reverront à jamais, en visitant le monde,
L'enfant qui de la vie ose franchir le seuil,
Et la douleur plaintive à côté d'un cercueil.
(De Pongerville, chant v, traduction en vers.)

17. Quare magna Deûm mater, materque ferarum.

Les allégories de ce culte sont ingénieuses et pleines de la plus noble philosophie; mais les applications en sont un peu forcées.

18. Munificat tacita mortales muta salute.

La Terre, selon Lucien, fut la première qui rendit des oracles à Delphes. Le langage des oracles était obscur et énigmatique. Lucien ne voudrait-il pas nous apprendre par-là que ce fut la manière secrète et mystérieuse dont la terre procède dans ses différentes productions, qui porta les hommes à en faire une déesse et à lui adresser leurs hommages? N'est-ce pas là ce que veut dire Lucrèce par ce beau vers :

Munificat tacita mortales muta salute?

N'était-ce pas là enfin, dit La Grange, la cause de ce silence mystérieux qui régnait dans les cérémonies secrètes de la Bonne-Déesse? En effet, en y réfléchissant, on se convaincra que ce fut plus l'ignorance que la crainte qui multiplia si fort les dieux du paganisme. L'homme, né orgueilleux, se console, pour ainsi dire, de sa faiblesse, en regardant comme surnaturel tout ce qu'il ne conçoit pas.

Les premiers hommes, barbares, grossiers, occupés de l'unique soin de se procurer leur nourriture, jouissaient des productions de la terre, sans lui demander par quel mécanisme intérieur elle avait accru et développé les germes abandonnés à sa fécondité. Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui que les laboureurs, ces hommes infatigables qui coopèrent tous les jours, avec la terre, pour la subsistance du genre humain, sont, de tous les hommes, ceux qui connaissent le mieux les résultats, et qui ignorent le plus les procédés intérieurs? Mais quand la philosophie, qui n'était dans l'origine que la théologie même, eut commencé l'étude de la na-

ture par l'examen des objets les plus connus et les plus familiers; quand elle eut remarqué, dans toutes les productions terrestres, un enchaînement de causes et d'effets concourant à un même but, soumis à des lois constantes et invariables, et portant le caractère d'un plan sage et réglé; quand, voulant sonder plus avant, elle se fut aperçue que la faiblesse des organes humains ne pouvait suivre une marche aussi fine et aussi délicate, ni suffire à tant de détails compliqués, à tant de nuances imperceptibles, l'intelligence divine devint alors, pour ainsi dire, le supplément de l'intelligence humaine. On crut que la terre était douée d'une raison surnaturelle: on l'adora comme une divinité bienfaisante, qui daignait présider à tant d'opérations admirables, pour le bonheur des mortels. Son intelligence fut révérée sous les noms de forme, de nature plastique, d'âme divine. Bientôt elle fut subdivisée en autant d'intelligences particulières qu'elle renfermait de différentes productions dont le mécanisme était ignoré. De là les Nymphes, les Faunes, les Silvains, etc.; de là, enfin, les métamorphoses et la métempsycose, qui n'est elle-même qu'une métamorphose renouvelée.

19. Hic armata manus, Curetas nomine Graii.

Les Curètes étaient les plus anciens ministres de la religion; ils sont, dit-on, les inventeurs des arts.

20. Non quod multa parum simili sint prædita forma.

Ce morceau est répété plus haut.

21. Et quoniam plagæ quoddam genus excipit in se
Pupula, quum sentire colorem.

Épicure regardait la vision comme un tact.

22. Ut non omnibus *attribuas* sonitus et odores.

Le mot *attribuas* offre un sens opposé au raisonnement du poète.

23. Dispersamque foras per caulas ejicit omnes.

On sait que Lucrèce prétend que l'âme ne périt qu'en liquéfiant ses principes.

24. Cedit item retro, de terra quod fuit ante,
In terras; et quod missum est ex ætheris oris,
Id rursum cœli relatum templa receptant.

Il est inutile de faire remarquer l'absurdité des critiques de Lucrèce, qui ont vu dans ces vers un aveu de l'immortalité de l'âme arraché au philosophe par la force de la vérité. Lactance, le premier, lui adresse ce reproche, répété depuis par Racine le fils, qui le répétait sans l'examiner, comme la plupart des esprits prévenus qui se rendent les échos des absurdités conformes à leur croyance et à leurs principes. Ils n'ont pas su reconnaître que Lucrèce, composant l'âme de trois substances diverses, les fait retourner, après la dissolution, à la source dont elles sont émanées. Ce n'est point l'âme entière que le poète fait monter vers la voûte étoilée, mais bien la partie éthérée, qui est, selon lui, la plus subtile portion de ce qu'il appelle l'âme, à laquelle il n'accorde jamais qu'une existence matérielle.

25. Neve putes æterna minus residere potesse
Corpora prima.

On a rendu à ces trois vers la place que les meilleurs commentateurs leur ont assignée.

26. Multaque post mundi tempus.

Lucrèce parle de la pluralité des mondes avec autant de certitude que le ferait un savant de notre siècle. Cette vérité ne lui était cependant révélée que par son génie; car les astres que nous voyons briller sur nos têtes, et dont le compas a mesuré la distance et le cours, n'étaient pour lui que des étincelles, ornemens de la voûte céleste.

27. Sic igitur magni quoque circum mœnia mundi
Expugnata dabunt labem putresque ruinas.

Saint Cyprien, lui-même, dit presque mot pour mot ce que Lucrèce avance ici : *Scire debes jam mundum non illis viribus stare quibus ante steterat, nec eo robore valere quo ante prævalebat, etc.....*

28. Nec mare, nec fluctus plangentes saxa crearunt.

Lucrèce réfute, par ce vers, une opinion long-temps accréditée, et chantée par les poètes. Homère fait naître tous les dieux de l'Océan :

Ὠκεανόν τε θεῶν γένεσιν καὶ μητέρα Τηθύν.

Oceanumque deorum originem et matrem Tethyn.

29. Ipsa dedit dulces fœtus et pabula læta
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore;
Conterimusque boves et vires agricolarum....

Voltaire traduit ainsi les trois vers de Lucrèce :

La nature languit, la terre est épuisée;
L'homme dégénéré, dont la force est usée,
Fatigue un sol ingrat par ses bœufs affaiblis.

30. Quæ bene cognita si teneas, Natura videtur
Libera continuo, dominis privata superbis, etc.

La Grange a transporté cette admirable péroraison avec beaucoup de discernement. Son exemple devait être suivi : il a été approuvé par tous les gens de goût.

LIVRE III.

LIBER TERTIUS.

E TENEBRIS tantis tam clarum extollere lumen
Qui primus potuisti, illustrans commoda vitæ,
Te sequor, ô Graiæ gentis decus, inque tuis nunc
Fixa pedum pono pressis vestigia signis,
Non ita certandi cupidus, quam propter amorem,
Quod te imitari aveo. Quid enim contendat hirundo
Cycnis? aut quidnam tremulis facere artubus hædi
Consimile in cursu possint, ac fortis equi vis?
Tu, pater, et rerum inventor, tu patria nobis
Suppeditas præcepta, tuisque ex, inclute, chartis,
Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea, perpetua semper dignissima vita.
NAM, simul ac ratio tua cœpit vociferari,
Naturam rerum haud divina mente coortam,
Diffugiunt animi terrores; mœnia mundi
Discedunt; totum video per inane geri res;
Apparet Divûm numen sedesque quietæ,
Quas neque concutiunt venti, neque nubila nimbis
Adspergunt, neque nix acri concreta pruina
Cana cadens violat : semperque innubilus æther
Integit, et large diffuso lumine ridet.

LIVRE TROISIÈME.

O toi, qui du sein des ténèbres fis jaillir la lumière à grands flots, qui le premier aplanis aux mortels le chemin de la vie! toi, l'honneur de la Grèce [1], j'ose poser mes pas sur tes nobles traces : je te suis, non point en rival audacieux; mais, disciple zélé, je cède au désir de t'imiter. La timide hirondelle ne peut défier le cygne mélodieux, et le débile chevreau ne s'élance point dans la carrière du généreux coursier. O génie créateur, ô mon père! tu prodigues à tes enfans les leçons de la sagesse; l'abeille matinale pompe un nectar moins abondant sur les saules fleuris, que nous ne puisons d'utiles vérités dans tes écrits immortels [2].

Ta voix, interprète de la raison, nous crie que la nature n'est point l'œuvre de la pensée divine. Tout à coup la terreur s'évanouit dans les âmes : les remparts du monde s'abaissent devant moi; j'aperçois l'univers se mouvoir dans l'espace; je vois les dieux reposer dans ces paisibles palais, que jamais n'assiègent les vents courroucés, les orages brûlans, ni les flocons neigeux, ni les âpres frimas [3]; dans ces demeures célestes qu'enveloppe un air éternellement serein, et que l'astre du jour

Omnia suppeditat porro Natura, neque ulla
Res animi pacem delibrat tempore in ullo :
At contra nusquam apparent Acherusia templa;
Nec tellus obstat, quin omnia dispiciantur,
Sub pedibus quæcunque infra per inane geruntur.
His tibi me rebus quædam divina voluptas
Percipit atque horror, quod sic Natura tua vi
Tam manifesta patet ex omni parte retecta.

Et quoniam docui, cunctarum exordia rerum
Qualia sint; et quam variis distantia formis,
Sponte sua volitent alterno percita motu;
Quoque modo possint ex his res quæque creari;
Hasce secundum res animi natura videtur
Atque animæ claranda meis jam versibus esse;
Et metus ille foras præceps Acheruntis agendus
Funditus, humanam qui vitam turbat ab imo,
Omnia suffundens mortis nigrore, neque ullam
Esse voluptatem liquidam puramque relinquit.
Nam, quod sæpe homines morbos magis esse timendos
Infamemque ferunt vitam, quam Tartara lethi;
Et se scire animi naturam, sanguinis esse,
Nec prorsum quidquam nostræ rationis egere :
Hinc licet advertas animum, magis omnia laudis,
Aut etiam venti, si fert ita forte voluntas,
Jactari causa, quam quod res ipsa probetur.
Extorres iidem patria, longeque fugati
Conspectu ex hominum, fœdati crimine turpi,
Omnibus ærumnis affecti denique, vivunt :
Et, quocunque tamen miseri venere, parentant;

dore en souriant de ses plus purs rayons. C'est pour ces êtres divins que la nature est prodigue de tous les biens[4]; rien ne peut altérer la sérénité de leur âme; ils n'aperçoivent point les abîmes du Tartare; la terre ne leur dérobe point les scènes nombreuses qui se renouvellent à leurs pieds dans l'espace infini[5]. A ce grand spectacle, j'éprouve une volupté divine; un saint frémissement m'agite, lorsque je contemple l'effort de ton génie qui contraint la nature à nous apparaître sans voiles.

O Memmius! nous avons étudié les qualités des élémens, leurs formes, leurs mouvemens mutuels, leurs luttes fécondes qui répandent l'ordre et la vie dans l'immense univers. Ma muse aujourd'hui va te révéler la nature de l'âme et de l'esprit, faire évanouir les fantômes de l'Achéron, ces songes terribles et vains qui empoisonnent les sources du bonheur, poursuivent notre vie de l'image lugubre de la mort, et ne laissent jamais couler vers nous une volupté pure.

Je le sais, des mortels orgueilleux t'affirmeront que la douleur ou l'infamie sont plus redoutables que les gouffres du trépas; qu'ils n'ignorent point que l'âme[6], enfantée avec les sens, doit périr avec eux; et qu'ils n'attendent point mes leçons pour reconnaître la vérité: mais viens t'assurer s'ils cèdent à la puissance de la raison, ou au seul désir de se parer des dehors de la philosophie et de recueillir une vaine gloire; contemple ces mêmes mortels, bannis, persécutés, accablés par la honte, en proie au chagrin et aux remords: ils vivent cependant! ils subissent l'existence! et dans les

Et nigras mactant pecudes; et manibu' divis
Inferias mittunt; multoque in rebus acerbis
Acrius advertunt animos ad Relligionem.
Quo magis in dubiis hominem spectare periclis
Convenit, adversisque in rebus noscere qui sit.
Nam veræ voces tum demum pectore ab imo
Ejiciuntur; et eripitur persona, manet res.

Denique avarities et honorum cæca cupido,
Quæ miseros homines cogunt transcendere fines,
Juris, et interdum socios scelerum atque ministros,
Noctes atque dies niti præstante labore
Ad summas emergere opes : hæc volnera vitæ
Non minimam partem mortis formidine aluntur.
Turpis enim fama et contemptus et acris egestas,
Semota ab dulci vita stabilique videntur;
Et quasi jam lethi portas cunctarier ante :
Unde homines, dum se, falso terrore coacti,
Refugisse volunt longe longeque recesse,
Sanguine civili rem conflant; divitiasque
Conduplicant avidi, cædem cædi accumulantes;
Crudeles gaudent in tristi funere fratris,
Et consanguineum mensas odere timentque.

Consimili ratione ab eodem sæpe timore
Macerat invidia : ante oculos illum esse potentem,
Illum aspectari, claroque incedere honore;
Ipsi se in tenebris volvi cœnoque queruntur.
Intereunt partim statuarum et nominis ergo :

lieux déserts où ils traînent le fardeau du malheur, ils offrent des vœux à la divinité, égorgent la brebis noire, sacrifient aux mânes, et l'adversité, dans leur cœur corrompu, ranime, avec une vigueur nouvelle, l'hydre du fanatisme. C'est dans les dangers qu'il faut scruter la pensée humaine; la secousse du malheur chasse la vérité des replis de notre âme : le masque tombe, et l'homme reste.

Enfin la dure avarice et l'aveugle désir des honneurs [7], ces passions fougueuses qui transportent l'homme au delà des bornes de l'équité, qui le rendent auteur ou complice du crime, qui l'asservissent aux plus ignobles travaux pour l'élever à la fortune, qui lui ravissent enfin le charme de ses jours et la douceur de ses nuits; eh bien! ces honteuses plaies de l'âme sont entretenues par la crainte de la mort. L'ignominie, le mépris, l'indigence, toujours opposés à une vie douce et calme, sont regardés comme les gardiens vigilans des portes de la mort : ainsi l'homme conseillé par une vaine terreur, afin de les repousser loin, bien loin [8], cimente de sang ses indignes projets. Insatiable de richesses, sans cesse il désire, et, pour les accumuler, au crime récent fait succéder le crime, suit avec une joie féroce les funérailles d'un frère, et, toujours alarmé, siège avec effroi au banquet des siens.

C'est aussi la crainte de la mort qui dévore le sein de l'envieux. Elle montre à ses regards jaloux le faste de la puissance, et l'éclat de la grandeur; il voit avec fureur le cercle de sa vie rouler dans une ignoble obscurité; honteux de son destin, il sacrifie son repos au désir d'un

Et sæpe usque adeo, mortis formidine, vitæ
Percipit humanos odium lucisque videndæ,
Ut sibi consciscant mœrenti pectore lethum :
Obliti fontem curarum hunc esse timorem;
Hunc vexare pudorem, hunc vincula amicitiai
Rumpere, et in summo pietatem evertere fundo :
Nam jam sæpe homines patriam carosque parentes
Prodiderunt, vitare Acherusia templa petentes.

Nam, veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis
In tenebris metuunt; sic nos, in luce, timemus
Interdum, nihilo quæ sunt metuenda magis, quam
Quæ pueri in tenebris pavitant, finguntque futura.
Hunc igitur terrorem animi tenebrasque, necesse est,
Non radii solis neque lucida tela diei
Discutiant, sed Naturæ species ratioque.

Primum animum dico, mentem quem sæpe vocamus,
In quo consilium vitæ regimenque locatum est,
Esse hominis partem, nihilo minus ac manus et pes
Atque oculi, partes animantis totius exstant.
Quamvis multa quidem sapientum turba paturunt,
Sensum animi certa non esse in parte locatum :
Verum habitum quemdam vitalem corporis esse,
Harmoniam Graii quam dicunt; quod faciat nos
Vivere cum sensu, nulla quum in parte siet mens.
Ut bona sæpe valetudo quum dicitur esse
Corporis, et non est tamen hæc pars ulla valentis :
Sic animi sensum non certa parte reponunt :
Magnopere in quo mi diversi errare videntur.

vain titre; il voudrait qu'un marbre complaisant éternisât son nom. Poursuivi par la crainte de la mort, lui-même, dans son effroi, hâte le terme de ses jours; hélas! il ignorait que la source de tous ses maux était dans sa propre terreur : c'est elle qui flétrit l'innocence, brise les nœuds de l'amitié, foule aux pieds la piété et la nature. Eh! quel climat n'a point vu l'homme, pour fermer devant lui les portes du Tartare, trahir sa patrie, ses parens et les droits les plus sacrés?

Ainsi que l'enfant agité par la crainte dans l'obscurité des nuits, l'homme timide à la clarté du jour se livre à de vaines terreurs, et, plus faible que l'enfant dans les ténèbres, il s'épouvante des fantômes dont il peuple l'avenir. Pour dissiper cette terreur et ces ténèbres de l'âme, nous n'emprunterons ni les rayons du soleil ni l'éclat du jour; mais l'étude de la nature allumera le flambeau qui doit nous guider [9].

O Memmius! il faut d'abord reconnaître que l'esprit humain, souvent désigné sous le nom d'intelligence, est lui-même, comme les yeux, les mains, et les pieds, une partie des ressorts de la vie. En vain une foule de sages affirme que le sentiment ne possède point dans les êtres un siège déterminé, qu'il est le résultat de la force vitale, que les Grecs ont revêtue du doux nom d'Harmonie [10], qu'elle anime le corps sans y résider, sans se fixer sur un point unique, et qu'enfin, loin d'être une part distincte de l'organisation, elle est, comme la santé, le mode, le concert de tous les sens. Gardons-nous donc d'errer ainsi loin de la vérité.

Sæpe utique in promptu corpus, quod cernitur, ægrit,
Quum tamen ex alia lætamur parte latenti;
Et retro fit, uti contra sit sæpe vicissim,
Quum miser ex animo, lætatur corpore toto:
Non alio pacto, quam si pes quum dolet ægri,
In nullo caput interea sit forte dolore.
Præterea molli somno quum dedita membra,
Effusumque jacet sine sensu corpus onustum;
Est aliud tamen in nobis, quod tempore in illo
Multimodis agitatur, et omnes accipit in se
Lætitiæ motus et curas cordis inanes.
Nunc animam quoque ut in membris cognoscere possis
Esse, neque harmoniam corpus retinere solere;
Principio fit uti, detracto corpore multo,
Sæpe tamen nobis in membris vita moretur;
Atque eadem rursus, quum corpora pauca caloris
Diffugere, forasque per os est editus aer,
Deserit extemplo venas atque ossa relinquit:
Noscere ut hinc possis, non æquas omnia partes
Corpora habere, neque ex æquo fulcire salutem;
Sed magis hæc, venti quæ sunt calidique vaporis
Semina, curare in membris ut vita moretur.
Est igitur calor ac ventus vitalis in ipso
Corpore, qui nobis moribundos deserit artus.
Quapropter, quoniam est animi natura reperta
Atque animæ, quasi pars hominis, redde harmoniai
Nomen ab organico saltu delatum Heliconis,
Sive aliunde ipsi porro traxere et in illam
Transtulerunt, proprio quæ tum res nomine egebat:
Quidquid id est, habeant; tu cætera percipe dicta.

Tu vois souvent le corps, enveloppe de l'âme, souffrir quand l'intelligence jouit : souvent, au contraire, dans un corps robuste et sain l'âme est dévorée de tourmens; ainsi le pied éprouve des douleurs dont la tête ne reçoit pas l'atteinte.

D'ailleurs, quand le doux sommeil ravit le sentiment aux membres engourdis, un principe secret veille en nous; il sent pour eux, il les remplace en tressaillant de joie, ou en frémissant de douleur.

Mais, pour mieux te convaincre que l'âme réside dans les sens, lors même que l'harmonie en est troublée, vois un corps mutilé conserver le sentiment, tandis que la privation d'une faible portion de chaleur ou d'air suffit pour chasser à jamais la vie de nos organes. Tout nous prouve que les diverses parties du corps y exercent un emploi différent, et sont loin d'être également nécessaires à sa conservation; qu'enfin l'air et la chaleur sont les principaux moteurs de l'existence, et que les derniers ils abandonnent les membres frappés par la mort. Si l'évidence te prouve l'intimité du corps avec l'âme et l'esprit, rends aux Grecs leur doux nom d'*harmonie* qu'ils transportèrent du mélodieux bocage de l'Hélicon, ou que le besoin d'exprimer une pensée nouvelle leur fit détourner de son sens accoutumé pour servir d'interprète à un système dont la base restait encore incertaine. Quelle qu'en soit l'origine, la Grèce peut se l'approprier; nous, marchons vers la vérité.

Nunc *animum* atque *animam* dico conjuncta teneri
Inter se, atque unam naturam conficere ex se;
Sed caput esse quasi, et dominari in corpore toto
Consilium, quod nos *animum mentemque* vocamus;
Idque situm media regione in pectoris hæret.
Hic exsultat enim pavor ac metus; hæc loca circum
Lætitiæ mulcent; hic ergo mens animusque est.
Cætera pars animæ, per totum dissita corpus,
Paret, et ad numen mentis nomenque movetur;
Idque sibi solum per se sapit et sibi gaudet,
Quum neque res animam, neque corpus commovet ulla.
Et quasi, quum caput aut oculus, tentante dolore,
Læditur in nobis, non omni concruciamur
Corpore: sic animus nonnunquam læditur ipse,
Lætitiaque viget, quum cætera pars animai
Per membra atque artus nulla novitate cietur.
Verum, ubi vehementi magis est commota metu mens,
Consentire animam totam per membra videmus:
Sudores itaque et pallorem exsistere toto
Corpore, et infringi linguam, vocemque aboriri,
Caligare oculos, sonere aures, succidere artus.
Denique concidere ex animi terrore videmus
Sæpe homines; facile ut quivis hinc noscere possit,
Esse animam cum animo conjunctam, quæ quum animi vi
Percussa est, exin corpus propellit et icit.
Hæc eadem ratio naturam animi atque animai
Corpoream docet esse: ubi enim propellere membra,
Corripere ex somno corpus, mutareque vultum,
Atque hominem totum regere ac versare videtur
(Quorum nil fieri sine tactu posse videmus;

Oui, l'âme et l'esprit sont rapprochés par un lien si intime, qu'ils ne forment qu'une substance unique; mais le jugement en est pour ainsi dire le chef suprême : c'est lui qui, sous le nom d'esprit et d'intelligence, dirige la puissance des organes. Roi des sens, c'est dans le cœur qu'il érige son trône; c'est là que la crainte et la terreur frissonnent ; c'est là que palpitent la douce joie et le plaisir : là siège donc la sensibilité. L'âme, répandue dans tout le corps, l'âme, puissance subalterne, attend le signal du maître qui la régit. L'esprit seul, arbitre et confident de lui-même, a le privilège de s'entretenir en soi, et de jouir de ses facultés dans l'instant où l'âme et le corps sont inaccessibles aux sensations. C'est ainsi que la tête et les yeux peuvent être en proie à la douleur, tandis que la machine entière reste libre de souffrance. L'esprit est souvent ému par le chagrin ou la joie, sans que l'âme, répandue en nos sens, soit troublée dans son ministère. Au contraire, si un violent effroi s'empare de l'esprit, l'âme entière ressent le choc douloureux; le corps, pâlissant, est inondé de sueur, la langue s'embarrasse, la vue s'égare, l'oreille siffle, les membres s'affaissent, et souvent au choc de ces terreurs succède le trépas. Tant de l'esprit et de l'âme l'union est intime, puisque l'une ne fait ressentir au corps que l'impression qu'elle a reçue de l'autre!

L'expérience, ami, te prouve donc que l'esprit et l'âme sont doués d'une essence corporelle; car, s'ils exercent leur empire sur nos sens, s'ils nous arrachent au sommeil, s'ils décolorent nos fronts, s'ils régissent enfin l'homme entier, comme cette puissance ne s'exerce

Nec tactum porro sine corpore); nonne fatendum est
Corporea natura animum constare animamque?

Præterea, pariter fungi cum corpore, et una
Consentire animum nobis in corpore cernis.
Si minus offendit vitam vis horrida lethi,
Ossibus ac nervis disclusis intus adacta;
Attamen insequitur languor, terræque petitus
Suavis, et in terra mentis qui gignitur æstus,
Interdumque quasi exsurgendi incerta voluntas.
Ergo corpoream naturam animi esse necesse est,
Corporeis quoniam telis ictuque laborat.

Is tibi nunc animus quali sit corpore, et unde
Constiterit, pergam rationem reddere dictis.
Principio esse aio persubtilem, atque minutis
Perquam corporibus factum constare; id ita esse,
Hinc licet advertas animum ut pernoscere possis.
Nil adeo fieri celeri ratione videtur,
Quam si mens fieri proponit et inchoat ipsa.
Ocius ergo animus, quam res se perciet ulla,
Ante oculos quarum in promptu Natura videtur.
At quod mobile tantopere est, constare rotundis
Perquam seminibus debet perquamque minutis;
Momine uti parvo possint impulsa moveri.
Namque movetur aqua et tantillo momine flutat;
Quippe volubilibus parvisque creata figuris:
At contra mellis constantior est natura,
Et pigri latices magis, et cunctantior actus;
Hæret enim inter se magis omnis materiai

que par le contact, et que le contact est l'attribut des seuls corps, l'esprit et l'âme peuvent-ils être d'une nature différente?

Enfin, ne vois-tu pas l'âme soumise à toutes les impressions qui frappent le corps? Si le coup qui nous est porté n'a que le degré de force qui offense la vie sans la livrer à la mort; si le choc n'endommage ni le tissu des nerfs, ni l'assemblage osseux, le corps languissant cherche un doux appui sur la terre, tandis qu'un bouillonnement de l'âme, une volonté incertaine s'oppose à cette pente [11]. Si l'esprit et l'âme sont, comme nous, en butte à tous les chocs, ne doit-on pas les placer au rang des corps?

Poursuis, ô Memmius! il faut te révéler quels sont les élémens qui composent cette âme; écoute donc ma muse. L'âme résulte de principes très-subtils et très-déliés; tu en conviendras, en reconnaissant avec quelle souplesse et quelle promptitude notre âme agit et se décide. La nature n'offre point de corps plus mobile; cette mobilité est donc due à des principes arrondis et déliés qui cèdent aux plus légères impressions. Ainsi l'eau, composée des élémens les plus subtils et les plus divisés, se mêle avec facilité, se soulève au moindre souffle; tandis que le miel, dont les principes sont plus embarrassés, moins lisses, moins actifs, et s'entravent dans leur course, roule lourdement sa liqueur paresseuse. Le léger zéphyr dissémine à l'instant la graine légère du pavot, tandis qu'il lutte en vain contre un amas de pierres ou contre des faisceaux de lance. L'agilité des corps se mesure donc à leur ténuité, au poli de leur

Copia; nimirum quia non tam lævibus exstat
Corporibus, neque tam subtilibus atque rotundis.
Namque papaverum, aura potest suspensa levisque
Cogere, ut ab summo tibi diffluat altus acervus;
At contra lapidum conjectum spiclorumque
Nenu potest. Igitur parvissima corpora quanto
Et lævissima sunt, ita mobilitata feruntur:
At contra quo quæque magis cum corpore magno
Asperaque inveniuntur, eo stabilita magis sunt.
Nunc igitur, quoniam est animi natura reperta
Mobilis egregie, per quam constare necesse est
Corporibus parvis et lævibus atque rotundis:
Quæ tibi cognita res in multis, o bone, rebus
Utilis invenietur, et opportuna cluebit.
Hæc quoque res etiam naturam deliquat ejus,
Quam tenui constet textura, quamque loco se
Contineat parvo, si possit conglomerari;
Quod simul atque hominem lethi secura quies est
Indepta, atque animi natura animæque recessit;
Nil ibi limatum de toto corpore cernas
Ad speciem, nihil ad pondus: mors omnia præstat,
Vitalem præter sensum calidumque vaporem.
Ergo animam totam perparvis esse necesse est
Seminibus, nexam per venas, viscera, nervos:
Quatinus omnis ubi e toto jam corpore cessit
Extima membrorum circum-cæsura tamen se
Incolumem præstat, nec defit ponderis hilum:
Quod genus est Bacchi quum flos evanuit; aut quum
Spiritus unguenti suavis diffugit in auras;
Aut aliquo quum jam succus de corpore cessit;

surface, et leur consistance résulte d'élémens anguleux et grossiers [12].

Tu le vois donc, cette substance si mobile, cette âme, doit se composer des élémens les plus petits, les plus lisses, les plus arrondis; utile vérité, ô Memmius! dont bientôt tu sentiras l'importance.

Je dois, sous un autre aspect, te montrer la nature de cet agent invisible, la délicatesse de son tissu, le faible espace qu'il occuperait, si l'art pouvait le réunir. Quand l'homme, après la fuite de l'âme et de l'esprit, est livré à l'immobilité de la mort, la forme et la pesanteur de ses membres n'éprouvent aucun changement; la mort ne lui ravit que le sentiment et la chaleur. L'âme, cette précieuse substance répandue en nos membres, si intimement liée aux veines, aux viscères, au tissu nerveux, se compose donc de principes infiniment déliés, puisque rien ne révèle son absence, ni par l'altération ni par l'amoindrissement des formes. Tel le vin dont la saveur s'évapore, les mets savoureux privés de leurs doux sucs, l'essence parfumée devenue inodore, ne sont ni plus légers ni moindres à la vue. Je le répète, ami, l'esprit et l'âme sont formés des élé-

Nil oculis tamen esse minor res ipsa videtur
Propterea, neque detractum de pondere quidquam :
Nimirum quia multa minutaque semina succos
Efficiunt, et odorem in toto corpore rerum.
Quare etiam atque etiam mentis naturam animæque
Scire licet perquam pauxillis esse creatam
Seminibus, quoniam fugiens nil ponderis aufert.
Nec tamen hæc simplex nobis natura putanda est :
Tenuis enim quædam moribundos deserit aura,
Mista vapore; vapor porro trahit aera secum;
Nec calor est quisquam, cui non sit mistus et aer :
Rara quod ejus enim constat natura, necesse est
Aeris inter eum primordia multa cieri.
Jam triplex animi est igitur natura reperta.
Nec tamen hæc sat sunt ad sensum cuncta creandum :
Nil horum quoniam recipit mens posse creare
Sensiferos motus, quædam qui mente volutent.
Quarta quoque his igitur quædam natura necesse est
Attribuatur : ea est omnino nominis expers;
Qua neque mobilius quidquam neque tenuius exstat,
Nec magis e parvis aut lævibus ex elementis;
Sensiferos motus quæ didit prima per artus :
Prima cietur enim, parvis perfecta figuris;
Inde calor motus, et venti cæca potestas
Accipit; inde aer; inde omnia mobilitantur;
Tum quatitur sanguis; tum viscera persentiscunt
Omnia; postremo datur ossibus atque medullis
Sive voluptas est, sive est contrarius ardor.
Nec temere huc dolor usque potest penetrare, neque acre
Permanare malum, quin omnia perturbentur;

mens les plus subtils, les plus légers de la machine entière.

Toutefois, ne regarde pas l'âme comme une simple substance : l'homme, en expirant, exhale un souffle léger et empreint de chaleur; la chaleur recèle l'air; elle ne peut exister sans air, parce que ses tissus poreux permettent une libre entrée aux molécules aériennes, lisses, souples et déliées. Déjà trois élémens sont reconnus dans l'âme.

Mais ils ne suffisent point pour produire le sentiment; nul d'entre eux ne peut créer ces mouvemens, ces sensations d'où résulte l'intelligence; il faut, pour établir ces concerts de la pensée, leur ajouter un autre moteur. Nous ne pourrions lui assigner aucun nom; mais rien n'égale la mobilité, la finesse et le poli de ses élémens. C'est cet agent secret qui, le premier, imprime à nos membres naissans les sensations et le mouvement vital. Il doit à la ténuité de ses principes le mouvement qu'il communique d'abord à la chaleur du souffle et à l'air. Alors l'instrument de la vie s'agite; le sang circule dans chaque veine; les organes deviennent sensibles, et le tissu des os reçoit l'impression de la volupté ou le choc de la douleur.

Mais ni la douleur, ni aucun coup violent ne pénètre jusqu'à cet agent secret et mobile, sans causer dans

Usque adeo ut vitæ desit locus, atque animai
Diffugiant partes per caulas corporis omnes :
Sed plerumque fit in summo quasi corpore finis
Motibus : hanc ob rem vitam retinere valemus.

Nunc ea quo pacto inter sese mista, quibusque
Compta modis vigeant, rationem reddere aventem
Abstrahit invitum patrii sermonis egestas :
Sed tamen, ut potero summatim attingere, tangam.
Inter enim cursant primordia principiorum
Motibus inter se; nihil ut secernier unum
Possit, nec spatio fieri divisa potestas :
Sed quasi multæ vis unius corporis exstant.
Quod genus, in quovis animantum viscere volgo
Est odor et quidam calor et sapor; et tamen ex his
Omnibus est unum perfectum corporis augmen.
Sic calor atque aer et venti cæca potestas
Mista, creant unam naturam, et mobilis illa
Vis, initum motus ab se quæ dividit ollis,
Sensifer unde oritur primum per viscera motus.
Nam penitus prorsum latet hæc natura subestque;
Nec magis hac infra quidquam est in corpore nostro;
Atque anima est animæ proporro totius ipsa :
Quod genus in nostris membris et corpore toto,
Mista latens animi vis est animæque potestas;
Corporibus quia de parvis paucisque creata est :
Sic tibi nominis hæc expers vis, facta minutis
Corporibus, latet; atque animai totius ipsa
Proporro est anima, et dominatur corpore toto :

la machine entière un désordre tel, que la vie, ébranlée, ne trouve plus d'asile, et que l'âme, décomposée, s'échappe par toutes les issues du corps dont elle abdique l'empire. Heureusement ces chocs destructeurs bornent leurs attaques à la surface des corps : c'est par cette sage précaution que la nature respecte en nous son ouvrage.

Maintenant, Memmius, recherchons par quel lien secret, par quel mélange intime, ces différens principes peuvent, en se combinant, allumer le flambeau de la vie. Mais la langue de nos pères, stérile et timide, m'interdit la révélation complète de ce mystérieux phénomène; je me borne à t'en offrir une esquisse légère. Les élémens des principes de l'existence réunis, se meuvent de concert : indivisibles, ils ne peuvent séparément exercer leurs facultés; ils agissent comme diverses puissances d'un objet unique. C'est ainsi que, dans les nombreux organes d'un être animé, on distingue la saveur, le coloris et le parfum, quoique ces trois qualités réunies ne résultent que d'un même individu : ainsi la chaleur, le souffle et l'air, secrets moteurs, forment un tout en s'alliant à cet élément actif qui leur imprime le mouvement, et, prêtant à la matière le feu du sentiment, le répand dans la machine entière. C'est au centre des corps que siège cet agent souverain; nulle partie en nous n'est plus intime : c'est l'âme de notre âme; et comme l'âme et l'esprit, formés des molécules les plus déliées, possèdent le moyen de s'unir en secret dans nos membres, de même ce principe, qu'on ne saurait nommer, et dont l'existence est due aux corpuscules les plus sensibles, se cache au fond de nous-mêmes, et se montre à

Consimili ratione necesse est ventus et aer
Et calor inter se vigeant, commista per artus,
Atque aliis aliud subsit magis emineatque,
Ut quiddam fieri videatur de omnibus unum;
Ne calor ac ventus seorsum, seorsumque potestas
Aeris interimant sensum diductaque solvant.

Est etiam calor ille animo, quem sumit in ira;
Quum ferviscit, et ex oculis micat acribus ardor:
Est et frigida multa comes formidinis aura,
Quæ ciet horrorem in membris, et concitat artus:
Est etiam quoque pacati status aeris ille,
Pectore tranquillo qui fit voltuque sereno:
Sed calidi plus est illis quibus acria corda,
Iracundaque mens facile effervescit in ira:
Quo genere in primis vis est violenta leonum,
Pectora qui fremitu rumpunt plerumque gementes,
Nec capere irarum fluctus in pectore possunt.
At ventosa magis cervorum frigida mens est,
Et gelidas citius per viscera concitat auras,
Quæ tremulum faciunt membris exsistere motum.
At natura boum placido magis aere vivit,
Nec nimis irai fax unquam subdita percit
Fumida suffundens cæcæ caliginis umbras,
Nec gelidi torpet telis perfixa pavoris:
Inter utrosque sita est, cervos sævosque leones.
Sic hominum genus est: quamvis doctrina politos
Constituat pariter quosdam, tamen illa relinquit
Naturæ cujusque animæ vestigia prima:
Nec radicitus evelli mala posse putandum est;

la fois, je le répète, l'âme de notre âme et l'arbitre des sens. Le souffle, l'air et la chaleur ne peuvent ainsi produire la vie qu'à l'aide d'un semblable mélange. Et ces élémens doivent alternativement se soumettre et commander entre eux, pour obtenir l'unité d'où dépend leur puissance; car, s'ils agissaient à part, le sentiment s'éteindrait, et leur divorce romprait tous les liens de la vie.

Chacun d'eux, cependant, a des fonctions diverses : la chaleur fait bouillonner les flots du sang, allume la colère et la fait étinceler dans les yeux; le souffle, vapeur froide, enfante la crainte, et fait circuler son frisson dans nos membres; l'air, plus tempéré, entretient la paix de l'âme et porte sa sérénité sur nos fronts. Oui, la chaleur domine dans les cœurs bouillans qu'embrase aisément le courroux. Tel est le fier lion, quadrupède fougueux dont les flancs se gonflent sans cesse par d'horribles rugissemens, et qui vomit les flots de la colère que sa vaste poitrine ne peut plus contenir [13]. Le souffle glace l'âme timide du cerf, et introduit rapidement dans ses entrailles une vapeur froide qui porte dans ses membres le tressaillement de la crainte. L'âme paisible du bœuf, empreinte d'un air plus tempéré, n'est jamais engourdie par le frisson de la froide terreur, ni obscurcie par la vapeur bouillonnante des feux d'un ardent courroux : son âme occupe l'intervalle entre l'âme du cerf craintif et celle du lion terrible.

Tel est le sort de l'homme lui-même : l'étude rigoureuse perfectionne son âme, mais ne peut effacer les traits gravés par la nature. N'espérez pas arracher tous les germes des vices; n'espérez point rendre calme le mortel né fou-

Quin proclivius hic iras decurrat ad acres,
Ille metu citius paulo tentetur, at ille
Tertius accipiat quædam clementius æquo :
Inque aliis rebus multis differre necesse est
Naturas hominum varias, moresque sequaces;
Quorum ego nunc nequeo cæcas exponere causas;
Nec reperire figurarum tot nomina, quot sunt
Principiis, unde hæc oritur variantia rerum.
Illud in his rebus videor firmare potesse,
Usque adeo naturarum vestigia linqui
Parvola, quæ nequeat ratio depellere dictis,
Ut nihil impediat dignam Dîs degere vitam.
Hæc igitur natura tenetur corpore ab omni,
Ipsaque corporis est custos et causa salutis.
Nam communibus inter se radicibus hærent,
Nec sine pernicie divelli posse videntur.
Quod genus, e thuris glebis evellere odorem
Haud facile est, quin intereat natura quoque ejus;
Sic animi atque animæ naturam corpore toto
Extrahere haud facile est, quin omnia dissolvantur :
Implexis ita principiis, ab origine prima,
Inter se fiunt, consortî prædita vita :
Nec sine vi quidquam alterius sibi posse videtur
Corporis, atque animi seorsum sentire potestas;
Sed communibus inter eos conflatur utrinque
Motibus accensus nobis per viscera sensus.
Præterea, corpus per se nec gignitur unquam,
Nec crescit, nec post mortem durare videtur.
Non enim, ut humor aquæ dimittit sæpe vaporem,
Qui datus est; neque ab hac causa convellitur ipse;

gueux; vous n'affranchirez pas celui-ci de sa timidité, ni celui-là de l'imprudente faiblesse qui l'invite souvent à une indulgence coupable. Les variétés sont innombrables dans les caractères, comme dans les mœurs qui leur sont subordonnées. Je ne puis maintenant en développer toutes les causes secrètes, ni assigner les noms aux figures des élémens, auteurs de cette immense diversité; mais j'affirme du moins que l'étude constante et la raison sévère, sans effacer entièrement la première empreinte de la nature, l'affaiblissent jusqu'à permettre aux mortels d'aspirer à ce calme, éternelles délices de la divinité.

Le corps, ô Memmius! est l'enveloppe de l'âme, et l'âme, à son tour, en est la gardienne et le guide. Ces deux substances ne peuvent être séparées sans se détruire. Ce sont deux arbres jumeaux nourris des mêmes sucs, sur la même racine. Et comme on ne peut ravir à l'encens le parfum sans décomposer son essence, on ne peut séparer l'âme du corps sans les anéantir. La nature, dès leur naissance, a lié leurs principes intimes de liens fraternels, les a soumis aux mêmes lois et à la même destinée. Leurs mouvemens, leurs sensations ont besoin du concours de leur puissance mutuelle; l'harmonieux concert de leurs facultés allume en nous le flambeau de la vie.

En effet, sans l'âme le corps ne peut naître : il ne croît pas sans elle, il ne lui survit pas. Les émanations ignées dont se pénètre l'eau bouillante, s'évaporent sans décomposer le fluide qui les recelait; mais quand l'âme

Sed manet incolumis : non, inquam, sic animai
Dissidium possunt artus perferre relicti :
Sed penitus pereunt convolsi, conque putrescunt :
Ex ineunte ævo sic corporis atque animai
Mutua vitales discunt contagia motus,
Maternis etiam in membris, alvoque reposta;
Dissidium ut nequeat fieri sine peste maloque :
Ut videas, quoniam conjuncta est causa salutis,
Conjunctam quoque naturam consistere eorum.
Quod superest, si quis corpus sentire renutat,
Atque animam credit permistam corpore toto
Suscipere hunc motum, quem sensum nominitamus;
Vel manifestas res contra verasque repugnat.
Quid sit enim corpus sentire quis afferet unquam,
Si non ipsa palam quod res dedit ac docuit nos?
At, dimissa anima, corpus caret undique sensu :
Perdit enim quod non proprium fuit ejus in ævo,
Multaque præterea perdit, quum expellitur ævo.
Dicere porro oculos nullam rem cernere posse,
Sed per eos animum ut foribus spectare reclusis,
Desipere est; contra quum sensus dicat eorum :
Sensus enim trahit atque acies detrudit ad ipsas;
Fulgida præsertim quum cernere sæpe nequimus,
Lumina luminibus quia nobis præpediuntur :
Quod foribus non fit; neque enim, qua cernimus ipsi,
Ostia suscipiunt ullum reclusa laborem.
Præterea, si pro foribus sunt lumina nostra,
Jam magis, exemptis oculis, debere videtur
Cernere res animus, sublatis postibus ipsis.
Illud in his rebus nequaquam sumere possis,

s'échappe de son vivant asile, les membres glacés par son départ se dissolvent en lambeaux. Dès leur origine, l'âme et le corps s'exercent à supporter le fardeau de la vie. Leur union est si intime, que, dans le sein maternel, ils ne pourraient se diviser sans périr. Si les causes de leur salut sont liées à ce point, leurs substances seraient-elles moins unies?

Pouvons-nous refuser le sentiment au corps, pour en revêtir l'âme qui l'habite, sans outrager la raison? Qui nous prouvera que le corps est doué de sensibilité, si l'on récuse ce que l'évidence nous révèle? Mais, diras-tu, quand l'âme l'abandonne, le corps est privé de sentiment. Observe aussi que pendant le cours de sa vie, des principes nombreux, étrangers même à ses sens, se dégagent progressivement, et le reste se dissipe au choc de la mort.

Les yeux, dit-on, n'aperçoivent pas eux-mêmes [14]; ils ne sont, malgré les flammes dont ils brillent, que les portes à travers lesquelles l'âme discerne les objets. O vaine absurdité, démentie par la nature même du sens! l'œil, frappé par les objets, en ramasse les simulacres. Quoi! lorsque l'œil est envahi par des rayons éclatans, quand la vivacité du trait lumineux le blesse et trouble son action, il faudra donc reconnaître que les portes destinées à l'usage de notre âme éprouvent la douleur? Mais, si telle est la vérité, affranchissez donc l'âme de ces entraves, écartez de ses regards ces portes incommodes.

Gardons-nous de croire, avec le sage Démocrite,

Democriti quod sancta viri sententia ponit;
Corporis atque animi primordia singula primis
Apposita alternis variare ac nectere membra :
Nam quum multo sint animai elementa minora,
Quam quibus e corpus nobis et viscera constant;
Tum numero quoque concedunt, et rara per artus
Dissita sunt; duntaxat ut hoc promittere possis,
Quantula prima queant nobis injecta ciere
Corpora sensiferos motus in corpore, tanta
Intervalla tenere exordia prima animai.
Nam neque pulveris interdum sentimus adhæsum
Corpore; nec membris incussam insidere cretam,
Nec nebulam noctu; nec aranei tenuia fila
Obvia sentimus, quanto obretimur euntes;
Nec supra caput ejusdem cecidisse vietam
Vestem, nec plumas avium, papposque volantes,
Qui nimia levitate cadunt plerumque gravatim
Nec repentis itum cujusviscunque animantis
Sentimus; nec priva pedum vestigia quæque,
Corpore quæ in nostro culices et cætera ponunt :
Usque adeo prius est in nobis multa ciendum
Semina, corporibus nostris immista per artus,
Quam primordia sentiscant concussa animai;
Et quam intervallis tantis tuditantia possint
Concursare, coire, et dissultare vicissim.
Et magis est animus vitai claustra coercens,
Et dominantior ad vitam, quam vis animai:
Nam sine mente animoque nequit residere per artus
Temporis exiguam partem pars ulla animai;
Sed comes insequitur facile, et discedit in auras,

qu'observant un accord parfait, à chaque élément de l'âme réponde un élément du corps, et que leur influence mutuelle soit le mobile de l'existence : car les principes de l'âme, infiniment plus déliés que ceux des membres, sont aussi moins nombreux; répandus avec économie par la nature, les élémens de l'âme ont des intervalles proportionnés à l'étendue des principes destinés à exciter la sensation dans nos organes. En effet, sentons-nous les flots poudreux qui s'attachent à nos vêtemens, la rosée qui les humecte? Sentons-nous peser le fard sur le visage qu'il colore, les fils d'Arachné envelopper nos pas de lacs inaperçus, la dépouille insensible que l'insecte laisse flotter sur nos têtes? la plume délaissée par l'oiseau, le duvet enlevé par le vent à la fleur cotonneuse du chardon, et qui retombe mollement du haut des airs? le poids de l'insecte qui nous effleure? enfin la trace du moucheron léger qui parcourt nos membres? Tu le vois donc, un certain nombre d'élémens du corps doit être ébranlé avant que les principes de l'âme, placés à de très-grandes distances, puissent être impressionnés, se réunir, s'émouvoir, se communiquer réciproquement et transmettre les sensations.

Plus que l'âme, l'esprit est le soutien, le guide et le conservateur de la vie. En effet, séparée de l'esprit et de l'intelligence, l'âme ne peut demeurer un instant dans son asile; elle s'évapore tout entière, suit son guide dans les airs, et ne laisse aux membres décolorés que

Et gelidos artus in lethi frigore linquit.
At manet in vita, cui mens animusque remansit;
Quamvis est circum cæsis lacer undique membris,
Truncus, adempta anima circum, membrisque remotis,
Vivit, et ætherias vitales suscipit auras
Si non omnimodis, at magna parte animai
Privatus, tamen in vita cunctatur et hæret.
Ut, lacerato oculo circum, si popula mansit
Incolumis, stat cernendi vivata potestas;
Dummodo ne totum corrumpas luminis orbem,
Sed circumcidas aciem, solamque relinquas;
Id quoque enim sine pernicie confiet eorum :
At si tantula pars oculi media illa peresa est,
Incolumis quamvis alioqui splendidus orbis,
Occidit extemplo lumen, tenebræque sequuntur :
Hoc anima atque animus vincti sunt fœdere semper.
Nunc age, nativos animantibus, et mortales
Esse animos, animasque leves, ut noscere possis :
Conquisita diu, dulcique reperta labore,
Digna tua pergam disponere carmina vita.
Tu fac utrumque uno subjungas nomen eorum;
Atque animam, verbi causa, quum dicere pergam,
Mortalem esse docens, animum quoque dicere credas,
Quatinus est unum inter se, conjunctaque res est.
Principio, quoniam tenuem constare minutis
Corporibus docui, multoque minoribus esse
Principiis factam, quam liquidus humor aquai est,
Aut nebula, aut fumus : nam longe mobilitate
Præstat, et a tenui causa magis icta movetur :
Quippe ubi imaginibus fumi nebulæque movetur :

le froid de la mort. Mais tant que l'esprit et le jugement ne sont point exilés, que l'individu soit mutilé, qu'il perde en partie son âme et ses organes; s'il conserve une portion de cette noble substance, elle suffira pour entretenir encore le feu de la vie. Ainsi, lorsque le fer aura déchiré les contours de l'œil, s'il ne porte aucune atteinte au centre resté intact au milieu du déchirement, la vue ne lui sera point interdite. Mais, au contraire, tandis que l'orbite reste pur et diaphane, si la prunelle délicate, cette faible portion de l'œil, est offensée, la lumière s'éteint et les ténèbres lui succèdent pour jamais. Tels sont les intimes liens de l'âme et de l'esprit.

Poursuis, ô Memmius! apprends que l'esprit et l'âme naissent et meurent avec les sens; sujet vaste, profond, long-temps médité, et digne de te captiver! Mais comme la plus étroite intimité les unit et semble les confondre, je vais les désigner sous un même nom; et chaque fois que je prononcerai pour elles l'arrêt du trépas, ne manque pas de reporter sur l'une les traits dont l'autre sera frappée.

L'ame, je l'ai déjà enseigné, est composée de molécules imperceptibles, plus actives, plus déliées que les principes de l'onde, de la vapeur aérienne et de la fumée, puisqu'elle les surpasse en vitesse, en mobilité, et que les simulacres des nuages et des vapeurs suffisent pour lui imprimer l'agitation; car, ces flots d'encens exhalés

Quod genus, in somnis sopiti ubi cernimus alta
Exhalare vapore altaria, ferreque fumum :
Nam procul hæc dubio nobis simulacra genuntur.
Nunc igitur, quoniam quassatis undique vasis
Diffluere humorem, et laticem discedere cernis;
Et nebula ac fumus quoniam discedit in auras :
Crede animam quoque diffundi, multoque perire
Ocius, et citius dissolvi corpora prima,
Quum semel omnibus e membris ablata recessit.
Quippe etenim corpus, quod vas quasi constitit ejus,
Quum cohibere nequit, conquassatum ex aliqua re,
Ac rarefactum, detracto sanguine venis;
Aere quî credas posse hanc cohiberier ullo?
Corpore qui nostro rarus magis am cohibessit?
Præterea, gigni pariter cum corpore, et una
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem.
Nam velut infirmo pueri teneroque vagantur
Corpore; sic animi sequitur sententia tenuis :
Inde, ubi robustis adolevit viribus ætas,
Consilium quoque majus, et auctior est animi vis :
Post, ubi jam validis quassatum est viribus ævi
Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus;
Claudicat ingenium, delirat linguaque mensque :
Omnia deficiunt, atque uno tempore desunt.
Ergo dissolvi quoque convenit omnem animai
Naturam, ceu fumus in altas aeris auras :
Quandoquidem gigni pariter, pariterque videtur
Crescere, et, ut docui, simul ævo fessa fatiscit.
Huc accedit uti videamus, corpus ut ipsum
Suscipere immanes morbos durumque dolorem;

des autels, ces nuages légers que nous apercevons en songe, ne sont que les simulacres mêmes qui nous suivent dans les bras du sommeil [15] : loin de nous d'en douter! Or, si d'un vase brisé l'onde s'échappe à grands flots, si la fumée et la nue se dissipent aux champs aériens, douteras-tu que l'âme, arrachée à nos membres, ne s'évapore dans son vol, que sa légère essence ne périsse, et que ses principes mobiles ne se dissolvent plus promptement encore? Et quand le corps, qui est le vaisseau de l'âme, décomposé par une attaque mortelle, ou glacé par la perte de son sang, n'a plus le pouvoir d'arrêter sa fuite, l'air, dans sa fluidité, si facile à pénétrer, pourra-t-il la recueillir, lui conserver la vie?

D'AILLEURS, l'âme naît avec le corps, nous la sentons croître et vieillir avec lui. Dans le corps tendre et frêle de l'enfant, elle s'agite incertaine [16] et faible; quand l'âge a fortifié nos membres, l'intelligence se développe, et l'âme accroît sa force. Quand le poids des années a courbé le corps affaibli, émoussé les organes, le jugement chancelle; il s'égare, et, comme la langue incertaine, l'esprit hésite et s'embarrasse. Enfin, tous les ressorts s'affaiblissent et se brisent à la fois. Il faut donc que l'âme entière se décompose, et, comme la fumée, s'échappe, s'évanouisse dans les airs, en un mot suive les progrès et subisse le déclin marqués par le temps.

ENFIN, si l'esprit est dévoré par la tristesse, les soucis ou l'effroi, comme nos sens le sont par la douleur et

Sic animum curas acres, luctumque, metumque :
Quare participem lethi quoque convenit esse.
Quin etiam morbis in corporis avius errat
Sæpe animus : dementit enim deliraque fatur;
Interdumque gravi lethargo fertur in altum
Æternumque soporem oculis nutuque cadenti :
Unde neque exaudit voces, neque noscere vultus
Illorum potis est, ad vitam qui revocantes
Circumstant, lacrymis rorantes ora genasque.
Quare animum quoque dissolvi fateare necesse est,
Quandoquidem penetrant in eum contagia morbi.
Nam dolor ac morbus lethi fabricator uterque est :
Multorum exitio perdocti quod sumus ante.

Denique cur, hominem quum vini vis penetravit
Acris, et in venas discessit diditus ardor,
Consequitur gravitas membrorum? præpediuntur
Crura vacillanti? tardescit lingua? madet mens?
Nant oculi? clamor, singultus, jurgia gliscunt?
Et jam cætera de genere hoc quæcunque sequuntur?
Cur ea sunt, nisi quod vehemens violentia vini
Conturbare animam consuevit corpore in ipso?
At, quæcunque queunt conturbari inque pediri,
Significant, paulo si durior insinuarit
Causa, fore ut pereant, ævo privata futuro.

Quin etiam, subita vi morbi sæpe coactus,
Ante oculos aliquis nostros, ut fulminis ictu,
Concidit, et spumas agit, ingemit, et tremit artus,

la fatigue, ils doivent d'un même pas s'avancer à la mort.

Mais quand le corps est accablé de souffrances, ne vois-tu pas la raison s'éclipser, et l'âme s'abandonner au délire? Lorsque la sombre léthargie la plonge dans un accablant et profond sommeil, les yeux sont clos, la tête s'affaisse; la victime n'entend plus la voix amie, ne reconnaît plus les objets chéris qui versent des larmes sur sa couche de douleur, et s'efforcent de rallumer en elle le sentiment éteint. Ah! si la contagion de la souffrance envahit ainsi l'âme, elle est donc elle-même soumise à la destruction. L'expérience, trop souvent répétée, ne proclame-t-elle point que les chagrins et les douleurs sont les affreux ministres de la mort?

Quand le vin pétillant, cette liqueur active et trompeuse, a fait couler son feu dans les veines brûlantes de l'homme qu'elle maîtrise, pourquoi ses membres sont-ils pesans, ses pas incertains? sa marche est chancelante; sa langue embarrassée n'est plus que l'interprète infidèle de sa lourde pensée; les yeux flottent hagards, l'âme ardente se noie; d'où viennent ces clameurs, ces hoquets impurs, ces querelles insensées? Les désordres honteux, compagnons de l'ivresse, attestent que cette maligne vapeur attaque l'âme jusqu'au fond de son asile; la substance qu'un choc peut troubler et altérer ainsi, subira la mort lorsqu'elle sera soumise à une agression plus violente.

Mais quel affreux spectacle! quelle douleur subite frappe cet infortuné! Il tombe et se roule à tes pieds comme abattu par la foudre; sa bouche écume, sa poi-

Desipit, extentat nervos, torquetur, anhelat
Inconstanter, et in jactando membra fatigat.
Nimirum, quia vis morbi, distracta per artus,
Turbat agens animam, spumans ut in æquore salso
Ventorum validis fervescit viribus unda :
Exprimitur porro gemitus, quia membra dolore
Afficiuntur, et omnino quod semina vocis
Ejiciuntur, et ore foras glomerata feruntur
Qua quasi consuerunt, et sunt munita viai :
Desipientia fit, quia vis animi atque animai
Conturbatur, et, ut docui, divisa seorsum
Disjectatur, eodem illo distracta veneno.
Inde, ubi jam morbi se flexit causa, reditque
In latebras ater corrupti corporis humor;
Tum quasi talipedans primum consurgit, et omnes
Paulatim redit in sensus, animamque receptat.
Hæc igitur tantis ubi morbis corpore in ipso
Jactetur, miserisque modis distracta laboret;
Cur eandem credis sine corpore, in aere aperto,
Cum validis ventis ætatem degere posse?
Et quoniam mentem sanari, corpus ut ægrum,
Cernimus, et flecti medicina posse videmus;
Id quoque præsagit mortalem vivere mentem :
Addere enim partes, aut ordine trajicere æquum est,
Aut aliud prorsum de summa detrahere illum,
Commutare animum quicunque adoritur et infit,
Aut aliam quamvis naturam flectere quærit :
At neque transferri sibi partes, nec tribui vult,
Immortale quod est quidquam, neque defluere hilum.
Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,

trine mugit, ses membres palpitent. Dans son délire frénétique, il se roidit; haletant, il se débat : tant la douleur le tourmente et le transporte! car son aiguillon pénétrant est passé des membres jusqu'à l'âme, qu'il trouble avec fureur. Tel le vent impétueux soulève et fait bouillonner les flots de l'Océan. Ces gémissemens, ces plaintes déchirantes, sont arrachés par l'instinct douloureux. Tous les élémens de la voix, chassés en foule, s'amassent rapidement et se précipitent dans la carrière que leur a tracée l'habitude. Le délire naît donc de la violence des tourmens, qui, rompant l'alliance de l'esprit et de l'âme, ne leur laisse exercer leurs facultés qu'en désordre. Sitôt que la sève des maux reprend un autre cours, que le noir venin rentre et s'emprisonne dans sa source secrète, la victime, chancelante encore, se relève, ressaisit par degrés l'empire des sens et de la raison. Si dans son asile même l'âme est en proie à tant de maux, croiras-tu que, lorsqu'elle sera séparée de son appui, elle puisse subsister dans les champs aériens, assiégée par les vents et l'orage?

Puisque l'âme, ainsi qu'un corps souffrant, s'altère et se rétablit avec le secours de l'art, elle offre la preuve de sa mortalité. L'âme a le sort de toutes les substances connues dont on ne peut changer l'état qu'en augmentant, affaiblissant ou transportant leurs parties. Mais l'essence immortelle ne souffrirait point qu'on dérangeât l'ordre et le nombre de ses principes; car l'être qui franchit, en se transformant, les limites où l'a renfermé la nature, cesse à l'instant d'être lui-même, et perd l'existence. Ainsi l'âme, soit dans la souffrance, soit dans

Continuo hoc mors est illius, quod fuit ante.
Ergo animus sive ægrescit, mortalia signa
Mittit, uti docui, seu flectitur a medicina.
Usque adeo falsæ rationi vera videtur
Res occurrere, et effugium præcludere eunti,
Ancipitique refutatu convincere falsum.
Denique, sæpe hominem paulatim cernimus ire,
Et membratim vitalem deperdere sensum:
In pedibus primum digitos livescere et ungues;
Inde pedes et crura mori; post inde per artus
Ire alios tractim gelidi vestigia lethi.
Scinditur atqui animæ quoniam natura, nec uno
Tempore sincera exsistit, mortalis habenda est.
Quod si forte putas ipsam se posse per artus
Introrsum trahere et partes conducere in unum,
Atque ideo cunctis sensum deducere membris;
At locus ille tamen, quo copia tanta animai
Cogitur, in sensu debet majore videri.
Qui quoniam nusquam est, nimirum, ut diximus ante,
Dilaniata foras dispergitur; interit ergo.
Quin etiam, si jam libeat concedere falsum,
Et dare, posse animam glomerari in corpore eorum,
Lumina qui linquunt moribundi particulatim;
Mortalem tamen esse animam fateare necesse est:
Nec refert, utrum pereat dispersa per auras,
An contractis in se partibus obrutescat;
Quando hominem totum magis ac magis undique sensus
Deficit, et vitæ minus et minus undique restat.

Et quoniam mens est hominis pars una, locoque

l'instant où elle se ranime avec le secours de l'art, je le répète, nous prouve sa mortalité. Tu le vois ici, la vérité terrasse l'erreur, l'enchaîne dans son refuge tortueux, et ses mâles accens imposent silence à sa bouche empoisonnée.

Enfin, nous voyons par degrés l'homme s'éteindre, et ses membres successivement dépouillés de la chaleur vitale et du sentiment. D'abord l'ongle des pieds livides et froids se décolore; la mort envahit les extrémités du corps, et, de progrès en progrès, imprime ses traces glacées sur tous les membres. L'âme, lentement divisée, n'existant plus tout entière à la fois, doit donc subir la mort avec chaque organe qui la recèle. Peut-être supposes-tu que sur un seul point elle rassemble toutes ses parties, et, dans son étroit asile, peut concentrer en elle le sentiment dont chaque membre était animé. Mais le siège où se réuniraient ces nombreuses portions de l'âme serait donc doué d'un sentiment exquis! Jamais ce phénomène ne se manifesta; confondons l'erreur de nouveau, et proclamons que l'âme, arrachée à elle-même et à son asile, se dissipe et périt. Quand il se pourrait qu'elle rapprochât ses parties en les agglomérant dans un être que la mort frappe par degrés, sa destruction n'en serait pas moins inévitable. Qu'importe qu'elle dissémine ses parties dans les airs, ou qu'elle s'évanouisse à la fois, puisque le feu de la vie dont elle est la flamme ne conserve aucune étincelle quand l'être succombe tout à coup ou s'éteint par degrés?

D'ailleurs l'âme, intimement unie au corps, occupe

Fixa manet certo, velut aures atque oculi sunt,
Atque alii sensus, qui vitam cunque gubernant :
Et veluti manus atque oculus naresve, seorsum
Secreta a nobis nequeant sentire neque esse :
Sed tamen in parvo liquuntur tempore tabi :
Sic animus per se non quit, sine corpore, et ipso
Esse homine, illius quasi quod vas esse videtur;
Sive aliud quidvis potis es conjunctius eii
Fingere; quandoquidem connexus corpori adhæret.
Denique corporis atque animi vivata potestas
Inter se conjuncta valent, vitaque fruuntur :
Nec sine corpore enim vitales edere motus
Sola potest animi per se natura; nec autem
Cassum anima corpus durare et sensibus uti.
Scilicet, avolsus radicitus ut nequit ullam
Dispicere ipse oculus rem, seorsum corpore toto;
Sic anima atque animus per se nil posse videntur;
Nimirum, quia per venas et viscera mistim,
Per nervos atque ossa tenentur corpore ab omni :
Nec magnis intervallis primordia possunt
Libera dissultare; ideo conclusa moventur
Sensiferos motus, quos extra corpus, in auras
Aeris, haud possunt post mortem ejecta moveri;
Propterea quia non simili ratione tenentur :
Corpus enim atque animans erit aer, si cohibere
Sese anima, atque in eo poterit concludere motus,
Quos ante in nervis et in ipso corpore agebat.
Quare etiam atque etiam, resoluto corporis omni
Tegmine, et ejectis extra vitalibus auris,

un siège déterminé, comme l'organe de la vue, de l'ouïe et les autres sens qui gouvernent la vie. Et, puisqu'en se séparant du corps, la main, le pied, l'œil, restent étrangers au sentiment, et deviennent la proie de la corruption, l'âme ne peut exister non plus sans le corps, qui fut son unique vaisseau; et leurs rapports sont si intimes, que leurs substances semblent se confondre.

Enfin le corps et l'âme n'entretiennent leur mutuelle existence que par leur union : l'âme, séparée des sens, est inhabile à produire les mouvemens de la vie; et le corps, privé de ce guide, demeure inaccessible à toutes les sensations et ne peut subsister. L'œil, arraché de son orbite, ne réfléchit plus les traits de la lumière; de même, par leur divorce, l'âme et le corps se dépouillent de leurs facultés. Leurs élémens, répandus dans tous les organes, circulant jusque dans les extrémités les plus opposées, sont cependant retenus dans les limites que leur impose la forme du corps; et cet obstacle à leur dispersion, en les retenant rassemblés dans un espace déterminé, prête à leur essor le mouvement de la vie; mais ils laissent éteindre sa flamme, lorsqu'après la fuite de l'âme ses élémens flottent disséminés dans les champs aériens : l'air s'animerait lui-même, s'il pouvait captiver de nouveau les principes de l'âme, et lui rendre son activité en les comprimant dans un espace aussi étroit que celui qui les asservissait dans notre corps. Je le répète, ami, quand son enveloppe est brisée, quand le souffle vital expire, la puissance de l'âme expire avec lui; pui-

Dissolvi sensus animi fateare necesse est
Atque animam, quoniam conjuncta est causa duobus.
Denique, quum corpus nequeat perferre animai
Dissidium, quin id tetro tabescat odore;
Quid dubitas, quin ex imo penitusque coorta
Emanarit, uti fumus, diffusa animæ vis?
Atque ideo tanta mutatum putre ruina
Conciderit corpus penitus, quia mota loco sunt
Fundamenta foras animæ manantque per artus,
Perque viarum omnes flexus, in corpore qui sunt,
Atque foramina? Multimodis ut noscere possis
Dispertitam animæ naturam exîsse per artus;
Et prius esse sibi distractam, corpore in ipso,
Quam prolapsa foras enaret in aeris auras.
Quin etiam, fines dum vitæ vertitur intra,
Sæpe aliqua tamen e causa labefacta videtur
Ire anima, et toto solvi de corpore membra,
Et quasi supremo languescere tempore voltus,
Molliaque exsangui cadere omnia corpore membra.
Quod genus est, animo *male factum* quum perhibetur
Aut animam liquisse; ubi jam trepidatur, et omnes
Extremum cupiunt vires reprendere vinclum :
Conquassatur enim tum mens animæque potestas
Omnis, et hæc ipso cum corpore conlabefiunt;
Ut gravior paulo possit dissolvere causa.
Quid dubitas tandem, quin extra prodita corpus
Imbecilla foras, in aperto, tegmine dempto,
Non modo non omnem possit durare per ævum,
Sed minimum quodvis nequeat consistere tempus?
Nec sibi enim quisquam moriens sentire videtur

sés à la même source, résultats d'une cause unique, ils périssent ensemble.

Ah! si le corps ne peut subir le départ de l'âme sans se décomposer en impurs et fétides lambeaux, pouvons-nous douter que cette essence fragile, décomposée elle-même, ne s'échappe de sa prison comme la fumée s'exhale du bois enflammé? Ces membres corrompus, réduits en poussière infecte; cette ruine universelle de l'édifice de la vie, n'attestent-ils point que l'âme, qui en était la première base, en se déplaçant, a promptement dissipé ses moindres parties, exhalées par les nombreuses issues de la machine? Tout atteste donc que l'âme sort divisée de son asile, avant de nager dispersée dans l'océan des airs.

Mais, sans abandonner le siège de la vie, quelquefois ébranlée par un choc violent, l'âme semble s'enfuir; l'harmonie de la machine est troublée, la pâleur de la mort s'imprime sur le visage abattu, les membres flottans semblent se détacher du corps, où le sang s'arrête glacé. Tel est le sort de l'homme évanoui : hors de lui-même, il sent fuir son âme, qui tente un pénible effort pour s'opposer à la rupture de tous les ressorts de la machine. Dans ce désordre, l'âme, ébranlée, tombe avec le corps, et périrait bientôt si la violence du choc s'accroissait encore. Est-il donc possible que cette âme, impuissante contre les attaques étrangères, fuyant loin des membres qui ne la protégèrent qu'à demi, aille, sans abri, d'un vol audacieux subsister dans les plaines éthérées, je ne dis point pendant l'éternité, mais un rapide instant?

Jamais l'homme expirant ne sent son âme se réunir

Ire foras animam incolumem de corpore toto;
Nec prius ad jugulum et superas succedere fauces :
Verum deficere in certa regione locatam;
Ut sensus alios in parti quemque sua scit
Dissolvi. Quod si immortalis nostra foret mens,
Non jam se moriens dissolvi conquereretur;
Sed magis ire foras, vestemque relinquere, ut anguis,
Gauderet, prælonga senex aut cornua cervus.
Denique cur animi nunquam mens consiliumque
Gignitur in capite, aut pedibus, manibusve; sed unis
Sedibus, et certis regionibus omnis inhæret;
Si non certa loca ad nascendum reddita cuique
Sunt, et ubi quidquid possit durare creatum;
Atque ita multimodis pro totis artubus esse,
Membrorum ut nunquam exsistat præposterus ordo?
Usque adeo sequitur res rem, neque flamma creari in
Fluminibus solita est, neque in igni gignier algor.

Præterea, si immortalis natura animai est,
Et sentire potest, secreta a corpore nostro;
Quinque, ut opinor, eam faciendum est sensibus auctam;
Nec ratione alia nosmet proponere nobis
Possumus infernas animas Acherunte vagare.
Pictores itaque, et scriptorum sæcla priora
Sic animas introduxerunt sensibus auctas :
At neque seorsum oculi, neque nares, nec manus ipsa
Esse potest animæ; neque seorsum lingua, nec aures
Absque anima per se possunt sentire, nec esse.
Et quoniam toto sentimus corpore inesse
Vitalem sensum, et totum esse animale videmus;

pour s'échapper tout entière, et monter par degrés des membres au gosier, et du gosier au palais. Non, elle succombe, comme les autres sens, aux lieux où la nature lui prépara l'existence. Si l'âme était immortelle, loin de redouter sa rupture avec les sens, ivre de joie, elle s'élancerait victorieuse de ses fers. Tel le serpent abandonne sa vieille dépouille; tel le cerf affranchit son front de ses rameaux pesans.

Dis-moi pourquoi le sentiment et l'intelligence n'habiteraient jamais à leur choix la tête, les pieds ou les mains; pourquoi ils se formeraient dans des régions déterminées, si la nature ne leur avait fidèlement assigné le sanctuaire qui les protège et les conserve. C'est ainsi qu'elle départit à chaque sens le siège et la limite, qu'il ne peut jamais franchir. Tel est l'ordre immuable de ses éternelles combinaisons : ainsi la flamme ne surgit point de l'humide sein des fleuves; ainsi la glace ne se forme point dans un ardent foyer.

Mais si l'âme est d'une essence immortelle; si, dégagée du corps, elle conserve le sentiment et l'intelligence, tu ne peux lui refuser des sens : la feras-tu errer sur les bords de l'Achéron sans la douer de quelques organes, ainsi que dans ces images que lui prêtent la peinture et la poésie? enfin cette âme ne peut pas plus exister et sentir, si aucun sens ne sert d'interprète à ses désirs, que sans l'âme les yeux ne peuvent faire briller le feu du sentiment, les oreilles recevoir les sons, les narines odorer, ni les lèvres faire éclore le sourire.

Nous reconnaissons que le sentiment est répandu universellement dans notre être, puisque nulle partie n'en

Si subito medium celeri præciderit ictu
Vis aliqua, ut seorsum partem secernat utramque;
Dispertita procul dubio quoque vis animai,
Et discissa, simul cum corpore disjicietur :
At quod scinditur, et partes discedit in ullas,
Scilicet æternam sibi naturam abnuit esse.
Falciferos memorant currus abscindere membra
Sæpe ita desubito, permista cæde calentes,
Ut tremere in terra videatur ab artubus id quod
Decidit abscissum, quum mens tamen, atque hominis vis
Mobilitate mali non quit sentire dolorem :
Et simul, in pugnæ studio quod dedita mens est,
Corpore cum reliquo pugnam cædesque petissit,
Nec tenet, amissam lævam cum tegmine sæpe
Inter equos abstraxe rotas falcesque rapaces :
Nec cecidisse alius dextram, quum scandit et instat.
Inde alius conatur adempto surgere crure,
Quum digitos agitat propter moribundus humi pes;
Et caput abscissum, calido viventeque trunco,
Servat humi voltum vitalem oculosque patentes,
Donec reliquias animai reddidit omnes.

Quin etiam tibi si lingua vibrante minantis
Serpentis caudam procero corpore, utrinque
Sit libitum in multas partes discindere ferro;
Omnia jam seorsum cernes amcisa recenti
Volnere tortari, et terram conspergere tabo;
Ipsam seque retro partem petere ore priorem,

reste inanimée. Qu'un coup terrible et prompt tranche le corps en deux parts, l'âme se divise donc avec lui. Tu n'en saurais douter : une essence divisible n'est point douée de l'immortalité.

Des chars armés de faux tranchent si rapidement les membres des guerriers, que le tronçon sanglant palpite souvent sur l'arène avant que l'âme ne reçoive l'avis de cette perte par la voix de la douleur : soit que la rapidité du choc en dérobe la souffrance; soit que l'âme, abandonnée tout entière à sa fureur belliqueuse, n'emploie le reste de sa force qu'à prévenir ou à porter des coups. L'un ignore que son bras, armé du bouclier, roule foulé sous les pieds des chevaux, emporté et broyé par les rapides roues; l'autre, en pressant l'ennemi, escalade les murs du camp, et ne s'aperçoit point que sa main détachée fuit loin de son bras. Celui-ci réclame le soutien du genou qu'il n'a plus, tandis que près de lui son pied, qui se roidit, agite encore sur le sable ses doigts ensanglantés; et lorsque la tête est tranchée, le corps expirant conserve encore la chaleur vitale, le visage est animé, les yeux restent ouverts et hagards, jusqu'à l'instant où les restes de l'âme s'évaporent dans les airs.

Tranche le corps tortueux de cet énorme serpent qui fait vibrer son dard empoisonné[17], vois chaque part divisée se tordre et se replier en distillant sur la terre souillée son venin noir et sanglant, tandis qu'irritée de ses blessures, sa tête ouvre une gueule écumante, et ronge de ses propres dents ses hideux lambeaux. Chaque tron-

Volneris ardenti ut morsu premat icta dolore.
Omnibus esse igitur totas dicemus in illis
Particulis animas? At ea ratione sequetur,
Unam animantem animas habuisse in corpore multas.
Ergo divisa est ea quæ fuit una simul cum
Corpore : quapropter mortale utrumque putandum est,
In multas quoniam partes discinditur æque.
PRÆTEREA, si immortalis natura animai
Constat, et in corpus nascentibus insinuatur;
Cur super anteactam ætatem meminisse nequimus,
Nec vestigia gestarum rerum ulla tenemus?
Nam si tantopere est animi mutata potestas,
Omnis ut actarum exciderit retinentia rerum;
Non, ut opinor, id ab letho jam longiter errat.
Quapropter fateare necesse est, quæ fuit ante,
Interiisse; et, quæ nunc est, nunc esse creatam.
PRÆTERREA si, jam perfecto corpore, nobis
Inferri solita est animi vivata potestas,
Tum quum gignimur et vitæ quum limen inimus;
Haud ita conveniebat, uti cum corpore et una
Cum membris videatur in ipso sanguine crêsse :
Sed velut in cavea, per se sibi vivere solam
Convenit, ut sensu corpus tamen affluat omne.
Quare etiam atque etiam nec originis esse putandum est
Expertes animas, nec lethi lege solutas.
NAM neque tantopere adnecti potuisse putandum est
Corporibus nostris extrinsecus insinuatas :
Quod fieri totum contra manifesta docet res :
Namque ita connexa est per venas, viscera, nervos,
Ossaque, uti dentes quoque sensu participentur;

çon possédait-il une âme entière et intelligente? Mais un seul être obtient-il plusieurs âmes? Non, une âme unique habitait le corps : asservis au même sort, tous deux, vulnérables et divisibles, subissent le trépas [18].

Si l'âme, enfin, est immortelle, si elle s'allie au corps à l'instant même de sa naissance [19], pourquoi ne conserve-t-elle pas le souvenir de sa vie antérieure? pourquoi perd-elle jusqu'à la moindre trace du passé? Ah! si ses facultés intelligentes s'altèrent jusqu'à la rendre étrangère à son ancien destin, cet anéantissement diffère-t-il donc de celui de la mort? Avouons que les âmes s'éteignent après avoir brillé sur la terre, et que d'autres paraissent de nouveau pour s'anéantir à leur tour.

Si l'âme, en un mot, attendait la formation du corps pour s'en emparer lorsqu'il touche au seuil de la vie, la verrions-nous croître lentement, se fortifier avec les membres? Pourquoi rester si long-temps privée de la raison et s'asservir au destin du corps? ne devrait-elle pas vivre pour soi-même, indépendante des membres qu'elle habite, ainsi que l'oiseau qui conserve ses goûts dans la captivité? Je le proclamerai sans cesse, l'âme n'est pas plus exempte d'origine, qu'affranchie des lois du trépas.

Qui croirait, en effet, qu'étrangère à l'être qu'elle anime, elle ait contracté avec lui de si étroits liens, qu'elle ait pu s'identifier avec nos organes jusqu'à circuler dans nos veines, dans les faisceaux nerveux, dans les os, dans les viscères, et porter la sensibilité dans la dent

Morbus ut indicat, et gelidai stringor aquai,
Et lapis oppressus subito de frugibus asper.
Nec, tam contextæ quum sint, exire videntur
Incolumes posse, et salvas exsolvere sese
Omnibus e nervis atque ossibus articulisque.
Quod si forte putas extrinsecus insinuatam
Permanare animam nobis per membra solere;
Tanto quæque magis cum corpore fusa peribit:
Quod permanat enim, dissolvitur: interit ergo.
Dispertitur enim per caulas corporis omnes,
Ut cibus in membra atque artus quum diditur omnes,
Disperit, atque aliam naturam sufficit ex se;
Sic anima atque animus, quamvis integra recens in
Corpus eunt, tamen in manando dissolvuntur;
Dum, quasi per caulas, omnes diduntur in artus
Particulæ, quibus hæc animi natura creatur:
Quæ nunc in nostro dominatur corpore, nata
Ex illa, quæ tunc peritat partita per artus.
Quapropter, neque natali privata videtur
Esse die natura animæ, neque funeris expers.
Semina præterea linquuntur, necne, animai
Corpore in exanimo? quod si linquuntur et insunt,
Haud erit, ut merito immortalis possit haberi;
Partibus amissis quoniam libata recessit.
Sin, ita sinceris membris, ablata profugit,
Ut nullas partes in corpore liquerit ex se;
Unde cadavera, rancenti jam viscere, vermes
Exspirant? atque unde animantum copia tanta,
Exos et exsanguis, tumidos perfluctuat artus?
Quod si forte animas extrinsecus insinuari

même, qui souffre souvent par l'impression d'une eau glacée, ou par le froissement du caillou qu'elle écrase en broyant les alimens? Et, peux-tu penser qu'intimement unie à nos corps, l'âme, sans se dissoudre, s'arrache aux liens de tous les sens?

Si l'âme, étrangère à nos membres, n'est qu'un fluide qui les pénètre, de sa destruction elle offre ainsi la preuve irrécusable; car la fluidité est le caractère de la dissolution : elle assure la mort. Il faut que l'âme en fusion s'infiltre dans les sinueux conduits de la machine; et comme l'aliment disséminé dans les membres se transforme en nouvelle substance, l'âme, arrivant tout entière dans le corps récemment formé, doit se décomposer en le parcourant, et ses nombreuses parties éparses dans les secrets conduits de la machine doivent lui donner une autre âme, une reine nouvelle, qui succède à la première, anéantie en se divisant dans les membres. L'âme a donc, comme nous, reçu la naissance : elle subira la mort.

Quand le corps est glacé par le trépas, s'il conserve une faible étincelle de l'âme, elle n'est point immortelle, puisqu'elle a perdu une part d'elle-même. Demeure-t-elle au contraire dans son intégrité, si le corps lui restitue fidèlement ses moindres parties, pourquoi donc les membres infects et glacés enfantent-ils une peuplade de vermisseaux [20]? d'où naissent ces insectes affamés, qui, privés d'os et de sang, se roulent à flots impurs dans les chairs gonflées et fétides?

Crois-tu que ces âmes nouvellement écloses soient des

Vermibus, et privas in corpora posse venire
Credis; nec reputas cur millia multa animarum
Conveniant, unde una recesserit; hoc tamen est, ut
Quærendum videatur et in discrimen agendum :
Utrum tandem animæ venentur semina quæque
Vermiculorum, ipsæque sibi fabricentur, ubi sint;
An jam corporibus perfectis insinuentur.
At neque, cur faciant ipsæ, quareve laborent,
Dicere suppeditat; neque enim, sine corpore quum sunt,
Sollicitæ volitant morbis, algoque, fameque :
Corpus enim magis his vittis adfine laborat;
Et mala multa animus contagi fungitur ejus.
Sed tamen his esto quamvis facere utile corpus,
Quod subeant : at, qua possint, via nulla videtur.
Haud igitur faciunt animæ sibi corpora et artus.
Nec tamen est, ut jam perfectis insinuentur
Corporibus; neque enim poterunt subtiliter esse
Connexæ, neque consensu contagia fient.

Denique cur acris violentia triste leonum
Seminium sequitur? dolu' volpibus, et fuga cervis
A patribus datur, et patrius pavor incitat artus?
Et jam cætera de genere hoc, cur omnia membris
Ex ideunte ævo ingenerascunt inque genuntur;
Si non certa suo quia semine seminioque
Vis animi pariter crescit cum corpore toto?
Quod si immortalis foret et mutare soleret
Corpora, permistis animantes moribus essent;

substances étrangères venues pour former une prompte alliance avec ces insectes nombreux? Mais si l'arrivée subite de tant d'âmes après la retraite de la première ne t'offre pas un vaste sujet de réflexions, tu ne peux du moins, au nom de la vérité, refuser d'éclaircir mon doute; parle : chaque âme vole-t-elle vers le germe qu'elle anime, afin de le transformer en un doux asile? ou trouve-t-elle un abri déjà préparé? Et pourquoi ces âmes se tourmenteraient-elles en se hâtant de construire leur prison? elles qui, libres des liens de la matière, volent affranchies des douleurs, de l'atteinte du froid, de la faim, des besoins et des maux que la nature inflige au corps, et que l'âme ne ressent que par son alliance avec lui. Mais quand il lui serait doux de s'ériger une prison vivante, conçois-tu comment la nature lui en confierait le pouvoir? Ne dis donc point, ô Memmius! qu'elle se construit elle-même les organes qu'elle anime. N'affirme pas non plus qu'elle s'empare de membres préparés à la recevoir; car tu ne pourras expliquer cet accord si intime, si parfait, entre deux substances si différentes.

Enfin, pourquoi le fier lion transmet-il à sa race son ardente férocité? pourquoi le renard est-il toujours doué de la ruse, et le cerf de la timidité? Ces affections diverses naîtraient-elles avec le corps dans un ordre immuable, si l'âme, formée, comme les autres membres, d'élémens déterminés, ne croissait et ne se développait avec les sens? Si l'âme était immortelle, si, toujours transfuge, elle se choisissait un nouvel asile dans différens êtres, les animaux feraient un échange

Effugeret canis Hyrcano de semine sæpe
Cornigeri incursum cervi; tremeretque per auras
Aeris accipiter fugiens, veniente columba :
Desiperent homines; saperent fera sæcla ferarum.

Illud enim falsa fertur ratione, quod aiunt,
Immortalem animam mutato corpore flecti :
Quod mutatur enim, dissolvitur; interit ergo.
Trajiciuntur enim partes, atque ordine migrant :
Quare dissolvi quoque debent posse per artus,
Denique ut intereant una cum corpore cunctæ.
Sin animas hominum dicent in corpora semper
Ire humana; tamen quæram cur e sapienti
Stulta queat fieri; nec prudens fit puer ullus;
Nec tam doctus equæ pollus, quam fortis equi vis :
Si non certa suo quia semine seminioque
Vis animi pariter crescit cum corpore toto.
Scilicet in tenero tenerascere corpore mentem
Confugient; quod si jam fit, fateare necesse est,
Mortalem esse animam, quoniam, mutata per artus
Tantopere, amittit vitam sensumque priorem.

Quove modo poterit, pariter cum corpore quoque
Confirmata, cupitum ætatis tangere florem
Vis animi, nisi erit consors in origine prima?
Quidve foras sibi vult membris exire senectis?
An metuit conclusa manere in corpore putri,
Et domus ætatis spatio ne fessa vetusto
Obruat? at non sunt immortali ulla pericla.
Denique, connubia ad Veneris partusque ferarum

continuel de mœurs et de goûts : le chien d'Hyrcanie fuirait l'aspect du cerf devenu menaçant; le vautour, à la vue de la colombe, tremblerait dans les airs; l'homme se dépouillerait de la raison, et la brute féroce usurperait son empire.

En vain, pour soutenir cette erreur, on feint que l'âme, sans renoncer à son immortalité, se transforme elle-même et s'asservit aux goûts du corps qui la reçoit; mais tout objet qui change de forme se dissout : elle périt donc, puisque ses parties se sont disséminées dans tous les membres pour parvenir à s'en détacher et à fuir; en un mot, elle meurt avec eux. L'âme humaine, diras-tu, recherche constamment un corps humain. Cependant, pourquoi le faible enfant est-il si long-temps dénué de prudence? et pourquoi le nourrisson de la jument n'a-t-il point le courage du généreux coursier? Tu n'en peux douter, l'âme a donc son germe qui se développe et croît avec les sens. Me répliqueras-tu qu'elle rajeunit et reprend la fragilité du corps qui la recèle? mais c'est faire l'aveu de sa mortalité; car elle ne peut subir un semblable changement sans se voir dépouillée du sentiment et de la vie.

Si le même instant ne les avait pas vus naître, comment pourraient-ils croître, se fortifier, et atteindre ensemble la fleur de l'âge? Pourquoi l'âme veut-elle fuir, dans la vieillesse, les membres affaiblis? craint-elle de rester prisonnière dans un asile insalubre, ou d'être écrasée sous les débris de son vieux palais? Quel péril peut donc redouter une essence immortelle?

Enfin, penses-tu qu'à l'instant où Vénus épanche des

Esse animas præsto, deridiculum esse videtur;
Et spectare immortales mortalia membra
Innumero, numero certareque præproperanter
Inter se, quæ prima potissimaque insinuetur :
Si non forte ita sunt animarum fœdera pacta,
Ut, quæ prima volans advenerit, insinuetur
Prima, neque inter se contendant viribus hilum.
Denique, in æthere non arbor, non æquore in alto
Nubes esse queunt, nec pisces vivere in arvis,
Nec cruor in lignis, nec saxis succus inesse :
Certum ac dispositum est, ubi quidquid crescat et insit.
Sic animi natura nequit sine corpore oriri,
Sola neque a nervis et sanguine longius esse :
Hoc si posset enim, multo prius ipsa animi vis
In capite, aut humeris, aut imis calcibus esse
Posset, et innasci quavis in parte soleret;
Tandem in eodem homine, atque in eodem vase maneret.
Quod quoniam in nostro quoque constat corpore certum,
Dispositumque videtur, ubi esse et crescere possit
Seorsum anima atque animus; tanto magis inficiandum
Totum posse extra corpus durare genique.
Quare, corpus ubi interiit, periisse necesse est
Confiteare animam, distractam in corpore toto.
Quippe etenim mortale æterno jungere, et una
Consentire putare, et fungi mutua posse,
Desipere est. Quid enim diversius esse putandum est,
Aut magis inter se disjunctum discrepitansque,
Quam mortale quod est, immortali atque perenni
Junctum, in concilio sævas tolerare procellas?

flots d'amour dans le cœur des époux, des âmes vigilantes viennent épier l'occasion de conquérir un germe mortel, et que leur foule innombrable combat, afin d'obtenir la préférence? à moins que, pour bannir la discorde et prévenir l'abus d'une lutte incertaine, un pacte prudent n'accorde le prix à la plus diligente.

Dis-moi, voit-on les arbres croître dans les airs, les nuages dans le gouffre des flots, les poissons dans les champs, le sang dans les veines du bois, les sucs savoureux dans l'âpre caillou? Non, non, chaque être existe et croît dans le lieu que lui destine la nature. L'âme ne peut donc naître isolée, ni vivre indépendante de l'influence du sang et des nerfs. Si tel était son privilège, elle pourrait à son gré se choisir un asile dans la tête, dans les bras, et siéger jusque dans les pieds ou dans les moindres parties du corps, puisqu'elle ne cesserait ni d'habiter le même être, ni de rester captive dans le même vaisseau. Or, si l'évidence nous atteste que l'esprit et l'âme ont un trône assigné pour croître et exercer leur puissance séparément dans le corps, avec quelle conviction devons-nous nier qu'ils puissent naître et vivre sans leur abri! Ainsi, quand le corps périt, l'âme, décomposée avec lui, s'arrache à son asile.

Quelle erreur, d'unir une immortelle essence à un corps mortel! de les douer d'un mutuel attrait, et de les asservir à de communs emplois! Quelle distance les sépare! quoi de plus différent, de plus opposé que ces deux substances? L'une est indestructible, l'autre est périssable; et l'on prétend les allier pour les contraindre à voguer ensemble au travers d'horribles flots de douleurs!

Præterea, quæcunque manent æterna, necesse est,
Aut, quia sunt solido cum corpore, respuere ictus,
Nec penetrare pati sibi quidquam, quod queat arctas
Dissociare intus partes; ut materiai
Corpora sunt, quorum naturam ostendimus ante:
Aut ideo durare ætatem posse per omnem,
Plagarum quia sunt expertia; sicut inane est,
Quod manet intactum, neque ab ictu fungitur hilum:
Aut ideo, quia nulla loci sit copia circum,
Quo quasi res possint discedere dissolvique;
Sicut summarum summa est æterna; neque extra
Quis locus est, quo diffugiat; neque corpora sunt, quæ
Possint incidere et valida dissolvere plaga.
At neque, uti docui, solido cum corpore mentis
Natura est, quoniam admistum est in rebus inane:
Nec tamen est ut inane; neque autem corpora desunt,
Ex infinito quæ possint forte coorta,
Proruere hanc mentis violento turbine molem,
Aut aliam quamvis cladem importare pericli:
Nec porro natura loci, spatiumque profundi
Deficit, exspergi quo possit vis animai,
Aut alia quavis possit vi pulsa perire:
Haud igitur lethi præclusa est janua menti.
Quod si forte ideo magis immortalis habenda est,
Quod lethalibus ab rebus munita tenetur;
Aut quia non veniunt omnino aliena salutis;
Aut quia quæ veniunt, aliqua ratione recedunt
Pulsa prius, quam, quid noceant, sentire queamus;
Scilicet a vera longe ratione remotum est.
Præter enim quam quod morbis tum corporis ægrit,

Un corps est immortel, ou par sa solidité, qui résiste à tous les chocs, et que rien ne peut pénétrer ni dissoudre, comme ces principes de la matière que ma muse t'a retracés; ou parce qu'il est inaccessible au choc, comme le vide impalpable où se perd et s'anéantit tout choc destructeur; ou enfin parce qu'il n'offre autour de lui aucun passage à la chute de ses débris, comme la nature, ce grand tout, hors duquel il n'existe ni espace pour recevoir ses parties, ni corps pour les heurter et les rompre. Or, l'âme n'est point immortelle par sa solidité, puisque déjà je t'ai prouvé que le vide habite en toute chose; elle ne l'est pas non plus comme renfermant le vide, car une foule d'objets lancés de tous les points de l'univers l'ébranlent sans cesse par une irruption soudaine, et l'entraînent au bord de sa ruine. Il est d'ailleurs des espaces infinis où ses principes élémentaires peuvent, en se dispersant, anéantir sa substance égarée. Ce n'est donc pas pour l'âme que sont fermées les portes du trépas.

Tu me diras en vain que son immortalité se fonde sur le privilège qui la garantit des efforts de la destruction; affirmeras-tu que ses traits agresseurs n'arrivent point jusqu'à elle, ou qu'ils sont repoussés avant que la douleur nous avertisse de leurs attaques? Mais, outre les maux que l'âme partage avec le corps, quels tourmens l'assiègent sans cesse! l'incertitude de l'avenir, qui la fa-

Advenit id, quod eam de rebus sæpe futuris
Macerat, inque metu male habet, curisque fatigat;
Præteritisque admissa annis peccata remordent.
Adde furorem animi proprium, atque oblivia rerum;
Adde, quod in nigras lethargi mergitur undas.

Nil igitur mors est, ad nos neque pertinet hilum,
Quandoquidem natura animi mortalis habetur.
Et velut anteacto nil tempore sensimus ægri,
Ad confligendum venientibus undique Pœnis,
Omnia quum belli trepido concussa tumultu
Horrida contremuere sub altis ætheris auris;
In dubioque fuit, sub utrorum regna cadendum
Omnibus humanis esset, terraque marique :
Sic ubi non erimus, quum corporis atque animai
Dissidium fuerit, quibus e sumus uniter apti,
Scilicet haud nobis quidquam, qui non erimus tum,
Accidere omnino poterit, sensumque movere;
Non si terra mari miscebitur, et mare cœlo.

Et si jam nostro sentit de corpore, postquam
Distracta est animi natura animæque potestas;
Nil tamen hoc ad nos, qui cœtu conjugioque
Corporis atque animæ consistimus uniter apti :
Nec, si materiam nostram conlegerit ætas
Post obitum, rursumque redegerit, ut sita nunc est,
Atque iterum nobis fuerint data lumina vitæ;
Pertineat quidquam tamen ad nos id quoque factum,

tigue et l'accable sous le poids des alarmes et des noirs soucis; le remords rongeur, qui la ramène souvent vers un passé déchirant; la fureur délirante, mal honteux qu'elle seule connaît. Ajoute encore l'ennui qui l'obsède, la mémoire qui la délaisse, et l'accablement qui la plonge dans les ondes noires d'un sommeil léthargique.

La mort n'est donc rien, et ses terreurs ne doivent pas nous atteindre, si l'âme périt avec nous; nous retrouvons le repos que l'existence avait troublé. En effet, avons-nous éprouvé les maux de la patrie dans les siècles précurseurs de notre existence, lorsque l'Afrique, soulevée en fureur, vint heurter l'empire ébranlé, et frapper les airs épouvantés du sinistre tumulte de la guerre? et lorsque le genre humain prosterné attendait en suspens, sur la terre et les mers, quel joug nouveau devait l'accabler? Ainsi quand notre vie sera éteinte, quand la mort aura séparé les principes dont l'union entretient notre existence, nous serons de nouveau affranchis des caprices du sort; que dis-je? nous ne serons plus! et notre sentiment ne serait point réveillé par l'écroulement des débris confondus de la terre, des mers et des cieux.

En s'affranchissant du corps, si l'esprit et l'âme conservaient des sensations, quelle part y pourrions-nous prendre, nous dont l'existence n'est que le résultat de l'intime union des principes de l'âme et des sens? s'il se pouvait qu'avec le temps les parties de notre être échappées du tombeau, et reprenant leur place accoutumée, rallumassent une seconde fois le flambeau de la vie, cette renaissance ne nous toucherait plus; car elle ne pourrait

Interrupta semel quum sit repetentia nostra.
Et nunc nil ad nos de nobis attinet, ante
Qui fuimus; nec jam de illis nos afficit angor,
Quos de materia nostra nova proferet ætas.
Nam quum respicias immensi temporis omne
Præteritum spatium; tum motus materiai
Multimodi quam sint; facile hoc adcredere possis,
Semina sæpe in eodem, ut nunc sunt, ordine posta:
Nec memori tamen id quimus deprendere mente.
Inter enim jecta est vitai pausa, vageque
Deerrarunt passim motus ab sensibus omnes.

Debet enim, misere quoi forte ægreque futurum est,
Ipse quoque esse in eo tum tempore, quum male possit
Accidere. At quoniam mors eximit im, prohibetque
Illum, cui possint incommoda conciliari
Hæc eadem in quibus et nunc nos sumus, ante fuisse:
Scire licet nobis nihil esse in morte timendum;
Nec miserum fieri, qui non est, posse; neque hilum
Differre, an nullo fuerit jam tempore natus,
Mortalem vitam mors cui immortalis ademit.

Proinde, ubi se videas hominem indignarier ipsum
Post mortem fore, ut aut putrescat corpore posto,
Aut flammis interfiat, malisve ferarum;
Scire licet, non sincerum sonere, atque subesse
Cæcum aliquem cordi stimulum; quamvis neget ipse
Credere se quemquam sibi sensum in morte futurum.
Non, ut opinor, enim dat, quod promittit; et inde
Nec radicitus e vita se tollit et eicit;

renouer la chaîne de notre existence. Qui de nous s'alarme des rudes épreuves auxquelles les principes de son être ont été soumis dans les âges passés, ou des chances qui les attendent dans l'avenir? En contemplant le rapide torrent des siècles écoulés, et la variété infinie des mouvemens de la matière, on conçoit que les mêmes élémens ont plus d'une fois pris, quitté et repris les formes qu'ils possèdent aujourd'hui; mais nul souvenir ne nous le révèle, parce que, dans cette longue pause de la vie, les élémens de l'intelligence, entraînés dans des directions contraires, se sont égarés ou réunis à des objets étrangers à la sensibilité.

Craint-on le malheur, s'il ne nous frappe point dans le moment où nous pouvons ressentir ses coups? et puisque le trépas, en faisant disparaître l'homme, l'arrache aux maux dont il était menacé, et, dérobant jusqu'aux traces de sa vie, efface en quelque sorte sa première existence, que peut-il redouter quand il a cessé d'être lui-même? Dans cette mort éternelle qui le délivre d'une vie passagère, ne retrouve-t-il point la nullité de ce temps qui le précéda? ne se réfugie-t-il point dans ce néant qui devança sa naissance?

Ainsi, lorsque l'homme s'indigne d'être condamné par la mort à livrer à la terre ses fétides lambeaux, à se voir dévoré par les feux du bûcher ou à repaître les monstres féroces, crois qu'il n'est point sincère avec lui-même, et qu'il nourrit une terreur aveugle dans son cœur. Il ne doute point, dit-il, que la mort n'éteigne en lui le sentiment; mais, toujours flottant dans le doute, il se dément bientôt. Il ne s'arrache point tout

Sed facit esse suî quiddam super, inscius ipse.
Vivus enim sibi quum proponit quisque, futurum
Corpus uti volucres lacerent in morte feræque,
Ipse suî miseret; neque enim se vindicat hilum,
Nec removet satis a projecto corpore; et illud
Se fingit sensuque suo contaminat adstans.
Hinc indignatur se mortalem esse creatum;
Nec videt, in vera nullum fore morte alium se,
Qui possit vivus sibi se lugere peremptum,
Stansque jacentem, nec lacerari, urive dolore.
Nam si in morte malum est, malis morsuque ferarum
Tractari, non invenio quî non sit acerbum,
Ignibus impositum calidis torrescere flammis;
Aut in melle situm suffocari; atque rigere
Frigore, quum in summo gelidi cubat æquore saxi;
Urgerive superne obtritum pondere terræ.

At jam non domus accipiet te læta, neque uxor
Optima, nec dulces occurrent oscula nati
Præripere, et tacita pectus dulcedine tangent;
Non poteris factis tibi fortibus esse tuisque
Præsidio: miser! o miser! aiunt, omnia ademit
Una dies infesta tibi tot præmia vitæ.
Illud in his rebus non addunt: Nec tibi earum
Jam desiderium rerum super insidet una.
Quod bene si videant animo, dictisque sequantur,
Dissolvant animi magno se angore metuque.
Tu quidem, ut es letho sopitus, sic eris, ævi
Quod superest, cunctis privatu' doloribus ægris:

entier à l'existence, il fait survivre à son être une partie de lui-même; et lorsqu'il entrevoit dans l'avenir ses restes en proie à la voracité des tigres et des vautours, il déplore ses tourmens futurs; il ne se détache point assez de ce corps abattu par le trépas; il lui accorde des sens, et dans sa pensée craintive, debout à côté de son cadavre, il lui prête encore la vie; il gémit, indigné de son sort mortel. Hélas! il ne voit pas que la mort ne laisse point survivre en lui un être intelligent qui demeure immobile sur sa tombe, pour pleurer à côté de son corps livide, pour être déchiré par les monstres ou dévoré par la douleur; car si dans la mort le plus cruel tourment est de devenir la proie des bêtes féroces, je ne crois pas qu'il soit moins cruel d'être étendu sur les flammes dévorantes du bûcher, d'être étouffé dans le miel onctueux [21], de languir glacé sous le poids de la pierre humide, ou sous la terre, foulée par les pas dédaigneux du passant.

Eh quoi! dis-tu, cette famille joyeuse ne saluera plus mon retour, ni cette épouse chérie, ni ces tendres enfans ne se précipiteront plus sur mon sein pour se disputer mes baisers; ils ne feront plus tressaillir mon cœur de joie et d'amour! J'abandonne des projets chéris, une gloire imparfaite encore, et des amis que ma voix ne pourra plus consoler! Malheureux! le songe du bonheur s'évanouit; un seul jour, un seul instant m'arrache aux plus doux biens de la vie! Oui, sans doute; mais la mort qui te les ravit t'en épargne aussi le regret. Ah! si cette vérité pouvait se dévoiler aux humains, de quel fardeau de terreurs et d'alarmes ne

At nos horrifico cinefactum te prope busto
Insatiabiliter deflebimus, æternumque
Nulla dies nobis mœrorem e pectore demet.
Illud ab hoc igitur quærendum est, quid sit amari
Tantopere, ad somnum si res redit atque quietem,
Cur quisquam æterno possit tabescere luctu?

Hoc etiam faciunt, ubi discubuere, tenentque
Pocula sæpe homines, et inumbrant ora coronis,
Ex animo ut dicant: Brevis hic est fructus homullis;
Jam fuerit, neque post unquam revocare licebit.
Tanquam in morte mali cumprimis hoc sit eorum,
Quod sitis exurat miseros atque arida torreat;
Aut aliæ cujus desiderium insideat rei.

Nec sibi enim quisquam tum se vitamque requirit,
Quum pariter mens et corpus sopita quiescunt;
Nam licet æternum per nos sic esse soporem;
Nec desiderium nostrî nos adtigit ullum:
Et tamen haudquaquam nostros tunc illa per artus
Longe ab sensiferis primordia motibus errant,
Quin conreptus homo ex somno se conligit ipse.
Multo igitur mortem minus ad nos esse putandum,
Si minus esse potest, quam quod nihil esse videmus.
Major enim turbæ disjectus materiai
Consequitur letho, nec quisquam expergitus exstat,
Frigida quem semel est vitai pausa secuta.
Denique, si vocem rerum Natura repente

s'affranchirait-on pas[22]! Dès que les pavots de la mort ont affaissé ta paupière, des siècles infinis de repos te mettent à l'abri de la douleur. Et nous, cependant, attirés par le bûcher funèbre, nous arrosons ta cendre de larmes intarissables, le temps n'efface point la blessure de nos cœurs. Insensés! quel est donc le sujet de notre amer désespoir? quoi! c'est un sommeil paisible, un calme inaltérable qui nous feraient consumer dans un deuil éternel?

O MES amis! livrons-nous à la joie! disent, en s'excitant à l'envi, ces voluptueux mollement étendus, la coupe à la main et le front ombragé de fleurs; savourons rapidement ce fruit passager, l'instant du plaisir s'échappe, il ne reviendra plus. Veulent-ils donc se prémunir pour leurs futurs besoins? craignent-ils, après la mort, d'être atteints par l'aiguillon de la faim, dévorés par la soif, ou tourmentés par les flots renaissans des désirs?

QUAND l'âme et le corps reposent plongés dans un doux sommeil, la prévoyance ne s'inquiète ni de la félicité de notre être, ni des soins de la vie. Eh bien! que ce calme soit éternel, il ne sera point troublé par le regret de l'existence. Cependant les principes de la vie n'ont pas tellement désappris les mouvemens, auteurs de la sensibilité, qu'en s'arrachant au sommeil, ils ne les reprennent tout à coup. Mais la mort est encore moins troublée, si l'on peut reconnaître des degrés dans ce qui n'est rien; le désordre et la destruction qu'elle a causés dans les principes imposent un éternel sommeil à celui que son froid repos a glacé.

SI tout à coup la voix de la Nature répondait à nos

Mittat, et hoc aliquoi nostrûm sic increpet ipsa :
« Quid tibi tantopere est, mortalis, quod nimis ægris
Luctibus indulges? quid mortem congemis ac fles?
Nam si grata fuit tibi vita anteacta priorque,
Et non omnia, pertusum congesta quasi in vas,
Commoda perfluxere, atque ingrata interiere;
Cur non, ut plenus vitæ conviva, recedis,
Æquo animoque capis securam, stulte, quietem?
Sin ea, quæ fructus cunque es, periere profusa,
Vitaque in offensu est; cur amplius addere quæris,
Rursum quod pereat male, et ingratum occidat omne;
Nec potius vitæ finem facis atque laboris?
Nam tibi præterea quod machiner inveniamque,
Quod placeat, nihil est : eadem sunt omnia semper.
Sic tibi non annis corpus jam marcet, et artus
Confecti languent; eadem tamen omnia restant,
Omnia si pergas vivendo vincere sæcla,
Atque etiam potius, si nunquam sis moriturus : »
Quid respondeamus, nisi justam intendere litem
Naturam, et veram verbis exponere causam?
At qui obitum lamentetur, miser amplius æquo,
Non merito inclamet magis, et voce increpet acri?
« Aufer ab hinc lacrymas, barathro et compesce querelas. »
Grandior hic vero si jam seniorque queratur;
« Omnia perfunctus vitai præmia, marces;
Sed quia semper aves quod abest, præsentia temnis,
Imperfecta tibi elapsa est ingrataque vita,
Et nec opinanti mors ad caput adstitit ante
Quam satur ac plenus possis discedere rerum.
Nunc aliena tua tamen ætate omnia mitte;

plaintes par ces justes reproches : « Mortel, quelles douleurs causent tes gémissemens? pourquoi pleurer à l'aspect de la mort? Si tu as jusqu'ici coulé tes jours dans les délices, si, telle qu'un vase sans fond, ton âme ingrate n'a point laissé échapper les flots du bonheur, convive rassasié, que ne sors-tu satisfait du festin de la vie[23]? heureux voyageur, que n'acceptes-tu les douceurs du repos? Si, au contraire, tu n'as point cueilli les fruits que je t'ai prodigués, si l'existence t'importune, pourquoi prolongerais-tu dans l'ennui des jours sans plaisirs? que ne rejettes-tu avec la vie le fardeau de tes peines? car je ne peux rien créer de nouveau pour te plaire. Mon ordre est invariable : ton corps n'est point affaissé par les ans, tes membres ne languissent point encore de vieillesse; mais les mêmes scènes se renouvelleront sans cesse à tes yeux, quand tu triompherais non-seulement des siècles nombreux, mais quand ta vie s'étendrait avec l'éternité. »

Parle; à ce juste reproche de la Nature, que pourrions-nous répondre? sa voix a fait triompher la vérité. Et lorsqu'un malheureux, accablé d'infirmités, s'épouvante à l'aspect du trépas, et ose élever ses clameurs, elle lui crie d'une voix terrible : « Va loin d'ici verser des larmes, ensevelis tes plaintes dans le gouffre de la mort. » Aux murmures insensés de ce vieillard débile : « Tes jours se sont écoulés au milieu des plaisirs que tu n'as point saisis; mais tu convoitas les biens qui te manquaient, et tu dédaignas les tiens. Homme insatiable, tu rendis ta vie imparfaite, tu ne vécus qu'à demi; et, quand la mort élève sa tête devant toi, tu regrettes de ne pou-

Æquo animoque, agedum, jam aliis concede: necesse est.»

Jure, ut opinor, agat, jure increpet inciletque.
Cedit enim rerum novitate extrusa vetustas
Semper, et ex aliis aliud reparare necesse est;
Nec quidquam in barathrum nec Tartara decidit atra.
Materies opus est ut crescant postera sæcla;
Quæ tamen omnia te, vita perfuncta, sequentur.
Nec minus ergo ante hæc, quam nunc, cecidere cadentque.
Sic alid ex alio nunquam desistet oriri;
Vitaque mancupio nulli datur, omnibus usu.

Respice item, quam nil ad nos anteacta vetustas
Temporis æterni fuerit, quam nascimur ante.
Hoc igitur speculum nobis Natura futuri
Temporis exponit: post mortem denique nostram,
Num quid ibi horribile apparet? num triste videtur
Quidquam? nonne omni somno securius exstat?
Atque ea nimirum, quæcunque Acherunte profundo
Prodita sunt esse, in vita sunt omnia nobis.
Nec miser impendens magnum timet aere saxum
Tantalus, ut fama est, cassa formidine torpens:
Sed magis in vita Divûm metus urget inanis
Mortales, casumque timent, quemcunque ferat fors.
Nec Tityum volucres ineunt Acherunte jacentem:
Nec, quod sub magno scrutentur pectore, quidquam

voir assouvir ton avidité. Mais il en est temps, l'âge te bannit, et t'interdit les biens dont tes successeurs vont jouir : retire-toi, et d'une âme calme du moins cède à la nécessité. »

Recevons d'un front soumis ce reproche sévère et juste. L'irrévocable loi de la nature ordonne qu'aux êtres vieillis succèdent des êtres nouveaux, et qu'alternativement les uns reçoivent des autres la force et la vie. Rien ne tombe au néant, ni dans le gouffre du noir Tartare; et la génération présente est la semence des races à venir. Elles passeront à leur tour, et te rejoindront bientôt. Ainsi que leurs précurseurs, tous les êtres disparaîtront du mobile univers. Ils se transmettent en courant le flambeau de la vie; chacun d'eux apporte son tribut aux reproductions de la nature, qui ne leur accorde que le rapide usufruit de l'existence.

Contemple le long amas des siècles qui nous ont devancés; comme dans un mouvant miroir, il te dévoilera l'image prophétique des temps qui suivront notre vie. Que présagent-ils donc de triste et d'affreux? l'inaltérable calme du plus doux sommeil.

Toutes les horreurs entassées dans le sombre et profond Achéron, nous les trouvons dans la vie[24]. Ce Tantale glacé d'effroi sous l'énorme rocher qui le menace sans cesse de sa chute terrible, c'est l'homme épouvanté du vain courroux des dieux, et qui se croit accablé du poids de leur colère sous les maux que lui inflige l'aveugle destin.

Au bord de l'Achéron, Titye n'est point livré en proie aux avides oiseaux : ces monstres trouveraient-ils dans sa

Perpetuam ætatem poterunt reperire profecto,
Quamlibet immani projectu corporis exstet,
Qui non sola novem dispensis jugera membris
Obtineat, sed qui terrai totius orbem :
Non tamen æternum poterit perferre dolorem;
Nec præbere cibum proprio de corpore semper.
Sed Tityus nobis hic est, in amore jacentem
Quem volucres lacerant, atque exest anxius angor,
Aut alia quavis scindunt cuppedine curæ.
Sisyphus in vita quoque nobis ante oculos est,
Qui petere a populo fasces, sævasque secures
Imbibit, et semper victus tristisque recedit.
Nam petere imperium, quod inane est, nec datur unquam,
Atque in eo semper durum sufferre laborem;
Hoc est adverso nixantem trudere monte
Saxum; quod tamen a summo jam vertice rursum
Volvitur, et plani raptim petit æquora campi.

Deinde, animi ingratam naturam pascere semper,
Atque explere bonis rebus, satiareque nunquam;
Quod faciunt nobis annorum tempora, circum
Quum redeunt, fœtusque ferunt, variosque lepores :
Nec tamen explemur vitai fructibus unquam :
Hoc, ut opinor, id est, ævo florente puellas,
Quod memorant, laticem pertusum congerere in vas,
Quod tamen expleri nulla ratione potestur.
Cerberus et Furiæ jam vero, et lucis egenus
Tartarus, horriferos eructans faucibus æstus,
Hæc neque sunt usquam, neque possunt esse profecto.
Sed metus in vita pœnarum pro malefactis

vaste poitrine l'aliment éternel de leur voracité, quand l'immensité de son corps, au lieu de neuf arpens, couvrirait l'orbe du monde? Quel être pourrait suffire à une douleur éternelle, et fournir l'éternel aliment de ses bourreaux? Titye est avec nous, il est ici : les monstres qui le déchirent sont les noirs soucis, les soupçons jaloux, la sombre ambition et les remords dévorans.

Sisyphe se présente à nos yeux; c'est lui qui mendie la faveur populaire, les haches, les faisceaux, et qui, toujours rebuté, se retire pénétré de tristesse et de honte. Se consumer en travaux douloureux pour un honneur futile qui nous fuit sans cesse, n'est-ce point élever avec de périlleux efforts, vers la cime d'un mont, l'énorme rocher qui menace celui qui le pousse, et, près du but, échappe, retombe, et roule en grondant dans la plaine?

Repaître à chaque instant son âme insatiable, la combler de tous les biens sans la rassasier jamais; demeurer insensible au retour de la saison féconde, recueillir vainement ses présens variés, les doux fruits dont elle nous environne : n'est-ce pas le supplice de ces jeunes beautés qui s'efforcent de verser incessamment dans un vase sans fond une onde fugitive?

Ces Furies, cet horrible Cerbère, ce sombre Tartare qui, de sa bouche embrasée, vomit en bouillonnant des torrens de feux, ne sont que les fruits mensongers de la crainte et de l'erreur. Mais le coupable reçoit dans la

Est insignibus insignis, scelerisque luela
Carcer, et horribilis de saxo jactu' deorsum,
Verbera, carnifices, robur, pix, lamina, tædæ.
Quæ tamen et si absunt, at mens sibi conscia facti
Præmetuens, adhibet stimulos, torretque flagellis:
Nec videt interea, qui terminus esse malorum
Possit, nec quæ sit pœnarum denique finis;
Atque eadem metuit magis hæc ne in morte gravescant:
Hinc Acherusia fit stultorum denique vita.

Hoc etiam tibi tute interdum dicere possis:
Lumina sis oculis etiam bonus Anceu' reliquit,
Qui melior multis quam tu fuit, improbe, rebus.
Inde alii multi reges rerumque potentes
Occiderunt, magnis qui gentibus imperitarunt.
Ille quoque ipse, viam qui quondam per mare magnum
Stravit, iterque dedit legionibus ire per altum,
Ac pedibus salsas docuit super ire lacunas,
Et contempsit, aquis insultans, murmura ponti,
Lumine adempto, animam moribundo corpore fudit.
Scipiades, belli fulmen, Carthaginis horror,
Ossa dedit terræ, proinde ac famul infimus esset.
Adde repertores doctrinarum atque leporum;
Adde Heliconiadum comites; quorum unus Homerus,
Sceptra potitus, eadem aliis sopitu' quiete est.
Denique, Democritum postquam matura vetustas
Admonuit memorem motus languescere mentis,
Sponte sua letho caput obvius obtulit ipse.
Ipse Epicurus obît, decurso lumine vitæ,

vie son juste châtiment, dans la crainte des supplices réservés à ses forfaits. Il sent déjà peser sur lui le glaive des lois : il redoute les cachots où gémit le crime, la roche homicide, les faisceaux, les tortures, le bitume brûlant, les lames, les torches; et s'il échappe aux bourreaux, sa conscience elle-même le déchire, le perce de traits cruels, et le tourmente sous le fouet vengeur. Il joint à ces maux l'incertitude de l'avenir et la crainte de voir ses tourmens se prolonger sans fin, ou s'aggraver dans la mort : ainsi la vie devient l'enfer de l'insensé.

Mortel injuste, ne dois-tu pas te dire : Ancus, le bon Ancus a fermé ses yeux à la lumière céleste, lui qui te surpassa par tant de vertus[25]! Cette foule et de grands et de rois dont les peuples nombreux subirent la puissance, ont courbé leur front sous la faux de la mort; ce monarque qui, resserré sur la terre, se fraya un chemin belliqueux à travers l'Océan[26], méprisa le murmure des flots indignés, et apprit à ses fières légions à fouler d'un pied insultant les gouffres amers, il n'est plus, et son âme a délaissé ses membres livides. Scipion, ce foudre de la guerre, ce fléau de Carthage, comme un esclave obscur a livré sa cendre à la terre; et ces inventeurs des sciences et des arts, ces nobles compagnons des Muses, Homère, qui tient le sceptre dans leur troupe sacrée, comme eux est descendu dans la tombe. Démocrite, courbé par l'âge, averti que les ressorts de son âme se brisaient, d'un pas ferme présenta sa tête à la mort; Épicure enfin, lui-même, vit éteindre le flambeau de sa vie, cet Épicure dont le vaste génie domina les humains et brilla parmi

Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes
Præstinxit, stellas exortus uti ætherius sol.
Tu vero dubitabis, et indignabere obire,
Mortua quoi vita est prope jam vivo atque videnti?
Qui somno partem majorem conteris ævi?
Et vigilans stertis, nec somnia cernere cessas,
Sollicitamque geris cassa formidine mentem?
Nec reperire potes, quid sit tibi sæpe mali, quum
Ebrius urgeris multis miser undique curis,
Atque animi incerto fluitans errore vagaris?
Si possent homines, proinde ac sentire videntur
Pondus inesse animo, quod se gravitate fatiget,
Et quibus id fiat causis cognoscere, et unde
Tanta mali tanquam moles in pectore constet;
Haud ita vitam agerent, ut nunc plerumque videmus,
Quid sibi quisque velit nescire, et quærere semper,
Commutare locum, quasi onus deponere possit.
Exit sæpe foras magnis ex ædibus ille,
Esse domi quem pertæsum est, subitoque revertit:
Quippe foris nihilo melius qui sentiat esse.
Currit agens mannos ad villam hic præcipitanter,
Auxilium tectis quasi ferre ardentibus instans:
Oscitat extemplo, tetigit quum limina villæ;
Aut abit in somnum gravis, atque oblivia quærit;
Aut etiam properans urbem petit atque revisit.
Hoc se quisque modo fugit: at, quem scilicet, ut fit,
Effugere haud potis est, ingratis hæret et angit,
Propterea, morbi quia causam non tenet æger:
Quam bene si videat, jam rebus quisque relictis
Naturam primum studeat cognoscere rerum;

les enfans de la gloire, comme l'astre du jour au milieu des astres pâlissans.

Tu balances, cependant! tu t'indignes de mourir[27]! tu ne vois pas que ta vie est une mort anticipée que tu renouvelles à chaque instant! toi, qui consumes dans le sommeil la plus grande partie de tes jours, et qui dors en veillant[28]; toi, dont les idées sont des songes, et qui, faible jouet des préjugés, des vaines terreurs, des soucis dévorans, ignores jusqu'à la cause qui entraîne ton âme égarée dans un gouffre d'erreurs!

Si l'homme découvrait la source des tourmens qui l'obsèdent, aussi facilement qu'il en ressent le faix terrible, consumerait-il sans fruit sa triste existence? le verrait-on à jamais, incertain dans ses désirs, ignorer jusqu'au bien qu'il poursuit avidement, et se précipiter sans repos d'un lieu vers l'autre, comme s'il pouvait, par sa mobilité, secouer le fardeau qui l'accable?

L'un fuit son palais somptueux, chassé par l'ennui; il y retourne aussitôt : il n'a pu ailleurs remplir le vide de son âme. L'autre précipite ses coursiers vers son domaine champêtre, plus pressé que s'il venait en arrêter l'incendie; à peine a-t-il touché ses limites, que l'ennui vient peser sur son front : il invoque le sommeil, cherche à s'oublier lui-même; soudain avec ardeur il redemande la ville, il y revole à l'instant[29]. C'est en vain que l'homme se fuit, il ne peut s'éviter; sans cesse il se retrouve, sans cesse il se tourmente. Ah! s'il n'ignorait point la source de ses maux, loin d'y joindre la souffrance de ces vains remèdes, il apprendrait, dans l'étude de la nature, à jouir de ses dons, à connaître ses lois; car ce n'est point

Temporis æterni quoniam, non unius horæ,
Ambigitur status, in quo sit mortalibus omnis
Ætas post mortem, quæ restat cunque, manenda.
Denique, tantopere in dubiis trepidare periclis
Quæ mala nos subigit vitai tanta cupido?
Certa quidem finis vitæ mortalibus adstat,
Nec devitari lethum pote, quin obeamus.
Præterea, versamur ibidem, atque insumus usque;
Nec nova vivendo procuditur ulla voluptas,
Sed dum abest, quod avemus, id exsuperare videtur
Cætera: post aliud, quum contigit illud, avemus,
Et sitis æqua tenet vitai semper hiantes;
Posteraque in dubio est fortunam quam vehat ætas,
Quidve ferat nobis casus, quive exitus instet.
Nec prorsum, vitam ducendo, demimus hilum
Tempore de mortis, nec delibrare valemus,
Quo minus esse diu possimus morte perempti.
Proinde licet quot vis vivendo condere sæcla;
Mors æterna tamen nihilominus illa manebit:
Nec minus ille diu jam non erit, ex hodierno
Lumine qui finem vitai fecit, et ille
Mensibus atque annis qui multis occidit ante.

pour fuir son sort pendant quelques courts instans, qu'il doit chercher à sortir de son doute, mais pour s'assurer de l'état éternel qui commence à la mort.

Enfin, pourquoi ce doute, ces terreurs, cette soif dévorante de la vie qui s'irrite dans les périls? Apprends, ô mortel, que le terme de tes jours est fixé : quand la nature t'appelle au repos, sans crainte obéis.

En prolongeant tes jours, changeras-tu de destin? la Nature ne créera point pour toi de nouvelles voluptés. Mais tu n'aperçois pas le bien présent, et tu désires au delà de ce que tu possèdes. A peine satisfaits, les désirs succèdent aux désirs dans ton cœur, et l'embrasent de la soif dévorante de la vie : à tant de maux tu joins encore l'incertitude du sort à venir.

Ne pense pas du moins qu'en prolongeant la vie tu retranches les instans destinés à la mort; quel que soit le terme de nos jours, il n'abrège point la durée de notre anéantissement. Quand notre existence triompherait de la lutte des siècles, il nous resterait à subir une mort éternelle; et celui pour qui la lumière de la vie s'éteint à l'instant même, ne restera pas moins long-temps enfermé dans les ténèbres de la mort, que celui qui a vu passer sur sa cendre d'innombrables années.

NOTES

DU LIVRE TROISIÈME.

1. Te sequor, ô Graiæ gentis decus.....

Ce début magnifique du troisième chant donne une nouvelle preuve de l'enthousiasme de Lucrèce pour Épicure; ce chant fut le plus généralement admiré de l'antiquité. Voltaire a dit : « Il y a dans Lucrèce un admirable troisième chant ; je le traduirai, ou je ne pourrai. » Voltaire ne l'a point traduit.

2. Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta.

Lucrèce semble avoir voulu lutter avec Pindare, qui dit, dans sa VIe *Pythique :*

Γλυκεῖα δὲ φρὴν
Καὶ συμπόταισιν ὁμιλεῖν
Μελισσᾶν ἀμείζεται τρυπὸν πόνον.

3. Quas neque concutiunt venti, neque nubila nimbis.

Ce passage rappelle un fragment de l'*Odyssée*, chant VI :

Ἦ μὲν ἄρ' ὃς εἰποῦσ' ἀπίζη γλαυκώπις Ἀθήνη
Οὔλυμπόνδ' ὅθι φασὶ θεῶν ἕδος ἀσφαλὲς αἰεί.....

4. Res animi pacem delibrat tempore in ullo.

Lucrèce se plaît à montrer le calme des divinités, l'insouciance des dieux; cette image est répétée plusieurs fois dans son poëme.

.....Credat Judæus Apella,
Non ego; namque Deos didici securum agere ævum :
Nec, si quid miri faciat natura, Deos id
Tristes ex alto cœli demittere tecto.
(Hor., lib. I, sat. V, v. 100 sqq.)

5. **Nec tellus obstat, quin omnia dispiciantur.**

La Grange remarque avec raison que ce vers doit se rapporter aux dieux, et non pas aux sectateurs d'Épicure.

6. **Et se scire animi naturam.....**

L'âme a été l'objet de la constante méditation des philosophes. Les anciens, qui ont beaucoup discuté sur son essence, ont cependant attaché moins d'importance que les modernes à cette opinion; ceux même qui, parmi eux, la soutenaient avec le plus de zèle, n'accordaient qu'une existence vague à l'âme séparée des sens. Platon, après différens penseurs dont il résuma les systèmes en leur prêtant les charmes d'une imagination brillante et rêveuse, ne donne point une idée exacte de l'immatérialité de ce principe de vie; il adopte à la fois plusieurs hypothèses, et semble toujours flotter dans l'incertitude; il n'est, en un mot, jamais d'accord avec lui-même. C'est une essence qui se meut, dit-il : telle est sa dernière conclusion; mais il ne définit ni la source ni la destination de cette essence. Thalès avait dit : C'est une nature de soi-même en mouvement; ce qui revient au même, et n'est pas plus concluant. Pythagore en faisait une harmonie; d'autres, adoptant en partie son opinion, ont pensé que cette harmonie n'était que le concert des organes de la vie, et qu'elle ne survivait pas plus à la destruction que le son ne survit à l'instrument brisé. Ce système, le plus simple, le plus naturel, est cependant combattu par Lucrèce. Il crut, sans doute, devoir établir l'existence matérielle de l'âme, afin de la soumettre à la mort par la décomposition de ses parties. Hippocrate prétend que l'âme est un esprit subtil répandu par tout le corps, en un mot, la faculté de sentir dans les moindres parties de la machine. Cette hypothèse ingénieuse est digne de l'observateur de la nature qui suit sa marche avec une attention assidue, et qui, aidé par l'art et l'expérience, saisit les secrets cachés aux investigateurs superficiels. Le physiologiste parle de près à la nature, il ne l'interroge pas en vain; aussi voyons-nous aujourd'hui un médecin, célèbre par ses hautes connaissances et sa philosophie, résoudre le problème de l'âme avec des moyens à peu près semblables à ceux qu'employait le Sage de Cos. Il est parvenu à présenter un système fondé sur

l'expérience des siècles, sanctionné par la science, et qui ne trouve d'adversaires que dans ceux dont l'imagination brillante embrasse avec avidité l'espérance de se survivre à soi-même, sous une forme déterminée. La dissidence sera éternelle sur ce point, auquel on a cru devoir attacher une si haute importance; car l'amour de la vérité d'un côté, et l'amour du merveilleux de l'autre, se livreront sans cesse à des luttes, où chaque parti croira toujours triompher, l'un avec ses désirs, l'autre avec sa raison.

7. Denique avarities, et honorum cæca cupido.

On a souvent admiré, sans l'entendre, ce passage si moral et si poétique. Virgile est entré dans le sens de Lucrèce, lorsqu'il place à la porte des Enfers le Deuil, les Soucis, la Vieillesse, la Maladie, la Faim et la Pauvreté.

Vestibulum ante ipsum, primisque in faucibus Orci
Luctus et ultrices posuere cubilia Curæ,
Pallentesque habitant Morbi, tristisque Senectus,
Et Metus, et malesuada Fames, ac turpis Egestas;
Terribiles visu formæ, Lethumque, Laborque;
Tum consanguineus Lethi Sopor, et mala mentis
Gaudia, mortiferumque adverso in limine Bellum,
Ferreique Eumenidum thalami, et Discordia demens,
Vipereum crinem vittis innexa cruentis.

Devant le vestibule, aux portes des Enfers,
Habitent les Soucis et les Regrets amers,
Et des Remords rongeurs l'escorte vengeresse;
La pâle Maladie et la triste Vieillesse;
L'Indigence en lambeaux, l'inflexible Trépas,
Et le Sommeil son frère, et le dieu des combats;
Le Travail qui gémit, la Frayeur qui frissonne,
Et la Faim qui frémit des conseils qu'elle donne;
Et l'Ivresse du crime, et les Filles d'Enfer
Reposant leur fureur sur des couches de fer;
Et la Discorde enfin, qui, soufflant la tempête,
Tresse en festons sanglans les serpens de sa tête.

8. Refugisse volunt longe longeque recesse.

Ces heureuses répétitions de mots, que Lucrèce emploie avec tant de bonheur, ont servi de modèles aux écrivains du siècle d'Auguste.

9. Non radii solis neque lucida tela diei
Discutiant, sed Naturæ species ratioque.

Cette image est répétée trois fois par Lucrèce, sans changemens dans l'expression.

10. *Harmoniam* Graii quam dicunt....

Des philosophes ont regardé l'âme comme l'harmonie du jeu des organes. Cette idée est combattue par Lucrèce, qui arrive cependant au même but par une autre route.

11. Attamen insequitur languor, terræque petitus
Suavis, et in terra mentis qui gignitur æstus,
Interdumque quasi exsurgendi incerta voluntas.

Bayle a inséré dans sa *République des Lettres* une longue dissertation sur le sens de ces vers, regardés comme inintelligibles. Leur expression, essentiellement poétique, aura embarrassé les traducteurs. Ces vers, très-clairs d'ailleurs, prouvent le degré de perfection que Lucrèce a si souvent mis dans son style : *æstus mentis*, *petitus terræ*, *exsurgendi incerta voluntas*, sont des expressions hardies, pittoresques et poétiques.

12. .....Igitur parvissima corpora quanto
Et lævissima sunt, ita mobilitata feruntur :
At contra quo quæque magis cum corpore magno
Asperaque inveniuntur, eo stabilita magis sunt.

Ces quatre vers ne sont, en quelque sorte, que la récapitulation du paragraphe qui précède.

13. Nec capere irarum fluctus in pectore possunt.

Ce vers énergique a été imité par Virgile, Horace, Ovide; mais aucun de ces grands poètes n'a surpassé son modèle pour la hardiesse et la force de l'expression.

14. Dicere porro oculos nullam rem cernere posse.

Épicharme et Aristote prétendaient que ce n'étaient pas les yeux qui voyaient les objets, mais bien l'âme elle-même : νοῦς ὁρᾷ, νοῦς ἀκούει.

15. Nam procul hæc dubio nobis simulacra genuntur.

Ce passage est difficile à saisir, car Lucrèce n'a point encore exposé son système des *simulacres;* il ne le développe qu'au quatrième livre.

16. Præterea, gigni pariter cum corpore, et una
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem.
Nam velut infirmo pueri teneroque vagantur
Corpore; sic animi sequitur sententia tenuis.

L'âme, unie à nos sens, croît, se forme avec nous;
Du destin qui nous frappe elle ressent les coups:
Dans la débile enfance, une machine frêle
Enveloppe un esprit tendre et faible comme elle.
Dès que l'une parvient à la maturité,
L'autre obtient aussitôt sa force et sa clarté;
Quand, sous le poids des ans, le corps tremble et s'affaisse,
Son guide paresseux quelquefois le délaisse;
Il l'égare, l'abuse, et son pâle flambeau
Se consume et s'éteint sur le bord du tombeau.

Le docteur Broussais emploie le raisonnement de Lucrèce.

17. Serpentis caudam procero corpore, utrinque
Sit libitum in multas partes discindere ferro.

Les anciens pensaient qu'il existait une âme partout où se découvrait l'animation.

Il faut reconnaître combien cette peinture d'un serpent déchiré a de vérité et d'énergie:

Volnere tortari, et terram conspergere tabo,

rappelle, pour les détails, la belle comparaison de Cicéron dans son poëme de *Marius:*

Hic Jovis altisoni subito pinnata satelles,
Arboris e trunco, serpentis saucia morsu,
Ipsa feris subigit transfigens unguibus anguem
Semianimum, et varia graviter cervice micantem.
Quem se intorquentem lanians, rostroque cruentans,
Jam satiata animum, jam ductos ulta dolores,
Abjicit efflantem, et laceratum affligit in unda,
Seque obitu a solis nitidos convertit ad ortus.

Cicéron l'avait imitée d'Homère, livre XII de l'*Iliade :*

A la gauche du camp, un aigle aux larges ailes
Plane ; un serpent, captif dans ses serres cruelles,
Se plie en longs anneaux, se débat tout sanglant,
Lui darde près du cou son aiguillon brûlant,
Le blesse, le déchire, et l'oiseau du tonnerre,
Irrité de douleur, le jette sur la terre,
Fait retentir les airs de ses cris furieux,
Et sur l'aile des vents monte au sommet des cieux.

(BIGNAN.)

18. ....Quapropter mortale utrumque putandum est,
In multas quoniam partes discinditur æque.

Lucrèce termine presque tous les paragraphes de ce chant par un raisonnement à peu près semblable.

19. Præterea, si immortalis natura animai
Constat, et in corpus nascentibus insinuatur.

Il serait difficile de combattre le raisonnement de Lucrèce : ce qui est immortel ne peut avoir d'origine.

20. .....Atque unde animantum copia tanta.

Cette opinion est très-ancienne. Un savant littérateur a observé judicieusement que les mots *fœtens* et *fœtus*, dont l'un signifie l'odeur d'un corps qui se corrompt, et l'autre un être vivant qui commence à se former, ont évidemment une étymologie commune.

21. Aut in melle situm suffocari.....

Il est bon de se rappeler, pour l'intelligence de ce passage, que quelquefois les anciens ensevelissaient les corps dans le miel : Démocrite voulait que l'on conservât ainsi tous les morts.

22. Quod bene si videant animo, dictisque sequantur,
Dissolvant animi magno se angore metuque.

Long-temps après Lucrèce, on n'attachait qu'un faible intérêt à l'immortalité de l'âme. Sénèque répéta tout ce que Lucrèce avait

dit sur ce sujet. Voici des fragmens de l'un des chœurs du deuxième acte de *la Troade :*

Verum est, an timidos fabula decipit? etc.

Est-il vrai? n'est-ce point une fatale erreur,
Pour soumettre le faible au joug de la terreur?
Et quand dans le tombeau la mort m'a fait descendre,
Un esprit fugitif survit-il à ma cendre?
. . . . . .
. . . . . .

A-t-on touché le bord terrible même aux dieux,
L'être s'évanouit, et, telle qu'à nos yeux
S'échappe au gré des vents la nue ou la fumée,
Tel ce souffle, moteur d'une fange animée,
Tout à coup dégagé de ses pesans liens,
Se dissipe et se perd aux champs aériens.
La mort enfin n'est rien : lâche! bannis ta crainte;
Réprime, ambitieux, ton espoir ou ta plainte.
Où gisons-nous, dis-moi, dans ce nouveau séjour?
Où gisent les mortels qui doivent naître un jour?
Le temps nous engloutit; le néant nous réclame:
La mort, du même coup, frappe le corps et l'âme.
Les monstres du Tartare, et ses nombreux fléaux,
Et le triple gardien des gouffres infernaux,
Et leur roi ténébreux, ne sont que de vains songes,
Ou du fourbe ou du sot méprisables mensonges.

23. Cur non, ut plenus vitæ conviva, recedis.

Horace a essayé de reproduire cette idée, mais avec moins de précision :

. . . . Et exacto contentus tempore vitæ,
Cedat, uti conviva satur, reperire queamus.

Delille a aussi adopté la pensée de Lucrèce :

Du festin de la vie, où l'admirent les dieux,
Ayant goûté long-temps les mets délicieux,
Convive satisfait, sans regret, sans envie,
S'il ne vit pas, du moins il assiste à la vie.

Gilbert, dans une pièce extrêmement touchante, a dit :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs !
Je meurs ! et sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

24. Atque ea nimirum quæcunque Acherunte profundo
Prodita sunt esse, in vita sunt omnia nobis.

Lucrèce saisit ici l'occasion de développer la pureté de sa morale.

On peut rapprocher cette description allégorique des Enfers, de la peinture effrayante que Virgile en a faite dans le sixième chant de l'*Énéide :*

A gauche il aperçoit (Énée) le séjour enflammé,
Que d'un triple rempart les dieux ont enfermé.
Autour, le Phlégéthon aux ondes turbulentes
Roule d'affreux rochers dans ses vagues brûlantes.
La porte inébranlable est digne de ces murs :
Vulcain la composa des métaux les plus durs.
Le diamant massif en colonnes s'élance ;
Une tour jusqu'aux cieux lève son front immense :
Les mortels conjurés, les dieux et Jupiter
Attaqueraient en vain ses murailles de fer.
Devant le seuil fatal, terrible, menaçante,
Et retroussant les plis de sa robe sanglante,
Tisiphone bannit le sommeil de ses yeux ;
Jour et nuit elle veille aux vengeances des dieux.

. . . . . .
. . . . . Avec un bruit terrible,
Sur ses gonds mugissans tourne la porte horrible ;
Elle s'ouvre soudain ; dans ce séjour de deuil,
Quel monstre épouvantable en assiège le seuil !
Plus loin, s'enflant, dressant ses têtes menaçantes,
L'Hydre ouvre en mugissant ses cent gueules béantes.
L'œil n'ose envisager ces antres écumans.
Enfin l'affreux Tartare et ses noirs fondemens
Plongent plus bas encor que de leur nuit profonde
Il ne s'étend d'espace à la voûte du monde.
Là, de leur chute horrible encore épouvantés,
Roulent ces fiers géans par la terre enfantés.

Là, des fils d'Aloüs gisent les corps énormes;
Ceux qui, fendant les airs de leurs têtes difformes,
Osèrent attenter aux demeures des dieux,
Et du trône éternel chasser le roi des cieux.
Là, j'ai vu de ces dieux le rival sacrilège,
Qui, du foudre usurpant le divin privilège,
Pour arracher au peuple un criminel encens,
De quatre fiers coursiers, aux pieds retentissans,
Attelant un vain char dans l'Élide tremblante,
Une torche à la main, y semait l'épouvante:
Insensé qui, du ciel prétendu souverain,
Par le bruit de son char et de son pont d'airain,
Du tonnerre imitait le bruit inimitable!
Mais Jupiter lança la foudre véritable,
Et renversa, couvert d'un tourbillon de feu,
Le char et les coursiers, et la foudre et le dieu:
Son triomphe fut court, sa peine est éternelle.
Là, plus coupable encore, est ce géant rebelle,
Ce fameux Tityus, autre rival des dieux,
De la terre étonnée enfant prodigieux;
Par un coup de tonnerre aux enfers descendue,
Sur neuf vastes arpens sa masse est étendue.
Un vautour sur son cœur s'acharne incessamment,
De sa faim éternelle éternel aliment:
Contre l'oiseau rongeur en vain sa rage gronde;
Il habite à jamais sa poitrine profonde:
Il périt pour renaître, il renaît pour souffrir;
Il joint l'horreur de vivre à l'horreur de mourir;
Et son cœur, immortel et fécond en tortures,
Pour les rouvrir encor referme ses blessures.

Rappellerai-je ici le superbe Ixion,
Le fier Pirithoüs, et leur punition?
Sur eux pend à jamais, pour punir leur audace,
D'un roc prêt à tomber l'éternelle menace.
Tantôt, pour irriter leur goût voluptueux,
S'offrent des mets exquis et des lits somptueux:
Vain espoir! des trois sœurs la plus impitoyable
Est là, levant sa torche; et sa voix effroyable
Leur défend de toucher à ces perfides mets
Qui les tentent toujours, sans les nourrir jamais.

(Delille.)

25. Lumina sis oculis etiam bonus Ancu' reliquit.

Ancus Martius, quatrième roi de Rome, fils d'une fille de Numa. Il mourut l'an de Rome 138, après un règne de vingt-quatre ans.

26. Ille quoque ipse, viam qui quondam per mare magnum.

Xerxès 1er, cinquième roi de Perse, et second fils de Darius.

27. Ipse Epicurus obît, decurso lumine vitæ,
Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes
Præstinxit, stellas exortus uti ætherius sol.

Cette belle comparaison a été imitée par un grand nombre de poètes.

28. Et vigilans stertis, nec somnia cernere cessas.

Un long sommeil t'accable, et tu dors en veillant.

Ce vers de Lucrèce est devenu proverbe.

29. Aut etiam properans urbem petit atque revisit.

Horace, à la fin de la satire 7 du livre II, a dit :

Non horam tecum esse potes, non otia recte
Ponere, etc.

Boileau, à son tour, s'est approprié les vers d'Horace :

Un fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,
Est malade à la ville ainsi qu'à la campagne,
En vain monte à cheval pour tromper son ennui ;
Le chagrin monte en croupe et galoppe avec lui.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

Pages.

NOTICE HISTORIQUE, BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE SUR LUCRÈCE.... 1

De la vie de Lucrèce.

Lucrèce fut-il de noble origine?..... 3
Quand naquit Lucrèce?..... 8
Études et occupations de Lucrèce..... 10
Lucrèce était-il fou?..... 22

Caractère et mérite de Lucrèce.

Lucrèce philosophe..... 34
Lucrèce poète et écrivain..... 63

Historique des opinions sur Lucrèce, comme poète et écrivain.

Opinion des anciens..... 64
Opinion depuis la renaissance des lettres jusqu'à la fin du siècle de Louis XIV..... 73
Opinion contemporaine..... 81
Appréciation du mérite littéraire et poétique de Lucrèce..... 83

Bibliographie de Lucrèce.

Publications et récensions anciennes..... 93
Manuscrits..... *Id.*
Éditions :

Première époque..... 94
Deuxième époque..... 96
Troisième époque..... 98

Traductions :

Françaises..... 101
Anglaises..... 104
Allemandes..... 105
Italiennes..... 106
Hollandaises..... 107

Ouvrages auxquels Lucrèce a donné lieu..... *Id.*

Préface..... 109

De la Nature des choses. Livre I..... 127

Notes..... 202

Livre II..... 209

Notes..... 290

Livre III..... 301

Notes..... 378

BIBLIOTHÈQUE
LATINE-FRANÇAISE

PUBLIÉE

PAR

C. L. F. PANCKOUCKE.

Exegi monumentum ære perennius.
(Hor., *Od.* lib. III, ode 30.)

PARIS. — IMPRIMERIE PANCKOUCKE.
Rue des Poitevins, n. 14.

LUCRÈCE

DE LA NATURE DES CHOSES

POËME

TRADUIT EN PROSE

PAR DE PONGERVILLE

SUIVI

D'UN EXPOSÉ DU SYSTÈME PHYSIQUE D'ÉPICURE

PAR

AJASSON DE GRANDSAGNE

TOME SECOND

PARIS

C. L. F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR

OFFICIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR

RUE DES POITEVINS, N. 14

M DCCC XXXIX

LUCRÈCE.

LIVRE IV.

T. LUCRETII CARI

DE RERUM NATURA.

LIBER IV.

Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita solo : juvat integros accedere fontes,
Atque haurire; juvatque novos decerpere flores,
Insignemque meo capiti petere inde coronam,
Unde prius nulli velarint tempora Musæ.
Primum, quod magnis doceo de rebus, et arctis
Relligionum animos nodis exsolvere pergo;
Deinde, quod obscura de re tam lucida pango
Carmina, Musæo contingens cuncta lepore :
Id quoque enim non ab nulla ratione videtur.
Nam veluti pueris absinthia tetra medentes
Quum dare conantur, prius oras pocula circum
Contingunt mellis dulci flavoque liquore,
Ut puerorum ætas improvida ludificetur
Labrorum tenus; interea perpotet amarum
Absinthi laticem, deceptaque non capiatur,
Sed potius, tali facto recreata, valescat :
Sic ego nunc, quoniam hæc ratio plerumque videtur
Tristior esse, quibus non est tractata; retroque

LUCRÈCE

DE LA NATURE DES CHOSES.

LIVRE IV.

Je parcours sur le Pinde des lieux déserts, où nul n'a laissé l'empreinte de ses pas [1]; j'aime à puiser aux sources vierges encore; j'aime à cueillir des fleurs nouvelles; j'aspire à ceindre une couronne dont les Muses n'aient jamais orné le front des poètes : car je révèle aux hommes de hautes vérités, je brise les fers honteux dont la religion accablait leur âme; je répands des flots de lumière sur les mystères les plus profonds; je revets de l'éclat des vers l'austérité de la raison : tel quand l'habile médecin présente aux enfans l'absinthe salutaire, il environne les bords du vase d'un miel savoureux. Séduite par cette erreur bienfaisante, leur lèvre puérile accepte sans défiance le noir breuvage qui verse dans leurs jeunes membres la vie et la santé. Ainsi, le sujet que je chante, trop sérieux pour les esprits qui ne l'ont point abordé, et rebutant peut-être pour le vulgaire, m'invite à emprunter le doux langage des Muses, afin que le miel suave de la poésie corrige l'amertume de la vérité. Heureux, ô mon ami, si, captivé

Volgus abhorret ab hac, volui tibi suaviloquenti
Carmine Pierio rationem exponere nostram,
Et quasi Musæo dulci contingere melle;
Si tibi forte animum tali ratione tenere
Versibus in nostris possem, dum perspicis omnem
Naturam rerum, ac persentis utilitatem.
Sed quoniam docui, cunctarum exordia rerum
Qualia sint, et quam variis distantia formis
Sponte sua volitent æterno percita motu,
Quoque modo possint res ex his quæque creari;
Atque animi quoniam docui natura quid esset,
Et quibus e rebus cum corpore comta vigeret,
Quove modo distracta rediret in ordia prima.

Nunc agere incipiam tibi, quod vehementer ad has res
Attinet, esse ea, quæ rerum *simulacra* vocamus,
Quæ, quasi membranæ, summo de corpore rerum
Dereptæ, volitant ultro citroque per auras;
Atque eadem nobis vigilantibus obvia mentes
Terrificant, atque in somnis, quum sæpe figuras
Contuimur miras, simulacraque luce carentum,
Quæ nos horrifice languentes sæpe sopore
Excierunt; ne forte animas Acherunte reamur
Effugere, aut umbras inter vivos volitare;
Neve aliquid nostrî post mortem posse relinqui,
Quum corpus simul atque animi natura peremta,

par la mélodie des vers, tu ne cesses de les entendre qu'après avoir approfondi l'utile étude de la nature et déchiré le voile qui couvre ses grands secrets.

Je t'ai déjà enseigné quelles sont les qualités et les nombreuses configurations des premiers élémens. Tu sais maintenant comment ces principes de toutes choses, entraînés par l'impulsion que leur imprime leur essence, parcourent de toute éternité l'espace infini, et comment tous les êtres ont dû l'existence à leurs innombrables combinaisons. Tu n'ignores pas non plus la nature de l'âme, ni les ressorts qui lui transmettent la vie et l'activité dès qu'elle s'allie au corps; ni la métamorphose qu'elle subit, lorsque, séparée des sens, elle se dissout, et restitue ses principes à la nature.

Embrassons maintenant un sujet différent, mais intimement lié aux vérités que je t'ai fait connaître. Apprends que, dans l'espace, des substances revêtues du nom de *simulacres*, qui, pour ainsi dire, membranes détachées de la surface des corps, voltigent au hasard dans l'atmosphère, nous épouvantent pendant que nous veillons, et, dans les songes, assiègent notre esprit de figures monstrueuses, de spectres, de fantômes, dont l'essaim funèbre nous arrache aux langueurs du doux sommeil. Ainsi, ne croyons pas, comme l'erreur nous l'atteste, que ces simulacres légers soient des âmes transfuges de l'Achéron, qui s'efforcent de revoler parmi

In sua discessum dederint primordia quæque.

Dico igitur, rerum *effigias* tenuesque *figuras*
Mittier ab rebus, summo de corpore earum,
Quæ quasi membranæ, vel cortex nominitanda est;
Quod speciem, ac formam similem gerit ejus imago,
Quojuscunque cluet de corpore fusa vagari.
Id licet hinc quamvis hebeti cognoscere corde:
Principio, quoniam mittunt in rebus apertis
Corpora res multæ; partim diffusa solute,
Robora ceu fumum mittunt, ignesque vaporem;
Et partim contexta magis condensaque, ut olim
Quum veteres ponunt tunicas æstate cicadæ,
Et vituli quum membranas de corpore summo
Nascentes mittunt, et item quum lubrica serpens
Exuit in spinis vestem; nam sæpe videmus
Illorum spoliis vepres volitantibus auctas.
Hæc quoniam fiunt, tenuis quoque debet imago
Ab rebus mitti, summo de corpore earum:
Nam, cur illa cadant magis, ab rebusque recedant,
Quam quæ tenuia sunt, hiscendi est nulla potestas;
Præsertim quum sint in summis corpora rebus
Multa minuta, jaci quæ possint ordine eodem
Quo fuerint, veterem et formæ servare figuram,
Et multo citius, quanto minus endopediri
Parva queunt, et sunt in prima fronte locata.

les vivans et d'assister encore aux scènes de la vie; car lorsque le corps et l'âme, en se séparant, ont été rendus à leurs élémens, la mort ne laisse point survivre la moindre partie de l'être qu'elle a frappé.

Ainsi donc, de la surface de tous les corps, s'exhalent en flottant des *effigies*, des *images* mobiles, espèces de membranes ou d'écorces déliées [2], qui conservent, en s'échappant dans les airs, les traits et la forme exacte des corps dont elles sont émanées.

Leur existence se révèle aisément à l'esprit le moins pénétrant; car il est un grand nombre de corps dont les émanations sont sensibles à tous les yeux. Là, ce sont des parties distinctes qui s'épanchent en tous sens, comme la fumée exhalée du bois, la chaleur élancée du feu. Ici, elles offrent un tissu souple et serré, comme le vêtement léger dont la cigale se dépouille pendant l'été, l'enveloppe dont le veau naissant se débarrasse aux portes de la vie, ou la robe dont le serpent se dépouille en glissant et qu'il laisse flotter sur les buissons [3]. Ces exemples suffisent pour te convaincre que de la surface de tous les corps se détachent de semblables images, mais plus légères et plus subtiles : car peut-on affirmer pourquoi ces grossières effigies se détacheraient plutôt des corps que celles dont la ténuité se dérobe à nos sens, surtout en reconnaissant que tous les corps sont environnés d'une multitude de molécules imperceptibles qui, sans altérer leur forme, sans renoncer à leur ordre primitif, peuvent, de la surface même où est placée leur essence légère, s'élancer avec une vélocité qui n'a besoin de triompher d'aucun obstacle [4].

Nam certe jaci atque emergere multa videmus,
Non solum ex alto penitusque, ut diximus ante,
Verum de summis ipsum quoque sæpe colorem;
Et volgo faciunt id lutea russaque vela
Et ferrugina, quum magnis intenta theatris
Per malos volgata, trabesque trementia fluctant:
Namque ibi consessum caveaï subter, et omnem
Scenaï speciem, patrum, matrumque, deorumque,
Inficiunt, coguntque suo fluitare colore;
Et quanto circum mage sunt inclusa theatri
Mœnia, tam magis hæc intus perfusa lepore
Omnia conrident, conrepta luce diei.
Ergo lintea de summo quum corpore fucum
Mittunt, effigias quoque debent mittere tenues
Res quæque; ex summo quoniam jaculantur utræque:
Sunt igitur jam formarum vestigia certa,
Quæ volgo volitant, subtili prædita filo,
Nec singillatim possunt secreta videri.
Præterea, omnis odos, fumus, vapor, atque aliæ res
Consimiles, ideo diffusæ rebus abundant,
Ex alto quia dum veniunt, intrinsecus ortæ,
Scinduntur per iter flexum; nec recta viarum
Ostia sunt, qua contendunt exire coortæ:
At contra, tenuis summi membrana coloris
Quum jacitur, nihil est quod eam discerpere possit;
In promtu quoniam est, in prima fronte locata.
Postremo in speculis, in aqua, splendoreque in omni
Quæcunque apparent nobis simulacra, necesse est,
Quandoquidem simili specie sunt prædita rerum,
Esse in imaginibus missis consistere eorum:

Nous voyons même des flots de molécules s'échapper non-seulement de l'intérieur des objets, mais aussi de leur surface : telles sont les émanations des couleurs. Vois-tu ces voiles colorés de pourpre, de noir ou d'azur[5], qui, déployés sur des colonnes, flottent au sommet de nos vastes théâtres : leurs reflets mouvans éclatent sur les nombreux spectateurs, et leur mobile lueur frappe la scène, le cercle des femmes, des graves sénateurs et les images des dieux. Ce magique reflet flatte plus nos regards quand le théâtre, moins ouvert, permet une moins libre issue aux traits de la lumière. Si le coloris de ces voiles se détache de leur superficie, tous les corps soumis à cette loi doivent expulser des effigies déliées, puisque ces deux espèces d'émanations ont leur source à la surface des corps. Nous avons donc révélé l'existence des *simulacres* qui parcourent l'espace aérien sous des formes si délicates, qu'en se divisant ils échappent à nos yeux.

La chaleur, les parfums, la vapeur et toutes les émanations semblables s'évanouissent en se disséminant, puisque, détachées du centre des corps, elles ne peuvent se frayer une route directe et se divisent dans les issues tortueuses où elles s'ouvrent un étroit passage; tandis que la membrane fluide des couleurs[6], s'échappant de la superficie, n'est déchirée par aucun obstacle.

Enfin, les miroirs, la surface des eaux, les corps lisses nous renvoient les simulacres des objets avec une ressemblance si parfaite, qu'ils ne peuvent être formés que par les propres images de ces objets ; car, je le dis

Nam, cur illa cadant magis, ab rebusque recedant
Corpora, res multæ quæ mittunt corpore aperto,
Quam quæ tenuia sunt, hiscendi est nulla potestas.
Sunt igitur tenues formarum, consimilesque
Effigiæ, singillatim quas cernere nemo
Quum possit, tamen, assiduo crebroque repulsu
Rejectæ, reddunt speculorum ex æquore visum;
Nec ratione alia servari posse videntur
Tantopere, ut similes reddantur quoique figuræ.
Nunc age, quam tenui natura constet imago,
Percipe; et inprimis, quoniam primordia tantum
Sunt infra nostros sensus, tantoque minora,
Quam quæ primum oculi cœptant non posse tueri.
Nunc tamen id quoque uti confirmem, exordia rerum
Cunctarum quam sint subtilia, percipe paucis.
Primum animalia sunt jam partim tantula, eorum
Tertia pars nulla ut possit ratione videri:
Horum intestinum quodvis quale esse putandum est?
Quid cordis globus, aut oculi? quid membra? quid artus?
Quantula sunt? quid præterea primordia quæque,
Unde anima atque animi constet natura necessum est?
Nonne vides, quam sint subtilia, quamque minuta?
Præterea, quæcunque suo de corpore odorem
Exspirant acrem, panaces, absinthia tetra,
Abrotonique graves, et tristia centaurea;
Horum unumquodvis leviter si forte ciebis,
Quam primum noscas rerum simulacra vagare
Multa, modis multis, nulla vi, cassaque sensu:
Quorum quantula pars sit imago, dicere nemo est
Qui possit, neque eam rationem reddere dictis.

encore, les effigies des corps solides ne peuvent pas plus tôt être émanées, que celles dont la ténuité échappe à nos sens.

De tous les corps s'écoulent donc des images qu'on ne peut apercevoir isolées, mais dont les émissions fréquentes, réunies et renvoyées de la surface des miroirs, se manifestent enfin à nos organes. Telle est la cause de leur ressemblance avec la forme des objets qui les produisent.

Poursuis, et connais quelle est l'extrême ténuité de ces images, dont les principes sont plus imperceptibles, plus subtils que ceux même dont l'essence commence à échapper à notre vue. Veux-tu t'en convaincre? Songe à quel point les principes des corps sont inaperçus, puisqu'il existe des êtres animés dont le corps divisé seulement en trois parts ne serait qu'un atome invisible. Quelle sera donc la ténuité de leur cœur, de leurs yeux, de leurs entrailles, de leurs faisceaux nerveux? Et peux-tu concevoir la nature délicate et subtile des principes créateurs de leur âme et de leurs sentimens?

Frappe légèrement la tige des fleurs dont le parfum est pénétrant [7], l'absinthe amère, le panace, l'aurone acerbe et la triste centaurée, une foule de simulacres odorans, mais sans force, voltigent aussitôt dans les airs, les parcourent sans que leur choc et leur agilité soient sensibles à nos sens. Nul ne pourra apprécier à quel point ces images sont petites, comparées aux corps dont elles sont émanées.

Sed, ne forte putes ea demum sola vagare,
Quæcunque ab rebus rerum simulacra recedunt;
Sunt etiam, quæ sponte sua gignuntur, et ipsa
Constituuntur in hoc cœlo, qui dicitur aer;
Quæ multis formata modis sublime feruntur,
Nec speciem mutare suam liquentia cessant,
Et quojusque modi formarum vertere in ora.
Ut nubes facile interdum concrescere in alto
Cernimus, et mundi speciem violare serenam,
Aera mulcentes motu; nam sæpe gigantum
Ora volare videntur, et umbram ducere late;
Interdum magni montes, avolsaque saxa
Montibus anteire, et solem succedere præter;
Inde alios trahere atque inducere bellua nimbos.
Nunc ea quam facili et celeri ratione genantur,
Perpetuoque fluant ab rebus, lapsaque cedant.
Semper enim summum quidquid de rebus abundat,
Quod jaculentur; et hoc, alias quum pervenit in res,
Transit, ut inprimis vestem; sed in aspera saxa,
Aut in materiem ut ligni pervenit, ibi jam
Scinditur, ut nullum simulacrum reddere possit:
At quum, splendida quæ constant, opposta fuerunt,
Densaque, ut inprimis speculum est, nihil accidit horum.
Nam neque, uti vestem, possunt transire, neque ante
Scindi, quam meminit lævor præstare salutem.
Quapropter fit, ut hinc nobis simulacra redundent;
Et quamvis subito, quovis in tempore, quamque
Rem contra speculum ponas, apparet imago:
Perpetuo fluere ut noscas e corpore summo
Texturas rerum tenues, tenuesque figuras.

Mais ne crois pas que l'air recèle d'autres simulacres que ceux dont les corps ont produit l'émanation; il en est qui s'échappent d'eux-mêmes, se balancent dans la région aérienne, et qui, sans cesse, quittent et reprennent mille formes nouvelles, comme ces nuages amoncelés rapidement dans les autres régions voilent l'azur d'un ciel serein, s'épanchent dans l'air qu'ils caressent. Tantôt, des spectres gigantesques semblent remplir l'espace de ténèbres; tantôt, des montagnes énormes se dressent, et des rochers arrachés de leurs flancs laissent tout-à-coup entrevoir le soleil; tantôt un monstre immense rassemble, pousse les nuages et les répand dans l'étendue des cieux.

Mais avec quelle facile abondance et quelle promptitude naissent des simulacres! avec quelle vélocité ils se détachent et s'échappent sans cesse des objets! Les surfaces de tous les corps sont les sources intarissables des émanations; arrivées à la superficie des corps, elles pénètrent les tissus poreux, tels que les étoffes, et sont repoussées par les objets solides, tels que le bois ou la pierre, et n'en réfléchissent point les images. Mais leur effet est différent, lorsque les émanations rencontrent un corps serré et poli, tels que les miroirs : elles ne peuvent les traverser comme de légers vêtemens, mais elles ne se décomposent par le choc qu'après avoir été réfléchies en entier par la surface plane. C'est ainsi que les corps lisses renvoient les simulacres : quelles que soient la brièveté du temps et la promptitude avec lesquelles on leur oppose le miroir, leur image s'y réfléchit sou-

Ergo multa brevi spatio simulacra genuntur,
Ut merito celer his rebus dicatur origo.

Et quasi multa brevi spatio summittere debet
Lumina sol, ut perpetuo sint omnia plena;
Sic a rebus item simili ratione necesse est
Temporis in puncto rerum simulacra ferantur
Multa, modis multis, in cunctas undique partes:
Quandoquidem, speculum queiscunque obvertimus oris,
Res ibi respondent simili forma atque colore.
Præterea, modo quum fuerit liquidissima cœli
Tempestas, perquam subito fit turbida fœde
Undique, uti tenebras omnes Acherunta rearis
Liquisse, et magnas cœli complesse cavernas;
Usque adeo, tetra nimborum nocte coorta,
Impendent atræ formidinis ora superne:
Quorum quantula pars sit imago, dicere nemo est
Qui possit, neque eam rationem reddere dictis.
Nunc age, quam celeri motu simulacra ferantur,
Et quæ mobilitas ollis tranantibus auras
Reddita sit, longo ut spatio brevis hora teratur,
In quemcunque locum diverso numine tendunt,
Suavidicis potius, quam multis, versibus edam:
Parvus ut est cycni melior canor, ille gruum quam
Clamor, in ætheriis dispersus nubibus austri.
Principio, persæpe leves res, atque minutis
Corporibus factas, celeres licet esse videre.
In quo jam genere est solis lux, et vapor ejus;
Propterea quia sunt e primis facta minutis;

dain. Ainsi, des surfaces des corps s'échappent sans cesse des tissus déliés[8], des images imperceptibles. Un seul instant voit en foule des simulacres naître et s'élancer à flots pressés.

Si l'astre du jour, dans un court intervalle de temps, répand les flots lumineux dont l'espace est sans cesse rempli, de même les simulacres émanés des corps, de toutes parts, se précipitent en foule dans toutes les directions; car, de quelque côté que le miroir se présente, l'objet s'y reproduit soudain avec sa forme et ses couleurs.

A L'INSTANT même où le ciel brille de l'éclat le plus pur, le voile épais de la tempête le couvre tout-à-coup. Il semble que les ténèbres, s'élançant de l'Achéron, coulent à flots impétueux dans les cavités du ciel. Dans cette nuit de vapeurs orageuses nous contemplons, sous mille formes horribles, l'effroi balancé sur nos têtes[9]. Mais qui pourrait apprécier la ténuité des images innombrables dont se forment ces spectres aériens?

POURSUIS, apprends quelle est la vélocité des simulacres, avec quel prompt essor ils s'élancent dans les airs, quel immense espace ils parcourent dans un seul instant, en se précipitant dans toutes les directions; mais j'emploierai le charme et non la multitude des vers, car l'oreille est moins docile aux cris dont la grue ne cesse d'agiter les airs, qu'au rapide chant du cygne mélodieux.

TU le vois, la vitesse appartient aux corps légers, formés d'élémens subtils. Ainsi, la lumière et la chaleur du soleil sont douées d'une grande vélocité; ils se composent d'élémens actifs et déliés qui se succèdent, se

Quæ quasi truduntur, perque aeris intervallum
Non dubitant transire, sequenti concita plaga :
Suppeditatur enim confestim lumine lumen,
Et quasi protelo stimulatur fulgure fulgur.
Quapropter, simulacra pari ratione necesse est
Immemorabile per spatium transcurrere posse
Temporis in puncto : primum, quod parvola causa
Est procul a tergo quæ provehat atque propellat;
Deinde, quod usque adeo textura prædita rara
Mittuntur, facile ut quasvis penetrare queant res,
Et quasi permanare per aeris intervallum.
Præterea, si, quæ penitus corpuscula rerum
Ex altoque foras mittuntur, solis uti lux,
Ac vapor, hæc puncto cernuntur lapsa diei
Per totum cœli spatium diffundere sese;
Perque volare mare ac terras, cœlumque rigare
Quod super est; ubi tam volucri hæc levitate feruntur;
Quid? quæ sunt igitur jam prima in fronte parata,
Quum jaciuntur, et emissum res nulla moratur,
Nonne vides citius debere et longius ire,
Multiplexque loci spatium transcurrere eodem
Tempore, quo solis pervolgant lumina cœlum?
Hoc etiam inprimis specimen verum esse videtur,
Quam celeri motu rerum simulacra ferantur,
Quod, simul ac primium sub divo splendor aquai
Ponitur, extemplo, cœlo stellante, serena
Sidera respondent in aqua radiantia mundi.
Jamne vides igitur, quam puncto tempore imago
Ætheris ex oris in terrarum accidat oras?
Quare etiam atque etiam mitti hæc fateare necesse est

poussent en courant, pénètrent aisément le fluide aérien. Les flots d'élémens pressent les flots qui les précèdent. La lumière succède sans cesse à la lumière, et la vitesse de son éclat s'accroît toujours par un éclat nouveau. Ainsi les simulacres parcourent en un clin d'œil d'incommensurables espaces, parce qu'ils sont incessamment chassés par l'impulsion des corpuscules qui les suivent, et que ces légers corpuscules, dont le tissu est subtil et délié, pénètrent sans peine tous les corps et coulent, en quelque sorte, dans tous les interstices de l'air.

Tu vois des corpuscules, émanés de l'intérieur des objets, jaillir de leurs pores : tels sont l'éclat et la chaleur du soleil : ils se répandent en un rapide instant dans l'immense étendue des airs, envahissent la terre et les flots, s'élancent vers le ciel, le baignent de leurs feux, dont ils inondent l'espace. Ne sois donc pas surpris si les simulacres nés à la surface des corps, et dont nul obstacle ne retarde l'émanation, se précipitent avec plus de vitesse et en de plus vastes profondeurs, dans un temps égal à celui que la lumière du soleil emploie à traverser les plaines célestes.

Mais veux-tu mieux encore te convaincre de l'extrême vélocité des simulacres; épanche sur le sol une légère nappe d'eau. A l'instant, les étoiles dont le ciel est parsemé, les flambeaux éclatans du monde sont réfléchis dans le cristal liquide. Tu vois donc avec quelle extrême vitesse les images se précipitent des extrémités du monde à la surface de la terre.

Reconnais donc l'existence des simulacres qui assiè-

Corpora, quæ feriant oculos, visumque lacessant;
Perpetuoque fluunt certis ab rebus odores,
Frigus ut a fluviis, calor a sole, æstus ab undis
Æquoris, exesor mœrorum litora circum;
Nec variæ cessant voces volitare per auras:
Denique, in os salsi venit humor sæpe saporis,
Quum mare versamur propter; dilutaque contra
Quum tuimur misceri absinthia, tangit amaror.
Usque adeo omnibus ab rebus res quæque fluenter
Fertur, et in cunctas dimittitur undique partes.
Nec mora, nec requies inter datur ulla fluendi;
Perpetuo quoniam sentimus, et omnia semper
Cernere, odorari licet, et sentire sonorem.
Præterea, quoniam manibus tractata figura
In tenebris quædam, cognoscitur esse eadem, quæ
Cernitur in luce et claro candore; necesse est
Consimili causa tactum visumque moveri.
Nunc igitur, si quadratum tentamus, et id nos
Commovet in tenebris; in luci quæ poterit res
Accidere ad speciem, quadrata nisi ejus imago?
Esse in imaginibus quapropter causa videtur
Cernendi, neque posse sine his res ulla videri.
Nunc ea, quæ dico, rerum simulacra, feruntur
Undique, et in cunctas jaciuntur didita partes;
Verum, nos oculis quia solis cernere quimus,
Propterea fit, uti, speciem quo vertimus, omnes
Res ibi eam contra feriant forma atque colore:
Et, quantum quæque a nobis res absit, imago
Efficit ut videamus, et internoscere curat.
Nam quum mittitur, extemplo protrudit agitque

gent sans cesse notre vue et affectent nos sens [10]. Tous les corps ont leurs émanations constantes : les parfums coulent des corps odorans, le froid émane des fluides, la chaleur émane du soleil; de la plaine turbulente des mers s'exhale le sel rongeur qui mine les édifices du rivage. Mille sons variés voltigent incessamment dans les airs. Parcours les bords de l'Océan; la vapeur saline affecte ton palais, et l'absinthe broyée devant toi te lance son amertume : tant les sources intarissables des émanations coulent vers nous de tous côtés, puisqu'il nous est toujours permis de voir, d'odorer et d'entendre.

Enfin, puisque dans les ténèbres le toucher nous révèle les contours et la forme d'un objet, au point de le reconnaître quand la lumière du jour vient le découvrir à nos yeux, du toucher et de la vue le mécanisme est semblable. Si le corps, en effet, que nous touchons dans l'ombre est de forme carrée, le jour ne l'offrira point sous un autre aspect. La faculté de voir est donc due aux images : sans elles nul objet ne serait aperçu.

Leur écoulement continu et rapide s'élance dans tous les sens; mais le don de la vue appartenant aux yeux seuls, partout où le regard se porte, il est frappé par la forme et la couleur des objets. Par des signes certains, les mêmes images nous révèlent des distances; car, en se précipitant des corps, elles poussent et chassent l'air élastique qui s'amasse entre elles et l'organe : cette colonne d'air, après avoir glissé dans toute son étendue sur l'or-

Aera, qui inter se cunque est oculosque locatus;
Isque ita per nostras acies perlabitur omnis,
Et quasi perterget pupillas, atque ita transit.
Propterea fit, uti videamus quam procul absit
Res quæque; et quanto plus aeris ante agitatur,
Et nostros oculos perterget longior aura,
Tam procul esse magis res quæque remota videtur:
Scilicet hæc summe celeri ratione geruntur;
Quare fit ut videamus, et una quam procul absit.
Illud in his rebus minime mirabile habendum est,
Cur ea quæ feriant oculos simulacra, videri
Singula quum nequeant, res ipsæ perspiciantur.
Ventus enim quoque paulatim quum verberat, et quum
Aere ferit frigus, non privam quamque solemus
Particulam venti sentire, et frigoris ejus;
Sed magis unversum; fierique perinde videmus
Corpore tum plagas in nostro, tanquam aliquæ res
Verberet, atque sui det sensum corporis extra.
Præterea lapidem digito quum tundimus, ipsum
Tangimus extremum saxi, summumque colorem;
Nec sentimus eum tactu, verum magis ipsam
Duritiem penitus saxi sentimus in alto.
Nunc age, cur ultra speculum videatur imago,
Percipe; nam certe penitus semota videtur.
Quod genus illa, foris quæ vere transpiciuntur,
Janua quum per se transpectum præbet apertum,
Multa facitque foris ex ædibus ut videantur.
Is quoque enim duplici geminoque fit aere visus:
Primus enim est, citra postes qui cernitur aer;
Inde fores ipsæ dextra lævaque sequuntur;

gane, et, pour ainsi dire, nettoyé la prunelle, la traverse. Par-là nous apprécions les distances : plus la colonne d'air poussée par les simulacres, en effleurant nos yeux, s'étend et s'épaissit, plus l'objet qui les envoie nous paraît éloigné; et, comme le jeu de la nature s'exécute avec une vitesse inconcevable, nous apercevons les corps, et à l'instant même nous jugeons leur distance [11].

Tu t'étonnes peut-être que les simulacres inaperçus, lorsqu'ils sont divisés, puissent, par leur agglomération, nous faire apercevoir les objets; mais sentons-nous chaque molécule de l'air, quand le Zéphyr nous caresse, ou quand l'Aquilon nous frappe? Leurs impressions réunies se manifestent seules à nos sens : leur action est semblable au choc des objets dont la surface agit sur nos corps. Presse du doigt ce rocher; tu ne touches que l'extrémité de la surface et de la couleur, et cependant le tact te révèle la dureté de la masse entière de la pierre.

Tu demandes pourquoi l'image apparaît au-delà du miroir et dans l'éloignement; c'est ainsi que, du fond de nos demeures, notre vue peut atteindre les objets extérieurs, lorsque l'issue ouverte lui permet de se promener sur les lieux d'alentour. Deux colonnes d'air s'interposent, l'une entre la porte et l'œil, à laquelle succède l'image et de la porte et des corps placés dans l'intérieur d'un et d'autre côté; l'autre colonne, précédée de la

Post extraria lux oculos pertinget, et aer
Alter, et illa foris quæ vere transpiciuntur.
Sic, ubi se primum speculi projecit imago,
Dum venit ad nostras acies, protudit agitque
Aera, qui inter se cunque est oculosque locatus;
Et facit, ut prius hunc omnem sentire queamus,
Quam speculum: sed, ubi speculum quoque sensimus ipsum.
Continuo a nobis in id hæc, quæ fertur, imago
Pervenit, et nostros oculos rejecta revisit;
Atque alium præ se propellens aera volvit;
Et facit, ut prius hunc, quam se, videamus; eoque
Distare a speculo tantum semota videtur.
Quare etiam atque etiam minime mirarier est par
Ollis, quæ reddunt speculorum ex æquore visum,
Aeribus binis, quoniam res confit utroque.
Nunc ea, quæ nobis membborum dextera pars est,
In speculis fit ut in læva videatur, eo quod
Planitiem ad speculi veniens quum offendit imago,
Non convertitur incolumis; sed recta retrorsum
Sic eliditur, ut si quis, prius arida jam sit
Cretea persona, allidat pilæve trabive;
Atque ea continuo rectam si fronte figuram
Servet, et elisam retro sese exprimat ipsa;
Fiet, ut, ante oculos fuerit qui dexter, hic idem
Nunc sit lævus, et e lævo sit mutua dexter.
Fit quoque, de speculo in speculum ut tradatur imago;
Quinque, etiam sex, ut fieri simulacra suerint:
Nam quæcunque retro parte interiore latebunt,
Inde tamen, quamvis torte penitusque remota,
Omnia per flexos aditus educta, licebit

lumière qui vient frapper nos yeux, est suivie de l'image des objets placés et aperçus au dehors[12]. Tel est aussi l'effet du miroir : son image même, en se précipitant vers nous, chasse devant elle les flots d'air placés entre sa surface et nos yeux. L'impression de cette colonne d'air devance l'image du miroir; mais à l'instant même où nous l'apercevons, notre propre image s'élance vers le miroir qui ne la réfléchit à nos yeux qu'après avoir fait glisser sur nous d'autres flots d'air pressés par notre image. Voilà pourquoi cette image paraît enfoncée au-delà du miroir, à une distance égale à celle qui nous sépare de sa surface. Deux colonnes d'air donnent naissance à ce phénomène.

Si le miroir transpose les parties des objets qu'il renvoie, c'est qu'en frappant la surface plane, l'image, avant d'être réfléchie, se retourne et change de face, en un sens opposé. Ainsi, applique sur une colonne un masque d'argile humide et souple; s'il se peut qu'en conservant leurs formes, toutes les parties saillantes se replient en elles-mêmes et surgissent au dehors dans leur intégrité, tu verras l'œil gauche et l'œil droit faire échange de leur place accoutumée.

Quelquefois, l'image reportée de miroir en miroir quintuple et sextuple le simulacre. Alors, quels que soient l'obliquité, l'enfoncement, la distance de la position des objets environnans, ils sont attirés vers toi par ces réfractions rapides, et la multiciplicité des miroirs les re-

Pluribus hæc speculis videantur in ædibus esse.
Usque adeo e speculo in speculum tralucet imago;
Et quum læva data est, fit rursum ut dextera fiat:
Inde retrorsum reddit se et convertit eodem.
Quin etiam, quæcunque latuscula sunt speculorum
Adsimili lateris flexura prædita nostri;
Dextera ea propter nobis simulacra remittunt,
Aut quia de speculo in speculum transfertur imago,
Inde ad nos elisa bis advolat; aut etiam quod
Circumagitur, quum venit imago, propterea quod
Flexa figura docet speculi convertier ad nos.
Endogredi porro pariter simulacra, pedemque
Ponere nobiscum credas, gestumque imitari;
Propterea, quia de speculi qua parte recedas,
Continuo nequeunt illinc simulacra reverti:
Omnia quandoquidem cogit Natura referri,
Ac resilire ab rebus, ad æquos reddita flexus.
Splendida porro oculi fugitant, vitantque tueri:
Sol etiam cæcat, contra si tendere pergas:
Propterea, quia vis magna est ipsius, et alte
Aera per purum graviter simulacra feruntur,
Et feriunt oculos, turbantia compositurasi:
Præterea, splendor, quicunque est acer, adurit
Sæpe oculos; ideo, quod semina possidet ignis
Multa, dolorem oculis quæ gignunt insinuando.
Lurida præterea fiunt, quæcunque tuentur
Arquati; quia luroris de corpore eorum
Semina multa fluunt, simulacris obvia rerum;
Multaque sunt oculis in eorum denique mista,
Quæ contage sua palloribus omnia pingunt.

produit sur tes lambris. Ainsi, de miroir en miroir sont propagées les images : le premier les réfléchit-il à gauche, le second les retourne à droite, un troisième les saisit et les rétablit aussitôt.

Les miroirs taillés à plusieurs faces réfléchissent les objets dans le sens où ils leur sont présentés, ou parce que l'image de miroirs en miroirs n'est transmise à nos yeux qu'après son double trajet, ou parce que, roulant sur elle-même en volant vers nous, la courbure de la facette la presse et la retourne.

Le simulacre est si fidèle imitateur de notre corps, que tu le vois se mouvoir, nous suivre pas à pas : il reproduit l'attitude, le geste; il se montre et disparaît; parce que tu quittes la ligne du miroir, il cesse de réfléchir : car la Nature a voulu que l'image ne puisse être portée et réfléchie qu'en formant des angles égaux.

Les yeux craignent les objets resplendissans, ils en évitent l'aspect. Le soleil éteindra ta vue, si tu la portes obstinément sur lui. A la propre force de ses rayons se joint la force des simulacres lumineux qui, tombant avec impétuosité du haut des airs, frappent violemment nos yeux et brisent leurs ressorts. D'ailleurs, une trop vive splendeur, par la multitude des semences de feu qu'elle fait jaillir, irrite et blesse l'organe qu'elle pénètre. Tous les objets, en un mot, sont jaunes à l'œil d'un bilieux; parce qu'en s'échappant de son corps, des semences jaunes se mêlent aux simulacres qui affluent vers lui; et peut-être aussi le cristal de ses yeux est empreint d'émanations colorantes dont la contagion dore toutes les images.

E TENEBRIS autem, quæ sunt in luce, tuemur,
Propterea, quia quum propior caliginis aer
Alter inît oculos prior, et possedit apertos;
Insequitur candens confestim lucidus aer,
Qui quasi purgat eos, ac nigras discutit umbras
Aeris illius : nam multis partibus hic est
Mobilior, multisque minutior et mage pollens :
Qui simul atque vias oculorum luce replevit,
Atque patefecit quas ante obsederat ater,
Continuo rerum simulacra adaperta sequuntur,
Quæ sita sunt in luce, lacessuntque, ut videamus :
Quod contra facere in tenebris e luce nequimus,
Propterea, quia posterior caliginis aer
Crassior insequitur, qui cuncta foramina complet,
Obsiditque vias oculorum, ne simulacra
Possint ullarum rerum conjecta moveri.
QUADRATASQUE procul turres quum cernimus urbis,
Propterea fit, uti videantur sæpe rotundæ,
Angulus obtusus quia longe cernitur omnis;
Sive etiam potius non cernitur, ac perit ejus
Plaga, nec ad nostras acies perlabitur ictus;
Aera per multum quia dum simulacra feruntur,
Cogit hebescere eum crebris offensibus aer :
Hinc, ubi suffugit sensum simul angulus omnis,
Fit, quasi tornata ut saxorum structa tuantur;
Non tamen ut coram quæ sunt, vereque rotunda,
Sed quasi adumbratim paulum simulata videntur.
UMBRA videtur item nobis in sole moveri,
Et vestigia nostra sequi, gestumque imitari,
Aera si credas privatum lumine posse

Du fond d'un lieu obscur on découvre facilement les objets exposés à la lumière du jour, parce que l'air ténébreux, environnant nos yeux, s'y introduit sans obstacle, et s'empare de toutes les issues de l'organe. Aussitôt il est suivi par l'air éclairé qui, doué de plus de vitesse et d'énergie que l'air ténébreux, purge, en quelque sorte, les yeux et les affranchit des ombres noires qui les envahissaient. Quand les conduits qu'avaient obstrués les ténèbres ont été ainsi abreuvés de lumière, les simulacres des corps placés au jour s'en emparent rapidement et procurent la sensation de la vue. Au contraire, il est impossible de distinguer d'un lieu éclairé les objets placés dans l'obscurité, parce que l'air sombre, plus épais, ne se présentant que le dernier, ferme tous les canaux visuels, envahit toutes les voies et repousse tous les simulacres qui cherchent notre vue.

Dans le lointain, les tours carrées des villes apparaissent arrondies : tout angle, à une grande distance, se brise, ou plutôt on ne l'aperçoit pas. Son élancement se perd; son trait ne peut arriver jusqu'à l'œil, parce que le choc continu de l'air émousse les simulacres dans un long trajet. L'angle usé ainsi devient insensible, et l'on ne distingue plus qu'une masse de pierres arrondies, non pas comme les corps dont l'œil de près détermine la forme sphérique, mais, pour ainsi dire, comme un objet dont l'ombre qui l'entoure rend la forme douteuse.

Quand le soleil brille, notre ombre se meut avec nous : asservie à nos pas, elle imite nos gestes, elle semble participer à la vie. On lui croirait la faculté de marcher, de

Endogredi, motus hominum gestusque sequentem;
Nam nihil esse potest aliud nisi lumine cassus
Aer, id quod nos umbram perhibere suemus:
Nimirum quia terra locis ex ordine certis
Lumine privatur solis, quacunque meantes
Officimus; repletur item, quod liquimus ejus.
Propterea fit, uti videatur, quæ fuit umbra
Corporis, e regione eadem nos usque secuta:
Semper enim nova se radiorum lumina fundunt;
Primaque dispereunt, quasi in ignem lana trahatur:
Propterea facile et spoliatur lumine terra,
Et repletur item, nigrasque sibi abluit umbras.
Nec tamen hic oculos falli concedimus hilum;
Nam quocunque loco sit lux atque umbra, tueri
Illorum est; eadem vero sint lumina, necne,
Umbraque, quæ fuit hic, eadem num transeat illuc;
An potius fiat, paulo quod diximus ante;
Hoc animi demum ratio discernere debet;
Nec possunt oculi naturam noscere rerum:
Proinde animi vitium hoc oculis adfingere noli.
Qua vehimur navi, fertur, quum stare videtur:
Quæ manet in statione, ea præter creditur ire;
Et fugere ad puppim colles campique videntur,
Quos agimus præter navim, velisque volamus:
Sidera cessare ætheriis adfixa cavernis
Cuncta videntur; et assiduo sunt omnia motu;
Quandoquidem longos obitus exorta revisunt,
Quum permensa suo sunt cœlum corpore claro;
Solque pari ratione manere et luna videtur
In statione, ea quæ ferri res indicat ipsa.

déployer les mouvemens et les gestes humains, si l'ombre n'était autre chose qu'un espace privé de lumière. La terre recevant et perdant alternativement la lumière du soleil, selon que la marche de nos corps ouvre ou ferme le passage à ses rayons, il semble que la même ombre nous suit incessamment en tous lieux : mais la lumière n'étant que l'effusion continue des rayons lumineux qui se perdent et renaissent comme un fuseau de laine, déroulé et attiré dans un foyer dévorant, tu conçois comment la terre, quand un corps mobile lui dérobe les rayons de l'astre, se revêt alternativement d'ombres noires ou de clartés brillantes.

Cependant nous n'accusons point nos yeux d'imposture. Discerner l'ombre et la clarté, tel est leur emploi. Mais est-ce toujours la même lumière qui coule? est-ce toujours la même ombre qui poursuit sa carrière, ou bien ai-je révélé ce phénomène? C'est à la raison seule de porter l'arrêt. Les yeux ne peuvent approfondir la nature des corps. Ne leur impute donc pas les erreurs de l'imagination.

Le vaisseau qui nous enlève rapidement nous paraît immobile, tandis que celui qui est captif dans le port semble nous fuir emporté par le courant; les collines, les champs que nous font raser nos voiles enflées par le vent semblent courir et se précipiter vers la poupe. Les astres paraissent immuables dans les cavités des cieux, et cependant leur marche est éternelle; il s'élèvent d'un côté de la terre et ne vont se précipiter à l'autre horizon qu'après avoir fait jaillir leur clarté dans la vaste enceinte des cieux. Du flambeau des jours, de l'astre des

Exstantesque procul medio de gurgite montes,
Classibus inter quos liber patet exitus, îdem
Apparent, et longe divolsi licet, ingens
Insula conjunctis tamen ex his una videtur.
Atria versari, et circumcursare columnæ
Usque adeo fit uti pueris videantur, ubi ipsi
Desierunt verti, vix ut jam credere possint,
Non supra sese ruere omnia tecta minari.

Jamque rubrum tremulis jubar ignibus erigere alte
Quum cœptat Natura, supraque extollere montes;
Quos tibi tum supra sol montes esse videtur,
Cominus ipse suo contingens fervidus igni,
Vix absunt nobis missus bis mille sagittæ,
Vix etiam cursus quingentos sæpe veruti;
Inter eos solemque jacent immania ponti
Æquora, substrata ætheriis ingentibus oris;
Interjectaque sunt terrarum millia multa,
Quæ variæ retinent gentes et sæcla ferarum.
At conlectus aquæ, digitum non altior unum
Qui lapides inter sistit, per strata viarum,
Despectum præbet sub terras impete tanto,
A terris quantum cœli patet altus hiatus;
Nubila despicere, et cœlum ut videare videre, et
Corpora mirando sub terras abdita cœlo.

Denique, ubi in medio nobis equus acer oblhæsit

nuits, la raison seule nous révèle la marche continue. Vois ce vaste amas de montagnes se dresser au milieu des flots de l'Océan : entre ces monts des flottes entières trouveraient un libre passage; et, vus dans le lointain, ces rochers séparés par de larges intervalles se réunissent à nos yeux et ne forment qu'une île immense. Les enfans, après avoir tourné sur eux-mêmes, voient les lambris de leur demeure se mouvoir, les colonnes circuler rapidement autour d'eux; ils sont prêts à craindre que les murailles, que les combles entraînés ne s'écroulent et ne les ensevelissent sous leurs débris.

Quand la Nature commence à élever au sommet des montagnes le disque du soleil rougi de feux ondulans, ces cimes où l'astre, avant de prendre son essor, semble reposer son orbe étincelant, ne sont séparées de nous que de deux fois mille, quelquefois de cinq cents portées de trait. Entre ces monts et le soleil pourtant, les mers se prolongent sans fin sous la voûte étoilée. Au-delà de ces mers sont d'innombrables régions surchargées d'habitans divers, d'animaux, de cités et de milliers de peuples [13].

Une nappe d'eau d'un doigt d'épaisseur étendue entre les pierres de la voie publique nous découvre sous nos pas un espace aussi vaste que celui qui s'arrondit sur nos têtes entre la terre et le ciel. Il semble que le globe, entr'ouvrant ses flancs profonds, nous laisse contempler de nouveaux nuages, un autre firmament et tous les corps brillans sous des cieux inconnus dont la terre nous dérobait l'admirable spectacle.

Si ton coursier s'arrête en traversant un fleuve, re-

Flumine, et in rapidas amnis despeximus undas,
Stantis equi corpus transversum ferre videtur
Vis, et in adversum flumen contrudere raptim:
Et, quocunque oculos trajecimus, omnia ferri,
Et fluere adsimili nobis ratione videntur.
Porticus æquali quamvis est denique ductu,
Stansque in perpetuum paribus suffulta columnis.
Longa tamen, parte ab summa, quum tota videtur,
Paulatim trahit angusti fastigia coni,
Tecta solo jungens atque omnia dextera lævis,
Donec in obscurum coni conduxit acumen.
In pelago nautis, ex undis ortus, in undis
Sol fit uti videatur obire, et condere lumen:
Quippe ubi nil aliud nisi aquam cœlumque tuentur;
Ne leviter credas labefactari undique sensus.
At maris ignaris in ponto clauda videntur
Navigia, aplustris fractis, obnitier undis;
Nam quæcunque supra rorem salis edita pars est
Remorum, recta est; et recta superne guberna;
Quæ demersa liquore obeunt, refracta, videntur
Omnia converti, sursumque supina reverti;
Et reflexa prope in summo fluitare liquore.
Raraque per cœlum quum venti nubila portant
Tempore nocturno, tum splendida signa videntur
Labier adversum nubes, atque ire superne
Longe aliam in partem, quam quo ratione feruntur.
At si forte oculo manus uni subdita subter
Pressit eum, quodam sensu fit, uti videantur
Omnia, quæ tuimur, fieri tum bina tuendo;
Bina lucernarum florentia lumina flammis,

garde fixement fuir l'onde rapide; le coursier, quoique immobile, te paraît céder à une force qui l'entraîne à l'opposé du courant. Que tes regards se portent sur ce qui t'environne, tu verras tous les corps, entraînés comme toi, remonter vers la source du fleuve.

Contemple de l'une de ses extrémités et dans toute son étendue ce portique, que soutient un double rang de colonnes égales en hauteur; il décroît, se resserre par degré, prend une forme conique : le sommet s'abaisse vers le sol, l'un et l'autre côté se rapprochent, et leur extrémité anguleuse n'offre plus que la forme d'un cône.

Les nochers voient le soleil s'élancer de l'onde, et replonger ses feux dans l'onde. N'accusons point leurs sens de tromperie, puisque rien ne s'offre à leurs yeux que les cieux et les mers.

L'homme qui ignore les effets du liquide élément croit voir les vaisseaux qui surchargent la mer renversés, déformés, lutter contre les flots. Le gouvernail, les rames demeurent droits au dessus du niveau de l'onde; mais la partie plongée sous le cristal mobile se replie, s'allonge, se redresse et semble revenir flotter jusqu'à la surface.

Quand le vent nocturne chasse les nuages épars çà et là sous la voûte d'azur, les flambeaux du firmament semblent se précipiter contre le cours des nuages et se frayer dans les cieux une route inaccoutumée.

Si le hasard te fait presser du doigt l'orbite de tes yeux, tu verras autour de toi tous les objets se doubler; les flambeaux brilleront d'une double lumière, un double ameublement ornera ta demeure, et les hommes

Binaque per totas ædes geminare supellex,
Et duplices hominum facies, et corpora bina.
Denique, quum suavi devinxit membra sopore
Somnus, et in summa corpus jacet omne quiete;
Tum vigilare tamen nobis, et membra movere
Nostra videmur; et in noctis caligine cæca
Cernere censemus solem lumenque diurnum;
Conclusoque loco cœlum, mare, flumina, montes
Mutare, et campos pedibus transire videmur;
Et sonitus audire, severa silentia noctis
Undique quum constent; et reddere dicta tacentes.

Cetera de genere hoc mirando multa videmus,
Quæ violare fidem quasi sensibus omnia quærunt:
Nequicquam, quoniam pars horum maxima fallit,
Propter opinatus animi, quos addimus ipsi;
Pro visis ut sint, quæ non sunt sensibu' visa;
Nam nihil egregius, quam res secernere apertas
A dubiis, animus quas ab se protinus abdit.

Denique, nil sciri si quis putat, id quoque nescit.
An sciri possit; quoniam nil scire fatetur.
Hunc agitur contra mittam contendere causam,
Qui capite ipse suo instituit vestigia retro.
Et tamen hoc quoque uti concedam scire, at id ipsum
Quæram, quum in rebus veri nil viderit ante,
Unde sciat, quid sit scire et nescire vicissim;
Notitiam veri quæ res falsique crearit;

t'apparaîtront avec un double corps, avec un double visage.

Quand nos membres enfin sont enchaînés par le doux sommeil, et que le corps est plongé dans un immuable repos, nous croyons quelquefois veiller et agiter nos membres; et, quoique environnés de profondes ténèbres, nous contemplons les feux du soleil et l'éclat du jour; enfermés dans une étroite enceinte, nous errons sous d'autres cieux, nous franchissons des mers, des montagnes, des fleuves. De vastes campagnes sont traversées par nos pas rapides; le profond silence des nuits nous environne, et cependant des sons arrivent à notre oreille; on nous appelle, et notre bouche muette croit répondre.

Une foule de phénomènes peuvent ainsi nourrir nos illusions, et tendent à violer la foi due aux sens. L'erreur naît presque toujours de l'imagination, que nous nous plaisons à mêler au jugement des sens. On prétend avoir vu ce que les sens ne nous ont point montré. Qu'il est rare, en effet, de dégager la vérité que nos organes nous révèlent des vagues prestiges dont l'esprit se plaît lui-même à l'environner.

Celui enfin qui croit que la science consiste à tout ignorer ne peut pas même s'assurer de sa propre ignorance, puisque son propre aveu le condamne. Non, je ne combats point l'homme absurde qui repousse l'évidence, et semble marcher à reculons, et la tête sur la terre [14]. Mais je lui accorde l'existence de son ignorance absolue, qu'il me dise alors comment il discerne ce qu'on peut savoir, ce qu'on peut ignorer, puisque pour lui la

Et dubium certo quæ res differre probarit?

Invenies primis ab sensibus esse creatam
Notitiam veri, neque sensus posse refelli :
Nam majore fide debet reperirier illud,
Sponte sua veris quod possit vincere falsa :
Quid majore fide porro, quam sensus, haberi
Debet? an ab sensu falso ratio orta valebit
Dicere eos contra, quæ tota ab sensibus orta est,
Qui nisi sint veri, ratio quoque falsa sit omnis?
An poterunt oculos aures reprehendere? an aures
Tactus? an hunc porro tactum sapor arguet oris,
An confutabunt nares, oculive revincent?
Non, ut opinor, ita est : nam seorsum quoique potestas
Divisa est; sua vis quoique est; ideoque necesse est,
Quod molle aut durum est, gelidum fervensve, seorsum
Id molle aut durum, gelidum fervensve videri;
Et seorsum varios rerum sentire colores;
Et quæcunque coloribu' sunt conjuncta, necesse est.
Seorsus item sapor oris habet vim, seorsus odores
Nascuntur, seorsum sonitus : ideoque necesse est
Non possint alios alii convincere sensus;
Nec porro poterunt ipsi reprendere sese;
Æqua fides quoniam debebit semper haberi.
Proinde, quod in quoque est his visum tempore, verum est.
Et, si non poterit ratio dissolvere causam,
Cur ea quæ fuerint juxtim quadrata, procul sint
Visa rotunda; tamen præstat rationis egentem
Reddere mendose causas utriusque figuræ,

certitude n'existe pas; d'où lui vient le sentiment du vrai et du faux; comment choisit-il entre le doute et la certitude?

Reconnais donc que la vérité ne nous est transmise que par le ministère des sens; que les sens ne peuvent être justement accusés d'imposture. Nous leur devons une entière confiance: leur pouvoir énergique et sûr confond l'erreur en lui opposant la vérité. Et quels guides seraient plus infaillibles que les sens? Diras-tu que la raison, quoique enfantée par les mêmes organes, rectifiera les erreurs : la raison, dont l'existence est leur ouvrage, la raison qui chancelle, lorsqu'ils l'abandonnent? Mais les sens pourront-ils s'entr'aider, et rectifier en commun l'erreur de chacun d'eux? l'oreille dévoilera-t-elle l'illusion de la vue? le tact recueillera-t-il des sons échappés à l'ouïe? le goût, l'odorat ou la vue révèleront-ils les méprises du toucher? Non, non : chaque organe a son but et son emploi, il est limité dans sa puissance. Ainsi, l'âpreté ou la mollesse, le froid ou la chaleur, le coloris et ses nuances, les sons, les parfums, les saveurs ont séparément leur arbitre. Les sens portent isolément leur arrêt et ne peuvent le rectifier eux-mêmes. Chacun à part mérite la même confiance, et leurs rapports en tout temps sont toujours sincères.

Si la raison ne peut définir pourquoi l'objet angulaire paraît arrondi dans l'éloignement, il vaut mieux n'expliquer que d'une manière indécise cette double apparence, que de laisser échapper de nos mains l'évidence,

Quam manibus manifesta suis emittere quæquam,
Et violare fidem primam, et convellere tota
Fundamenta, quibus nixatur vita salusque.
Non modo enim ratio ruat omnis, vita quoque ipsa
Concidat extemplo, nisi credere sensibus ausis,
Præcipitesque locos vitare, et cetera, quæ sint
In genere hoc fugienda; sequi, contraria quæ sint:
Illa tibi est igitur verborum copia cassa
Omnis, quæ contra sensus instructa, parata est.
Denique ut in fabrica, si prava est regula prima,
Normaque si fallax rectis regionibus exit,
Et libella aliqua si ex parti claudicat hilum;
Omnia mendose fieri atque obstipa necessum est,
Prava, cubantia, prona, supina atque absona tecta;
Jam ruere ut quædam videantur velle, ruantque,
Prodita judiciis fallacibus omnia primis.
Sic igitur ratio tibi rerum prava necesse est
Falsaque sit, falsis quæcunque ab sensibus orta est.
Nunc alii sensus quo pacto quisque suam rem
Sentiat, haudquaquam ratio scruposa relicta est.
Principio, auditur sonus et vox omnis, in aures
Insinuata, suo pepulere ubi corpore sensum:
Corpoream quoque enim vocem constare fatendum est,
Et sonitum, quoniam possunt impellere sensus:
Præterradit enim vox fauces sæpe, facitque
Asperiora, foras gradiens, arteria clamor:
Quippe, per angustum, turba majore coorta,
Ire foras ubi cœperunt primordia vocum,
Scilicet expletis quoque janua raditur oris
Rauca viis, et iter lædit, qua vox it in auras.

d'anéantir tous les principes de la certitude, et de faire écrouler cette base où reposent notre salut et notre vie : car, il ne s'agit pas seulement ici du triomphe de la raison : la vie elle-même n'a de guides et de conservateurs que les sens; ils signalent les objets dangereux, l'abîme qui menace de nous engloutir, et la route qui doit nous en écarter. Tu le vois donc, toutes les paroles exhalées contre les sens sont injurieuses et vaines.

Ainsi, lorsqu'en érigeant un édifice, l'architecte adopte une règle fausse; si un aplomb inexact l'a trompé sur le niveau du sol, si quelques parties sont dirigées par une équerre inégale, nécessairement il n'élève qu'un édifice claudiquant qui s'affaise, se penche sans grâce, sans force et sans harmonie : une part menace de s'écrouler, et l'ensemble, appuyé sur des bases vicieuses, s'écroule en effet. Ainsi, en répudiant le guide des sens, le raisonnement trompeur et vain sera bientôt renversé.

Maintenant, comment chaque sens est-il affecté par les objets qui lui sont analogues? la raison dévoile aisément ce mystère. La voix et tous les sons ne se font entendre qu'à l'instant où les élémens qui les composent pénètrent les sinueuses cavités de l'oreille : car tu ne peux contester l'essence matérielle des sons, puisqu'ils affectent nos sens. Souvent la voix, en son passage, irrite le gosier, et les cris perçans offensent ses canaux. Quand les principes nombreux de la voix se précipitent à l'extérieur avec impétuosité, ils pressent leur étroite issue, la fatiguent, et en déchirent l'orifice en s'échappant dans les airs. Tu ne peux donc nier que la voix et

Haud igitur dubium est, quin voces verbaque constent
Corporeis e principiis, ut lædere possint.
Nec te fallit item, quid corporis auferat, et quid
Detrahat ex hominum nervis ac viribus ipsis
Perpetuus sermo, nigrai noctis ad umbram
Auroræ perductus ab exoriente nitore;
Præsertim si cum summo est clamore profusus :
Ergo corpoream vocem constare necesse est,
Multa loquens quoniam amittit de corpore partem.
Asperitas autem vocis fit ab asperitate
Principiorum, et item lævor lævore creatur;
Nec simili penetrant aures primordia forma,
Quum tuba depresso graviter sub murmure mugit,
Aut reboant raucum retrocita cornua bombum;
Vallibus et cycni gelidis orti ex Heliconis
Quum liquidam tollunt lugubri voce querelam.
Hasce igitur penitus voces quum corpore nostro
Exprimimus, rectoque foras emittimus ore,
Mobilis articulat verborum dædala lingua,
Formaturaque labrorum pro parte figurat.
Atque ubi non longum spatium est, unde illa profecta
Perveniat vox quæque, necesse est verba quoque ipsa
Plane exaudiri, discernique articulatim ;
Servat enim formaturam, servatque figuram :
At si interpositum spatium sit longius æquo,
Aera per multum confundi verba necesse est,
Et conturbari vocem, dum travolat auras.
Ergo fit, sonitum ut possis audire, neque hilum
Internoscere verborum sententia quæ sit;
Usque adeo confusa venit vox inque pedita.

les sons ne soient doués d'élémens corporels, puisqu'ils nous font éprouver la douleur.

Tu sais à quel point l'homme fatigue ses nerfs et lasse sa vigueur, si sa voix sonore retentit depuis le lever éclatant de l'aurore jusqu'à l'instant où la nuit étend ses ombres, surtout si le feu de la querelle enfle sa voix. La voix participe donc de l'essence du corps, puisqu'elle ne peut résonner long-temps sans lui ravir une partie de ses forces.

Mais la rudesse ou la douceur de la voix dépendent de la rudesse et de la douceur de leurs élémens. Les mêmes élémens ne frappent point notre oreille, lorsque de la trompette retentit le grave et profond murmure, ou lorsque du cor recourbé éclate le rauque frémissement, ou lorsque le cygne, éclos dans les fraîches vallées de l'Hélicon, d'une voix mélancolique, exhale et module ses suaves adieux.

Quand les sons, du fond de la poitrine, se sont précipités dans les cavités du palais, la langue, industrieuse et mobile ouvrière de la parole, façonne les mots, et la lèvre agile et souple les modifie. Si le trajet de la voix est court, elle se transmet à l'organe avec clarté, et lui porte ses plus légères inflexions; mais si l'intervalle qui les sépare est considérable, l'amas du fluide aérien embrasse et confond les paroles qui flottent indécises dans la plaine de l'air. Alors on ne recueille que des sons entrecoupés, et le sens des mots nous échappe, parce que la voix, en volant dans l'air qu'elle traverse, se brise, et ne nous parvient qu'incertaine et confuse.

Præterea, ediotum sæpe unum perciet aures
Omnibus in populo, emissum præconis ab ore:
In multas igitur voces vox una repente
Diffugit, in privas quoniam se dividit aures,
Obsignans formam verbis clarumque sonorem.

At quæ pars vocum non aures accidit ipsas,
Præterlata perit, frustra diffusa per auras;
Pars solidis adlisa locis, rejecta, sonorem
Reddit, et interdum frustratur imagine verbi.
Quæ bene quum videas, rationem reddere possis
Tute tibi atque aliis, quo pacto, per loca sola,
Saxa pares formas verborum ex ordine reddant,
Palantes comites quum, montes inter opacos,
Quærimus, et magna dispersos voce ciemus.

Sex etiam aut septem loca vidi reddere voces,
Unam quum jaceres; ita colles collibus ipsis
Verba repulsantes iterabant dicta referre.
Hæc loca capripedes Satyros, Nymphasque tenere
Finitimi fingunt; et Faunos esse loquuntur,
Quorum noctivago strepitu ludoque jocunti
Affirmant volgo taciturna silentia rumpi,
Chordarumque sonos fieri, dulcesque querelas,
Tibia quas fundit digitis pulsata canentum;
Et genus agricolûm late sentiscere, quum Pan,
Pinea semiferi capitis velamina quassans,
Unco sæpe labro calamos percurrit hiantes,
Fistula silvestrem ne cesset fundere musam.

Enfin, lorsque le crieur publie un édit récent, ses accens frappent à la fois les oreilles d'un peuple entier: une seule voix se divise donc tout-à-coup en des milliers de voix [15], puisqu'elle s'introduit en même temps dans d'innombrables organes, et leur transmet des paroles distinctes, claires et sonores.

Les voix qui ne rencontrent aucun organe poursuivent leur essor, s'égarent et s'évanouissent dans les airs, ou quelquefois vont heurter des masses solides qui répercutent les sons, et nous font illusion en réfléchissant, pour ainsi dire, l'image de la parole. Instruit par la révélation de ce phénomène, tu peux expliquer à toi-même et aux autres pourquoi, dans les lieux solitaires, les rochers nous renvoient les paroles, sans altérer ni leur ordre, ni leurs intonations, lorsqu'en cherchant nos pâles compagnons égarés dans les montagnes ombreuses nous les rallions d'une voix éclatante.

Et moi, j'ai vu des lieux qui reproduisaient la voix six fois et plus, tant la voix revolait de collines en collines dans son intégrité. Aussi, les habitans de ces contrées supposent-ils la présence des Nymphes et des Satyres aux pieds légers. Les Faunes, disent-ils, dans leurs nocturnes ébats, par des chants joyeux, troublent le silence de la solitude: aux doux frémissemens de la corde sonore s'unissent leurs tendres accens que, par intervalle, accompagne la flûte, pressée sous leurs doigts agiles. Pan révèle son approche aux hôtes de ces lieux: ils le pressent quand, sur sa tête amphibie, le dieu agite sa couronne de pin, et promène ses lèvres recourbées sur ses nombreux pipeaux, qu'il enfle d'intarissables sons

Cetera de genere hoc monstra ac portenta loquuntur,
Ne loca deserta ab divis quoque forte putentur
Sola tenere; ideo jactant miracula dictis;
Aut aliqua ratione alia ducuntur, ut omne
Humanum genus est avidum nimis auricularum.

Quod superest, non est mirandum, qua ratione
Quæ loca per nequeunt oculi res cernere apertas,
Hæc loca per voces veniant, auresque lacessant;
Quum loquimur clausis foribus, quod sæpe videmus;
Nimirum quia vox per flexa foramina rerum
Incolumis transire potest, simulacra renutant;
Perscinduntur enim, nisi recta foramina tranant,
Qualia sunt vitri, species quæ travolat omnis.

Præterea, partes in cunctas dividitur vox;
Ex aliis aliæ quoniam gignuntur, ubi una
Dissiluit semel in multas exorta; quasi ignis
Sæpe solet scintilla suos se spargere in ignes:
Ergo replentur loca vocibus, abdita retro
Omnia quæ circum fuerint, sonitusque cientur:
At simulacra viis directis omnia tendunt,
Ut sunt missa semel; quapropter cernere nemo
Se supra potis est, at voces accipere extra:
Et tamen ipsa quoque hæc, dum transit clausa viarum,
Vox obtunditur, atque aures confusa penetrat;
Et sonitum potius quam verba audire videmur.

rustiques. Leurs discours ne cessent de proclamer de semblables prodiges; peut-être ce peuple veut-il prouver ainsi que son pays n'est point dédaigné des dieux; mais qu'importe le but de leurs récits miraculeux; on sait trop à quel point l'esprit humain est avide de fables [16]!

Ne sois donc pas surpris que le son se fraie, pour frapper l'ouïe, des chemins interdits à nos regards. Ainsi, ces portes se closent vainement entre nous : notre parole les traverse; l'expérience l'atteste chaque jour. La voix flexible, sans se détruire, s'introduit dans les pores les plus sinueux des corps, tandis que les images destinées à nos yeux s'arrêtent dans les moindres détours, se divisent et se perdent, s'ils ne sont reçus dans des conduits directs, tels que ceux du cristal, que l'image traverse en conservant son intégrité.

D'ailleurs, la voix se divise en d'innombrables voix qui se répandent de tous côtés, parce qu'elles s'engendrent mutuellement; une seule en enfante une foule. Telle l'étincelle se divise en milliers d'étincelles. Tous les lieux se remplissent donc en même temps des sons de la voix, qui se répand à la ronde, entoure l'orateur et pénètre dans les cavités les plus secrètes, tandis que les simulacres ne s'élancent qu'en ligne droite de l'objet qui les émane à nos yeux. La ligne du regard n'a point d'obliquité : nul ne peut apercevoir l'objet qui plane sur sa tête. Le son, au contraire, arrive en tous sens, même à travers les obstacles. Cependant la voix s'émousse aussi en traversant les murailles : elle ne parvient qu'en se brisant; elle n'apporte, au lieu de mots, que de vagues murmures.

Hæc, queis sentimus succum, lingua atque palatum,
Plusculum habent in se rationis, plusque operai.
Principio, succum sentimus in ore, cibum quum
Mandendo exprimimus; ceu plenam spongiam aquai
Si quis forte manu premere exsiccareque cœpit:
Inde, quod exprimimus, per caulas omne palati
Diditur, et raræ per plexa foramina linguæ:
Hæc ubi lævia sunt manantis corpora succi,
Suaviter attingunt, et suaviter omnia tractant
Humida linguai circum sudantia templa:
At contra pungunt sensum, lacerantque coorta,
Quanto quæque magis sunt asperitate repleta.
Deinde voluptas est e succo in fine palati;
Quum vero deorsum per fauces præcipitavit,
Nulla voluptas est, dum diditur omnis in artus:
Nec refert quidquam, quo victu corpus alatur,
Dummodo, quod capias, concoctum didere possis
Artubus, et stomachi humectum servare tenorem.

Nunc aliis alius cur sit cibus, ut videamus,
Expediam; quareve, aliis quod triste et amarum est,
Hoc tamen esse aliis possit prædulce videri;
Tantaque in his rebus distantia differitasque est,
Ut quod alîs cibus est, aliis fuat acre venenum:
Est utique, ut serpens hominis contacta salivis
Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa.
Præterea, nobis veratrum est acre venenum;
At capris adipes et coturnicibus auget.
Ut, quibus id fiat rebus, cognoscere possis,

Il me reste à t'offrir un phénomène moins facile à dévoiler : comment les sucs savoureux aiguillonnent-ils la langue et le palais [17] ? D'abord, nous goûtons la saveur quand la bouche triture les alimens dont elle exprime les sucs. Telle, sous la main qui la comprime, l'éponge expulse l'eau qu'elle renferme : ainsi les sucs épanchés s'infiltrent dans les pores du palais et dans les fibres poreuses de la langue. Si leurs élémens sont lisses et coulans, ils flattent mollement les organes du goût, et remplissent d'une suave volupté le moite séjour de la langue. Au contraire, lorsque leurs élémens sont rudes et anguleux, ils portent la douleur dans les organes qu'ils déchirent.

La volupté du goût siège à l'extrémité du palais : dès que les alimens, précipités dans les canaux du gosier, se liquéfient et se répandent dans tous les membres, la volupté alors n'existe plus. Le goût exquis des mets ne nous importe donc guère, pourvu que, épurée par le feu, une nourriture salutaire entretienne la douce humidité dans notre sein, circule dans nos membres, et ranime le corps fatigué.

Pourquoi, diras-tu, le même aliment est-il à la fois propice et dangereux ? pourquoi des mets amers et révoltans pour des espèces sont-ils agréables et doux pour les autres ? d'où naît l'effet si opposé de ces alimens qui offrent à celui-ci un repas salutaire, à celui-là une mort douloureuse ? Ainsi, le serpent qu'humecte la salive humaine périt, se déchire et se dévore lui-même. L'ellébore, poison subtil pour l'homme, surcharge d'embonpoint la caille et la chèvre.

Pour dévoiler toutes ces causes diverses, rappelle-toi

Principio meminisse decet, quæ diximus ante,
Semina multimodis, in rebus, mista teneri :
Porro omnes, quæcunque cibum capiunt animantes,
Ut sunt dissimiles extrinsecus, et generatim
Extima membrorum circumcæsura coercet;
Proinde et seminibus distant, variantque figura :
Semina quum porro distent, differre necesse est
Intervalla viasque, foramina quæ perhibemus,
Omnibus in membris, et in ore ipsoque palato :
Esse minora igitur quædam, majoraque debent,
Esse triquetra aliis, aliis quadrata necesse est,
Multa rotunda, modis multis multangula quædam;
Namque figurarum ut ratio, motusque reposcunt,
Proinde foraminibus debent differre figuræ,
Et variare viæ proinde ac textura coercet:
Ergo ubi quod suave est aliis, aliis fit amarum,
Illis, queis suave est, lævissima corpora debent
Contrectabiliter caulas intrare palati :
At contrà, quibus est eadem res intus acerba,
Aspera nimirum penetrant hamataque fauces.
Nunc facile est ex his rebus cognoscere quæque.
Quippe, ubi quoi febris, bili superante, coorta est,
Aut alia ratione aliqua est vis excita morbi;
Perturbatur ibi totum jam corpus, et omnes
Commutantur ibi posituræ principiorum;
Fit, prius ad sensum ut quæ corpora conveniebant,
Nunc non conveniant, et cetera sint magis apta,
Quæ penetrata queunt sensum progignere acerbum;
Utraque enim sunt in mellis commista sapore,
Id quod jam supera tibi sæpe ostendimus ante.

les secrets que la Nature nous a déjà révélés. Les élémens constitutifs se combinent différemment dans les êtres divers, et toutes les espèces animées, si variées dans leurs contours, leurs formes, leurs grandeurs, sont bien plus dissemblables dans les ressorts secrets de leur formation, et la différence dans leurs élémens prouve la dissemblance de leurs conduits, de leurs pores, de leurs dimensions; mais cette variété est surtout sensible dans les organes du goût. Les pores de la langue et du palais ne sont pas également étroits, larges, ovales, circulaires, carrés, polygones, longs ou triangulaires; car les conduits poreux varient de figures, selon le mouvement des principes et la nature du tissu qui les contient. Si l'aliment est doux, suave pour les uns, amer pour les autres, c'est que leurs sucs, sous une forme arrondie et lisse, s'insinuent mollement dans tel palais, tandis qu'âpres, anguleux, recourbés, ils pénètrent avec peine dans les organes qu'ils déchirent.

Continue, Memmius, il n'est point de secrets qu'avec cette explication tu ne puisses arracher à la Nature. Quand la bile, à flots débordés, allume la fièvre dans nos veines, ou quand d'autres souffrances accablent nos sens, l'harmonie de la machine entière est troublée; ses principes se confondent; ils perdent l'analogie qui les unissait à nos organes, l'accès leur en est interdit, et les principes des douleurs s'en réservent l'entrée. De ces deux espèces d'élémens, nous l'avons déjà reconnu, le miel se compose [18].

Nunc age, quo pacto nares adjectus odoris
Tangat, agam. Primum res multas esse necesse est,
Unde fluens volvat varius se fluctus odorum:
Nam fluere, et mitti volgo, spargique putandum est:
Verum aliis alius magis est animantibus aptus,
Dissimiles propter formas: ideoque per auras
Mellis apes, quamvis longe, ducuntur odore,
Volturiique cadaveribus; tum fissa ferarum
Ungula quo tulerit gressum, promissa canum vis
Ducit; et humanum longe præsentit odorem
Romulidarum arcis servator, candidus anser:
Sic aliis alius nidor datus ad sua quemque
Pabula ducit, et a tetro resilire veneno
Cogit; eoque modo servantur sæcla ferarum.

Hic odor ipse igitur, nares quicunque lacessit,
Est alio ut possit permitti longius alter:
Sed tamen haud quisquam tam longe fertur eorum,
Quam sonitus, quam vox; mitto jam dicere, quam res
Quæ feriunt oculorum acies, visumque lacessunt.
Errabundus enim tarde venit, ac perit ante,
Paulatim facilis distractus in aeris auras:
Ex alto primum quia vix emittitur ex re:
Nam penitus fluere atque recedere rebus odores
Significat, quod fracta magis redolere videntur
Omnia, quod contrita, quod igni conlabefacta.
Deinde videre licet majoribus esse creatum
Principiis voci; quoniam per saxea septa
Non penetrat, qua vox volgo sonitusque feruntur:

Maintenant, pourquoi les parfums affectent-ils l'odorat? Je vais le révéler. La Nature a voulu que d'un grand nombre de corps s'écoulent en tourbillons des flots de parfums différens; car tout l'atteste : les odeurs sont des émanations, des écoulemens continus. Mais leurs analogies sont diverses avec les diverses espèces, selon la différence de leur conformation. Ainsi, à travers les champs de l'air, l'abeille est attirée par le parfum du miel; le vautour, par les cadavres infects. L'odeur laissée par les pieds fugitifs du cerf promet au chien qui l'interroge la retraite de sa proie; l'oiseau sauveur du Capitole, par les émanations du corps de l'homme, pressent de loin son approche. Par ces diverses exhalaisons des corps, la Nature guide les animaux vers l'objet salutaire, les détourne du venin dangereux, et conserve ainsi les espèces renaissantes.

La puissance et l'activité de ces flots odorans diffèrent selon les corps dont ils émanent; mais ils n'ont jamais une sphère aussi étendue que le son et la voix, et bien moins encore que celle des simulacres qui nous transmettent la vue des objets. Les odeurs se traînent péniblement; elles s'égarent peu à peu, s'atténuent, se décomposent et s'évanouissent, avant de parvenir à l'organe. D'abord elles se fraient difficilement une route au sein des objets dont elles sont émanées. On peut s'en convaincre lorsque les corps sont brisés, se broient sous le choc ou se consument dans les flammes : ils exhalent des sucs plus odorans; et puis on ne peut méconnaître que les parfums se forment d'élémens plus lourds, plus grossiers que les principes des sons; car l'enceinte de nos

Quare etiam quod olet, non tam facile esse videbis
Investigare, in qua sit regione locatum:
Refrigescit enim cunctando plaga per auras,
Nec calida ad sensum decurrit nuntia rerum:
Errant sæpe canes itaque, et vestigia quærunt.

Nec tamen hoc solis in odoribus, atque saporum
In genere est; sed item species rerum atque colores
Non ita conveniunt ad sensus omnibus omnes,
Ut non sint aliis quædam magis acria visu.
Quin etiam gallum, noctem explaudentibus alis,
Auroram clara consuetum voce vocare,
Nenu queunt rapidi contra constare leones,
Inque tueri; ita continuo meminere fugai:
Nimirum quia sunt gallorum in corpore quædam
Semina quæ, quum sunt oculis immissa leonum,
Pupillas interfodiunt, acremque dolorem
Præbent, ut nequeant contra durare feroces;
Quum tamen hæc nostras acies nil lædere possint,
Aut quia non penetrant, aut quod penetrantibus illis
Exitus ex oculis liber datur, in remeando
Lædere ne possint ex ulla lumina parte.
Nunc age, quæ moveant animum res, accipe, et unde,
Quæ veniunt, veniant in mentem, percipe paucis.
Principio hoc dico, rerum simulacra vagari
Multa, modis multis, in cunctas undique partes,
Tenuia, quæ facile inter se junguntur in auris,
Obvia quum veniunt, ut aranea bracteaque auri:
Quippe etenim multo magis hæc sunt tenuia textu,

murailles est un obstacle qu'elles ne peuvent vaincre, tandis que la voix les pénètre sans peine. Aussi, les odeurs ne nous révèlent qu'avec incertitude le lieu où résident les corps dont elles sont émanées. Leur lenteur continue les balance indécises dans les airs; messagers engourdis, ils n'offrent que des rapports tardifs. Voilà pourquoi le chien suit, quitte, ressaisit et perd la trace de sa proie.

Les images et les couleurs ont aussi des effets divers, selon leurs rapports avec les sens : il en est surtout qui, douées d'une certaine âcreté, irritent et blessent les yeux. Ainsi, à l'aspect de l'oiseau[19] dont le battement de l'aile chasse la nuit, dont la voix éclatante appelle l'aurore, le lion épouvanté fuit rapidement, parce qu'exhalés du corps de l'oiseau, de certains principes, en s'introduisant dans les yeux du lion, irritent la pupille et lui causent une âpre douleur, à laquelle ne peut résister sa féroce audace. Tandis que ces mêmes principes sont inoffensifs pour nos regards, soit qu'ils n'y trouvent point d'accès, soit qu'après leur entrée, ils retrouvent une facile issue qui leur permet un prompt retour sans endommager l'organe.

Poursuis, ô Memmius, connais quels principes affectent notre âme, et comment se fécondent ses idées : je serai succinct[20] : je l'affirme, les simulacres de tous les corps voltigent sans cesse sous toutes les formes; ils remplissent l'espace; par leur substance menue et déliée, ils s'unissent aisément dans le vague des airs, en s'entre-choquant comme les fils légers d'Arachné, ou

Quam quæ percipiunt oculos, visumque lacessunt;
Corporis hæc quoniam penetrant per rara, cientque
Tenuem animi naturam intus, sensumque lacessunt:
Centauros itaque, et Scyllarum membra videmus,
Cerbereasque canum fauces, simulacraque eorum,
Quorum morte obita tellus amplectitur ossa;
Omne genus quoniam passim simulacra feruntur,
Partim sponte sua quæ fiunt aere in ipso,
Partim quæ variis ab rebus cunque recedunt,
Et quæ consistunt ex horum facta figuris:
Nam certe ex vivo Centauri non fit imago;
Nulla fuit quoniam talis natura animalis:
Verum ubi equi atque hominis casu convenit imago,
Hærescit facile extemplo, quod diximus ante,
Propter subtilem naturam et tenuia texta:
Cetera de genere hoc eadem ratione creantur:
Quæ quum mobiliter summa levitate feruntur,
Ut prius ostendi, facile uno commovet ictu
Quælibet una animum nobis subtilis imago.
Tenuis enim mens est et mire mobilis ipsa.
Hæc fieri, ut memoro, facile hinc cognoscere possis;
Quatenus hoc simile est oculis, quod mente videmus,
Atque oculis simili fieri ratione necesse est.
Nunc igitur quoniam docui me forte leones
Cernere per simulacra, oculos quæcunque lacessunt;
Scire licet mentem simili ratione moveri
Per simulacra leonum cetera, quæ videt æque,
Nec minus atque oculi, nisi quod mage tenuia cernit:
Nec ratione alia, quum somnus membra profudit,
Mens animi vigilat, nisi quod simulacra lacessunt

comme l'or en feuilles amincies. Ils sont plus déliés que les images qui s'échappent des objets et frappent notre vue, car ils s'insinuent dans les moindres conduits de nos corps, et pénètrent jusqu'à la subtile essence de l'âme, dont ils éveillent les ressorts. Voilà pourquoi nous voyons intérieurement des Centaures, des Scylla, la gueule des Cerbères, et les images des morts dont les ossemens sont enfermés depuis long-temps dans les entrailles de la terre : car des simulacres nombreux et variés nagent dans l'atmosphère ; les uns naissent d'eux-mêmes au milieu des airs, les autres s'exhalent des corps ; quelques-uns sont l'assemblage de ces différens et vaporeux essaims. L'image d'un Centaure n'est point émanée d'un être que la Nature n'a jamais enfanté : elle naît des simulacres de l'homme et du coursier, que le hasard a réunis, et, je le répète, dont la souplesse et la ténuité ont secondé la combinaison. Toutes les autres images bizarres sont le fruit d'une semblable union. Leur agile légèreté leur permet, dès la première impression, d'affecter notre âme, dont la substance mobile, active et frêle à l'excès, s'ébranle au moindre choc.

Pour mieux t'en convaincre, souviens-toi que les objets qu'aperçoit l'âme ressemblent aux objets qui ont frappé les organes de la vue, et qu'ainsi cette perception doit s'opérer par le même mécanisme. Déjà je l'ai prouvé ; je n'aperçois ce lion que par les simulacres qui affectent mes yeux. Sans doute, l'âme n'éprouve la même sensation que par le contact d'autres simulacres émanés des lions : elle les discerne avec la même facilité que les yeux ; mais ils sont plus mobiles, plus déliés, pour pénétrer jusqu'à ce sens intime. Quand les membres sont

Hæc eadem nostros animos, quæ, quum vigilamus:
Usque adeo, certe ut videamur cernere eum, quem
Reddita vitai jam mors, et terra potita est.
Hoc ideo fieri cogit Natura, quod omnes
Corporis affecti sensus per membra quiescunt,
Nec possunt falsum veris convincere rebus:
Præterea meminisse jacet, languetque sopore;
Nec dissentit eum mortis lethique potitum
Jampridem, quem mens vivum se cernere credit.

Quod superest, non est mirum simulacra moveri,
Brachiaque in numerum jactare, et cetera membra:
Nam fit ut in somnis facere hoc videatur imago:
Quippe ubi prima perit, alioque est altera nata
Endo statu, prior hæc gestum mutasse videtur:
Scilicet id fieri celeri ratione putandum est.

Multaque in his rebus quæruntur, multaque nobis
Clarandum est, plane si res exponere avemus.
Quæritur inprimis quare, quod quoique libido
Venerit, extemplo mens cogitet ejus idipsum:
Anne voluntatem nostram simulacra tuentur,
Et simul ac volumus, nobis occurrit imago?
Si mare, si terram cordi est, si denique cœlum,
Conventus hominum, pompam, convivia, pugnas,
Omnia sub verbone creat Natura paratque?
Quum præsertim aliis, eadem in regione locoque,

appesantis par le sommeil, si l'âme et l'esprit veillent, ils reçoivent le choc des mêmes images qui les ont environnés pendant le jour, et qui les poursuivent encore; elles reproduisent alors l'objet réel avec tant de vérité, qu'on croit voir ceux mêmes que la terre renfermait, rendus par la mort aux doux champs de la vie. La Nature enfante ces illusions parce que les membres et les sens, plongés dans un profond sommeil, ne peuvent opposer l'erreur à la vérité; et la mémoire elle-même assoupie languit et ne peut plus discerner ceux qui jouissent encore de la vie et ceux qui sont ensevelis dans l'ombre de la mort.

Au reste, ne sois pas surpris que les simulacres soient doués de mouvemens; qu'ils agitent leurs bras et leurs membres en cadence. Telle doit être l'apparence produite par le sommeil; car, dès que le premier simulacre est évanoui, un autre aussitôt lui succède; leur foule fugitive paraît ne présenter qu'une seule image, avec des attitudes variées : tant est rapide leur apparition successive!

Que de secrets nous pourrions encore sonder! que d'obstacles nous resteraient à vaincre, s'il fallait épuiser ce sujet profond! On cherche surtout comment l'âme appelle et possède sur-le-champ les idées qu'elle désire combiner [21] : on cherche si les simulacres dociles épient nos penchans pour accourir à leur premier signal : et, quand notre pensée se rappelle l'océan, la terre, les cieux, la foule des hommes, les pompes, les festins, les combats, on se demande si la Nature crée soudain les images de toutes les scènes de la vie et les offre à nos

Longe dissimiles animus res cogitet omnis.

Quid porro, in numerum procedere quum simulacra
Cernimus in somnis, et mollia membra movere;
Mollia mobiliter quum alternis brachia mittunt;
Et repetunt oculis gestum pede convenienti;
Scilicet arte madent simulacra, et docta vagantur,
Nocturno facere ut possint in tempore ludos?
An magis illud erit verum, quia tempore in uno
Quum sentimus id, ut quum vox emittitur una,
Tempora multa latent, ratio quæ comperit esse:
Propterea fit uti, quovis in tempore, quæque
Præsto sint simulacra, locis in queisque parata:
Tanta est mobilitas et eorum copia tanta!
Et quia tenuia sunt, nisi se contendit, acute
Cernere non potis est animus; proinde omnia, quæ sunt
Præterea, pereunt, nisi sic sese ipse paravit.
Ipse parat sese porro, speratque futurum
Ut videat; quod consequitur rem quamque fit ergo.

Nonne vides, oculos etiam, quum, tenuia quæ sint,
Cernere cœperunt, contendere se atque parare,
Nec sine eo fieri posse ut cernamus acute?
Et tamen in rebus quoque apertis noscere possis,
Si non advertas animum, proinde esse, quasi omni
Tempore semotæ fuerint longeque remotæ:
Cur igitur mirum est, animus si cetera perdit,

désirs, tandis que dans les mêmes lieux, dans la région qui nous environne, d'autres âmes reçoivent des images entièrement opposées.

Nous apercevons en songe les simulacres s'avancer en cadence, mouvoir leurs membres flexibles, entrelacer mollement leurs souples bras, et multiplier à nos yeux les mouvemens de leurs pieds agiles. Ces simulacres sont-ils formés par l'art, et, doctes voltigeurs, ont-ils étudié leurs jeux nocturnes? Mais l'âme ne peut saisir leur foule entière; et comme nous n'entendons chaque mot successif d'un discours que dans un rapide instant, il s'écoule un grand nombre d'images que la raison seule peut distinguer. Aussi, dans tous les temps et dans tous les lieux, nous sommes assiégés d'une foule variée et innombrable de simulacres : tant est grande et leur foule et leur rapidité! Mais, comme leur substance est très-déliée, l'âme, sans un effort assidu, ne peut les observer distinctement : ils n'ont d'existence que selon l'attention qu'elle leur prête ; ils périssent si elle n'est point préparée à les recueillir. Mais l'âme se dispose donc par le désir curieux et par l'espérance de voir certains objets qu'elle désire apercevoir, et qu'elle aperçoit réellement.

Ne remarquons-nous pas que les yeux, après avoir parcouru des corps menus et délicats, ne peuvent, sans une attention soutenue, les discerner clairement. Les corps, même les plus distincts à notre vue, si l'âme ne s'applique à les observer, restent pour elle aussi vagues que s'ils en étaient séparés par un immense intervalle. Est-il donc surprenant que l'âme, préoccupée des simu-

Præter quam quibus est in rebus deditus ipse?

Deinde adopinamur de signis maxima parvis :
Ac nos in fraudem induimus, frustramur et ipsi :
Fit quoque ut interdum non suppeditetur imago
Ejusdem generis ; sed fœmina quæ fuit ante,
In manibus vir tum factus videatur adesse :
Aut alia ex alia facies ætasque sequatur :
Quod ne miremur, sopor atque oblivia curant.
Istud in his rebus vitium vehementer et istum
Effugere errorem vitareque præmeditator,
Lumina ne facias oculorum clara creata,
Prospicere ut possimus ; et ut proferre viai
Proceros passus, ideo fastigia posse
Surarum ac feminum pedibus fundata plicari ;
Brachia tum porro validis ex apta lacertis
Esse, manusque datas utraque a parte ministras,
Ut facere ad vitam possimus, quæ foret usus.

Cetera de genere hoc inter quæcunque pretantur,
Omnia perversa præpostera sunt ratione ;
Nil ideo quoniam natum est in corpore, ut uti
Possemus ; sed quod natum est, id procreat usum :
Nec fuit ante videre oculorum lumina nata ;
Nec dictis orare prius quam lingua creata est ;
Sed potius longe linguæ præcessit origo
Sermonem ; multoque creatæ sunt prius aures,
Quam sonus est auditus ; et omnia denique membra
Ante fuere, ut opinor, eorum quam foret usus :
Haud igitur potuere utendi crescere causa.

lacres qui la frappent à l'instant même, laisse échapper l'essaim des autres images qui se pressent autour d'elle?

Souvent l'âme accroît l'étendue des simulacres, et son erreur nous abuse. Souvent aussi elle dénature leur forme et leur sexe. Ainsi, quand nos bras caressans enlacent une jeune beauté, un homme lui succède, et souvent elle est remplacée par un être dont l'âge et la figure sont bien différens. Ne nous en étonnons pas : le sommeil et l'oubli abandonnent l'esprit à son erreur.

Mais avant tout, il faut te signaler une erreur trop accréditée, te prémunir contre elle et la faire évanouir. Ne crois pas que le brillant éclat de tes yeux ait été préparé pour te faire discerner les objets [22]; que la jambe, liée à la cuisse mobile, ait reçu pour appui tes pieds légers afin de donner un libre essor à ta course; que tes bras musculeux et souples aient été placés à l'un et à l'autre côté de ton corps et terminés par une adroite main, pour devenir les protecteurs de ta vie et les ministres de tes besoins.

C'est ainsi qu'on a renversé l'enchaînement successif des causes et des effets. Non, les membres n'ont point été destinés à notre usage; mais leur forme invita à s'en servir. Le don de la vue n'a point précédé la formation des yeux : le langage n'a point devancé l'organe de la parole. Au contraire, la langue devança de bien loin les discours. Avant que l'art ait modulé des sons, les oreilles existaient, et chacun de nos organes précéda dès long-temps son usage. Ils n'ont donc pas été formés pour satisfaire à nos désirs.

At contra conferre manu certamina pugnæ,
Et lacerare artus, fœdareque membra crûore,
Ante fuit multo, quam lucida tela volarent:
Et volnus vitare prius Natura coegit,
Quam daret objectum parmai læva per artem:
Scilicet et fessum corpus mandare quieti
Multo antiquius est, quam lecti mollia strata;
Et sedare sitim prius est, quam pocula, natum:
Hæc igitur possunt utendi cognita causa
Credier, ex usu quæ sunt vitaque reperta;
Illa quidem seorsum sunt omnia, quæ prius ipsa
Nata, dedere suæ post notitiam utilitatis;
Quo genere inprimis sensus et membra videmus.
Quare etiam atque etiam procul est ut credere possis
Utilitatis ob officium potuisse creari.
Illud item non est mirandum, corporis ipsa
Quod natura cibum quærit quojusque animantis:
Quippe etenim fluere atque recedere corpora rebus
Multa modis multis docui; sed plurima debent
Ex animalibus iis, quæ sunt exercita motu;
Multaque per sudorem ex alto pressa feruntur;
Multa per os exhalantur, quum languida anhelant:
His igitur rebus rarescit corpus, et omnis
Subruitur natura; dolor quam consequitur rem:
Propterea capitur cibus, ut suffulciat artus,
Et recreet vires interdatus, atque patentem
Per membra ac venas ut amorem obturet edendi.

Humor item discedit in omnia, quæ loca cunque
Poscunt humorem; glomerataque multa vaporis

On combattit avec la main; on se déchira avec les ongles tranchans; on se souilla de sang, avant que la flèche brillante ne volât dans les airs; la Nature avait enseigné à éviter les blessures, avant que l'art n'ait suspendu au bras gauche du guerrier le bouclier protecteur. Le doux repos et la fatigue sont antérieurs aux lits et aux moelleux duvets. On étanchait la soif, avant que le ciseau n'ait arrondi les coupes. Ces découvertes, fruit du besoin et de l'expérience, on peut le croire, ont eu pour but notre jouissance. Mais il n'en est point ainsi de nos membres et de nos organes, dont l'usage n'a été déterminé que par leur forme, et tout atteste qu'ils n'ont point été officieusement offerts à nos besoins[23].

Tu t'étonnes peut-être que chaque être animé recherche de lui-même l'aliment que la Nature lui destine. Je t'ai déjà enseigné, que de tous les corps s'écoulent sans cesse d'innombrables corpuscules. Le mouvement, les travaux excitent surtout ces émanations. La sueur en expulse à grands flots de l'intérieur même du corps; la fatigue les excite et les chasse de la bouche haletante. Par ces chocs réitérés le corps est amoindri, ses forces sont abattues, et à cet épuisement succède la douleur. On éprouve alors le besoin de la nourriture; elle se répand, se dissémine dans tous les membres, les soutient, ranime les forces, et assouvit cet amour des alimens, qui avait dilaté les canaux de la machine entière.

Les breuvages à leur tour humectent leur passage. Ils apaisent les tourbillons de chaleur qui fermentaient dans

Corpora, quæ stomacho præbent incendia nostro,
Dissupat adveniens liquor ac restinguit, ut ignem,
Urere ne possit calor amplius aridus artus.
Sic igitur tibi anhela sitis de corpore nostro
Abluitur, sic expletur jejuna cupido.
Nunc quî fiat uti passus proferre queamus,
Quum volumus, varieque datum sit membra movere,
Et quæ res tantum hoc oneris protrudere nostri
Corporis insuerit, dicam; tu percipe dicta.
Dico, animo nostro primum simulacra meandi
Accidere, atque animum pulsare, ut diximus ante.
Inde voluntas fit; neque enim facere incipit ullam
Rem quisquam, quam mens providit, quid velit, ante:
At, quod providet, illius rei constat imago:
Ergo animus quum sese ita commovet, ut velit ire
Inque gredi, ferit extemplo, quæ in corpore toto
Per membra atque artus, animai dissita vis est;
Et facile est factu, quoniam conjuncta tenetur:
Inde ea proporro corpus ferit, atque ita tota
Paulatim moles protruditur atque movetur.
Præterea tum rarescit quoque corpus, et aer,
Scilicet ut debet, qui semper mobilis exstat,
Per patefacta venit penetratque foramina largus;
Et dispergitur ad partes ita quasque minutas
Corporis: hinc igitur rebus fit utrinque duabus,
Corpus uti, ut navis velis ventoque, feratur.
Nec tamen illud in his rebus mirabile constat,
Tantula quod tantum corpus corpuscula possint
Contorquere, et onus totum convertere nostrum:
Quippe etenim ventus, subtili corpore tenuis,

les entrailles : leur liquide fraîcheur éteint le foyer dévorant qui consumait les membres. Tu vois ainsi comment s'éteint la soif haletante et s'apaise le pressant aiguillon de la faim.

Mais comment pouvons-nous, au gré de nos désirs, ajouter des pas à nos pas, et imprimer à nos membres des mouvemens si divers? Quelle puissance secrète s'est accoutumée à mouvoir, à diriger la masse de notre corps? Sois attentif, je le révèle. Il faut, je le répète, le concours des simulacres destinés à agir sur l'âme; ils la frappent, de là naît la volonté : car toute action ne se détermine qu'au signal de la volonté, et pour connaître l'objet vers lequel la pensée se porte, la présence du simulacre émané de cet objet est indispensable. L'esprit ainsi excité au mouvement se communique aussitôt à l'âme répandue dans tous les membres. Leur intimité rend cette communication facile. Le choc reçu par l'âme se répercute dans tout le corps, qui commence à se mouvoir; il s'agite progressivement. Le corps se raréfie aussitôt, et l'air, toujours mobile, s'infiltre dans tous ses canaux, les remplit à grands flots, frappe les molécules les plus déliées, et pénètre jusqu'aux moindres conduits. Ainsi, le corps est entraîné par l'âme et par l'air, comme un vaisseau par la voile et les vents.

Ne sois pas surpris que les corpuscules aussi légers puissent agiter et pousser à leur gré la masse entière de nos corps. Ne vois-tu pas le vent, ce fluide si subtil, pour faire voler un immense vaisseau déployer une force im-

Trudit agens magnam magno molimine navim;
Et manus una regit quantovis impete euntem;
Atque gubernaclum contorquet quolibet unum :
Multaque per trochleas et tympana pondere magno
Commovet, atque levi sustollit machina nisu.
Nunc quibus ille modis somnus per membra quietem
Inriget, atque animi curas e pectore solvat,
Suavidicis potius, quam multis versibus, edam :
Parvus ut est cycni melior canor, ille gruum quam
Clamor, in ætheriis dispersus nubibus Austri.
Tu, mihi da tenues aures, animumque sagacem,
Ne fieri negites, quæ dicam, posse; retroque
Vera repulsanti discedas pectore dicta;
Tutemet in culpa quum sis, ne cernere possis.

Principio, somnus fit, ubi est distracta per artus
Vis animæ, partimque foras ejecta recessit,
Et partim contrusa magis concessit in altum :
Dissolvuntur enim tum demum membra fluuntque :
Nam dubium non est, animai quin opera sit
Sensus hic in nobis; quem quum sopor impedit esse,
Tum nobis animam perturbatam esse putandum est,
Ejectamque foras; non omnem, namque jaceret
Æterno corpus perfusum frigore lethi :
Quippe ubi nulla latens animai pars remaneret
In membris, cinere ut multa latet obrutus ignis,
Unde reconflari sensus per membra repente
Possit, ut ex igni cæco consurgere flamma.
Sed quibus hæc rebus novitas confletur, et unde

mense? le faible bras du pilote guide sa course la plus rapide; un seul gouvernail le dirige à son gré; et ne voyons-nous pas la poulie et de frêles rouages soulever sans efforts les plus énormes fardeaux!

Maintenant apprenons comment le sommeil verse le repos dans nos membres [24], et chasse, du fond de nos cœurs, les noirs soucis. J'emploierai moins la multitude des vers que leur mélodieuse suavité : le chant rapide du cygne est préférable aux cris longs et perçans, dont la grue fait retentir les plaines éthérées. Et toi, prête ici une oreille attentive et un esprit recueilli, afin que tu ne puisses méconnaître l'évidence elle-même; et qu'en repoussant avec obstination les accens de la vérité sortie de mon cœur, tu n'épaississes, par ta faute, le bandeau qui couvrirait tes yeux.

Le sommeil arrive quand l'essence de l'âme se divise dans les membres, et qu'une partie d'elle-même s'échappe au dehors, tandis que l'autre s'agglomère intérieurement: chaque membre se délie et flotte mollement. On n'en peut douter : sans l'âme le sentiment n'existe pas, et quand il semble éteint par le sommeil, tout nous atteste que l'âme troublée s'échappe de son vaisseau, non pas tout entière, car le froid éternel de la mort glacerait nos membres; ils ne conserveraient plus une seule étincelle de l'âme qui, pareille au feu caché sous la cendre, en rallumerait la flamme.

Mais je dois te révéler les causes de ce nouvel état,

Perturbari anima, et corpus languescere possit,
Expediam : tu fac ne ventis verba profundam.

Principio, externa corpus de parte necessum est,
Aeriis quoniam vicinum tangitur auris,
Tundier, atque ejus crebro pulsarier ictu :
Proptereaque fere res omnes, aut corio sunt,
Aut seta, aut conchis, aut callo, aut cortice tectæ :
Interiorem etiam partem spirantibus aer
Verberat hic idem quum ducitur atque reflatur.
Quare utrinque seeus quum corpus vapulet, et quum
Perveniant plagæ per parva foramina nobis
Corporis ad primas partes, elementaque prima ;
Fit quasi paulatim nobis per membra ruina :
Conturbantur enim posituræ principiorum
Corporis atque animi sic, ut pars inde animai
Ejiciatur, et introrsum pars abdita cedat ;
Pars etiam distracta per artus, non queat esse
Conjuncta inter se, nec motu mutua fungi :
Inter enim sepit aditus Natura viasque :
Ergo sensus abit mutatis motibus alte :
Et quoniam non est, quasi quod suffulciat artus,
Debile fit corpus, languescunt omnia membra,
Brachia palpebræque cadunt, poplitesque procumbunt.
Deinde cibum sequitur somnus ; quia quæ facit aer,
Hæc eadem cibus, in venas dum diditur omnes,
Efficit ; et multo sopor ille gravissimus exstat,
Quem satur aut lassus capias, quia plurima tum se
Corpora conturbant magno contusa labore :
Fit ratione eadem conjectus porro animai

et d'où naissent le désordre de l'âme et cette langueur des sens. Deviens attentif, et fais que mes paroles ne soient pas abandonnées aux vents.

La surface de tous les corps, livrée sans cesse au contact de l'air, doit donc éprouver ses fréquentes impressions : aussi, presque tous les êtres en butte à ces chocs s'enveloppent de pellicules, de duvets, de coquilles, d'écorces et de tissus membraneux. L'intérieur même des corps est ainsi agité par le flux et le reflux de l'air, qu'il attire et chasse tour-à-tour en respirant. Le corps, heurté en tous sens par ce choc qui l'agite, et qui pénètre dans ses pores jusqu'au siège des élémens constitutifs ; le corps, d'assauts en assauts, se prépare insensiblement à la destruction : les principes de l'esprit et des sens se déplacent ; une part de l'âme est bannie, l'autre se réfugie intérieurement ; une troisième, disséminée dans tous les membres, ne peut plus se réunir, ni porter son tribut au concert de la vie : la nature à son essor ferme tous les conduits. Dans cet orageux désordre, le sentiment s'exile ; le corps privé de soutiens languit ; les membres chancellent, les jarrets fléchissent, les bras tombent, les paupières se closent.

Le sommeil succède au repas ; car le corps, au lieu d'air, reçoit les alimens liquéfiés dans ses veines, et l'effet en est semblable : le sommeil même est plus profond, s'il naît de la fatigue ou du faix des alimens. En effet, tout effort pénible désordonne les élémens, refoule l'âme plus profondément dans le corps, l'en chasse à

Altior, atque foras ejectus largior ejus,
Et divisior inter se ac distractior intus.
Et quoi quisque fere studio devinctus adhæret,
Aut quibus in rebus multum sumus ante morati,
Atque in qua ratione fuit contenta magis mens;
In somnis eadem plerumque videmur obire:
Causidici causas agere, et componere leges;
Induperatores pugnare, ac prœlia obire;
Nautæ contractum cum ventis cernere bellum;
Nos agere hoc autem, et naturam quærere rerum
Semper, et inventam patriis exponere chartis.
Ceterea sic studia atque artes plerumque videntur
In somnis animos hominum frustrata tenere.
Et quicunque dies multos ex ordine ludis
Assiduas dederunt operas, plerumque videmus,
Quum jam destiterint ea sensibus usurpare,
Reliquas tamen esse vias in mente patentes,
Qua possint eadem rerum simulacra venire:
Permultos itaque illa dies eadem obversantur
Ante oculos, etiam vigilantes ut videantur
Cernere saltantes, et mollia membra moventes,
Et citharæ liquidum carmen, chordasque loquentes
Auribus accipere, et consessum cernere eumdem,
Scenaique simul varios splendere decores:
Usque adeo magni refert studium atque voluntas,
Et quibus in rebus consuerint esse operati
Non homines solum, sed vero animalia cuncta.
Quippe videbis equos fortes, quum membra jacebunt
In somnis, sudare tamen spirareque sæpe,
Et quasi de palma summas contendere vires,

flots impétueux, l'entraîne et la dissout plus complètement.

Les objets de nos plus habituelles méditations, qui nous captivent davantage[25], et qui exercent le plus la contention de l'esprit, sont aussi ceux qui nous préoccupent le plus constamment dans le sommeil[26]. En songe, l'orateur prête à sa cause la puissance des lois; le guerrier médite des assauts et livre des combats; le pilote s'abandonne à la lutte des tempêtes; et moi-même, en songe, je ne quitte point ma lyre : je continue d'explorer la nature et d'en révéler les mystères à ma patrie. Ainsi, les arts et l'étude dans l'illusion des songes reviennent charmer leurs adorateurs.

Si, durant quelques jours, nous sommes assidus spectateurs des jeux de la scène; lorsqu'ils ont cessé de frapper nos sens, nous les voyons encore : leurs simulacres s'introduisent encore en nous, et s'ouvrent de libres issues jusqu'à notre âme. Pendant long-temps ces objets nous poursuivent : en veillant, nous voyons le danseur bondir et déployer ses membres assouplis; la suave harmonie du luth, la vibration des cordes éloquentes caressent notre oreille, et la foule des spectateurs, la pompeuse variété des ornemens de la scène, se déroulent à nos regards : tant l'habitude, les goûts et les penchans exercent de pouvoir, non-seulement sur les hommes, mais sur les brutes elles-mêmes!

Vois-tu ces coursiers fougueux, dont les membres sont engourdis par le sommeil? cependant ils écument de sueur, ils soufflent tout haletans; leurs muscles sont

Tunc quasi carceribus patefactis sæpe quiete.

Venantumque canes, in molli sæpe quiete,
Jactant crura tamen subito, vocesque repente
Mittunt et crebras reducunt naribus auras,
Ut vestigia si teneant inventa ferarum :
Expergefactique sequuntur inania sæpe
Cervorum simulacra, fugæ quasi dedita cernant;
Donec discussis redeant erroribus ad se.

At consueta domi catulorum blanda propago
Degere, sæpe levem ex oculis volucremque soporem
Discutere, et corpus de terra conripere instant,
Proinde quasi ignotas facies atque ora tuantur.
Et quam quæque magis sunt aspera semina eorum,
Tum magis in somnis eadem sævire necessum est.

At variæ fugiunt volucres, pennisque repente
Sollicitant divum, nocturno tempore, lucos,
Accipitres somno in leni si prœlia pugnasque
Edere sunt persectantes, visæque volantes.

Porro hominum mentes magnis quæ motibus edunt?
Magna etenim sæpe in somnis faciuntque geruntque;
Reges expugnant, capiuntur, prœlia miscent,
Tollunt clamores, quasi si jugulentur ibidem;
Multi depugnant, gemitusque doloribus edunt,
Et quasi pantheræ morsu sævive leonis
Mandantur, magnis clamoribus omnia complent;

tendus, comme si; dans leur repos, ils rassemblaient toutes leurs forces pour disputer le prix, comme si la carrière s'ouvrait à leur rapidité [27].

Souvent, dans un doux sommeil, les chiens, intrépides compagnons du chasseur, agitent leurs membres, tout-à-coup exhalent des cris retentissans; leurs narines hument fréquemment l'air, et semblent interroger la trace de leur proie; et, souvent arrachés au sommeil, ils s'élancent vers l'image des cerfs, qu'ils croient voir fuir devant eux, jusqu'à ce qu'ils soient désabusés d'une erreur qu'ils regrettent.

Vois ce vigilant et caressant gardien de nos toits : il chasse tout-à-coup le sommeil léger qui voltigeait sur ses paupières : son corps agile, élancé de la terre, se dresse; attentif, il croit voir la figure suspecte d'un inconnu. Plus les élémens des simulacres ont de rudesse, plus ils sont anguleux, plus ils nous tourmentent en songe.

Mais la foule des oiseaux fuit et va à tire d'aile, dans l'ombre de la nuit, implorer l'épaisseur des bois sacrés, lorsque, dans un doux sommeil, ils ont vu l'avide vautour leur préparer un combat terrible, ou se précipiter sur eux d'un vol rapide.

Et de quels mouvemens impétueux l'âme des humains n'est-elle point agitée pendant le sommeil! que de vastes desseins naissent et s'accomplissent en un moment! Là, vous devenez le maître ou l'esclave d'un roi; on se livre au combat; on exhale des cris affreux, comme si l'on vous égorgeait; souvent on se débat, renversé sur la terre. Il en est qui, gémissant de douleur, remplissent l'air de

Multi de magnis per somnum rebu' loquuntur,
Indicioque sui facti persæpe fuere;
Multi mortem obeunt; multi de montibus altis
Se quasi præcipitent ad terram corpore toto,
Exterrentur, et ex somno, quasi mentibu' capti,
Vix ad se redeunt, permoti corporis æstu.
Flumen item sitiens, aut fontem propter amœnum
Adsidet, et totum prope faucibus occupat amnem:
Pusi sæpe lacum propter, se, ac dolia curta,
Somno devincti, credunt extollere vestem:
Totius humorem saccatum ut corpori' fundant;
Quum Babylonica magnifico splendore rigantur.

Tum quibus ætatis freta primitus insinuantur,
Semen ubi ipsa dies membris matura creavit,
Convenient simulacra foris e corpore quoque,
Nuntia præclari voltus pulchrique coloris;
Qui ciet inritans loca turgida semine multo,
Ut, quasi transactis sæpe omnibu' rebu', profundant
Fluminis ingentes fluctus, vestemque cruentent.
Sollicitatur id in nobis, quod diximus ante,
Semen, adulta ætas quum primum roborat artus:
Namque alias aliud res commovet atque lacessit;
Ex homine humanum semen ciet una hominis vis:
Quod simul atque suis ejectum sedibus exit
Per membra atque artus, decedit corpore toto
In loca conveniens nervorum certa, cietque
Continuo partes genitales corporis ipsas;
Inritata tument loca semine, fitque voluntas

cris, comme si la dent tranchante du lion ou de la panthère leur déchirait le sein. Les uns, se livrant en songe à de graves entretiens, se trahissent par d'imprudens aveux; d'autres se voient traîner au supplice. Ceux-ci, du haut d'un mont escarpé, se sentent précipiter dans un abîme; de tout leur poids ils tombent,... ils s'éveillent à peine rendus à eux-mêmes, et dans leur cœur palpitant demeure un long effroi. Au bord d'un fleuve, ou d'une source limpide, cet homme altéré se penche; sans assouvir sa soif, il aspire à longs traits d'intarissables flots. Liés par le sommeil, ces enfans, croyant s'approcher du vase accoutumé, et soulever leurs riches vêtemens, s'abandonnent au vil besoin qui les presse, et souillent innocemment les brillans tissus que Babylone a colorés.

Mais quand les premiers feux de l'adolescence pétillent dans leurs cœurs; quand la Nature a mûri dans leurs jeunes membres le suc générateur, les simulacres émanés en foule de tous les corps brillans de fraîcheur et de beauté les poursuivent, irritent leurs désirs; le nectar de l'amour bouillonne, franchit sa limite, et leurs vêtemens sont inondés de flots voluptueux.

Oui, ce n'est qu'au temps où l'adolescence a développé nos corps, que le fluide créateur abonde et s'épanche. Chacun de nos organes est excité par la sympathie des objets qui l'entourent : l'organe des plaisirs n'est enflammé que par les formes humaines. Dès que le nectar fécond, échappé de ses réservoirs, se répand dans les membres, se précipite vers les conduits destinés à son cours, et abreuve le siège même de la volupté, soudain les vaisseaux tendus se gonflent à la fois; irrités, ils de-

Ejicere id, quo se contendit dira libido;
Idque petit corpus mens, unde est saucia amore:
Namque omnes plerumque cadunt in volnus, et illam
Emicat in partem sanguis, unde icimur ictu,
Et si cominus est, hostem ruber occupat humor.

Sic igitur, Veneris qui telis accipit ictum,
Sive puer membris muliebribus hunc jaculatur,
Seu mulier toto jactans e corpore amorem,
Unde feritur, eo tendit, gestitque coire,
Et jacere humorem in corpus de corpore ductum:
Namque voluptatem præsagit multa cupido:
Hæc Venus est nobis, hinc autem est nomen amoris:
Hinc illæ primum Veneris dulcedinis in cor
Stillavit gutta, et successit fervida cura;
Nam si abest quod ames, præsto simulacra tamen sunt
Illius, et nomen dulce obversatur ad aures.
Sed fugitare decet simulacra, et pabula amoris
Absterrere sibi, atque alio convertere mentem,
Et jacere humorem conlectum in corpora quæque,
Nec retinere semel conversum unius amore;
Et servare sibi curam certumque dolorem:
Ulcus enim vivescit et inveterascit alendo;
Inque dies gliscit furor, atque ærumna gravescit;
Si non prima novis conturbes volnera plagis,
Volgivagaque vagus Venere ante recentia cures,
Aut alio possis animi traducere motus.

Nec Veneris fructu caret is qui vitat amorem;
Sed potius, quæ sunt sine pœna, commoda sumit;

mandent à s'épancher. Le désir a fait son choix, et s'élance ardemment sur l'auteur de sa brûlante blessure: une guerre active, un combat amoureux s'allume; les coups répondent aux coups; on s'approche, on frémit, des pleurs coulent, une ennemie succombe, et le vainqueur téméraire ensanglante sa lubrique victoire.

Ainsi, lorsque Vénus nous a blessés de ses traits, soit en empruntant les charmes d'un adolescent, soit en faisant briller la volupté sur le corps ravissant d'une femme, notre cœur s'élance à son tour vers l'objet d'où le coup est parti; il veut s'unir à lui, et l'inonder de flots amoureux. Voilà Vénus! voilà l'origine de ce nom d'amour, et la source de cette suave rosée, qui filtre goutte à goutte au fond du cœur enivré de délices, et devient bientôt un océan de douleurs : car si l'objet aimé est absent, son image assiège, captive notre âme, et son doux nom résonne sans cesse à notre oreille.

Ah! fuyons ces simulacres dangereux : écartons loin de nous les perfides alimens de l'amour, appelons d'autres idées dans notre âme. Qu'un heureux partage ne nous laisse point épancher tous les flots du plaisir sur un unique objet, et bannisse ainsi les tourmens d'une exclusive ardeur. La plaie de l'amour vit et se creuse dès qu'on la nourrit : sa fureur toujours croissante est féconde en tourmens; elle s'embrase sans cesse, si par une nouvelle blessure chaque blessure remplacée ne s'affaiblit tour-à-tour; si une tendresse volage n'efface la première trace du mal et ne donne un nouvel aliment aux caprices du cœur.

Mais, en réprimant l'amour, se prive-t-on des doux fruits de la volupté? Ah! plutôt on recueille ses charmes

Nam certa et pura est sanis magis inde voluptas,
Quam miseris; etenim potiundi tempore in ipso,
Fluctuat incertis erroribus ardor amantum;
Nec constat quid primum oculis manibusque fruantur;
Quod petiere, premunt arcte, faciuntque dolorem
Corporis, et dentes illidunt sæpe labellis,
Osculaque adfigunt, quia non est pura voluptas;
Et stimuli subsunt, qui instigant lædere idipsum,
Quodcunque est, rabies unde illæ germina surgunt:
Sed leviter pœnas frangit Venus inter amorem,
Blandaque refrenat morsus admista voluptas.

Namque in eo spes est, unde est ardoris origo,
Restingui quoque posse ab eodem corpore flammam:
Quod fieri contra coram Natura repugnat;
Unaque res hæc est, quojus quam pluria habemus,
Tam magis ardescit dira cuppedine pectus:
Nam cibus atque humor membris adsumitur intus,
Quæ quoniam certas possunt obsidere partes,
Hoc facile expletur laticum frugumque cupido;
Ex hominis vero facie pulchroque colore,
Nil datur in corpus præter simulacra fruendum
Tenuia, quæ vento spes raptat sæpe misella.
Ut bibere in somnis sitiens quum quærit, et humor
Non datur, ardorem in membris qui stinguere possit;
Sed laticum simulacra petit, frustraque laborat,
In medioque sitit torrenti flumine potans.
Sic in amore Venus simulacris ludit amantes;
Nec satiare queunt spectando corpora coram;
Nec manibus quidquam teneris abradere membris

en évitant ses peines : la volupté est le partage de l'esprit libre et ferme, et fuit ces forcenés dont les ardeurs flottent incertaines; qui, dans l'ivresse de l'amour, ne savent quels attraits ils doivent livrer à l'avidité de leurs mains et de leurs regards; qui, dans l'étreinte de leur fureur lubrique, semblent courroucés, fatiguent l'objet de leur désir, et, d'une dent frémissante, impriment sur sa lèvre des baisers douloureux. Non, leur volupté n'est pas pure; ils sont irrités, par des aiguillons secrets, contre l'auteur de cette ardeur frénétique : mais Vénus amortit le trait dans le sanctuaire du plaisir, et répand sur la blessure le doux nectar de la volupté.

Oui, l'insatiable amant espère qu'à la source même de sa brûlante ardeur il pourra en éteindre la flamme : mais la Nature répugne à des résultats si opposés. L'amour est l'unique désir qui s'irrite par la jouissance. La faim et la soif s'apaisent aisément, parce que les breuvages et les sucs des alimens se distribuent dans nos membres et font partie d'eux-mêmes; mais un visage charmant, un teint brillant de fraîcheur n'introduisent en nous que de légers simulacres, qu'un stérile espoir soudain emporté par le vent. Tel, dans le sommeil, un homme consumé par la soif cherche vainement l'onde qui peut éteindre l'ardeur de son sein; il tend ses lèvres avides au simulacre d'un limpide ruisseau, il s'épuise en vains efforts, et succombe, dévoré par la soif au milieu de cette onde trompeuse. Ainsi, par de fugitifs simulacres, Vénus se joue des amans : l'aspect des formes enchanteresses les embrase et ne les rassasie pas; leurs mains avides parcourent les plus secrets appas, et, sans pouvoir en dé-

Possunt, errantes incerti corpore toto.

Denique, quum membris conlatis, flore fruuntur
Ætatis, quum jam præsagit gaudia corpus,
Atque in eo est Venus, ut muliebria conserat arva;
Adfigunt avide corpus, junguntque salivas
Oris, et inspirant pressantes dentibus ora.
Nequicquam : quoniam nihil inde abradere possunt;
Nec penetrare, et abire in corpus corpore toto :
Nam facere interdum id velle, et certare videntur;
Usque adeo cupide Veneris compagibus hærent,
Membra voluptatis dum vi labefacta liquescunt.
Tandem ubi se rupit nervis conlecta cupido,
Parva fit ardoris violenti pausa parumper;
Inde redit rabies eadem, et furor ille revisit,
Quum sibi, quod cupiant ipsi, contingere quærunt;
Nec reperire malum id possunt quæ machina vincat;
Usque adeo incerti tabescunt volnere cæco.

Adde quod absumunt vires, pereuntque labore;
Adde quod alterius sub nutu degitur ætas;
Labitur interea res, et vadimonia fiunt;
Languent officia, atque ægrotat fama vacillans;
Unguenta et pulchra in pedibus Sicyonia rident :
Scilicet et grandes viridi cum luce smaragdi
Auro inclúduntur, teriturque thalassina vestis
Assidue, et Veneris sudorem exercita potat.
Et bene parta patrum fiunt anademata, mitræ;
Interdum in pallam, ac Melitensia Œaque vertunt :
Eximia veste et victu convivia, ludi,

tacher la moindre portion, elles errent incertaines sur un corps voluptueux.

Et, lorsque, dans la fleur de l'âge, deux amans réunis frémissent aux brûlans accès du plaisir, lorsque Vénus descendue dans leurs corps va semer le champ de la maternité, leurs membres s'entrelacent; sur leurs lèvres humides que presse une dent amoureuse, leurs âmes se cherchent et se confondent. Mais la nature ne permet pas cette intime fusion; leurs corps, l'un dans l'autre, ne peuvent se fondre tout entiers : car tel est le but de leurs ardens efforts; tant Vénus les enlace étroitement, tandis que leurs membres palpitans au choc brûlant du plaisir[28] se résolvent en sucs voluptueux; enfin, quand l'amour a rompu la barrière de ses flots jaillissans, sa violente ardeur se calme un moment, mais elle se rallume avec une fureur insatiable, toujours trompée dans son but, elle ne peut trouver aucun moyen de triompher de son mal : les amans dans leur incertitude sont consumés par une secrète blessure.

Ajoutez à ces tourmens la fatigue du vice; ajoutez une vie courbée sous un joug ignominieux, une fortune détruite, la dette rongeuse, les devoirs oubliés, un honneur malade et chancelant. On prodigue les parfums, on fait briller à ses pieds l'élégante chaussure de Sicyone; les émeraudes les plus grandes et du vert le plus éclatant sont enchâssées dans l'or, et les tissus les plus précieux[29], prodigués dans les joutes du plaisir, s'usent en étanchant la sueur amoureuse. Les voluptueux convertissent les biens de leurs ancêtres en voiles, en ornemens, en meubles somptueux; ils les transfor-

Pocula crebra, unguenta, coronæ, serta parantur:
Nequicquam, quoniam medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat:
Aut quod conscius ipse animus se forte remordet,
Desidiose agere ætatem, lustrisque perire;
Aut quod in ambiguo verbum jaculata reliquit,
Quod cupido adfixum cordi vivescit, ut ignis;
Aût nimium jactare oculos, aliumve tueri
Quod putat, in voltuque videt vestigia risus.

Atque in amore mala hæc proprio, summeque secundo
Inveniuntur; in adverso vero atque inopi sunt,
Prendere quæ possis oculorum lumine aperto,
Innumerabilia; ut melius vigilare sit ante,
Qua docui ratione, cavereque ne inlaqueeris:
Nam vitare, plagas in Amoris ne laciamur,
Non ita difficile est, quam captum retibus ipsis
Exire, et validos Veneris perrumpere nodos.
Et tamen implicitus quoque possis, inque peditus
Effugere infestum, nisi tute tibi obvius obstes,
Et prætermittas animi vitia omnia primum,
Tum quæ corpori' sunt ejus, quam percupis, ac vis:
Nam hoc faciunt homines plerumque cupidine cæci;
Et tribuunt ea, quæ non sunt his commoda vere:
Multimodis igitur pravas turpesque videmus
Esse in deliciis, summoque in honore vigere:
Atque alios alii inrident, Veneremque suadent

ment en parures de débauches, de festins et de jeux. Ils respirent de suaves parfums, ils se parent de guirlandes et de couronnes; mais, du milieu même de la source des plaisirs surgit l'amertume, et l'épine déchirante sort du sein brillant des fleurs[30]. Soit que le remords crie au fond du cœur, et leur reproche des jours oisifs et honteusement perdus; soit qu'un mot équivoque, échappant de la bouche d'une amante comme un trait déchirant, pénètre dans leur âme et s'y conserve pareil au feu qui s'accroît sous la cendre; soit que la défiance jalouse épie dans des regards distraits un éclair pour un rival, ou surprenne, sur des lèvres trompeuses, un souris ironique.

Ah! si tant de peines accompagnent l'amour fortuné, les innombrables tourmens d'un amour sans succès ne frappent-ils point tous les yeux? il faut donc, je le répète, veiller sur soi-même, refréner ses désirs, et se prémunir contre les pièges de l'Amour: car il est plus aisé de les éviter, que de s'en affranchir quand ils nous ont captivés, et de rompre les chaînes dont Vénus nous accable.

Quoique enlacé dans le piège fatal, l'homme pourrait encore s'y soustraire, si lui-même n'y précipitait ses pas, s'il ne fermait les yeux sur les vices de l'âme et du corps de l'objet qui l'asservit. L'aveugle délire des amans enfante des perfections imaginaires; leur cœur séduit transforme en beautés, en vertus, les difformités et les vices. En vain ils se prodiguent une mutuelle et mordante ironie, ils se conseillent alternativement de conjurer Vénus de les affranchir de leurs nœuds avi-

Ut placent, quoniam fœdo adflictantur amore;
Nec sua respiciunt miseri mala maxima sæpe.
Nigra, ΜΕΛΊΧΡΟΟΣ est: immunda et fœtida, ΆΚΟΣΜΟΣ
Cæsia, ΠΑΛΛΆΔΙΟΝ· nervosa et lignea, ΔΟΡΚΆΣ·
Parvola, pumilio, ΧΑΡΊΤΩΝ ΊΑ, tota merum sal:
Magna atque immanis, ΚΑΤΆΠΛΗΞΙΣ, plenaque honoris:
Balba, loqui non quit, ΤΡΑΥΛΊΖΕΙ· muta, pudens est:
At flagrans, odiosa, loquacula, ΛΑΜΠΆΔΙΟΝ fit:
ΙΞΧΝÒΝ ΈΡΩΜΈΝΙΟΝ tum fit, quum vivere non quit
Præ macie: ΡΑΔΙΝΗ vero est, jam mortua tussi:
At gemina et mammosa, Ceres est ipsa ab Iaccho:
Simula, ΣΙΛΗΝΗ, ac satyra est: labiosa, ΦΊΛΗΜΑ.
Cetera de genere hoc, longum est, si dicere coner.

Sed tamen esto jam quantovis oris honore,
Quoi Veneris membris vis omnibus exoriatur:
Nempe aliæ quoque sunt; nempe hac sine viximus ante;
Nempe eadem facit, et scimus facere omnia turpi;
Et miseram tetris se suffit odoribus ipsa,
Quam famulæ longe fugitant, furtimque cachinnant.

At lacrymans exclusus amator limina sæpe
Floribus et sertis operit, postesque superbos
Unguit amaracino, et foribus miser oscula figit:
Quem si, jam admissum, venientem offenderit aura

lissans, et le plus implacable censeur ne voit pas que lui-même est le plus coupable[31]. Chacun embellit les défauts de son idole : la noire est une brune piquante[32]. L'immonde négligente dédaigne la parure. La louche est l'image de Pallas. La maigre, aux nerfs saillans, une biche légère. La petite, la naine, l'une des Grâces, une beauté, une perfection sans mélange. La taille colossale, sans altération, a de la noblesse et de la dignité. Celle qui balbutie des mots inachevés, c'est la modestie qui bégaie. La muette est la pudeur même. La querelleuse, ardente et loquace, est une flamme qui pétille sans cesse. Une maigreur qui semble ne plus appartenir à la vie, offre les traces d'un brûlant amour. Celle dont la toux est mortelle devient une beauté languissante. D'énormes mamelles sont les appas de l'amante de Bacchus. Le nez court promet la volupté. La lèvre épaisse appelle le baiser. Mais où m'arrêter, si je tentais de retracer toutes les illusions de l'amour?

Eh bien, j'y consens : ton amante mérite les éloges de ta bouche. Tout son corps voluptueux exerce la puissance des attraits de Vénus; mais n'en est-il pas d'autres aussi parfaites, et tes jours coulaient-ils sans charmes avant de la connaître? oublies-tu que, comme la plus difforme, elle subit les infirmités de la vie; que, souvent, son souffle corrompu l'infecte elle-même, et que ses suivantes s'échappent pour exhaler loin d'elle leur rire satirique.

Cependant, l'amant à qui sa demeure est interdite, vient suspendre des guirlandes de fleurs sur sa porte dédaigneuse : il y brûle des parfums, et, plaintif, il imprime ses baisers sur le seuil; mais s'il parvient à le

Una modo, causas abeundi quærat honestas;
Et meditata diu cadat alte sumpta querela;
Stultitiæque ibi se damnet, tribuisse quod illi
Plus videat, quam mortali concedere par est.
Nec Veneres nostras hoc fallit; quo magis ipsæ
Omnia summopere hos vitæ postscenia celant,
Quos retinere volunt, adstrictosque esse in amore;
Nequicquam; quoniam tu animo tamen omnia possis
Protrahere in lucem, atque omnes anquirere nisus:
Et si bello animo est, et non odiosa, vicissim
Prætermittet te humanis concedere rebus.

Nec mulier semper ficto suspirat amore;
Quæ complexa viri corpus cum corpore jungit,
Et tenet adsuctis humectans oscula labris:
Non facit ex animo sæpe, et communia quærens
Gaudia, sollicitat spatium decurrere amoris:
Nec ratione alia volucres, armenta, feræque,
Et pecudes, et equæ maribus subsidere possent;
Si non, ipsa quod illorum subat, ardet abundans
Natura, et Venerem salientum læta retractat.

Nonne vides etiam, quos mutua sæpe voluptas
Vinxit, ut in vinclis communibus excrucientur?
In triviis non sæpe canes discedere aventes,
Divorsi cupide summis ex viribu' tendunt,
Quum interea validis Veneris compagibus hærent?

franchir, l'illusion s'évanouit : l'air qu'il respire blesse ses sens, il médite une adroite retraite; soudain il oublie ses plaintes amoureuses méditées si long-temps, il s'accuse de folie, et ne conçoit pas comment il supposait à la faiblesse humaine ces perfections que la nature ne lui départit pas. Aussi les prêtresses des amours ne s'abusent point : aux amans qu'elles veulent attirer dans leurs chaînes, elles cachent avec art les arrière-scènes de la vie; mais l'imagination porte sa clarté dans ces mystères : active, elle en pénètre les plus profonds secrets. Tandis que la femme, dont l'esprit est facile et complaisant, vous permet elle-même d'acquitter les tributs que l'humanité vous impose.

Oui, les soupirs d'une femme sont quelquefois exempts de feinte; lorsque, pressant contre son sein le sein de son amant, elle l'étreint avec ivresse; lorsque, sur la bouche qu'elle aime, ses lèvres humides s'abreuvent de volupté : son ardeur est sincère; heureuse de faire partager à son amant le plaisir qu'elle éprouve, elle l'excite à fournir la course de l'amour. C'est ainsi que la femelle des légers oiseaux, des monstres féroces, des troupeaux et du fier coursier succombe avec docilité aux ardeurs de son époux; car le bouillonnement du désir livre un sexe timide à la douce réaction des ébats amoureux.

Ne vois-tu pas les êtres unis par une mutuelle ardeur, tourmentés en secret dans leurs communs liens? vois ces chiens lascifs au détour des chemins; par des efforts opposés, ils tentent de se désunir, mais ils resserrent encore plus les liens puissans de l'amour. En serait-il

Quod facerent nunquam, nisi mutua gaudia nossent,
Quæ lacere in fraudem possent, vinctosque tenere:
Quare etiam atque etiam, ut dico, est communi' voluptas.

Et commiscendo quum semen forte virili
Fœmina commulxit subita vi, conripuitque;
Tum similes matrum materno semine fiunt,
Ut patribus patrio; sed quos utriusque figuræ
Esse vides juxtim, miscentes volta parentum,
Corpore de patrio et materno sanguine crescunt;
Semina quum Veneris stimulis excita per artus
Obvia conflixit conspirans mutuus ardor,
Et neque utrum superavit eorum, nec superatum est.
Fit quoque, ut interdum similes existere avorum
Possint, et referant proavorum sæpe figuras,
Propterea, quia multa modis primordia multis
Mista suo celant in corpore sæpe parentes,
Quæ patribus patres tradunt, a stirpe profecta;
Inde Venus varia producit sorte figuras;
Majorumque refert voltus, vocesque, comasque;
Quandoquidem nihilo minus hæc de semine certo
Fiunt, quam facies et corpora membraque nobis.
Et muliebre oritur patrio de semine sæclum;
Maternoque mares existunt corpore creti:
Semper enim partus duplici de semine constat;
Atque, utri simile est magis id, quodcunque creatur,
Ejus habet plus parte æqua; quod cernere possis,
Sive virûm soboles, sive est muliebris origo.
Nec divina satum genitalem numina quoiquam
Absterrent, pater a natis ne dulcibus unquam

ainsi sans l'attrait impérieux d'un plaisir mutuel, qui les précipite dans le piège et les retient captifs. Il faut donc l'avouer, tous les sexes ont une part commune à la volupté.

Dans l'ivresse de l'amour, quand la femme pompe en ses flancs avides les germes producteurs [33], la ressemblance des enfans tiendra du père ou de la mère, selon que l'un ou l'autre aura fourni davantage au tribut voluptueux; et s'ils tiennent également de leurs auteurs, alors les sources de la vie, extraites du plus pur sang du père et de la mère, ont été excitées par une ardeur égale, et leurs flots, sagement balancés, ont également concouru à la naissance du nouvel être. Quelquefois les enfans, images de leurs aïeux, rapportent les traits de leurs ancêtres les plus éloignés; parce que les époux renfermaient en eux quelques principes purs, qui, de race en race, se sont transmis de la tige première au sein de leurs rejetons. C'est en animant cette foule de principes que, sous des formes variées, Vénus fait revivre en nous les traits, la chevelure, la voix de nos ancêtres; parce que, semblables aux autres parties du corps, ils sont formés de germes dont le but est invariable. L'homme et la femme influent également dans la reproduction des deux sexes, car l'enfant ne naît que du mélange des flots générateurs. Seulement, sa ressemblance est plus marquée avec le père ou la mère, selon que l'un ou l'autre aura contribué plus largement au tribut amoureux.

Non, ce ne sont pas les dieux qui nous interdisent quelquefois le don de propager notre race, nous privent

Appelletur, et ut sterili Venere exigat ævum :
Quod plerique putant, et multo sanguine mœsti
Conspergunt aras, adolentque altaria donis,
Ut gravidas reddant uxores semine largo ;
Nequicquam divum numen, sortesque fatigant :
Nam steriles nimium crasso sunt semine partim,
Aut liquido præter justum tenuique vicissim :
Tenue, locis quia non potis est adfigere adhæsum,
Liquitur extemplo, et revocatum cedit ab ortu :
Crassius hoc porro, quoniam concretius æquo
Mittitur, aut non tam prolixo provolat ictu,
Aut penetrare locos æque nequit, aut penetratum
Ægre admiscetur muliebri semine semen.
Nam multum harmoniæ Veneris differre videntur;
Atque alias alii complent magis, ex aliisque
Suscipiunt aliæ pondus magis inque gravescunt :
Et multæ steriles hymenæis ante fuerunt
Pluribus, et nactæ post sunt tamen, unde puellos
Suscipere, et partu possent ditescere dulci :
Et quibus ante domi fœcundæ sæpe nequissent
Uxores parere, inventa est illis quoque compar
Natura, ut possent natis munire senectam.
Usque adeo magni refert, ut semina possint
Seminibus commisceri genitaliter apta,
Crassaque conveniant liquidis, et liquida crassis,
Quæ quoi juncta viro sit fœmina per Veneris res.
Atque adeo refert, quo victu vita colatur :
Namque aliis rebus concrescunt semina membris,
Atque aliis extenuantur tabentque vicissim.
Et quibus ipsa modis tractetur blanda voluptas,

du doux nom de père, et nous condamnent à un hymen stérile. N'imitons point ces époux qui, dans leur crédule espoir, répandent le sang des victimes, surchargent les autels de présens, demandent à la Divinité les sucs abondans qui doivent féconder leurs épouses; mais ils fatiguent en vain les oracles et les dieux. L'épouse demeure stérile, quand la semence de la vie est trop fluide ou trop onctueuse; car, ne pouvant se fixer dans l'enceinte qui la reçoit, elle se résout appauvrie, et retombe en rosée infertile [34]. Trop épaissie, au contraire, elle s'embarrasse, n'atteint point le but, ou si elle pénètre dans le sanctuaire, elle ne peut se confondre aux flots amis qu'elle aurait fécondés.

L'HARMONIE est indispensable aux concerts de Vénus. Tel homme souvent est plus fécond avec la femme qui lui offre le plus de sympathie; telle femme reçoit plus facilement le fardeau de la grossesse de l'époux qui lui convient le mieux. On a vu des femmes subir sans fruit le joug de plusieurs hyménées, et qu'un époux nouveau entoure d'une nombreuse et douce postérité. On a vu des époux, après plusieurs unions infertiles, recevoir d'une autre compagne les tendres soutiens de leur vieillesse : tant la sympathie est nécessaire dans l'intime union des époux, afin que les sucs générateurs, ni trop onctueux, ni trop appauvris, puissent, dans une douce fusion, accomplir l'œuvre de l'amour.

OBSERVONS aussi l'influence des alimens : les uns épaississent, les autres liquéfient, appauvrissent les flots générateurs. Ne négligeons pas non plus l'attitude qui convient aux doux sacrifices de la volupté. On le croit,

Id quoque permagni refert : nam more ferarum,
Quadrupedumque magis ritu, plerumque putantur
Concipere uxores, quia sic loca sumere possunt,
Pectoribus positis, sublatis semina lumbis.
Nec molles opu' sunt motus uxoribus hilum :
Nam mulier prohibet se concipere, atque repugnat,
Clunibus ipsa viri Venerem si læta retractet ;
Atque exossato ciet omni pectore fluctus :
Eicit enim sulci recta regione viaque
Vomerem, atque locis avertit seminis ictum :
Idque sua causa consuerunt scorta moveri,
Ne complerentur crebro, gravidæque jacerent ;
Et simul ipsa viris Venus ut concinnior esset :
Conjugibus quod nil nostris opus esse videtur.

Nec divinitus est interdum, Venerisque sagittis,
Deteriore fit ut forma muliercula ametur ;
Nam facit ipsa suis interdum fœmina factis,
Morigerisque modis, et munde corpore culto,
Ut facile insuescat secum vir degere vitam.
Quod superest, consuetudo concinnat amorem :
Nam leviter quamvis, quod crebro tunditur ictu,
Vincitur in longo spatio tamen, atque labascit :
Nonne vides etiam guttas in saxa cadentes
Humoris, longo in spatio pertundere saxa ?

le modèle le plus favorable nous est offert par le coursier généreux; car la poitrine, placée à la même hauteur que les reins, ouvre une carrière plus libre aux flots générateurs.

Que jamais l'épouse, par des ébats lascifs, n'excite l'ardeur de son époux : la secousse de ses membres voluptueux sollicite des flots trop abondans qui jaillissent de tout le corps et l'énervent; d'ailleurs, ces mouvemens immodérés s'opposent à la fécondation : le soc, détourné de son but, épanche la semence hors du sillon. Laissez aux viles courtisanes ces honteux artifices qui les affranchissent du fardeau de la maternité, et rendent leurs faveurs plus délicieuses; l'épouse, entourant ses plaisirs d'un voile de pudeur, dédaigne ces lubriques transports.

Sans le secours de la Divinité, sans les flèches de Vénus, l'épouse la moins belle trouve l'art d'être aimée. Sa facile prévenance, la soigneuse propreté, ornement de son corps, son indulgente vertu accoutument son époux à couler près d'elle une douce vie : l'amour naît aisément de l'habitude. Ainsi de faibles coups, mais sans cesse répétés, triomphent des corps les plus indestructibles; et la pluie, en tombant goutte à goutte, perce, avec le temps, le plus du rocher[35].

NOTES

DU LIVRE QUATRIÈME.

1. Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita solo.

A l'exemple d'Horace et de presque tous les poètes de l'antiquité, Lucrèce se répète souvent. Cet admirable morceau et la comparaison qui le termine se trouvent sans aucun changement à la fin du premier livre.

2. ... Rerum *effigias* tenuesque *figuras*
. . . . . .
Quæ quasi *membrana*, vel *cortex* nominitanda est.

En condamnant cette théorie des simulacres, il faut rendre justice aux moyens ingénieux avec lesquels les anciens la soutenaient; elle était généralement adoptée dans la Grèce; on appelait les émanations des corps εἴδωλα, τύπους, ὑμένας; les Latins, d'après les Grecs, les ont désignées sous les noms de *imagines*, *spectra*, *simulacra*, *figuræ*, *effigies*. Cicéron dit, en parlant de ces émanations : *quarum incursu non modo videmus, sed etiam cogitamus.* (*De Finibus bonorum et malorum*, lib 1.)

3. Et vituli quum membranas de corpore summo
Nascentes mittunt, et item quum lubrica serpens
Exuit in spinis vestem.

Lucrèce va jusqu'à comparer les simulacres à la pellicule dont le veau naît enveloppé, et à la peau dont le serpent se dépouille chaque année; parce que, d'après son système des simulacres, Épicure admettait une continuité réelle entre les particules qui se lient les unes aux autres, et forment un tissu :

Texturas rerum tenues, tenuesque figuras.

4. **Parva queunt, et sunt in prima fronte locata.**

D'après l'opinion des meilleurs commentateurs, j'ai adopté dans ces vers le mot *parva* au lieu du mot *pauca*, employé dans plusieurs éditions.

5. **Et volgo faciunt id lutea russaque vela.**

Les théâtres des Romains étaient tendus de rideaux, de tapisseries, de voiles dont les uns servaient à orner la scène, d'autres à la spécifier, d'autres à la commodité des spectateurs. Ceux qui servaient d'ornement étaient les plus riches, et ceux qui spécifiaient la scène représentaient toujours quelque chose de la pièce qu'on jouait. Les voiles tenaient lieu de couverture, et l'on s'en servait pour la seule commodité des spectateurs, afin de les garantir des ardeurs du soleil. Catulus, le premier, imagina de revêtir tout l'espace du théâtre et de l'amphithéâtre de voiles étendus sur des cordages qui étaient attachés à des mâts de navire ou à des troncs d'arbres fichés dans les murs. Ces mêmes voiles devinrent dans la suite un objet de luxe. Lentulus Spinther en fit faire de lin d'une finesse jusqu'alors inconnue. Néron non-seulement les fit teindre en pourpre, mais y ajouta des étoiles d'or, au milieu desquelles il était peint monté sur un char, le tout travaillé avec tant d'adresse et d'intelligence, qu'il paraissait comme un Phébus qui, modérant ses rayons dans un jour serein, ne laissait briller que le jour agréable d'une belle nuit.

6. **At contra tenuis summi membrana coloris.**

La membrane des couleurs paraîtra une expression hardie, mais elle a l'avantage de rendre avec précision l'idée de Lucrèce.

7. **..... Quæcunque suo de corpore odorem.**

En agitant légèrement les plantes qui exhalent une odeur piquante, on sentira qu'il en émane une grande quantité de corpuscules qui agissent sur nos organes, quoique leur action soit invisible. De cette expérience, Lucrèce se croit en droit de conclure que les autres corps envoient aussi des émanations d'une autre nature, qui, bien qu'insensibles, n'en existent pas moins. Voilà le vrai sens de ce morceau : *simulacra* ne signifie point les éma-

nations dont il parle, comme les commentateurs paraissent l'avoir entendu : c'est une expression consacrée par Lucrèce, pour désigner les *simulacres*, les *effigies*, les membranes déliées auxquelles nous devons la vue des objets; jamais elle n'est employée pour désigner les autres espèces d'émanations.

8. Perpetuo fluere ut noscas e corpore summo
Texturas rerum tenues.

On aurait droit de demander à Lucrèce comment les émanations abondantes et continues n'épuisent pas promptement les corps; mais Épicure répond qu'il se fait un échange continuel d'émanations réciproques, et qu'au moyen de ces compensations alternatives, l'épuisement se fait moins sentir; il y a d'ailleurs un autre exemple plus favorable à ce système; ce sont les corps odorans, auxquels les émanations des parfums pendant des siècles ne font point éprouver d'altération sensible.

9. Præterea, modo quum fuerit liquidissima cœli
Tempestas, per quam subito fit turbida fœde
Undique, uti tenebras omnes Acherunta rearis
Liquisse, et magnas cœli complesse cavernas;
Usque adeo, tetra nimborum nocte coorta,
Impendent atræ formidinis ora superne.

Voilà un des morceaux qui décèlent le grand poète. Pour la sublimité des images et la perfection du style, il peut rivaliser avec les plus beaux passages des poètes anciens et modernes; la sombre harmonie des vers, composés en grande partie de spondées, imite parfaitement la marche lente et lugubre de ces nuages ténébreux qui s'amoncellent et préparent les orages. Après avoir dépeint les ténèbres des enfers envahissant les plaines du ciel, Lucrèce ajoute à la sublime horreur de ce grand tableau, en nous montrant l'effroi personnifié qui plane sous les voûtes célestes. Homère et Milton n'offrent rien de plus terrible et de plus majestueux. L'auteur du *Paradis perdu* a aussi personnifié l'horreur s'agitant dans les airs pendant le combat des démons.

10. ....Quæ feriant oculos, visumque lacessant.

Il faut remarquer combien la théorie des anciens, sur la vision,

était ingénieuse; Lucrèce nous la développe avec beaucoup de clarté et d'élégance. Les détails minutieux sont relevés par les charmes d'une poésie pittoresque et gracieuse; il est impossible de rassembler plus de difficultés, et de les vaincre plus heureusement.

Il est curieux de comparer le mécanisme que les anciens supposaient pour opérer l'action de la vue, au système supposé par les modernes. Les stoïciens pensaient que de l'intérieur de l'œil s'élancent à sa surface des rayons visuels, qui poussent l'air, le compriment et l'appliquent contre les objets extérieurs. De sorte que, dans leur système, il se fait une espèce de cône, dont le sommet est à la surface de l'œil, et la base posée sur l'objet aperçu. Or, disent-ils, de même qu'en tenant à la main un bâton, on est instruit, par l'espèce de résistance qu'on éprouve, de la nature du corps touché, s'il est dur ou mou, poli ou raboteux, si c'est de la boue ou du bois, de la pierre ou une étoffe; de même la vue, au moyen de cet air ainsi comprimé, est instruite de toutes les qualités de l'objet qui sont relatives à la vue, s'il est blanc ou noir, beau ou difforme, etc.

Selon Aristote, la chose se passait tout différemment : c'était la couleur même des objets extérieurs qui excitait, et, pour employer ses propres termes, qui réduisait à l'*acte* la faculté d'être éclairé, qui appartient à l'air, *perspicuum actu ;* et à l'aide d'une propagation non interrompue dans l'air, interposé entre l'objet et l'œil, l'organ était mis en vibration, par son moyen, le *sensorium* intérieur étant ébranlé, d'où s'ensuivait la perception des objets Ainsi, dans les principes de ce philosophe, l'air fait la fonction du bâton, comme chez les stoïciens; mais c'est l'objet extérieur qui est la main, et l'œil qui est le corps touché. Chaque explication est donc ici l'inverse de l'autre. Dans la première, le mécanisme de la vision commence par l'œil, et se termine aux objets extérieurs, par le véhicule de l'air; dans la seconde, il commence par les objets extérieurs, et se termine à l'œil, aussi par le véhicule de l'air.

Les pythagoriciens réunissaient dans leur explication ces deux mécanismes si opposés. Ils croyaient que les rayons visuels, élancés de l'œil, allaient frapper les objets extérieurs, et qu'ils étaient de là réfléchis vers l'organe. C'étaient des espèces de messagers,

députés par l'œil vers les objets extérieurs, et qui, à leur retour, faisaient leur rapport à l'organe.

Dans les principes d'Épicure, tout se passait par des simulacres, des images, des effigies substantielles, qui, en venant frapper l'œil, y excitaient la vision. C'était là que se bornait tout le mécanisme. Il n'était pas nécessaire que les simulacres traversassent les différentes humeurs des yeux, qu'ils ébranlassent la rétine, qu'ils affectassent le *sensorium*, puisque l'âme, selon la doctrine d'Épicure, était dans les yeux comme dans le *sensorium*.

Dicere porro oculos nullam rem cernere posse....

Les modernes expliquent ainsi le mécanisme de la vision. Ils conviennent tous qu'elle se fait par des rayons de lumière, réfléchis des différens points des objets reçus dans la prunelle, réfractés et réunis dans leur passage à travers les tuniques et les humeurs qui conduisent jusqu'à la rétine; et qu'en frappant ainsi, ou en faisant une impression sur les points de cette membrane, l'impression se propage jusqu'au cerveau, par le moyen des filets correspondans du nerf optique.

11. Quare fit ut videamus.....

Cette leçon m'a semblé présenter un sens plus naturel, plus clair et plus conforme au goût du poète, que le *Quale sit ut videamus*, qui se trouve dans plusieurs éditions. J'ai adopté l'avis de La Grange.

12. Sic ubi se primum speculi projecit imago.

Il y a un peu d'obscurité dans ce passage.

Les miroirs, chez les Romains, n'étaient formés que de métaux polis. Aujourd'hui leur perfection tient du prodige. Delille n'a fait qu'esquisser les effets variés de nos miroirs :

Ces glaces à nos yeux ont doublé chaque objet;
Vous y reconnaissez, quelle surprise extrême!
Vos glaces, vos tapis, vos tableaux et vous-même.
Quel prestige produit ces traits inattendus?
Le mercure et l'étain l'un sur l'autre étendus,
Recueillent les rayons surpris à leur passage,
Et des traits réfléchis vous présentent l'image.

13. Jamque rubrum tremulis jubar ignibus erigere alte
Quum cœptat Natura, supraque extollere montes;
Quos tibi tum supra sol montes esse videtur,
Cominus ipse suo contingens fervidus igni,
Vix absunt nobis missus bis mille sagittæ,
Vix etiam cursus quingentos sæpe veruti;
Inter eos solemque jacent immania ponti
Æquora, subtracta ætheriis ingentibus oris;
Interjectaque sunt terrarum millia multa,
Quæ variæ retinent gentes et sæcla ferarum.

Ce passage mérite de l'attention : il prouve surtout l'immense étendue que Lucrèce supposait à la terre.

14. Qui capite ipso suo instituit vestigia retro.

Ce vers ne me paraît point digne de Lucrèce; il faut supposer qu'une altération dans les manuscrits en aura fait perdre une partie, et que la phrase aura été recomposée par un éditeur inhabile.

15. In multas igitur voces vox una repente
Diffugit.

Lucrèce, pour faire connaître le mécanisme de la division du son, se sert de la comparaison d'une étincelle qui se divise en un grand nombre d'autres étincelles. Plutarque emploie une autre image qui donne une idée encore plus claire de la naissance et de la propagation du son : il le compare à l'eau sortie d'un arrosoir, qui, en tombant, se subdivise en un nombre de gouttes d'eau d'autant plus considérables qu'elles tombent de plus haut.

16. .....Omne
Humanum genus est avidum nimis auricularum.

Ce beau vers contient une maxime malheureusement trop applicable aux hommes de tous les temps et de tous les lieux.

L'origine des superstitions, établies par l'effet des échos, est décrite par Lucrèce, avec autant de grâces que de beautés poétiques : nul n'a mieux connu l'art de joindre par un lien imperceptible les objets moraux aux objets physiques.

17. Principio, succum sentimus in ore, cibum quum
Mandendo exprimimus.

L'explication que le poète fait ici de la sensation du goût est exactement conforme à celle qu'en donnent les physiologistes

modernes; ils partent du même principe que Lucrèce; mais ils ont poussé plus loin des détails anatomiques, et les procédés chimiques sur la décomposition des corps savoureux.

18. Utraque enim sunt in mellis commista sapore.

Ce vers n'est que la répétition de ce que le poète a dit ailleurs.

19. Quin etiam gallum.....

Chez les Perses, les Guèbres, et depuis chez les chrétiens, le coq a toujours joué un rôle dans les fables sacrées : de là sans doute s'est transmise l'opinion populaire que l'aspect d'un coq fait fuir les lions. Pline a dit : « Galli.... terrori sunt etiam leonibus, ferarum generosissimis. » (*Hist. Nat.*, lib. x, c. 21.)

20. ....Quæ moveant animum res, accipe, et unde,
Quæ veniunt, veniant in mentem, percipe paucis.

Le nouveau genre de simulacres adopté par Lucrèce, pour expliquer la génération des idées, ne présente rien de satisfaisant; c'est la suite du système général des émanations d'Épicure; toute cette théorie est bien faible : aussi est-ce surtout de ce côté que les détracteurs d'Épicure l'ont attaqué. Au surplus, cette matière fut toujours l'écueil de presque tous les raisonneurs; les idées innées de Descartes, l'harmonie préétablie de Leibnitz, et les idées divines de Mallebranche, ne prêtent pas moins au ridicule que les simulacres d'Épicure.

21. Quæritur inprimis quare, quod quoique libido
Venerit.....

Voici le raisonnement du poète dont la marche est un peu brusque et difficile à suivre. On lui demande comment il se peut que les simulacres destinés à la pensée viennent, aussitôt que nous le voulons, présenter à notre esprit les images des objets de toute espèce. Il répond qu'il y a une foule innombrables de ces simulacres; que chaque instant est divisé en un grand nombre d'autres instans insensibles auxquels correspond une infinité de simulacres de toute espèce, sans cesse attentifs à nos ordres, et que nous n'avons que la peine de les choisir : car enfin, ajoute-t-il, il n'est pas plus nécessaire que la nature forme exprès des simulacres, quand nous voulons penser, qu'il n'est nécessaire qu'elle

leur ait appris les règles de la danse, quand nous les voyons en songe déployer leurs bras, mouvoir leurs membres avec souplesse, etc. Ces deux phénomènes sont la suite du même mécanisme, et s'expliquent par la multitude étonnante de simulacres qui se succèdent en nous sans interruption. Mais, objecte-t-on encore à Épicure, s'il y a un si grand nombre de simulacres, pourquoi n'avons-nous pas au même instant une foule innombrable d'idées de tous les genres? C'est, répond Lucrèce, que ces simulacres ne sont aperçus que quand l'âme y fait attention, *se contendit acute;* sans cela ils sont perdus pour elle. Il en est des yeux de l'âme comme de ceux du corps qui ne voient que les objets vers lesquels ils se dirigent.

22. Lumina ne facias oculorum clara creata.

Les raisonnemens avec lesquels Lucrèce combat les causes finales sont parsemés de beautés de style; il y brille comme poète; mais combien le philosophe a laissé à désirer! Ses pensées, il est vrai, comme des germes fertiles, ont été cultivées par les philosophes modernes. Buffon, Helvétius, Condillac ont développé le système du poète.

23. Quo genere inprimis sensus et membra videmus.
Quare etiam atque etiam procul est ut credere possis
Utilitatis ob officium potuisse creari.

La construction de ces vers est pénible, et le sens n'en est point très-clair.

24. Nunc quibus ille modis, somnus per membra quietem.

Les anciens ont imaginé sur les causes du sommeil les systèmes les plus singuliers; obstinés à voir dans un repos vivifiant l'image de la mort, ils ont assigné à l'un et à l'autre des causes analogues. Leurs fausses idées sur la nature de l'âme les ont surtout conduits à ces ridicules théories.

25. Et quoi quisque fere studio devinctus adhæret.

Lucrèce a traité les songes avec beaucoup d'art; il a trouvé, dans ces images passagères des actions de la vie, un aliment à sa verve ingénieuse. Quand Lucrèce n'est que peintre, il est toujours

admirable. Plusieurs écrivains antiques et modernes ont imité ce passage. Pétrone surtout en a fait une servile imitation.

26. In somnis eadem plerumque videmur obire.

Les tableaux des songes, si fortement dessinés par Lucrèce, ont été quelquefois imités en partie. L'abbé Delille, dans le premier chant du poëme de l'*Imagination*, a suivi ce modèle : il faut observer que les imitateurs, libres de choisir, s'arrêtent précisément au point où les écueils commencent; le traducteur est obligé de les franchir.

Voici les passages de Delille :

Ainsi, dans le sommeil, l'âme préoccupée
Obéit aux objets dont elle fut frappée;
Ainsi la nuit du jour retrace le tableau;
Ainsi de nos pensers nos rêves sont l'écho.
Des songes, je le sais, la peinture bizarre
Souvent brouille, déplace, ou confond ou sépare.
.....
.....En songe, un orateur
En quatre points encor lasse son auditeur;
Bercé par le rouet d'une rauque éloquence,
En songe, un magistrat s'endort à l'audience;
En songe, un homme en place arrangeant son dédain,
Pour prendre des placets étend encor la main.
En songe, sur la scène, un acteur se déploie;
L'auteur poursuit sa rime, et le chasseur sa proie;
Le grand voit des cordons, l'avare de l'argent,
Et Penthièvre ouvre encor sa main à l'indigent.
En songe, un tendre ami revoit l'ami qu'il pleure;
Il reconnaît les lieux; il se rappelle l'heure
Où, dans des pleurs muets prolongeant ses adieux,
Immobile, long-temps il le suivit des yeux.

Peindrai-je d'un amant le délire et les songes?
C'est pour lui que Morphée est riche en doux mensonges;
Il voit l'objet qu'il aime, il l'écoute, il l'entend;
D'espérance, d'amour, de désir palpitant,
Il croit voir sur sa bouche, où le refus expire,
Mollement se répandre un languissant sourire;
Il croit voir, l'entourant des plus aimables nœuds,
S'étendre et s'arrondir ses bras voluptueux.

Je cite la version en vers de Lucrèce, afin de mieux établir le rapprochement :

Les objets que pour nous reproduit l'habitude,
Les soins accoutumés, les doux fruits de l'étude,
Sur l'aile du sommeil à nous suivre empressés,
Dans le calme des nuits souvent nous ont bercés.
Du temple de Thémis ouvrant le sanctuaire,
En songe, l'orateur combat son adversaire;
L'ambitieux guerrier affronte le trépas;
Le pilote s'égare aux plus lointains climats :
Et moi-même séduit par un noble délire,
Dans les bras du sommeil je touche encor ma lyre;
Je sonde la nature; elle inspire mes vers,
Et de ses grands secrets j'étonne l'univers.
Ainsi dans le sommeil notre âme est poursuivie
Par les tableaux mouvans des songes de la vie.

(De Pongerville.)

27. Et quasi de palma summas contendere vires,
Tunc quasi carceribus patefactis sæpe quiete.

Cette image est belle et les expressions de Lucrèce ont ici une grande énergie. Il est à remarquer que les poètes nés chez les peuples guerriers ont peint avec autant de noblesse que de vérité les ébats des coursiers. Homère, né dans un siècle où les prodiges des vainqueurs de Troie étaient encore vivans dans la mémoire de ses contemporains; Virgile, compatriote des vainqueurs de la terre, ont excellé dans les descriptions du coursier belliqueux. Le premier nous le peint ainsi (*Iliade*, liv. VI) :

Pâris loin de languir au fond de son palais,
Éblouissant d'airain, le quitte sans délais,
Et, cédant au transport qui noblement l'entraîne,
Traverse la cité pour voler dans la plaine.
Comme un ardent coursier, loin du fleuve chéri,
Dans la paix de l'étable abondamment nourri,
Brise ses nœuds, bondit plein de force et de grâce,
Vers l'onde accoutumée, en dévorant l'espace,
Accourt, le front dressé, livre au souffle des vents
Les crins qui sur son dos roulent leurs plis mouvans,
Et d'un agile essor, dans les vertes campagnes
Rejoint, fier et joyeux, ses fougueuses compagnes;

Tel, superbe et couvert d'un brillant appareil,
Pâris, fils de Priam, beau comme le soleil,
Des hauteurs d'Ilion descend vers les murailles,
Et, plein d'orgueil, s'élance armé pour les batailles.

(A. Bignan.)

Virgile a imité Homère dans le onzième livre de l'*Énéide*, v. 492 et suiv. :

Qualis, ubi abruptis fugit præsepia vinclis,
Tandem liber, equus, campoque potitus aperto;
Aut ille in pastus armentaque tendit equarum;
Aut assuetus aquæ perfundi flumine noto
Emicat, arrectisque fremit cervicibus alte
Luxurians, luduntque jubæ per colla, per armos.

L'abbé Delille a cru devoir rendre ainsi ce beau passage :

Tel un coursier captif, mais fougueux et sauvage,
Las des molles langueurs d'un oisif esclavage,
Tout-à-coup rompt sa chaîne, et loin de sa prison,
Possesseur libre enfin de l'immense horizon,
Tantôt, fier, l'œil en feu, les narines fumantes,
Demande aux vents les lieux où paissent ses amantes;
Tantôt, par la chaleur et la soif enflammé,
Court, bondit et se plonge au fleuve accoutumé;
Tantôt, le cou dressé, du pied frappant les ondes,
Pour reprendre à son choix ses courses vagabondes,
Part, et dans un vallon propice à ses ébats,
Battant l'air de sa tête et les champs de ses pas,
Levant les crins mouvans que le zéphyr déploie,
Vole, frémit d'amour, et d'orgueil et de joie.

Voltaire avait fait une imitation fort heureuse de ce même passage :

Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage,
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de sa tête superbe,
Impatient du frein, vole et bondit sur l'herbe.

(*Henriade*, chant VIII, v. 133.)

28. Membra voluptatis dum vi labefacta liquescunt.

Ce vers énergique était difficile à faire passer dans notre langue; cependant j'ai pensé que la périphrase le rendrait inintelligible, et qu'il était essentiel de le reproduire avec une scrupuleuse fidélité, parce qu'il nous transmet l'opinion des anciens sur le tribut commun, payé par les membres divers, pour la formation d'un nouvel être; Démocrite dit en parlant du suc générateur, ἀφ' ὅλων τῶν σωμάτων, *ex corporibus totis.*

Le poète latin partageait les opinions des anciens sur la sécrétion du fluide séminal, et pensait, ainsi qu'Épicure et Démocrite, que toutes les parties du corps payaient un tribut dans l'acte de la génération et contribuaient à la sécrétion de la liqueur fécondante. Cette opinion des anciens philosophes était également celle du vieillard de Cos, puisqu'il disait : *Genituram secerni ab universo corpore et ex solidis mollibusque partibus; et ex universo totius corporis humido, pronuntio.*

« Cette idée, dit un de nos jeunes et habiles physiologistes, le docteur Colombat de l'Isère, cette idée sur la participation de tous les organes à la sécrétion du sperme et sur l'existence de cette humeur toute formée dans le sang est aujourd'hui abandonnée par les physiologistes modernes, quoiqu'elle semble d'abord la plus naturelle et être le résultat de l'observation des phénomènes divers qui précèdent et suivent l'acte de la reproduction. En effet, toutes les parties du corps participent à l'état convulsif et spasmodique des organes générateurs, et éprouvent, en même temps que ces derniers, des secousses plus ou moins violentes et une sorte de frémissement voluptueux qui annoncent l'instant de l'éjaculation. La nature semble concentrer alors toutes ses forces vers le même point, et avoir oublié toutes ses fonctions, pour ne s'occuper que de celles qu'elle doit remplir dans l'acte important de la fécondation.

« Après une sensation aussi vive, et cette espèce de convulsion générale, accompagnée de jouissances portées à leur comble, les forces vitales paraissent nous avoir abandonnés. Un profond accablement, un sentiment de tristesse et de lassitude physique, suivie d'une douce mélancolie qui est loin d'être sans charme, semblent nous annoncer que toutes les parties de notre être se

sont épuisées dans un si grand effort, et qu'une portion de nous-mêmes s'est échappée pour aller vivifier un autre individu.

« Cette opinion de Lucrèce et des philosophes de l'antiquité, que le fluide séminal était sécrété en même temps par tous les membres, ne peut plus être admise aujourd'hui qu'on a prouvé, par un grand nombre d'investigations anatomiques et d'expériences aussi concluantes que multipliées, que les humeurs sécrétées n'existaient pas toutes formées préalablement dans le sang, mais qu'elles se font dans les glandes pendant l'acte de la sécrétion.

« Descartes et la secte nombreuse des médecins mécaniciens considéraient les organes sécréteurs comme des espèces de cribles chargés de séparer du sang une humeur quelconque, qui n'était que les molécules constituantes du sang diversement séparées. Les physiologistes vitalistes, parmi lesquels il faut ranger en première ligne Bordeu, Bichat et la plupart des modernes, ont depuis longtemps fait justice de cette théorie toute mécanique, et ont surtout prouvé, d'une manière concluante, que la liqueur spermatique n'était pas toute formée dans le sang et sécrétée par les testicules, mais bien que ces organes étaient des instrumens chargés de fabriquer le sperme et de le sécréter ensuite. S'il en était autrement, les analyses chimiques et les examens les plus scrupuleux auraient démontré l'existence dans le sang de quelques atomes du fluide prolifique, et, d'une autre part, la sécrétion devrait être continuelle, et ne pas exiger, pour avoir lieu, l'influence d'un stimulus particulier et la réunion de certaines conditions et des époques déterminées de la vie.

« C'est donc dans le parenchyme du testicule que le sperme est formé et ensuite séparé de lui. Cette action toute moléculaire ne tombe pas sous le sens, et ne peut, par conséquent, être décrite; elle reste inconnue dans son essence aussi bien que toute autre action de la nature, et comme elle est exclusive aux êtres vivans, on doit se contenter de savoir qu'elle ne peut s'expliquer par aucune loi, mais que c'est sous l'influence d'un stimulus chimique, mécanique ou mental, que les organes génitaux entrent en action, et que lorsque l'irritation est portée à un certain degré, les testicules sécrètent la liqueur qui, transmise par les canaux déférens dans les vésicules séminales, est dardée par jets plus ou moins rapides. »

29. .....Teriturque *thalassina* vestis.

Thalassina vient du mot grec θάλασσα, *mare*. Le poète parle d'une étoffe couleur de mer. C'est une de ces expressions qui n'ont de valeur que dans la langue où l'usage les a introduites.

30. .....Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat.

Lucrèce oppose partout la morale la plus pure aux excès des passions; à peine a-t-il tracé l'image du plaisir qu'il nous épouvante par ses funestes effets. Racine le fils, qui était ou qui croyait devoir être l'ennemi de Lucrèce, lui reproche, à l'occasion de ces vers, de faire un aveu involontaire en faveur de la vertu; comme si la vertu, la bienfaisance et la modération n'étaient point les objets continuels des inspirations de Lucrèce. Racine le fils est du nombre des écrivains qui se crurent intéressés à trouver les philosophes de l'antiquité dénués de toute sagesse; c'est en partie à leurs déclamations qu'on doit l'étrange opinion que les épicuriens étaient les amis du plaisir et de la débauche; le vulgaire reçoit aveuglément toutes les impressions; en sorte que le nom des hommes dont l'austère vertu faisait consister le bonheur dans les privations et la sobriété est devenu synonyme d'intempérant et de voluptueux; le préjugé une fois établi ne se déracine guère; cette fausse opinion sur les épicuriens est encore reçue : autant vaudrait-il entendre qualifier d'anachorètes les hommes les plus répandus dans le tourbillon de la société.

31. Nec sua respiciunt miseri mala maxima sæpe.

Molière, qui avait essayé de traduire Lucrèce, a conservé de son travail une imitation de ce passage, qu'il a placée dans sa comédie du *Misanthrope* : libre dans la composition de ses tableaux, il n'a pris que les portraits analogues à son sujet; voici le fragment :

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois;
Et l'on voit les amans vanter toujours leur choix.
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable,
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.

La pâle est au jasmin en blancheur comparable;
La noire à faire peur, une brune adorable;
La maigre a de la taille et de la liberté;
La grasse est dans son port pleine de majesté;
La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée.
La géante paraît une déesse aux yeux;
La naine un abrégé des merveilles des cieux;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne;
La fourbe a de l'esprit; la sotte est toute bonne;
La trop grande parleuse est d'agréable humeur,
Et la muette garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un amant dont l'ardeur est extrême
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

Horace a aussi imité ce passage de Lucrèce dans la troisième *Satire*, liv. I :

.....?...Strabonem
Appellat pætum pater....

Le nain n'est que mignon, le louche aura l'œil tendre;
L'autre boite : ce mot n'ose se faire entendre,
Mais par un tour adroit on vous dit à demi
Que sur ses pieds encore il n'est pas affermi.
(Darv.)

32. Nigra μελίχροος est....

Les mots grecs que Lucrèce a intercalés dans ce passage étaient en quelque sorte des expressions latinisées par l'usage chez les jeunes voluptueux; elles avaient une valeur de convention qu'il nous est impossible d'apprécier exactement; le traducteur, à l'exemple de Molière, doit sans doute faire ses efforts pour chercher des oppositions exactes aux défauts retracés par le poète, et ne point s'asservir à rendre des épithètes qui pour nous n'offriraient aucun sens. Ainsi, dans ces phrases, *nigra* μελίχροος *est*, mot à mot : « La noire est une couleur de miel; » *Odiosa et loquacula* λαμπάδιον *fit*, « la bavarde est une petite lampe, etc.... » il est clair que la pensée de l'auteur a besoin d'être développée dans la traduction. Au reste, les langues modernes ont, comme les langues anciennes, des expressions qui ont reçu de l'usage un sens absolument étranger à leur véritable acception.

33. Et commiscendo quum semen forte virile,
Fœmina....

Cette espèce de traité anatomique de l'amour physique acquit à Lucrèce le titre de poète obscène. Ses détracteurs, sans doute, ne l'avaient pas compris, ou ils ignoraient que l'obscénité n'est point dans la théorie du mécanisme des organes consacrés à la génération, mais seulement dans les images séduisantes qui font chérir la volupté, et enflamment l'imagination par les prestiges qui embellissent des objets pernicieux.

34. Aut liquido præter justum tenuique vicissim,
Tenue, locis quia non potis est adfigere adhæsum,
Liquitur extemplo, et revocatum cedit ab ortu.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien les vers de ce genre, qui sont très-nombreux dans la dernière partie du livre IV, présentent d'entravès au traducteur; il faut avouer même que Lucrèce n'a point toujours déguisé la crudité des expressions techniques par l'éclat et la magie du style poétique. La Harpe et beaucoup d'autres écrivains avaient jugé ces passages intraduisibles, parce qu'il entrait dans l'opinion de ces écrivains que la langue française était étrangère à certains genres de styles adoptés par les anciens; d'autres ont pensé que tout ce qui avait été exprimé dans un idiome pouvait et devait l'être dans le nôtre. Le temps et les bons ouvrages décideront la question.

Je crois qu'il est utile d'observer ici que la tolérance des anciens pour les images obscènes provenait beaucoup plus des mœurs que du langage. On a dit, on a mille fois répété que l'idiome latin était libre et que la langue française était chaste; que l'on pouvait tout exprimer dans l'un, et qu'il fallait de la retenue dans l'autre; je doute que ceux qui ont les premiers porté ce jugement se soient bien entendus eux-mêmes; ce ne serait pas la valeur ni le son des mots d'une langue qui pourraient cacher la nudité de l'expression; il n'y aurait que la tournure du langage qui parviendrait à ce but; alors la différence des images ne serait bien sensible qu'en vers; reste donc à juger si la poésie française a moins que la poésie latine de couleurs propres à voiler les sujets licencieux; la délicatesse même que lui ont reconnue

ceux qui la critiquaient parle assez en sa faveur. Quand Boileau a dit :

> Le latin dans les mots brave l'honnêteté,
> Mais le lecteur français veut être respecté,

il entendait parler du goût des deux peuples, et non pas de leur idiome.

La plupart des traducteurs de Juvénal ont été effrayés de rendre les peintures obscènes de ce satirique. Dusaulx fut le plus hardi et le plus heureux. Cependant, quand sa traduction parut, on dit qu'il avait affaibli et défiguré tous les traits de son auteur, surtout dans la satire VI; ses partisans répondirent en défiant qui que ce fût de les rendre avec fidélité, et en même temps avec décence; Thomas accepta le défi, et traduisit ainsi le passage qui offrait le plus d'entraves :

> Quand de Claude assoupi la nuit ferme les yeux,
> D'un obscur vêtement sa femme enveloppée,
> Seule, avec une esclave, et dans l'ombre échappée,
> Préfère, à ce palais tout plein de ses aïeux,
> Des plus viles Phrynés le repaire odieux.
> Pour y mieux avilir le nom qu'elle profane,
> Elle emprunte à dessein un nom de courtisane :
> Ce nom est Lycisca. Ces exécrables murs,
> La lampe suspendue à leurs dômes obscurs,
> Des plus affreux plaisirs la trace encor récente,
> Rien ne peut réprimer l'ardeur qui la tourmente.
> Un lit dur et grossier charme plus ses regards
> Que l'oreiller de pourpre où dorment les Césars.
> Tous ceux que dans cet antre appelle la nuit sombre,
> Son regard les invite et n'en craint pas le nombre;
> Son sein nu, haletant, qu'attache un réseau d'or,
> Les défie, en triomphe, et les défie encor.
> C'est là que, dévouée à d'infâmes caresses,
> Des muletiers de Rome épuisant les tendresses,
> Noble Britannicus, sur un lit effronté,
> Elle étale à leurs yeux les flancs qui t'ont porté!
> L'aurore enfin paraît, et sa main adultère
> Des faveurs de la nuit réclame le salaire.
> Elle quitte à regret ces immondes parvis;
> Ses sens sont fatigués, mais non pas assouvis.

Elle rentre au palais, hideuse, échevelée;
Elle rentre, et l'odeur, autour d'elle exhalée,
Va, sous le dais sacré du lit des empereurs,
Révéler de sa nuit les lubriques fureurs.

Thomas ne pouvait guère faire une réponse plus persuasive aux détracteurs de la langue française. Ces vers ont été publiés sous le nom de Thomas. Le talent seul prouve que cet académicien célèbre peut en être l'auteur. Cependant on affirme généralement qu'ils sont de M. de Fontanes; les gens de goût ont peine à le concevoir. On prétend qu'en qualité de grand-maître de l'Université sous l'empire, il n'osa point mettre son nom à des vers dont le sujet est si libre. Je ne sais quelles limites sont imposées à la muse pudique d'un grand-maître de l'Université; mais je ne comprends pas pourquoi il n'aurait pas avoué des vers qui, malgré plusieurs taches, composeraient la meilleure partie de son bagage poétique.

35. Nonne vides etiam guttas in saxa cadentes
Humoris, longo in spatio pertundere saxa?

Ovide a imité cette comparaison dans ses *Pontiques*, liv. IV, élég. X, v. 5.

LIBER QUINTUS.

Quis potis est dignum pollenti pectore carmen
Condere, pro rerum majestate hisque repertis?
Quisve valet verbis tantum, qui fundere laudes
Pro meritis ejus possit, qui talia nobis
Pectore parta suo quæsitaque præmia liquit?
Nemo, ut opinor, erit mortali corpore cretus:
Nam si, ut ipsa petit majestas cognita rerum,
Dicendum est: deus ille fuit, deus, inclute Memmi,
Qui princeps vitæ rationem invenit eam, quæ
Nunc appellatur *sapientia*, quique per artem
Fluctibus e tantis vitam, tantisque tenebris,
In tam tranquillo, et tam clara luce locavit.
Confer enim divina aliorum antiqua reperta:
Namque Ceres fertur fruges, Liberque liquoris
Vitigeni laticem mortalibus instituisse;
Quum tamen his posset sine rebus vita manere,
Ut fama est, aliquas etiam nunc vivere gentes:
At bene non poterat sine puro pectore vivi:
Quo magis hic merito deus esse videtur,
Ex quo nunc etiam per magnas didita gentes
Dulcia permulcent animos solatia vitæ.
Herculis antistare autem si facta putabis,

LIVRE CINQUIÈME.

Qui pourra faire jaillir de son sein puissant des vers dignes de la majesté du sujet que j'embrasse? quelle voix éloquente élèvera ses louanges jusqu'au sage dont le génie créateur nous enrichit de ses nobles conquêtes? Personne, je le crois, revêtu d'un corps mortel; car, s'il faut en parler avec la sublimité qui réponde à ses glorieux travaux, sans doute, c'est un dieu! Oui, Memmius, c'est un dieu, celui qui, le premier, trouva ce soutien, ce guide de l'existence[1], que nous désignons du nom de *sagesse,* cet art divin qui arracha des flots orageux et des ténèbres notre vie agitée, et l'éleva dans une région calme, où l'environne une lumière éclatante.

Compare à ces bienfaits les découvertes attribuées aux autres divinités. Cérès révéla les moissons, Bacchus sa douce liqueur : présens qui ne sont point indispensables aux mortels, et que plusieurs peuples, dit-on, savent encore dédaigner. Mais on ne peut vivre heureux sans la vertu : élevons donc au rang des dieux celui dont les sages préceptes, répandus parmi les peuples de la terre, pénètrent dans les âmes et consolent la vie.

Quelle est ton erreur, si tu crois que les travaux

Longius a vera multo ratione ferere:
Quid Nemeæus enim nobis nunc magnus hiatus
Ille leonis obesset, et horrens Arcadius sus?
Denique quid Cretæ taurus, Lernæaque pestis
Hydra venenatis posset vallata colubris?
Quidve tripectora tergemini vis Geryonai?
Et Diomedis equi spirantes naribus ignem,
Thracen, Bistoniasque plagas, atque Ismara propter,
Tantopere officerent nobis? uncisque timendæ
Unguibus Arcadiæ volucres Stymphala colentes?
Aureaque Hesperidum servans fulgentia mala
Asper, acerba tuens, immani corpore serpens,
Arboris amplexus stirpem, quid denique obesset,
Propter Atlantæum litus, pelageque severa,
Quo neque noster adit quisquam, neque Barbarus audet?
Cetera de genere hoc quæ sunt portenta perempta,
Si non victa forent, quid tandem viva nocerent?
Nil, ut opinor; ita ad satiatem terra ferarum
Nunc etiam scatit, et trepido terrore repleta est
Per nemora ac montes magnos silvasque profundas;
Quæ loca vitandi plerumque est nostra potestas.
At nisi purgatum est pectus, quæ prœlia nobis,
Atque pericula tunc ingratis insinuandum?
Quantæ conscindunt hominem cuppedinis acres
Sollicitum curæ? quantique perinde timores?
Quidve superbia, spurcities, petulantia, quantas
Efficiunt clades? quid luxus desidiesque?
Hæc igitur qui cuncta subegerit, ex animoque
Expulerit dictis, non armis, nonne decebit
Hunc hominem numero divum dignarier esse?

d'Hercule l'emportent sur ces bienfaits? Qu'avons-nous à redouter du lion de Némée à la gueule béante, et de l'horrible sanglier d'Arcadie? Qu'importe le taureau crétois, l'hydre infecte de Lerne environnée des replis de serpens venimeux, le triple corps de l'informe Géryon, les coursiers de Diomède, dont les brûlans naseaux soufflent des torrens de flamme dans la Thrace, aux rives bistoniennes, et sur le haut Ismare? qu'importe la griffe déchirante des sinistres oiseaux du Stymphale? le dragon, gardien furieux des fruits brillans des Hespérides, et dont le corps immense enveloppe, de ses tortueux replis, la tige de l'arbre précieux, peut-il nous atteindre des rives de l'Atlantique, de cette mer terrible que n'ont jamais affrontée ni Romains ni Barbares? et tant d'autres monstres semblables, quand ils n'auraient point été vaincus, vivans encore, pourraient-ils nous menacer? non, non. La terre est aujourd'hui surchargée de monstres féroces qui remplissent d'effroi les vastes montagnes et les forêts profondes, lieux funestes d'où nous pouvons toujours détourner nos pas.

Mais si les vices infectent nos cœurs, que de combats s'y déclarent, que de vœux insensés nous entraînent vers le péril? de quels soucis dévorans, de quelles sombres terreurs l'homme coupable devient la proie! quels crimes ne couvent pas dans son âme le luxe oisif, l'orgueil, la colère et l'impure volupté? Ah! le sage qui, armé de la seule raison, terrassa de si terribles ennemis, et les chassa des cœurs, quoique mortel, n'est-il pas digne de siéger au rang des dieux? que sera-ce, lorsqu'en

Quum bene præsertim multa, ac divinitus ipsis
Immortalibu' de divis dare dicta suerit,
Atque omnem rerum naturam pandere dictis.
Quorus ego ingressus vestigia, nunc rationes
Persequor, ac doceo dictis, quo quæque creata
Fœdere sint, in eo quam sit durare necessum;
Nec validas ævi valeant rescindere leges:
Quo genere inprimis animi natura reperta est,
Nativo primum consistere corpore creta;
Nec posse incolumis magnum durare per ævum;
Sed simulacra solere in somnis fallere mentem,
Cernere quum videamur eum, quem vita reliquit:
Quod superest, nunc me huc rationis detulit ordo,
Ut mihi, mortali consistere corpore mundum,
Nativumque simul, ratio reddunda sit, esse:
Et quibus ille modis congressus materiai
Fundarit terram, cœlum, mare, sidera, solem,
Lunaique globum: tum quæ tellure animantes
Exstiterint, et quæ nullo sint tempore natæ;
Quove modo genus humanum variante loquela
Cœperit inter se vesci per nomina rerum;
Et quibus ille modis divum metus insinuarit
Pectora, terrarum qui in orbi sancta tuetur
Fana, lacus, lucos, aras, simulacraque divum.
Præterea, solis cursus, lunæque meatus
Expediam, qua vi flectat Natura gubernans;
Ne forte hæc inter cœlum terramque reamur
Libera sponte sua cursus lustrare perennes,
Morigera ad fruges augendas atque animantes;
Neve aliqua divum volvi ratione putemus:

termes divins il parle des Immortels, et déchire le voile qui nous dérobait les grands secrets de la Nature?

Et moi, c'est en suivant ses traces que je dois te prouver encore combien il est nécessaire que les êtres subsistent pendant un temps limité, selon les lois de leur formation, et qu'ils ne franchissent jamais l'espace prescrit à leur durée. Ainsi, après avoir révélé que l'âme naît, croît avec nous et ne peut demeurer dans son intégrité pendant des temps infinis, et que ces fantômes, que le sommeil mensonger offre à notre âme ne sont que les vains simulacres des tombeaux; maintenant, il faut le proclamer, le monde, ce grand corps, a reçu la naissance et doit périr un jour. Je dirai comment les premiers élémens, par leur réunion, ont formé la terre, le ciel, l'océan, les astres, le flambeau du jour et la lampe des nuits; quels êtres animés enfanta la terre; quels sont ceux qui n'ont dû l'existence qu'à l'erreur; comment les hommes, par des sons variés, ont pu assigner des noms à chaque objet et se transmettre leur pensées; quelle fatalité répandit dans leur cœur cette crainte des dieux, qui, chez tous les peuples de l'univers, consacre des temples, des lacs, des bois, des autels et les innombrables images de la Divinité.

Je te dirai à quelles lois la Nature asservit la carrière du soleil, la course de la lune inconstante : afin que tu ne penses pas que, par leur propre volonté, ces astres officieux se balancent de toute éternité entre le ciel et la terre, pour féconder ses fruits et nourrir ses hôtes, ou du moins que leurs révolutions célestes s'accomplissent

Nam, bene qui didicere deos securum agere ævum,
Si tamen interea mirantur, qua ratione
Quæque geri possint, præsertim rebus in illis,
Quæ supera caput ætheriis cernuntur in oris;
Rursus in antiquas referuntur relligiones,
Et dominos acres adsciscunt, omnia posse
Quos miseri credunt, ignari quid queat esse,
Quid nequeat; finita potestas denique cuique
Quanam sit ratione, atque alte terminus hærens.

Quod superest, ne te in promissis plura moremur,
Principio, maria ac terras, cœlumque tuere:
Horum naturam triplicem, tria corpora, Memmi,
Tres species tam dissimiles, tria talia texta,
Una dies dabit exitio, multosque per annos
Sustentata ruet moles et machina mundi.
Nec me animi fallit, quam res nova miraque menti
Accidat, exitium cœli terræque futurum;
Et quam difficile id mihi sit pervincere dictis:
Ut fit, ubi insolitam rem adportes auribus ante,
Nec tamen hanc possis oculorum subdere visu,
Nec jacere indu manus, via qua munita fidei
Proxima fert humanum in pectus templaque mentis.
Sed tamen effabor: dictis dabit ipsa fidem res
Forsitan, et graviter terrarum motibus orbis
Omnia conquassari in parvo tempore cernes;
Quod procul a nobis flectat Fortuna gubernans;
Et ratio potius, quam res persuadeat ipsa,
Succidere horrisono posse omnia victa fragore.

par le pouvoir des dieux; car, trop souvent, ceux mêmes qui sont persuadés de l'éternelle incurie où s'écoule la vie des Immortels, dans l'extase où les jette la cause des phénomènes, et surtout des scènes qu'ils contemplent sur leur tête aux régions éthérées, retombent tout-à-coup sous l'antique joug religieux : ils forgent des tyrans cruels, leur attribuent une puissance infinie. Malheureux! ils ignorent ce qui peut ou ne peut point exister, et que le pouvoir de chaque objet est restreint dans une limite invariable.

Mais c'est trop t'arrêter par des promesses; viens, contemple l'océan, et le ciel et la terre; ces corps d'une triple nature, tous trois si dissemblables, tous trois d'un tissu si solide, un seul jour les détruira; et soutenue pendant le long cours des siècles, tout-à-coup s'écroulera la vaste machine du monde.

Je ne m'abuse pas, je sais combien il est nouveau et hardi d'annoncer la ruine future de la terre et des cieux, et combien je dois éprouver de difficultés pour inculquer aux hommes une vérité qui n'a point encore frappé leurs oreilles, et qui ne peut être soumise à l'examen des sens : la vue et le tact, les deux seules voies qui conduisent l'évidence jusque dans le sanctuaire de l'esprit humain. N'importe, je parlerai, et l'expérience peut-être me prêtera sa terrible éloquence : peut-être verrons-nous soudain l'orbe du monde tressaillir et s'écrouler sous son poids[a]! Que le destin nous épargne cette preuve funeste, et puisse la seule raison plutôt que le désastre même nous convaincre que le monde, vaincu par le temps, doit se dissoudre avec un fracas horrible!

Qua prius aggrediar quam de re fundere fata
Sanctius, et multo certa ratione magis, quam
Pythia quæ tripode e Phœbi, lauroque profatur,
Multa tibi expediam doctis solatia dictis :
Relligione refrenatus ne forte rearis
Terras et solem, cœlum, mare, sidera, lunam,
Corpore divino debere æterna manere;
Proptereaque putes ritu par esse Gigantum,
Pendere eos pœnas immani pro scelere omnes,
Qui ratione sua disturbent mœnia mundi,
Præclarumque velint cœli restinguere solem,
Immortalia mortali sermone notantes.
Quæ procul usque adeo divino ab numine distant,
Inque deum numero sic sunt indigna videri,
Notitiam potius præbere ut posse putentur,
Quid sit vitali motu sensuque remotum :
Quippe etenim non est, cum quovis corpore ut esse
Posse animi natura putetur consiliumque :
Sicut in æthere non arbor, nec in æquore salso
Nubes esse queunt, neque pisces vivere in arvis,
Nec cruor in lignis, nec saxis succus inesse;
Certum ac dispositum est ubi quidquid crescat et insit:
Sic animi natura nequit sine corpore oriri
Sola, neque a nervis et sanguine longiter esse :
Hoc si posset enim, multo prius ipsa animi vis
In capite, aut humeris, aut imis calcibus esse
Posset, et innasci quavis in parte soleret;
Tandem in eodem homine, atque in eodem vase maneret.
Quod quoniam nostro quoque constat corpore certum,
Dispositumque videtur, ubi esse et crescere possit

Mais avant de révéler ces arrêts du destin, plus sûrs et plus sacrés que les oracles lancés du trépied d'Apollon par la Pythie couronnée de lauriers, je consacre pour toi de doctes et consolans discours. Rejette l'erreur dont la religion aurait pu t'imposer le frein honteux, et ne crois pas que la terre, le soleil, les cieux, les mers, la lune, les astres soient d'une essence divine et qu'ils jouissent de l'immortalité [3]; et que d'oser par de fiers argumens ébranler les voûtes du monde, éteindre la lumière féconde du soleil, vouer à la mortalité des objets immortels, est une impiété égale au forfait et digne du châtiment des Géans dont la fureur escalada les cieux.

Mais qu'ils sont loin ces corps, de participer à l'essence divine, qu'ils sont loin d'être dignes du rang des dieux! ah! plutôt tout en eux décèle la matière insensible et privée de la vie; car ne crois pas que tous les corps indistinctement possèdent le sentiment et l'intelligence. La nature assigne à chaque être l'asile où il doit naître et se développer : ainsi qu'on ne voit pas les arbres croître aux champs aériens, les nuages errer au fond des gouffres amers [4], les poissons vivre dans les plaines, le sang gonfler les veines des végétaux, ou circuler dans les pierres; ainsi l'âme ne peut naître isolée du corps, et rester privée des sens qui la recèlent; s'il se pouvait, plus aisément encore, elle se formerait à son choix dans la tête, les épaules, l'extrémité des pieds même, ou dans les parties les plus secrètes du corps; puisque, quel que puisse être son siège, elle ne franchirait point ses limites, elle habiterait le même individu, le même vaisseau. Or, tu ne peux douter que,

Seorsum anima atque animus; tanto magis inficiandum,
Totum posse extra corpus, formamque animalem,
Patribus in glebis terrarum, aut solis in igni,
Aut in aqua durare, aut altis ætheris oris.
Haud igitur constant divino prædita sensu,
Quandoquidem nequeunt vitaliter esse animata.

Illud item non est ut possis credere, sedes
Esse deum sanctas in mundi partibus ullis :
Tenuis enim natura deum, longeque remota
Sensibus a nostris, animi vix mente videtur ;
Quæ quoniam manuum tactum suffugit et ictum,
Tactile nil nobis quod sit, contingere debet :
Tangere enim non quit, quod tangi non licet ipsum.
Quare etiam sedes quoque nostris sedibus esse
Dissimiles debent, tenues de corpore eorum :
Quæ tibi posterius largo sermone probabo.

Dicere porro, hominum causa voluisse parare
Præclaram mundi naturam, proptereaque
Id laudabile opus divum laudare decere,
Æternumque putare atque immortale futurum ;
Nec fas esse, deum quod sit ratione vetusta
Gentibus humanis fundatum perpetuo ævo,
Sollicitare suis ullum de sedibus unquam,
Nec verbis vexare, et ab imo evertere summam :
Cetera de genere hoc adfingere et addere, Memmi,
Desipere est ; quid enim immortalibus atque beatis

dans nos corps, l'âme et l'esprit possèdent un lieu déterminé pour naître et s'accroître séparément. Combien n'avons-nous pas le droit d'affirmer qu'elle ne peut, sans un corps, sans une forme animale, s'emparer de la vie, et habiter les glèbes humides de la terre, les feux du soleil, les flots de l'océan, les plaines orageuses de l'air? Ainsi, loin d'être douées d'un sens divin, ces masses n'ont jamais reçu le plus léger sentiment de la vie.

Tu ne peux pas supposer non plus que les dieux habitent quelques régions du monde. La substance des dieux est déliée, légère, et se dérobe à nos sens. L'esprit l'effleure à peine; s'ils échappent au contact de nos sens, ils ne peuvent eux-mêmes saisir aucun des objets soumis à notre tact; car il ne peut rien toucher, celui qui, par sa nature, est impalpable. Combien donc est différent de notre monde l'asile où siègent les dieux: sans doute, ils habitent un séjour subtil comme leur corps sacré, mystère que je développerai longuement dans mes discours[5].

Prétendre que les dieux ont établi pour les hommes l'ordre pompeux du monde, que nous devons sans cesse célébrer et croire éternelle l'œuvre de leurs mains immortelles; et qu'on ne peut sans crime ébranler par des argumens impies la base de l'édifice dont les dieux ont doté la race humaine pour l'éternité: ces absurdes fictions, ô Memmius, sont les fruits du délire. Eh! quoi, ces immortels fortunés attendaient-ils de notre reconnaissance un salaire qu'ils s'empressaient d'obtenir en nous consacrant leurs immenses travaux? Tranquilles

Gratia nostra queat largirier emolumenti,
Ut nostra quidquam causa gerere aggrediantur?
Quidve novi potuit tanto post ante quietos
Inlicere, ut cuperent vitam mutare priorem?
Nam gaudere novis rebus debere videtur,
Cui veteres obsunt; sed cui nil accidit ægri
Tempore in anteacto, quum pulchre degeret ævum,
Quid potuit novitatis amorem accendere tali?
An, credo, in tenebris vita ac mœrore jacebat,
Donec diluxit rerum genitalis origo?
Quidve mali fuerat nobis non esse creatis?
Natus enim debet, quicunque est, velle manere
In vita, donec retinebit blanda voluptas:
Qui nunquam vero vitæ gustavit amorem,
Nec fuit in numero, quid obest non esse creatum?
Exemplum porro gignundis rebus, et ipsa
Notities hominum, divis unde insita primum,
Quid vellent facere ut scirent, animoque viderent?
Quove modo est unquam vis cognita principiorum,
Quidnam inter sese permutato ordine possent,
Si non ipsa dedit specimen Natura creandi?
Namque ita multa, modis multis, primordia rerum,
Ex infinito jam tempore, percita plagis,
Ponderibusque suis consuerunt concita ferri,
Omnimodisque coire, atque omnia pertentare,
Quæcunque inter se possint congressa creare,
Ut non sit mirum, si in tales dispositurâs
Deciderunt quoque, et in tales venere meatus,
Qualibus hæc rerum genitur nunc summa novando.

de toute éternité, quel intérêt, quel charme nouveau, après des siècles innombrables, leur eût fait souhaiter le changement de leur première vie? L'inconstance ne convient qu'aux infortunés; mais qui aurait apporté le désir de la nouveauté à des êtres qui, toujours affranchis de maux, coulent leurs jours sans fin dans une ineffable sérénité? Pense-t-on qu'ils devaient traîner leur vie dans les ténèbres et la tristesse, jusqu'au moment où la nature naissante ait resplendi de son premier éclat? et serait-ce un malheur pour nous d'être restés étrangers à l'existence? Sans doute, celui qui est entré dans les champs de la vie souhaite d'y prolonger son séjour, tant que l'y retient la douce volupté; mais celui qui jamais n'a goûté l'amour de la vie, que lui importe un monde qu'il ignore!

Mais quel modèle aurait inspiré aux dieux la création du monde, et même de la race humaine[6]? car, sans ce moyen, auraient-ils pressenti la marche qu'ils voulaient suivre, auraient-ils anticipé dans leur esprit l'ordre de leur œuvre future? Qui donc leur eût révélé la puissance des élémens et les résultats de leurs combinaisons? Non, non, le spectacle seul de la Nature aurait instruit les dieux. Mais, sans leur secours, depuis des siècles innombrables, les élémens féconds, mus par des chocs divers, entraînés par leur propre poids, dans leur essor rapide, se sont réunis sous mille formes variées, et ont essayé toutes les combinaisons propres à faire éclore la vie. Ils ont enfin rencontré, à force de mouvemens divers, l'ordre qui enfanta le monde, et qui le renouvelle sans cesse.

Quod si jam rerum ignorem primordia quæ sint,
Hoc tamen ex ipsis cœli rationibus ausim
Confirmare, aliisque ex rebus reddere multis,
Nequaquam nobis divinitus esse paratam
Naturam rerum; tanta stat prædita culpa.
Principio, quantum cœli tegit impetus ingens,
Inde avidam partem montes silvæque ferarum
Possedere, tenent rupes, vastæque paludes,
Et mare, quod late terrarum distinet oras:
Inde duas porro prope partes fervidus ardor,
Assiduusque geli casus mortalibus aufert.
Quod superest arvi, tamen id Natura sua vi
Sentibus obducat, ni vis humana resistat,
Vitai causa valido consueta bidenti
Ingemere, et terram pressis proscindere aratris.
Si non fœcundas vertentes vomere glebas,
Terraique solum subigentes cimus ad ortus,
Sponte sua nequeant liquidas existere in auras.
Et tamen interdum magno quæsita labore,
Quum jam per terras frondent, atque omnia florent;
Aut nimiis torret fervoribus ætherius sol,
Aut subiti perimunt imbres, gelidæque pruinæ,
Flabraque ventorum violento turbine vexant.
Præterea, genus horriferum Natura ferarum,
Humanæ genti infestum, terraque marique,
Cur alit atque auget? cur anni tempora morbos
Adportant? quare mors immatura vagatur?

Quand j'ignorerais encore la puissance des élémens créateurs, instruit par l'imperfection des cieux et de la terre, j'oserais affirmer [7] que jamais les dieux n'ont préparé pour nous cette nature empreinte d'une faute immense.

Contemple d'abord ce globe qu'environne la voûte céleste; sa plus vaste partie est remplie par des montagnes et des forêts abandonnées aux monstres féroces, par d'arides rochers, des marais fangeux, et l'océan, dont les vastes bras l'emprisonnent en grondant. Les deux parts de la terre nous sont interdites par des climats brûlans ou des régions éternellement glacées; et si le reste était confié aux seules forces de la Nature, il se hérisserait de ronces, si l'homme, excité par un besoin industrieux, ne luttait sans cesse avec la terre, si l'amour de la vie ne nous courbait gémissans sous le poids des travaux, si le soc, en soulevant les glèbes, ne les rendait fécondes, et, domptant un sol ingrat, ne contraignait les germes prisonniers à surgir de la terre, et à s'élancer balancés dans les airs. Et cependant, lorsque tant de travaux ont couronné la terre de verdure et de fleurs, les frimas tardifs, les chaleurs dévorantes, les orages impétueux, les vents déchaînés les enlèvent à notre espérance. Que dis-je? pourquoi la Nature donne-t-elle la vie et féconde-t-elle, au sein des flots, sur la terre, d'innombrables bêtes féroces, implacables destructeurs de la race humaine? pourquoi nous transmet-elle, chaque saison, une foule de maux homicides? et pourquoi livre-t-elle à une mort prématurée tant d'êtres qu'elle venait à peine d'admettre à la vie?

Tum porro puer, ut sævis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet, infans, indigus omni
Vitali auxilio, quum primum in luminis oras
Nixibus ex alvo matris Natura profudit;
Vagituque locum lugubri complet, ut æquum est,
Cui tantum in vita restet transire malorum.
At variæ crescunt pecudes, armenta feræque;
Nec crepitacula eis opus est, nec cuiquam adhibenda est
Almæ nutricis blanda atque infracta loquela;
Nec varias quærunt vestes pro tempore cœli.
Denique non armis opus est, non mœnibus altis
Queis sua tutentur, quando omnibus omnia large
Tellus ipsa parit, Naturaque dædala rerum.

Principio, quoniam terrai corpus, et humor;
Aurarumque leves animæ, calidique vapores,
E quibus hæc rerum consistere summa videtur,
Omnia nativo ac mortali corpore constant;
Debet tota eadem mundi Natura putari:
Quippe etenim quorum partes et membra videmus
Corpore nativo et mortalibus esse figuris,
Hæc eadem ferme mortalia cernimus esse,
Et nativa simul: quapropter maxima mundi
Quum videam membra ac partes consumpta regigni,
Scire licet, cœli quoque idem terræque fuisse
Principiale aliquod tempus, clademque futuram.
Illud in his rebus ne me arripuisse rearis,
Memmi, quod terram atque ignem mortalia sumpsi

Tel qu'un nocher, jeté par la colère des flots, l'enfant aborde la vie dénué de secours, nu, gisant sur la terre [8]; dès que la Nature, l'arrachant avec effort des flancs maternels, le livre à la lumière du jour, de ses vagissemens sinistres il remplit son premier asile. Il a raison l'infortuné à qui il reste à traverser tant de douleurs! Au contraire, les troupeaux, les bêtes féroces naissent et croissent facilement : on ne façonne pas pour eux le bruyant hochet; une nourrice attentive, pour flatter leur oreille délicate, ne brise point, en les adoucissant, les sons du langage; ils ne s'entourent point de vêtemens variés comme les saisons; les armes sont inutiles à la défense de leurs biens; ils n'élèvent point de forteresse pour leur sûreté, ou de toit pour leur abri. La terre fournit largement à leurs besoins, et la Nature les entoure de ses dons.

Mais rentrons dans la voie que nous avions quittée. Si la terre, l'eau [9], le léger fluide aérien, les brûlantes vapeurs du feu se forment, naissent et se détruisent, le monde, qui doit son existence à l'assemblage des élémens, comme eux doit naître et périr : car le tout doit partager le sort des parties qui le composent. Ainsi, lorsque j'aperçois les vastes membres du monde s'épuiser, se détruire et se renouveler alternativement, puis-je douter de l'origine du ciel et de la terre, et de leur destruction future?

O Memmius, ne m'accuse pas de me livrer à l'illusion, quand j'affirme que la terre et le feu sont périssables, et

Esse; neque humorem dubitavi aurasque perire;
Atque eadem gigni, rursusque augescere dixi.
Principio, pars terrai nonnulla perusta
Solibus assiduis, multa pulsata pedum vi,
Pulveris exhalat nebulam nubesque volantes,
Quas validi toto dispergunt aere venti:
Pars etiam glebarum ad diluviem revocatur
Imbribus, et ripas radentia flumina rodunt:
Præterea, pro parte sua quodcunque alid auget,
Roditur; et quoniam dubio procul esse videtur
Omnipareus, eadem rerum commune sepulcrum;
Ergo terra tibi limatur, et aucta recrescit.
Quod superest, humore novo mare, flumina, fontes
Semper abundare, et latices manare perennes,
Nil opus est verbis; magnus decursus aquarum
Undique declarat: sed primum quidquid aquai
Tollitur, in summaque fit, ut nihil humor abundet;
Partim quod validi verrentes æquora venti
Deminuunt, radiisque retexens ætherius sol;
Partim quod subter per terras diditur omnes:
Percolatur enim virus, retroque remanat
Materies humoris, et ad caput amnibus omnis
Convenit; inde super terras fluit agmine dulci,
Qua via secta semel liquido pede detulit undas.

Aera nunc igitur dicam, qui corpore toto
Innumerabiliter privas mutatur in horas:
Semper enim quodcunque fluit de rebus, id omne

que l'air et l'eau sont destinés à se décomposer, pour se réunir et s'accroître sous des aspects nouveaux. Ne vois-tu pas que la surface de la terre, foulée aux pieds de ses hôtes et brûlée par les rayons continus d'un soleil ardent, se transforme en tourbillons poudreux, s'évapore en nuages légers, balancés par les vents. La pluie orageuse résout en onde les glèbes fangeuses qu'elle entraîne, et les fleuves rapides dévorent leurs rives en roulant. Enfin, tout corps qui, de sa propre substance, alimente un autre corps s'appauvrit de ses dons; et puisque la terre est à la fois la mère et le tombeau des êtres, elle doit tour-à-tour s'affaiblir et ranimer sa vigueur.

Ainsi les flots des mers, les fleuves, les fontaines sont sans cesse alimentés, et font jaillir sans cesse de nouvelles ondes. Mes paroles prouvent moins cette vérité, que cette immensité d'eau qui se précipite incessamment dans leurs bords; mais les pertes continuelles, éprouvées par les eaux, les empêchent de surabonder. Les vents fouettent la plaine des mers, et les dissipent en vapeur aérienne; le soleil en diminue la surface, en l'aspirant par ses brûlans rayons. Cette onde se répand aussi, s'infiltre dans les concavités sinueuses des terres, se dégage de son amertume, se replie, remonte et s'amasse à la source des fleuves; adoucie dans sa course, elle reparaît à la surface du globe, coule vers la pente qui l'attire, et laisse, en circulant, la trace de ses pas liquides.

Maintenant, je révèlerai l'essence de l'air, que des changemens innombrables agitent à chaque instant. De tous les corps des émanations continues coulent à grands

Aeris in magnum fertur mare, qui nisi contra
Corpora retribuat rebus, recreetque fluentes,
Omnia jam resoluta forent, et in aera versa.
Haud igitur cessat gigni de rebus, et in res
Recidere assidue, quoniam fluere omnia constat.

Largus item liquidi fons luminis, ætherius sol
Inrigat assidue cœlum candore recenti,
Suppeditatque novo confestim lumine lumen :
Nam primum quidquid fulgoris disperit eii,
Quocunque accidit : id licet hinc cognoscere possis,
Quod simul ac primum nubes succedere soli
Cœpere, et radios inter quasi rumpere lucis,
Extemplo inferior pars horum disperit omnis,
Terraque inumbratur, qua nimbi cunque feruntur;
Ut noscas splendore novo res semper egere,
Et primum jactum fulgoris quemque perire;
Nec ratione alia res posse in sole videri,
Perpetuo ni suppeditet lucis caput ipsum.

Quin etiam nocturna tibi, terrestria quæ sunt
Lumina, pendentes lychni, claræque coruscis
Fulguribus, pingues multa caligine tædæ,
Consimili properant ratione, ardore ministro,
Suppeditare novum lumen; tremere ignibus instant;
Instant, nec loca lux inter quasi rupta relinquit :
Usque adeo properanter ab omnibus ignibus ejus
Exitium celeri toleratur origine flammæ :
Sic igitur solem, lunam stellasque putandum

flots dans ce vaste et invisible océan; mais il restitue lui-même à chaque objet les pertes qu'il leur fait éprouver; et s'il ne leur prêtait aussi une force réparatrice, tous les corps altérés se décomposeraient en flots aériens. L'air ne cesse donc point d'être assidûment nourri par les corps, et de se répandre dans leur sein, puisqu'ils font avec lui un échange continuel d'émanations.

Ainsi, cette large source de flots lumineux, le soleil, du haut des airs, inonde incessamment le ciel de sa splendeur renaissante, et, sans interruption, verse à la lumière une lumière nouvelle : car, quel que soit son éclat, le rayon qui arrive à son terme s'évanouit soudain. Tu n'en peux douter, si tu observes un nuage qui s'interpose entre le soleil et la terre : il semble briser ses rayons lumineux; leur partie inférieure est perdue tout-à-coup, et, partout où passe le nuage, la terre se couvre d'une ombre épaisse. Tu le vois donc, les corps ont toujours besoin d'une clarté renaissante, chaque rayon périt aussitôt qu'il est lancé vers son but, et sans l'écoulement intarissable de cette source du jour, tout resterait enseveli sous un amas d'ombre.

Et ces flambeaux nocturnes que l'art inventa, ces lampes suspendues, ces torches résineuses d'où s'échappent des tourbillons de vapeurs enflammées, comme l'astre du monde, expulsent incessamment leur clarté mobile et toujours renouvelée : de leurs flots successifs l'épanchement est si rapide [10], que le trait lumineux qui s'évapore est déjà remplacé par celui qui succède, jusqu'à ce que la flamme ait entièrement dévoré la matière qui l'alimente; ainsi le soleil, l'astre des nuits, les étoiles,

Ex alio atque alio lucem jactare subortu,
Et primum quidquid flammai perdere semper;
Inviolabilia hæc ne credas forte vigere.
Denique non lapides quoque vinci cernis ab ævo?
Non altas turres ruere, et putrescere saxa?
Non delubra deum simulacraque fessa fatisci?
Nec sanctum numen fati protollere fines
Posse, neque adversus Naturæ fœdera niti?
Denique non monumenta virum dilapsa videmus
Cedere proporro, subitoque senescere casu?
Non ruere avolsos silices a montibus altis,
Nec validas ævi vires perferre patique
Finiti? neque enim caderent avolsa repente,
Ex infinito quæ tempore pertolerassent
Omnia tormenta ætatis privata fragore.

Denique jam tuere hoc circum, supraque quod omnem
Continet amplexu terram, quod procreat ex se
Omnia (quod quidam memorant), recipitque perempta:
Totum nativum mortali corpore constat.
Nam quodcunque alias ex se res auget alitque,
Deminui debet, recreari quum recipit res.

Præterea, si nulla fuit genitalis origo
Terrai et cœli, semperque æterna fuere,
Cur supera bellum Thebanum et funera Trojæ,
Non alias alii quoque res cecinere poetæ?
Quo tot facta virum toties cecidere; neu usquam
Æternis famæ monumentis insita florent?

altérés à chaque instant, sont loin d'être indestructibles: ils s'épuiseront par leurs tributs rapides, toujours perdus et toujours renouvelés.

D'AILLEURS, le marbre même ne peut s'opposer au triomphe du temps. Les tours altières s'écroulent, la pierre se pulvérise, les temples et les images de la divinité s'affaissent et tombent: la sainteté des dieux ne peut leur faire transgresser les limites imposées par leur destin; elle ne peut s'affranchir elle-même des lois immuables de la Nature. Eh! ne voyons-nous pas les pompeux monumens, érigés par la main des hommes, minés par la destruction, et s'écrouler tout-à-coup, accablés par la vieillesse, et les rochers arrachés rouler de la cime des monts; ils ne peuvent résister aux violens assauts du temps qui borne leur durée. Se détacheraient-ils de leur base, s'écrouleraient-ils subitement, si les efforts impérieux des siècles infinis avaient jusqu'ici attaqué vainement leur immobilité?

ENFIN, lève les regards vers cette immense voûte qui, de tous côtés, enveloppe le monde; ce ciel qui (selon quelques sages) enfante tous les êtres, et reçoit leurs débris dans son sein, ce ciel nous atteste que ce grand corps dut naître et doit mourir, puisque nul objet ne peut en alimenter d'autres, sans s'altérer; ni les réunir en soi-même, sans réparer ses forces.

MAIS si le ciel et la terre sont exempts d'origine [11], s'ils ont devancé les temps, comment nul poète n'a-t-il chanté les évènemens qui ont précédé la guerre de Thèbes et la ruine d'Ilion? pourquoi les actions importantes des hommes sont-elles ensevelies dans l'oubli? pourquoi leurs exploits sont-ils dépouillés de l'éclat d'une éternelle

Verum, ut opinor, habet novitatem summa, recensque
Natura est mundi, neque pridem exordia cepit.
Quare etiam quædam nunc artes expoliuntur,
Nunc etiam augescunt; nunc addita navigiis sunt
Multa; modo organici melicos peperere sonores;
Denique natura hæc rerum ratioque reperta est
Nuper, et hanc primus cum primis ipse repertus
Nunc ego sum, in patrias qui possim vertere voces.

Quod si forte fuisse antehac eadem omnia credis;
Sed periisse hominum torrenti sæcla vapore,
Aut cecidisse urbes magno vexamine mundi,
Aut ex imbribus assiduis exisse rapaces
Per terras amnes, atque oppida cooperuisse;
Tanto quippe magis victus fateare necesse est,
Exitium quoque terrai cœlique futurum;
Nam quum res tantis morbis tantisque periclis
Tentarentur, ibi si tristior incubuisset
Causa, darent late cladem magnasque ruinas:
Nec ratione alia mortales esse videmur
Inter nos, nisi quod morbis ægrescimus iisdem,
Atque illi, quos a vita Natura removit.

Præterea, quæcunque manent æterna, necesse est,
Aut quia sunt solido cum corpore, respuere ictus,
Nec penetrare pati sibi quidquam, quod queat arctas
Dissociare intus partes; ut materiai
Corpora sunt, quorum naturam ostendimus ante;
Aut ideo durare ætatem posse per omnem,

renommée? La vérité nous l'apprend : le monde est dans sa nouveauté; il sort des mains de la Nature; son origine n'est pas éloignée. Aujourd'hui même, plusieurs arts ne commencent qu'à se développer, et se polissent à peine; la navigation commence à se livrer à son naissant essor[12]; de doux accords viennent à peine d'enfanter l'harmonie; la philosophie que je chante, et la science qui scrute la marche de l'univers, touchent à leur enfance, et moi le premier, je révèle ces grands secrets dans le langage de ma patrie.

Le monde, diras-tu peut-être, jouissait jadis de ces fruits de l'art et de l'intelligence, mais les races soumises aux révolutions de la terre se sont anéanties; elles ont péri dans des feux dévorans; des cités se sont englouties, quand le monde ébranlé ouvrit des gouffres profonds; des torrens pluvieux, précipités du ciel, ont submergé la terre déserte. Mais ces terribles assauts t'offrent la preuve irrécusable de sa destruction future; car, assaillis par tant de fléaux, livrés à la continuation de ces assauts dangereux, le ciel et la terre ébranlés se seraient convertis en vastes ruines. Tu n'en peux douter, car nous-mêmes nous ne préjugeons notre destruction prochaine, qu'en nous reconnaissant asservis au même sort qui, de douleurs en douleurs, exile les hommes de la vie.

Enfin, nul corps n'est affranchi de la destruction si, par sa solidité, il ne résiste au choc, à la pénétration, aux efforts de la dissolution; tels sont les principes de la matière, dont naguère je t'ai révélé la nature. Ou il ne peut survivre à la révolution des âges, s'il n'est tel que le vide, cet océan impalpable qui demeure in-

Plagarum quia sunt expertia, sicut inane est,
Quod manet intactum, neque ab ictu fungitur hilum;
Aut etiam, quia nulla loci sit copia circum,
Quo quasi res possint discedere dissolvique,
Sicut summarum summa est æterna, neque extra
Quis locus est, quo dissiliant; neque corpora sunt, quæ
Possint incidere, et valida dissolvere plaga:
At neque, uti docui, solido cum corpore mundi
Natura est, quoniam admistum est in rebus inane;
Nec tamen est ut inane; neque autem corpora desunt,
Ex infinito quæ possint forte coorta
Proruere hanc rerum violento turbine summam,
Aut aliam quamvis cladem importare pericli;
Nec porro natura loci, spatiumque profundi
Deficit, exspergi quo possint mœnia mundi,
Aut alia quavis possint vi pulsa perire:
Haud igitur lethi præclusa est janua cœlo,
Nec soli, terræque, nec altis æquoris undis,
Sed patet immani, et vasto respectat hiatu:
Quare etiam nativa necessum est confiteare
Hæc eadem; neque enim mortali corpore quæ sunt,
Ex infinito jam tempore adhuc potuissent
Immensi validas ævi contemnere vires.
Denique tantopere inter se quum maxima mundi
Pugnent membra, pio nequaquam concita bello;
Nonne vides aliquam longi certaminis ollis
Posse dari finem? vel quum sol et vapor omnis,
Omnibus epotis humoribus, exsupererint,
Quod facere intendunt, neque adhuc conata patrantur;
Tantum suppeditant amnes, utroque minantur

accessible à tous les efforts agresseurs, ou enfin, s'il ne peut être environné d'un espace nécessaire à la réception de ses débris, comme le grand tout, hors duquel ne se trouve ni lieu pour ouvrir une libre carrière à la dissolution de ses parties, ni corps pour les heurter ou les diviser. Le monde n'est donc pas immortel, puisqu'il n'est ni matière ni vide absolu, et que, d'ailleurs, dans l'étendue infinie de la Nature, il n'existe que trop de corps dont le choc soudain pourrait l'assaillir et l'entraîner à sa ruine. Les gouffres du vide s'ouvrent de tous côtés, pour engloutir ses membres disséminés; quelle qu'en soit la cause, enfin il s'anéantira. Ainsi, loin de se fermer pour le soleil, les cieux, la terre, l'océan, les portes de la mort s'ouvrent sans cesse larges et béantes. Tu n'en peux douter, ces corps ont commencé, ils sont donc destructibles, et n'auraient pu, depuis la source des temps, résister aux redoutables efforts d'une durée infinie.

Enfin, l'agression mutuelle des vastes membres du monde, la guerre intestine qui les dévore nous avertit que cette lutte terrible peut se terminer tout-à-coup. Ainsi, quand le soleil et les astres se seront abreuvés des eaux du monde entier, ils pourront enfin remporter la victoire que leurs efforts ont jusqu'ici tentée vainement. Les fleuves cependant portent des flots si abondans aux

Omnia diluviare ex alto gurgite ponti :
Nequiequam ; quoniam verrentes æquora venti
Deminuunt, radiisque retexens ætherius sol ;
Et siccare prius confidunt omnia posse,
Quam liquor incepti possit contingere finem :
Tantum spirantes æquo certamine bellum
Magnis de rebus inter se cernere certant ;
Quum semel in terra fuerit superantior ignis,
Et semel, ut fama est, humor regnarit in arvis ;
Ignis enim superavit, et ambens multa perussit,
Avia quum Phaethonta rapax vis Solis equorum
Æthere raptavit toto, terrasque per omnes.
At pater omnipoteus, ira tum percitus acri,
Magnanimum Phaethonta, repenti fulminis ictu,
Deturbavit equis in terram ; Solque cadenti
Obvius æternam suscepit lampada mundi,
Disjectosque redegit equos junxitque trementes ;
Inde, suum per iter, recreavit cuncta gubernans.
Scilicet ut veteres Graium cecinere poetæ ;
Quod procul a vera est animi ratione repulsum :
Ignis enim superare potest, ubi materiai
Ex infinito sunt corpora plura coorta ;
Inde cadunt vires aliqua ratione revictæ,
Aut pereunt res exustæ torrentibus auris :
Humor item quondam cœpit superare coortus,
Ut fama est hominum, multas quando obruit urbes ;
Inde ubi vis aliqua ratione aversa recessit,
Ex infinito fuerat quæcunque coorta,
Constiterunt imbres et flumina vim minuerunt.

vastes mers, que de leur gouffre profond elles menacent le globe d'un immense déluge; mais les vents qui fouettent la surface des ondes, et le soleil qui les pompe dans les airs, les atténuent et enchaînent leur audace infructueuse. Ainsi, ces élémens jaloux se livrent une guerre que balancent éternellement leurs forces rivales. Cependant, si nous en croyons la fable ingénieuse, une fois l'onde et le feu ont alternativement triomphé de ce globe. Le feu le dévora lorsque, dans une route infréquentée, Phaéthon fut entraîné par les coursiers du Soleil, dans toutes les régions de la terre et des cieux. Mais, rempli d'un noir courroux, le maître tout-puissant, d'un coup de foudre, renversa de son char sur le globe l'illustre téméraire. Après sa chute, le père divin de Phaéthon revint, suspendit de sa main la lampe éternelle du monde, rassembla ses coursiers encore frémissans, leur rouvrit le chemin accoutumé, les guida, et répandit la joie sur l'univers. Ces fables, que l'antique Grèce a chantées [13], sont dédaignées par l'austère raison, mais elles peuvent offrir l'image de la vérité. En effet, le feu put être victorieux quand, de toutes les parties de l'univers, ses semences brûlantes se sont amoncelées sur notre globe; et si aucune puissance rivale ne s'est opposée à ses efforts, la terre dut être livrée à sa rage dévorante. On dit aussi que des torrens, précipités de la plaine des airs, jadis ont englouti de nombreuses cités; mais quand une force contraire eut dompté ces flots épanchés de toutes les régions de l'espace, les torrens pluvieux tarirent, la terre reparut, et les fleuves impétueux reçurent un frein.

Sed quibus illo modis conjectus materiai
Fundarit cœlum ac terram, pontique profunda,
Solisque et lunæ cursus, ex ordine ponam :
Nam certe neque consilio primordia rerum
Ordine se quæque atque sagaci mente locarunt;
Nec quos quæque darent motus, pepigere profecto;
Sed quia multa, modis multis, primordia rerum
Ex infinito jam tempore percita plagis,
Ponderibusque suis consuerunt concita ferri,
Omnimodisque coire, atque omnia pertentare
Quæcunque inter se possent congressa creare;
Propterea fit, uti magnum volgata per ævum,
Omnigenos cœtus et motus experiundo,
Tandem ea conveniant, quæ ut convenere repente
Magnarum rerum fiant exordia sæpe,
Terrai, maris et cœli, generisque animantum.

Hic neque tum Solis rota cerni, lumine largo
Altivolans poterat, neque magni sidera mundi,
Nec mare, nec cœlum, nec denique terra, neque aer,
Nec similis nostris rebus res ulla videri;
Sed nova tempestas quædam, molesque coorta :
Diffugere inde loci partes cœpere, paresque
Cum paribus jungi res, et discludere mundum,
Membraque dividere et magnas disponere partes
Omnigenis e principiis, discordia quorum
Intervalla, vias, connexus, pondera, plagas,
Concursus, motus turbabat, prœlia miscens,
Propter dissimiles formas variasque figuras;
Quod non omnia sic poterant conjuncta manere,

Maintenant comment les flots des élémens créateurs ont-ils fondé le ciel, la terre, creusé le profond océan [14], et dirigé le cours du soleil et des astres? tu vas l'apprendre, Memmius. Je le répète, cet ensemble n'est point l'œuvre de leur intelligence; les élémens du monde n'ont point médité l'ordre qui les assujettit; ils n'ont point d'avance concerté l'essor et le mouvement qu'ils devaient s'attribuer mutuellement : mais ces élémens infinis en nombre, agités dans toutes les directions, asservis depuis l'éternité à des chocs étrangers, entraînés par leur propre poids, attirés, réunis en tous sens, ont tenté toutes les combinaisons, pris, quitté, repris, pendant d'innombrables siècles, des formes variées, et à force d'assemblages et de mouvemens, en se coordonnant, ont enfanté ces grandes masses, devenues, en quelque sorte, la primitive ébauche de la terre, des cieux, des mers et des espèces animées.

On ne voyait pas encore le char du Soleil, dans sa carrière pompeuse, épancher des flots de lumière; le ciel, l'océan, la terre, les champs aériens, les célestes flambeaux n'étaient point tels qu'ils brillent à nos regards : cette masse réunie n'était qu'une vaste tempête; mais des parties diverses s'échappèrent de son sein agité, les élémens amis s'allièrent, le monde put éclore, ses vastes membres se formèrent, composés de mille principes divers : leur rivalité jetait le trouble et la confusion entre les intervalles qui les séparaient : leur poids, leur direction, leur essor, leur combinaison, leur diversité, leurs formes opposées interdisaient l'union intime et les mouvemens amis; enfin le ciel se sépara de la terre, le sol

Nec motus inter sese dare convenientes :
Hoc est a terris altum secernere cœlum,
Et seorsum mare uti secreto humore pateret,
Seorsus item puri secretique ætheris ignes.
Quippe etenim primum terrai corpora quæque,
Propterea quod erant gravia et perplexa, coibant,
In medioque imas capiebant omnia sedes :
Quæ quanto magis inter se perplexa coibant,
Tam magis expressere ea quæ mare, sidera, solem,
Lunamque efficerent, et magni mœnia mundi :
Omnia enim magis hæc e lævibus atque rotundis
Seminibus, multoque minoribu' sunt elementis,
Quum tellus; ideo per rara foramina terræ
Partibus erumpens primus se sustulit æther
Signifer, et multos secum levis abstulit ignes :
Non alia longe ratione, ac sæpe videmus,
Aurea quum primum gemmantes rore per herbas
Matutina rubent radiati lumina solis,
Exhalantque lacus nebulam fluviique perennes;
Ipsa quoque interdum tellus fumare videtur :
Omnia quæ sursum quum conciliantur in alto,
Corpore concreto subtexunt nubila cœlum :
Sic igitur tum se levis ac diffusilis æther
Corpore concreto circumdatus undique sepsit,
Et late diffusus in omnes undique partes,
Omnia sic avido complexu cetera sepsit.
Hunc exordia sunt solis lunæque secuta;
Inter utrosque globi querum versantur in auris :
Quæ neque terra sibi adscivit, neque maximum æther;
Quod nec tam fuerint gravia ut depressa sederent,

s'éleva, la mer engloutit les eaux dans ses vastes gouffres, et les feux purs de l'éther resplendirent à la voûte azurée.

Les élémens de la terre plus pesans, plus épais, se rencontrèrent d'abord, s'unirent, s'enfoncèrent en se concentrant aux régions les plus profondes. Plus cet assemblage fut comprimé par sa pesanteur, plus il fit jaillir à grands flots les élémens propres à former les astres, les mers, le soleil, la lune et la voûte immense du monde. En effet, les élémens de ces corps sont plus lisses, arrondis, déliés et légers que ceux dont la terre est formée. L'essence éthérée se dégagea la première des pores de la terre, monta vers le ciel, et entraîna un grand nombre de feux légers. Ainsi, quand nous voyons les premiers rayons de la lumière dorée du soleil rougir sur l'herbe les perles liquides de la rosée, des nuages transparens s'exhalent du sein des lacs et des fleuves, et de la terre blanchie s'élève une fumée ondoyante. Ces émanations humides, réunies dans les airs, étendent un voile épais sous la voûte céleste. Ainsi portée au firmament, la vapeur éthérée, répandue en tous sens, forma dans son immense circuit la molle enceinte de l'univers [15].

Bientôt parurent le soleil et sa sœur; ces deux astres roulèrent suspendus entre le ciel et la terre. Mais ni le ciel ni la terre ne purent envahir leurs élémens, qui, trop peu pesans pour descendre dans les lieux inférieurs, et

Nec levia ut possent per summas labier oras :
Et tamen inter utroque ita sunt, ut corpora viva
Versent, et partes ut mundi totius exstent :
Quod genus in nobis quædam licet in statione
Membra manere, tamen quum sint ea quæ moveantur.
His igitur rebus retractis, terra repente,
Maxima qua nunc se ponti plaga cærula tendit,
Succidit, et salso subfodit gurgite fossas;
Inque dies quanto circum magis ætheris æstus
Et radii solis cogebant undique terram,
Verberibus crebris extrema ad limina apertam,
In medio ut propulsa suo condensa coiret;
Tam magis expressus salsus de corpore sudor
Augebat mare manando camposque natantes :
Et tanto magis illa foras elapsa volabant
Corpora multa vaporis et aeris, altaque cœli
Densabant procul a terris fulgentia templa :
Sidebant campi, crescebant montibus altis
Ascensus; neque enim poterant subsidere saxa ;
Nec pariter tantumdem omnes succumbere partes.
Sic igitur terræ, concreto corpore, pondus
Constitit, atque omnis mundi quasi limus in imum
Confluxit gravis et subsedit funditus, ut fæx.
Inde mare, inde aer, inde æther ignifer ipse :
Corporibus liquidis sunt omnia pura relicta,
Et leviora aliis alia; et liquidissimus æther
Atque levissimus aerias super influit auras,
Nec liquidum corpus turbantibus aeris auris
Commiscet; sinit hæc violentis omnia verti
Turbinibus, sinit incertis turbare procellis;

pas assez légers pour s'élancer dans les hautes régions, flottèrent dans la plaine des airs; membres les plus actifs de la nature, ils se meuvent avec l'agilité des êtres intelligens. C'est ainsi que quelques-uns de nos membres demeurent immobiles, quand d'autres s'agitent avec rapidité.

Presque aussitôt l'espace de la terre, couvert par les plaines azurées de l'océan, s'écroule et creuse les gouffres amers; plus la terre crevassée à sa surface, se pénétrant des bouillonnemens de l'éther, des rayons du soleil, livrait ainsi son centre aux chocs redoublés de l'ardeur qui la pressait en tous sens, plus la sueur amère, jaillissant de son vaste corps, accroissait de ses torrens les campagnes liquides de l'océan. Elle expulsait aussi de sa masse comprimée des semences innombrables de feu et d'air, qui s'élevaient en tourbillons rapides; ainsi loin de la terre, le temple resplendissant des cieux s'étendit et se consolida. Les champs à leur tour s'aplanirent; le sol cependant demeura inégal, les rochers résistèrent à l'affaissement, et la cime des monts se dressa.

Ainsi le globe, en agglomérant ses parties, acquit la pesanteur et la solidité. Tout son limon fangeux (si j'ose le nommer ainsi), précipité vers le centre, s'y déposa comme sa lie immonde. L'eau couvrit la surface terrestre; l'air, au dessus de l'onde, balança son fluide, et les feux et le ciel l'environnèrent à une immense hauteur; car, tu le sais, les fluides, quoique formés des élémens les plus purs, diffèrent en pesanteur. Le fluide éthéré est le moins lourd et le plus diaphane; il se balance au dessus de l'air, et ne se mêle jamais à l'orageux fluide:

Ipse suos ignes certo fert impete labens :
Nam modice fluere atque uno posse æthera nisu,
Significat ponti mare, certo quod fluit æstu,
Unum labendi conservans usque tenorem.

Motibus astrorum nunc quæ sit causa, canamus :
Principio, magnus cœli si vertitur orbis,
Ex utraque polum parti premere aera nobis
Dicendum est, extraque tenere et claudere utrinque :
Inde alium supera fluere, atque intendere eodem,
Quo volvenda micant æterni sidera mundi ;
Ast alium subter, contra qui subvehat orbem,
Ut fluvios versare rotas atque haustra videmus.

Est etiam quoque uti possit cœlum omne manere
In statione, tamen quum lucida signa ferantur :
Sive quod inclusi rapidi sunt ætheris æstus,
Quærentesque viam circumversantur, et ignes
Passim per cœli volvunt se immania templa ;
Sive aliunde fluens alicunde extrinsecus aer
Versat agens ignes; sive ipsi serpere possunt,
Quo cujusque cibus vocat atque invitat euntes,
Flammea per cœlum pascentes corpora passim.
Nam quid in hoc mundo sit eorum, ponere certum
Difficile est : sed quid possit fiatque per omne,
In variis mundis varia ratione creatis,
Id doceo; pluresque sequor disponere causas
Motibus astrorum, quæ possint esse per omne :
E quibus una tamen sit et hæc quoque causa necesse est,

il l'abandonne en proie à la fureur des tempêtes et à l'inconstance des vents impétueux, et, dans sa course régulière, il s'élève, il emporte les feux étincelans. Ne sois pas surpris de l'uniformité de sa carrière, car tu vois l'océan s'enfler et décroître, avec une constance inaltérable.

Maintenant, c'est à la cause du mouvement des astres que je consacre mes chants[16]. Si l'immense voûte céleste roule autour de nous, les deux pôles du monde sont donc environnés et constamment pressés par deux courans d'air : l'un pousse le ciel dans la direction que parcourt le brillant cortège des astres; l'autre, placé dans une région inférieure, le ramène à son tour dans un sens contraire, comme nous voyons les fleuves imprimer aux roues une rotation opposée à leur course.

Peut-être le firmament est immobile, et ses astres éclatans roulent autour de la terre. Soit que, trop resserrée dans l'enceinte céleste, l'essence éthérée, cherchant une issue avec rapidité, décrive sans cesse le vaste contour du firmament, et entraîne ses flambeaux, soit qu'un fluide extérieur les contraigne à circuler, soit qu'eux-mêmes se meuvent attirés par leur propre aliment, et se repaissent ainsi dans leur route des flammes célestes répandues dans les plaines azurées, il est difficile de déterminer la véritable cause des mouvemens du monde. Mais, du moins, j'indique les moyens que la Nature pourrait assigner aux révolutions de ces grandes masses, dans ces mondes innombrables dont elle a parsemé l'espace. J'ai révélé plusieurs lois propres aux vastes mouvemens des astres; une seule suffit à notre monde :

Quæ vegeat motum signis; sed quæ sit earum
Præcipere, haud quaquam est pedetentim progredientis.
Terraque ut in media mundi regione quiescat,
Evanescere paulatim et decrescere pondus
Convenit, atque aliam naturam subter habere
Ex ineunte ævo conjunctam atque uniter aptam
Partibus aeriis mundi, quibus insita sidit;
Propterea non est oneri, neque deprimit auras:
Ut sua cuique homini nullo sunt pondere membra,
Nec caput est oneri collo, nec denique totum
Corporis in pedibus pondus sentimus inesse;
At quæcunque foris veniunt, impostaque nobis
Pondera sunt, lædunt, permulto sæpe minora:
Usque adeo magni refert, cui quæ adjaceat res:
Sic igitur tellus non est aliena repente
Adlata, atque auris aliunde objecta alienis;
Sed pariter prima concepta ab origine mundi,
Certaque pars ejus, quasi nobis membra, videtur.
Præterea grandi tonitru concussa, repente
Terra, supra se quæ sunt, concutit omnia motu;
Quod facere haud ulla posset ratione, nisi esset
Partibus aeriis mundi cœloque revincta:
Nam communibus inter se radicibus hærent,
Ex ineunte ævo conjuncta, atque uniter apta.
Nonne vides etiam, quam magno pondere nobis
Sustineat corpus tenuissima vis animai,
Propterea quia tam conjuncta, atque uniter apta est?
Denique jam saltu pernici tollere corpus
Quis potis est, nisi vis animæ quæ membra gubernat?
Jamne vides quantum tenuis natura valere

quelle est-elle? c'est un secret qui laissera toujours indécis le docte scrutateur de la Nature.

Afin que la terre repose immobile au centre du monde[17], il faut que sa pesanteur décroisse, se perde insensiblement, et que ses parties inférieures, par leur union intime avec l'air, se soient identifiées, dès leur naissance, avec ce léger fluide sur lequel elles pressent sans effort, et se reposent sans l'affaisser. Ainsi nos membres ne nous pèsent pas : la tête n'est point un fardeau pour le cou, et les pieds, sans fatigue, supportent le corps entier; tandis qu'un objet étranger, plus léger que nos membres, nous accable aisément : tant il faut observer les rapports des objets unis entre eux! Ainsi donc, la terre n'est pas un corps étranger, lancé spontanément dans un fluide inconnu; mais, conçue avec les airs dès l'origine du monde, elle forme une partie inhérente à ce vaste assemblage, comme les membres sont une partie distincte du corps.

D'ailleurs, quand l'air est frappé par la secousse d'un tonnerre violent, le choc se communique à tous les objets placés à la surface de la terre. Un lien invisible unit donc la terre, la flamme éthérée et les champs aériens, car tous trois se tiennent par des racines communes : ils se sont assortis, liés intimement, depuis le premier instant de leur existence. Ne vois-tu pas aussi combien notre âme, substance si déliée et si fragile, soutient et dirige aisément le poids énorme du corps? mais elle doit cette faculté au lien intime qu'elle a contracté avec lui : que dis-je? elle le meut, le gouverne à sa volonté, lui imprime un rapide essor, le contraint à s'élancer par des

Possit, ubi est conjuncta gravi cum corpore, ut aer
Conjunctus terris, et nobis est animi vis?

Nec nimio solis major rota, nec minor ardor
Esse potest, nostris quam sensibus esse videtur;
Nam quibus e spatiis cunque ignes lumina possunt
Adjicere, et calidum membris adflare vaporem,
Illa ipsa intervalla nihil de corpore libant
Flammarum, nihilo ad speciem est contractior ignis:
Proinde calor quoniam solis lumenque profusum
Perveniunt nostros ad sensus, et loca tingunt;
Forma quoque hinc solis debet filumque videri,
Nil adeo ut possis plus aut minus addere vere.
Lunaque, sive notho fertur loca lumine lustrans,
Sive suam proprio jactat de corpore lucem,
Quicquid id est, nihilo fertur majore figura,
Quam, nostris oculis quam cernimus, esse videtur;
Nam prius, omnia quæ longe remota tuemur
Aera per multum, specie confusa videntur,
Quam minimum filum: quapropter luna necesse est,
Quandoquidem claram speciem certamque figuram
Præbet, ut est oris extremis cunque notata,
Quanta hæc cunque fuat, tanta hinc videatur in alto.
Postremo, quoscunque vides hinc ætheris ignes,
(Quandoquidem, quoscunque in terris cernimus ignes,
Dum tremor est clarus, dum cernitur ardor eorum,
Perparvum quiddam interdum mutare videntur,
Alterutram in partem, filum, quum longius absint),
Scire licet, perquam pauxillo posse minores
Esse, vel exigua majores parte brevique.

bonds rapides. Tu conçois donc, malgré sa ténuité, quelle force acquiert une substance unie à des objets pesans, comme l'air joint à la terre, comme l'âme jointe au corps.

Le disque de l'astre du jour n'est guère plus grand ni moins lumineux [18] qu'il ne le révèle à nos sens; car tant qu'un corps enflammé peut envoyer jusqu'à nous sa lumière et sa chaleur, quelle que soit sa distance, son éloignement n'altère point à nos regards sa forme apparente, et ne dérobe rien de ses contours et de son étendue. La chaleur et l'éclat du soleil parviennent jusqu'à nous, colorent les objets qui nous environnent; la forme, l'étendue et l'éclat du soleil sont donc tels, au haut de la voûte céleste, qu'ils apparaissent à nos regards.

Que la lune brille de son propre éclat ou d'un éclat emprunté, elle ne traverse point le ciel sous une forme plus grande que celle dont elle frappe notre vue; car, à travers l'épaisseur de l'air, les objets, dans le lointain, n'offrent qu'un aspect vague; ils dérobent la régularité de leurs contours; mais l'astre des nuits, nous dévoilant, avec tant d'exactitude et de clarté, ses traits et les limites de son orbe, est sans doute dans les cieux ce qu'il nous paraît de la terre.

Enfin, il n'est pas étonnant qu'il en soit ainsi des feux éthérés, puisque tous les feux placés sur cette terre, quelle que soit leur distance, ne paraissent subir qu'une légère altération dans leur grandeur réelle, tant que leur vacillante lumière parvient jusqu'à nous. Ainsi, nous recevons la preuve que les flambeaux célestes ne sont guère ni plus grands ni plus petits qu'ils ne le révèlent à nos yeux.

Illud item non est mirandum, qua ratione
Tantulus ille queat tantum sol mittere lumen,
Quod maria ac terras omnes cœlumque rigando
Compleat, et calido perfundat cuncta vapore;
Nam licet hinc mundi patefactum totius unum
Largifluum fontem scatere, atque erumpere lumen
Ex omni mundo, quo sic elementa vaporis
Undique conveniunt, et sic conjectus eorum
Confluit, ex uno capite hic ut profluat ardor:
Nonne vides etiam quam late parvus aquai
Prata riget fons interdum, campisque redundet?
Est etiam quoque uti, non magno solis ab igni,
Aera percipiat calidis fervoribus ardor,
Opportunus ita est si forte et idoneus aer,
Ut queat accendi parvis ardoribus ictus:
Quod genus interdum segetes stipulamque videmus
Accipere ex una scintilla incendia passim:
Forsitan et rosea sol alte lampade lucens
Possideat multum cæcis fervoribus ignem
Circum se, nullo qui sit fulgore notatus,
Æstiferum ut tantum radiorum exaugeat ictum.
Nec ratio solis simplex, nec certa patescit,
Quo pacto æstivis e partibus Ægocerotis
Brumales adeat flexus, atque inde revertens
Canceris ut vertat metas se ad solstitiales;
Lunaque mensibus id spatium videatur obire,
Annua sol in quo consumit tempora cursu:
Non, inquam, simplex his rebus reddita causa est;
Nam fieri vel cum primis id posse videtur,
Democriti quod sancta viri sententia ponit,

Tu t'étonnes aussi que l'orbe du soleil, avec une si faible circonférence, puisse inonder la mer, la terre de flots de lumière, et remplir l'univers de sa chaleur féconde. Mais il se peut que cette seule source soit ouverte pour épancher sur le monde les vastes torrens de la clarté, et que les élémens ignés viennent de toutes parts se réunir à cette issue, et de là se répandre dans l'espace. Ainsi, quelquefois un humble ruisseau, faible à sa source, après avoir arrosé la prairie, inonde les campagnes. Peut-être aussi les feux de l'astre du jour, sans être immenses, communiquent leur ardente chaleur à l'air qui les environne, si ce fluide est propre à s'enflammer au moindre choc des rayons de l'astre; ainsi nous voyons une faible étincelle embraser le chaume aride, et envahir les moissons; peut-être enfin ce soleil, autour de son flambeau, amasse-t-il d'innombrables feux inaperçus, qui alimentent dans les cieux la force et l'éclat de ses brûlans rayons.

Mais comment le soleil s'ouvre-t-il une route régulière des régions enflammées du midi au séjour des frimas, pour s'élancer de nouveau vers l'ardent Cancer, où l'astre achève et recommence son cours? Comment Phébé franchit-elle en un mois la carrière annuelle du soleil? Ce phénomène peut être imputé à différentes causes : la véritable, sans doute, doit rester cachée. Le sage Démocrite cherche à le résoudre d'une manière digne d'attention : les astres, nous dit-il, peuvent d'autant moins

Quanto quæque magis sint terram sidera propter,
Tanto posse minus cum cœli turbine ferri;
Evanescere enim rapidas illius et acres
Imminui subter vires, ideoque relinqui
Paulatim solem cum posterioribu' signis,
Inferior multo quod sit, quam fervida signa,
Et magis hoc lunam; et quanto demissior ejus
Cursus abest procul a cœlo, terrisque propinquat,
Tanto posse minus cum signis tendere cursum;
Flaccidiore etiam quanto jam turbine fertur
Inferior quam sol, tanto magis omnia signa
Hanc adipiscuntur, circum præterque feruntur:
Propterea fit, ut hæc ad signum quodque reverti
Mobilius videatur, ad hanc quia signa revisunt.
Fit quoque ut e mundi transversis partibus aer
Alternis certo fluere alter tempore possit,
Qui queat æstivis solem detrudere signis
Brumales usque ad flexus gelidumque rigorem,
Et qui rejiciat gelidis a frigoris umbris
Æstiferas usque in partes et fervida signa;
Et ratione pari lunam stellasque putandum est
Quæ volvunt magnos in magnis orbibus annos,
Aeribus posse alternis a partibus ire.
Nonne vides etiam diversis nubila ventis
Diversas ire in partes, inferna supernis?
Quî minus illa queant per magnos ætheris orbes,
Æstibus inter se diversis sidera ferri?

At nox obruit ingenti caligine terras;
Aut ubi de longo cursu sol extima cœli

subir l'entraînement du tourbillon éthéré, qu'ils sont plus voisins de la terre; car la vitesse de la rotation du firmament s'affaiblit par degrés, vers l'extrémité inférieure du monde; asservi à cette loi, le soleil, placé dans des régions infiniment au dessous des flambeaux ardens, est insensiblement devancé dans sa course, avec tous les corps inférieurs, et Phébé, encore plus éloignée du ciel et plus voisine de la terre, suit plus péniblement le brillant cortège des astres; ainsi, plus son tourbillon l'entraîne lentement, plus les signes ardens doivent rapidement l'atteindre et la devancer; et lorsqu'elle semble parcourir avec plus de rapidité les signes célestes, ce sont eux qui, à leur tour, la pressent, la fuient et la rejoignent.

Il se peut aussi que, des deux points opposés du monde, des torrens aériens se précipitent, et transportent alternativement le soleil, des signes brûlans de l'été aux régions sombres et glacées du nord, et le repoussent des antres hyperborées jusqu'au sommet des cieux brûlans du midi. De pareils flots aériens guideraient aussi les courses alternatives de la lune et de ces légions de flambeaux, qui ne décrivent leur immense orbite qu'après avoir vu s'accomplir un nombre infini d'années [19]. Ne vois-tu pas, à des hauteurs et dans des directions différentes, les nuages en mouvans tourbillons, parcourir la voûte des cieux? Pourquoi les astres brillans ne seraient-ils point ainsi entraînés par des courans rapides, dans les vastes plaines de l'espace sans bornes?

La nuit enveloppe la terre de ses épaisses ténèbres, soit parce que le soleil, ayant poussé sa course immense

Impulit, atque suos efflavit languidus ignes
Concussos itere, et labefactos aere multo;
Aut quia sub terras cursum convertere cogit
Vis eadem, supera terras quæ pertulit orbem.

Tempore item certo roseam Matuta per oras
Ætheris Auroram defert, et lumina pandit;
Aut quia sol idem sub terras ille revertens
Anticipat cœlum radiis, accendere tentans;
Aut quia conveniunt ignes, et semina multa
Confluere ardoris consuerunt tempore certo,
Quæ faciunt solis nova semper lumina gigni:
Quod genus Idæis fama est e montibus altis
Dispersos ignes orienti lumine cerni,
Inde coire globum quasi in unum et conficere orbem.

Nec tamen illud in his rebus mirabile debet
Esse, quod hæc ignis tam certo tempore possint
Semina confluere, et solis reparare nitorem;
Multa videmus enim, certo quæ tempore fiunt
Omnibus in rebus: florescunt tempore certo
Arbusta, et certo dimittunt tempore florem:
Nec minus in certo dentes cadere imperat ætas
Tempore, et impubem molli pubescere veste,
Et pariter mollem malis demittere barbam:
Fulmina postremo, nix, imbres, nubila, venti,
Non nimis incertis fiunt in partibus anni;
Namque ubi sic fuerunt causarum exordia prima,
Atque ubi res mundi cecidere ab origine prima,
Consequa natura est jam rerum ex ordine certo.

jusqu'aux limites du ciel, laisse éteindre ses feux déjà épuisés par le froissement des torrens d'air qu'ils ont bravés; soit que l'impulsion qui transporta son char sur nos têtes l'entraîne par de là notre sphère, et le force à suivre sous nos pieds sa course circulaire.

La courrière du matin, à l'heure accoutumée, guide dans les plaines de l'air l'Aurore vermeille, et rouvre les portes du jour. Soit que le même soleil, près d'achever son tour sous la terre, envahisse déjà de ses rayons le ciel qu'il s'efforce d'embraser; soit qu'à des instans fixés, des semences de feu, réunissant leur ardeur éclatante, enfantent chaque jour un nouvel astre : ainsi la renommée publie chez les peuples idéens, qu'au sommet de leurs montagnes des feux dispersés dans l'orient rassemblent leur lumière, et, transformés en globe radieux, parcourent le firmament.

D'ailleurs, ne sois pas étonné que ces élémens de feu se réunissent à des heures certaines, pour réparer la splendeur du soleil : nous voyons dans la nature de nombreux exemples de régularité. C'est à une époque constante que les arbres se parent de fleurs, que la joue de l'adolescent se couvre d'un léger duvet, et que le vieillard se sent ravir ses dents émoussées. Enfin la foudre, les vents, les frimas, les nuages pluvieux suivent fidèlement le cours des saisons; en effet, le monde en naissant reçut une première impulsion qui, déterminant l'énergie de chaque cause, contraignit les phénomènes à se succéder dans un ordre invariable.

Crescere itemque dies licet et tabescere noctes,
Et minui luces, quum sumant augmina noctes;
Aut quia sol idem sub terras atque superne,
Imparibus currens anfractibus ætheris oras
Partit, et in partes non æquas dividit orbem;
Et quod ab alterutra detraxit parte, reponit
Ejus in adversa tanto plus parte relatus,
Donicum ad id signum cœli pervenit, ubi anni
Nodus nocturnas exæquat lucibus umbras:
Nam medio cursu flatus Aquilonis et Austri
Distinet æquato cœlum discrimine metas,
Propter signiferi posituram totius orbis;
Annua sol in quo contundit tempora serpens,
Obliquo terras et cœlum lumine lustrans;
Ut ratio declarat eorum, qui loca cœli
Omnia dispositis signis ornata notarunt.

Aut quia crassior est certis in partibus aer,
Sub terris ideo tremulum jubar hæsitat ignis,
Nec penetrare potest facile atque emergere ad ortus:
Propterea noctes hiberno tempore longæ
Cessant, dum veniat radiatum insigne diei:
Aut etiam, quia sic alternis partibus anni
Tardius et citius consuerunt confluere ignes
Qui faciant solem certa de surgere parte.

Luna potest solis radiis percussa nitere,
Inque dies majus lumen convertere nobis

Tu vois les jours et les nuits se prolonger et se restreindre tour-à-tour, et la lumière s'accroître quand l'ombre diminue. Le soleil entretient cette lutte annuelle, parce que, toujours le même, l'astre décrit, sous la terre ou sur nos têtes, des cercles obliques; il courbe l'orbe céleste en parties inégales [20]; mais, en s'élançant de l'un à l'autre hémisphère, il compense leur perte en leur restituant alternativement la lumière qu'il leur a dérobée, jusqu'à ce que l'astre soit parvenu dans le signe céleste, où, divisant sa course annuelle, il verse au monde, avec égalité, les ombres de la nuit et la lumière du jour; car cette partie du ciel, où il achève la moitié de son cours, se trouve à une égale distance des froids Aquilons et du brûlant Auster, à cause de l'obliquité de douze signes célestes que parcourt annuellement l'astre qui répand ses feux dans le ciel et sur la terre. C'est ainsi que la science, en nous retraçant, dans son adroite imitation, l'édifice céleste, rend ses mouvemens sensibles à notre vue, et nous permet de fouiller dans les secrets des cieux.

Il se peut encore que, trouvant des flots aériens plus épais dans certaines régions, l'astre hésite à lancer la clarté de ses feux tremblans, à travers des obstacles qu'il pénètre avec peine, et retarde son lever sur la terre; telle est la cause peut-être qui, dans les longues nuits d'hiver, nous fait attendre long-temps le tardif retour du soleil. Il se peut enfin que les feux dont la réunion ranime les astres aux limites fixées de l'horizon soient plus actifs ou plus lents, selon l'influence des saisons.

La lune, frappée par les rayons du soleil, peut en réfléchir l'éclat, et, chaque jour, agrandissant sa lumière in-

Ad speciem, quantum solis secedit ab orbe,
Donicum eum contra pleno bene lumine fulsit,
Atque oriens obitus ejus super edita vidit :
Inde minutatim retro quasi condere lumen
Debet item, quanto propius jam solis ad ignem
Labitur ex alia signorum parte per orbem :
Ut faciunt, lunam qui fingunt esse pilai
Consimilem, cursusque viam sub sole tenere ;
Propterea fit uti videantur dicere verum.

Est etiam quoque uti proprio cum lumine possit
Volvier, et varias splendoris reddere formas;
Corpus enim licet esse aliud, quod fertur et una
Labitur, omnimodis occursans officiensque ;
Nec potis est cerni, quia cassum lumine fertur.
Versarique potest, globus ut si forte pilai,
Dimidia ex parti candenti lumine tinctus,
Versandoque globum variantes edere formas ;
Donicum eam partem, quæcumque est ignibus aucta,
Ad speciem vertit nobis oculosque patentes;
Inde minutatim retro contorquet, et aufert
Luciferam partem glomeraminis atque pilai :
Ut Babylonica Chaldæum doctrina refutans
Astrologorum artem contra convincere tendit :
Proinde quasi fieri nequeat quod pugnat uterque,
Aut minus hoc illo sic cur amplectier ausis.

Denique cur nequeat semper nova luna creari,
Ordine formarum certo certisque figuris,
Inque dies privos abolescere quæque creatæ,

constante, revêtir une forme d'autant plus étendue, qu'elle s'éloigne de l'orbe du soleil, jusqu'au point où, se plaçant avec lui dans une parfaite opposition, elle brille d'une pleine lumière, et, des portes de l'Orient, aperçoit à son lever le soleil se dérober sous la terre. Bientôt, rejetant presque sa lumière sur ses pas, elle se rapproche du soleil, décroît par degrés, s'enfuit et visite loin de notre vue les autres régions du ciel; on la regarde ainsi comme un orbe roulant sous la route du soleil, qui semble le chercher et le fuir : la raison applaudit à cette opinion.

On peut aussi, en lui accordant un propre éclat, concevoir sa course, et les formes diverses de son disque inconstant. Un autre astre invisible peut-être suit pas à pas sa carrière; il essaie de voiler sa clarté, interpose son disque obscur entre nous et Phébé, qui est ainsi contrainte de se montrer sous tant d'aspects variés. Elle pourrait encore, tournant sur son axe, comme un globe en partie teint de lumière, et, dans sa révolution, déployer successivement son éclat, ses différentes formes, et montrer enfin tout entier à nos regards son hémisphère lumineux; puis, dérobant par degrés sa lumière, la rejeter en arrière et la cacher réunie sous son disque : doctrine qui prit naissance dans Babylone, lorsque les Chaldéens s'efforçaient de triompher de l'ingénieuse astrologie. Mais pourquoi se montrer exclusif dans des hypothèses également admissibles, quand ni les uns ni les autres ne pouvaient être certains de combattre pour la vérité?

Enfin la Nature ne peut-elle reproduire chaque jour une lune nouvelle et l'asservir à une suite constante de formes, d'aspects mobiles, et faire succéder sans cesse un

Atque alia illius reparari in parte locoque,
Difficile est ratione docere et vincere verbis;
Ordine quum videas tam certo multa creari:
It ver, et Venus, et Veneris prænuntius ante
Pinnatus graditur Zephyrus vestigia propter;
Flora quibus mater præspergens ante viai
Cuncta coloribus egregiis et odoribus opplet.
Inde loci sequitur calor aridus, et comes una
Pulverulenta Ceres, et Etesia flabra Aquilonum:
Inde Autumnus adit; graditur simul Evius Evan;
Inde aliæ Tempestates Ventique sequuntur,
Altitonans Vulturnus et Auster fulmine pollens:
Tandem Bruma nives adfert, pigrumque rigorem
Reddit; Hiems sequitur, crepitans ac dentibus Algus:
Quo minus est mirum, si certo tempore luna
Gignitur, et certo deletur tempore rursus,
Quum fieri possint tam certo tempore multa.
Solis item quoque defectus, lunæque latebras,
Pluribus e causis fieri tibi posse putandum est:
Nam cur luna queat terram secludere solis
Lumine, et a terris altum caput obstruere eii,
Objiciens cæcum radiis ardentibus orbem;
Tempore eodem aliud facere id non posse putetur
Corpus, quod cassum labatur lumine semper?
Solque suos etiam dimittere languidus ignes
Tempore cur certo nequeat, recreareque lumen,
Quum loca præteriit flammis infesta per auras,
Quæ faciunt ignes interstingui atque perire?
Et cur terra queat lunam spoliare vicissim
Lumine, et oppressum solem super ipsa tenere,

astre nouveau à l'astre de la veille? Il n'est pas facile de détruire ce système par des paroles, quand la Nature nous offre une infinité de reproductions périodiques. Le printemps renaît, l'amour renaît avec lui, et le Zéphyre, son doux avant-coureur, agite les ailes à ses côtés, tandis que Flore remplit de fleurs et de parfums leur route joyeuse. Bientôt leur succèdent la chaleur et l'aridité, la poudreuse Cérès, les vents étésiens à la brûlante haleine; l'Automne s'avance avec le dieu des pampres; ils font place aux souffles impétueux des Tempêtes, au Vulturne grondant, à l'Auster qui couve la foudre; les frimas, les flots neigeux, la froidure enveloppent la terre paresseuse, et l'Hiver, froissant ses dents glacées, vient clore le cercle des saisons. Tant d'exemples de phénomènes réguliers te prouvent comment la lune peut être enfantée et détruite, et changer de forme en des temps réglés.

Ainsi, nous pourrions aborder de différentes manières les causes cachées de l'obscurité passagère que subissent le soleil et la lune [21]. Phébé peut dérober à la terre les feux du jour, et voiler le front brillant du soleil, en interposant sa masse épaisse entre nous et les rayons de cet astre. Un autre corps céleste, doué de mouvement et privé de clarté, peut aussi lui servir de voile. Et le soleil lui-même ne peut-il quelquefois languir fatigué, perdre son éclat, et le prendre à la sortie des régions aériennes, qui, ennemies du flambeau des jours, s'efforcent de nous dérober la lumière? La terre ne peut-elle à son tour dépouiller Phébé de son doux éclat, lorsque, placée au dessus du soleil, elle absorbe ses rayons, et porte vers

Menstrua dum rigidas coni perlabitur umbras;
Tempore eodem, aliud nequeat succurrere lunæ
Corpus, vel supera solis perlabier orbem,
Quod radios interrumpat lumenque profusum?
Et tamen ipsa suo si fulget luna nitore,
Cur nequeat certa mundi languescere parte,
Dum loca luminibus propriis inimica pererrat?
Quod superest, quoniam magni per cærula mundi
Qua fieri quidquid posset ratione, resolvi;
Solis uti varios cursus, lunæque meatus,
Noscere possemus quæ vis et causa cieret,
Quove modo soleant offecto lumine obire,
Et nec opinantes tenebris obducere terras,
Quum quasi conniveat, et aperto lumine rursum
Omnia convisunt clara loca candida luce;
Nunc redeo ad mundi novitatem, et mollia terræ
Arva, novo fœtu quid primum in luminis oras
Tollere, et incertis tentarit credere ventis.

Principio, genus herbarum viridemque nitorem
Terra dedit circum colles, camposque per omnes;
Florida fulserant viridanti prata colore;
Arboribusque datum est variis exinde per auras
Crescendi magnum immissis certamen habenis:
Ut pluma atque pili primum setæque creantur
Quadrupedum in membris, et corpore pennipotentum;
Sic nova tum tellus herbas virgultaque primum
Sustulit; inde loci mortalia sæcla creavit,
Multa, modis multis, varia ratione coorta:
Nam neque de cœlo cecidisse animalia possunt,

le ciel le cône ombreux de sa masse, où se plonge la courrière des mois? Un corps inaperçu roule peut-être entre elle et nous, et ferme le passage de l'écoulement de sa lumière; et si la lune brille de son propre éclat, ne peut-elle, entravée dans un fluide ennemi de ses feux, laisser défaillir leur éclat?

Memmius, je t'ai déjà révélé comment tous les vastes corps se formèrent dans l'enceinte azurée du monde : tu connais le cours ordonné des flambeaux célestes; l'énergique pouvoir qui balance les astres dans les cieux; quelle cause éclipse leur lumière, et semble quelquefois les dérober à nos regards; et comment ces yeux de la nature, en se fermant, se rouvrant tour-à-tour, répandent une nuit soudaine, ou versent des torrens lumineux aux peuples de la terre. Aujourd'hui, Memmius, revenons à l'enfance du monde[22], épions les essais de sa fécondité naissante, les premiers objets qu'elle produisit à la lumière du jour, et qu'elle livra à l'inclémence des airs capricieux.

D'abord les collines et les campagnes se revêtent d'une tendre et brillante verdure; le gazon des prairies resplendit du doux éclat des fleurs; les jeunes arbres, remplis d'une sève abondante, se développent en foule, se balancent dans les airs, et se livrent sans frein à leur croissance impétueuse[23]. Ainsi que le jeune oiseau se revêt en naissant de plumes ou de soyeux duvet, ainsi la terre récente environna sa surface nouvelle d'herbes molles et de flexibles arbrisseaux. Bientôt elle enfanta les espèces animées, avec des combinaisons et des variétés innombrables : la terre enfanta ses habitans, car ils ne sont ni

Nec terrestria de salsis exisse lacunis.
Linquitur ut merito maternum nomen adepta
Terra sit, e terra quoniam sunt cuncta creata :
Multaque nunc etiam existunt animalia terris,
Imbribus et calido solis concreta vapore :
Quo minus est mirum, si tum sunt plura coorta
Et majora, nova tellure atque æthere adulto.

. . . . . .

Principio, genus alituum, variæque volucres
Ova relinquebant, exclusæ tempore verno :
Folliculos ut nunc teretes æstate cicadæ
Linquunt, sponte sua victum vitamque petentes.
Tum tibi terra dedit primum mortalia sæcla :
Multus enim calor atque humor superabat in arvis
Hinc ubi quæque loci regio opportuna dabatur,
Crescebant uteri terræ radicibus apti;
Quos ubi tempore maturo patefecerat ætas
Infantum, fugiens humorem, aurasque petissens,
Convertebat ibi Natura foramina terræ;
Et suceum venis cogebat fundere apertis
Consimilem lactis; sicut nunc fœmina quæque
Quum peperit, dulci repletur lacte, quod omnis
Impetus in mammas convertitur ille alimenti.
Terra cibum pueris, vestem vapor, herba cubile
Præbebat multa et molli lanugine abundans.

. . . . . .

At novitas mundi nec frigora dura ciebat,
Nec nimios æstus, nec magnis viribus auras :
Omnia enim pariter crescunt, et robora sumunt.

descendus des cieux, ni sortis des gouffres amers. C'est donc une juste reconnaissance qui lui décerna le surnom de mère : tout ce qui respire fut conçu dans son sein; et si nous voyons encore quelques êtres vivans naître dans son limon, lorsque, gonflé par la pluie, il fermente aux rayons du jour, est-il donc étonnant que des êtres plus robustes et plus nombreux sortissent de ses flancs, quand la terre et l'essence éthérée bouillaient encore du feu de la jeunesse?

A LA chaleur du premier printemps, les volatiles de toute espèce, les oiseaux variés, libres s'élancèrent de l'œuf natal[24]. Telle nous voyons, pendant les beaux jours d'été, la cigale s'affranchir de sa frêle enveloppe[25], avide de vie et d'alimens. Alors la terre enfanta la race des hommes[26]; l'onde et le feu, que le sol recélait, fermentèrent et firent croître, dans les lieux les plus propices, des germes fécondés, dont les vivantes racines plongeaient dans la terre. Quand le temps eut amené leur maturité et déchiré l'enveloppe qui les emprisonnait, chaque embryon, lassé de l'humide sein de la terre, s'échappe et s'empare de l'air et du jour. Vers eux se dirigent les pores sinueux de la terre, et, rassemblés dans ses veines entr'ouvertes, s'écoulent des flots laiteux. Ainsi nous voyons encore, après l'enfantement, les mères se remplir d'un lait savoureux, parce que les alimens, convertis en sucs nourriciers, remplissent leurs douces mamelles. La terre nourrit donc ses premiers enfans; la chaleur fut leur vêtement, l'herbe abondante et molle fut leur berceau.

LE monde, au premier âge, ignorait le froid rigoureux, la chaleur dévorante et la fureur des tempêtes. Comme les autres productions de la Nature, ces fléaux,

Quare etiam atque etiam maternum nomen adepta
Terra tenet merito, quoniam genus ipsa creavit
Humanum, atque animal prope certo tempore fudit
Omne, quod in magnis bacchatur montibu' passim,
Aeriasque simul volucres variantibu' formis.

Sed quia finem aliquem pariendi debet habere,
Destitit; ut mulier spatio defessa vetusto:
Mutat enim mundi naturam totius ætas,
Ex alioque alius status excipere omnia debet,
Nec manet ulla sui similis res; omnia migrant,
Omnia commutat Natura, et vertere cogit:
Namque aliud putrescit, et ævo debile languet;
Porro aliud concrescit, et e contemtibus exit.
Sic igitur mundi naturam totius ætas
Mutat, et ex alio terram status excipit alter;
Quod potuit, nequeat; possit, quod non tulit ante.
Multaque tum tellus etiam portenta creare
Conata est, mira facie membrisque coorta
(Androgynum inter utrum, nec utrumque et utrinque remotum),
Orba pedum partim, manuum viduata vicissim;
Multa sine ore etiam, sine voltu cæca reperta,
Vinctaque membrorum per totum corpus adhæsa,
Nec facere ut possent quidquam, nec cedere quoquam,
Nec vitare malum, nec sumere quod foret usus:
Cetera de genere hoc monstra ac portenta creabat:
Nequicquam; quoniam Natura absterruit auctum;
Nec potuere cupitum ætatis tangere florem,
Nec reperire cibum, nec jungi per Veneris res:

faibles à leur naissance, s'accrurent avec l'âge. Je le répète, ami, la terre a justement mérité le nom de mère; créatrice de l'homme, elle enfanta aussi toutes les espèces vivantes, les peuplades des bois, les hôtes rapides des montagnes, et ces oiseaux légers, qui, sous mille formes variées, planent aux champs aériens.

Mais, comme une mère fatiguée par l'âge, la terre en repos mit un terme à sa fécondité. Le temps change l'aspect du monde entier; à l'ordre ancien succède un ordre nouveau : rien ne reste immobile, tout se déplace et se transforme dans la Nature; elle soumet tout à la variété. Là, on voit des corps affaiblis et brisés par le temps; ici, les uns croissent et se fortifient; un objet sort du limon de la terre, un autre s'y engloutit. Ainsi l'âge donne au monde une face toujours nouvelle; il impose à la terre une éternelle inconstance; elle perd le pouvoir dont elle jouissait, et acquiert ce qui lui était interdit.

La terre cependant s'efforçait encore d'enfanter des êtres d'une forme et d'une stature imparfaite (l'Androgyne qui, monstrueux assemblage des deux sexes, diffère également de tous deux[27]). On vit naître des corps dont les organes étaient incomplets, privés de la lumière, ou sans pieds, sans mains, sans figure, ou doués de membres inhérens au tronc; ainsi contraints à l'immobilité, ils ne pouvaient par aucun mouvement éviter le péril, ou trouver leur pâture. La terre se surchargea d'une foule variée de monstres; mais la Nature ne leur permit ni de croître, ni de se conserver jusqu'à la fleur de l'âge; elle les priva d'alimens, et leur interdit les liens de l'amour : car il faut, pour propager la vie, un concours

Multa, videmus, enim rebus concurrere debent,
Ut propagando possint producere sæcla.
Pabula primum ut sint, genitalia deinde per artus
Semina quæ possint membris manare remissis;
Fœminaque ut maribus conjungi possit, habendum,
Mutua queis nectant inter se gaudia, utrisque.

Multaque tum interiisse animantum sæcla necesse est,
Nec potuisse propagando procudere prolem:
Nam quæcunque vides vesci vitalibus auris,
Aut dolus, aut virtus, aut denique mobilitas est,
Ex ineunte ævo, genus id tutata reservans:
Multaque sunt, nobis ex utilitate sua quæ
Commendata manent tutelæ tradita nostræ.
Principio, genus acre leonum, sævaque sæcla
Tutata est virtus, vulpes dolus, et fuga cervos:
At levisomna canum, fido cum pectore, corda,
Et genus omne, quod est veterino semine partum,
Lanigeræque simul pecudes, et bucera sæcla,
Omnia sunt hominum tutelæ tradita, Memmi:
Nam cupide fugere feras, pacemque secutæ
Sunt, et larga suo sine pabula parta labore;
Quæ damus utilitatis eorum præmia causa:
At, queis nil horum tribuit Natura, nec ipsa
Sponte sua possent ut vivere, nec dare nobis
Utilitatem aliquam, quare pateremur eorum
Præsidio nostro pasci genus, esseque tutum?
Scilicet hæc aliis prædæ lucroque jacebant,
Indupedita suis fatalibus omnia vinclis,
Donicum ad interitum genus id Natura redegit.

nombreux de circonstances propices. L'abondante nourriture, la force, sont nécessaires, et les germes feconds répandus dans les membres doivent se réunir de toutes les parties du corps dans les canaux qui en facilitent la fluctuation; il faut enfin qu'une parfaite harmonie entre les organes du plaisir permette aux époux de s'identifier par les nœuds d'une mutuelle volupté.

Aux premiers jours du monde, des espèces nombreuses[28], inhabiles à se reproduire, disparurent sans laisser de progéniture; car tous les animaux, excepté ceux dont nous payons l'utilité par notre protection, n'obtiennent leur conservation que de l'adresse, de la force ou de la légèreté dont les doua la nature. Le terrible lion et les bêtes féroces doivent leur salut à la force, le renard à la ruse, le cerf à la vitesse. Mais ces races compagnes de nos travaux, et confiées à notre garde, le chien au sommeil vigilant, au cœur fidèle, le coursier, la douce brebis, le bœuf laborieux, ont confié leur existence à notre appui; fuyant les animaux cruels, ils ont cherché la paix et une nourriture abondante à l'abri du danger. Tel est le salaire payé à leurs services; mais à qui la Nature refusa une vie indépendante, ou l'art de nous être utiles. Pourquoi l'homme aurait-il pris le soin de les défendre, de les nourrir et de les protéger? ils restèrent enchaînés dans les durs liens de leur destinée, et servirent de proie aux animaux voraces, jusqu'au jour où la Nature les replongea au néant.

Sed neque Centauri fuerunt, neque tempore in ullo
Esse queat duplici natura et corpore bino,
Ex alienigenis membris compacta potestas,
Hinc illinc par vis ut non sic esse potis sit :
Id licet hinc quamvis hebeti cognoscere corde.

Principio, circum tribus actis impiger annis
Floret equus, puer haudquaquam; quin sæpe etiamnum
Ubera mammarum in somnis lactantia quærit:
Post ubi equum validæ vires, ætate senecta,
Membraque deficiunt fugienti languida vita,
Tum demum pueris, ævo florente, juventas
Occipit, et molli vestit lanugine malas:
Ne forte ex homine, et veterino semine equorum,
Confieri credas Centauros posse, nec esse
Aut rapidis canibus succinctas seminarinis
Corporibus Scyllas, aut cetera de genere horum,
Inter se quorum discordia membra videmus;
Quæ neque florescunt pariter, neque robora sumunt
Corporibus, neque projiciunt ætate senecta,
Nec simili Venera ardescunt, nec moribus unis
Conveniunt, nec sunt eadem jucunda per artus:
Quippe videre licet pinguescere sæpe cicuta
Barbigeras pecudes, homini quæ est acre venenum.
Flamma quidem vero quum corpora fulva leonum
Tam soleat torrere atque urere, quam genus omne
Visceris, in terris quodcunque et sanguinis exstet;
Quî fieri potuit, triplici cum corpore ut, una
Prima leo, postrema draco, media ipsa Chimæra
Ore ferox acrem efflaret de corpore flammam?

Mais, crois-moi, jamais on ne vit se former de monstrueux Centaures; un être participant de deux natures, assemblage de deux corps et de membres incompatibles, ne peut voir le jour. Cette réunion de forces inégales est impossible: la plus légère méditation, ami, peut t'en convaincre.

A son troisième printemps, le cheval généreux brille de sa force entière, et le faible enfant, à cet âge, cherche encore en songe le sein qui l'a nourri; et, lorsque la vieillesse affaiblit l'active vigueur du coursier, que la vie s'enfuit de ses membres languissans, l'homme échappant à l'enfance touche à la fleur de l'âge, et d'un léger duvet voit couvrir sa joue adolescente. Comment donc les germes de l'homme et du coursier auraient-ils, par leur réunion, pu former les Centaures, ainsi que les corps des Scyllas, monstres amphibies, entourés de chiens rapides, et tant d'autres réunions incohérentes de membres discordans, qui se développent, s'accroissent en des temps divers, et que la même volupté ne peut embraser à la fois, opposés enfin dans leurs penchans, leurs amours et leurs alimens? car la ciguë, qui accroît l'embonpoint des jeunes chèvres, offre à l'homme un poison mortel.

Mais puisque la flamme consume le corps des lions, aussi bien qu'elle dévore les membres et le sang de tous les êtres animés, comment donc l'horrible Chimère, avec sa triple forme, à la tête de lion, au corps de chèvre, à la queue de dragon, vomit-elle du fond de sa poitrine des flammes dévorantes?

Quare etiam tellure nova cœloque recenti,
Talia qui fingit potuisse animalia gigni,
Nixus in hoc, uno novitatis nomine inani,
Multa licet simili ratione effutiat ore;
Aurea tum dicat per terras flumina volgo
Fluxisse, et gemmis florere arbusta suesse;
Aut hominem tanto membrorum esse impete natum,
Trans maria alta pedum nisus ut ponere posset,
Et manibus totum circum se vertere cœlum:
Nam quod multa fuere in terris semina rerum,
Tempore quo primum tellus animalia fudit;
Nil tamen est signi, mistas potuisse creari
Inter se pecudes, compactaque membra animantum:
Propterea quia quæ de terris nunc quoque abundant
Herbarum genera, ac fruges arbustaqua læta,
Non tamen inter se possint complexa creari.
Res sic quæque suo ritu procedit, et omnes
Fœdere Naturæ certo discrimina servant.

Et genus humanum multo fuit illud in arvis
Durius, ut decuit, tellus quod dura creasset:
Et majoribus, et solidis magis ossibus intus
Fundatum, et validis aptum per viscera nervis;
Nec facile ex æstu, nec frigore quod caperetur,
Nec novitate cibi, nec labi corporis ulla:
Multaque per cœlum solis volventia lustra
Volgivago vitam tractabant more ferarum.
Nec robustus erat curvi moderator aratri
Quisquam, nec scibat ferro molirier arva,

Attribuer ces monstrueuses productions à la jeunesse du ciel et de la terre, en s'autorisant du vain nom de la nouveauté, c'est ouvrir la source des absurdités révoltantes. On dira que les fleuves roulaient alors dans nos plaines des flots dorés, que les arbres se couronnaient de fleurs de diamans, que l'homme naissait avec une taille gigantesque et des forces si prodigieuses, qu'il pouvait d'un seul pas franchir le gouffre des mers, et, de sa main puissante, faire rouler autour de lui l'immense voûte des cieux. La terre, il est vrai, renfermait d'innombrables germes, au jour du premier enfantement des races vivantes; mais gardons-nous de croire qu'elle ait créé des espèces d'une nature opposée, et rassemblé dans le même être des membres si discordans : car les herbes, les fruits, les arbres rians, dont la terre aujourd'hui se surcharge abondamment, ne peuvent se confondre au hasard et amalgamer leur essence. Toutes les productions diverses croissent dans des limites invariables et s'asservissent aux lois immuables qu'à chacune d'elles impose la Nature.

Sans doute, au sortir de ses mains, les hommes étaient plus qu'aujourd'hui doués de vigueur [29] : il en devait être ainsi; car la terre imprimait à ses enfans la force de son premier âge. Leurs os étaient plus solides et plus grands, leurs entrailles plus vastes, leurs muscles étaient plus robustes. Leurs corps infatigables ne craignaient ni la rigueur du froid, ni la brûlante chaleur, ni l'âcreté des nouveaux alimens. Ils survivaient à la révolution d'innombrables soleils; ils menaient çà et là leur vie errante, comme les animaux féroces. Leurs mains vigou-

Nec nova defodere in terram virgulta, nec altis
Arboribus veteres decidere falcibus ramos :
Quod sol, atque imbres dederant, quod terra crearat
Sponte sua, satis id placabat pectora donum :
Glandiferas inter curabant corpora quercus
Plerumque; et quæ nunc hiberno tempore cernis
Arbuta Pœniceo fieri matura colore,
Plurima tum tellus etiam majora ferebat :
Multaque præterea novitas tum florida mundi
Pabula dia tulit, miseris mortalibus ampla.

At sedare sitim fluvii fontesque vocabant;
Ut nunc montibus e magnis decursus aquai
Claricitat late sitientia sæcla ferarum.
Denique noctivagi silvestria templa tenebant
Nympharum, quibus exibant humore fluenta
Lubrica, proluvie larga lavere humida saxa,
Humida saxa super viridi stillantia musco,
Et partim plano scatere atque erumpere campo.

Necdum res igni scibant tractare, nec uti
Pellibus, et spoliis corpus vestire ferarum :
Sed nemora atque cavos montes silvasque colebant,
Et frutices inter condebant squalida membra,
Verbera ventorum vitare imbresque coacti.
Nec commune bonum poterant spectare, nec ullis
Moribus inter se scibant, nec legibus, uti :

reuses ne savaient encore ni courber ni diriger la charrue, amollir les glèbes sous le tranchant du fer, entr'ouvrir le sol pour y confier de jeunes arbustes, ni retrancher avec la hache les vieux et infructueux rameaux. Les fruits que la pluie et le soleil mûrissaient, ceux que la terre accordait d'elle-même suffisaient à leur faim. Au milieu des glands amoncelés sous les chênes, ils rendaient la vigueur à leurs corps, et ces fruits de l'arboisier, que l'hiver voit mûrir et se colorer de pourpre, croissaient alors plus abondans et plus volumineux. La terre, dans sa jeunesse florissante, plus féconde exposait au jour des alimens nombreux, et procurait l'abondance à ces tristes mortels.

Les fleuves, les fontaines les invitaient à se désaltérer; tels aujourd'hui les torrens précipités des monts semblent offrir leurs flots à la soif des animaux sauvages. A l'approche de la nuit, ils portaient leurs pas errans dans les bois où depuis les Nymphes eurent des temples; dans ces lieux où jaillissent des sources limpides qui, murmurant d'abord entre les cailloux humectés, retombent et se glissent à replis sinueux sur la mousse verdissante des frais rochers, se répandent dans la plaine, ou submergent les champs.

Ils ne savaient point amollir les métaux dans la forge, ni préparer des peaux, ni se revêtir de la dépouille des troupeaux sauvages : nus, ils se retiraient dans les monts caverneux, sous l'ombre des forêts; forcés de chercher un abri contre la pluie abondante et l'aiguillon des vents, ils étendaient leurs membres sous les broussailles fangeuses; incapables de concourir au bien commun, ils

Quod cuique obtulerat prædæ fortuna, ferebat
Sponte sua, sibi quisque valere et vivere doctus.
Et Venus in silvis jungebat corpora amantum;
Conciliabat enim vel mutua quamque cupido,
Vel violenta viri vis atque impensa libido,
Vel pretium glandes atque arbuta, vel pira lecta.

Et manuum mira freti virtute pedumque,
Consectabantur silvestria sæcla ferarum
Missilibus saxis, et magno pondere clavæ,
Multaque vincebant, vitabant pauca latebris;
Setigerisque pares suibus, silvestria membra
Nuda dabant terræ, nocturno tempore capti,
Circum se foliis ac frondibus involventes:
Nec plangore diem magno, solemque per agros
Quærebant pavidi, palantes noctis in umbris:
Sed taciti respectabant, somnoque sepulti,
Dum rosea face sol inferret lumina cœlo:
A parvis quod enim consuerant cernere semper
Alterno tenebras et lucem tempore gigni,
Non erat, ut fieri posset, mirarier unquam,
Nec diffidere, ne terras æterna teneret
Nox, in perpetuum detracto lumine solis.

Sed magis illud erat curæ, quod sæcla ferarum
Infestam miseris faciebant sæpe quietem;
Ejectique domo fugiebant saxea tecta
Setigeri suis adventu, validique leonis,
Atque intempesta cedebant nocte paventes

n'étaient asservis ni par les mœurs, ni par le frein des lois. Chacun, ne cherchant à vivre et à se conserver que pour soi-même, s'emparait de l'objet que le hasard offrait à ses désirs. C'était sous la voûte des bois que Vénus unissait les amans; la volupté était due à une ardeur mutuelle, ou arrachée par la violence farouche, ou quelques glands, des fruits, des fleurs en acquittaient le prix.

Doués de robustes mains et de pieds agiles, ils attaquaient les hôtes sauvages des forêts. Ils leur lançaient des pierres, ou les frappaient d'une pesante massue; ils triomphaient de quelques-uns, et fuyaient devant les autres jusque dans leur retraite. Surpris par l'ombre des nuits, ils étendaient leurs membres agrestes et nus sur la terre; pareils aux sangliers, ils se roulaient entourés de mousse et de feuilles séchées. Ils n'allaient point, pâles et tremblans, dans les ténèbres nocturnes, parcourir les campagnes, et redemander par leurs clameurs la lumière éclipsée; mais, silencieux, ils s'enveloppaient dans le sommeil jusqu'à ce que le soleil eût rougi les cieux de l'éclat de son flambeau. Ils voyaient sans crainte la lutte alternative de la nuit et du jour : dès l'enfance l'habitude leur effaçait le prodige; ils ne tremblaient pas qu'une nuit éternelle s'emparât de la terre, et ensevelît pour jamais la lumière du soleil.

Mais leurs alarmes étaient dues aux monstres féroces, dont l'approche redoutable rendait souvent leur sommeil funeste. Éveillés par un énorme sanglier ou par un lion rugissant, glacés d'effroi, ils abandonnaient à ces hôtes terribles leur asile et leur couche de feuillage;

Hospitibus sævis instrata cubilia fronde.

Nec nimio tum plus, quam nunc, mortalia sæcla
Dulcia linquebant labentis lumina vitæ :
Unus enim tum quisque magis deprensus eorum
Pabula viva feris præbebat dentibus haustus;
Et nemora ac montes gemitu silvasque replebat,
Viva videns vivo sepeliri viscera busto :
At quos effugium servarat, corpore adeso,
Posterius tremulas super ulcera tetra tenentes
Palmas, horriferis accibant vocibus Orcum,
Donicum eos vita privarunt vermina sæva,
Expertes opis, ignaros quid volnera vellent.
At non multa virum sub signis millia ducta
Una dies dabat exitio, nec turbida ponti
Æquora lædebant naves ad saxa virosque.
Sed temere, incassum mare fluctibu' sæpe coortis
Sævibat, leviterque minas ponebat inanes :
Nec poterat quemquam placidi pellacia ponti
Subdola pellicere in fraudem ridentibus undis :
Improba navigii ratio tum cæca jacebat.
Tum penuria deinde cibi languentia letho
Membra dabat : contra nunc rerum copia mersat.
Illi imprudentes ipsi sibi sæpe venenum
Vergebant: nunc dant aliis solertius ipsi.

Inde casas postquam ac pelles ignemque pararunt,
Et mulier conjuncta viro concessit in unum;
Castaque privatæ Veneris connubia læta
Cognita sunt, prolemque ex se videre creatam;

ils s'échappaient dans l'ombre, et se réfugiaient sous un toit de rochers.

Les humains cependant ne se précipitaient ni plus ni moins nombreux qu'en nos jours hors de la douce lumière de la vie. Beaucoup d'entre eux sans doute, surpris par les monstres féroces, vivante nourriture, étaient broyés sous leurs terribles dents; ils remplissaient les bois, les monts, les cavernes de leurs gémissemens, et voyaient leurs membres vivans s'ensevelir dans une tombe vivante [30]. Quelques-uns, sauvés par la fuite, le corps déchiré, saisissaient de leurs mains tremblantes les morsures noires et sanglantes, et par d'horribles cris ils invoquaient la mort, jusqu'à ce que des vers avides, en rongeant leur chair infecte, les délivrassent de la vie. Ils ignoraient l'art d'adoucir leurs blessures. Mais on ne voyait pas une foule d'hommes, conduits sous les drapeaux d'un maître, périr en un jour; ni des vaisseaux remplis de navigateurs se briser sur les écueils des mers courroucées. En vain l'océan soulevait ses flots turbulens ou ridait légèrement sa plaine azurée; sa surface paisible et riante ne pouvait séduire les mortels : l'art fatal du nocher demeurait encore ignoré. C'était alors la privation languissante qui donnait la mort; aujourd'hui nous la craignons de l'abondance. L'imprudente ignorance offrit le poison aux premiers hommes; aujourd'hui nous le recevons des arts.

Enfin, quand l'homme sut élever des cabanes, se couvrir de la dépouille des animaux et se servir du feu [31]; quand l'homme uni à la femme ne formèrent plus qu'un être; quand ils goûtèrent les faveurs secrètes d'un chaste

Tum genus humanum primum mollescere cœpit :
Ignis enim curavit, ut alsia corpora frigus
Non ita jam possent cœli sub tegmine ferre;
Et Venus imminuit vires, puerique parentum
Blanditiis facile ingenium fregere superbum.
Tunc et amicitiam cœperunt jungere, habentes
Finitima inter se, nec lædere, nec violare;
Et pueros commendarunt, muliebreque sæclum,
Vocibus et gestu quum balbe significarent,
Imbecillorum esse æquum misererier omni.
Non tamen omnimodis poterat concordia gigni;
Sed bona magnaque pars servabant fœdera casti :
Aut genus humanum jam tum foret omne peremptum,
Nec potuisset adhuc perducere sæcla propago.

At varios linguæ sonitus Natura subegit
Mittere, et utilitas expressit nomina rerum;
Non alia longe ratione, atque ipsa videtur
Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ,
Quum facit, ut digito, quæ sint præsentia, monstrent:
Sentit enim vim quisque suam, quam possit abuti :
Cornua nata prius vitulo quam frontibus exstent,
Illis iratus petit, atque infensus inurget.
At catuli pantherarum, scymnique leonum
Unguibus ac pedibus jam tum, morsuque repugnant,
Vix dum quum ipsis sunt dentes unguesque creati :
Alituum porro genus alis omne videmus
Fidere, et a pennis tremulum petere auxiliatum.
Proinde putare aliquem tum nomina distribuisse

et doux hymen, et virent renaître de leur sein une race nouvelle, l'espèce humaine alors commença à s'amollir, l'usage du feu rendit le corps plus sensible au froid; on rechercha d'autres toits que la voûte céleste; Vénus énerva la vigueur, et les douces caresses des enfans fléchirent aisément la farouche rudesse des pères. Ceux dont les asiles se touchaient commencèrent à s'unir des nœuds de l'amitié; on bannit le larcin et la violence; on protégea les femmes et les enfans. Par des gestes et des sons inarticulés, on fit entendre que la justice et la pitié sont dues à la faiblesse. Cependant la concorde ne pouvait naître également pour tous [32]; du moins la meilleure et la plus grande partie s'asservit aux lois de ce pacte : sans cet accord, les hommes se seraient dès-lors anéantis, et leur race n'aurait pu se propager jusqu'à nous, à travers les siècles.

La Nature obligea les hommes à former les sons variés du langage, et le besoin assigna des noms aux différens objets. C'est ainsi que les enfans, dont la langue impuissante se refuse à exprimer leur désir, désignent d'un doigt éloquent les objets qui les flattent; car chaque être a la conscience de ses facultés. Le jeune taureau offensé menace et frappe de ses cornes, avant qu'elles n'aient couronné son front. Les féroces nourrissons de la lionne et de la panthère veulent mordre et déchirer avant d'être armés de dents et de griffes. Enfin, tu vois le jeune oiseau se fier à son vol incertain, et réclamer à son aile un soutien tremblant.

Ne crois pas qu'un seul homme ait à son gré imposé

Rebus, et inde homines didicisse vocabula prima,
Desipere est : nam cur hic posset cuncta notare
Vocibus, et varios sonitus emittere linguæ,
Tempore eodem alii facere id non quisse putentur?

Præterea, si non alii quoque vocibus usi
Inter se fuerant; unde insita notities est
Utilitatis, et unde data est huic prima potestas,
Quid vellet facere ut scirent animoque viderent?
Cogere item plures unus, victosque domare
Non poterat, rerum ut perdiscere nomina vellent;
Nec ratione docere ulla, suadereque surdis,
Quid facto esset opus : faciles neque enim paterentur,
Nec ratione ulla sibi ferrent amplius aures
Vocis inauditos sonitus obtundere frustra.
Postremo, quid in hac mirabile tantopere est re,
Si genus humanum, cui vox et lingua vigeret,
Pro vario sensu varias res voce notaret,
Quum pecudes mutæ, quum denique sæcla ferarum
Dissimiles soleant voces variasque ciere,
Quum metus aut dolor est, et quum jam gaudia gliscunt?
Quippe etenim id licet e rebus cognoscere apertis.

Irritata canum quum primum magna Molossum
Mollia ricta fremunt, duros nudantia dentes,
Longe alio sonitu rabie distracta minantur,
Et quum jam latrant, et vocibus omnia complent :
At catulos blande quum lingua lambere tentant,
Aut ubi eos jactant pedibus, morsuque petentes,
Suspensis teneros imitantur dentibus haustus;

des noms aux objets divers, et que les autres mortels reçussent de lui les mots de son choix : rejette cette erreur; car, s'il a pu tout désigner avec sa voix et produire les sons variés du langage, d'autres, doués des mêmes organes, ont pu simultanément atteindre le même but.

Si les autres hommes ne s'étaient pas encore servis mutuellement des paroles, si l'utilité en était ignorée, comment l'inventeur aurait-il fait entendre et propagé sa découverte? seul, pouvait-il asservir la foule à ses desseins, et la contraindre d'adopter les expressions de son caprice? comment transmettre des leçons à des hommes sourds à sa voix? Cette œuvre est impossible : ils n'auraient pas souffert qu'on fatiguât leur oreille de sons inaccoutumés, vains et inconcevables.

Est-ce donc un prodige que, doués de la voix et de l'art de la moduler, les hommes, suivant le sentiment qu'ils éprouvaient, aient adapté des mots différens aux objets divers dont ils recevaient l'impression? Mais ne voyons-nous pas chaque jour les muets troupeaux, les animaux féroces même, exprimer par des sons variés la crainte, la douleur ou la joie qui tour-à-tour les agitent? l'expérience te le prouve sans cesse.

Aussitôt que l'énorme molosse s'irrite, contracte ses lèvres mobiles, et découvre ses dévorantes dents, combien le son brusque de sa voix menaçante diffère de ce monotone aboiement, dont sa vigilance fait retentir les lieux d'alentour! et quand sa langue caressante se promène sur les membres délicats de ses petits, ou quand elle les foule mollement à ses pieds, les provoque par d'inno-

Longe alio pacto gannitu vocis adulant,
Et quum deserti baubantur in ædibus, aut quum
Plorantes fugiunt summisso corpore plagas.

Denique non hinnitus item differre videtur,
Inter equas ubi equus florenti ætate juvencus
Pinnigeri sævit calcaribus ictus amoris,
Et fremitum patulis sub naribus edit ad arma;
Ac quum sis alias concussis artubus hinnit?

Postremo, genus alituum, variæque volucres,
Accipitres, atque ossifragæ, mergique marinis
Fluctibus in salsis victum vitamque petentes,
Longe alias alio jaciunt in tempore voces,
Et quum de victu certant, prædaque repugnant.
Et partim mutant cum tempestatibus una
Raucisonos cantus; cornicum ut sæcla vetusta
Corvorumque greges, ubi aquam dicuntur et imbres
Poscere, et interdum ventos aurasque vocare:
Ergo si varii sensus animalia cogunt,
Muta tamen quum sint, varias emittere voces;
Quanto mortales magis æquum est tum potuisse
Dissimiles alia atque alia res voce notare?

Illud in his rebus tacitus ne forte requiras,
Fulmen detulit in terras mortalibus ignem
Primitus; inde omnis flammarum diditur ardor;
Multa videmus enim cœlestibus incita flammis

centes morsures, les happe et craint de les presser de sa dent inoffensive, le tendre murmure de sa voix maternelle ressemble-t-il aux hurlemens plaintifs qu'elle exhale dans nos foyers déserts, ou aux gémissemens qu'elle pousse, lorsqu'en redoutant le châtiment elle rampe soumise aux pieds de son maître irrité?

L'ardent coursier fait-il entendre le même hennissement lorsque, fleurissant de jeunesse, pressé par l'aiguillon de l'amour, il vole et bondit parmi les cavales superbes, ou lorsqu'une émotion craintive agite ses membres, ou que ses larges naseaux s'ouvrent et frémissent au bruit des armes?

Et les volatiles, ces familles ailées et nombreuses, l'épervier vorace, l'orfraie, ces oiseaux qui dans les flots amers cherchent l'aliment de leur vie, varient les inflexions de leurs cris, soit qu'ils disputent leur pâture ou s'acharnent sur leur proie.

Leurs chants rauques ou sauvages changent souvent à l'approche des tempêtes : telle est la corneille séculaire, et les nombreuses troupes de corbeaux dont l'âpre croassement, dit-on, fait pressentir les vents et les tempêtes. Si les brutes ainsi ont trouvé, dans leur muette éloquence, des cris variés pour interpréter leurs sentimens divers, combien plus aisément l'homme dut-il retracer, par des sons flexibles, les différens objets et les sensations dont il était affecté!

Pour éclaircir, ô Memmius, un doute qui peut-être s'élève en secret dans ta pensée, apprends que la foudre la première transmit le feu sur la terre. C'est là que s'allumèrent les flammes, dont les mortels entretiennent

Fulgere, quum cœli donavit plaga vapores;
Et ramosa tamen quum ventis pulsa vacillans
Æstuat in ramos incumbens arboris arbor;
Exprimitur validis extritus viribus igniś,
Et micat interdum flammai fervidus ardor,
Mutua dum inter se rami stirpesque teruntur:
Quorum utrumque dedisse potest mortalibus ignem.

Inde cibum coquere ac flammæ mollire vapore
Sol docuit, quoniam mitescere multa videbant
Verberibus radiorum atque æstu victa per agros;
Inque dies magis hi victum vitamque priorem
Commutare novis monstrabant rebus et igni,
Ingenio qui præstabant et corde vigebant.

Condere cœperunt urbes arcemque locare
Præsidium reges ipsi sibi perfugiumque;
Et pecudes et agros divisere, atque dedere
Pro facie cujusque et viribus ingenioque;
Nam facies multum valuit, viresque vigebant:
Posterius res inventa est, aurumque repertum,
Quod facile et validis et pulchris dempsit honorem:
Divitioris enim sectam plerumque sequuntur,
Quamlibet et fortes et pulchro corpore creti.
Quod si quis vera vitam ratione gubernet,
Divitiæ grandes homini sunt, vivere parce
Æquo animo: neque enim est unquam penuria parvi:
At claros se homines voluere esse atque potentes,
Ut fundamento stabili fortuna maneret,

l'utile et dangereux usage. Ne vois-tu pas encore l'air, noirci par les vapeurs orageuses, vomir de ses flancs ténébreux des feux rapides et dévorans? Quelquefois aussi les rameaux touffus, agités par les vents, s'échauffent en heurtant les rameaux de l'arbre voisin : le froissement, plus rapide de secousse en secousse, fait jaillir des étincelles, et, du milieu du feuillage desséché, éclatent et brillent des feux ardens. L'un et l'autre phénomène ont dû révéler le feu aux mortels.

Bientôt l'homme, s'apercevant que la flamme et la chaleur du soleil mûrissaient et donnaient la saveur à toutes les productions de la terre, essayèrent d'imiter avec le feu la puissance de ses rayons. L'esprit attentif et le génie pénétrant introduisaient par le feu d'ingénieux changemens, et chaque jour de nouvelles découvertes éloignaient l'homme de la vie primitive.

Alors les rois commencèrent à élever des tours et des cités, pour établir l'asile et la sûreté de leur pouvoir. Ils partagèrent la terre et les troupes, et les dispensèrent selon le degré de la force, de l'intelligence et de la beauté. Telles étaient les premières distinctions approuvées par la Nature; bientôt on en créa de nouvelles. On connut l'or; ce métal sans peine dépouilla de leurs honneurs la force et la beauté, qui d'elles-mêmes s'empressèrent de suivre et de grossir la cour de l'opulence.

Ah! si la raison était le seul guide de l'homme, pour lui la suprême richesse serait la modération et le calme de l'âme; car il n'est point d'indigence pour celui qui désire peu. Mais les hommes ont aspiré à l'illustration et à la puissance, afin de fonder leur fortune sur des bases

Et placidam possent opulenti degere vitam :
Nequicquam, quoniam ad summum succedere honorem
Certantes, iter infestum fecere viai ;
Et tamen e summo quasi fulmen dejicit ictos
Invidia interdum contemptim in Tartara tetra;
Ut satius multo jam sit parere quietum,
Quam regere imperio res velle, et regna tenere :
Proinde sine incassum defessi sanguine sudent,
Angustum per iter luctantes ambitionis;
Invidia quoniam, ceu fulmine, summa vaporant
Plerumque, et quæ sunt aliis magis edita cunque :
Quandoquidem sapiunt alieno ex ore, petuntque
Res ex auditis potius, quam sensibus ipsis :
Nec magis id nunc est, nec erit mox, quam fuit ante.

Ergo, regibus occisis, subversa jacebat
Pristina majestas soliorum et sceptra superba;
Et capitis summi præclarum insigne, cruentum,
Sub pedibus volgi, magnum lugebat honorem :
Nam cupide conculcatur nimis ante metutum.
Res itaque ad summam fæcem turbasque redibat,
Imperium sibi quum ac summatum quisque petebat :
Inde magistratum partim docuere creare,
Juraque constituere, ut vellent legibus uti;
Nam genus humanum defessum vi colere ævum,
Ex inimicitiis languebat; quo magis ipsum
Sponte sua cecidit sub leges arctaque jura;
Acrius ex ira quod enim se quisque parabat
Ulcisci, quam nunc concessum est legibus æquis,

inébranlables, et couler leur vie dans une oisive et douce opulence; vains efforts! en se précipitant à flots pressés vers les grandeurs, ils en rendent le chemin périlleux. S'élancent-ils jusqu'au faîte, pareille à la foudre, l'envie inexorable les précipite dans les angoisses d'une mort flétrissante. Ah! plutôt se préparer un doux repos, que de convoiter l'empire, et de s'emparer du trône. Laissons ces malheureux, fatigués de sueur et souillés de sang, s'entre-déchirer dans l'étroit et dangereux sentier où déborde leur turbulente ambition; ils ne voient pas que les foudres de l'envie lancent tous leurs traits sur les lieux les plus élevés. Jouets infortunés, ils ne jugent que par autrui; ils ne pensent ni ne sentent pas eux-mêmes; leurs désirs sont ceux qu'on leur impose : tels sont aujourd'hui les hommes, tels ils seront encore, tels ils ont toujours été.

Las de l'obéissance, quand le peuple eut massacré les rois, les sceptres superbes et les majestueux débris des trônes gisaient dans la poussière. Les brillans bandeaux de la tête des princes, ensanglantés et foulés aux pieds du vulgaire, gémissaient sur leurs honneurs détruits; car il est doux d'écraser ce qu'on a le plus redouté. La foule populaire ressaisit son autorité; mais chacun voulait pour soi la toute-puissance. Bientôt on créa des magistrats, on régla les droits, on se soumit à des lois utiles; les hommes fatigués d'une longue crise, épuisés par la violence des luttes intestines, se soumirent plus facilement au frein de la justice; et comme leur ressentiment exerçait une vengeance bien plus rigoureuse que celle des lois, ils se dégoûtèrent de ces tempêtes anar-

Hanc ob rem est homines pertæsum vi colere ævum:
Unde metus maculat pœnarum præmia vitæ;
Circumretit enim vis atque injuria quemque,
Atque, unde exorta est, ad eum plerumque revertit;
Nec facile est placidam ac pacatam degere vitam,
Qui violat factis communia fœdera pacis;
Etsi fallit enim divum genus humanumque,
Perpetuo tamen id fore clam diffidere debet;
Quippe ubi se multi per somnia sæpe loquentes,
Aut morbo delirantes procraxe ferantur,
Et celata diu in medium peccata dedisse.
Nunc quæ causa deum per magnas numina gentes
Pervolgarit, et ararum compleverit urbes,
Suscipiendaque curarit solemnia sacra,
Quæ nunc in magnis florent sacra rebu' locisque;
Unde etiam nunc est mortalibus insitus horror,
Qui delubra deum nova toto suscitat orbi
Terrarum, et festis cogit celebrare diebus,
Non ita difficile est rationem reddere verbis.

Quippe etenim jam tum divum mortalia sæcla
Egregias animo facies vigilante videbant,
Et magis in somnis mirando corporis auctu:
His igitur sensum tribuebant, propterea quod
Membra movere videbantur, vocesque superbas
Mittere, pro facie præclara et viribus amplis.
Æternamque dabant vitam, quia semper eorum
Suppeditabatur facies, et forma manebat
(Et manet omnino), et quod tantis viribus auctos
Non temere ulla vi convinci posse putabant.

chiques. Ainsi naquit la crainte des châtimens qui empoisonne les plaisirs illicites. L'homme inique et violent tombe dans le piège que lui-même a dressé : le mal revient toujours à sa source, et punit son auteur. Le coupable, qui ose violer le pacte de la paix commune, coule une vie privée de repos et de charmes; et, dût-il dérober sa faute aux regards des hommes et des dieux, le fardeau d'un crime prêt à se révéler l'accable incessamment. En songe, ou dans le délire de la souffrance, sa voix accusatrice peut le trahir, et le secret d'un forfait gardé long-temps peut tout-à-coup s'échapper.

Maintenant, quelle cause imposa à tous les peuples de la terre la croyance des dieux, remplit les cités d'autels, et consacra les pompes augurales, ces concours religieux, précurseurs des grandes entreprises? quelle est l'origine du sombre effroi qui glace le cœur de l'homme, le contraint de célébrer des fêtes consacrées à l'objet de sa terreur, et chaque jour lui fait surcharger la terre de temples nouveaux? Aisément je peux dérouler à tes regards les fastes superstitieux.

Dans ces premiers temps, l'esprit humain voyait dans le sommeil des fantômes doués de force et de beauté; l'illusion des songes ajoutait encore à l'admiration que ces prestiges inspiraient. Il les douait de sentimens, il voyait leurs vastes membres, il entendait tonner leur voix terrible et proportionnée à ces colosses majestueux.

L'homme les supposait immortels, les revoyant toujours ornés des mêmes traits et de formes inaltérables, et il pensait qu'aucun effort destructeur ne pourrait triompher des forces immenses de ces hôtes des cieux;

Fortunisque ideo longe præstare putabant,
Quod mortis timor haud quemquam vexaret eorum,
Et simul in somnis quia multa et mira videbant
Efficere, et nullum capere ipsos inde laborem.
Præterea, cœli rationes, ordine certo,
Et varia annorum cernebant tempora verti;
Nec poterant, quibus id fieret, cognoscere causis:
Ergo perfugium sibi habebant omnia divis
Tradere, et illorum nutu facere omnia flecti.
In cœloque deum sedes et templa locarunt,
Per cœlum volvi quia sol et luna videntur,
Luna, dies, et nox, et noctis signa severa,
Noctivagæque faces cœli, flammæque volantes,
Nubila, ros, imbres, nix, venti, fulmina, grando,
Et rapidi fremitus, et murmura magna minarum.

O genus infelix humanum, talia divis
Quum tribuit facta, atque iras adjunxit acerbas!
Quantos tum gemitus ipsi sibi, quantaque nobis
Volnera, quas lacrymas peperere minoribu' nostris!

Nec pietas ulla est velatum sæpe videri
Vertier ad lapidem, atque omnes accedere ad aras,
Nec procumbere humi prostratum, et pandere palmas
Ante deum delubra, nec aras sanguine multo
Spargere quadrupedum, nec votis nectere vota;
Sed mage pacata posse omnia mente tueri:
Nam quum suspicimus magni cœlestia mundi

il les douait d'un bonheur imperturbable, parce qu'ils étaient affranchis de la crainte de la mort, et qu'il les voyait enfanter sans efforts d'innombrables prodiges.

D'AILLEURS l'homme, témoin de la marche uniforme des cieux et du retour constant des saisons, dont il ne pouvait pénétrer les causes, attribua ces grands phénomènes à des êtres divins qui, d'un coup d'œil, faisaient fléchir la nature entière.

LE siège et le palais des dieux furent érigés dans le ciel, car c'est là que le soleil et la lune poursuivent leur carrière ordonnée; c'est là que paraissent le jour et la nuit, et les astres errans dans les ténèbres nocturnes, et les météores enflammés; là se suspendent les nuages, les flocons neigeux, et la grêle; là les vents impétueux, le fracas rapide du tonnerre, de leur éclat terrible menacent l'univers.

HOMMES infortunés, dont l'ignorance attribue la marche de la nature à des dieux qu'ils ont armés d'un courroux inflexible! ô que de gémissemens ils se sont dès-lors imposés! que de blessures ils ont ouvertes! et de quelle source de larmes ils ont pour jamais abreuvé leurs enfans!

NON, la piété ne va point, le front voilé, s'incliner sans cesse devant le marbre muet, ni, assidue au pied des autels, elle ne se prosterne point dans la poussière, n'inonde point les temples du sang des victimes, n'ajoute point à ses vœux des vœux insatiables; mais, toujours calme, elle oppose une âme libre aux chocs des évènemens : car trop souvent, à l'aspect de la voûte céleste

Templa super, stellisque micantibus æthera fixum,
Et venit in mentem solis lunæque viarum;
Tunc aliis oppressa malis in pectore cura
Illa quoque expergefactum caput erigere infit
Ecquæ forte deum nobis immensa potestas
Sit, vario motu quæ candida sidera verset.
Tentat enim dubiam mentem rationis egestas,
Ecquænam fuerit mundi genitalis origo,
Et simul ecquæ sit finis, quoad mœnia mundi
Hunc tanti motus possint perferre laborem;
An divinitus æterna donata salute,
Perpetuo possint ævi labentia tractu,
Immensi validas ævi contemnere vires.
Præterea, cui non animus formidine divum
Contrahitur? cui non conrepunt membra pavore,
Fulminis horribili quum plaga torrida tellus
Contremit, et magnum percurrunt murmura cœlum?
Non populi gentesque tremunt? regesque superbi
Conripiunt divum perculsi membra timore,
Ne quod ob admissum fœde, dictumve superbe,
Pœnarum grave sit solvendi tempus adactum?
Summa etiam quum vis violenti per mare venti
Induperatorem classis super æquora verrit,
Cum validis pariter legionibus atque elephantis,
Non divum pacem votis adit, ac prece quæsit
Ventorum pavidus paces animasque secundas?
Nequicquam, quoniam violento turbine sæpe
Conreptus nihilo fertur minus ad vada lethi.
Usque adeo res humanas vis abdita quædam
Obterit, et pulchros fasces sævasque secures

qui environne le monde, des astres resplendissans dans les plaines éthérées, en contemplant la course ordonnée du soleil et du flambeau des nuits, une vague inquiétude, que les autres maux de la vie semblaient avoir étouffée, tout-à-coup se réveille au fond du cœur. On se demande si l'immense pouvoir de quelque dieu fait mouvoir à son gré les orbes célestes. L'ignorance des causes laisse flotter l'esprit dans le doute; on cherche si le monde eut une origine, s'il doit finir, ou s'il doit résister long-temps aux fatigues de ses constans travaux, ou si, doué par les dieux d'un sort éternel, il opposera au torrent des siècles infinis une force indestructible.

Mais, après tout, quel est l'homme dont le cœur n'est point ébranlé par la crainte divine, et dont les membres ne chancellent glacés d'effroi, lorsque l'horrible fracas du tonnerre ébranle le monde embrasé, et propage sous la voûte céleste son épouvantable murmure? Le peuple se prosterne; les rois, frappés de crainte, courbent leurs fronts superbes; ils pressent de leurs bras tremblans la statue des dieux; ils craignent de toucher à l'instant terrible qui doit acquitter les forfaits du trône. Et lorsque les vents irrités se déchaînent sur les flots, et balaient, sur la plaine écumante, la flotte, ses légions, et ses éléphans, le chef s'efforce d'apaiser la divinité par ses vœux; craintif, il supplie les vents de calmer leur colère. Soins superflus! le tourbillon redouble; au milieu des écueils la mer s'ouvre et l'engloutit dans la nuit éternelle. Tant une certaine puissance cachée se plaît à renverser les projets des humains, et surtout à briser les

Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.
Denique sub pedibus tellus quum tota vacillat,
Concussæque cadunt urbes, dubiæque minantur,
Quid mirum si se temnunt mortalia sæcla,
Atque potestates magnas, mirasque relinquunt
In rebus vires divum, quæ cuncta gubernent?
Quod superest, æs atque aurum ferrumque repertum est,
Et simul argenti pondus, plumbique potestas,
Ignis ubi ingentes silvas ardore cremarat,
Montibus in magnis, seu cœli fulmine misso;
Sive quod inter se bellum silvestre gerentes,
Hostibus intulerant ignem, formidinis ergo;
Sive quod inducti terræ bonitate, volebant
Pandere agros pingues, et pascua reddere rura;
Sive feras interficere, et ditescere præda:
Nam fovea atque igni prius est venarier ortum,
Quam sepire plagis saltum, canibusque ciere:
Quicquid id est, quacunque e causa flammeus ardor
Horribili sonitu silvas exederat altis
Ab radicibus, et terram percoxerat igni;
Manabat venis ferventibus, in loca terræ
Concava conveniens, argenti rivus et auri,
Æris item et plumbi; quæ quum concreta videbant
Posterius claro in terris splendere colore,
Tollebant nitido capti lævique lepore;
Et simili formata videbant esse figura,
Atque lacunarum fuerant vestigia cuique;
Tum penetrabat eos posse hæc liquefacta calore,
Quamlibet in formam et faciem decurrere rerum,
Et prorsum quamvis in acuta ac tenuia posse

sceptres et les faisceaux! Enfin, quand la terre tremblante vacille sous nos pas, quand nos cités s'écroulent et s'ensevelissent dans ses flancs entr'ouverts, l'espèce humaine, honteuse de sa propre faiblesse, admire en frémissant l'immense pouvoir qui gouverne la nature, et reconnaît une force divine.

Apprends, Memmius, que l'airain, l'or, le fer, le plomb, l'argent ne se sont révélés à notre usage que quand le feu eut dévoré les vastes forêts à la cime des montagnes : soit que la chute de la foudre les eût embrasés; soit que les hommes, en livrant leurs combats sous les bois, voulussent par les flammes épouvanter leurs ennemis; soit que la fécondité du sol les ait invités à transformer les forêts en champs cultivés ou en gras pâturages; soit enfin qu'ils voulussent porter la guerre aux animaux féroces, et s'enrichir de leurs dépouilles : car l'art du chasseur se bornait alors à environner sa proie de tranchées et de feux; il n'entourait pas les bois de filets insidieux, et des chiens rapides n'allaient point interroger les vents. Qu'importe enfin la cause de l'incendie? mais, lorsque la flamme dévorante eut descendu en pétillant jusqu'à la racine des forêts, embrasé le sol; dans les veines ardentes de la terre, entraînés par leur pente, coulèrent des ruisseaux d'or, d'airain, d'argent et de plomb. Durcis par le froid, ils brillèrent dans leurs replis caverneux. L'homme, surpris de leur éclat, s'empressa de les recueillir. L'empreinte fidèle des cavités qui les reçurent attesta que le feu pouvait les liquéfier, et les asservir ainsi à toutes les formes; on pensa que le marteau pouvait les assouplir, les étendre, les amincir et

Mucronum duci fastigia procudendo;
Ut sibi tela parent, silvasque excidere possint,
Materiem lævare, dolare, ac radere tigna,
Et terebrare etiam, ac pertundere perque forare:
Nec minus argento facere hæc auroque parabant,
Quam validi primum violentis viribus æris;
Nequicquam, quoniam cedebat victa potestas,
Nec poterat pariter durum sufferre laborem;
Nam fuit in pretio magis æs, aurumque jacebat
Propter inutilitatem hebeti mucrone retusum;
Nunc jacet æs, aurum in summum successit honorem:
Sic volvenda ætas commutat tempora rerum;
Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore;
Porro aliud succedit et e contemptibus exit,
Inque dies magis appetitur, floretque repertum
Laudibus, et miro est mortales inter honore.
Nunc tibi quo pacto ferri natura reperta
Sit, facile est ipsum per te cognoscere, Memmi:
Arma antiqua manus, ungues, dentesque fuerunt,
Et lapides et item silvarum fragmina rami,
Et flammæ atque ignes, postquam sunt cognita primum:
Posterius ferri vis est ærisque reperta,
Et prior æris erat quam ferri cognitus usus;
Quo facilis magis est natura, et copia major:
Ære solum terræ tractabant, æreque belli
Miscebant fluctus, et volnera vasta serebant,
Et pecus atque agros adimebant; nam facile ollis
Omnia cedebant armatis nuda et inerma:
Inde minutatim processit ferreus ensis,
Versaque in opprobrium species est falcis ahenæ;

les acérer; qu'on pouvait ainsi les convertir en armes belliqueuses, et qu'ils aideraient l'industrie à couper les forêts, à fendre les rochers, à creuser la terre, à façonner le bois, à percer, à polir les objets les plus durs. D'abord on se trompa dans leur destination; l'or et l'argent furent employés sans succès aux mêmes usages que l'airain : leur molle consistance ne résista point aux travaux; aussi l'utile airain devint-il plus précieux, et l'or, trop aisément émoussé, gisait inutile. Aujourd'hui l'airain est dédaigné, et l'or envahit les honneurs : ainsi le cours des siècles change le destin des êtres. Ce qui fut précieux languit méprisé; l'objet de notre dédain le devient de nos désirs; chaque jour il est plus admiré, il épuise nos éloges, et parmi les mortels il obtient le rang suprême.

Tu peux maintenant deviner, ô Memmius, comment l'usage du fer s'est révélé aux humains. Les premières armes furent la main, les ongles déchirans, les dents, les pierres rapides et les rameaux arrachés aux forêts; on y ajouta bientôt la flamme et le feu; mais des jours nombreux s'écoulèrent avant la découverte homicide de l'airain et du fer. L'airain toutefois fut le précurseur du fer; plus abondant, il se prêtait aussi plus facilement à l'industrie. L'airain sillonnait la terre, l'airain brillait parmi les flots des combattans, et semait de vastes funérailles; l'airain secondait les ravisseurs des troupeaux et des moissons. L'homme, nu et sans défense, cédait à cette arme. Insensiblement le fer se transforma en glaive; la faux d'airain fut rejetée avec ignominie; le fer ouvrit

Et ferro cœpere solum proscindere terræ,
Exæquataque sunt creperi certamina belli.
Et prius est armatum in equi conscendere costas,
Et moderarier hunc frenis, dextraque vigere,
Quam bijugo curru belli tentare pericla;
Et bijugo prius est, quam bis conjungere binos,
Et quam falciferos inventum ascendere currus:
Inde boves Lucas turrito corpore tetros
Anguimanos belli docuerunt volnera Pœni
Sufferre, et magnas Martis turbare catervas:
Sic alid ex alio peperit discordia tristis,
Horribile humanis quod gentibus esset in armis;
Inque dies belli terroribus addidit augmen.
Tentarunt etiam tauros in mœnere belli,
Expertique sues sævos sunt mittere in hostes;
Et validos Parthi præ se misere leones,
Cum ductoribus armatis sævisque magistris,
Qui moderarier hos possent vinclisque tenere:
Nequicquam, quoniam permista cæde calentes
Turbabant sævi nullo discrimine turmas,
Terrificas capitum quatientes undique cristas;
Nec poterant equites fremitu perterrita equorum
Pectora mulcere, et frenis convertere in hostes:
Inritata leæ jaciebant corpora saltu
Undique, et advorsum venientibus ora petebant;
Et necopinantes a tergo diripiebant,
Deplexæque dabant in terram volnere vinctos,
Morsibus adfixæ validis atque unguibus uncis;
Jactabantque sues tauri, pedibusque terebant,
Et latera ac ventres hauribant subter equorum

les glèbes de la terre; le fer fixa les chances incertaines des combats.

Le guerrier tenta de presser les flancs du coursier, et d'asservir au frein son rapide emportement, avant de se livrer au milieu des périls de la guerre, sur un char traîné par deux coursiers. On doubla bientôt ce nombre, et quatre chevaux rapides s'attelèrent à des chars armés de faux. Enfin, le Carthaginois soumit l'éléphant, surchargea d'une tour son corps immense, lui enseigna à combattre avec sa trompe flexible comme le serpent, et à répandre le trouble et l'effroi dans les rangs belliqueux. Ainsi la discorde cruelle perfectionna par degrés l'art de détruire les humains, et augmenta l'horreur et l'épouvante des combats. On tenta même de conduire des taureaux furieux dans la mêlée, et de lancer de féroces sangliers sur l'ennemi. Le Parthe se fit précéder d'une horrible escorte de lions, guidés par des maîtres terribles qui, les captivant dans leurs chaînes, modéraient ou enflammaient leur courroux; mais trop souvent ces redoutables auxiliaires, affamés de carnage et de sang, s'abandonnaient indistinctement à leur rage, et, secouant leur monstrueuse et mouvante crinière, ils portaient dans l'un et l'autre parti leur indomptable fureur. Aucun effort du frein ne ramenait vers l'ennemi le coursier frémissant, rien ne calmait son effroi : les lionnes furieuses bondissaient de rang en rang, présentaient partout leur gueule sanglante, se retournaient tout-à-coup, indistinctement saisissaient leur proie, la renversaient, la déchiraient de leurs griffes tranchantes, et de leurs féroces dents. Les taureaux soulevaient et foulaient à leurs pieds

Cornibus, ad terramque minanti mente ruebant.
At validis socios cædebant dentibus apri,
Tela infracta suo tinguentes sanguine sævi,
Permistasque dabant equitum peditumque ruinas.
Nam transversa feros exibant dentis adactus
Jumenta, aut pedibus ventos erecta petebant;
Nequicquam, quoniam a nervis succiva videres
Concidere, atque gravi terram consternere casu.
Sic quos ante domi domitos satis esse putabant,
Effervescere cernebant in rebus agundis,
Volneribus, clamore, fuga, terrore, tumultu,
Nec poterant ullam partem reducere eorum:
Diffugiebat enim varium genus omne ferarum:
Ut nunc sæpe boves Lucæ, ferro male mactæ,
Diffugiunt, fera facta suis quum multa dedere.
Sic fuit, ut facerent: sed vix adducor, ut ante
Non quierint animo præsentire atque videre,
Quam commune malum fuerat fœdumque futurum:
Et magis id possis factum contendere in omni,
In variis mundis varia ratione creatis,
Quam certo atque uno terrarum quolibet orbi.
Sed facere id non tam vincendi spe voluerunt,
Quam dare quod gemerent hostes, ipsique perire,
Qui numero diffidebant, armisque vacabant.

Nexilis ante fuit vestis, quam textile tegmen:

les sangliers rugissans, plongeaient leurs cornes dans les flancs des coursiers, et les foulaient sous leurs pieds poudreux. Les sangliers courroucés faisaient éprouver la force de leurs défenses terribles aux maîtres qui les avaient domptés; ils rougissaient de leur sang les traits brisés dans leurs blessures; plus irrités encore, ils s'élançaient par bonds, renversaient confondus le guerrier qui combat à pied et le cavalier rapide. Les chevaux vainement se détournaient, évitaient l'atteinte de leur terrible dent, et se dressaient : leurs jarrets, rapidement tranchés, abandonnaient leur vaste corps à une chute lourde et retentissante. Ainsi ces monstres furieux que l'homme avait cru soumettre par des soins domestiques, au milieu des combats, parmi les cris, le carnage, le tumulte, le désordre et l'effroi, reprenaient leur férocité, et trompaient un maître barbare. Nul pouvoir ne les ramenait; ils erraient dispersés. C'est ainsi qu'aujourd'hui même nous voyons dans nos combats des éléphans, irrités de leurs blessures, fuir [33] après avoir accru le carnage du parti qu'ils étaient destinés à défendre. Certes, je ne croirai pas que les hommes n'aient pas prévu, avant d'en être les victimes, les malheurs qu'ils se préparaient mutuellement par cet horrible usage, qui ne fut pas même inventé par l'espoir de vaincre, mais par ceux qui, se défiant de leur faible nombre, voulurent au moins en succombant rendre leur perte funeste au vainqueur. J'aime mieux penser enfin que la Nature fit de cette erreur une loi commune à tous les mondes, que de l'attribuer à notre coupable univers.

Les vêtemens étaient formés de nœuds, avant de s'étendre

Textile post ferrum est; quia ferro tela parantur:
Nec ratione alia possunt tam lævia gigni
Insilia, ac fusi, et radii, scapique sonantes.
Et facere ante viros lanam Natura coegit,
Quam muliebre genus; nam longe præstat in arte,
Et solertius est multo genus omne virile:
Agricolæ donec vitio vertere severi,
Ut muliebribus id manibus concedere vellent,
Atque ipsi potius durum sufferre laborem;
Atque opere in duro durarent membra manusque.
At specimen sationis, et insitionis origo
Ipsa fuit rerum primum Natura creatrix:
Arboribus quoniam baccæ, glandesque caducæ
Tempestiva dabant pullorum examina subter.
Unde etiam libitum est stirpes committere ramis,
Et nova defodere in terram virgulta per agros:
Inde aliam atque aliam culturam dulcis agelli
Tentabant, fructusque feros mansuescere terra
Cernebant indulgendo, blandeque colendo:
Inque dies magis in montem succedere silvas
Cogebant, infraque locum concedere cultis:
Prata, lacus, rivos, segetes, vinetaque læta
Collibus et campis ut haberent, atque olearum
Cærula distinguens inter plaga currere posset
Per tumulos, et convalles, camposque profusa:
Ut nunc esse vides vario distincta lepore
Omnia, quæ pomis intersita dulcibus ornant,
Arbustisque tenent felicibus obsita circum.

en tissus. L'art de tisser fut précédé par la découverte du fer; le fer seul pouvait se prêter à la délicatesse de la lame, de la navette mobile, du fuseau léger, de la verge retentissante.

La Nature d'abord contraignit l'homme à préparer la laine avant de confier ce soin à la femme; car l'esprit de l'homme plus inventif se livre plus facilement à la découverte des arts. Mais l'agreste laboureur, honteux de la mollesse, endurcit par de pénibles travaux ses membres vigoureux, s'imposa la tâche la plus rude, et relégua les exercices frivoles aux faibles mains des femmes.

L'art de la greffe et du plant fut aussi révélé à l'homme par la Nature, qui environnait les arbres de glands et de graines, changés au retour de la saison nouvelle en une foule d'arbrisseaux. Guidé par cet exemple, dans la fente d'un jeune arbre on inséra une branche étrangère qui se nourrit sur le tronc adoptif; on transplanta dans un champ les arbustes d'une terre voisine. Ainsi chaque jour l'homme tenta de soumettre le sol à de fertiles et douces conquêtes. Les soins industrieux d'une prévoyante culture corrigeaient l'âpreté des fruits sauvages; de jour en jour on contraignit les forêts à se reléguer sur la cime des montagnes, et à céder la terre qu'elles envahissaient au soc agriculteur. Les plaines, les collines, les vallons n'offrirent plus que des prairies, des ruisseaux, des lacs, de riches moissons et de rians vignobles, partagés par de longs rangs d'oliviers qui serpentaient sur les collines montueuses ou dans les plaines : telle nous voyons encore cette agréable variété, lorsque les arbres féconds ornent les champs qu'ils divisent, et les environnent de leurs doux fruits.

Ar liquidas avium voces imitarier ore
Ante fuit multo, quam lævia carmina cantu
Concelebrare homines possent, auresque juvare;
Et zephyri cava per calamorum sibila primum
Agrestes docuere cavas inflare cicutas.
Inde minutatim dulces didicere querelas,
Tibia quas fundit digitis pulsata canentum,
Avia per nemora, ac silvas saltusque reperta,
Per loca pastorum deserta, atque otia dia.
Sic unumquicquid paulatim protrahit ætas
In medium, ratioque in luminis eruit oras.
Hæc animos ollis mulcebant atque juvabant
Cum satiate cibi: nam tum sunt omnia cordi.
Sæpe itaque inter se prostrati in gramine molli
Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ,
Non magnis opibus jucunde corpora habebant;
Præsertim quum tempestas ridebat, et anni
Tempora pingebant viridantes floribus herbas:
Tum joca, tum sermo, tum dulces esse cachinni
Consuerant, agrestis enim tum musa vigebat;
Tum caput atque humeros plexis redimire coronis,
Floribus et foliis lascivia læta monebat;
Atque extra numerum procedere membra moventes
Duriter, et duro terram pede pellere matrem:
Unde oriebantur risus, dulcesque cachinni,
Omnia quod nova tum magis hæc, et mira vigebant.
Et vigilantibus hinc aderant solatia somni,
Ducere multimodis voces, et flectere cantus,
Et supera calamos unco percurrere labro.
Unde etiam vigiles nunc hæc accepta tuentur,

On imita avec la voix le chant flexible des oiseaux, long-temps avant qu'une suave mélodie s'unît aux charmes des vers, pour enchanter l'oreille des humains. L'haleine des zéphyrs, résonnant dans le creux des roseaux, apprit à enfler d'agrestes pipeaux; de progrès en progrès, la flûte, pressée entre des doigts agiles, mêla ses douces plaintes aux chants harmonieux. Son docte usage naquit du loisir des bergers, au milieu des solitudes et des sombres forêts. Le temps enfante en secret les différens arts, et le génie les fait briller à la clarté du jour : ainsi les bergers adoucissaient leurs peines, lorsqu'un repas savoureux avait fait passer la joie dans leur cœur. Souvent, étendus en cercle sur la molle épaisseur des gazons, au bord d'un frais ruisseau, ou sous les rameaux d'un arbre antique, sans richesse, ils obtenaient un plaisir simple et pur[34], surtout quand le temps leur souriait, et dans cette saison qui étale sur l'herbe naissante le doux éclat des fleurs. Alors, au milieu des ris, des jeux, des propos joyeux, leur muse agreste s'animait; la gaîté folâtre les invitait à ceindre leur front et leurs robustes épaules de couronnes de feuillages et de guirlandes fleuries. Leurs pas rustiques et lourds frappaient durement et sans mesure la terre maternelle; ils se livraient à des ris intarissables et à de douces agaceries; la nouveauté pour eux rendait ces plaisirs piquans; ils charmaient l'insomnie, en asservissant leur voix à des tons variés, ou en promenant leurs lèvres mobiles sur des chalumeaux. Tels nous cherchons encore le plaisir dans nos brillantes veillées : nous savourons une plus suave harmonie; l'art ennoblit le plaisir,

Et numerum servare genus didicere; neque hilo
Majorem interea capiunt dulcedini' fructum,
Quam silvestre genus capiebat terrigenarum.
Nam quod adest præsto, nisi quid cognovimus ante,
Suavius, in primis placet, et pollere videtur;
Posteriorque fere melior res illa reperta
Perdit, et immutat sensus ad pristina quæque.
Sic odium cœpit glandis; sic illa relicta
Strata cubilia sunt herbis, et frondibus aucta.
Pellis item cecidit; vestis contempta ferina est:
Quam reor invidia tali tunc esse repertam,
Ut lethum insidiis, qui gessit primus, obiret;
Et tandem inter eos distractum, sanguine multo
Dispersisse, neque in fructum convertere quisse.
Tunc igitur pelles, nunc aurum, et purpura curis
Exercent hominum vitam, belloque fatigant.
Quo magis in nobis, ut opinor, culpa residit:
Frigus enim nudos sine pellibus excruciabat
Terrigenas; at nos nil lædit veste carere
Purpurea, atque auro signisque ingentibus apta;
Dum plebeia tamen sit, quæ defendere possit.
Ergo hominum genus incassum frustraque laborat,
Semper et in curis consumit inanibus ævum.
Nimirum quia non cognovit quæ sit habendi
Finis, et omnino quoad crescat vera voluptas;
Idque minutatim vitam provexit in altum,
Et belli magnos commovit funditus æstus.

At vigiles mundi magnum et versatile templum
Sol et luna suo lustrantes lumine circum,

et ne nous rend pas plus heureux que ces agrestes habitans des bois, ces premiers enfans de la terre.

Le bien présent sans doute est préféré, si des sensations plus douces nous sont inconnues; mais une découverte nouvelle désenchante la première, elle change nos goûts émoussés. Ainsi le gland fut dédaigné, ainsi on abandonna les tapis de mousse et les lits de feuillage. La dépouille des bêtes féroces éprouva bientôt le même dédain. Cependant je ne doute pas que l'inventeur de ces grossiers vêtemens, accablé par le haine et l'envie, n'ait trouvé la mort dans un piège cruel, et que les ravisseurs de sa dépouille sanglante ne se la partageassent avidement, sans en jouir eux-mêmes.

C'étaient alors de simples peaux, c'est aujourd'hui la pourpre et l'or qui consument la vie de l'homme dans de cruels combats. Nous sommes les plus criminels; ces enfans de la terre, nus encore, opposaient les toisons à la rigueur des frimas; mais, pour nous, qu'importent la pourpre dorée et les pompeux ornemens qui la surchargent, quand nous trouvons la santé sous un humble tissu? Ainsi l'homme se tourmente sans cesse, sans jouir du fruit de ses travaux; il consume sa vie en de vains et pénibles soins [35]. Sans mesure dans son avidité, il ignore la limite où ne croît plus le bonheur. C'est ainsi que la vie est précipitée d'orage en orage, jusque dans ce gouffre où elle flotte assaillie par d'interminables combats.

Les changemens ordonnés par le grand édifice du monde, le cours brillant et régulier des flambeaux du

Perdocuere homines annorum tempora verti,
Et certa ratione geri rem atque ordine certo.

Jam validis septi degebant turribus ævum,
Et divisa colebatur discretaque tellus :
Tum mare velivolum florebat navibu' pandis;
Auxilia et socios jam pacto fœdere habebant,
Carminibus quum res gestas cœpere poetæ
Tradere; nec multo priu' sunt elementa reperta.
Propterea, quid sit prius actum, respicere ætas
Nostra nequit, nisi qua ratio vestigia monstrat.

Navigia atque agri culturas, mœnia, leges,
Arma, vias, vestes, et cetera de genere horum,
Præmia, delicias quoque vitæ funditus omnes,
Carmina, picturas, et dædala signa polire,
Usus, et impigræ simul experientia mentis
Paulatim docuit pedetentim progredientes
Sic unumquicquid paulatim protrahit ætas
In medium, ratioque in luminis eruit oras.
Namque alid ex alio clarescere corde videmus
Artibus, ad summum donec venere cacumen.

jour et de la nuit, ont révélé aux hommes le changement annuel des saisons, et comment l'univers subit l'ordre invariable de la Nature.

Déja les hommes réunis vivaient protégés par des tours et des remparts; ils se partageaient et cultivaient la terre; des voiles innombrables couvraient les mers ouvertes à leurs vaisseaux; un pacte tutélaire unissait les nations. Lorsque les vers du poète commencèrent à transmettre les évènemens à la postérité [36], l'art de donner un corps à la pensée venait à peine de naître; aussi, ne nous reste-t-il de cet âge antique que des vestiges, entrevus par la raison à travers les ombres du temps.

L'art de dompter les mers, de rendre le sol fertile, d'élever de pompeux monumens, de combiner les lois, de forger les armes, de s'ouvrir des chemins, de préparer les tissus; toutes les découvertes utiles, celles même destinées seulement à nous charmer, la poésie, le secret d'animer le marbre et la toile, sont nés avec lenteur du besoin et de l'expérience : le temps les révèle peu à peu; l'industrie les fait briller à la lumière du jour; le génie les perfectionne, les élève sans cesse, et les empreint d'un éclat immortel.

NOTES

DU LIVRE CINQUIÈME.

1. . . . . Deus ille fuit, deus, inclyte Memmi.
Qui princeps vitæ rationem invenit eam. . . .

Les détracteurs de Lucrèce ont profité de cette expression de l'enthousiasme poétique, pour lui reprocher d'avoir érigé Épicure en dieu. Cette accusation vaine n'est pas digne d'être réfutée sérieusement.

2. . . . . Dictis dabit ipsa fidem res
Forsitan, et graviter terrarum motibus orbis
Omnia conquassari in parvo tempore cernes.

Cette brusque apostrophe termine la péroraison de la manière la plus éloquente; elle a servi de modèle aux plus grands écrivains. Lucrèce entraîne, parce qu'il parle avec l'accent de la persuasion. Non-seulement les philosophes de la secte d'Épicure croyaient à cette dissolution du globe, mais toute l'antiquité en fut persuadée; selon les systèmes les plus répandus, cette catastrophe devait avoir lieu lorsque toutes les planètes se trouveraient en conjonction dans un des signes du zodiaque. On prétend qu'Homère a voulu peindre cette grande scène dans cette allégorie du liv. XX de l'*Iliade*, en faisant combattre ensemble les dieux principaux, tandis que Jupiter, leur roi, demeure spectateur tranquille. Saturne n'entre point en lice non plus, parce qu'il n'est autre que le temps (χρόνος), et que le temps doit finir lorsque cet évènement arrivera.

Voici le passage d'Homère (*Iliade*, liv. XX, v. 47):

Αὐτὰρ ἐπεὶ μεθ' ὅμιλον Ὀλύμπιοι ἤλυθον ἀνδρῶν. . . .

Mais quand, pour assister au combat menaçant,
Dans la plaine à la fois l'Olympe entier descend,

Tout-à-coup, de vengeance et de meurtres avide,
La Discorde se lève, et dans son vol rapide,
Sur les bords du fossé, sur la rive des mers,
Pallas de ses clameurs épouvante les airs,
Tel qu'un sombre ouragan, des hauteurs de Pergame,
Mars pousse les Troyens que son exemple enflamme,
Ou, terrible, parcourt, auprès du Simoïs,
Le mont Callicolone ébranlé par ses cris.
Ainsi les Immortels guident les deux armées
D'une aveugle fureur, à leur voix animées,
Lorsque le roi puissant des hommes et des dieux
Tonne, sa foudre en main, sur le faîte des cieux.
Neptune agite alors l'immensité du monde;
Les monts tremblent; la flotte a tressailli sur l'onde;
Des remparts d'Ilion le faîte a chancelé,
Et dans ses fondemens l'Ida s'est ébranlé.
Monarque des enfers où ce fracas résonne,
Pluton épouvanté s'élance de son trône;
Il crie, et, parcourant son palais souterrain,
Tremble que d'un seul coup du trident souverain
Neptune, ouvrant la terre et ses cavernes sombres,
Ne dévoile aux vivans cet empire des ombres,
Empire désolé, redoutable, odieux,
Maudit par les mortels, en horreur même aux dieux;
Et la céleste armée, en sa fureur guerrière,
Remplit d'un bruit lointain la plaine tout entière;
Ses flèches à la main, Apollon irrité
Fond sur le roi Neptune avec célérité;
Pallas aux yeux d'azur contre Mars se déchaîne,
Et vers elle Junon voit marcher dans l'arène
Cette sœur de Phébus, Diane, dont les traits,
Par son arc d'or lancés, volent dans les forêts.
Mercure, dieu sauveur que la force environne,
D'un pas précipité s'avance sur Latone;
Enfin Vulcain combat ce fleuve audacieux,
Scamandre sur la terre et Xanthe dans les cieux.

(*Traduction de* Rignan.)

3. .....Solem, cœlum, mare, sidera, lunam,
Corpore divino debere æterna manere.

Lucrèce combat ici une opinion généralement reçue chez les

anciens, que les astres étaient des dieux; l'on croit que le mot θεός, *deus*, vient du verbe θεῖν, *currere*, à cause du mouvement rapide et continuel des astres.

4. Sicut in æthere non arbor, nec in æquore salso
Nubes esse queunt.....

Ces idées sont reproduites sous d'autres expressions dans le premier chant. Tout ce passage est un peu long, et la digression sur l'âme y mêle quelque obscurité. Cependant le raisonnement de Lucrèce est juste : les astres ni la terre n'ont point d'âme, parce que l'âme n'existe que dans des corps analogues à ceux en qui nous reconnaissons la vie; et, puisque cette âme a besoin même d'un asile préparé pour elle, n'est-on pas en droit d'affirmer qu'elle n'est pas renfermée dans des masses telles que le soleil, la lune, la terre, les étoiles, les mers, etc.?

5. Quæ tibi posterius largo sermone probabo,

dit Lucrèce en parlant de la nature des dieux; on ne voit pas que, dans le reste du poëme, il ait absolument rempli sa promesse; il parle en effet des dieux, de leurs attributs, de leur puissance, mais il ne donne pas sur ce noble sujet une dissertation complète. Ce passage a fait penser à plusieurs commentateurs que son ouvrage était resté incomplet. Mais je pense qu'il faut s'en rapporter à l'opinion de Gassendi : l'ensemble du poëme de Lucrèce est complet, les détails seuls ont dû à sa mort prématurée les répétitions et les négligences qui en altèrent les beautés.

6. Exemplum porro gignundis rebus, et ipsa
Notities hominum, divis unde insita primum?

C'était pour combattre cette objection d'Épicure, que Platon avait imaginé ces idées éternelles, ces archétypes incréés, enfin ce monde insensible qui avait servi de modèle à la Divinité pour la formation d'un monde sensible.

7. Quod si jam rerum ignorem primordia quæ sint,
Hoc tamen ex ipsis cœli rationibus ausim
Confirmare.....

Lucrèce exprime ici cette pensée pour la seconde fois; elle appartient à Épicure, qui craignait d'offenser la Divinité en lui attribuant les maux dont l'univers est le théâtre.

8. Tum porro puer, ut saevis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet, infans, indigus omni.

Tel qu'un nocher jeté sur la rive ennemie,
L'enfant à qui le sort vient d'infliger la vie,
Nu, faible, sans secours et presque inanimé,
S'arrache en palpitant du sein qui l'a formé;
Au premier sentiment de sa vague existence,
Il pousse avec effort le cri de la souffrance.
Eh quoi! l'infortuné pressent-il ses malheurs,
Et ce qu'il doit encor traverser de douleurs?

(De Pongerville.)

Ce morceau, plein de force et de vérité, est un des tableaux où la philosophie et la poésie ont ensemble prodigué les plus sublimes couleurs. On admire de telles beautés, mais on ne les commente pas. Je ferai remarquer seulement que l'existence a presque toujours été regardée chez les anciens comme un fardeau pénible imposé par la nature; beaucoup de peuples anciens et modernes ont déploré comme une calamité le présent de la vie, et ont regardé la mort comme un asile désirable.

9. Principio, quoniam terrai corpus, et humor.

Il existe ici une de ces brusques transitions que les anciens se permettaient si facilement; il faut que le traducteur tente tous les moyens pour établir des rapprochemens entre les idées les plus disparates.

10. Suppeditare novum lumen, tremere ignibus instant.

Lucrèce donne ici une image de l'émission de la lumière, telle que les modernes l'ont conçue; si elle n'est pas entièrement vraie, elle est du moins très-ingénieuse, puisque l'expérience des siècles et le pouvoir de la science n'ont rien appris de plus sur cette opération de la nature.

11. Præterea, si nulla fuit genitalis origo
Terrai et cœli....

Oecellus Lucanus répond à cette objection de Lucrèce, que si l'histoire grecque ne commence qu'à Inachus, cette époque doit être moins regardée comme un commencement que comme la

suite d'un changement arrivé dans ce pays, qui a souvent été barbare, et le sera souvent encore. Ces révolutions étaient occasionnées, non-seulement par des incursions de Barbares, mais par la nature elle-même, qui n'est jamais, à la vérité, ni plus forte ni plus faible, mais qui, se renouvelant tous les jours, semble prendre un commencement par rapport à nous.

Horace répond à la même difficulté par cette belle strophe :

Vixere fortes ante Agamemnona
Multi, sed omnes illacrymabiles
Urgentur ignotique longa
Nocte, carent quia vate sacro.

Mais combien les Grecs et les Romains étaient loin de soupçonner que sur ce même globe, dont ils se croyaient les maîtres, existaient des peuples qui, en partie ignorés les uns des autres, comptaient depuis leur civilisation une série d'évènemens qui remplissaient plusieurs milliers de siècles! Les Indiens, du temps de Lucrèce, faisaient remonter leur antiquité historique à 3,982,880 années; les Japonais portaient la leur à 2,362,594; la chronologie chinoise s'étendait à 2,276,479 ans, et celle des Chaldéens en comptait 720,000. Voilà le relevé des fastes des nations orientales; leurs erreurs peuvent être grandes; les observations des hommes se ressentent de la fragilité de leur organisation; mais le livre de la nature, ouvert pour l'observateur éclairé, lui découvre des vérités irrécusables.

12. .....Nunc addita navigiis sunt
Multa.....

A l'époque où Lucrèce écrivait, les anciens n'avaient que très-rarement étendu leur navigation au-delà du grand lac que nous nommons la Méditerranée. Ils ne parlaient de l'Océan Atlantique que comme d'une mer inconnue, dont presque aucun navigateur n'avait osé dompter les flots, au-delà desquels on ne supposait aucune région habitable. Cependant, quelques années plus tard, Sénèque prédit les progrès de la navigation; il va même jusqu'à prophétiser la découverte d'un nouveau monde : « Un temps viendra, dit-il, où les obstacles qui ferment l'Océan s'aplaniront; la route d'un vaste continent doit s'ouvrir à l'audace du navigateur,

Thétys lui découvrira de nouveaux mondes, et Thulé ne formera plus les bornes de la terre. »

Venient annis sæcula seris,
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet, et ingens pateat tellus,
Thetysque novos detegat orbes,
Nec sit terris ultima Thule.
(Sen., *Medea*, act. II, Chor.)

13. Scilicet ut veteres Graium cecinere poetæ;
Quod procul a vera est animi ratione repulsum.

Lucrèce fait entrevoir avec raison la source des fables mythologiques; dans les traditions populaires, souvent les fictions les plus ridicules ont dû leur naissance à des vérités; elles en sont comme les images altérées par le caprice de l'imagination.

14. Sed quibus ille modis conjectus materiai
Fundarit cœlum ac terram, pontique profunda.

Les hommes ont toujours tenté avidement de connaître l'origine du globe qu'ils habitent; chez les anciens, ceux qui ont vu dans son ensemble un ouvrage combiné lui ont cherché un ouvrier intelligent, et ont cru ainsi aplanir toutes les difficultés; d'autres ont cherché une cause naturelle au mouvement et à la forme de cette faible partie de l'univers; ils ont pensé que, soumise aux lois de la nature, elle avait été produite par elle : chaque créateur de système présuma alors sa formation d'après son génie et ses principes. Parmi les nombreuses cosmogonies, celle des Égyptiens est surtout remarquable.

Leurs premiers philosophes n'admettaient d'autre dieu que l'univers, d'autres principes des êtres que la matière et le mouvement. Au commencement, tout était confondu; le ciel et la terre n'étaient qu'un; mais, dans le temps, les élémens se séparèrent, l'air s'agita; sa partie ignée, portée au centre, forma les astres et alluma le soleil; son sédiment grossier ne resta pas sans mouvement; il se roula sur lui-même, et la terre parut; le soleil échauffa cette matière inerte; les germes qu'elle contenait fermentèrent, et la vie se manifesta sous une infinité de formes diverses; chaque être vivant s'élança dans l'élément qui lui convenait. Le monde eut ses révolutions périodiques, à chacune desquelles il est con-

sumé par le feu, il renaît de sa cendre pour subir le même sort à la fin d'une autre révolution; ces révolutions n'ont point eu de commencement et n'auront point de fin. La terre est un corps sphérique; les astres sont des amas de feu; l'influence de tous les corps célestes conspire à la production et à la diversité des corps terrestres; dans les éclipses de lune, ce corps est plongé dans l'ombre de la terre; la lune est une espèce de terre planétaire.

15. Et late diffusus in omnes undique partes,
Omnia sic avido complexu cetera sepsit.

Cette supposition est extrêmement ingénieuse; elle se rapproche beaucoup des systèmes modernes : ces fluides de différentes pesanteurs, que Lucrèce regarde comme l'enveloppe du monde, et qu'il nous peint avec tant d'exactitude et de charmes, lui furent révélés par ces inspirations, qui ont toujours initié les grands hommes aux secrets de la nature.

Cette enveloppe du globe rappelle l'expression de Fontenelle, qui nommait l'atmosphère le duvet de notre *coque*.

On voit combien Lucrèce a profité des idées transmises par les philosophes qui l'ont précédé. Ovide (*Métam.*, liv. I) à son tour a pris Lucrèce pour modèle; je citerai une partie de ma traduction:

Avant les cieux, la terre et la plaine des mers,
Sous un unique aspect languissait l'univers.
Le chaos fut son nom : masse informe, engourdie,
Pesante, mais sans force, immense, mais sans vie.
Mélange d'élémens confus et ténébreux,
Inhabiles rivaux qui s'enchaînaient entre eux.
L'astre pompeux du jour, la diligente Aurore,
La timide Phébé ne brillaient pas encore,
Et le globe éloigné des cieux encor déserts
N'était point par son poids balancé dans les airs.
Sans rives, l'Océan laissait errer son onde,
Ses flots n'embrassaient pas les vastes flancs du monde.
Tout nageait confondu : l'air était sans clarté,
La terre sans appui, l'eau sans fluidité.
Ensemble combattaient et le sec et l'humide,
La chaleur et le froid, la matière et le vide :
Les corps les plus pesans, les corps les plus légers,
Désunis, rapprochés, et toujours étrangers,

Sans cesse tourmentés d'une fureur nouvelle,
Livraient à la nature une guerre éternelle.
Mais un dieu, la nature enchaîna ces rivaux,
Sépara de la terre et les cieux et les flots;
De l'air le plus grossier, l'air subtil se dégage,
Le chaos dégagé d'un informe assemblage.
Pour maintenir la paix, sagement combiné,
Chaque élément se range à son poste ordonné.
Jusqu'au sommet des cieux vole le feu rapide,
L'air attiré sur lui balance son fluide :
Avec les corps pesans, qu'elle entraîne à la fois,
La terre aux lieux profonds se fixe par son poids;
De sa surface l'onde échappe, fuit, bouillonne,
Et de mouvans replis mollement l'environne.

(De Pongerville.)

Diodore de Sicile (liv. 1) donne une cosmogonie presque semblable.

16. Motibus astrorum nunc quæ sit causa, canamus.

Les anciens ont inventé un nombre infini d'hypothèses pour expliquer le mouvement apparent des astres; dépourvus de la base qui pouvait seule leur faire connaître ce phénomène, ils ont dû nécessairement accumuler une foule de systèmes erronés, mais qui nous paraîtront ingénieux, en nous reportant au point d'où ils partaient. Ce poète ne fait que décrire les différens systèmes reçus de son temps; il n'en adopte et n'en rejette aucun; ainsi il ne peut être regardé comme le partisan de la ridicule physique qui leur a servi de base. Lucrèce n'est ici qu'un prince retraçant les différens modèles qui lui sont présentés; s'ils renferment des absurdités, elles lui ont au moins fourni les moyens de produire des tableaux charmans.

17. Terraque, ut in media mundi regione....

Voici à peu près tout ce que les anciens ont rêvé sur la forme de la terre et sur la manière dont elle se soutient dans l'espace. Diodore de Sicile dit que les Chaldéens prétendaient qu'elle est concave et semblable à un vaisseau flottant. Anaximandre la regardait comme un globe parfait, se soutenant sans appui dans le centre de l'univers, à cause de la distance égale où toutes ses parties se trouvent de son centre, et de la distance égale aussi où elle

est elle-même de toutes les parties de l'univers : ainsi elle n'a pas plus de tendance vers un côté que vers l'autre. Plutarque (*de Plac. Philosoph.*, lib. III, c. 10), faisant honneur de cette idée à Thalès, et Eusèbe (*de Præp. Ev.*, lib. I, c. 8) en attribuent une plus bizarre à Anaximandre. Ils assurent que ce philosophe se figurait la terre comme une colonne, une espèce de cylindre aplani par les deux bouts et restant suspendu à sa place, à cause de l'éloignement égal de tout ce qui l'environne en tous sens. Anaxagore la représentait comme une surface plane, une table sans pieds, se soutenant en partie par sa masse, en partie sur l'air, et lui donnait une forme allongée. Archelaüs la voyait sous celle d'un œuf, et appuyait son opinion sur ce que les peuples qui l'habitent ne voient pas tous en même temps le lever et le coucher du soleil. Quelques philosophes, ne lui trouvant pas de base, la faisaient desoendre sans cesse dans un espace infini, non résistant, sans que ses habitans pussent s'en apercevoir, disaient-ils, ayant un mouvement commun avec elle. Xénophon, au contraire, lui donnait une épaisseur prolongée à l'infini sous nos pieds.

C'est au mouvement très-rapide du ciel qu'elle doit sa stabilité sur elle-même au milieu des airs, s'il faut en croire Empédocle. Le fond de l'espace étant en même temps le centre du monde, selon Aristote, elle doit s'y reposer, n'ayant point d'espace au dessous d'elle où elle puisse descendre. On voit ici qu'Épicure la croyait soutenue par l'air, comme étant née avec lui et participant à sa nature.

Pour résoudre ce problème, le génie de Newton a trouvé la gravitation que quelques anciens avaient soupçonnée. La science, qui n'est jamais stationnaire, soumet aujourd'hui à des investigations nouvelles le grand problème de Newton.

18. Nec nimio solis major rota, nec minor ardor.

Il faut remarquer que cette étrange supposition n'appartient pas à Lucrèce; le reproche qu'on lui en a fait est la suite d'une des nombreuses erreurs qui ont égaré ses détracteurs; Épicure, qui n'affirmait non plus aucune hypothèse, avait dit que le soleil était fort grand en soi-même, καθ' αὐτόν, et fort petit à notre égard, à cause de son éloignement, κατὰ τὸ πρὸς ἡμᾶς. Anaximandre faisait le soleil vingt-huit fois plus grand que la terre; d'autres disent,

que la lune. Anaxagore le regardait comme le plus grand des astres. Héraclite ne le croyait pas plus grand qu'il paraît, et l'on voit ici qu'Épicure avait adopté cette idée. Il se le figurait comme un bateau enflammé qui nous présente son côté concave, et s'éteint et se rallume chaque jour. Il ne le plaçait qu'à une moyenne distance de nos yeux. Anaximène attribuait sa disparition, non à sa course prolongée vers nos antipodes, mais aux hauteurs de la terre qui nous le cachent, et à l'éloignement immense où il est de nous. Anaxagore ne voyait en lui qu'un rocher embrasé; d'autres ont dit une masse de fer ardent; d'autres un globe de feu plus gros que le Pélopomèse. Xénocrate le composait, ainsi que les étoiles, de feu et d'une partie terrestre très-raréfiée. Les stoïciens en faisaient un dieu dont le corps, infiniment plus gros que la terre, puisqu'il l'éclaire tout entière, est tout de feu. Philolaüs, disciple de Pythagore, se l'était peint comme un vaste miroir qui nous envoie par réflexion l'éclat des feux répandus dans l'atmosphère; Xénophane, comme une collection d'étincelles rassemblées par l'humidité, un nuage de feu renaissant tous les matins sous chaque climat, un simple météore; Démocrite, comme un résultat d'atomes très-polis, mus en tourbillon; Épicure enfin, comme une espèce de pierre ponce, une éponge traversée par une infinité de pores, d'où s'échappe à grands flots le feu qu'il renferme.

19. Quæ volvunt magnos in magnis orbibus annos.

Par l'expression *magnos annos*, Lucrèce entend la grande révolution des astres, pour l'achèvement de laquelle plusieurs astronomes modernes ont pensé qu'il fallait au moins 27,000 ans.

20. ....Et in partes non æquas dividit orbem.

Orbem ne signifie pas ici le monde, mais l'orbe du ciel; pris dans le premier sens, il rendrait le texte obscur et inexact; c'est une remarque nécessaire à faire. Lucrèce n'emploie jamais ce mot que dans ce sens.

21. Solis item quoque defectus, lunæque tenebras.

Nos astronomes ne nous donnent pas une idée plus exacte de la cause des éclipses.

22. Nunc redeo ad mundi novitatem.

Cette peinture de la naissance du monde, de l'établissement de son ordre, de la progression des différens règnes de la nature, suffirait pour placer Lucrèce au rang des plus profonds génies et des plus grands poètes. Il n'existe peut-être aucune conception plus ingénieuse et plus vraisemblable. Ce n'est, dira-t-on, qu'une hypothèse gratuite, mais c'est l'hypothèse du génie guidé par tout ce que la raison a de plus solide, et l'imagination de plus gracieux; Lucrèce semble avoir été le témoin des phénomènes qu'il retrace si énergiquement; on ne sait lequel on doit le plus admirer du philosophe ou du poète. Au premier coup d'œil, le tableau de la formation des premiers hommes paraît bizarre : ces germes, ces espèces de matrices, nées de la terre à laquelle elles tiennent par des racines qui leur communiquent les sucs nourriciers, étonneront peut-être la pensée plus qu'elles n'y porteront la conviction; cependant Lucrèce soutient, par des moyens dignes de remarque, que la chaleur et l'humidité doivent développer les facultés inhérentes à la nature; cette cause génératrice a donné l'essor aux développemens de tous les germes; voilà du moins un principe qui n'a rien d'absurde; il fut généralement adopté par toute l'antiquité; la philosophie moderne, loin de le réprouver, en fait encore l'application aux phénomènes de la nature. Ici Lucrèce a revêtu les idées les plus profondes et les raisonnemens les plus abstraits des plus riches couleurs de la poésie latine; il a su être harmonieux en se servant de termes techniques ou peu usités, et répandre des ornemens sur le sujet qui paraît le moins susceptible d'en recevoir. Qu'il me soit permis de le dire : il n'existe dans la poésie ancienne aucun sujet qui présente un aussi grand nombre de difficultés et de locutions plus étrangères à notre langue.

Il faut remarquer que, parmi les physiciens et les historiens les plus fameux chez les anciens, il y a deux opinions sur l'origine des hommes. Les uns, croyant le monde éternel et incorruptible, prétendent que le genre humain a toujours été, et qu'il est impossible de remonter aux premiers hommes. Les autres, donnant un commencement et une fin à toutes choses, soumettent les individus à la même loi; ils expliquent ainsi la formation de notre

espèce : « Il se forma, dans les endroits les plus humides de la terre, des excroissances couvertes d'une membrane déliée, ainsi qu'on le voit encore arriver dans les lieux marécageux desséchés par un soleil ardent; ces premiers germes reçurent leur nourriture des vapeurs exhalées de la terre pendant la nuit, et se fortifièrent par la chaleur du jour; étant enfin arrivés à leur maturité, ils se dégagèrent des membranes qui les enveloppaient. Peu de temps après, la terre, s'étant entièrement desséchée, devint incapable de produire d'autres animaux parfaits, et nos espèces, étant déjà produites, ne s'entretinrent plus que par la voie de la génération. »

Buffon s'est emparé des idées de Lucrèce sur la formation du monde et des êtres, dans sa *Septième Époque de la Nature*. Le physicien et le poète sont dignes d'être comparés. L'un et l'autre remontent au-delà de toutes les traditions, et, malgré ces fables universelles dont l'obscurité cache le berceau du monde, ils cherchent l'origine de nos lois, de nos arts, et des religions; ils écrivent l'histoire du genre humain, avant que la mémoire en ait conservé des monumens; des analogies, des vraisemblances les guident dans ces ténèbres; mais on s'instruit plus en conjecturant avec eux qu'en parcourant les annales des nations. Le temps, dans ses vicissitudes connues, ne montre point de plus magnifique spectacle que ce temps inconnu, dont leur seule imagination a créé tous les évènemens.

23. Arboribusque datum est variis exinde per auras
Crescendi magnum immissis certamen habenis.

La hardiesse de ces expressions, *magnum certamen, immissis habenis*, est remarquable; mais il faut reconnaître combien le fréquent usage des figures en diminue la hardiesse : chez les Romains, cette métaphore était souvent employée; elle étonnait donc moins leur imagination préparée par l'habitude : Cicéron a dit : *habenas amicitiæ remittere;* et Virgile :

.....Iratum omnes effundit habenas.
.....Immissis furit Vulcanus habenis.

24. Principio genus alitum, variæque volucres
Ova relinquebant, exclusæ tempore verno.

L'ingénieuse antiquité se plut à croire que le monde naquit au printemps, dans cette saison de fraîcheur et d'amour où la na-

ture enfante. C'est pour cela sans doute que cette saison fut consacrée à Vénus. Virgile partage cette opinion en disant :

Non alios prima crescentis origine mundi.

Sans doute le printemps vit naître l'univers;
Il vit le jeune oiseau s'essayer dans les airs;
Il ouvrit au soleil sa brillante carrière,
Et pour l'homme naissant épura la lumière.
Les aquilons glacés et l'œil ardent du jour
Respectaient la beauté de son nouveau séjour.
Le seul printemps sourit au monde en son aurore,
Le printemps tous les ans le rajeunit encore;
Et, des brûlans étés séparant les hivers,
Laisse du moins entre eux respirer l'univers.
(*Géorgiques*, liv. II.)

25. Folliculos ut nunc teretes æstate cicadæ
Linquunt.....

Cette comparaison a été justement censurée par tous les commentateurs.

26. Tum tibi terra dedit primum mortalia sæcla.

L'origine de l'homme et des animaux a fort occupé les anciens. Plutarque rapporte que quelques philosophes enseignaient qu'ils étaient nés d'abord dans le sein de la terre humide, dont la surface, desséchée par la chaleur de l'atmosphère, avait formé une croûte, laquelle, s'étant enfin crevassée, leur avait ouvert les passages libres. Selon Diodore de Sicile et Célius Rhodiginus, c'était l'opinion des Égyptiens. Cette orgueilleuse nation prétendait être la première du monde, et croyait le prouver par ces rats et ces grenouilles qu'on voit, dit-on, sortir de la terre dans la Thébaïde, lorsque le Nil s'est retiré[1], et qui ne paraissent d'abord

[1] Ovide décrit ainsi ce phénomène :

Sic ubi deseruit malidos septemfluus agros
Nilus.....

« Ainsi, lorsque le Nil aux sept bouches a quitté les champs qu'il fertilise en les inondant, et resserré ses flots dans ses anciens rivages, le limon qu'il a déposé, desséché par les feux de l'astre du jour, produit de nombreux animaux que le laboureur trouve dans ses sillons : ce sont des êtres impar-

qu'à demi organisés. C'est ainsi, disait-elle, que les premiers hommes sont sortis du même terrain. L'opinion renouvelée de nos jours, que le genre humain vient des poissons, est une des plus anciennes hypothèses. Plutarque et Eusèbe nous ont transmis à ce sujet l'opinion d'Anaximandre.

27. Androgynum inter utrum, nec utrumque et utrinque remotum.

Lambin croit que ce vers singulier a été inséré dans le texte par quelque mauvais plaisant; en effet, ce jeu de mots n'est point digne de Lucrèce.

28. Multaque tum interiisse animantum sæcla necesse est.

Cette supposition de l'anéantissement de plusieurs espèces d'êtres, privées de moyens conservateurs, est d'une profonde philosophie, et fait autant d'honneur au penseur que le charme du style de ce morceau en fait au poète. Lucrèce avait pressenti les vérités dont la science nous a donné la preuve irrécusable. On sait que, sous le sol même que nous habitons, le savant Cuvier a retrouvé les restes de plusieurs espèces animales disparues de la surface de la terre. L'art et le génie ont, pour ainsi dire, reformé différens animaux, au point de leur assigner des noms, et de les classer dans le degré de l'échelle des êtres; quelques-uns ont été nommés *palacotherium*, et d'autres *anoploterium*..

29. Et genus humanum multo fuit illud in arvis
Durius.

C'est dans cette description des premiers hôtes de la terre que Lucrèce a déployé toute l'étendue de sa vaste pensée et tout le charme du talent; nul poète ne l'avait devancé dans cette carrière: son génie, fécond comme la nature, s'associe pour ainsi dire à ses premiers travaux; il assiste à la formation des espèces, il les

faits qui commencent d'éclore, dont la plupart sont privés de plusieurs organes de la vie, et souvent dans le même corps une partie est animée et l'autre est encore une terre grossière. » (*Trad. de* M. Villenave.)

Si j'avais souvent occasion de parler d'Ovide, je citerais fréquemment la version en prose de M. de Villenave de préférence aux versions en vers. Son travail est un modèle de traduction en prose. Aucun traducteur des poètes latins n'a donné une plus fidèle image des beautés, de la grâce, des mouvemens poétiques, que cet habile interprète d'Ovide.

suit dans leurs progrès, et le genre humain semble, à sa voix, marcher vers la perfection sociale. La justesse des moyens employés par le poète, la force du raisonnement, donnent à ses tableaux la couleur de la vérité : ce n'est plus une fiction poétique; le livre de la nature est ouvert à nos yeux, et nous parcourons les annales du monde naissant. La peinture de la formation des espèces, telle que nous la représente l'ingénieuse mythologie, n'a ni le même degré d'intérêt, ni le même pouvoir sur l'imagination; ses tableaux, il est vrai, sont revêtus d'une couleur plus riante; mais on s'étonne d'y voir la nature agreste, parée des ornemens de la civilisation, parvenir tout-à-coup au dernier degré de perfection sociale; enfin le merveilleux est trop aperçu, on y sent trop ou le pouvoir de l'art ou celui de la Divinité; mais de tous les prodiges, les plus intéressans sont ceux de la nature.

30. Pabula viva feris præbebat dentibus haustus.

. . . . . .

Viva videns vivo sepeliri viscera busto.

Ces vers ont une grande énergie; leur hardiesse est difficile à faire passer dans notre langue; mais un traducteur doit tenter de semblables importations.

31. Inde casas postquam hac pelles ignemque pararunt.

La nature seule a offert à Lucrèce le modèle de ce tableau délicieux qu'aucun poète n'imita jamais; l'originalité de l'expression, le charme des détails, la force du coloris, tout commande l'admiration pour le chantre de la nature.

Castaque privatæ Veneris connubia læta
Cognita sunt, prolemque ex se videre creatam;
Tum genus humanum primum mollescere cœpit.

. . . . . .

Et Venus imminuit vires, puerique parentum
Blanditiis facile ingenium fregere superbum.

Ce sont de pareils vers, si nombreux chez Lucrèce, qui ont sans doute enflammé le génie de Virgile : c'est dans ces couleurs pures et brillantes que le peintre de Didon, d'Euryale et de Nisus a trempé ses pinceaux flexibles et gracieux. Feu M. de Fontanes,

qui s'est exercé à traduire librement quelques passages de Lucrèce, a publié dans un recueil périodique la version suivante:

Mais Vénus, mais l'Amour rend les esprits plus doux;
A sa compagne enfin s'unit un seul époux,
Et, sous les voiles saints du modeste hyménée,
Ils dérobent tous deux leur couche fortunée.
Des fils, nouveaux liens qui les joignent encor,
Formés à leur image, et leur commun trésor,
Rendront à leurs vieux ans les devoirs qu'ils remplissent;
La famille est formée, et les mœurs s'établissent.
Les mœurs ont devancé tous les ordres de lois.
Dès-lors, se rassemblant sous de rustiques toits,
Les humains réunis, forts de leur alliance,
Des femmes, des enfans assurent la défense :
Car un instinct sacré leur apprit sans effort
Que le faible est remis à la garde du fort.

32. Non tamen omnimodis poterat concordia gigni.

Le poète, après avoir parlé du pacte établi par les sociétés naissantes, observe, avec raison, que tout le monde ne s'y conforma point. Quelle devait être la rudesse de ces premiers enfans de la terre! Ne se communiquant que par des gestes, entraînés par leurs désirs avec le grossier instinct de la nature, ils étaient sans doute plus barbares que les sauvages du Nouveau-Monde; tous les germes des vices attachés à l'espèce humaine existaient pour eux; ils devaient s'y abandonner sans retenue. Toutes les histoires représentent l'espèce humaine dans un état qui inspire l'horreur et la pitié. Diodore de Sicile (liv. 1) nous montre les premiers Égyptiens comme des hommes féroces et sauvages, se mangeant les uns les autres, vivant à l'aventure, ignorant même l'usage du feu et des métaux. Les Scythes, selon Hérodote, étaient dans l'usage d'arracher la chevelure de leurs ennemis vaincus, de s'abreuver de leur sang, de boire dans leur crâne. Le tableau des premiers habitans de la Grèce n'est guère plus heureux.

Sans doute l'âge d'or n'exista que dans la riante imagination des poètes; les plaisirs de l'homme ont dû se multiplier avec lenteur, et suivre les progrès de la perfection sociale.

33. At varios linguæ sonitus Natura subegit
Mittere.....

Lucrèce, dans son hypothèse sur l'origine des langues, réunit à la force de la raison les charmes d'une imagination brillante:

Le besoin révéla les secrets du langage :
Notre voix des objets bientôt transmit l'image;
Tel, ne pouvant saisir l'objet qui l'a charmé,
Par un geste éloquent l'enfant s'est exprimé.
Chaque être avec la vie obtient l'intelligence,
Et de ses facultés reçoit la conscience :
De sa corne un taureau veut venger son affront
Avant que la Nature en ait armé son front;
Les nourrissons de l'ours et du tigre vorace
Tentent de déchirer l'objet qui les menace
De leurs féroces dents qui ne sont point encor.
A peine éclos, l'oiseau cherche à prendre l'essor,
Et, couvert à demi d'une plume naissante,
S'échappe et se confie à son aile impuissante.

(De Pongerville.)

34. Nam cupide conculcatur nimis ante metutum.

Il est doux d'écraser ce qu'on a redouté.

Ce vers, si énergique et si vrai, prouve combien Lucrèce avait une profonde connaissance du cœur humain.

35. Nunc quæ causa deum per magnas numina gentes....

L'énumération des objets qui ont apporté l'idée de la Divinité dans le cœur des hommes est pleine d'images sublimes peintes avec la chaleur de la persuasion.

36. Usque adeo res humanas vis abdita quædam
Obterit, et pulchros fasces sævasque secures
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.

Ceux qui n'ont connu Lucrèce que superficiellement, et le nombre en est grand, ont cru voir dans ces beaux vers une espèce d'aveu arraché par la vérité, ou une contradiction dans le système de

Lucrèce ; mais, aux yeux de celui qui aura une connaissance profonde de l'ensemble du but de ce poëme philosophique, cette maxime ne paraîtra que ce qu'elle est en effet, le sentiment intime d'un moraliste sévère qui voudrait soumettre toutes les actions humaines à l'examen d'un juge suprême et rigoureux, mais aussi juste que puissant.

37. Horribili sonitu silvas exederat altis
Ab radicibus, et terram percoxerat igni.

Lucrèce attribue la fusion des métaux dans le sein de la terre à l'incendie des forêts. On doit convenir de la singularité de cette opinion : on s'étonne que le poète, ayant une parfaite connaissance des feux volcaniques, ne lui ait pas assigné cette cause : aurait-il pensé que la description de l'autre moyen de fusion prêtait plus à l'essor de la poésie ? au surplus, il n'affirme rien.

38. Nunc jacet æs, aurum in summum successit honorem.

On ne peut reprocher au poète un peu de longueur dans les combats sur la préférence à accorder aux métaux ; ils donnent lieu surtout à des redites minutieuses, qui sont de nouvelles entraves pour le traducteur ; mais avec quel art Lucrèce relève la sécheresse des fragmens didactiques, par des similitudes ingénieuses prises dans les objets moraux !

39. Tentarunt etiam tauros in mœnere belli,
Expertique sues sævos sunt mittere in hostes.

Le poète a tiré un grand avantage de la peinture terrible du mélange de la fureur des hommes et de la férocité des monstres sauvages, au milieu des combats ; ce tableau si varié, riche de couleur, sublime de composition, est effrayant de vérité. L'harmonie imitative des vers ajoute à l'effet de ces scènes de destruction ; pour en faire sentir toutes les beautés, il faudrait analyser chaque vers. On ne peut s'empêcher d'admirer la magie du poète qui, pour consoler la pensée affligée de tant de scènes de carnage, termine par une réflexion qui excuse la cruauté des hommes et en rejette l'horreur sur des motifs indépendans de leurs penchans

naturels. Les tableaux délicieux, qui suivent immédiatement, forment le contraste le plus heureux, et prouvent dans Lucrèce la plus ingénieuse combinaison des effets propres à remuer le cœur humain.

Sans doute, des oiseaux on imita les chants,
Avant que le doux luth, de ses accords touchans,
Mêlant aux vers pompeux la suave harmonie,
Accoutumât l'oreille aux accens du génie.
Le Zéphyr, introduit dans le sein des roseaux,
Apprit à moduler le son des chalumeaux;
Sous de flexibles doigts agilement pressée,
La flûte soupira sa plainte cadencée;
A la voix de l'amour elle unit ses concerts,
Et son tendre murmure anima les déserts.
Oui, cet art, embelli par nos doctes études,
Naquit chez les bergers, au sein des solitudes.
Par nos premiers besoins tous les arts sont produits;
Le génie et le goût ont cultivé leurs fruits.
Au sortir des banquets près d'une eau fugitive,
En cercle les bergers étendus sur la rive,
A l'ombre des rameaux, sous leur fraîche épaisseur,
D'un plaisir vif et pur savouraient la douceur;
Surtout, quand le printemps rendait à la Nature
Les suaves parfums et la tendre verdure,
Excités par les ris, les jeux, les gais propos,
Ils faisaient résonner de rustiques pipeaux;
La joie intarissable, au milieu des bocages,
Les couronnait de fleurs, les couvrait de feuillages;
En ordre ils bondissaient aux accords des chansons,
Et, de leurs pas pesans, pressaient les verts gazons :
Sur son sein maternel portant leur foule immense,
La terre a tressailli de leur vive cadence;
Le naïf abandon, la folle hilarité,
Leur donnent des plaisirs doux par la nouveauté;
Avides de jouir, ils charment l'insomnie
Par les bruyans refrains d'une agreste harmonie;
Ils mêlent à ces sons quelques rustiques mots,
Et leur lèvre mobile enfle les chalumeaux.
Tels nous cherchons la joie en nos brillantes veilles :
L'art y développa ses pompeuses merveilles,

Et, prodigue pour nous d'un charme suborneur,
Ennoblit le plaisir et bannit le honheur;
En vain de nos besoins le monde est tributaire,
Nous envions le sort de ces fils de la terre.
(De Pongerville.)

40. Ut nunc sæpe boves Lucæ ferro male mactæ.

Cette comparaison de l'éléphant blessé jetté de la confusion dans le tableau sans y ajouter d'ornemens.

41. Non magnis opibus jucunde corpora habebant.

Dans ces descriptions intéressantes des plaisirs du genre humain naissant, l'art de l'écrivain contraint le lecteur à se livrer à l'illusion poétique qui en a inspiré les beautés : le moindre retour, l'examen de la vraisemblance en découvrent l'ingénieuse absurdité. Le commencement des sociétés devait être l'instant de la plus affreuse sauvagerie; l'espèce humaine est comme un fruit qui a besoin de culture, et il faut des milliers d'années pour l'améliorer.

42. Quo magis in nobis, ut opinor, culpa residit;
Frigus enim nudos sine pellibus excruciabat
Terrigenas : at nos nil lædit veste carere
Purpurea, atque auro signisque ingentibus apta;
Dum plebeia tamen sit, quæ defendere possit.
Ergo hominum genus incassum frustraque laborat,
Semper et in curis consumit inanibus ævum.

Ce passage est admirable par sa morale; Lucrèce, à qui on a tant reproché d'avoir flatté les passions des Romains, emploie ici un rapprochement bien ingénieux pour donner des leçons sévères à ses ambitieux compatriotes; le contraste des forfaits de son siècle, avec la simplicité heureuse que Lucrèce accorde aux premiers hommes, devait servir de reproche aux partisans et aux criminels émules des Sylla, des Marius. C'est peut-être ici qu'il convient de remarquer, pour la justification des philosophes, ennemis du paganisme, que ce culte ne fut jamais un frein capable d'arrêter l'essor du crime. L'histoire romaine nous en offre surtout la preuve; les temps où la superstition domina sont les plus fertiles en excès de tout genre; après le siècle de Lucrèce et de Cicéron, le fanatisme reprit son empire, et la corruption fut plus étendue

que jamais. Les premiers empereurs, qui parvinrent à un degré de dépravation et de cruauté inconnues avant eux, soutinrent, de tout leur pouvoir, le culte de leurs ancêtres. Octave, le plus fourbe des tyrans, croyait fermement à l'existence de ses idoles; Tibère les invoquait au milieu de ses folies sanguinaires; Caligula prétendait avoir un commerce intime avec les habitans de l'Olympe; il punissait de mort le moindre signe d'incrédulité. Il dit un jour au sénateur Vitellius, père de l'empereur de ce nom : Je me suis entièrement divinisé cette nuit, j'ai obtenu les faveurs de la lune; que dites-vous de cela? Le sénateur hésite. Qu'en dites-vous? répète sévèrement Caligula. Je pense, lui répond Vitellius, qu'il n'appartient pas à un simple mortel de pénétrer les mystères des dieux. Cette réponse adroite lui sauva la vie.

En général, les pratiques superstitieuses n'avaient d'autre effet que de flatter les passions, et de prêter un voile sacré aux plus grands excès; rendre les hommes meilleurs par un ascendant moral n'appartient guère qu'à la philosophie.

43. Carminibus quum res gestas cœpere poetæ
Tradere, nec multo priu' sunt elementa reperta.

Lucrèce fait entendre que l'art de l'écriture précéda la poésie: cette idée, souvent combattue, serait incontestable si l'on ne prétendait parler que de la poésie dans le degré de perfection où l'ont portée Homère et Hésiode. Cet art fut justement l'objet de l'admiration des anciens; la nouveauté même en augmentait le charme; Lucain en attribue l'invention aux Phéniciens.

Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris.

La reconnaissance a dû exciter les poètes à célébrer une découverte si utile à la science et aux arts; l'imprimerie en a augmenté le merveilleux : aussi possédons-nous plusieurs morceaux remarquables sur ce sujet fécond.

L'abbé Delille parle ainsi de la typographie :

Des vils débris du lin que le temps a détruit,
Empâtés avec art, et foulés à grand bruit,
Vont sortir ces feuillets où le métal imprime
Ce que l'esprit humain conçut de plus sublime;

Un amas de lambeaux et de sales chiffons
Éternise l'esprit des Plines, des Buffons;
Par eux le goût circule, et, plus prompte qu'Éole,
L'instruction voyage et le sentiment vole.

Voltaire a dit dans sa *Guerre de Genève :*

Tout ce fatras fut de chanvre en son temps,
Linge il devint par l'art des tisserands,
Puis en lambeaux des pilons le pressèrent;
Il fut papier : vingt têtes à l'envers
De visions à l'envi le chargèrent.
Puis on le brûle; il vole dans les airs,
Il est fumée aussi bien que la gloire.
De nos travaux voilà quelle est l'histoire;
Tout est fumée, et tout nous fait sentir
Ce grand néant qui doit nous engloutir.

LIBER SEXTUS.

Primæ frugiferos fœtus mortalibus ægris
Dididerunt quondam præclaro nomine Athenæ,
Et recreaverunt vitam, legesque rogarunt;
Et primæ dederunt solatia dulcia vitæ,
Quum genuere virum tali cum corde repertum,
Omnia veridico qui quondam ex ore profudit,
Cujus et exstincti, propter divina reperta,
Divolgata vetus jam ad cœlum gloria fertur.

Nam quum vidit hic, ad victum quæ flagitat usus,
Et per quæ possent vitam consistere tutam,
Omnia jam ferme mortalibus esse parata,
Divitiis homines et honore et laude potentes
Affluere, atque bona natorum excellere fama,
Nec minus esse domi cuiquam tamen anxia corda,
Atque animum infestis cogi servire querelis;
Intellexit ibi vitium vas efficere ipsum,
Omniaque illius vitio corrumpier intus,
Quæ conlata foris et commoda cunque venirent;
Partim quod fluxum pertusumque esse videbat,
Ut nulla posset ratione explerier unquam;
Partim quod tetro quasi conspurcare sapore
Omnia cernebat, quæcunque receperat intus.

LIVRE SIXIÈME.

Athènes, cette illustre cité, la première révéla aux agrestes mortels les fruits et les moissons[1]; elle protégea leur existence sous l'abri des lois; la première elle répandit sur eux les douces consolations de la vie, en donnant le jour à ce sage qui, dans son cœur, enfanta les nobles vérités, et les fit jaillir à grands flots de sa bouche éloquente. Il éclaira le monde: ses écrits divins, triomphans de la mort et du temps, élevèrent sa gloire jusqu'au plus haut des cieux[2].

Ce sage, abaissant ses regards sur les hommes, vit que, doués de toutes les ressources qu'exige la vie, comblés de biens et d'honneurs[3], riches d'enfans dans lesquels revivrait leur gloire, ces mortels n'en restaient pas moins la proie de chagrins secrets; quoiqu'environnés de plaisirs, ils gémissaient comme des esclaves accablés de chaînes. Il découvrit que la source du mal était dans le cœur même qui, vicié, corrompait les flots précieux dont on l'abreuvait : soit que, vase sans fond, il reçût ces intarissables flots, sans se remplir jamais[4]; soit que, intérieurement souillé, il infectât la pure liqueur qu'il recélait.

Veridicis igitur purgavit pectora dictis,
Et finem statuit cuppedinis atque timoris,
Exposuitque bonum summum, quo tendimus omnes,
Quid foret, atque viam monstravit tramite prono
Qua possemus ad id recto contendere cursu,
Quidve mali foret in rebus mortalibu' passim,
Quod flueret Naturæ vi, varieque volaret,
Seu casu, seu vi, quod sic Natura parasset;
Et quibus e portis occurri cuique deceret;
Et genus humanum frustra plerumque probavit
Volvere curarum tristes in pectore fluctus.
Nam veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis
In tenebris metuunt; sic nos in luce timemus
Interdum, nihilo quæ sunt metuenda magis, quam
Quæ pueri in tenebris pavitant, finguntque futura:
Hunc igitur terrorem animi, tenebrasque necesse est
Non radii solis, nec lucida tela diei
Discutiant, sed Naturæ species, ratioque;
Quo magis inceptum pergam pertexere dictis.
Et quoniam docui mundi mortalia templa
Esse, et nativo consistere corpore cœlum,
Et quæcunque in eo fiunt fientque, necesse
Esse ea dissolvi; quære stant percipe porro;
Quandoquidem semel insignem conscendere currum
Vincendi spes hortata est, atque obvia cursu
Quæ fuerant, sunt placato conversa furore.

Cetera, quæ fieri in terris cœloque tuentur
Mortales, pavidis quum pendent mentibu' sæpe,
Efficiunt animos humiles formidine divum,

Le sage commença donc par purifier le cœur humain, en y versant la vérité; il imposa des limites aux désirs de l'homme, l'affranchit de ses terreurs, lui révéla la nature de ce bien suprême, objet de nos constans désirs, et comment il peut l'atteindre, en se dirigeant dans un sentier droit et rapide; il signala les maux que nous impose l'irrésistible pouvoir de la Nature, ces maux qui nous assiègent, soit par une irruption soudaine, soit par le cours nécessaire de la Nature [5]. Il apprit comment on peut fortifier l'âme contre ces nombreux assauts, et combien sont vaines ces terreurs, qui font bouillonner dans le cœur les flots des noirs soucis [6]; car, si les enfans frémissent et s'alarment dans les ténèbres nocturnes, l'homme, à la clarté du jour, s'épouvante de vains fantômes. Comment l'arracher à ces ténèbres, et dissiper ses alarmes? faut-il l'éclat de la lumière et les rayons du soleil? non, c'est à la Nature de dessiller ses yeux. O Memmius, continuons donc de prêter à sa voix une oreille attentive.

Je te l'ai enseigné, l'édifice du monde doit s'écrouler un jour; le ciel a reçu la naissance; tous les corps qui resplendissent ou qui resplendiront dans sa vaste enceinte doivent subir la destruction. Sois attentif; il me reste des vérités à te dévoiler. Porté par l'espérance sur le char de la gloire, je me plais à contempler les obstacles que j'ai franchis : ils sont devenus les aiguillons de ma poétique ardeur [7].

Le spectacle du monde et des cieux, en frappant les regards de l'homme, accable son esprit épouvanté; avili sous le joug terrible des dieux, il se courbe vers la

Depressosque premunt ad terram, propterea quod
Ignorantia causarum conferre deorum
Cogit ad imperium res, et concedere regnum; et
Quorum operum causas nulla ratione videre
Possunt, hæc fieri divino numine rentur:
Nam bene qui didicere deos securum agere ævum,
Si tamen interea mirantur qua ratione
Quæque geri possint, præsertim rebus in illis
Quæ supera caput ætheriis cernuntur in oris,
Rursus in antiquas referuntur relligiones,
Et dominos acres adsciscunt, omnia posse
Quos miseri credunt, ignari quid queat esse,
Quid nequeat; finita potestas denique cuique
Quanam sit ratione, atque alte terminus hærens;
Quo magis errantes tota regione feruntur.
Quæ nisi respuis ex animo longeque remittis,
Dîs indigna putando alienaque pacis eorum,
Delibrata deum per te tibi numina sancta
Sæpe aderunt; non quod violari summa deum vis
Possit, ut ex ira pœnas petere imbibat acres;
Sed quia tute tibi placida cum pace quietos
Constitues magnos irarum volvere fluctus;
Nec delubra deum placido cum pectore adibis;
Nec de corpore quæ sancto simulacra feruntur
In mentes hominum, divinæ nuntia formæ,
Suscipere hæc animi tranquilla pace valebis:
Inde videre licet, qualis jam vita sequatur.

Quam quidem ut a nobis ratio verissima longe
Rejiciat, quanquam sunt a me multa profata,

terre; ignorant les causes de la Nature, il la livre à l'empire des dieux; il les arme du sceptre de l'univers, et les phénomènes qu'il ne peut concevoir, il en attribue la cause à la Divinité. Celui même qui semble persuadé que les dieux coulent leur vie dans une douce et profonde incurie[8], s'il porte ses regards émerveillés vers les scènes imposantes de la voûte éthérée, il retombe épouvanté sous le joug des antiques superstitions; il érige les dieux en tyrans inflexibles, et leur attribue la puissance universelle : malheureux, il ignore ce qui peut ou ne peut point exister, et quelles limites invariables la Nature assigne à ses œuvres diverses. Cette première cause l'entraîne dans les régions de l'erreur, et l'égare chaque jour davantage.

Ah! si vous ne bannissez point de votre esprit ce honteux préjugé, si vous dégradez les dieux, en leur attribuant des soins indignes de leur repos céleste, ces divinités saintes, que vous aurez arrachées à l'éternel équilibre de leur bonheur, vous apparaîtront sans cesse : non que ces êtres augustes daignent signaler sur vous leur courroux par un châtiment terrible; mais, tandis que ces dieux se plongent dans un calme inaltérable, vous croirez que dans leur âme bouillonnent les vastes flots de la colère[9]. Vous n'entrerez plus avec un front serein dans leurs temples; les images de leurs corps sacrés ne pénétreront plus dans votre âme sans en bannir la paix; de quelle source de tourmens votre vie sera abreuvée!

Déja, pour écarter tant de maux, la raison répandit par ma bouche ses précieux trésors, mais il me reste en-

Multa tamen restant, et sunt ornanda politis
Versibus, et ratio cœli speciesque tenenda;
Sunt tempestates et fulmina clara canenda,
Quid faciant, et qua de causa quæque ferantur,
Ne trepides cœli divisis partibus amens,
Unde volans ignis pervenerit, aut in utram se
Verterit hinc partem; quo pacto per loca septa
Insinuarit, et hinc dominatus ut extulerit se;
Quorum operum causas nulla ratione videre
Possunt, ac fieri divino numine rentur:
Tu mihi supremæ præscripta ad candida calcis
Currenti, spatium præmonstra, callida Musa,
Calliope, requies hominum divumque voluptas,
Te duce ut insignem capiam cum laude coronam.
Principio, tonitru quatiuntur cærula cœli,
Propterea quia concurrunt sublime volantes
Ætheriæ nubes contra pugnantibu' ventis;
Nec fit enim sonitus cœli de parte serena;
Verum ubicunque magis denso sunt agmine nubes,
Tam magis hinc magno fremitus fit murmure sæpe.
Præterea neque tam condenso corpore nubes,
Esse queunt, quam sunt lapides ac tigna; neque autem
Tam tenues, quam sunt nebulæ fumique volantes;
Nam aut cadere abrupto deberent pondere pressæ,
Ut lapides, aut, ut fumus, constare nequirent,
Nec cohibere nives gelidas et grandinis imbres.
Dant etiam sonitum patuli super æquora mundi,
Carbasus ut quondam magnis intenta theatris
Dat crepitum malos inter jactata trabesque;
Interdum perscissa furit petulantibus euris,

core à parer des charmes de la poésie de nombreuses vérités : je vais dévoiler le spectacle des cieux, explorer les causes et le fracas de la foudre et de la tempête, de peur qu'en un délire superstitieux, divisant les régions célestes, tu n'interroges d'un regard épouvanté [10] le point d'où la flamme est partie, la direction de son vol, sa trace dans l'enceinte des murs qu'elle pénètre, et l'issue qu'elle ouvre en s'échappant victorieuse : nécessaire effet de la Nature, que l'aveugle ignorance attribue à la Divinité. Brillante Muse, ô toi qui entr'ouvris la carrière à mon premier essor, ingénieuse Calliope, suave volupté des hommes et des dieux [11], soutiens mes pas jusqu'au terme de ma carrière; viens, ô mon guide, et ceins mon front glorieux d'une couronne immortelle.

Le tonnerre ébranle les voûtes azurées du ciel [12] lorsque les nuages impétueux, poussés par des vents rivaux, s'entre-choquent dans les régions éthérées. Où le ciel est serein le bruit ne se fait point entendre ; mais dans l'espace aérien, où d'épais nuages s'amassent, se condensent, un bruit terrible éclate, là roule un long murmure.

Les nuages n'ont ni la densité du bois et des rochers, ni la mobile fluidité de la fumée ondoyante; car ils tomberaient comme les pierres attirées par leur propre pesanteur; ou, s'ils n'avaient que la consistance vaporeuse de la fumée, pourraient-ils captiver dans leurs flancs les frimas, le neige et la grêle impétueuse?

Les nuages quelquefois font retentir les champs de l'air d'un bruit semblable au froissement de ces voiles immenses qui flottent, jetés sur les combles et les poutres de nos théâtres. Quelquefois brisés par le choc des

Et fragiles sonitus chartarum commeditatur;
Id quoque enim genus in tonitru cognoscere possis,
Aut ubi suspensam vestem chartasve volantes
Verberibus venti versant planguntque per auras.

Fit quoque enim interdum, ut non tam concurrere nubes
Frontibus adversis possint, quam de latere ire
Diverso motu radentes corpori' tractum;
Aridus unde aures terget sonus ille, diuque
Ducitur, exierit donec regionibus arctis.
Hoc etiam pacto tonitru concussa videntur
Omnia sæpe gravi tremere, et divolsa repente
Maxima dissiluisse capacis mœnia mundi,
Quum subito validi venti conlecta procella
Nubibus intorsit sese, conclusaque ibidem
Turbine versanti magis ac magis undique nubem
Cogit, uti fiat spisso cava corpore circum
Post ubi commovit vis ejus et impetus acer,
Tum perterricrepo sonitu dat missa fragorem;
Nec mirum, quum plena animæ vesicula parva
Sæpe ita dat pariter sonitum displosa repente.
Est etiam ratio, quum venti nubila perflant,
Cur sonitus faciant; etenim ramosa videmus
Nubila sæpe modis multis atque aspera ferri;
Scilicet ut crebram silvam quum flamina Cauri
Perflant, dant sonitum frondes, ramique fragorem.

Fit quoque, ut interdum validi vis incita venti
Perscindat nubem perfringens impete recto;
Nam quid possit ibi flatus manifesta docet res;

vents, ils imitent (tu peux le remarquer quand le tonnerre éclate) l'aigre cri du papier [13] qui se déchire, les ondulations des replis d'une robe flottante, ou le froissement des feuilles détachées, que le fouet des vents, par des coups répétés, soulève en l'air, et roule en tourbillons.

Quelquefois les nuages, sans se heurter de front, se pressent en glissant dans un cours opposé, et leurs flancs s'effleurent dans toute leur étendue; il en sort un bruit sec qui froisse l'oreille, se propage jusqu'à l'instant où ils se sont dégagés de cet étroit passage.

La foudre quelquefois fait tressaillir le globe par un choc si violent, que les immenses voûtes du monde semblent se dissoudre et s'écrouler en éclats. Alors un orage furieux, irrité par la violence des vents, en roulant sur lui-même, s'engouffre dans les nuages; emprisonné, il rassemble ses forces, les accroît sans cesse, et creuse les vastes flancs du nuage qu'il épaissit. Son courroux impétueux brise enfin sa prison, il éclate et s'élance avec un horrible fracas. N'en sois pas surpris, car une simple vessie remplie d'air, en se brisant par un choc soudain, fait retentir un semblable bruit.

On peut assigner une autre cause au souffle des vents, qui gronde dans les nues. Ne vois-tu pas les nuages inégaux en surface, s'étendre et se diriger en rameaux? le son doit donc ressembler au bruyant murmure des feuillages quand l'Aquilon impétueux agite et brise la cime des forêts.

Peut-être aussi le choc des vents fougueux crève le nuage en le frappant directement; tout nous atteste leur force irrésistible dans les hautes régions des cieux, puis-

Hic, ubi lenior est, in terra quum tamen alta
Arbusta evolvens radicibus haurit ab imis.

Sunt etiam fluctus per nubila, qui quasi murmur
Dant infringendo graviter; quod item fit in altis
Fluminibus, magnoque mari, quum frangitur æstu.

Fit quoque, ubi e nube in nubem vis incidit ardens
Fulminis, hæc multo si forte humore recepit
Ignem, continuo ut magno clamore trucidet;
Ut calidis candens ferrum e fornacibus olim
Stridit, ubi in gelidum propere demersimus imbrem.
Aridior porro si nubes accipit ignem,
Uritur ingenti sonitu succensa repente;
Lauricomos ut si per montes flamma vagetur,
Turbine ventorum comburens impete magno;
Nec res ulla magis, quam Phœbi Delphica laurus,
Terribili sonitu flamma crepitante crematur.

Denique sæpe geli multus fragor, atque ruina
Grandinis, in magnis sonitum dat nubibus alte;
Ventus enim quum confercit, franguntur in arctum
Concreti montes nimborum, et grandine misti.

Fulgit item, nubes ignis quum semina multa
Excussere suo concursu, ceu lapidem si
Percutiat lapis aut ferrum; nam tum quoque lumen
Exsilit, et claras scintillas dissupat ignis.
Sed tonitrum fit uti post auribus accipiamus,

qu'à la surface de la terre, où leur fureur s'adoucit, ils arrachent dans leurs profondes racines et renversent les arbres qui dominaient les airs.

Les nuages aussi renferment des flots qui luttent avec effort; leur choc, en se rompant, gronde comme un fleuve impétueux, ou comme l'océan qui bouillonne et se brise.

Il se peut que la foudre ardente, précipitée de nuage en nuage, s'engloutisse dans une humide vapeur, et s'éteigne tout-à-coup, avec un bruit horrible : semblable au fer rougi dans la brûlante fournaise, et qui, plongé rapidement dans l'onde, rend un long sifflement. Au contraire, si la foudre pénètre dans un nuage aride, son ardeur s'accroît, elle s'embrase, éclate et gronde : ainsi, lorsque le vent impétueux rassemble dans ses tourbillons le feu errant sur la cime d'un mont à la chevelure de lauriers, soudain il les embrase, car rien n'attire plus promptement la voracité de la flamme bruyante, que l'arbre consacré au dieu de Délos.

Enfin, la grêle et les glaçons, en se brisant dans les flancs des nuages, les font retentir avec fracas; condensés par le souffle des vents, ces nuages, comme des montagnes entassées, se rompent, et leurs débris se précipitent vers la terre, mêlés au torrent de grêle qu'ils renfermaient.

L'éclair brille dès que le choc des nuages exprime les semences ignées renfermées dans leur sein. Telle, en frappant la pierre avec la pierre ou le fer, la lumière jaillit, se dissipe en étincelles pétillantes. Notre oreille ne reçoit le bruit du tonnerre que quand nos yeux ont

Fulgere quam cernant oculi, quia semper ad aures
Tardius adveniunt, quam visum quæ moveant res;
Id licet hinc etiam cognoscere, cædere si quem
Ancipiti videas ferro procul arboris auctum,
Ante fit ut cernas ictum, quam plaga per aures
Det sonitum: sic fulgorem quoque cernimus ante
Quam tonitrum accipimus, pariter qui mittitur igni,
E simili causa et concursu natus eodem.
Hoc etiam pacto volucri loca lumine tingunt
Nubes, et tremulo tempestas impete fulgit;
Ventus ubi invasit nubem, et versatus ibidem
Fecit, ut ante, cavam, docui, spissescere nubem,
Mobilitate sua ferviscit; ut omnia motu
Percalefacta vides ardescere; plumbea vero
Glans etiam longo cursu volvenda liquescit.
Ergo fervidus hic nubem quum persidit atram,
Dissupat ardoris quasi per vim expressa repente
Semina, quæ faciunt nictantia fulgura flammæ;
Inde sonus sequitur, qui tardius adlicit aures,
Quam quæ perveniunt oculos ad lumina nostros:
Scilicet hoc densis fit nubibus, et simul alte
Exstructis aliis alias super impete miro.

Nec tibi sit fraudi, quod nos inferne videmus
Quam sint lata magis, quam sursum exstructa quid exstent;
Contemplator enim, quum montibus adsimilata
Nubila portabunt venti transversa per auras,
Aut ubi per magnos montes cumulata videbis

vu briller sa flamme; car la course des images vers nos yeux est rapide, et le son arrive à l'ouie avec lenteur. J'en atteste l'expérience : vois de loin le fer de l'émondeur retrancher à cet arbre des rameaux superflus. Le coup part, tu l'aperçois, cependant le bruit tardif n'a point encore atteint ton oreille. Quoique formée au même instant et par le même choc, la flamme du tonnerre nous parvient plus tôt que son fracas.

Par un autre moyen, la lueur rapide des nuages peut colorer l'espace, et faire jaillir impétueusement de l'ombre des tempêtes les feux scintillans. Dès que le vent envahit un nuage, et que, par ses chocs répétés, il en creuse le centre, il en épaissit les flancs (je le répète) lui-même il s'embrase par son rapide essor, car tous les corps, par la vélocité de leur mouvement, s'échauffent et s'enflamment. Vois une balle de plomb rouler dans un long espace; elle devient ardente et se liquéfie : quand le tourbillon brûlant a crevé le sombre nuage, il disperse les semences de feux contenues dans ses cavités, et l'éclat de la foudre fait cligner notre vue. Le bruit suit le choc, mais il vole moins rapidement à notre ouie que la lumière à nos yeux. Ces grands résultats attestent l'énorme opacité des nuages, qui se pressent entassés, et roulent avec une incroyable impétuosité dans les célestes plaines.

N'en croyons pas le rapport infidèle de nos yeux : de ces lieux inférieurs, ils ne nous découvrent que la surface apparente des nuages, et non leur vaste amas et leur profondeur. Pour te désabuser, contemple ces sombres nuages, semblables à des montagnes flottantes que

Insuper esse aliis alia, atque urgere superna
In statione locata, sepultis undique ventis;
Tum poteris magnas moles cognoscere eorum,
Speluncasque velut saxis pendentibu' structas
Cernere, quas venti quum, tempestate coorta,
Complerunt, magno indignantur murmure clausi
Nubibus, in caveisque ferarum more minantur;
Nunc hinc, nunc illinc fremitus per nubila mittunt,
Quærentesque viam circumversantur, et ignis
Semina convolvunt e nubibus, atque ita cogunt
Multa, rotantque cavis flammam fornacibus intus,
Donec divolsa fulserunt nube corusci.

Hac etiam fit uti de causa mobilis ille
Devolet in terram liquidi color aureus ignis,
Semina quod nubes ipsas permulta necesse est
Ignis habere; etenim quum sunt humore sine ullo,
Flammeus est plerumque colos et splendidus ollis;
Quippe etenim solis de lumine multa necesse est
Concipere, ut merito rubeant ignesque profundant;
Hasce igitur quum ventus agent contrusit in unum,
Compressitque locum cogens, expressa profundunt
Semina, quæ faciunt flammæ fulgere colores.
Fulgit item, quum rarescunt quoque nubila cœli;
Nam quum ventus eas leviter diducit euntes
Dissolvitque, cadant ingratis illa necesse est

les vents, dans des routes opposées, roulent aux champs aériens; ou, quand les vents sommeillent, contemple au sommet des plus hautes cimes les nuages s'amonceler sur des nuages, s'accumuler, s'étendre, se dresser vers les cieux. Alors tu connaîtras l'étendue de leurs masses immenses, à l'aspect de ces vastes cavernes, creusées dans des rochers suspendus; quand les vents impétueux s'engouffrent dans ces profondes cavités et les remplissent, la tempête éclate; prisonniers indignés dans les nues, ils les font retentir d'un horrible murmure, ils grondent dans leurs cachots, comme des monstres rugissans dans leurs chaînes : de tous côtés leurs longs mugissemens retentissent; ils s'agitent en tous sens, et cherchent une issue; ils arrachent du nuage des semences de feu, les amassent, les roulent dans de profondes et brûlantes fournaises; la nue enfin se rompt, les vents libres s'échappent, se précipitent au milieu d'un torrent de flammes.

Enfin, ces éclairs rapides qui jaillissent sur la terre, ces reflets dorés d'un feu liquide, sont enfantés dans les flancs mêmes du nuage où couvent des semences ignées. Tu le vois, quand ces nuages sont dégagés de leurs vapeurs les plus humides, ils brillent de l'éclatante couleur des flammes; et les rayons du soleil, en les pénétrant, les inondent et les rougissent de leurs feux; et, sitôt que le vent rassemble ces feux et les frappe, il en fait jaillir ces ardentes semences, étincelantes de l'éclat des flammes.

Souvent aussi le nuage, en se raréfiant, exhale des éclairs. Lorsque de légers flots aériens agitent mollement le nuage, ils le divisent en courant; les semences

Semina quæ faciunt fulgorem; tum sine tetro
Terrore et sonitu fulgit, nulloque tumultu.

Quod superest, quali natura prædita constent
Fulmina, declarant ictus, et inusta vapore
Signa, notæque graves halantes sulfuris auras;
Ignis enim sunt hæc, non venti signa neque imbris.
Præterea, per se accendunt quoque tecta domorum,
Et celeri flamma dominantur in ædibus ipsis.
Hunc tibi subtilem cum primis igubus ignem
Constituit Natura minutis nobilibusque
Corporibus, cui nil omnino obsistere possit:
Transit enim valide fulmen per septa domorum,
Clamor uti ac voces; transit per saxa, per æra;
Et liquidum puncto facit æs in tempore et aurum;
Curat item ut, vasis integris, vina repente
Diffugiant; quia nimirum facile omnia circum
Conlaxat, rareque facit lateramina vasis,
Adveniens calor ejus, ut insinuatur in ipsum, et
Mobiliter solvens differt primordia vini:
Quod solis vapor ætatem non posse videtur
Efficere; usque adeo pollens fervore corusco,
Tanto mobilior vis et dominantior hæc est.
Nunc ea quo pacto gignantur, et impete tanto
Fiant, ut possint ictu discludere turres,
Disturbare domos, avellere tigna trabesque,
Et monumenta virum demoliri atque ciere,
Exanimare homines, pecudes prosternere passim,
Cetera de genere hoc qua vi facere omnia possint,
Expediam, neque te in promissis plura morabor.

des feux qu'il recélait s'échappent d'elles-mêmes, et d'innocens éclairs s'évanouissent en silence, et ne causent ni trouble ni terreur.

Après tant d'exemples; la nature de la foudre nous est assez révélée par ses terribles coups. Ses sillons, empreints sur les corps qu'elle a frappés, les flots sulfureux, répandus dans les airs qu'elle parcourt, attestent que la foudre est formée par le feu et non par le souffle des vents, ni par des vapeurs nuageuses. D'ailleurs, les toits qu'elle a frappés se consument, et sa flamme ardente s'élève au faîte du palais qu'elle embrase. La Nature se plut à composer ce feu terrible de ses feux les plus rapides et les plus dévorans, afin que nul obstacle ne lui résistât. Avec plus de vélocité que le son ou la voix, la foudre s'ouvre un rapide passage au fond de nos demeures; elle traverse les rochers et l'airain; l'or et le bronze qu'elle a frappés coulent en ruisseaux bouillonnans. En épargnant l'amphore, elle en dissipe la liqueur. Sa chaleur, insinuée dans les pores du vase, amollit, raréfie son tissu, et chasse en vapeur les élémens du vin qu'elle soulève. Non, les rayons du soleil, dardés pendant un siècle, ne pourraient égaler sa dévorante ardeur, tant la foudre surpasse en force, en impétuosité, les traits du dieu de la lumière.

Mais comment se forme la foudre? comment s'armet-elle de ce puissant courroux qui, d'un seul choc, renverse les murailles, arrache, brise les poutres et les solives de nos demeures, ébranle, renverse les monumens des arts, écrase les hommes, les troupeaux, étend ses ravages sur toute la nature? Poursuis, ô Memmius, je vais t'en dévoiler les causes.

Fulmina gignier e crassis atque putandum est
Nubibus exstructis; nam cœlo nulla sereno,
Nec leviter densis mittuntur nubibus unquam:
Nam dubio procul hoc fieri manifesta docet res,
Quod tunc per totum concrescunt aera nubes
Undique, uti tenebras omnes Acherunta reamur
Liquisse, et magnas cœli complesse cavernas:
Usque adeo, tetra nimborum nocte coorta,
Impendent atræ formidinis ora superne,
Quum commoliri tempestas fulmina cœptat.
Præterea, persæpe niger quoque per mare nimbus,
Ut picis e cœlo demissum flumen, in undas
Sic cadit, et fertur tenebris procul, et trahit atram
Fulminibus gravidam tempestatem atque procellis,
Ignibus ac ventis cumprimis ipse repletus;
In terra quoque ut horrescant, ac tecta requirant:
Sic igitur supera nostrum caput esse putandum est
Tempestatem altam; neque enim caligine tanta
Obruerent terras, nisi inædificata superne
Multa forent multis exempto nubila sole;
Nec tanto possent hæc terras opprimere imbri,
Flumina abundare ut facerent, camposque natare,
Si non exstructis foret alte nubibus æther.

His igitur ventis atque ignibus omnia plena
Sunt; ideo passim fremitus et fulgura fiunt;
Quippe etenim supra docui, permulta vaporis
Semina habere cavas nubes, et multa necesse est

La foudre ne prend naissance que dans l'amas énorme des nuages, l'un sur l'autre entassés à une hauteur immense. Ne crains point ses coups sous un ciel serein ou voilé de légères vapeurs; rejette le doute, et crois-en l'expérience : au moment où l'orage couve dans leurs flancs, les nuages s'amassent épaissis, et remplissent les vastes plaines de l'air; il semble que toutes les ténèbres de l'Achéron coulent à grands flots pour envahir les cavités des cieux : une nuit funèbre nous enveloppe de ses voiles, et la terreur hideuse plane sur nos têtes.

Quelquefois un nuage noir, semblable à un fleuve de poix roulant du haut des cieux, tombe, mêle son onde aux ondes des mers, et verse au loin les ténèbres; au milieu des feux dévorans et des vents impétueux, il traîne dans les airs l'ouragan, les foudres, la tempête, qui jusque sur la surface de la terre menacent les hommes, et les forcent de chercher en tremblant un asile sous leurs toits. Quel espace profond envahit donc ces nuages orageux qui volent sur nos têtes? La terre ne serait point ensevelie sous de semblables ténèbres, si des nuages épais n'opposaient un rempart impénétrable aux rayons du soleil; si les régions éthérées ne les accumulaient point à une prodigieuse hauteur, ces nuages pourraient-ils verser ces intarissables torrens qui font gonfler les fleuves, les arrachent de leurs lits, et les égarent dans les campagnes inondées?

L'espace aérien est rempli de feux et de vents : aussi, de toutes parts, les éclairs brillent et les tonnerres grondent. Déjà je te l'ai enseigné; dans les concavités des nuages s'entassent des semences de feu; elles s'acerois-

Concipere ex solis radiis ardoreque eorum :
Hic ubi ventus eas idem qui cogit in unum
Forte locum quemvis, expressit multa vaporis
Semina, seque simul cum eo commiscuit igni;
Insinuatus ibi vortex versatur in alto,
Et calidis acuit fulmen fornacibus intus :
Nam duplici ratione accenditur, ipse sua nam
Mobilitate calescit, et e contagibus ignis :
Inde ubi percaluit vis venti, vel gravis ignis
Impetus incessit, maturum tum quasi fulmen
Perscindit subito nubem, ferturque coruscis
Omnia luminibus lustrans loca percitus ardor;
Quem gravis insequitur sonitus, displosa repente
Opprimere ut cœli videantur templa superne :
Inde tremor terras graviter pertentat, et altum
Murmura percurrunt cœlum; nam tota fere tum
Tempestas concussa tremit, fremitusque moventur;
Quo de concussu sequitur gravis imber et uber,
Omnis uti videatur in imbrem vertier æther,
Atque ita præcipitans ad diluviem revocare :
Tantus discidio nubis ventique procella,
Mittitur ardenti sonitus quum provolat ictu.
Est etiam, quum vis extrinsecus incita venti
Incidit in validam maturo fulmine nubem;
Quam quum perscidit, extemplo cadit igneus ille
Vortex, quod patrio vocitamus nomine fulmen;
Hoc fit idem in partes alias, quocunque tulit vis.

Fit quoque, ut interdum venti vis missa sine igni
Ignescat tamen in spatio longoque meatu,

sent en se pénétrant des ardens rayons du soleil; et, lorsque le vent les presse, les rassemble, exprime et fait jaillir les molécules enflammées dont il s'environne soudain, le tourbillon captif bouillonne, et, dans cette humide et profonde fournaise, il aiguise les brûlantes flèches du tonnerre. Ainsi, le vent peut s'enflammer, ou par sa propre rapidité, ou par le contact du feu; ainsi, lorsqu'il s'est embrasé lui-même, ou par le choc de la flamme, la foudre atteint sa maturité, crève le nuage, et verse par torrens sa lumière brillante; un bruit horrible éclate; il semble que la voûte des cieux se rompt et s'écroule sur nos têtes en brûlans débris. Un vaste tremblement ébranle le monde, et, d'un pôle à l'autre, un affreux murmure parcourt le firmament; car tous les nuages agités retentissent à la fois, et ce choc universel précipite des torrens de pluie; ils tombent si abondans, qu'on croirait que le ciel va se résoudre en onde, et, par un nouveau déluge, submerger la terre: tant le fracas des nuages, le choc des vents qui grondent et le bruit de la foudre qui déchire les airs, inspirent d'épouvante et d'horreur.

Peut-être aussi, lorsqu'un vent impétueux vient de l'extérieur fondre sur l'épais nuage où la foudre est déjà dans sa maturité, le nuage se crève et lance, en roulant, ces tourbillons enflammés que nous nommons la foudre. Ce même phénomène peut se reproduire dans chaque nuage, selon la force et la direction du vent.

Peut-être, le vent, sans être d'abord mêlé de feu, s'enflamme, en froissant l'air dans un long espace, se

Dum venit, amittens in cursu corpora quædam
Grandia, quæ nequeunt pariter penetrare per auras,
Atque alia ex ipso conradens aere portat
Parvula, quæ faciunt ignem commista volando;
Non alia longe ratione ac plumbea sæpe
Fervida fit glans in cursu, quum multa rigoris
Corpora dimittens ignem concepit in auris.

Fit quoque, ut ipsius plagæ vis excitet ignem,
Frigida quum venti pepulit vis missa sine igni;
Nimirum quia, quum vehementi perculit ictu,
Confluere ex ipso possunt elementa vaporis,
Et simul ex illa quæ tum res excipit ictum;
Ut lapidem ferro quum cædimus, evolat ignis;
Nec quod frigida vis sit ferri, hos secius illa
Semina concurrunt calidi fulgoris ad ictum:
Sic igitur quoque res accendi flamine debet,
Opportuna fuit si forte et idonea flammis:
Nec temere omnino plane vis frigida venti
Esse potest, ex quo tanta vi immissa superne est,
Quin, prius in cursu si non accenditur igni,
Ac tepefacta tamen veniat commista calore.
Mobilitas autem fit fulminis, et gravis ictus,
Et celeri ferme pergunt sic fulmina lapsu,
Nubibus ipsa quod omnino prius incita se vis
Conligit, et magnum conamen sumit eundi;
Inde, ubi non potuit nubes capere impetis auctum,
Exprimitur vis, atque ideo volat impete miro,
Ut validis quæ de tormentis missa feruntur.
Adde, quod e parvis ac lævibus est elementis,

dépouille dans son cours de ses grossiers élémens, enchaînés par le fluide aérien; le vent détache de l'air même qu'il presse les principes les plus subtils, les entraîne, et, par ce mélange, leur activité, redoublant sa pétulance, l'échauffe et l'embrase. Ainsi la balle de plomb devient brûlante dans un trajet long et rapide, parce qu'en se dépouillant de ses élémens les plus froids, elle recueille le feu de l'air qu'elle froisse.

Peut-être enfin, ces feux naissent du choc même du vent; quoique privé de semences ignées, quoique froid à l'instant où il s'élance, sa prompte violence exprime et fait jaillir de sa propre substance, ou du corps qu'il frappe, des feux étincelans. Ainsi du caillou froissé par le fer s'échappent des étincelles pétillantes; et, quoique dépouillés de chaleur, ces corps, par une vive pression, font jaillir des flammes : ainsi le souffle glacé des vents, par son choc rapide, peut embraser les corps qui recèlent des semences de feu. Qui nous révélera d'ailleurs si le vent précipité si rapidement des célestes hauteurs est absolument glacé; s'il ne s'est par attiédi en recueillant des molécules ignées dans son prompt essor?

La force, la rapidité de la foudre, la violence de ses coups, naissent de son essence impétueuse qui, captivée dans les nuages, accroît sa véhémence, en s'efforçant de briser sa prison; par ces forces redoublées, le nuage se rompt, et le feu destructeur s'élance impétueux, comme les pierres, poussées par la baliste, volent avec une incroyable vitesse.

Songe que la foudre se compose d'élémens lisses et

Nec facile est tali naturæ obsistere quidquam;
Inter enim fugit ac penetrat per rara viarum :
Non igitur multis offensibus in remorando
Hæsitat : hanc ob rem celeri volat impete labens :
Deinde, quod omnino natura pondera deorsum
Omnia nituntur; quum plaga sit addita vero,
Mobilitas duplicatur, et impetus ille gravescit;
Ut vehementius et citius, quæcunque morantur
Obvia, discutiat plagis, itinerque sequatur.

Denique, quod longo venit impete, sumere debet
Mobilitatem, etiam atque etiam quæ crescit eundo,
Et validas auget vires et roborat ictum;
Nam facit ut, quæ sint illius semina cunque,
E regione locum quasi in unum cuncta ferantur,
Omnia conjiciens in eum volventia cursum
Forsan et ex ipso veniens trahit aere quædam
Corpora, quæ plagis intendunt mobilitatem.

Incolumesque venit per res atque integra transit
Multa, foraminibus liquidis quia travolat ignis;
Multaque perfringit, quum corpora fulminis ipsa
Corporibus rerum inciderint, qua texta tenentur.
Dissolvit porro facile æs, aurumque repente
Confervefacit, et parvis quia facta minute
Corporibus vis est et lævibus ex elementis,
Quæ facile insinuantur, et insinuata repente
Dissolvunt nodos omnes, et vincla relaxant.
Autumnoque magis, stellis fulgentibus, alta
Concutitur cœli domus undique, totaque tellus,

menus, et que, sous cette forme déliée, ils trouvent peu d'obstacles; elle s'introduit rapidement dans les plus étroits passages. Peu de corps sont doués de la puissance de résister à son choc, et de ralentir son cours impétueux; d'ailleurs, tout fardeau est entraîné dans les régions inférieures : ainsi, sa pesanteur et son impulsion réunies accroissent sa rapide vitesse. La foudre, mue par ces deux puissances, écarte en un moment les obstacles qu'elle frappe, et sans retard poursuit sa libre carrière.

Enfin, par l'immensité de sa chute, sa vitesse redouble et s'accroît sans cesse; elle augmente sa force et son impétuosité, car tous ses élémens divers réunissent vers un but commun leurs efforts mutuels.

Peut-être aussi, en se précipitant vers nous, la foudre envahit des flots d'air, des élémens qui redoublent son choc et sa vélocité [14].

Quelquefois, la foudre frappe des corps sans les dissoudre; dans leur vol, ses feux liquides en traversent les tissus poreux; d'autres sont dissous par son choc, qui frappe directement et brise les liens de ces corps. Sans peine elle liquéfie l'airain, et fait bouillonner l'or, parce que ses élémens lisses et subtils, aisément introduits dans les veines de ces métaux, en rompent tous les nœuds, en relâchent tous les liens.

Quand l'automne paraît, quand le printemps se couronne de fleurs, c'est alors que la foudre ébranle avec

Et quum tempora se veris florentia pandunt;
Frigore enim desunt ignes; ventique calore
Deficiunt, neque sunt tam denso corpore nubes.
Inter utrumque igitur quum cœli tempora constant,
Tum variæ causæ concurrunt fulminis omnes:
Nam fretus ipse anni permiscet frigus et æstum,
Quorum utrumque opus est fabricanda ad fulmina nobis,
Ut discordia sit rerum, magnoque tumultu
Ignibus et ventis furibundus fluctuet aer:
Prima caloris enim pars, et postrema rigoris,
Tempus id est vernum; quare pugnare necesse est
Dissimiles inter se res, turbareque mistas:
Et calor extremus primo cum frigore mistus
Volvitur, autumni quod fertur nomine tempus;
Hic quoque confligunt hiemes æstatibus acres.
Propterea sunt hæc bella anni nominitanda;
Nec mirum est, in eo si tempore plurima fiunt
Fulmina, tempestasque cietur turbida cœlo;
Ancipiti quoniam bello turbatur utrinque,
Hinc flammis, illinc ventis humoreque misto.
Hoc est igniferi naturam fulminis ipsam
Perspicere, et qua vi faciat rem quamque videre;
Non Tyrrhena retro volventem carmina frustra
Indicia occultæ divum perquirere mentis,
Unde volans ignis pervenerit, aut in utram se
Verterit hic partem, quo pacto per loca septa
Insinuarit, et hinc dominatus ut extulerit se,
Quidve nocere queat de cœlo fulminis ictus.
Quod si Jupiter atque alii fulgentia divi
Terrifico quatiunt sonitu cœlestia templa,

plus de fureur la surface de la terre, et la voûte où roulent les astres resplendissans : l'hiver n'a point assez de feux; l'été n'excite point assez l'haleine des vents, et n'amasse point assez de vapeurs nuageuses. Ce n'est donc qu'entre l'une et l'autre saison que la Nature réunit les élémens qui couvent la foudre. Le froid et le chaud s'y réunissent comme dans un intervalle commun, et leur mélange enfante ce foyer de désordres, qui bouleverse le monde, allume en grondant les feux de la tempête, et, dans les airs troublés, déchaîne les vents furieux. En effet, le printemps se forme de la fin de l'hiver, et des premiers jours de l'été; et le froid et le chaud, rivaux implacables, s'entre-choquent dans cette saison. Ainsi leur lutte recommence dans l'automne, mitoyen intervalle entre l'été et l'hiver : on peut nommer ces deux époques de l'année les temps de guerre de la Nature. Ne soyons donc pas surpris que les foudres grondent, et que le ciel soit ébranlé par les orages, dans les jours où la discorde est excitée, là par les feux ardens, ici par les vents et les nuages.

C'est en approfondissant ces secrets, ô Memmius, que la nature et les effets de la foudre nous sont révélés. Ne va donc plus demander aux fourbes sacrés d'Étrurie de chercher dans les traces de la foudre la secrète volonté des dieux, ni d'observer le lieu d'où elle part, la région où elle s'élance, comment elle pénètre l'épaisseur de nos murailles, s'en échappe triomphante, et quels désastres sa chute présage au monde.

Si Jupiter ou les autres dieux ébranlent du fracas terrible de la foudre le temple des cieux resplendissans;

Et jaciunt ignes, quo cuique est cunque voluptas,
Cur, quibus incautum scelus aversabile cunque est,
Non faciunt, icti flammas ut fulguris halent
Pectore perfixo, documen mortalibus acre?
Et potius nullæ sibi turpis consciu' rei
Volvitur in flammis innoxius inque peditur,
Turbine cœlesti subito conreptus et igni?

Cur etiam loca sola petunt frustraque laborant?
An con brachia suefaciunt firmantque lacertos?
In terraque patris cur telum perpetiuntur
Obtundi? cur ipse sinit, neque parcit in hostes?

Denique, cur nunquam cœlo jacit undique puro
Jupiter in terras fulmen sonitusque profundit?
An, simul ac nubes successere, ipse in eas tum
Descendit, prope ut hinc teli determinet ictus?
In mare qua porro mittit ratione? quid undas
Arguit, et liquidam molem camposque natantes?
Præterea, si vult caveamus fulminis ictum,
Cur dubitat facere ut possimus cernere missum?
Si necopinantes autem vult opprimere igni,
Cur tonat ex illa parte, ut vitare queamus?
Cur tenebras ante et fremitus et murmura concit?

Et simul in multas partes qui credere possis
Mittere? an hoc ausis nunquam contendere factum,

si leur volonté divine en dirige les traits, que ne frappent-ils ces monstres souillés de forfaits odieux? que n'enfoncent-ils les traits du tonnerre jusqu'au fond de leurs cœurs criminels, comme un exemple redoutable pour le reste des hommes? Mais des mortels, purs de toute faute, qui n'ont à expier aucune action honteuse, innocens, vont rouler dévorés dans les tourbillons du feu céleste.

Et pourquoi les dieux perdraient-ils leurs efforts en frappant des lieux solitaires? voudraient-ils aguerrir leur bras, afin de porter des coups plus assurés? pourquoi souffrent-ils que les traits vengeurs du père des Immortels s'émoussent sur la terre insensible? et ce dieu, pourquoi se dépouille-t-il vainement de ses traits? que ne les réserve-t-il pour l'ennemi qui l'outrage?

Enfin, pourquoi l'Immortel ne lance-t-il jamais ses foudres sur la terre quand le ciel est serein? descend-il entouré de nuages qui s'amoncellent, afin de porter de plus près des coups plus inévitables? mais pourquoi les lancer sur la mer impassible, et gourmander le sommet liquide de ses campagnes flottantes?

Veut-il, en nous prévenant ainsi, que nous évitions sa foudre? pourquoi rend-il donc son trait invisible à nos yeux? Veut-il, au contraire, nous surprendre par sa foudre rapide? pourquoi révéler par le bruit le lieu d'où son courroux la déchaîne? pourquoi ces longs frémissemens, ces murmures, ces voiles ténébreux, avant-coureurs du tonnerre?

Conçoit-on qu'il divise son trait, et le lance à la fois dans des lieux divers? vérité qu'on ne peut révoquer

Ut fierent ictus uno sub tempore plures?
At sæpe est numero factum, fierique necesse est,
Ut pluere in multis regionibus et cadere imbres,
Fulmina sic uno fieri sub tempore multa.
Postremo, cur sancta deum delubra, suasque
Discutit infesto præclaras fulmine sedes,
Et bene facta deum frangit simulacra, suisque
Demit imaginibus violento volnere honorem?
Altaque cur plerumque petit loca? plurimaque hujus
Montibus in summis vestigia cernimus ignis?

Quod superest, facile est ex his cognoscere rebus,
πρηστῆρας Graii quos ab re nominitarunt,
In mare qua missi veniant ratione superne.
Nam fit, ut interdum tanquam demissa columna
In mare de cœlo descendat, quam freta circum
Ferviscunt graviter spirantibus incita flabris;
Et quæcunque in eo tum sunt deprensa tumultu
Navigia, in summum veniunt vexata periclum.
Hoc fit, ubi interdum non quit vis incita venti
Rumpere, quam cœpit, nubem; sed deprimit, ut sit
In mare de cœlo tanquam demissa columna
Paulatim, quasi quid pugno brachiique superne
Conjectu trudatur et extendatur in undas;
Quam quum discidit, hinc prorumpitur in mare venti
Vis, et fervorem mirum concinnat in undis;
Versabundus enim turbo descendit, et illam
Deducit pariter lento cum corpore nubem:

sans combattre l'expérience. En un même instant il frappe dans des directions opposées : comme les flots de la pluie, la foudre peut souvent se disperser dans l'espace.

Enfin, pourquoi le tonnerre frappe-t-il surtout les temples, ces pompeux édifices consacrés à la Divinité? pourquoi brise-t-il ces marbres où l'air fait respirer la majesté des dieux? Quoi! les coups indiscrets de leur immortel souverain flétrissent et suppriment les honneurs voués à leurs propres images! Pourquoi ne semblent-ils attaquer que les lieux les plus élevés? et pourquoi précipiter ses traits les plus nombreux sur la cime des montagnes?

Après avoir exploré les phénomènes du tonnerre, il est plus facile de connaître comment, du haut des cieux, fondent sur les mers ces trombes, que leur violente rapidité fit nommer *presters* par les Grecs[15]. La trombe se précipite sur les eaux, et du haut des cieux pend en immense colonne; autour d'elle, soulevés par un souffle impétueux, les flots bouillonnent. Quel péril menace les vaisseaux surpris et enveloppés dans cette masse orageuse! le vent, faible à sa naissance, l'environne, rugit, la presse sans pouvoir la rompre; il redouble d'efforts, abaisse par degrés le nuage, le contourne comme une colonne dirigée des cieux sur les mers; ou comme une masse précipitée par des bras vigoureux, et plongée sur les ondes. Enfin, par sa violence, le vent crève le nuage, l'entraîne au fond de la mer qui se soulève en bouillonnant; car le tourbillon agité fait descendre la nue assujettie à sa rapidité[16], et la mer orageuse ouvre un

Quam simul ac gravidam detrusit ad æquora ponti,
Ille in aquam subito totum se immittit, et omne
Excitat ingenti sonitu mare fervere cogens.
Fit quoque, ut involvat venti se nubibus ipse
Vortex, conradens ex aere semina nubis,
Et quasi demissum cœlo prestera imitetur:
Hic ubi se in terras demisit dissolvitque,
Turbinis immanem vim promovit atque procellæ;
Sed quia fit raro omnino, montesque necesse est
Officere in terris, apparet crebrius idem
Prospectu maris in magno, cœloque patenti.
Nubila concrescunt, ubi corpora multa volando
Hoc super in cœli spatio coiere repente,
Asperiora, modis quæ possint indupedita
Exiguis, tamen inter se comprensa teneri:
Hæc faciunt primum parvas consistere nubes:
Inde ea comprendunt inter se cunque gregantur,
Et conjungendo crescunt, ventisque feruntur
Usque adeo, donec tempestas sæva coorta est.
Fit quoque, uti montis vicina cacumina cœlo
Quam sint quæque magis, tanto magis edita fument
Assidue fulvæ nubis caligine crassa;
Propterea quia, quum consistunt nubila primum,
Ante videre oculi quam possint tenuia, venti
Portantes cogunt ad summa cacumina montis;
Hic demum fit uti, turba majore coorta,
Condensa ac stipata simul cernantur, et udo
Vertice de montis videantur surgere in æthram:
Nam loca declarat sursum ventosa patere
Res ipsa et sensus, montes quum accendimus altos.

passage au vent furieux, qui tout entier s'engouffre dans l'océan, dont les flots à la fois se soulèvent, roulent et grondent.

Quelquefois aussi, le vent s'enveloppe lui-même dans les élémens nuageux qu'il condense, en courant se roule, et, comme la mer, la terre craint la trombe. Le nuage, abaissé sur la plaine, se brise et fait jaillir de ses flancs d'horribles tourbillons. La terre éprouve plus rarement ces terribles fléaux : les montagnes brisent le vol de l'ouragan, l'affaiblissent et le dissipent; mais, sur la surface aplanie de l'océan, un immense horizon s'ouvre à sa fureur.

Les nuages se forment des nombreux corpuscules anguleux qui nagent dans l'atmosphère, s'accrochent, se lient par leurs aspérités, et, malgré l'insensible finesse de leurs liens, parviennent à se condenser. D'abord légers nuages, ils se joignent, s'accroissent, s'accumulent, et demeurent soutenus par les vents, jusqu'à l'instant où de leur sein noirci se déchaînent les tempêtes furieuses.

Tu le vois, plus les cimes des montagnes sont voisines des cieux, plus elles s'environnent de tourbillons jaunissans, et des flots fumeux de vapeurs épaissies; parce qu'à l'instant où les nuages encore imperceptibles commencent à se condenser, les vents les poussent et les amoncellent sur le sommet des monts; bientôt ils se rapprochent, s'épaississent; on les voit, en accumulant leurs flots, s'élancer des cimes humides vers les hautes régions célestes. En effet, nous l'éprouvons nous-mêmes, en parcourant les monts, les lieux les plus élevés sont le théâtre du combat des vents.

Præterea, permulta mari quoque tollere toto
Corpora Naturam, declarant litore vestes
Suspensæ, quum concipiunt humoris adhæsum;
Quo magis ad nubes augendas multa videntur
Posse quoque e salso consurgere momine ponti.
Præterea, fluviis ex omnibus, et simul ipsa
Surgere de terra nebulas æstumque videmus,
Quæ velut halitus, hinc ita sursum expressa feruntur,
Suffunduntque sua cœlum caligine, et altas
Sufficiunt nubes paulatim conveniundo;
Urget enim quoque signiferi super ætheris æstus,
Et quasi densando subtexit cærula nimbis.

Fit quoque, ut hunc veniant in cœtum extrinsecus illa
Corpora, quæ faciunt nubes nimbosque volantes;
Innumerabilem enim numerum, summamque profundi
Esse infinitam docui, quantaque volarent
Corpora mobilitate ostendi., quamque repente
Immemorabile per spatium transire solerent:
Haud igitur mirum est, si parvo tempore sæpe
Tam magnos montes tempestas, atque tenebræ
Cooperiant maria ac terras, impensa superne;
Undique quandoquidem per caulas ætheris omnes,
Et quasi per magni circum spiracula mundi,
Exitus introitusque elementis redditus exstat.

Nunc age, quo pacto pluvius concrescat in altis
Nubibus humor, et in terras demissus ut imber
Decidat, expediam: primum jam semina aquai
Multa simul vincam consurgere nubibus ipsis

D'AILLEURS, la Nature enlève sans cesse de toute la surface des mers d'innombrables corpuscules liquides. Suspendez des vêtemens sur la rive des eaux, ils s'humectent à l'instant. Ainsi des émanations continues, s'élevant des plaines amères, vont alimenter les nuages. Ne vois-tu pas aussi du lit des fleuves, du sein même de la terre, s'exhaler des vapeurs chaudes et nébuleuses, dont les ondulations, élancées dans les airs, forment insensiblement des nuages épais qui obscurcissent les cieux? Ils s'agglomèrent rapidement, car les flots éthérés les pressent des hautes régions, les épaississent, et voilent, pour ainsi dire, sous leur tissu nébuleux l'azur du firmament.

PEUT-ÊTRE enfin, ces corps humides et déliés, qui accroissent les nuages et forment des tempêtes, sont-ils par leur vol rapide apportés d'un monde étranger [17]. Je te l'ai enseigné, le nombre des parties élémentaires est innombrable, et l'univers est infini; tu connais l'agilité des élémens de la matière, et dans quels courts instans ils traversent les interminables espaces de la Nature. Ne sois donc pas surpris que les nuages, en volant dans les airs, enveloppent de ténèbres les plus hautes montagnes, envahissent et l'océan et la terre; puisque, de tous côtés, leurs élémens trouvent, pour circuler, de vastes issues dans les conduits du fluide éthéré, immenses soupiraux de l'enceinte du monde.

POURSUIS, apprends comment la vapeur pluvieuse s'épaissit en nuages [12], et du ciel retombe sur la terre. Tu n'en peux douter, de tous les corps s'élèvent, en même temps que le fluide nuageux, une infinité de molécules

Omnibus ex rebus, pariterque ita crescere utrasque,
Et nubes, et aquam, quæcunque in nubibus exstat:
Ut pariter nobis corpus cum sanguine crescit,
Sudor item atque humor quicunque est denique membris:
Concipiunt etiam multum quoque sæpe marinum
Humorem, veluti pendentia vellera lanæ,
Quum supera magnum venti mare nubila portant.
Consimili ratione ex omnibus amnibus humor
Tollitur in nubes, quo quum bene semina aquarum
Multa modis multis convenere undique adaucta,
Confertæ nubes vi venti mittere certant
Dupliciter; nam vis venti contrudit, et ipsa
Copia nimborum, turba majore coorta,
Urget et e supero premit, ac facit effluere imbres.
Præterea, quum rarescunt quoque nubila ventis,
Aut dissolvuntur solis super icta calore,
Mittunt humorem pluvium, stillantque, quasi igni
Cera super calido tabescens multa liquescat.
Sed vehemens imber fit, ubi vehementer utroque
Nubila vi cumulata premuntur, et impete venti:
At retinere diu pluviæ longumque morari
Consuerunt, ubi multa fuerunt semina aquarum;
Atque aliis aliæ nubes, nimbique rigantes
Insuper, atque omni volgo de parte feruntur;
Terraque quum fumans humorem tota rehalat.

Hinc ubi sol radiis tempestatem inter opacam
Adversa fulsit nimborum aspergine contra,
Tum color in nigris existit nubibus arqui.

aqueuses, qui s'accroissent en même temps que la substance des nues, et s'unissent avec elle, comme on voit le sang, la sueur, et les différents fluides de nos corps s'accroître avec les membres. Les nuages recueillent aussi la vapeur de la mer, lorsque, pareils à des flocons laineux, ils volent suspendus sur les flots. Des torrens et des fleuves les tributs humides alimentent aussi les nuages; quand ces vapeurs humides, émanées par les corps divers, et réunies de tous les points de l'espace, sont agglomérées par les vents qui les poussent, ces moites tourbillons, pressés en flottant, abaissés par leur poids et divisés par l'attaque des vents, s'écoulent en flots de pluie.

Et lorsque les vents raréfient les nuages, ou lorsque les rayons du soleil les dissolvent, l'humide pluvieux s'échappe et tombe, et, comme la cire liquéfiée sur le feu, il coule goutte à goutte.

Si les nuages sont soumis à la pression de leur propre pesanteur, et de l'impulsion des vents, la pluie alors tombe à grands flots : quand ces nuages contiennent un amas énorme de semences aqueuses, s'accumulent les uns sur les autres, et remplissent de tous côtés la voûte céleste, et quand la terre, par ses exhalaisons, leur restitue les humides flots dont ils l'ont abreuvée, la pluie prolonge sa durée, et long-temps nous emprisonne sous nos toits.

Lorsque le soleil, opposé au nuage, lance ses rayons éclatans à travers l'orageuse opacité, au milieu des ténèbres de la tempête, s'étend l'arc aux brillantes couleurs [19].

Cetera, quæ sursum crescunt sursumque creantur,
Et quæ concrescunt in nubibus omnia, prorsum
Omnia, nix, venti, grando, gelidæque pruinæ,
Et vis magna geli, magnum duramen aquarum,
Et mora quæ fluvios passim refrenat euntes,
Perfacile est tamen hæc reperire animoque videre,
Omnia quo pacto fiant qua reve creentur,
Quum bene cognoris, elementis reddita quæ sint.
Nunc age, quæ ratio terrai motibus exstet,
Percipe, et inprimis terram fac ut esse rearis
Subter item, ut supera est, ventis atque undique plenam
Speluncis, multosque lacus multasque lacunas
In gremio gerere et rupes deruptaque saxa,
Multaque sub tergo terrai flumina tecta
Volvere vi fluctus submersaque saxa putandum est;
Undique enim similem esse sui res postulat ipsa.
His igitur rebus subjunctis suppositisque,
Terra superne tremit, magnis concussa ruinis
Subter, ubi ingentes speluncas subruit ætas;
Quippe cadunt toti montes, magnoque repente
Concussu late disserpunt inde tremores;
Et merito, quoniam plaustris concussa tremiscunt
Tecta viam propter non magno pondere tota;
Nec minus exsultant, ubi currus fortis equum vis
Ferratos utrinque rotarum succutit orbes.

Fit quoque, ubi magnas in aquæ vastasque lacunas
Gleba vetustate e terra provolvitur ingens,
Ut jactetur aqua, et fluctu quoque terra vacillet;

Ainsi, après avoir exploré la nature des élémens, il est facile d'approfondir les causes et de dévoiler les effets des nombreux météores qui naissent et s'accroissent dans les flancs des nuages, les flocons neigeux, les vents, la grêle, les frimas, la gelée, dont le pouvoir durcit les vastes flots, et comprime sous un frein la rapidité des fleuves.

Maintenant, apprenons quelles causes font trembler la terre [20]; comme à sa surface le globe enferme dans ses flancs des cavernes, des lacs, des gouffres qu'habitent des vents impétueux, des pierres, des rochers, des fleuves souterrains, dont les rapides torrens roulent des rocs submergés; car la raison l'atteste, la terre, dans ses profondeurs, ou à sa superficie, est partout semblable à elle-même.

Si cette opposition est confirmée par sa vérité, les tremblemens qui bouleversent la surface du globe sont dus à l'écroulement souterrain de quelques immenses cavernes, que le temps parvient enfin à renverser. N'en doute pas, des montagnes entières se brisent, tombent, et leur choc terrible et prompt propage au loin ses longs ébranlemens. Tu le conçois, puisqu'un char, dont le poids n'est pas énorme, fait trembler en roulant les édifices voisins de son passage, et que d'impétueux coursiers, en traînant rapidement les orbes de fer des roues étincelantes, ébranlent et font retentir tous les monumens d'alentour.

Peut-être aussi, lorsqu'une énorme masse de terre arrachée par le temps s'écroule dans de vastes et profondes cavités remplies d'eau, l'oscillation des ondes

Ut vas in terra non quit constare, nisi humor
Destitit in dubio fluctu jactarier intus.

Præterea, ventus quum per loca subcava terræ
Conlectus, parte ex una procumbit, et urget
Obnixus magnis speluncas viribus altas,
Incumbit tellus, quo venti prona premit vis;
Tum supra terram quæ sunt exstructa domorum,
Ad cœlumque magis quanto sunt edita quæque,
Inclinata minent in eamdem prodita partem;
Protractæque trabes impendent ire paratæ,
Et metuunt magni Naturam credere mundi
Exitiale aliquod tempus clademque manere,
Quum videant tantam terrarum incumbere molem:
Quod nisi respirent venti, non ulla refrenet
Res, neque ab exitio possit reprendere euntes;
Nunc quia respirant alternis inque gravesvunt,
Et quasi conlecti redeunt ceduntque repulsi,
Sæpius hanc ob rem minitatur terra ruinas,
Quam facit; inclinatur enim retroque recellit,
Et recipit prolapsa suas se in pondere sedes:
Hac igitur ratione vacillant omnia tecta,
Summa magis mediis, media imis, ima perhilum.

Est hæc ejusdem quoque magni causa tremoris,
Ventus ubi atque animæ subito vis maxima quædam,
Aut extrinsecus, aut ipsa a tellure coorta,
In loca se cava terrai conjecit, ibique
Speluncas inter magnas fremit ante tumultu,

souterraines agite la surface du globe; tel un vase, plein d'une eau bouillonnante, vacille comme elle, et ne reprend son immobilité que quand la liqueur a cessé ses ondulations.

Quand l'ouragan, couvé dans les flancs caverneux de la terre, se précipite et tombe sur l'un de ses côtés, réunit toutes ses forces dans de profondes cavités, du côté que le vent presse de sa violence la terre penche; soudain les édifices qui surchargent sa surface s'inclinent avec elle; leur cime est d'autant plus vacillante qu'elle avoisine plus les cieux. Les poutres s'élancent, crient, se détachent, nous menacent de leur chute; quand ces masses énormes semblent prêtes à nous engloutir, on doute si la Nature n'a point enfin prescrit l'instant de la destruction du monde. Et si les vents furieux n'étaient, pour ainsi dire, contraints de reprendre haleine, aucun frein ne pourrait captiver leur courroux destructeur; mais, toujours agresseurs et toujours repoussés, ils respirent, et passent alternativement de la lutte au repos. La terre s'incline, et soudain se relève, perd l'équilibre, et le retrouve par son poids. Aussi, lorsqu'elle semble prête à s'écrouler, son courroux se borne à la menacer; c'est par cet entraînement que les édifices vacillent : l'oscillation est considérable à leur sommet, moins grande à leur centre, insensible à leur base.

Peut-être ces horribles ébranlemens sont-ils causés par un vent impétueux, un souffle violent d'une force irrésistible, introduit tout-à-coup des régions extérieures, ou enfanté dans le sein même de la terre; le tourbillon s'engouffre dans de profondes cavités, envahit en tous sens

Versabundaque portatur; post incita quum vis
Exagitata foras erumpitur, et simul artam
Diffindens terram magnum concinnat hiatum;
In Tyria Sidone quod accidit, et fuit Ægis
In Peloponneso: quas exitus hic animai
Disturbât urbes, et terræ motus obortus!
Multaque præterea ceciderunt mœnia magnis
Motibus in terris, et multæ per mare pessum
Subsedere suis pariter cum civibus urbes.
Quod nisi prorumpit, tamen impetus ipse animai,
Et fera vis venti, per crebra foramina terræ
Dispertitur, ut horror, et incutit inde tremorem;
Frigus uti nostros penitus quum venit in artus,
Concutit, invitos cogens tremere atque moveri:
Ancipiti trepidant igitur terrore per urbes;
Tecta superne timent, metuunt inferne, cavernas
Terrai ne dissolvat Natura repente;
Neu distracta suum late dispandat hiatum,
Idque suis confusa velit complere ruinis.
Proinde licet quamvis cœlum terramque reantur
Incorrupta fore, æternæ mandata saluti,
Attamen interdum præsens vis ipsa pericli
Subditat hunc stimulum quadam de parte timoris,
Ne pedibus raptim tellus subtracta feratur
In barathrum, rerumque sequatur prodita summa
Funditus, et fiat mundi confusa ruina.

Nunc ratio reddunda, augmen cur nesciat æquor.
Principio mare mirantur non reddere majus
Naturam, quo tantu' fuat decursus aquarum,

les antres souterrains, s'y roule et gronde impétueux, presse le globe qui l'emprisonne, le brise, et s'échappe en ouvrant d'immenses abîmes. Ainsi furent jadis englouties Sidon[21] dans des champs tyriens, Égine dans le Péloponnèse. Eh! combien de cités furent renversées par ces terribles combats des vents qui bouleversent la terre! que de villes populeuses, englouties par ces horribles déchiremens de la terre, rentrèrent dans ses entrailles, ou s'abimèrent avec leurs citoyens dans les profondeurs des mers?

Si le vent n'a pu rompre sa captivité, sa masse tumultueuse se divise et envahit les conduits sinueux de la terre, qui, saisie d'un âpre frisson, tremble dans toute sa surface. C'est ainsi que le froid, en pénétrant jusqu'au fond de nos corps, les contraint de frissonner. Alors la terreur, sous divers aspects, épouvante les habitans des cités; le toit qui les couvre, le sol qui les porte, les menacent à la fois; ils appréhendent que la Nature ne brise tout-à-coup l'édifice du monde, n'entr'ouvre des gouffres immenses, et ne les comble des débris de la terre et des cieux. La croyance de l'immortelle et indestructible existence du monde les rassure vainement: à l'aspect d'un péril si menaçant, ils craignent que la Nature ne soit déchue de sa puissance; que la terre, en se dérobant sous leurs pas, ne s'écroule en tombant de gouffre en gouffre; que sa chute n'entraîne la destruction du grand tout, et que le monde entier ne devienne un amas confus de ruines.

Maintenant, apprenons pourquoi les eaux de la mer ne s'accroissent jamais. Quoi! tant de torrens, de fleuves divers se précipitent sans cesse; tant de flots pluvieux et

Omnia quo veniant ex omni flumina parte;
Adde vagos imbres, tempestatesque volantes,
Omnia quæ maria ac terras sparguntque rigantque;
Adde suos fontes; tamen ad maris omnia summam
Guttai vix instar erunt unius ad augmen:
Quo minus est mirum mare non augescere magnum.
PRÆTEREA, magnam sol partem detrahit æstu;
Quippe videmus enim vestes humore madentes
Exsiccare suis radiis ardentibu' solem;
At pelage multa et late substracta videmus;
Proinde licet quamvis ex unoquoque loco sol
Humoris parvam delibet ab æquore partem,
Largiter in tanto spatio tamen auferet undis.
TUM porro venti magnam quoque tollere partem
Humoris possunt verrentes æquora ponti:
Una nocte vias quoniam persæpe videmus
Siccari, mollisque luti concrescere crustas.
PRÆTEREA, docui multum quoque tollere nubes
Humorem magno conceptum ex æquore ponti,
Et passim toto terrarum spargere in orbe,
Quum pluit in terris, et venti nubila portant.
POSTREMO, quoniam raro cum corpore tellus
Est, et conjunctas oras maris undique cingit,
Debet, ut in mare de terris venit humor aquai,
In terras itidem manare ex æquore salso;
Percolatur enim virus, retroque remanat
Materies humoris, et ad caput amnibus omnis
Confluit; inde super terras redit agmine dulci,
Qua via secta semel liquido pede detulit undas.

d'orages, qui dans leur vol traversent les airs, et fondent à la fois sur la terre et sur l'océan; quoi! les sources qu'elle-même recèle n'augmentent jamais la masse de ses ondes! Cesse de t'étonner : ces eaux réunies ne sont dans les immenses gouffres des mers qu'une goutte insensible.

Le soleil, par son ardeur, pompe une immense partie de ces eaux. Ses rayons brûlans, qui sèchent en un moment les étoffes humectées, ne doivent-ils pas puiser des flots de vapeurs sur la vaste surface qu'embrasse le soleil? A chaque place, sans doute, le tribut est modique; mais, répétée sans cesse, cette évaporation devient immense avec l'immense espace.

D'ailleurs, les vents peuvent, en balayant la plaine liquide, emporter une grande partie de son onde, puisqu'une nuit suffit à leur souffle pour dessécher les chemins, et durcir la fange humide.

Déja je te l'ai enseigné, les nuages attirent vers eux la vapeur de la mer, et bientôt la dispersent de tous côtés, en versant des flots de pluie sur le globe, ou en transportant leurs tourbillons nuageux dans les champs aériens.

Enfin la terre, dont la substance est poreuse, environne la mer, et la mer la ceint de toutes parts; ainsi, la mer, qui reçoit les ondes de la terre, lui restitue les flots qui lui sont versés; ils s'infiltrent dans des conduits souterrains, se dégagent de leur amertume; ils refluent rassemblés vers la source des fleuves, et leurs ondes adoucies, reparaissant à la surface de la terre, s'écoulent dans les voies sinueuses que le sol entr'ouvre à leurs pas liquides.

Nunc ratio quæ sit, per fauces montis ut Ætnæ
Exspirent ignes interdum turbine tanto,
Expediam : neque enim media de clade coorta
Flammæ tempestas, Siculum dominata per agros,
Finitimis ad se convertit gentibus ora,
Fumida quum cœli scintillare omnia templa
Cernentes, pavida complebant pectora cura,
Quid moliretur rerum Natura novarum.

Hisce tibi rebus late est alteque videndum,
Et longe cunctas in partes dispiciendum,
Ut reminiscaris summam rerum esse profundam,
Et videas cœlum summai totius unum
Quam sit parvula pars, et quam multesima constet,
Et quota pars homo terrai sit totius unus.
Quod bene propositum si plane contueare
Ac videas plane, mirari multa relinquas.
Num quis enim nostrum miratur, si quis in artus
Accepit calido febrim fervore coortam,
Aut alium quemvis morbi per membra dolorem?
Obturgescit enim subito pes, arripit acer
Sæpe dolor dentes, oculos invadit in ipsos;
Existit sacer ignis, et urit corpore serpens
Quamcunque arripuit partem, repitque per artus:
Nimirum, quia sunt multarum semina rerum;
Et satis hæc tellus nobis cœlumque mali fert,
Unde queat vis immensi procrescere morbi:
Sic igitur toti cœlo terræque putandum est
Ex infinito satis omnia suppeditare,
Unde repente queat tellus concussa moveri,

Maintenant, pourquoi les bouches de l'Etna exhalent-elles, par intervalle, d'épais tourbillons de flamme? je vais le révéler. Ne crois pas qu'environné par la terreur et la destruction, un orage de feu [22], déchaîné sur les champs de la Sicile, ait jadis épouvanté les regards des peuples d'alentour, et qu'à l'aspect de ces torrens de flamme et de fumée jaillissant vers le temple des cieux, prosternés, ils aient attendu, l'effroi dans le cœur, le nouveau désastre que méditait la Nature.

Pour sonder un tel sujet, il faut d'un coup d'œil pénétrant embrasser les immenses parties de la Nature; songer que son ensemble est infini; que, dans son sein, tout paraît s'effacer et se perdre; que ce vaste ciel n'est qu'un point dans l'univers, et que, sur ce globe qu'il habite, l'homme n'est qu'un atome imperceptible. Quand ces vérités auront dessillé tes yeux, combien de phénomènes cesseront de te paraître admirables!

Ainsi, qui de nous s'étonne de voir la fièvre ardente dévorer un faible mortel, ou la maladie accabler ses membres endoloris? Soudain ses pieds se gonflent, sa dent est ébranlée par la douleur aiguë, la douleur envahit les yeux, le feu sacré s'embrase dans son sein [23], il dévore ses membres. On voit ces maux sans surprise; l'habitude nous révèle les émanations dangereuses qui s'échappent d'un grand nombre d'objets, et que des exhalaisons de la plaine des airs ou d'un sol pernicieux répandent et développent les germes des maux les plus meurtriers. Crois donc que des confins de l'espace infini, d'intarissables sources d'élémens funestes répandus dans le ciel et sur la terre peuvent ébranler le globe

Perque mare et terras rapidus percurrere turbo,
Ignis abundare Ætnæus, flammescere cœlum;
Id quoque enim fit, et ardescunt cœlestia templa,
Ut tempestates pluviæ graviore coortu
Sunt, ubi forte ita se retulerunt semina aquarum.

At nimis est ingens incendî turbidus ardor:
Scilicet et fluvius, qui non est, maximus ei est,
Qui non ante aliquem majorem vidit, et ingens
Arbor homoque videtur, et omnia de genere omni,
Maxima quæ vidit quisque, hæc ingentia fingit:
Quum tamen omnia cum cœlo, terraque, marique
Nil sint ad summam summai totius omnem.

Nunc tamen, illa modis quibus inritata repente
Flamma foras vastis Ætnæ fornacibus efflet,
Expediam: primum totius subcava montis
Est natura, fere silicum suffulta cavernis;
Omnibus est porro in speluncis ventus et aer;
Ventus enim fit, ubi est agitando percitus aer:
Hic ubi percaluit calefecitque omnia circum
Saxa furens, qua contingit, terramque, et ab ollis
Excussit calidum flammis velocibus ignem.
Tollit se ac rectis ita faucibus ejicit alte,
Funditque ardorem longe, longeque favillam
Differt, et crassa volvit caligine fumum;
Extruditque simul mirando pondere saxa:
Ne dubites quin hæc animai turbida sit vis.

par des secousses soudaines, couvrir les champs et les ondes de tourbillons destructeurs, entretenir les feux de l'Etna, et l'éternel embrasement de la voûte du monde. Oui, le temple céleste peut aussi facilement s'embraser, en réunissant les semences de feu, qu'il peut recéler les torrens pluvieux dont il inonde la terre, quand il a rassemblé sous sa vaste rotonde les flots d'humides vapeurs.

Ces ardens incendies sont trop immenses, me diras-tu. Mais compare, pour juger : le premier fleuve qui frappe nos yeux nous paraît le plus vaste des fleuves; un arbre, un homme, tous les corps divers, quand nous n'avons jamais rien connu de plus grand, nous semblent toujours immenses; et cependant les plus vastes objets, le ciel même, la terre, anéantissent leur immensité dans l'immensité de l'univers.

Mais, révélons par quel pouvoir la flamme en sa fureur s'élance des brûlantes fournaises de l'Etna [24]. Les flancs de la montagne se creusent, et sa base presse des cavernes remplies de rocs et de pierres; ces antres creux sont habités par les vents; l'air circule, les parcourt sans cesse; car le vent n'est que l'air agité. Quand cet élément redoutable s'est enflammé, et a transmis son ardeur à la terre, aux rochers qui l'emprisonnent, il se roule, les presse, en fait jaillir des flammes pétillantes, des feux dévorans; furieux, il monte, s'élance dans les vastes gorges de la montagne; de là verse des torrens de flammes et de cendres, et, parmi les tourbillons d'une épaisse et noire fumée, il lance vers les cieux de brûlans rochers, dont la pesanteur atteste la force et la violence des vents.

Præterea, magna ex parti mare montes ad ejus,
Radices frangit fluctus, æstumque resorbet:
Ex hoc usque mari speluncæ montis ad altas
Perveniunt subter fauces; hac ire fatendum est,
Et penetrare animam penitus res cogit aperta,
Atque efflare foras, ideoque extollere flammas,
Saxaque subjectare, et arenæ tollere nimbos:
In summo sunt ventigeni crateres, ut ipsi
Nominitant, nos quas fauces perhibemus et ora.

Sunt aliquot quoque res, quarum unam dicere causam
Non satis est, verum plures, unde una tamen sit:
Corpus ut exanimum si quod procul ipse jacere
Conspicias hominis, fit ut omnes dicere causas
Conveniat lethi, dicatur ut illius una;
Nam neque cum ferro, neque frigore vincere possis
Interiisse, neque a morbo, neque forte veneno;
Verum aliquid genere esse ex hoc, quod concio dicat,
Scimus; item in multis hoc rebus dicere habemus.

Nilus in æstati crescit, campisque redundat
Unicus in terris Ægypti totius amnis:
Is rigat Ægyptum medium per sæpe calorem;
Aut quia sunt æstate aquilones ostia contra,
Anni tempore eo quo Etesia flabra feruntur;
Et contra fluvium flantes remorantur, et undas
Cogentes sursus replent, coguntque manere:
Nam dubio procul hæc adverso flabra feruntur
Flumine, quæ gelidis a stellis axis aguntur:

D'AILLEURS, une partie de l'Etna est baignée par la mer; dans les profondes racines de la montagne elle brise ses flots, les y précipite, et les ramène en bouillonnant. Les cavernes s'étendent du rivage aux sommités du mont; quand les flots se retirent, les vents s'engouffrent dans ces vastes soupiraux, et remontent jusqu'aux cimes; c'est ainsi qu'ils lancent dans les airs des flammes, des rocs embrasés, et répandent de tous côtés des nuages d'un sable brûlant, qui s'échappe avec eux du haut de ces vastes *cratères* (ainsi nommés par les anciens), de ces gorges enfin, de ces bouches redoutables.

IL est des secrets de la Nature que l'on ne peut pénétrer en n'indiquant qu'une seule cause; il faut en offrir plusieurs pour chercher la vérité. Ainsi, de loin, tu vois cet homme inanimé étendu sur le sable; est-ce le fer, la maladie, le poison, qui lui portèrent la mort? Il est nécessaire d'énumérer toutes les causes mortelles pour trouver la véritable; la raison nous dit qu'une seule a dû suffire : mais le témoin oculaire peut seul nous la révéler avec certitude. Le même doute nous suit dans l'explication d'un grand nombre de phénomènes.

UNIQUE fleuve de l'Égypte, le Nil, chaque été, s'accroît[25] et l'inonde. C'est au milieu de la saison brûlante qu'il submerge les champs. Dans ce temps, les vents étésiens raniment leur souffle, et peut-être les aquilons, se précipitant à l'embouchure du fleuve, s'opposent à son cours, l'enchaînent, envahissent son lit, et le contraignent à remonter vers sa source. Oui, l'haleine de ces vents rapides s'oppose à la pente du fleuve, puisqu'ils s'élancent constamment des cieux hyperborées, et que les

Ille ex æstifera parti venit amnis ab Austro,
Inter nigra virum percoctaque sæcla calore,
Exoriens penitus media ab regione diei.
Est quoque, uti possit magnus congestus arenæ
Fluctibus adversis oppilare ostia contra,
Quum mare permotum ventis ruit intus arenam :
Quo fit uti pacto liber minus exitus amni,
Et proclivus item fiat minus impetus undis.

Fit quoque uti pluviæ forsan magis ad caput ejus,
Tempore eo fiant quo Etesia flabra aquilonum
Nubila conjiciunt in eas tunc omnia partes :
Scilicet ad mediam regionem ejecta diei
Quum convenerunt, ibi ad altos denique montes
Contrusæ nubes coguntur, vique premuntur.
Forsit et Æthiopum penitus de montibus altis
Crescat, ubi in campos albas descendere ningues
Tabificis subigit radiis sol omnia lustrans.
Nunc age, Averna tibi quæ sint loca cunque lacusque,
Expediam, quali natura prædita constent.
Principio, quod Averna vocantur, nomen id ab re
Impositum est, quia sunt avibus contraria cunctis;
E regione ea quod loca quum advenere volantes,
Remigii oblitæ, pennarum vela remittunt,
Præcipitesque cadunt molli cervice profusæ
In terram, si forte ita fert natura locorum,
Aut in aquam, si forte lacus substratus Averno est.

Qualis apud Cumas locus est montemque Vesevum,
Oppleti calidis ubi fumant fontibus auctus :

flots du Nil sortent du fond des régions brûlantes où le soleil atteint la moitié de sa course, et verse à leurs noirs habitans les torrens du feu qui les dévore.

Peut-être dans ces temps où la mer, soulevée par l'Aquilon, roule des sables, un vaste amas limoneux à l'embouchure du fleuve lui oppose une barrière mouvante; et dans leur lit, dont la pente est moins inclinée, ses flots, moins libres, s'amassent et s'épanchent sur leurs rives.

Peut-être la pluie tombe plus abondante à la source du fleuve, quand les vents étésiens chassent les nuages, et les rassemblent dans les régions du midi : ces nuages s'entassent épaissis au sommet des hautes montagnes; pressés par leur propre pesanteur, ils cèdent à cette force, et tombent à grands flots.

Peut-être enfin, ces flots s'accroissent-ils dans le fond de l'Éthiopie : quand le soleil embrase toute la terre de ses rayons dévorans, il fait descendre dans les vallons les blancs tapis de neige qui couvraient les montagnes.

Poursuis, et maintenant interrogeons ces sombres lieux, ces lacs, ces *Avernes*[26], que la Nature a doués d'une pernicieuse influence. Ce nom d'*Averne* leur est imposé par leur funeste effet sur les oiseaux. Quand les habitans de l'air sont portés sur ces lieux, ils semblent oublier la rame de leurs ailes, et replier leur voile emplumée. Sans force, le cou amolli et penché, ils tombent précipités sur la terre, si telle est la nature des lieux, ou dans l'onde, si l'Averne contient un lac.

Sur le mont Vésuve, Cumes offre un lieu semblable[27]. Là des fontaines exhalent sans cesse en fumée la chaleur

Est et Athenæis in mœnibus, arcis in ipso
Vertice, Palladis ad templum Tritonidos almæ,
Quo nunquam pennis appellunt corpora raucæ
Cornices, non quum fumant altaria donis :
Usque adeo fugitant non iras Palladis acres,
Pervigilî causa, Graium ut cecinere poetæ ;
Sed natura loci hoc opus efficit ipsa sua vi ;
In Syria quoque fertur item locus esse, videri,
Quadrupedes quoque quo simul ac vestigia primum
Intulerint, graviter vis cogat concidere ipsa,
Manibus ut si sint divis mactata repente :
Omnia quæ naturali ratione geruntur,
Et quibus e causis fiant, apparet origo ;
Janua ne his Orci potius regionibus esse
Credatur pôsta, hinc animas Acheruntis in oras
Ducere forte deos Manes inferne reamur;
Naribus alipedes ut cervi sæpe putantur
Ducere de latebris serpentia sæcla ferarum :
Quod procul a vera quam sit ratione repulsum,
Percipe; namque ipsa de re nunc dicere conor.

Principio hoc dico, quod dixi sæpe quoque ante,
In terra cujusque modi rerum esse figuras;
Multa homini quæ sunt vitalia, multaque morbos
Incutere et mortem quæ possint accelerare;
Et magis esse aliis alias animantibus aptas
Res ad vitai rationem ostendimus ante,
Propter dissimilem naturam, dissimilesque
Texturas inter sese, primasque figuras;
Multa meant inimica per aures, multa per ipsas

de leurs ondes. Telles, d'autres fontaines jaillissent dans les murs d'Athènes, au sommet de la citadelle, près du temple de la sage déesse née du front de Jupiter : jamais les rauques corneilles n'approchent de ces lieux, les sacrifices fumant sur les autels les invitent vainement; elles ne redoutent point l'âpre colère de la déesse que mérita leur perfide vigilance[28], chantée par les poètes de la Grèce; mais la force de ces funestes exhalaisons suffit pour les en écarter. On dit qu'aux champs de la Syrie il est un autre Averne, que les quadrupèdes mêmes ne peuvent aborder sans que la vapeur ne les étende sans vie, comme des victimes immolées aux dieux Mânes. La Nature nous cache ces mystérieux effets, mais on peut en dévoiler la cause. Le vulgaire voit dans ces antres les portes des régions infernales; c'est par ces portes que les sombres divinités attirent les âmes qu'elles conduisent aux rives de l'Achéron, comme le cerf aux pieds ailés attire, dit-on, par son aspiration rapide, les serpens de leur repaire obscur[29]. Mais que la raison bannisse loin de nous ces vaines erreurs, et mes efforts vont te dévoiler ce sujet profond.

Souvent je l'ai dit, je dois te le répéter : dans les flancs de la terre sont renfermés d'innombrables élémens d'une forme variée. Les uns alimentent la vie des humains, les autres causent leurs maux ou hâtent leur trépas. Ces nombreux élémens ont avec les divers animaux ou de la sympathie ou de l'aversion, selon leurs rapports avec la conformation des êtres animés, et la forme et la figure des principes qui les composent. Les uns, ennemis de l'ouie, en déchirent le canal sinueux; les autres,

Insinuant nares infesta atque aspera odore,
Nec sunt multa parum tactu vitanda, nec autem
Aspectu fugienda, saporeque tristia quæ sint;
Deinde videre licet, quam multæ sint homini res
Acriter infesto sensu, spurcæque, gravesque.

Arbòribus primum certis gravis umbra tributa est,
Usque adeo, capitis faciant ut sæpe dolores,
Si quis eas subter jacuit prostratus in herbis.
Est etiam in magnis Heliconis montibus arbos
Floris odore hominem tetro consueta necare:
Scilicet hæc ideo terris ex omnia surgunt
Multa modis multis multarum semina rerum,
Quod permista gerit tellus, discretaque tradit.

Nocturnumque recens exstinctum lumen, ubi acri
Nidore offendit nares, consopit ibidem,
Dejicere ut pronos qui morbus sæpe suevit.
Castoreoque gravi mulier sopita recumbit,
Et manibus nitidum teneris opus effluit eii,
Tempore eo si odorata est, quo menstrua solvit.
Multaque præterea languentia membra per artus
Solvunt, atque animam labefactant sedibus intus.
Denique, si in calidis etiam cunctere lavacris,
Plenior et solio in fueris ferveritis aquai,
Quam facile in medio fit uti des sæpe ruinas?
Carbonumque gravis vis atque odor insinuatur
Quam facile in cerebrum, nisi aquam præcepimus ante!
At quum membra hominis percepit fervida febris,

par leurs émanations corrosives, offensent l'organe de l'odorat; quelques-uns portent la douleur par la rudesse de leur contact, leur aspect repoussant, ou leur âcre saveur. Enfin, l'expérience nous l'atteste, une foule d'objets divers imposent à nos corps des sensations pénibles ou douloureuses.

Ainsi il est des végétaux dont l'épais feuillage exhale des miasmes si pernicieux [30], que le voyageur ne peut s'étendre sur le gazon, abrité sous leur ombrage, sans qu'une vive douleur n'affaisse sa tête. Sur les hautes cimes de l'Hélicon, il croît un arbre dont la fleur tue à l'instant l'imprudent qui la respire. Ces productions sont enfantées dans les flancs de la terre; c'est là que se combinent une multitude de germes sous des formes innombrables; ils présentent des alimens divers à l'instinct de chaque espèce.

Une lampe nocturne récemment éteinte affecte péniblement les nerfs de l'odorat; sa vapeur assoupit l'homme, le renverse comme frappé d'une secousse épileptique; la femme tombe défaillante, son ouvrage imparfait s'échappe de ses débiles mains, si elle respire le baume du castor, dans le moment où elle paie le tribut mensuel que lui impose la Nature. Combien d'autres substances, par leur action secrète, rendent les membres languissans, et viennent ébranler l'âme jusqu'au fond de sa retraite. Enfin, si tu braves trop long-temps la chaleur du bain, ou si tu t'y plonges lorsque ton sein est surchargé d'alimens, crains de tomber évanoui dans cette onde fatale. Avec quelle pénétrante activité la vapeur du charbon s'insinue jusqu'au cerveau, si son ardent contact n'est

Tum fit odor vini plagæ mactabilis instar.
Nonne vides etiam terra quoque sulfur in ipsa
Gignier, et tetro concrescere odore bitumen?
Denique ubi argenti venas aurique sequuntur,
Terrai penitus scrutantes abdita ferro,
Quales exspirat scaptensula subter odores?
Quidve mali fit ut exhalent aurata metalla?
Quas hominum reddunt facies? qualesque colores?
Nonne vides, audisve perire in tempore parvo
Quam soleant, et quam vitai copia desit,
Quos opere in tali cohibet vis magna? necesse est
Hos igitur tellus omnes exæstuet æstus,
Exspiretque foras in aperta promptaque cœli.

Sic et Averna loca alitibus summittere debent
Mortiferam vim, de terra quæ surgit in auras,
Ut spatium cœli quadam de parte venenet:
Quo simul ac primum pennis delata sit ales,
Impediatur ibi cæco conrepta veneno,
Ut cadat e regione loci, qua dirigit æstus:
Quo quum conruit, hæc eadem vis illius æstus:
Relliquias vitæ membris ex omnibus aufert;
Quippe etenim primo quasi quemdam conciet æstum;
Posterius fit, uti quum jam cecidere veneni
In fontes ipsos, ibi sit quoque vita vomenda,
Propterea quod magna mali sit copia circum.
Fit quoque, ut interdum vis hæc atque æstus Averni
Aera, qui inter aves cunque est terramque locatus,
Discutiat, prope uti locus hinc linquatur inanis:
Cujus ubi e regione loci venere volantes,

éteint par les flots d'une eau pure! La saveur du vin [31] porte un coup mortel à l'homme dont une fièvre ardente dévore les membres. Ne vois-tu pas fermenter dans le sein de la terre la maligne vapeur du bitume et du soufre? Vois-tu ces infortunés exilés de la lumière? ils vont, chargés d'un fer mordant, déchirer les entrailles de la terre; ils suivent d'un pas pénible les veines de l'or et de l'argent; dans ces profondeurs, ils sont environnés de mortelles vapeurs, qu'exhale le séjour des riches métaux; leur visage est creux et livide, et de noirs venins consument rapidement leur vie douloureuse : tant la terre expulse sans cesse de ses flancs ces malignes vapeurs dont elle remplit la surface et les plaines de l'air!

Ainsi les Avernes exercent un pouvoir mortel sur les oiseaux, parce que, du fond de la terre, d'impures exhalaisons s'élèvent dans une partie de l'air qu'elles enveniment. Dès que l'oiseau traverse cette région aérienne, dans les lacs invisibles son aile s'embarrasse; par le bouillonnement entraîné dans le gouffre impur, il tombe étendu; l'infecte exhalaison, plus proche et plus active, chasse de tous ses membres les restes de la vie; il n'éprouve, à la première attaque, qu'un choc convulsif, mais, une fois plongé dans la source du poison, suffoqué par les émanations qui l'environnent, l'âpre douleur lui arrache la vie.

Peut-être le bouillonnement de l'Averne raréfie tellement l'air, entre sa surface et l'oiseau, que l'intervalle n'est plus qu'un vide. Quand l'hôte aérien s'élance perpendiculairement sur le gouffre, son aile s'ébat en vain

Claudicat extemplo pennarum nisus inanis,
Et conamen utrinque alarum proditur omne :
Hic, ubi nictari nequeunt, insistereque alis,
Scilicet in terram delabi pondere cogit
Natura; et vacuum prope jam per inane jacentes,
Dispergunt animas per caulas corporis omnes.
Frigidior porro in puteis æstate fit humor,
Rarescit quia terra calore, et semina si qua
Forte vaporis habet, propere dimittit in auras :
Quo magis est igitur tellus affecta calore,
Hoc fit frigidior qui in terra est abditus humor;
Frigore quum premitur porro omnis terra coitque
Et quasi concrescit, fit scilicet, ut coeundo
Exprimat in puteos, si quem gerit ipsa, calorem.
Est apud Ammonis fanum fons luce diurna
Frigidus, at calidus nocturno tempore fertur;
Hunc homines fontem nimis admirantur, et acri
Sole putant subter terras ferviscere raptim,
Nox ubi terribili terras caligine texit :
Quod nimis a vera est longe ratione remotum;
Quippe ubi sol nudum contrectans corpus aquai,
Non quierit calidum supera de reddere parte,
Quum superum lumen tanto fervore fruatur;
Quî queat hic subter tam crasso corpore terram,
Percoquere humorem, et calido sociare vapori?
Præsertim quum vix possit per septa domorum
Insinuare suum radiis ardentibus æstum?
Quæ ratio est igitur? nimirum terra magis quod
Rara tenet circum hunc fontem, quam cetera tellus;
Multaque sunt ignis prope semina corpus aquai :

dans l'espace vide, l'air ne réagit plus, et ses efforts sont impuissans. L'air cessant de le soutenir, et son aile de le diriger, il cède à son poids qui l'entraîne : il tombe, et, plongé dans le vide, son âme par tous les pores se dissipe et s'enfuit.

Pendant l'été, l'eau des puits devient plus froide, parce que la terre, raréfiée par la chaleur, dissipe largement les semences des feux qu'elle renferme : ainsi, plus sa surface s'échauffe et plus les eaux qu'elle emprisonne se refroidissent. Mais quand sa superficie est resserrée et durcie par le froid, chassées par cette pression, les semences de feu, éparses dans le sol, se concentrent et s'amassent aux sources des puits.

Près du temple d'Ammon il est, dit-on, une fontaine dont l'onde, froide pendant le jour, s'échauffe dans le cours de la nuit [32]. L'ignorance lui accorde une admiration imméritée : le vulgaire croit qu'à l'instant où la nuit enveloppe la terre de ses voiles lugubres, le soleil, de l'autre côté du globe, la pénètre de ses rayons ardens. Combien cette erreur outrage la saine raison ! Quoi ! ce soleil dont les rayons embrasent les cieux, sans échauffer la surface des ondes, pourrait, sous nos pieds, à travers l'immense épaisseur de la terre, plonger ses traits brûlans, et faire bouillonner la source des ondes ? mais à peine ses rayons ardens pénètrent-ils à travers les murs de nos demeures.

Quelle en est donc la cause ? écoute. La terre autour de cette fontaine est plus poreuse que dans les autres lieux, et se charge plus abondamment de semences de

Hinc ubi roriferis terram nox obruit umbris,
Extemplo subtus frigescit terra coitque,
Hac ratione fit ut, tanquam compressa manu sit,
Exprimat in fontem quæ semina cunque habet ignis,
Quæ calidum faciunt laticis tactum atque saporem :
Inde ubi sol radiis terram dimovit obortis,
Et rarefecit calido miscente vapore;
Rursus in antiquas redeunt primordia sedes
Ignis et in terram cedit calor omnis aquai :
Frigidus hanc ob rem fit fons in luce diurna.

Præterea, solis radiis jactatur aquai
Humor, et in luci tremulo rarescit ab æstu;
Propterea fit uti, quæ semina cunque habet ignis,
Dimittat, quasi sæpe gelum quod continet in se
Mittit, et exsolvit glaciem, nodosque relaxat.
Frigidus est etiam fons, supra quem sita sæpe
Stupa jacit flammas concepto protinus igni;
Tædaque consimili ratione accensa per undas
Conlucet, quocunque natans impellitur auris :
Nimirum quia sunt in aqua permulta vaporis
Semina, de terraque necesse est funditus ipsa
Ignis corpora per totum consurgere fontem,
Et simul exspirare foras, exireque in auras,
Non tam viva tamen, calidus queat ut fieri fons.

Præterea, dispersa foras erumpere cogit
Vis per aquam subito, sursumque ea conciliari :
Quod genus Aradius spirat fons dulcis aquai,
Qui scatit, et salsas circum se dimovet undas :

feux. Lorsque la nuit enveloppe le globe de ses ombres humides, la terre refroidie se contracte comme si son argile se comprimait sous la main; cette pression fait refluer dans l'intérieur de la fontaine toutes les particules du feu souterrain qui empreint l'onde de cette chaleur que nous révèlent le goût et le toucher; et, dès que les premiers rayons du jour entr'ouvrent les pores de la terre, raréfient son tissu qu'ils échauffent, les semences de feu reprennent leur place accoutumée, et la chaleur de l'eau passe dans la terre épanouie. Telle est la cause du refroidissement de la fontaine pendant que le jour brille.

D'ailleurs, la vapeur de l'eau frappée par les rayons du soleil, et raréfiée par leurs traits étincelans, laisse évaporer les semences ignées qu'elle enferme; telle on la voit souvent expulser la froidure de ses flots, et briser le frein de glace qui les captivait.

Il est aussi une fontaine froide au toucher[33], et qui enflamme l'étoupe qu'on jette dans ses eaux; elle allume ainsi un flambeau; il resplendit en flottant, partout où l'air nourrit sa lumière. Sans doute l'onde de cette source amasse de nombreuses semences de feu, et surtout reçoit du sol qui environne son lit une foule de molécules embrasées qui s'élèvent, se dégagent de l'eau où elles étaient dispersées, remplissent l'air d'alentour; dénuées de consistance, et faciles à s'évaporer, elles sortent de l'onde sans l'échauffer.

Une impulsion secrète contraint sans doute ces semences disséminées à s'élever en s'agglomérant à la surface de l'onde. C'est ainsi que la source Aradienne, en jaillissant de la profondeur des mers[34], écarte de ses flots toujours

Et multis aliis præbet regionibus æquor,
Utilitatem opportunam sitientibu' nautis,
Quod dulces inter salsas intervomit undas.
Sic igitur per eum possunt erumpere fontem,
Et scatere illa foras in stupam semina : quo quum
Conveniunt, aut quum tædai corpori adhærent,
Ardescunt facile extemplo; quia multa quoque in se
Semina habent ignis stupæ tædæque tenentes.

Nonne vides etiam, nocturna ad lumina lychnum
Nuper ubi exstinctum admoveas, accendier ante
Quam tetigit flammam? tædamque pari ratione?
Multaque præterea prius ipso tacta vapore
Eminus ardescunt, quam cominus imbuat ignis:
Hoc igitur fieri quoque in illo fonte putandum est.

Quod superest, agere incipiam quo fœdere fiat
Naturæ, lapis hic ut ferrum ducere possit,
Quem magneta vocant patrio de nomine Graii,
Magnetum quia sit patriis in finibus ortus.
Hunc homines lapidem mirantur; quippe catenam
Sæpe ex annellis reddit pendentibus ex se;
Quinque etenim licet interdum pluresque videre
Ordine demissos levibus jactarier auris,
Unus ubi ex uno dependet subter adhærens,
Ex alioque alius lapidis vim vinclaque noscit:
Usque adeo permananter vis pervalet ejus.
Hoc genus in rebus firmandum est multa prius, quam
Ipsius rei rationem reddere possis;

purs l'amertume qui les environne. C'est ainsi que, dans différentes régions, surgissent, au milieu même des flots salés, des ondes douces et pures, qui s'offrent à l'ardente soif des nautoniers. C'est par un semblable jeu de la Nature que les semences de feu filtrent à travers les ondes et s'élancent au dehors, se réunissent, et dévorent la substance étoupeuse, et les flambeaux où elles s'attachent; elles les embrase avec rapidité, car l'étoupe et les flambeaux renferment un grand nombre de germes inflammables.

Rapproche de la lumière la lampe nocturne qui s'éteint à peine, elle ressaisit la flamme avant même de la toucher. Un flambeau produit le même effet. Eh! combien d'autres corps, avant d'avoir éprouvé le contact du feu, s'enflamment en éprouvant de loin l'impression de la chaleur! C'est par de semblables exemples que l'on peut révéler le phénomène de cette onde.

Recherchons maintenant par quel attrait constant la Nature unit le fer à la pierre magnétique; c'est ainsi que l'appellent les Grecs[35] du nom des Magnésiens, qui la possèdent dans leurs champs.

Cette pierre nous inspire de l'admiration; elle forme une chaîne d'anneaux attachés sans aucun lien. Au nombre de cinq, quelquefois plus, les chaînons, descendus directement, et suspendus les uns sous les autres, flottent mollement agités, en se communiquant la puissance sympathique de l'aimant : tant il leur insinue sa force attractive!

Avant de dévoiler de semblables phénomènes, il faut en approfondir toutes les causes possibles; il faut suivre

Et nimium longis ambagibus est adeundum :
Quo magis attentas aures animumque reposco.

Principio, omnibus a rebus quascunque videmus,
Perpetuo fluere ac mitti spargique necesse est
Corpora, quæ feriant oculos, visumque lacessant;
Perpetuoque fluunt certis ab rebus odores,
Frigus ut a fluviis, calor a sole, æstus ab undis
Æquoris exesor mœrorum litora propter;
Nec varii cessant sonitus manare per aures;
Denique in os salsi venit humor sæpe saporis,
Quum mare versamur propter; dilutaque contra
Quum tuimur misceri absinthia, tangit amaror:
Usque adeo omnibus ab rebus res quæque fluenter
Fertur, et in cunctas dimittitur undique partes;
Nec mora nec requies inter datur ulla fluendi,
Perpetuo quoniam sentimus, et omnia semper
Cernere, odorari licet, et sentire sonorem.

Nunc omnes repetam quam raro corpore sint res
Commemorare, quod in primo quoque carmine claret;
Quippe etenim, quamquam multas hoc pertinet ad res
Noscere, cum primis hanc ad rem protinus ipsam
Qua de disserere aggredior, firmare necesse est,
Nil esse in promptu, nisi mistum corpus inani.

Principio fit, ut in speluncis saxa superna
Sudent humore, et guttis manantibu' stillent;
Manat item nobis e toto corpore sudor,
Crescit barba, pilique per omnia membra, per artus;

de longs détours à pas douteux, avant de pénétrer jusqu'à la vérité. Viens donc, avec une nouvelle ardeur, Memmius, me prêter une oreille attentive.

Souviens-toi que, de tous les corps visibles à nos regards, d'abondantes émanations s'échappent, coulent sans cesse, et nous font éprouver le sentiment de la vue. Les odeurs ne sont aussi que les émissions continuelles de certains corps. Le froid naît des eaux, la chaleur du soleil; une vapeur saline, émanée de la surface de la mer, ronge les édifices voisins. Si nous portons nos pas sur ses rivages, une humide amertume vient irriter nos lèvres. Des sons divers, exhalés de tous les corps, sans cesse voltigent dans l'espace, et frappent notre oreille. Si, près de nous, on broie l'absinthe, nous en ressentons l'âcreté. Il s'écoule donc de tous les corps une inépuisable source d'émanations diverses; elles se répandent de tous côtés, et jamais ne tarissent ni ne se reposent. Puisque nos sensations sont incessables, nous pouvons en tous temps voir, entendre, odorer.

Rappelons-nous à quel point tous les corps sont poreux; car maintenant je reviens au principe que déjà ma muse t'a révélé : seul, il peut nous conduire aux grandes vérités que nous cherchons; il se lie si étroitement au phénomène magnétique, que je dois affirmer une seconde fois que de tous les corps il n'en est aucun dont le tissu ne soit mêlé de vide.

Vois d'abord la voûte pierreuse des grottes distiller goutte à goutte l'eau qui s'infiltre dans les rochers; de même la sueur, pour s'échapper, se fraie une issue dans toutes les parties de nos corps. La barbe et le poil végè-

Diditus in venas cibus omnes auget alitque
Corporis extremas quoque partes unguiculosque;
Frigus item transire per æs, calidumque vaporem
Sentimus; sentimus item transire per aurum,
Atque per argentum, quum pocula plena tenemus:
Denique per dissepta domorum saxea voces
Pervolitant, permanat odos, frigusque, vaposque
Ignis; quin ferri quoque vim penetrare suevit,
Undique qua circum corpus lorica coercet;
Morbida vis quæcunque extrinsecus insinuatur.
Et tempestates terra cœloque coortæ
E cœlo emotæ terraque repente facessunt,
Quandoquidem nihil est non raro corpore nexum.

Huc accedit, uti non omnia quæ jaciuntur
Corpora cunque ab rebus, eodem prædita sensu,
Atque eodem pacto rebus sint omnibus apta:
Principio, terram sol excoquit et facit are;
At glaciem dissolvit, et altis montibus alte
Exstructas ningues radiis tabescere cogit;
Denique cera liquescit in ejus posta vapore;
Ignis item liquidum facit æs, aurumque resolvit,
At coria et carnem trahit et conducit in unum;
Humor aquæ porro ferrum condurat ab igni,
At coria et carnem mollit durata calore;
Barbigeras oleaster eo juvat usque capellas,
Diffluat ambrosia quasi vero et nectare tinctus;
At nihil est homini fronde hac quod amarius exstet.

tent et croissent en de secrets canaux; les alimens, infiltrés de veine en veine, nourrissent les parties les plus extrêmes de nos corps, et font croître même le tissu des ongles. La chaleur et le froid pénètrent l'airain; nous éprouvons leur atteinte à travers l'or et l'argent, quand notre main presse la coupe pleine. Le bruit vole à travers les pierres de nos demeures; les odeurs, les exhalaisons, la froidure, la chaleur pénètrent nos murailles; leur aiguillon perce l'armure du fer qui protège le corps du guerrier. Et les germes de nos maladies ne nous sont-ils point transmis des lieux lointains? Enfantée dans les flancs de la terre, dans les champs aériens, la foule des maux contagieux s'élève, parcourt et les cieux et la terre; formées en un moment, ces tempêtes grondent, frappent, et soudain se dissipent : tant les corps, tu le vois donc, renferment le vide dans leur tissu.

Les émanations des corps diffèrent dans leurs qualités et leurs effets; ils n'ont point la même analogie avec les objets qu'ils affectent. Si le soleil brûle et durcit la terre, il fond la glace, et précipite en torrens les neiges qui couronnent les montagnes; la cire se liquéfie sous ses rayons ardens. Le feu transforme l'or et l'airain en de brûlans liquides; il contracte et dessèche les chairs et la peau; le fer sort amolli de la fournaise, il acquiert une dureté nouvelle en se plongeant dans l'onde. Au contraire, le feu durcit les chairs et la peau, et l'eau les assouplit. L'olivier plaît aux chèvres barbues; son suc semble les abreuver d'ambroisie et de nectar, et rien ne révolte plus le palais de l'homme que l'amertume de ses feuilles. Le pourceau fuit la marjolaine; il craint son doux par-

Denique amaracinum fugitat sus, et timet omne
Unguentum; nam setigeris subus acre venenum est,
Quod nos interdum tanquam recreare videtur;
At contra nobis cœnum teterrima quum sit
Spurcities, eadem subus hæc res munda videtur,
Insatiabiliter toti ut volvantur ibidem.
Hoc etiam superest, ipsa quam dicere de re
Aggredior, quod dicendum prius esse videtur;
Multa foramina quum variis sint reddita rebus,
Dissimili inter se natura prædita debent
Esse, et habere suam naturam quæque viasque;
Quippe etenim varii sensus animantibus insunt,
Quorum quisque suam proprie rem percipit in se;
Nam penetrare alia sonitus, aliaque saporem
Cernimus e succis, alia nidoris odores,
Propter dissimilem naturam textaque rerum:
Præterea manare aliud per saxa videtur,
Atque aliud per ligna, aliud transire per aurum,
Argentoque foras aliud, vitroque meare;
Nam fluere hac species, illac calor ire videtur;
Atque aliis aliud citius transmittere eadem:
Scilicet id fieri cogit natura viarum,
Multimodis varians, ut paulo ostendimus ante.
Quapropter, bene ubi hæc confirmata atque locata
Omnia constiterint nobis præposita, parata,
Quod superest, facile hinc ratio reddetur, et omnis
Causa patefiet, quæ ferri pelliciat vim.
Principio, fluere e lapide hoc permulta necesse est
Semina, sive æstum qui discutit aera plagis,
Inter qui lapidem ferrumque est cunque locatus;

fum qui, pour lui, se change en poison, tandis que son odeur suave ranime souvent nos forces défaillantes; et, dans cette fange qui nous inspire de l'horreur, l'immonde quadrupède se roule insatiable, et semble se délecter dans un bain voluptueux.

Avant d'atteindre mon but, je dois te révéler une utile vérité. Tous les corps renferment des interstices nombreux, mais ces interstices ne sont pas uniformes; chacun d'eux reçoit de la Nature des emplois divers; elle façonne les sens de l'être animé, selon l'usage qu'elle leur destine. Les sons se transmettent par de sinueux conduits; les parfums, les saveurs trouvent des voies analogues à leur essence; il est des émanations qui transpercent les rochers, la pierre et le bois : les uns traversent l'or, s'insinuent dans l'argent; d'autres se fraient un passage et coulent à travers les pores du verre : car tu vois les images s'introduire par les interstices du verre, et la chaleur à travers les métaux. Enfin, les émanations pénètrent les corps avec une vitesse inégale; je l'ai déjà prouvé, cette différence est due à la variété infinie que la Nature établit entre les tissus poreux de tous les corps.

Ces premières vérités ainsi posées sur de solides fondemens, il est facile d'y découvrir la vérité que nous cherchons. Le secret de la sympathie du fer et de l'aimant se révèle ainsi de lui-même. D'abord, de la substance même de la pierre il émane sans cesse d'innombrables corpuscules, ils forment une vapeur qui, par ses coups fréquens, raréfie l'air contenu entre le fer et l'aimant.

Hoc ubi inanitur spatium, multusque vacefit
In medio locus, extemplo primordia ferri
In vacuum prolapsa cadunt conjuncta, fit utque
Annulus ipse sequatur, eatque ita corpore toto;
Nec res ulla magis primoribus ex elementis
Indupedita suis arcte connexa cohæret,
Quam validi ferri naturæ frigidus horror :
Quo minus est mirum, quod paulo diximus ante,
Corpora si nequeunt de ferro plura coorta
In vacuum ferri, quin annulus ipse sequatur :
Quod facit, et sequitur, donec pervenit ad ipsum
Jam lapidem, cæcisque in eo compagibus hæsit.
Hoc fit item cunctas in partes, unde vacefit
Cunque locus, sive ex transverso, sive superne;
Corpora continuo in vacuum vicina feruntur :
Quippe agitantur enim plagis aliunde, nec ipsa
Sponte sua sursum possunt consurgere in auras.
Huc accedit item, quare queat id magis esse;
Hæc quoque res adjumento, motuque juvatur,
Quod simul a fronte est annelli rarior aer
Factus, inanitusque locus magis ac vacuatus;
Continuo fit, uti qui post est cunque locatus
Aer, a tergo quasi provehat atque propellat :
Semper enim circum positus res verberat aer :
Sed tali fit uti propellat tempore ferrum,
Parte quod ex una spatium vacat, et capit in se :
Hic ubi, quem memoro, per crebra foramina ferri est
Parvas ad partes subtiliter insinuatus,
Trudit et impellit, quasi navim velaque ventus.
Denique res omnes debent in corpore habere

Par ce combat, l'intervalle reste vide; soudain les élémens du fer s'y précipitent sans se désunir, le corps de l'anneau est souvent entraîné tout entier dans la même direction; car il n'est point de corps dont les élémens se lient, s'entrelacent plus étroitement que ceux du fer; inaccessible à la chaleur, le solide tissu du métal le laisse toujours glacé. Ne sois donc pas surpris de l'essor que ses nombreux élémens vers le vide communique l'impulsion au chaînon entier. Le premier anneau s'élance jusqu'à la pierre même, il s'unit avec elle par d'invisibles liens. Les émanations de l'aimant jaillissant dans toutes les directions forment le vide dans la sphère qui l'entoure; les anneaux voisins, chassés par des impulsions extérieures, s'élancent aussitôt dans l'espace raréfié, car leur propre tendance ne les élèverait point ainsi dans l'air. Une autre cause favorise leur direction, accélère leur essor : à peine l'air est-il raréfié et le vide formé au dessus de l'anneau, que l'air inférieur de l'autre côté presse et chasse l'anneau. En effet, tous les corps sont incessamment battus par l'air qui les environne; mais ces chocs font avancer l'anneau; chassé d'en bas, il trouve au dessus de lui un vide pour le recevoir; quand l'air s'est insinué dans tous les pores du métal et qu'il a pénétré ses élémens les plus subtils, il le pousse et le dirige, comme le vent enfle et presse la voile des vaisseaux.

Tous les corps enfin doivent renfermer le vide, parce

Aera, quandoquidem raro sunt corpore, et aer
Omnibus est rebus circumdatus appositusque;
Hic igitur, penitus qui in ferro est abditus aer,
Sollicito motu semper jactatur, eoque
Verberat annellum dubio procul, et ciet intus
Scilicet, atque eodem fertur, quo præcipitavit
Jam semel, et quamquam in partem conamina sumpsit.
Fit quoque ut a lapide hoc ferri natura recedat,
Interdum fugere atque sequi consueta vicissim:
Exsultare etiam Samothracia ferrea vidi,
Et ramenta simul ferri furere intus ahenis
In scaphiis, lapis hic magnes quum subditus esset;
Usque adeo fugere a saxo gestire videtur:
Ære interposito discordia tanta creatur;
Propterea, quia nimirum prius æstus ubi æris
Præcepit, ferrique vias possedit apertas,
Posterior lapidis æstus, et omnia plena
Invenit in ferro, neque habet qua tranet, ut ante;
Cogitur offensare igitur, pulsareque fluctu
Ferrea texta suo; quo pacto respuit ab se,
Atque per æs agitat, sinuoso quæ sæpe resorbet.
Illud in his rebus mirari mitte, quod æstus
Non valet e lapide hoc alias impellere item res;
Pondere enim fretæ partim stant, quod genus aurum;
Ac partim raro quia sunt cum corpore, ut æstus
Pervolet intactus, nequeunt impellier usquam;
Lignea materies in quo genere esse videtur:
Inter utrasque igitur ferri natura locata,
Æris ubi accepit quædam corpuscula, tum fit
Impellant ut eam Magnesia semina saxi.

que tous sont poreux et environnés de l'air qui les frappe sans cesse. Ce fluide subtil, caché dans le fer même, lui communique le mouvement continuel dont il est agité; il ébranle donc l'anneau intérieurement, et facilite son essor en se portant ensemble vers le vide où tendent ses efforts.

Quelquefois le fer s'éloigne de l'aimant, quelquefois par un mouvement alternatif il l'évite et le suit. J'ai vu les menus fragmens d'un fer de Samothrace s'agiter dans un vase d'airain suspendu sur l'aimant. Le fer tressaillait, semblait impatient de fuir la pierre : tant la seule interposition de l'airain excitait leur antipathie! La cause en est simple : les émanations de l'airain s'emparent alors les premières de tous les pores du fer; en leur succédant, les émanations de l'aimant trouvent les issues remplies; elles en disputent l'entrée, et, contrariées dans leur essor, elles sont contraintes de se précipiter sur la superficie du fer, de le heurter, et de le soulever par des efforts tumultueux. Telle est la cause de l'agitation, que l'aimant fait au métal à travers l'airain qui s'oppose à leur union.

Enfin, cesse de t'étonner si l'aimant n'exerce point son pouvoir magnétique sur tous les corps : il est des corps que leur poids rend immobiles; tel est l'or. Dans les larges interstices du bois, les émanations s'insinuent et s'échappent sans l'agiter. Moins pesant que l'or, plus resserré que le bois, le fer seul peut être ému par les émanations de l'aimant, quand les corpuscules de l'airain en remplissent les issues.

Nec tamen hæc ita sunt aliarum rerum aliena,
Ut mihi multa parum genere ex hoc suppeditentur,
Quæ memorare queam inter se singulariter apta:
Saxa vides primum sola coalescere calce;
Glutine materies taurino ita jungitur una,
Ut vitio venæ tabularum sæpius hiscant,
Quam laxare queant compages taurea vincla;
Vitigeni latices in aquai fontibu' gaudent
Misceri, quum pix nequeat gravis et leve olivum;
Purpureusque colos conchyli mergitur una
Corpore cum lanæ, dirimi qui non queat usquam,
Non si Neptuni fluctu renovare operam des,
Non mare si totum velit eluere omnibus undis.
Denique res auro argentum concopulat una,
Ærique æs plumbo fit uti jungatur ab albo.
Cetera jam quam multa liceat reperire? quid ergo?
Nec tibi tam longis opus est ambagibus usquam,
Nec me tam multam hic operam consumere par est;
Sed breviter paucis restat comprendere multa.
Quorum ita texturæ ceciderunt mutua contra,
Ut cava conveniant plenis, hæc illius, illa
Hujusque; inter se junctura horum optima constat.
Est etiam, quasi ut annellis hamisque plicata
Inter se quædam possint coplâta teneri:
Quod magis in lapide hoc fieri ferroque videtur.
Nunc, ratio quæ sit morbis, aut unde repente
Mortiferam possit cladem conflare coorta
Morbida vis hominum generi, pecudumque catervis,
Expediam. Primum multarum semina rerum
Esse supra docui, quæ sint vitalia nobis;

D'AILLEURS, cet attrait sympathique n'est point rare dans la Nature, il est facile de citer de nombreux exemples de l'intime union des corps. Vois les pierres unies par la seule force de la chaux. Les nerfs glutineux du taureau mis en fusion lient si étroitement de légères pièces de bois, que ses parties ligneuses se rompraient plutôt que ce factice assemblage ne briserait ses liens. Le nectar de la vigne se plaît à se confondre au cristal des fontaines; pour s'y mélanger, la poix est trop pesante, l'huile est trop légère. Quand la laine s'est empreinte de l'éclat de la pourpre, pour lui rendre sa couleur primitive, en vain Neptune lui prêterait le secours de ses flots, en vain l'océan lui verserait toutes ses ondes. Enfin, l'or, par la fusion, s'incorpore à l'argent; aidés par l'étain, le cuivre et l'airain s'identifient. Combien de semblables mélanges pourrais-je te citer? Mais pourquoi donc poursuivrais-je? pourquoi consumer le temps pour une œuvre inutile? le terme approche, un seul principe me tiendra lieu de faits nombreux. Quand deux corps divers dans leurs tissus et dans leurs formes se rencontrent, et que les éminences de l'un répondent aux cavités de l'autre, ils contractent une intime union, et se lient, pour ainsi dire, par de nombreux anneaux, par des crochets repliés : tels sont les liens qui tiennent le métal suspendu à l'aimant.

J'ABORDE maintenant les causes de ces maux contagieux, de ces fléaux meurtriers qui tout-à-coup frappent la terre et livrent à la mort la foule des hommes et des troupeaux. Souviens-toi qu'un nombre infini d'élémens variés flottent dans l'atmosphère; les uns sont les répa-

Et contra, quæ sint morbo mortique, necesse est
Multa volare : ea quum casu sunt forte coorta,
Et perturbarunt cœlum, fit morbidus aer :
Atque ea vis omnis morborum pestilitasque,
Aut extrinsecus, ut nubes nebulæque superne
Per cœlum veniunt, aut ipsa sæpe coorta
De terra surgunt, ubi putrorem humida nacta est,
Intempestivis pluviisque et solibus icta.
Nonne vides etiam cœli novitate et aquarum
Tentari, procul a patria quicunque domoque
Adveniunt? ideo quia longe discrepat aer.
Nam quid Britannum cœlum differre putamus,
Et quod in Ægypto est, qua mundi claudicat axis?
Quidve, quod in Ponto est, differre a Gadibus, atque
Usque ad nigra virum percoctaque sæcla calore?
Quæ quum quatuor inter se diversa videmus,
Quatuor a ventis et cœli partibus esse,
Tum color et facies hominum distare videntur
Largiter, et morbi generatim sæcla tenere.

Est elephas morbus, qui propter flumina Nili
Gignitur Ægypto in media, neque præterea usquam :
Atthide tentantur gressus, oculique in Achæis
Finibus; inde aliis locus est alius inimicus
Partibus ac membris; varius concinnat id aer.
Proinde ubi se cœlum, quod nobis forte alienum est,
Commovet, atque aer inimicus serpere cœpit;
Ut nebula ac nubes paulatim repit, et omne
Qua graditur, conturbat et immutare coactat;

rateurs de la vie, les autres enfantent les douleurs et la mort : quand ces funestes élémens se rassemblent, ils corrompent les airs. Alors des maux contagieux, des miasmes empestés volent comme les nuages qui couvent les tempêtes, et, des climats étrangers, s'élancent vers nous sur les ailes des vents; ou bien ils s'exhalent de la terre fangeuse quand la pluie surabonde et fermente avec l'ardente chaleur du soleil dans les glèbes putréfiées.

Ne vois-tu pas aussi combien le changement de l'air et des eaux exerce d'empire sur nos corps. Vois-tu ce voyageur languir exilé des champs paternels? c'est que loin de la patrie il ne respire plus l'air accoutumé. Quelle diversité de climats! du rivage des Bretons au ciel de l'Égypte où claudique l'essieu de monde[36], des rives de l'Euxin à ces vastes régions qui s'étendent de Gades jusqu'aux nations noircies par les rayons dévorans du soleil! quel contraste entre ces climats éclairés par des cieux divers, soumis à des vents opposés, et qui diffèrent à la fois par le sol, par la forme, ou la couleur des habitans, et par les maux divers que la Nature leur impose!

L'horrible éléphantiasis[37] est enfanté sur les bords du Nil, au milieu de l'Égypte, et n'apparaît dans nul autre climat; l'Attique glace la vigueur des jambes; sous le ciel achéen la vue s'affaiblit : chaque organe dans d'autres contrées trouve d'autres ennemis; les champs aériens produisent ces maux divers lorsque, rempli de miasmes pernicieux, l'air d'un climat étranger se déplace, s'avance vers nous; ses flots, comme d'épais nuages, se traînent lentement; ils corrompent les régions aériennes

Fit quoque ut, in nostrum quum venit denique cœlum,
Corrumpat, reddatque sui simile, atque alienum.
Hæc igitur subito clades nova pestilitasque,
Aut in aquas cadit, aut fruges persidit in ipsas,
Aut alios hominum pastus, pecudumque cibatus;
Aut etiam suspensa manet vis aere in ipso,
Et quum spirantes mistas hinc ducimus auras,
Illa quoque in corpus pariter sorbere necesse est.
Consimili ratione venit bubus quoque sæpe
Pestilitas, etiam pecubus balantibus ægror :
Nec refert utrum nos in loca deveniamus
Nobis adversa, et cœli mutemus amictum;
An cœlum nobis ultro Natura cruentum
Deferat, aut aliquid quo non consuevimus uti,
Quod nos adventu possit tentare recenti.
Hæc ratio quondam morborum, et mortifer æstus
Finibu' Cecropiis funestos reddidit agros,
Vastavitque vias, exhausit civibus urbem :
Nam penitus veniens Ægypti e finibus ortus,
Aera permensus multum camposque natantes,
Incubuit tandem populo Pandionis; omnes
Inde catervatim morbo mortique dabantur.
Principio caput incensum fervore gerebant,
Et duplices oculos suffusa luce rubentes :
Sudabant etiam fauces intrinsecus atro
Sanguine, et ulceribus vocis via septa coibat,
Atque animi interpres manabat lingua cruore,
Debilitata malis, motu gravis, aspera tactu :
Inde, ubi per fauces pectus complerat, et ipsum
Morbida vis in cor mœstum confluxerat ægris;

qu'ils traversent, ils envahissent enfin notre ciel, se mêlent à l'air que nous respirons, le souillent de leur venin. Tout-à-coup ce fléau empesté se répand sur les eaux, s'attache aux moissons, se mêle aux alimens des hommes, aux pâturages des troupeaux; quelquefois son vol le retient suspendu dans les airs : alors dans le fluide qu'il a corrompu nous respirons la mort. La contagion frappe à la fois le bœuf laborieux et les troupeaux bêlans. Il importe donc peu à nos destins de nous transporter sous un ciel inconnu, de parcourir des climats dangereux, si la Nature livre notre sol paternel à ces soudaines irruptions qui enfantent la douleur et le trépas.

Telle jadis enfantée par ces mortelles vapeurs, la contagion frappa les champs malheureux où régna Cécrops[38], rendit les chemins déserts et dépeupla les cités : s'élançant des derniers confins de l'Égypte, elle s'éleva dans les airs, franchit les campagnes flottantes des mers, et tomba sur le peuple de Pandion. Tout devint en un moment la proie de la douleur et de la mort. Avant-coureur du mal, un feu dévorant embrase la tête, les yeux rougissent étincelans[39], le gosier est inondé d'une sueur de sang noir, le chemin de la voix se resserre, fermé par de brûlans ulcères; la langue, cette agile interprète de la pensée, immobile, pesante, souillée de sang, raidie par la douleur, est rude au toucher. Mais lorsque du gosier le venin rongeur s'est précipité dans la poitrine, et bouillonne autour du cœur endolori, tous les ressorts

Omnia tum vero vitai claustra lababant :
Spiritus ore foras tetrum volvebat odorem,
Rancida quo perolent projecta cadavera ritu;
Atque animi prorsum virés totius, et omne
Languebat corpus, lethi jam limine in ipso :
Intolerabilibusque malis erat anxius anguor
Assidue comes, et gemitu commista querela :
Singultusque frequens noctem per sæpe diemque,
Conripere assidue nervos et membra coactans,
Dissolvebat eos, defessos ante, fatigans.
Nec nimio cuiquam posses ardore tueri
Corporis in summo summam ferviscere partem;
Sed potius tepidum manibus proponere tactum,
Et simul ulceribus quasi inustis omne rubere
Corpus, ut est, per membra sacer quum diditur ignis.
Intima pars homini vero flagrabat ad ossa;
Flagrabat stomacho flamma, ut fornacibus, intus;
Nil adeo posset cuiquam leve tenueque membris
Vertere in utilitatem; ad ventum et frigora semper
In fluvios partim gelidos ardentia morbo
Membra dabant, nudum jacientes corpus in undas;
Multi præcipites lymphis putealibus alte
Inciderunt, ipso venientes ore patente :
Insedabiliter sitis arida corpora mersans
Æquabat multum parvis humoribus imbrem.
Nec requies erat ulla mali; defessa jacebant
Corpora, mussabat tacito medicina timore;
Quippe patentia quum totas ardentia noctes
Lumina versarent oculorum expertia somno;
Multaque præterea mortis tum signa dabantur;

de la vie se brisent à la fois : un souffle infect, semblable à l'odeur d'un cadavre putréfié, s'exhale de la bouche. L'esprit perdait toutes ses forces, et le corps, abattu, déjà touchait au seuil de la mort. A ces intolérables douleurs s'unissait une anxiété continuelle; le jour, la nuit, des cris, des gémissemens, des sanglots convulsifs irritaient les nerfs, raidissaient les membres, en détendaient les ressorts, et déjà les malheureux succombaient harassés. Cependant l'extrémité des membres n'était point brûlante, et ne laissait qu'une impression de tiédeur à la main qui les touchait; mais le corps tout entier était rouge : il semblait que ses ulcères renfermaient des flammes, ou que le feu sacré s'allumait dans les membres. Une active chaleur calcinait et brûlait les os, la flamme rugissait dans la poitrine comme dans une vivante fournaise. Les tissus les plus légers étaient de pesans fardeaux pour leurs membres; sans cesse ils s'exposaient à l'air et à la froidure. Poussés par l'ardente douleur, les uns plongent leurs membres dans une onde froide, ou se précipitent nus dans les fleuves glacés; les autres, se roulant vers les fontaines, tendent une bouche béante; mais une goutte insensible ou des flots abondans trompent également leur inextinguible soif. Toujours la douleur, jamais de repos : leurs membres ne peuvent suffire à ces assauts redoublés. L'art, près d'eux, balbutiant, reste muet d'effroi. Leurs yeux ardens, que le sommeil ne ferme jamais pendant les nuits, roulent dans leurs sanglans orbites. La mort leur apparaît sous toutes les formes les plus hideuses; leur âme est bouleversée par la crainte et le désespoir. Sur les yeux hagards et

Perturbata animi mens in mœrore metuque,
Triste supercilium, furiosus voltus et acer,
Sollicitæ porro plenæque sonoribus aures,
Creber spiritus, aut ingens raroque coortus,
Sudorisque madens per collum splendidus humos,
Tenuia sputa, minuta, croci contincta colore,
Salsaque, per fauces raucas vix edita tussi;
In manibus vero nervi trahier, tremere artus;
A pedibusque minutatim succedere frigus
Non dubitabat; item ad supremum denique tempus
Compressæ nares, nasi primoris acumen
Tenue, cavati oculi, cava tempora, frigida pellis,
Duraque, inhorrebat rictum; frons tenta minebat;
Nec nimio rigida post strati morte jacebant;
Octavoque fere candenti lumine solis,
Aut etiam nona reddebant lampade vitam.
Quorum si quis, ut est, vitarat funera lethi,
Ulceribus tetris et nigra proluvie alvi,
Posterius tamen hunc tabes lethumque manebat;
Aut etiam multus, capitis cum sæpe dolore,
Conruptus sanguis plenis ex naribus ibat;
Huc hominis totæ vires corpusque fluebat.
Profluvium porro qui tetri sanguinis acre
Exierat, tamen in nervos huic morbus et artus
Ibat, et in partes genitales corporis ipsas;
Et graviter partim metuentes limina lethi
Vivebant ferro privati parte virili;
Et manibus sine nonnulli pedibusque manebant
In vita tamen, et perdebant lumina partim:
Usque adeo mortis metus his incesserat acer.

furieux, le sourcil hérissé se fronce, l'oreille est sans cesse déchirée par d'aigres tintemens; leur haleine tantôt s'exhale lentement, tantôt sort brusque et précipitée. Sur le cou ruisselle une gluante sueur; la salive appauvrie, amère et jaunissante, s'arrache péniblement du gosier déchiré par une toux convulsive; les nerfs de leurs mains s'étendent, se raidissent; leurs membres frissonnent, et par degrés le froid mortel, des pieds qu'il a glacés, s'étend sur le corps entier; les narines se resserrent affilées; la peau est froide et rude, les tempes s'enfoncent, le front tendu se gonfle, les yeux se creusent, les lèvres se contractent par un rire hideux : bientôt ils expirent, et le huitième ou le neuvième soleil voit éteindre la dernière lueur du flambeau de leur vie. Si par les profonds ulcères s'échappaient les flots du noir venin, la victime écartait le péril présent, mais la mort demeurait pour la ressaisir. Un sang fétide à gros bouillons s'écoulait des narines, et la tête éprouvait d'affreuses douleurs; avec ces flots impurs, toutes leurs forces s'échappaient. Mais si l'horrible maladie, prenant un autre cours, ne se résolvait point en humeurs sanglantes, elle frappait les nerfs, s'emparait des membres, et pénétrait jusqu'aux organes propagateurs de la vie. Les uns, pour s'éloigner du seuil de la mort, livraient au fer tranchant la plus noble partie de leur être. Les autres sacrifiaient leurs yeux, gisaient les pieds et les mains tranchés; cependant, ils s'attachaient encore à la vie : tant est puissante la crainte de la mort! Pour quelques-uns, le souvenir s'éteignait; le passé s'effaçait; eux-mêmes, ils s'ignoraient, ne se connaissaient plus.

Atque etiam quosdam cepere oblivia rerum
Cunctarum, neque se possent cognoscere ut ipsi.
Multaque humi quum inhumat jacerent corpora supra
Corporibus, tamen alituum genus atque ferarum
Aut procul absiliebat, ut acrem exiret odorem,
Aut, ubi gustarat, languebat morte propinqua :
Nec tamen omnino temere illis solibus ulla
Comparebat avis, nec noctibu' sæcla ferarum
Exibant sylvis; languebant pleraque morbo,
Et moriebantur : cum primis fida canum vis
Strata viis animam ponebat in omnibus ægram;
Extorquebat enim vitam vis morbida membris.
Incomitata rapi certabant funera vasta :
Nec ratio remedi communis certa dabatur;
Nam quod alis dederat, vitales aeris auras
Volvere in ore licere, et cœli templa tueri,
Hoc aliis erat exitio lethumque parabat.
Illud in his rebus miserandum et magnopere unum
Ærumnabile erat, quod, ubi se quisque videbat
Implicitum morbo, morti damnatus ut esset,
Deficiens animo mœsto cum corde jacebat
Funera respectans, animam et mittebat ibidem.
Idque vel imprimis cumulabat funere funus;
Quippe etenim nullo cessabant tempore apisci
Ex aliis alios avidi contagia morbi;
Nam quicunque suos fugitabant visere ad ægros,
Vitai nimium cupidi, mortisque timentes,
Pœnibat paulo post turpi morte malaque
Desertos, opis expertes, incuria mactans,
Lanigeras tanquam pecudes et bucera sæcla.

Privés de sépulture, les cadavres amoncelés couvraient en vain la terre : les oiseaux dévorans, les quadrupèdes voraces fuyaient leur vapeur immonde; s'ils osaient y toucher, la langueur et la mort succédaient au repas infecté. Jamais les oiseaux ne sortaient impunément de leur profonde solitude. La nuit, les bêtes féroces ne s'arrachaient point à leurs forêts. Tous, frappés par la contagion, languissaient et mouraient. Les chiens surtout, ces serviteurs fidèles, sur les pavés des rues déposaient leur vigueur souffrante, jusqu'à ce que l'âpre douleur, frappant leurs membres convulsifs, en arrachât la vie. Sans ordre, sans pompe, se pressaient de vastes funérailles. L'art, toujours incertain, se trompait dans ses secours : le même breuvage qui avait permis à celui-ci de contempler encore l'aspect du temple des cieux, précipitait celui-là vers les portes de la mort.

Mais ce qui rendait plus déplorables les tourmens de ces malheureux, l'espérance s'exilait de leur cœur. Dès que le mal affreux les saisissait, comme des criminels condamnés, leur âme et leur cœur, plongés dans un sombre abattement, n'attendaient que la mort : toujours ils la voyaient; leur âme s'enfuyait en la redoutant. Les funérailles sans cesse suivent les funérailles. L'insatiable contagion, rapide, vole de corps en corps. Ceux que la soif de la vie éloigne de leurs amis souffrans en vain se dérobent au trépas; bientôt subissant une mort honteuse, abandonnés à leur tour [40], privés de soins, ils meurent oubliés comme les vils troupeaux. Hélas! ils succombaient aussi ceux qui, bravant le monstre contagieux,

Qui fuerant autem præsto, contagibus ibant,
Atque labore pudor quem tum cogebat obire,
Blandaque lassorum vox mista voce querelæ.
Optimus hoc lethi genus ergo quisque subibat;
Inque aliis alium populum sepelire suorum
Certantes, lacrymis lassi luctuque redibant.
Inde bonam partem in lectum mœrore dabantur:
Nec poterat quisquam reperiri, quem neque morbus,
Nec mors, nec luctus tentaret tempore tali.
Præterea, jam pastor et armentarius omnis,
Et robustus item curvi moderator aratri,
Languebant, penitusque casis contrusa jacebant
Corpora, paupertate et morbo dedita morti.
Exanimis pueris super exanimata parentum
Corpora nonnunquam posses, retroque videre
Matribus et patribus natos super edere vitam.
Nec minimum partim ex agris ægroris in urbem
Confluxit, languens quem contulit agricolarum
Copia, conveniens ex omni morbida parti;
Omnia complebant loca tectaque; quo magis eos tum
Confertos ita acervatim mors accumulabat.
Multa siti prostrata viam per, proque voluta
Corpora silanos ad aquarum strata jacebant,
Interclusa anima nimia ab dulcedine aquai:
Multaque per populi passim loca prompta viasque,
Languida semianimo tum corpore membra videres,
Horrida sordore, et pannis cooperta, perire
Corporis inluvie; pellis super ossibus una,
Ulceribus tetris prope jam sordique sepulta.

supportaient la fatigue du devoir, mêlaient des mots consolans et doux aux plaintes de leurs amis mourans [41]. Tel était le sort des hommes les plus vertueux : après avoir confié à la terre la foule nombreuse de leurs parens, de leurs amis, sous leur toit solitaire ils rentraient les larmes dans les yeux, la douleur dans le cœur, s'étendaient sur leur couche, se désolaient et mouraient [42]. Partout des morts, des mourans, des malheureux qui gémissaient. Le gardien des troupeaux, le robuste laboureur sont aussi frappés par l'horrible fléau ; il les poursuit jusqu'au fond de leur chaumière : la pauvreté rend les maux plus douloureux et la mort plus inévitable. Là, sur les cadavres de leurs fils, s'entassent les corps des pères expirans ; ici, les faibles enfans exhalent leur dernier souffle en pressant le sein d'un père ou d'une mère qui ne sont plus. La contagion semble s'élancer du fond des campagnes avec la foule des villageois qui se précipitent vers la cité pour implorer un asile. Ils remplissent tous les lieux, les vastes édifices et les toits domestiques ; ils semblent s'amonceler pour mieux assurer les coups de la mort. Un grand nombre expire étendu sur le pavé, dévoré de soif. Les uns en se roulant se traînent jusqu'aux fontaines, hument l'eau qui coule entre les pierres, et meurent suffoqués par cette onde trompeuse. Les places publiques, les chemins sont couverts de corps demi vivans, dont les membres affaissés, à peine enveloppés de grossiers lambeaux, se résolvent en humeurs fétides et sanglantes ; les os ne sont recouverts que d'une peau livide, et parsemée d'ulcères noirs semblables à ceux dont la corruption couvre les cadavres arrachés aux sépulcres.

Omnia denique sancta deum delubra replerat
Corporibus mors exanimis, oneratque passim
Cuncta cadaveribus cœlestum templa manebant;
Hospitibus loca quæ complerant æditiuentes.
Nec jam relligio divum, nec numina magni
Pendebantur; enim præsens dolor exsuperabat.
Nec mos ille sepulturæ remanebat in urbe,
Ut prius hic populus semper consuerat humari:
Perturbatus enim totus trepidabat, et unus
Quisque suum pro re consortem mœstus humabat.
Multaque vis subita et paupertas horrida suasit;
Namque suos consanguineos aliena rogorum
Insuper exstructa ingenti clamore locabant,
Subdebantque faces, multo cum sanguine sæpe
Rixantes potius, quam corpora desererentur.

Les édifices sacrés, les autels des dieux sont encombrés des impures dépouilles de la mort. C'est là que les gardiens des temples amoncellent les cadavres : les soins, les respects religieux sont bannis par l'effroi. La douleur est le seul sentiment qui reste dans ces lieux; les antiques solennités des funérailles sont dédaignées; tout frémit d'horreur, tout s'abandonne au trouble. Au milieu du désastre, chacun se hâte d'ensevelir au hasard les cadavres qui l'entourent. L'indigence et la nécessité inspirent d'horribles violences. En poussant des clameurs menaçantes, on jette sur les bûchers préparés par des mains étrangères les corps de ses parens, on y porte la flamme, on l'entretient en combattant : le sang coule, et le meurtre souille les pompes de la mort.

NOTES

DU LIVRE SIXIÈME.

1. Primæ frugiferos fœtus mortalibus ægris
Dididerunt quondam præclaro nomine Athenæ.

On croyait que les habitans d'Athènes avaient découvert l'art de l'agriculture. Diodore de Sicile nous apprend que ces peuples se vantaient d'avoir, les premiers, formé une société régie par des lois : telle était du moins l'opinion commune; mais, à l'époque de la fondation d'Athènes, plusieurs peuples orientaux étaient civilisés dès long-temps, et peut-être ces Athéniens faisaient-ils partie d'une colonie envoyée d'Asie pour s'établir dans les plus riantes contrées de l'Europe.

2. Divolgata vetus jam ad cœlum gloria fertur.

Toutes ces images ont beaucoup de noblesse et de poésie; il semble que Lucrèce se plaisait à développer l'étendue de son génie et le prestige du talent, dans les débuts des différens livres de son poëme; les vers de ce passage sont dignes de la morale qu'ils exposent : il faudrait de longs commentaires pour en présenter toutes les beautés. Mais le traducteur doit restreindre dans de justes limites ses remarques apologétiques, et ne point ravir au lecteur le plaisir si doux de se livrer à ses propres réflexions, et de prononcer lui-même.

3. Nam quum vidit hic, ad victum quæ flagitat usus,
Et per quæ possent vitam consistere tutam,
Omnia jam ferme mortalibus esse parata,
Divitiis homines et honore et laude potentes....

Quand ce sage abaissa ses regards sur la terre,
Les arts y répandaient leur charme salutaire,

Les mortels éclairés, industrieux rivaux,
Savouraient les doux fruits de leurs nobles travaux.
Le débile vieillard, jeune encor d'espérance,
Retrouvait dans ses fils sa seconde existence.
Ces mortels cependant, environnés d'honneur,
Riches de tous les biens, ignoraient le bonheur :
Comme des criminels accablés de leurs chaînes,
Ils gémissaient, courbés sous un fardeau de peines:
Tel qu'un vase sans fond, leur cœur avidement
Recevait et perdait son plus doux aliment,
Ou plutôt, imprégné d'une immonde souillure,
Le vase corrompait la liqueur la plus pure.

(De Pongerville.)

C'est encore par des louanges adressées à Épicure, que Lucrèce prélude à ses derniers chants. La morale qu'il analyse rapidement est sublime. Cette définition du bonheur, regardé comme un sentiment noble et pur, est au-dessus de tout ce que les philosophes avaient imaginé. Les stoïciens le plaçaient dans une vertu supérieure aux coups de la fortune; ils ne regardaient point comme des maux la pauvreté, la honte, la douleur, la mort. Aristippe, qui, sorti de l'école d'Épicure, devint ensuite son plus opiniâtre détracteur, faisait consister le bonheur dans les plaisirs du corps, idée fausse et basse : les plaisirs des sens usent les facultés morales et physiques, et ne laissent que des souffrances ou des regrets. Thalès plaçait le bien suprême dans un corps sain, dans une fortune aisée et dans la culture de l'esprit. Platon le met en Dieu, et n'en promet pas la jouissance dans ce monde : la promesse est un peu trop vague et beaucoup trop lointaine. Aristote, dans la fidélité à remplir ses devoirs. Épicure, pour obtenir le bonheur qu'il nomme *volupté*, exigeait la tempérance, le mépris des grandeurs, le témoignage de sa conscience et la pratique de toutes les vertus. L'un de nos écrivains philosophes (M. Droz) a donné une définition du bonheur, en professeur habile, de l'art si difficile d'être heureux. Ses couleurs sont empreintes de nuances délicates, que les anciens n'avaient point aperçues. Observateur profond des mœurs, la justesse de ses idées, sa noble et douce philosophie, l'élégante pureté de son style persuasif, le font regarder comme le digne émule de ces sages moralistes qui ont trouvé dans leurs talens l'heureux moyen d'être utile aux hommes.

4. Partim quod fluxum pertusumque esse videbat.

Lucrèce a employé deux fois cette image du vase sans fond, qui reçoit et perd sans cesse la liqueur. Elle est juste, et l'élégance des expressions du poète lui donne une force nouvelle. Il a dit, au troisième livre, dans l'admirable prosopopée de la Nature :

Enfant que j'ai chéri, pourquoi crains-tu la mort?
Heureux navigateur tu vas toucher au port.
Si par les voluptés accompagné sans cesse,
Tes jours délicieux passent dans la mollesse;
Tel qu'un vase sans fond, si ton fragile cœur
Ne reçut pas en vain les flots purs du bonheur;
Rassasié de tout, sans regret, sans envie,
Va, sors donc satisfait du festin de la vie.

(De Pongeraville.)

5. Exposuitque bonum summum, quo tendimus omnes,
Quid foret, atque viam monstravit tramite prono
Qua possemus ad id recto contendere cursu,
Quidve mali foret in rebus mortalibu' passim,
Quod flueret naturæ vi, varieque volaret,
Seu casu, seu vi, quod sic Natura parasset.

On a peine à concevoir la critique que La Grange fait de ce passage si simple et si noble à la fois. L'interprétation qu'il donne au mot *casu*, s'éloigne absolument du sens de Lucrèce : *casu* n'exprime ici que l'entraînement, la force des circonstances; mais sa remarque sur la répétition d'idée dans les deux derniers vers est très-juste. M. Amar, l'un de nos savans qui ont le plus étudié Lucrèce, a cru devoir adopter quelques changemens qui rendent moins sensible l'espèce de tautologie offerte par ce distique.

6. Volvere curarum tristes in pectore fluctus.

Ce vers offre à la fois le sublime de pensée et le sublime d'image. Catulle connaissait-il le vers de Lucrèce, quand il composa celui-ci?

Prospicit, et magnis curarum fluctuat undis.

Virgile, après eux, a dit :

. . . . . Magno curarum fluctuat æstu.

7. Quandoquidem semel insignem conscendere currum
Vincendi spes hortata est, atque obvia cursu
Quæ fuerant, sunt placato conversa furore.

Ces vers, qui présentent une image extrêmement poétique, ont été torturés par les commentateurs; quelques-uns même pensent qu'ils ont été interpolés : ce passage, au contraire, me paraît digne de Lucrèce, et je crois l'avoir reproduit dans son véritable sens.

8. Nam bene qui didicere deos securum agere ævum.

Lucrèce a retracé plusieurs fois cette pensée sans varier les tours et les expressions.

9. Sed quia tute tibi placida cum pace quietos
Constitues magnos irarum volvere fluctus....

La poésie latine n'offre que rarement des vers d'une aussi grande beauté; il est facile de reconnaître combien les poètes, successeurs de Lucrèce, ont profité de cette grande idée et des expressions qui la font valoir.

10. Ne trepides cœli divisis partibus amens.

Lucrèce parle ici de la division que les prêtres devins, appelés *fulguratores*, assignaient à la voûte céleste, afin de déterminer les différens effets du tonnerre, d'après lesquels ces imposteurs rendaient leurs oracles.

11. .....Callida Musa,
Calliope, requies hominum divumque voluptas.

O douce volupté des hommes et des dieux,
Calliope, soutiens mon vol audacieux;
Prête à mes derniers chants une grâce nouvelle,
Et pose sur mon front la couronne immortelle.

Le ton de mélancolie répandu dans cette invocation à Calliope paraît faire allusion à la situation où le poète se trouvait; il semble invoquer cette muse pour la dernière fois.

12. Principio, tonitru quatiuntur cærula cœli.

Lucrèce explique souvent les effets du tonnerre et le mouvement des nuages avec une sagacité qui ferait honneur à nos physiciens modernes; et surtout il a su conserver la couleur poétique

aux objets les plus étrangers au langage des muses; il est à regretter que la peinture fidèle des moindres détails de ce phénomène fasse naître quelquefois de la monotonie.

13. Et fragiles sonitus chartarum.....

est une hardiesse poétique qu'il est impossible de faire passer dans notre langue; c'est proprement *sonitus rei quæ frangitur.*

14. Forsan et ex ipso veniens trahat aere quædam
Corpora, quæ plagis intendunt mobilitatem.

On ne peut assez admirer le discernement de Lucrèce, qui pressentit une partie des propriétés de l'air. L'expérience a confirmé plusieurs de ses hypothèses sur l'action de ce fluide, dont les effets restèrent ignorés jusqu'au moment où Pascal, Torricelli, Boyle, Otto et autres démontrèrent sa pesanteur, sa compressibilité et ses ressorts; mais on ne savait pas encore que l'atmosphère est un mélange de deux fluides qui, pris séparément, sont transparens, compressibles, pesans, élastiques à peu près comme l'air atmosphérique, et qui néanmoins ont des qualités physiques très-différentes.

15. Πρηστῆρας Graii quos ab re nominitarunt.

Lucrèce croit devoir rapporter l'origine du mot *prester*, qui, en effet, a pour racine le verbe πρήθω, *brûler, enflammer, gonfler, souffler.* Le dangereux phénomène que les Grecs appelaient πρηστήρ, était nommé par les Latins *typho* et *scypho;* les Français lui donnent le nom de *trombe.* Les anciens et les modernes ne sont pas absolument d'accord sur les causes des *trombes;* les uns et les autres l'expliquent d'une manière vraisemblable; la description donnée par Lucrèce est très-ingénieuse, et fait connaître l'idée qu'en avaient conçue les physiciens de son temps:

Mais parmi les fléaux dont le ciel nous accable,
Contemple en frémissant la trombe épouvantable :
Nuage vaste et sombre, elle envahit les airs,
Se balance en grondant sur la plaine des mers;
Elle obscurcit le jour, et lentement s'abaisse;
L'aquilon, faible encor, l'environne, la presse :
Il ne peut la briser; par l'obstacle irrité,
Il rugit, il la pousse avec rapidité;

Le nuage heurté descend et tourbillonne :
Il pend du haut des cieux en immense colonne,
Roule, et trouble à grand bruit la surface des eaux;
En montagne écumante il soulève les flots.
Et malheur aux vaisseaux que le hasard amène
Dans l'abîme entr'ouvert par l'affreux phénomène!
Sur les ailes des vents ces torrens suspendus,
Dans les gouffres amers retombent confondus;
L'ouragan sous leur poids se plonge au fond de l'onde,
Et le sombre Océan bouillonne, s'enfle et gronde.

(De Pongerville.)

Il est curieux de la comparer avec les détails donnés par Buffon et les naturalistes qui l'ont suivi.

16. Deducit pariter lento cum corpore nubem.

Le mot *lentus* signifie *souple, pliant, flexible;* son emploi, dans ce vers, est une hardiesse et une beauté de style.

17. Fit quoque, ut hunc veniant in cœtum extrinsecus illa
Corpore, quæ faciunt nubes nimbosque volantes.

Cette supposition donne une nouvelle preuve de la conviction de Lucrèce sur la pluralité des mondes.

18. Nunc age; quo pacto pluvius concrescat in altis
Nubibus humor.....

Il faut remarquer que ces vers sont une espèce de répétition des passages précédens.

19. Hinc ubi sol radiis tempestatem inter opacam
Adversa fulsit nimborum aspergine contra,
Tum color in nigris existit nubibus arqui.

Cette définition de l'*arc-en-ciel* est assez heureuse; la véritable cause de ce phénomène fut pour les anciens un problème insoluble. Les modernes ne l'ont devinée qu'après de longues et minutieuses recherches.

« L'iris ou l'arc-en-ciel ne paraît que dans un air chargé d'un nuage fondant en pluie. Il est occasionné par la lumière du soleil, réfléchie une ou plusieurs fois dans les petites gouttes dont le nuage est formé. Suivant la position de ces gouttes, les unes envoient à l'œil de l'observateur les rayons rouges de la lumière décomposée; d'autres, les rayons oranges, ou jaunes, ou violets, etc.;

de sorte que chaque goutte qui concourt à former l'iris parait de la couleur de la lumière qu'elle envoie à l'œil.

« Le météore, pris dans toute son étendue, est un cercle entier, dont il n'y a de visible que la partie qui est au dessus de l'horizon. Il se dérobe absolument à notre vue lorsque le soleil dépasse une certaine hauteur : ainsi, dans les longs jours d'été, on ne voit pas d'arc-en-ciel entre neuf heures du matin et trois heures du soir; dans l'hiver, on peut en voir à toutes les heures, lorsque le soleil est sur l'horizon, et que les autres circonstances sont favorables.

« La lumière de la lune produit aussi des iris plus faibles que celles du soleil, mais subordonnées aux mêmes lois. »

20. Nunc age, quæ ratio terrai motibus exstet,
Percipe.

Lucrèce donne pour cause des tremblemens de terre, l'eau, l'air et la terre elle-même, et n'y fait point participer le feu qui, dans les causes d'un pareil phénomène, semble devoir se présenter le premier; le poète se rapproche, en quelque sorte, de l'opinion de plusieurs physiciens modernes. Au surplus, tous les moyens supposés par Lucrèce sont ingénieux, et sans cesse revêtus des ornemens d'une poésie aussi pittoresque qu'harmonieuse. Voici quelles sont les conjectures des savans modernes sur ce phénomène :

« La terre est, en une infinité d'endroits, remplie de matières combustibles; presque partout s'étendent des couches immenses de charbon de terre, des amas de bitume, de tourbe, de soufre, d'alun, de pyrites, etc., qui se trouvent enfouis dans l'intérieur de notre globe. Toutes ces matières peuvent s'enflammer de mille manières, mais surtout par l'action de l'air, qui est répandu, comme on n'en peut douter, dans tout l'intérieur de la terre, et qui, dilaté tout-à-coup par ses embrasemens, fait effort en tout sens pour s'ouvrir un passage. Personne n'ignore les effets qu'il peut produire quand il est dans cet état. L'eau contenue dans les profondeurs de la terre contribue aussi de plusieurs manières à ces tremblemens, parce que l'action du feu réduit l'eau en vapeurs, et l'on sait que rien n'approche de la force de ces vapeurs. Il faut observer aussi que l'eau, en tombant tout-à-coup dans les amas

de matière embrasée, doit encore produire des explosions terribles; elle anime les feux souterrains, parce que, dans sa chute, elle agite l'air, et fait la fonction des soufflets de forge. Enfin elle peut concourir aux ébranlemens de la terre, par les excavations qu'elle fait dans son intérieur, par les couches qu'elle entraîne après les avoir détrempées, et par les chutes et les écroulemens qu'elle occasionne.

21. In Tyria Sidone.....

Ce que Lucrèce rapporte de l'*engloutissement d'Égine* et de *Sidon* est confirmé en partie par Posidonius. Ovide raconte un évènement semblable; de pareils désastres se sont renouvelés depuis, et se reproduisent aujourd'hui même dans plusieurs parties de l'Italie.

22. .....Neque enim media de clade coorta
Flammæ tempestas....

Les vers qui suivent, quel que soit leur mérite, ne sont pas exempts d'une certaine obscurité qui a besoin d'interprétation; le poète ne prétend pas dire que les peuples voisins de l'Etna ne dûrent éprouver aucune frayeur à l'époque de l'éruption du volcan; mais il affirme que des orages, descendus des cieux, n'ont pas tout-à-coup allumé ce grand incendie, et que sa cause était inhérente au sol même de la Sicile.

23. Existit sacer ignis.

Lucrèce emploie plusieurs fois cette expression. Le *feu sacré* était une maladie très-commune chez les anciens. Celse (liv. v, ch. 28) dit : *Ignis sacer malis ulceribus annumerari debet.* Virgile en parle aussi, *Géorgiques*, liv. III, v. 566 :

....Contactos artus sacer ignis edebat.

24. Nunc tamen, illa modis quibus inritata repente
Flamma foras vastis Ætnæ fornacibus efflet,
Expediam.

Cornelius Sévère et Lucrèce ont fait la description de l'*Etna;* ils ont servi de modèles à Virgile, qui les a surpassés tous deux par une gradation d'images plus heureuse et un style plus soigné; mais la perfection de l'imitation ne peut faire oublier entièrement les beautés de l'original. La force de l'expression, et la gradation

harmonieuse des vers suivans, seront éternellement des modèles de style et de mélodie poétique.

Excussit calidum flammis velocibus ignem,
Tollit se ac rectis ita faucibus ejicit alte,
Funditque ardorem longe, longeque favillam
Differt, et crassa volvit caligine fumum.

La lenteur du dernier distique peint avec fidélité l'écoulement de la lave embrasée qui, par degrés, recouvre les flancs de la montagne. Voici le passage imité par Virgile, et traduit par Delille :

.... Sed horrificis juxta tonat Ætna ruinis,
Interdumque atram prorumpit ad æthera nubem,
Turbine fumantem piceo et candente favilla;
Attollitque globos flammarum, et sidera lambit :
Interdum scopulos avulsaque viscera montis
Erigit eructans, liquefactaque saxa sub auras
Cum gemitu glomerat, fundoque exæstuat imo.
Fama est Enceladi semiustum fulmine corpus
Urgeri mole hac, ingentemque insuper Ætnam
Impositam ruptis flammam exspirare caminis;
Et, fessum quoties mutat latus, intremere omnem
Murmure Trinacriam, et cœlum subtexere fumo.
(*Æneidos* lib. III, v. 571.)

.....Mais par d'autres orages
L'épouvantable Etna trouble, en grondant, ces lieux,
Bientôt déploie en l'air des colonnes de feux;
Tantôt, des profondeurs de son horrible gouffre,
De flamme et de fumée, et de cendre et de soufre,
Dans le ciel obscurci lance d'affreux torrens;
Tantôt des rocs noircis par ses feux dévorans
Arrachant les éclats de ses voûtes tremblantes,
Vomit, en bouillonnant, ses entrailles brûlantes.
On dit que, par la foudre à demi consumé,
Encelade mugit dans l'abîme enflammé;
Sur lui du vaste Etna pèse l'énorme masse;
Chaque fois qu'il s'agite et veut changer de place,
L'Etna sur lui retombe, et d'affreux tremblemens
Ébranlent la Sicile et ses sommets fumans.

25. Nilus in æstati crescit.....

Lucrèce assigne au débordement du Nil plusieurs causes, parmi

lesquelles se trouve la véritable : les découvertes intéressantes, faites par les derniers voyageurs, prouvent que les débordemens de ce fleuve sont dus aux pluies considérables qui tombent à des époques fixes dans le vaste continent de l'Éthiopie. Cette digression sur le Nil offre des rapprochemens avec un passage de l'éloquent discours historique sur l'Égypte, dû au talent de M. Agoub. Cet écrivain français, que nous comptons parmi nos orientalistes les plus distingués, est né aux lieux mêmes où fut Memphis. En restant fidèle à la vérité, il parle avec un amour filial du sol magique sur lequel il reçut la vie. D'accord avec l'antiquité, il ne regarde pas seulement le Nil comme un principe de fécondité, il attribue à ses effets l'origine de l'industrie et des sciences.

« Le Nil, dit M. Agoub, ce fleuve merveilleux qu'on pourrait appeler le créateur de l'Égypte, puisqu'elle n'eût été sans lui qu'une aride solitude, fut en quelque sorte le premier instituteur des Égyptiens : dans ses débordemens périodiques, il confondait tous les ans les limites des propriétés, et l'on était obligé de nouveau de mesurer la superficie des terres. Chacun rentrait alors dans son patrimoine; et comme les citoyens étaient tous intéressés à l'exactitude de l'arpentage, on fit de la géométrie une étude assidue : cette science fut donc inventée en Égypte, presqu'en même temps que l'agriculture, qui naquit avec l'homme. Mais le bienfait de l'inondation n'atteignit pas également toutes les surfaces labourables de la contrée; l'industrie vint réparer cette négligence de la nature : de nombreux canaux sillonnèrent l'Égypte dans tous les sens, et une habile distribution des eaux, multipliant le fleuve à l'infini, porta la fécondité et la vie jusqu'aux dernières extrémités du territoire; de là les connaissances hydrauliques, qui étaient si intimement liées à la prospérité intérieure du royaume, et auxquelles les Égyptiens, en creusant le fameux lac Mœris, donnèrent une si utile et si éclatante application. »

26. Nunc age, Averna.....

On fait dériver le mot *Averne*, du mot latin *avis*, parce que ces vapeurs exhalées du gouffre sont funestes aux oiseaux. On trouverait peut-être plus d'analogie avec le mot grec ἄορνος, composé de la négation α et du substantif ὄρνις. On les nomme en français *moufettes*. Elles se font ordinairement sentir dans les lieux les

plus profonds de la terre, dans les grottes et les souterrains. On connaît l'antre, situé près de Naples, appelé *la Grotte du Chien*. Dans une carrière, près des eaux minérales de Pyrmont, en Westphalie, s'exhale une vapeur qui tue les oiseaux, les insectes et tous les animaux qui en sont atteints. Les oiseaux meurent dans des convulsions semblables à celles qu'ils éprouvent sous le récipient de la machine pneumatique. C'est sans doute un effet de cette nature qui a fait croire à Lucrèce que l'air se raréfie dans ces lieux, et qu'il s'y forme un vide. En Hongrie, à Bibar, auprès des monts Krapacks, est une source d'eau minérale que l'on peut boire impunément, et qui, sans répandre d'émanation bien sensible, tue sur-le-champ les oiseaux et les autres animaux qui en approchent.

27. Qualis apud Cumas locus est montemque Vesuvum.

Le mont Vésuve, à l'époque où écrivait Lucrèce, échauffait les sources voisines; déjà il exhalait en fumée les matières volcaniques qu'il renfermait; il semblait préluder aux terribles éruptions qui, dans le siècle suivant, ensevelirent sous des torrens de lave et de cendre *Herculanum*, *Pompeia* et tant d'autres habitations, et donnèrent à Pline une mort qui a ajouté à la célébrité de son nom.

28. Usque adeo fugitant non iras Palladis acres,
Pervigili causa.

On ne sait à quel trait de la fable se rapporte cette vigilance redoutée par Minerve.

29. Naribus alipedes ut cervi sæpe putantur
Ducere de latebris serpentia sæcla ferarum.

La propriété que Lucrèce attribue ici au cerf, Pline l'accorde à l'éléphant, liv. II, ch. 53.

30. Arboribus primum certis gravis umbra tributa est.

L'opinion sur les exhalaisons dangereuses de certains arbres existe encore; Lucrèce paraît exagérer beaucoup leurs effets. Toutefois, il est probable que différentes espèces de végétaux, connues du temps de Lucrèce, ont été détruites; en général, la botanique des anciens nous est presque absolument inconnue : soit que la manière de désigner une partie des végétaux ait varié, soit que la culture et le temps leur aient fait subir des modifications, il est im-

possible de les reconnaître. Le mancenillier, arbre de l'Amérique, a le pouvoir homicide que notre poète attribue à l'arbre qui croissait sur l'Hélicon.

31. Carbonumque gravis.....
.....
Tum fit odor vini.....

Lucrèce se trompe sur les effets de l'eau fraîche, dans l'asphyxie occasionnée par le charbon; il exagère aussi les résultats dangereux du vin bu imprudemment pendant un accès de fièvre.

Sa remarque sur le danger des bains trop chauds est plus juste.

32. Est apud Ammonis fanum fons luce diurna
Frigidus, at calidus nocturno tempore fertur.

Lucrèce fait des dissertations assez judicieuses sur l'échauffement et le refroidissement alternatifs de certaines fontaines, les unes pendant le jour, les autres pendant la nuit, et ces détails sont quelquefois revêtus des charmes d'une poésie pittoresque.

Quinte-Curce décrit ainsi cette fontaine, liv. IV, ch. 7 :

« Au milieu de la forêt d'Ammon se voit une fontaine qu'on appelle l'eau du soleil. Au lever de cet astre elle est tiède; à midi, lorsque la chaleur est au plus haut degré, elle devient très-fraîche; à mesure que le jour décline, elle s'échauffe, de manière qu'à minuit elle est presque bouillante; et plus l'aurore s'approche, plus l'eau perd de sa chaleur, jusqu'à ce qu'au matin elle retrouve sa tiédeur accoutumée. »

33. Frigidus est etiam fons.....

Cette fontaine est celle de Jupiter Dodonien, et que Pline décrit en ces termes, *Hist. Nat.*, liv. II, ch. 103 :

« La fontaine de Jupiter, à Dodone, quoique assez froide pour éteindre les flambeaux allumés qu'on y plonge, a pourtant la propriété de les rallumer quand on les en approche. »

34. Quod genus Aradius spirat fons dulcis aquai.

Toutes les éditions portent *endo mari*, auquel Creech a substitué *Aradius*, qui me paraît beaucoup plus intelligible. Voici la note sur laquelle Creech appuie sa correction : « Si on lit *endo mari*, *dans la mer*, que signifie ce que Lucrèce ajoute deux vers plus bas, *multis aliis regionibus?* ces autres régions sont aussi dans la

mer. Il faut donc lire *Aradius fons*, la fontaine Aradienne, dont Strabon fait mention, liv. XVI de sa *Géographie;* c'est ainsi que Lucrèce avait écrit, et les mots *in mari* ou *endo mari*, mis en marge, se sont insensiblement glissés dans le texte. »

On trouve encore dans la Méditerranée un grand nombre de ces sources, qui font jaillir leur onde fraîche jusqu'à la surface de la mer.

35. ....Lapis hic ut ferrum ducere possit,
Quem magneta vocant patrio de nomine Graii.

L'aimant fut et dut être long-temps une merveille pour les hommes. Les anciens n'avaient trouvé cependant qu'une partie de ses propriétés; elles sont si connues, qu'il est inutile d'en offrir l'explication; je remarquerai seulement qu'au temps de Lucrèce, une partie de l'enthousiasme pour cette pierre existait encore; c'est à cette raison qu'on doit attribuer la peine qu'il se donne d'en expliquer si longuement la nature et les effets. Cependant les commentateurs reconnaissent qu'une partie de ce passage a été supprimée; et en effet Lucrèce, après avoir accumulé tant de notions préliminaires, semble atteindre la conclusion un peu brusquement. Le Blanc de Guillet, s'appuyant sur les réflexions de Gassendi, a imaginé de suppléer à la lacune qu'il croyait remarquer dans Lucrèce par des vers latins de sa façon, qu'il a interpolés dans le texte publié en 1788. L'entreprise était bizarre et hardie; malheureusement Apollon ne favorisait pas plus ce poète en latin qu'en francais. Loin de chercher à ajouter des vers à cette partie du poëme, il faudrait souhaiter que Lucrèce fût arrivé plus promptement aux admirables passages qui terminent ce dernier chant.

« Épicure, dit Creech, expliquait la force magnétique de deux manières. Il est étonnant que Lucrèce n'en donne qu'une. Il se peut pourtant qu'il les ait données toutes les deux, et qu'il s'en soit perdu une par la négligence des copistes. »

Voici un passage où Gassendi développe l'idée de Lucrèce sur le magnétisme :

« Ipsum Galenus ita refert, a lapide quidem Herculeo, ferrum; a succino vero paleas attrahi, etc. Quippe effluentes atomos ex lapide illo ita figuris congruere cum illis, quæ ex ferro effluunt.

ut in amplexus facile veniant. Quamobrem impactas utrimque (nempe in ipsa tam lapidis, quam ferri corpora concreta) ac resilientes deinde in medium circumplicari invicem, et ferrum simul pertrahi. Sic Epicurus apud illum. Haud abs re vero insinuavi præmissa illa a Lucretio videri huic modo potissimum accommodata. Imprimis enim, juxta ipsum, constabunt, tam magnes, quam ferrum, ex corpusculis consimilibus, consimiliaque etiam inania spatiola habebunt; et maxime quidem quum, ut Alexander subolfecit, et ipsi alibi dicimus, magnes et ferrum ex eadem sint vena. Quare et effluentes ex magnete atomi, quum in ferrum incurrent, ita subibunt ejus substantiam, ut consimilibus hærentes, partim resiliant, cohærentesque abducant; partim hæ alias exsilituræ ipsas compellant, et consequantur : adeo ut, quum reciproce atomi, ex ferro incurrentes in magnetem, simile quid præstent, necesse sit atomos utrimque partim regredientes, sed implicitas tamen, in medium confluere, et propter cohæsionem utrarumque cum iis ex quibus ipsæ magnetis et ferri in medium coire. Et dicitur tamen, aut censetur ferrum ad magnetem potius, quam magnes ad ferrum accedere, ex communi usu, vulgaribusque experimentis, quibus lapidi magnæ molis, aut manu detento, ferri frustula apponuntur : ita nimirum necesse est, ut, quia vel major ex magnete quam ex ferro emanat vis, vel lapis cohibetur vi ne ad ferrum properet, idcireo ferrum non in medium solum, sed in magnetem etiam immotum feratur ; nequicquam certe Alexander requirit ex antiquis illis, cur, si effluxus mutui veri sunt, non tam magnes ad ferrum, quam ferrum ad magnetem tendat? quippe si ipse rem explorasset, sese id absurde quærere novisset. »

(Gassendi, *Op.*, t. II, p. 125.)

36. Et quod in Ægypto est, qua mundi claudicat axis?

Claudicat est ici une expression métaphorique, par laquelle Lucrèce fait entendre que l'*axe* du monde, qui s'élève, selon lui, dans la partie septentrionale et s'abaisse dans la méridionale, commence à s'incliner en Égypte.

37. Est elephas morbus.....

L'éléphantiasis, ainsi nommée du mot grec ἐλέφας, éléphant, à cause de la ressemblance que les malheureux attaqués de ce mal

ont avec l'éléphant pour la couleur de la peau. Cette maladie est le plus horrible des fléaux qui affligent l'humanité.

> Est lepræ species, elephantiasisque vocatur,
> Quo cunctis morbis major sic esse videtur,
> Ut major cunctis elephas animantibus exstat.
>
> (Manv., *de V. Herb.*, c. v.)

Le corps entier est alors défiguré par des tumeurs hideuses, des tubérosités; des poireaux, des croûtes, des exostoses; il est parsemé de taches blanches, livides, rougeâtres obscures ou pourpres, dépouillé par une dépilation totale, rongé par des ulcères affreux, par un cancer universel, qui pénètre même jusqu'à la charpente osseuse. Joignez y l'enrouement de la voix, la tuméfaction des tempes et de l'arcade supérieure des orbites, et mille autres caractères d'autant plus hideux qu'ils sont tous extérieurs. En effet, on dirait que la nature, dans cette maladie, a eu l'intention de se jouer des médecins, en exposant à découvert à leurs yeux, en assujettissant à leur tact, un mal dont elle a rendu la cure impossible. Dans les autres maladies, ils peuvent prétexter le jeu secret de l'organisation intérieure, qui ne se manifeste au dehors que par des symptômes faibles, difficiles à saisir, souvent même équivoques. Ici le mal se produit lui-même aux yeux pour défier l'art, et se jouer de ses ressources. Les médecins, tant anciens que modernes, conviennent que cette maladie est incurable; c'est un fait attesté par l'expérience, confirmé d'ailleurs par la foule innombrable des recettes contradictoires imaginées depuis tant de siècles pour le traitement de cette maladie. Cette incurabilité est d'autant plus surprenante, qu'on connaît aussi bien les causes que les effets de cette maladie. On sait qu'elle est occasionnée communément par l'humidité de l'air, par des brouillards infects, par le voisinage des étangs soit doux, soit salés. On sait que les peuples dont les habitations sont souterraines, dont la boisson est une eau stagnante, dont les alimens sont visqueux, gras, huileux, putrides, tels que les poissons crus ou salés, les fromages corrompus, et même certains légumes de mauvaise qualité, sont ordinairement sujets à ce mal; aussi on a remarqué que les états despotiques et barbares sont ceux où il se déploie avec le plus de fureur. Les peuples, découragés par la tyrannie du gouvernement, négligent

les terres, dont ils ne recueillent pas les fruits, laissent croupir les étangs, vivant dans la fange comme des animaux immondes, et imprimant au pays qu'ils habitent un aspect aussi triste que leur esclavage. De là ces exhalaisons fétides qui, reçues dans le canal de la respiration, au lieu d'un air pur, n'introduisent dans la machine que les germes de la plus affreuse maladie. Représentons-nous donc le despotisme, non pas seulement tel que nous le dépeint Sénèque dans une de ses lettres, environné de bûchers, de fer, de flammes et de bourreaux, mais encore escorté par les pestes et les maladies contagieuses, empoisonnant l'air de son souffle. Heureusement l'éléphantiasis paraît presque éteint aujourd'hui en Europe, d'où le despotisme se retire de jour en jour vers l'Asie, le lieu de sa naissance. On ne voit plus de traces de cette maladie que dans quelques pays septentrionaux et maritimes, tels que l'île de Féroë, l'Islande, le Groënland, la Norwège, le nord de la Hollande et les montagnes d'Écosse; mais elle s'en dédommage dans les autres parties du continent, dans les îles de la Grèce, dans la Syrie, dans l'Égypte, dans le royaume d'Angola, les îles d'Afrique, le Malabar, Goa, le Bengale, le royaume de Siam, Battavia, les Moluques, le Japon, etc. Les Européens l'ont trouvée au milieu des richesses du Nouveau-Monde, comme le serpent qui gardait les pommes d'or des Hespérides; ils l'ont vue régner dans l'île de Saint-Domingue, dans le quartier du Fort-Royal à la Martinique, à la Guadeloupe, à l'île Saint-Christophe, aux îles des Caraïbes, aux environs du Mississipi, dans la Jamaïque, dans un canton du Paraguay, dans une partie du Brésil, et dans les riches contrées du Pérou. Cette maladie, aussi ancienne que le monde, naquit de ce mélange de terre et d'eau, auquel les anciens attribuent l'origine des premiers hommes. La côte méridionale de l'Asie et celle de la Basse-Égypte ont passé de tout temps pour le sol natal de l'éléphantiasis. Les lois économiques des Hébreux, leur histoire, le Job abandonné de tout le monde, ce mendiant Lazare, ce général Naaman et plusieurs autres exemples, ne prouvent-ils pas que les Juifs étaient en proie à cette maladie? Elle était connue dans la Thrace, dans la Mysie, dans la Germanie; elle désolait les Indes du temps d'Alexandre, qui défendit à ses habitans l'usage du poisson. Elle fut connue en Perse sous le nom de *mal persique;* cette maladie désola la Grèce et les régions voisines de la Mauri-

tanie. Elle s'est aussi fait sentir dans l'empire romain, non qu'elle y ait été apportée d'Orient par les troupes de Pompée, mais parce que les mêmes causes qui l'avaient fait naître dans les autres contrées l'y produisirent aussi. Ne l'attribuons pas non plus parmi nous aux Croisades, mais à d'autres fléaux aussi funestes : les irruptions des Barbares, la servitude du gouvernement féodal, l'abrutissement des peuples, l'abandon de l'agriculture, voilà les vraies causes qui la perpétuèrent si long-temps en Occident. La nature, malheureusement trop féconde, s'est étudiée à la multiplier sous mille formes diverses : le feu Saint-Antoine, le feu sacré ou feu persique, la plique polonaise, le scorbut et le mal vénérien, sont les résultats des mêmes causes combinées ou modifiées, différens ruisseaux de la même source empoisonnée. Est-ce une consolation pour l'humanité, que la contagion de cette maladie soit un problème? On dit que quelquefois la femme la gagne de son mari, sans que les enfans qu'elle met au monde en soient atteints; que d'autres fois les enfans naissent infectés du virus, sans qu'il se soit communiqué à la femme. Tantôt on la gagne par le simple contact, tantôt on habite impunément avec les éléphantiaques; mais qu'importe qu'elle se communique ou non par la contagion, quand la nature a tant de ressources pour la propager?

38. Hæc ratio quondam morborum, et mortifer æstus
Finibu' Cecropiis funestos reddidit agros.

La description de cette peste, qui ravagea l'Attique, est presque entièrement tirée du second livre de Thucydide; Lucrèce a prêté à ce grand tableau une couleur sombre et naturelle, qui donne à toutes ses parties une effrayante vérité. Cet admirable épisode semble avoir servi de modèle à Virgile pour peindre la peste des animaux. Beaucoup de critiques ont essayé de prouver la supériorité de la copie sortie du pinceau de l'auteur des *Géorgiques*; loin de prendre ce soin superflu, il faut admirer dans l'un et dans l'autre ouvrage les beautés diverses que deux grands maîtres ont tirées d'un sujet semblable pour le fond, et différent pour les détails.

J'ai cru qu'il serait intéressant d'offrir au lecteur le moyen de comparer ces productions du génie, si justement célèbres; il suf-

fira sans doute de citer la traduction de Delille (*Géorgiques*, liv. III) :

Là l'automne, exhalant tous les feux de l'été,
De l'air qu'on respirait souilla la pureté,
Empoisonna les lacs, infecta les herbages,
Fit mourir les troupeaux et les monstres sauvages.
Mais quelle affreuse mort! d'abord des feux brûlans
Couraient de veine en veine et desséchaient leurs flancs;
Tout-à-coup aux accès de cette fièvre ardente
Se joignait le poison d'une liqueur mordante,
Qui, dans leur sein livide épanchée à grands flots,
Calcinait lentement et dévorait leurs os.
Quelquefois aux autels la victime tremblante
Des prêtres en tombant prévient la main trop lente;
Ou, si d'un coup plus prompt le ministre l'atteint,
D'un sang noir et brûlé le fer à peine est teint.
On n'ose interroger ses fibres corrompues,
Et les fêtes des dieux restent interrompues.
Tout meurt dans le bercail; dans les champs tout périt;
L'agneau tombe en suçant le lait qui le nourrit;
La génisse languit dans un vert pâturage;
Le chien si caressant expire dans la rage;
Et d'une horrible toux les accès violens
Étouffent l'animal qui s'engraisse de glands.

Le coursier, l'œil éteint et l'oreille baissée,
Distillant lentement une sueur glacée,
Languit, chancelle, tombe, et se débat en vain;
Sa peau rude se sèche et résiste à la main;
Il néglige les eaux, renonce au pâturage,
Et sent s'évanouir son superbe courage.

Tels sont de ses tourmens les préludes affreux :
Mais si le mal accroît ses accès douloureux,
Alors son œil s'enflamme; il gémit; son haleine
De ses flancs palpitans ne s'échappe qu'à peine;
Sa narine à longs flots vomit un sang grossier,
Et sa langue épaissie assiège son gosier.

Un vin pur, épanché dans sa gorge brûlante,
Parut calmer d'abord sa douleur violente;
Mais ses forces bientôt se changeant en fureur,
(O ciel! loin des Romains ces transports pleins d'horreur!)

L'animal frénétique, à son heure dernière,
Tournait contre lui-même une dent meurtrière.

Voyez-vous le taureau, fumant sous l'aiguillon,
D'un sang mêlé d'écume inonder le sillon?
Il meurt; l'autre, affligé de la mort de son frère,
Regagne tristement l'étable solitaire;
Son maître l'accompagne, accablé de regrets,
Et laisse en soupirant ses travaux imparfaits.

Le doux tapis des prés, l'asile d'un bois sombre,
La fraîcheur du matin jointe à celle de l'ombre,
Le cristal d'un ruisseau qui rajeunit les prés,
Et roule une eau d'argent sur des sables dorés,
Rien ne peut des troupeaux ranimer la faiblesse;
Leurs flancs sont décharnés; une morne tristesse
De leurs stupides yeux éteint le mouvement,
Et leur front affaissé tombe languissamment.

Hélas! que leur servit de sillonner nos plaînes,
De nous donner leur lait, de nous céder leurs laines?
Pourtant nos mets flatteurs, nos perfides boissons,
N'ont jamais dans leur sang fait couler leurs poisons :
Leurs mets, c'est l'herbe tendre et la fraîche verdure;
Leur boisson, l'eau d'un fleuve ou d'une source pure;
Sur un lit de gazon ils trouvent le sommeil,
Et jamais les soucis n'ont hâté leur réveil.

Pour apaiser les dieux, on dit que ces contrées
Préparaient à Junon des offrandes sacrées;
Pour les conduire au temple on chercha des taureaux;
A peine on put trouver deux buffles inégaux.
On vit des malheureux, pour enfouir les graines,
Sillonner de leurs mains et déchirer les plaines,
Et, raidissant leurs bras, humiliant leurs fronts,
Traîner un char pesant jusqu'au sommet des monts.

Le loup même oubliait ses ruses sanguinaires;
Le cerf parmi les chiens errait près des chaumières;
Le timide chevreuil ne pensait plus à fuir,
Et le daim si léger s'étonnait de languir.

La mer ne sauve pas ses monstres du ravage;
Leurs cadavres épars flotteut sur le rivage;

Les phoques, désertant ces gouffres infectés,
Dans les fleuves surpris courent épouvantés;
Le serpent cherche en vain le creux de ses murailles;
L'hydre étonnée expire en dressant ses écailles;
L'oiseau même est atteint, et des traits du trépas
Le vol le plus léger ne le garantit pas.

Vainement les bergers changent de pâturage;
L'art vaincu cède au mal, ou redouble sa rage :
Tisiphone, sortant du gouffre des enfers,
Épouvante la terre, empoisonne les airs,
Et sur les corps pressés d'une foule mourante
Lève de jour en jour sa tête dévorante.
Des troupeaux expirans les lamentables voix
Font gémir les coteaux, les rivages, les bois;
Ils comblent le bercail, s'entassent dans les plaines;
Dans la terre avec eux on enfouit leurs laines :
En vain l'onde et le feu pénétraient leur toison,
Rien ne pouvait dompter l'invincible poison;
Et malheur au mortel qui, bravant leurs souillures,
Eût osé revêtir ces dépouilles impures!
Soudain son corps, baigné par d'immondes humeurs,
Se couvrait tout entier de brûlantes tumeurs;
Son corps se desséchait, et ses chairs enflammées
Par d'invisibles feux périssaient consumées.

Le savant président de Brosses a composé, d'après les fragmens de Salluste et d'autres écrivains, une *Histoire de la république romaine*, depuis la dictature de Sylla jusqu'à l'expédition de Pompée contre Mithridate. Il y fait la peinture d'une peste qui eut lieu en Italie dans cet intervalle, et il s'exprime ainsi dans une note : « Je suis ici, autant que la prose peut me le permettre, le tableau que Virgile a fait de cette peste des animaux; Servius nous apprend qu'il l'avait imité de Salluste, dont il cite des fragmens. Il faut voir cette belle description dans le livre III des *Géorgiques*, et une autre plus vive encore dans le livre VI de Lucrèce. Celle que décrit ce poète sublime, le premier, après Virgile, des poètes latins, attaquait les hommes comme les animaux. C'est le plus terrible tableau que la poésie ait produit en aucun langage, sans en excepter peut-être celui d'*Ugolin*, dans le Dante. Il n'est pas possible de le lire sans frémissement. » (Liv. II, p. 529.)

39. Principio caput incensum fervore gerebant,
Et duplices oculos suffusa luce rubentes.

Les symptômes de cette affreuse maladie n'ont presque aucune analogie avec les maux contagieux dont le globe éprouve encore le ravage, ni avec l'espèce de peste, vulgairement appelée *fièvre jaune*. Le docteur Bailly, dans son excellent ouvrage sur la maladie analogue qui règne en Amérique, compare méthodiquement la peste de l'Attique, décrite par Thucydide, et la maladie qui se manifesta aux Antilles, et dont le savant Français que nous citons a été long-temps témoin. Voici ses expressions :

1°. La peste d'Athènes se déclara au commencement d'avril ; la fièvre jaune ne commence jamais au printemps dans les contrées situées en dehors des tropiques.

2°. La peste qui désola l'Attique dura trois ans ; la fièvre jaune cesse toujours aux approches du mois de janvier, dans les mêmes parallèles.

3°. Le mal, au rapport des historiens du temps, commença en Éthiopie, descendit en Égypte et dans la Libye, pénétra dans les états du roi de Perse, et de là au Pyrée ; tel est le vrai berceau de la peste. La fièvre jaune n'est jamais sortie de ces contrées.

4°. A Athènes, la peau fut couverte d'ulcères putrides et noirs, ce qui n'a point eu lieu en Amérique.

5°. L'éternument, l'enrouement et la toux, symptômes ordinaires de la première maladie, sont fort rares dans la seconde.

6°. Il y avait des convulsions violentes ; elles ne sont connues dans la fièvre d'Occident que par des exceptions infiniment rares.

7°. Dans l'Attique, la peau était livide et rougeâtre, comme si un érysipèle l'avait recouverte. En Amérique, elle est jaune comme un citron.

8°. En Grèce, la soif était brûlante, inextinguible. En Amérique, elle est souvent nulle.

9°. Les malades se plaignaient d'une chaleur dévorante à Athènes. En Occident, ils s'en plaignaient peu ou fort rarement.

10°. Ceux des Athéniens qui échappaient au mal conservaient sur la peau ou sur leurs extrémités des marques de son passage. La fièvre jaune ne laisse aucune trace.

11°. La maladie s'attachait dans l'Attique aux organes de la génération, aux pieds, aux mains, et les faisaient tomber par lam-

beaux. Rien de semblable ne s'est montré dans le Nouveau-Monde.

12°. Parmi les Grecs, plusieurs perdirent la vue. Aucun Américain n'en est privé, quelque effroyables que soient les accidens.

Thucydide ne parle ni d'hémorrhagie, ni de jaunisse, ni de lombago, ni de déjections noires, symptômes marquans qu'il n'aurait pas omis s'ils avaient existé.

Les mêmes observations ont été faites depuis à Cadix, et celles que le docteur Bailly a données récemment sur la peste de Barcelone, n'offrent que de légères différences. Le mal eut une plus grande intensité en Espagne, sa violence fut plus terrible; mais, à quelques nuances près, la maladie présentait les mêmes symptômes que dans le Nouveau-Monde.

40. Vitai nimium cupidi mortisque timentes,
Pœnibat paulo post turpi morte malaque
Desertos.

L'abbé Delille, qui a esquissé rapidement le tableau des ravages de ce fléau, semble avoir emprunté quelques traits de Lucrèce dans ce passage du deuxième chant des *Trois Règnes :*

Sans linceul, sans flambeau, dans des fosses profondes,
En foule sont jetés ces cadavres immondes.
Adieu les saints concerts et le culte de Dieu;
L'un de l'autre effrayés, tous quittent le saint lieu.
. . . . . .
L'enfant épouvanté s'écarte de son père,
Le frère fuit sa sœur, et la sœur fuit son frère,
La mère de son fils redoute le berceau,
Dans le lit nuptial l'hymen voit un tombeau;
Mais, ô retour cruel! celui dont la faiblesse
Par une lâche crainte étouffa la tendresse,
Expiant par l'oubli le refus du secours,
Finit dans l'abandon ses misérables jours.

Dans l'une des pièces les plus remarquables, présentées au concours de l'Académie française en 1822, sur le dévoûment des médecins français à Barcelone, M. Chauvet, connu depuis par d'autres succès littéraires, décrit ainsi les effets de la fièvre jaune:

Naguère, dans la force et l'ardeur de ses ans,
Ce mortel savourait le festin de la vie.
Le mal frappe soudain sa tête appesantie,

Brise son corps, abat son esprit consterné;
Le pouls se presse, roule, ardent, désordonné;
De sanglantes sueurs sur ses membres ruissellent;
Son visage s'allume et ses yeux étincellent.
Cependant tout s'apaise. O surprise! ô transport!
Les douleurs ne sont plus. Sans trouble, sans effort,
Il respire; du jour il retrouve les charmes;
Son teint n'a plus de feux, son cœur n'a plus d'alarmes;
Déjà son œil sourit aux champs, aux verts bosquets;
Déjà sa douce faim convoite nos banquets.
Ciel, daignes-tu le rendre aux pleurs de ce qu'il aime?
Vain espoir! sur son corps, sur son visage blême,
Un masque affreux d'airain s'étend et s'épaissit;
Sous d'arides tumeurs sa langue se durcit;
Il brûle, il tremble, il pousse un hurlement farouche.
Un sang épais jaillit de ses yeux, de sa bouche :
Hors du monde vivant son esprit égaré,
Rêve déjà la mort, de spectres entouré;
Elle approche, elle accourt, douloureuse, terrible,
Et l'âme en frémissant fuit un cadavre horrible,
Qui, jeté sans honneur au seuil de son séjour,
Demeure effroi de l'homme et rebut du vautour.

Dans le même sujet, madame Dufrénoy a dépeint ces scènes douloureuses et touchantes avec les charmes de ce talent qui lui assure une place si distinguée dans notre littérature; son style offre les nuances qu'un tact exquis et la délicatesse du sentiment donnent à son sexe, et que le talent du poète le plus exercé saisit très-rarement.

41. Atque labore pudor quem tum cogebat obire,
Blandaque lassorum vox mista voce querelæ.

C'est dans les grandes calamités que se développent les grands courages; toutes les catastrophes de ce genre ont donné lieu à de nobles dévoûmens : la peste de Marseille fit connaître les hautes vertus de Belzunce, l'intrépidité des Langeron, des Estelle, des Rose, des Guyon. L'homme sensible qui parcourt les annales des malheurs de la terre console ses regards affligés en contemplant les actions courageuses de la vertu. Combien ce sentiment dut être excité par le dévoûment des médecins français, qui réclamèrent le dangereux honneur de secourir les habitans de la Ca-

talogne, en proie à une épidémie dont la fureur avait éloigné des victimes jusqu'à leurs propres compatriotes ! Ces savans français paraissent à Barcelone comme des anges libérateurs, descendus pour combattre le fléau meurtrier. L'un d'eux trouve son tombeau sur cette terre qu'il venait secourir; leur courage redouble avec le péril; en vain ces hommes étonnans sont frappés par la contagion, ils luttent avec elle; à peine échappés à ses coups, ils vont, d'un pas encore chancelant, braver de nouveaux dangers; ils portent à chaque victime des secours ou l'espérance : afin de parvenir à la source du mal, ils l'interrogent jusque dans les flancs des cadavres putréfiés. Malgré la fatigue, la douleur et la présence d'une mort terrible, ils ne quittent cette déplorable cité qu'à l'instant où leur art n'a plus de nouvelles lumières à acquérir, et lorsque leur expérience a prévu le terme de la contagion et préparé des secours pour l'avenir. Aussi les noms des Bailly, des Mazet, des François, des Pariset, des Audouard seront à jamais placés parmi les noms des héros de l'humanité. Ces hommes généreux ajouteront une gloire nouvelle et pure à la gloire des Français.

42. Inque aliis alium populum sepelire suorum
Certantes, lacrymis lassi luctuque redibant.

Cette peinture touchante du zèle de l'amitié, répond assez aux critiques qui reprochent à Lucrèce d'avoir inspiré peu d'intérêt dans la description des ravages de la peste. Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer qu'à l'instant où nous livrons à l'impression nos commentaires sur les maladies cruelles décrites par le génie des anciens, nous voyons un de ces fléaux désoler notre belle patrie. Apporté sur l'aile des vents, comme les contagions dont parle Lucrèce, de l'embouchure du Gange, où il prit naissance, le choléra s'est élancé par-delà les cimes du Caucase, a suivi les Russes au retour de leur expédition contre la Perse; il ravagea Moscou, Pétersbourg, les ports de la Baltique, accompagna les hordes qui vinrent immoler la Pologne au pouvoir absolu. Bientôt il parcourt l'Allemagne, revient au bord de la mer, la traverse, se précipite dans Londres, repasse le détroit, fond sur Paris qu'il ravage avec fureur, et de là se répand avec rapidité et en même temps sur toutes les parties de la France. Terrible et prompt dans

ses attaques, il réduit souvent l'art à l'impuissance. Son principe a jusqu'ici échappé à toutes les investigations; on ignore même comment il se propage. Tantôt il paraît contagieux, tantôt aucun moyen ne peut le transmettre d'un corps à l'autre. Nulle précaution ne garantit de ses atteintes; attiré par l'agglomération des hommes, il s'élance sur ses victimes à travers un espace de plus de cent lieues; et les communications fréquentes entre deux cités voisines n'ont point fait éprouver à l'une le mal dont l'autre était infectée. La chaleur, le froid, les perturbations de l'air, rien n'altère ou n'accroît son intensité : seulement on observe qu'il suit de préférence le cours des fleuves; cependant il épargne des habitations humides et frappe des lieux élevés et secs. Ce mal horrible envahit-il nos climats pour la première fois? ou doit-on reconnaître dans ses effets l'épidémie qui désola l'Europe au quatrième siècle, sous le nom de *peste noire?* Comme le *choléra*, elle venait de l'Orient et parcourut les mêmes contrées. A cette époque d'ignorance et de tyrannie, la misère des peuples offrit une proie plus facile au fléau, qui, dit-on, fit périr le cinquième de la population.

N. B. Il m'a été agréable de joindre à mes notes l'Exposé du système physique d'Épicure par M. Ajasson de Grandsagne. L'érudition profonde et variée de cet estimable écrivain est un garant de l'intérêt que son travail offrira aux amis d'une philosophie qui sera toujours nouvelle comme la nature dont elle est l'expression.

DE PONGERVILLE.

EXPOSÉ

DU SYSTÈME PHYSIQUE D'ÉPICURE

PAR

AJASSON DE GRANDSAGNE.

EXPOSÉ

DU

SYSTÈME PHYSIQUE D'ÉPICURE.

I.

Aperçu général *.

Selon Épicure, la philosophie, ou étude de la sagesse, n'est autre chose que l'étude de la raison, qui, par ses méditations, arrive à la vie heureuse. Ainsi, dit-il, la philosophie a ceci de particulier, que, seule parmi les arts, elle a pour but sa fin même; elle vise au bonheur, elle jouit du bonheur.

La vie heureuse consistant dans la tranquillité de l'âme

* A des notes isolées sur les passages purement scientifiques de Lucrèce, nous avons pensé qu'il serait avantageux de substituer un exposé rapide de la doctrine d'Épicure. De cette manière, les diverses parties de la philosophie se prêtent, par leur disposition même, une lumière mutuelle, et nous évitons un nombre infini de répétitions qui eussent été indispensables, si nous n'eussions eu recours à cette méthode. Le court résumé qu'on va lire est l'extrait d'un grand travail auquel nous nous sommes livré sur cette matière, et dans lequel, aux nombreux documens rassemblés par Gassendi, nous avons ajouté le résultat des découvertes faites à Herculanum, des réflexions des Tiedmann, des Tennemann, des Buhle, sur la philosophie des anciens, et du savant Mémoire publié par M. Rochoux, sur l'*Épicuréisme et ses principales applications*.

et l'état de non-souffrance du corps, c'est au premier de ces biens que le philosophe doit s'attacher; car l'âme l'emporte sur le corps. La philosophie est donc surtout l'hygiène de l'âme. Au corps aussi s'adressent ses remèdes; mais c'est à l'âme qu'ils s'appliquent de préférence.

En conséquence, ni jeune homme ni vieillard ne doivent rester étrangers à l'étude de la philosophie. On n'est jamais assez vieux pour que la science du bonheur fatigue; jamais assez jeune pour que l'on puisse balancer à s'initier dans la pratique de cette science. Autrement, ce serait dire qu'il n'est pas encore temps d'être heureux, ou que pour être heureux il est trop tard.

La philosophie seule dégage de toute vaine crainte celui qui s'y livre : la servir, c'est donc se vouer à la liberté.

Par elle aussi, on parvient à se maîtriser. Celui-là seul est sûr d'être supérieur à ses passions, qui a été éclairé par cette science, et à qui la connaissance des causes et des effets a révélé d'avance par quelle voie il peut atteindre le but de la vie, le bonheur.

Ainsi, trois graves motifs militent en faveur des études philosophiques : les remèdes qu'elles offrent contre tous les maux de l'âme et du corps, la sécurité qu'elles inspirent relativement au mode extérieur, la puissance morale qu'elles donnent à l'homme sur lui-même.

Les allégories, les poëmes, les harangues éloquentes des orateurs ont souvent le même but; mais, outre les fictions et les hyperboles qui empêchent de saisir avec netteté l'idée précise de ces compositions, quelle différence y a-t-il entre la franchise sévère et nue du philosophe, qui ne cherche que la vérité, et les artifices de ces charlatans de paroles, qui la fardent, qui la voilent!

La philosophie se divise naturellement en deux parties :

la morale, qui donne aux hommes des préceptes dont la mise à exécution les conduit infailliblement au bonheur; et la physique, qui consiste dans l'observation de la nature. Ces deux branches de la science philosophique ont la même importance, quoiqu'elles s'adressent à deux classes différentes de penseurs. C'est avant tout de la physique que s'occupe Lucrèce.

Mais, avant d'entrer dans l'exposition du système physique proprement dit, il est nécessaire de s'appesantir sur la certitude en général. Y a-t-il ou non des moyens de discerner la vérité? et quels sont ces moyens? Ce problème qui préexiste à toute recherche philosophique, et qui a successivement occupé tous les chefs d'école, depuis Thalès jusqu'à Schelling et à Fichte, ne pouvait manquer d'exercer les méditations d'Épicure.

II.

De la certitude.

Épicure distingue deux espèces de vérité : l'une, qu'il appelle *vérité essentielle* ou *d'essence;* l'autre, *vérité d'énonciation* ou *vérité judicielle*.

Des exemples feront sentir la différence de ces deux vérités. Qu'on nous montre du similor : c'est, dit-on, de l'or faux; c'est de l'or. Ici il y a atteinte à la vérité judicielle. Le similor n'est pas judiciellement vrai : mais c'est bien du similor; il est vrai essentiellement.

Ainsi, tantôt on examine dans un fait sa vérité intrinsèque; tantôt, au contraire, on ne songe qu'à l'idée qu'il est possible d'avoir de ce fait. Dans le premier cas, on s'occupe de l'essence de la chose; dans le second, on ne s'occupe que de l'énonciation de l'essence de la chose. L'essence est vraie,

et persévère lors même qu'on énonce autre chose que la vérité ; l'énonciation peut être fausse.

Fausseté, ce mot se comprend de lui-même ; c'est le contre-pied de la vérité : il semble donc qu'il doive y avoir deux espèces de fausseté ; mais non ! Qu'on y songe attentivement, on verra qu'il n'y en a qu'une, la fausseté énonciative ; quant à la fausseté intrinsèque, c'est un mot qu'on peut écrire ou prononcer, mais qui est vide de sens.

Comme tout ce qui existe est physique ou moral, il y a des moyens divers d'arriver à la vérité dans l'un et l'autre domaine. Ces moyens s'appellent *critérium*. Au physique, il en existe deux, les sensations ou les sens, et la prénotion ou l'âme ; au moral, il n'en existe qu'un, *l'affection*.

Relativement à la première classe de critérium, voici les règles que trace Épicure :

1°. Les sens ne se trompent jamais ; en conséquence, toute sensation est une perception qui emporte certitude.

2°. L'opinion, le jugement, qui calquent fidèlement la sensation, sont, comme elle, de toute certitude.

3°. La probabilité d'une opinion se proportionne à la certitude avec laquelle apparaît la sensation elle-même.

4°. L'opinion à laquelle s'oppose le témoignage des sens est fausse.

5°. Toute opinion qui semble exister dans notre âme avant qu'une sensation explicite, directe, nous l'ait donnée, vient originairement des sens, peu importe la cause incidentelle à laquelle on doit rapporter la naissance de cette opinion. Au reste, ces causes sont de plusieurs espèces.

6°. Ce qui n'est pas évident par soi-même ne peut se prouver que par le moyen d'une autre chose évidente par elle-même.

7°. Et ces choses évidentes par elles-mêmes sont tout sim-

plement les affirmations des sens. Il n'est d'évidence que quand on a vu : *evidens, quod videtur.*

III.

Préliminaires de la physique. — Division du monde.

Le monde, dans son immensité, ne contient que deux choses, la matière et le vide. Il est impossible de concevoir une troisième substance qui existe par elle-même.

Par matière, on entend en général l'ensemble des corps. Un corps, selon Épicure, comme suivant les modernes, est un assemblage de grandeur ou volume, de figure, de résistance (en d'autres termes, de solidité ou impénétrabilité), enfin de pesanteur. Il faut, de plus, que l'objet qu'on qualifie de corps soit apte à toucher ou à être touché.

Le vide, au contraire, le vide, qu'on oppose à la matière, est par lui-même incorporel : on ne le comprend que par la négation même de l'idée de corps; on ne peut le toucher; il n'a aucune solidité, c'est-à-dire aucune force de résistance, aucune impénétrabilité; il ne fait rien, n'éprouve rien; seulement il loge le corps qu'on place chez lui, et lui donne la facilité de se mouvoir. On l'appelle aussi *espace.*

Il y a entre l'espace et le vide cette différence, que le vide est censé ne pas loger de corps; seulement il s'étend à droite et à gauche autour du corps qui habite dans son sein : l'espace, au contraire, en reçoit, au moins dans quelques-unes de ses parties. Les parties de l'espace se nomment *lieux,* lorsqu'un corps les occupe; *régions* ou *parages,* lorsqu'un corps les traverse.

L'existence des corps ne peut faire le sujet d'aucune espèce de doute : les sens l'attestent. Or, les sens étant les juges souverains de la certitude, il est impossible d'opposer

à leur témoignage aucune objection. Ce que nous voyons, ce que nous touchons, ce que nous révèlent le goût, l'ouïe, l'odorat, est corps.

L'existence du vide, à son tour, résulte, mais comme induction, de ce que le témoignage des sens nous certifie. S'il n'y avait point de vide dans la nature, les corps ne pourraient occuper de lieux, et le mouvement même n'existerait pas. En effet, supposons que tout soit plein, et que toutes les parties de la matière composent un tout étroitement condensé et sans interstices : rien ne pourrait être en mouvement sans tout pousser en avant; et, d'autre part, il n'existerait pas de lieu vers lequel tendrait l'impulsion. Les objections que l'on tire du mouvement des poissons, de la foudre, de la voix, du feu, ne sont pas plus raisonnables: la mobilité de ces agens ou des agens qui produisent ces phénomènes n'a lieu que grâce aux vacuoles invisibles à travers lesquelles ils circulent pour exercer leurs actions.

Le vide, étant incorporel, est pénétrable aux corps; les corps, au contraire, ne sont point pénétrables : il en résulte que le vide est partout semblable à lui-même. Une droite dans le vide est droite; et quand le corps qui l'occupait vient à se courber, et à former soit une ligne brisée, soit un arc, la droite idéale subsiste toujours. De ces prémisses aussi il résulte que, de tous les objets de la nature, le seul qui soit incorporel, c'est l'espace.

IV.

Infinitude et immutabilité du monde.

L'univers, ainsi composé de la matière et du vide, est infini. En effet, ce qui est fini a une extrémité; ce qui a des extrémités peut être aperçu d'un autre endroit : en

d'autres termes, on peut, d'un point de vue placé en dehors de cet objet fini, le contempler et le voir. Or, il est évident que l'univers ne peut être vu d'aucun endroit extérieur à son enceinte, car il n'est aucune partie du vide ou de l'espace qu'il ne contienne en lui; et, d'autre part, il n'est point de corps qui ne fasse partie de lui-même. Que résulte-t-il de là? c'est, 1° qu'on ne peut assigner aucun endroit qui se trouve hors du monde; 2° qu'en conséquence le monde n'a point d'extrémités, point de limites; 3° que, par-là même que les limites manquent, il est infini.

Ah! si de l'univers l'étendue est prescrite,
Parvenons jusqu'au lieu marqué pour sa limite;
Là, fais voler un trait; dans l'espace emporté
Il traverse à jamais sa vague immensité,
Ou quelque objet enfin lui fermera le vide;
Car il faut qu'à ce choix la raison se décide.
Qu'il s'arrête à l'obstacle ou glisse dans les airs,
Le trait n'a pas touché le bout de l'univers;
Mais laissons-le voler dans ces plaines profondes
Où des mondes sans fin s'entassent sur des mondes;
Un obstacle est offert, l'obstacle est écarté,
Et l'espace recule avec l'éternité.

Cette infinitude de laquelle il est ici question est double. Elle tient, 1° à la multitude des corps; 2° à l'immensité du vide. En effet, si le vide était seul infini, et qu'au contraire il y eût des limites au nombre des corps, ces corps, qui sont dans un mouvement perpétuel, comme on le verra bientôt, ne trouveraient nulle part de points d'arrêt, et se disperseraient dans le vague infini, puisqu'ils ne rencontreraient aucun autre corps pour leur résister et les retenir par diverses répulsions. En admettant au contraire que le vide soit fini et le nombre des corps infini, alors l'espace manquerait aux corps, qui ont besoin de place pour se loger. Il est donc nécessaire qu'il y ait dans le monde double in-

finitude, celle de l'espace et du vide d'abord, puis celle de la matière.

En général, le vulgaire s'imagine que dans l'univers il faut distinguer un haut ou un bas; c'est une grave erreur. Au dessus de notre tête existe un espace infini; au dessous de nos pieds s'étend un espace infini. En vain disons-nous que nous sommes au milieu. Ce qui est infini dans tous les sens ne peut avoir de milieu. Le milieu lui-même ne peut être regardé comme la partie inférieure; et enfin ce qui se trouve au dessous de nos pieds n'est pas lui-même inférieur, puisqu'il est impossible de distinguer le point bas auquel on le rapporte. En général, quand on parle de haut et de bas, on sous-entend un haut ou un bas absolu, desquels les objets qu'on qualifie d'inférieurs ou de supérieurs approchent plus ou moins. Or, quand ce haut et ce bas absolus n'existent pas, il est impossible d'y rapporter la position des autres objets; et ce haut et ce bas n'existent point, lorsque préalablement on a reconnu que le monde est infini dans tous les sens. Infini, nous le répétons, veut dire sans limites. Le haut et le bas absolus seraient des limites; ils n'existent donc pas.

En conséquence, on doit admettre seulement qu'il existe un mouvement qui s'étend à l'infini par-delà nos têtes, et un autre qui se dirige de même à l'infini par-delà nos pieds. Des mondes étrangers, différens du nôtre, occupent diverses positions relativement à nous et à notre globe. Ils sont les uns plus près, les autres plus loin, les uns au sud, les autres au nord; mais aucun d'eux n'est ni plus élevé ni moins élevé que nous.

Un corollaire qui se lie à celui-ci, c'est que le monde est immuable. Il n'a jamais changé, il ne changera jamais : ce qu'il fut autrefois, il l'a toujours été; ce qu'il est aujour-

d'hui, il le sera toujours. En effet, le monde ne contient rien en lui-même que de naturel, que de conforme à sa nature intrinsèque. Il n'y a donc chez lui rien qui puisse se jeter sur lui d'un point extérieur à lui-même, et déterminer par-là en lui un changement.

Le monde ne peut ni grandir ni diminuer. En effet, d'où recevrait-il des accroissemens? et, s'il subissait des pertes, où s'en iraient les déchets? Concluons-en que le monde est éternel, c'est-à-dire qu'il n'a ni commencement ni fin. De plus, l'univers est immobile; car, hors de lui, il n'y a aucune partie de l'espace dans laquelle on puisse le placer à la faveur d'un mouvement.

Ce n'est pas à dire que les parties du monde soient inaltérables, immobiles, inaccessibles à l'augmentation et à la diminution; mais, du monde aux parties qui composent le monde, il y a une immense différence. La masse du monde ne change pas; mais il peut se faire que ses parties changent. Alors ce qui est retranché d'un côté va s'ajouter à l'autre sous forme d'excédant. Les chiffres partiels sont tous différens; mais la somme reste invariablement la même.

V.

De la nature des dieux.

Avant d'en venir à l'analyse des phénomènes de la nature, il est essentiel de se faire une idée nette de la Divinité, tant à cause de son importance absolue qu'à cause de la supériorité qu'elle a sur l'homme et sur le reste des corps, tous frêles, caducs et périssables.

La première question qu'on puisse se faire sur la Divinité est celle-ci : Existe-t-elle? y a-t-il des dieux dans l'univers? Selon Épicure, il est impossible de révoquer en doute l'af-

firmative. La nature même a imprimé dans nos cœurs l'idée de Dieu. Il n'est point de peuple, point de race qui n'aient, et cela sans l'avoir appris par le témoignage traditionnel, une notion de la Divinité. On sait avec combien de pompe et d'éloquence Cicéron a amplifié cette pensée. Si donc, continue Épicure, une telle opinion n'est due ni aux institutions, ni aux mœurs, ni aux lois, ni aux conventions humaines, c'est la nature même qui l'a inscrite dans nos cœurs; en d'autres termes, c'est un fait de la nature. Il est impossible que ce fait ne soit pas; on doit donc reconnaître des dieux.

Les objections que l'on peut faire au système théiste se réduisent à trois ou quatre : 1° assure-t-on, les premiers observateurs, émerveillés de la régularité des phénomènes de la nature, ont trouvé plus commode de les attribuer à des dieux; 2° cette notion peut être venue des rêves, qui, pendant le sommeil, présentent tant d'objets fantastiques à l'imagination, et dont, à l'instant de la veille, on est souvent tout prêt à admettre la réalité; 3° il est possible que le raisonnement y ait conduit, à la vue de tant de milliers de causes, qui toutes tendent à la destruction des objets : on a pensé que conserver supposait des pouvoirs plus grands encore, des pouvoirs infinis ou en nombre ou en influence; en un mot, des pouvoirs divins.

Toutes ces objections tombent si l'on veut comprendre d'abord qu'il a été impossible d'attribuer à des dieux les phénomènes de la nature, à moins que préalablement on n'ait cru aux dieux; ensuite, que jamais on ne rêve à d'autres idées qu'à celles dont on a été occupé pendant la veille, et qu'une des causes qui constituent le rêve, c'est plutôt l'incohérence des élémens liés ensemble par le cerveau, que la nouveauté de ces élémens eux-mêmes; enfin, que la conservation n'est pas un fait plus étonnant que la destruction,

et ne suppose pas d'autre être puissant. La destruction est ordinairement lente ou successive : dans ce cas, elle est accompagnée de conservation; et la conservation même, dans son sens le plus large, n'existe pas. Jamais objet ne fut une heure de suite absolument dans le même état, et peut-être les altérations perpétuelles dont nous sommes témoins nous donnent-elles droit de supposer par induction que de seconde à seconde des altérations analogues ont lieu, quoique infiniment plus légères. La deuxième question, à laquelle les dieux donnent matière, roule sur leurs propriétés, sur leur caractère. Elle se subdivise en beaucoup d'autres. Les dieux sont-ils éternels? sont-ils heureux? ont-ils une forme? leurs jours coulent-ils exempts de crainte, de courroux, de douleurs, de passions? A toutes ces questions, Épicure répond : Oui. Et, quant à la figure des dieux, il croit que c'est à la figure humaine qu'ils ont donné la préférence. « Jamais, dit-il, ni endormi ni éveillé, l'homme ne leur en a attribué d'autre. » Il se trompait. Dans les mythologies anciennes, nous voyons sans cesse les dieux s'incarner sous les formes animales que nous regardons comme les plus grossières; et, au fond, qu'est-ce que le fétichisme tout entier? l'identification de Dieu et d'un corps quel qu'il soit, organisé ou inorganique. Du reste, quant à la matérialité du corps, dont les dieux consentent à être revêtus, Épicure emploie un langage peu clair, et qui semble accuser peu de netteté dans les idées. Les corps divins ont quelque chose de subtil, de léger, d'igné, d'aériforme. On voit qu'il tend à dire que ce sont presque des fluides impondérables, ou que les fluides impondérables dominent dans leur composition. On entendrait bien mal Épicure, si l'on pensait qu'il ait voulu parler de corps typiques, de préformations, de modèles platoniques des êtres.

VI.

Élémens des corps ou atomes.

A la première intuition de l'ensemble des corps, nous prenons des idées de commencement et de fin, de naissance et de mort. Ces deux phénomènes, car ce ne sont pas des choses, n'ont lieu qu'autant qu'il existe des objets dans lesquels ils se passent. Toute forme suppose une substance, tout phénomène suppose un être. La vie, la mort, la naissance ne sont saisissables que dans ce qui vit, ce qui naît et ce qui meurt.

Un autre principe se lie au précédent, et semble n'en être qu'une forme plus générale; c'est le célèbre axiome :

De nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.

« Non, rien ne naît de rien; à rien, rien ne retourne. »

Un grand nombre d'argumens viennent à l'appui de ce principe, que les hommes étrangers aux plus simples observations peuvent seuls contester. S'il était des choses qui fussent faites de rien, tout pourrait naître du sein de n'importe quel corps, puisque alors la semence serait inutile; et, réciproquement, si ce qui meurt tombait par-là même dans le néant, bientôt le monde entier aurait péri, puisqu'à mesure que quelque chose se détruit, il n'y aurait pas de corps étrangers auxquels se mêlassent les parties détruites.

D'autre part, dès que l'on examine la nature des objets ou nés par les voies ordinaires, ou confectionnés de la main des hommes, on se demande toujours s'ils sont simples ou composés. Composé suppose que quelques portions, qui ne doivent rien, soit à la naissance, soit à la fabrication humaine, entrent dans la composition humaine. Voilà deux

classes bien distinctes de corps, les uns formés par aggrégation, les autres simples, uns, indivisibles. Ceux-ci sont éternels; les autres, au contraire, commencent, grandissent, déclinent et meurent.

Nous avons dit uns et indivisibles : c'est que la première qualité implique nécessairement la seconde. Les corps soumis d'ordinaire à notre examen occupent une place dans le vide, et en conséquence ont de l'étendue. L'étendue ne va point sans longueur, largeur et profondeur; en d'autres termes, ne va pas sans divisibilité. Elle n'est pas une. A mesure que vous divisez le corps soumis à l'analyse, les parties deviennent plus petites; et enfin, si un temps arrive où la division indéfiniment prolongée vous donne une particule une, celle-ci n'est plus divisible.

Ces particules, indivisibles, insécables, se nomment en grec, d'un seul mot, *atomes*.

Rien de plus aisé à comprendre que ce qui résulte des diverses relations des atomes entre eux. Réunis, ils forment les corps accessibles à nos sens. Que d'une aggrégation d'atomes, quelques molécules disparaissent, le corps diminue; que quelques-unes, au contraire, s'y ajoutent, le corps grandit; que toutes, soit brusquement, soit graduellement, se retirent loin de nous, le corps meurt; que toutes fassent leur apparition en même temps, il naît.

Ce qu'il importe de remarquer, c'est qu'*atome* ne signifie pas, comme on l'entend ordinairement, *petit, ténu*, presque *invisible;* atome doit être pris dans le sens grammatical le plus strict. C'est ce qu'on ne peut diviser ultérieurement. On conçoit que des particules de corps extraordinairement petites se laissent couper : grand comme petit, l'atome qui mérite ce nom résiste à toute tentative de division.

Ceci posé, est-il possible de l'anéantir? non. On peut mo-

difier, on peut anéantir le corps composé dans lequel il se trouvait; mais, quand il aura été ainsi isolé, il ne sera lui-même ni modifié ni anéanti : il occupera peut-être un autre lieu; ses rapports avec d'autres atomes auront changé, voilà tout. Sans l'existence des atomes, il serait impossible de comprendre ce qu'il y a de différence entre les corps et le vide : car enfin un corps, devenant de plus en plus ténu, se confondrait avec le vide, s'il n'y avait en lui quelque chose d'insécable, d'irréductible à zéro. Au milieu de ces innombrables différences, dont la nature nous offre le spectacle, s'entrevoit une régularité invariable. Cette régularité ne s'expliquerait pas, si l'on n'admettait des principes dont l'indivisibilité est l'écueil auquel vient se briser la puissance dissolvante et changeante de la nature.

Une objection est possible. Les atomes sont durs, puisqu'ils ne peuvent être divisés : comment se fait-il que leur réunion puisse donner naissance à des corps mous? On peut répondre qu'il suffit d'un peu de vide entre les atomes pour donner de la mollesse aux corps. Dès qu'il y a des interstices entre les molécules, elles peuvent facilement être refoulées les unes sur les autres, et c'est là justement ce qui constitue la mollesse de l'ensemble dont elles font partie.

VII.

Propriété des atomes.

Ces propriétés se réduisent à trois, grandeur, figure, pesanteur. L'âpreté et le poli des surfaces, deux qualités qui se réduisent à une, se réabsorbent dans la figure. Quant aux autres caractères, couleur, chaleur, etc., elles ne se rencontrent point dans les atomes, elles sont le propre des aggrégations qui en résultent.

Par grandeur, il ne faut pas entendre ce que l'on entend habituellement par ce mot. Le volume des atomes ne peut être apprécié par les sens, ce qui ne prouve rien contre leur existence; car qui jamais a vu le vent, la chaleur, l'odeur, la voix?

Au reste, la grandeur des atomes n'est pas essentiellement la même. Il semble plus probable que les uns sont un peu plus grands que les autres, et de cette différence primordiale résultera en partie la différence des corps mêmes dans lesquels ils entrent comme élémens ou comme parties intégrantes.

La figure n'a pas plus d'uniformité que la grandeur : car qu'est-ce naturellement que la figure? la limite des dimensions intrinsèques des corps. Or, il a été admis que les dimensions différaient : les limites se trouvent donc dans le même cas. Il ne faut pas en conclure pourtant que les formes de l'atome soient aussi multipliées que celles dont la surface extérieure des corps nous présente l'aspect. Dans celle-ci nous voyons des sphères, des hémisphères, des ovales, des plans, des saillies, des lentilles, des gibbosités. Il y en a d'oblongues, de turbinées, de polies, de rugueuses, de hérissées, de prismatiques, de pentaédriques, etc., etc. Les atomes n'ont sans doute que quelques-unes de ces formes; mais la manière dont ils sont aggrégés, superposés, ajustés les uns aux autres, donne lieu aux nombreuses différences qui se manifestent dans les ensembles. De toutes ces formes, les plus remarquables sont celles qui forment des angles saillans. Les atomes de cette espèce ne sont pas cependant plus susceptibles que les autres de diminution ou de détritus. Les arêtes qui terminent les facettes sont vives et nettes, et forment comme des espèces d'hameçons. On ne peut non plus comprimer ou fouler un atome, et cette impossibilité doit être comprise dans le sens le plus étendu. On

ne peut réduire l'espace occupé par l'atome; on ne peut pas non plus le diminuer dans le sens de l'épaisseur, pour l'agrandir dans le sens de la longueur ou de la largeur. On peut le changer de place, une forte pression peut le refouler du lieu qu'il occupait dans un autre lieu; mais ce dernier sera l'image parfaite du premier, et l'atome aura conservé sa masse; tous ses angles et toutes ses lignes seront entre eux dans les mêmes rapports que primitivement.

Autre fait : les atomes ont du poids. Ce poids est faible, absolument parlant; mais c'est assez pour donner à l'atome en qui existe ce phénomène, de la pesanteur. Grâce à la pesanteur, l'atome tend sans cesse à se mouvoir, et il se meut effectivement.

Ici se distinguent deux espèces de mouvemens : l'un, qui résulte essentiellement de la nature des choses, est dû à la pesanteur des atomes : c'est le mouvement direct ou mouvement des graves. L'autre, qui n'est qu'occasionnel, se manifeste à la rencontre de deux atomes que leur mouvement a portés l'un contre l'autre : c'est un mouvement de réflexion ou mouvement répercussionnel. Il est clair que le premier existe de toute éternité, ainsi que l'atome même; le second, au contraire, est fortuit, comme la rencontre des deux atomes.

Mais, va-t-on dire, comment se fait-il que les atomes se rencontrent, s'ils suivent tous la même direction, c'est-à-dire la perpendiculaire? Naturellement ils doivent avoir la même vitesse, et dès-lors ils ne se rencontrent pas; puis, lors même que, doués de vitesse différente, ils se rencontreraient, ils n'en suivraient pas moins la même ligne absolument, puisque l'impulsion nouvelle qu'ils recevraient serait en tout semblable à l'impulsion primitive.

Cet argument repose sur une idée fausse, savoir, qu'il y a un haut et un bas dans la nature; un haut duquel

l'atome descend, un bas vers lequel l'appelle la force de pesanteur. Il n'en est rien : ce principe imaginaire est un des premiers qu'on ait réfuté dans le commencement de la théorie épicurienne. Dès-lors les atomes ne tombent plus uniformément et perpendiculairement; ils suivent des lignes inclinées sous divers angles les unes à l'égard des autres. Ils peuvent donc se rencontrer, se repousser, rejaillir ou plus ou moins selon diverses résultantes, acquérir ou perdre de la vitesse, enfin s'accrocher plus ou moins complètement, et, à mesure que d'autres atomes arrivent à la masse qui commence à se former, se juxtaposer tout-à-fait, par suite de la pression que les nouveaux arrivés exercent sur eux.

Au reste, Épicure admet que primitivement les vitesses essentielles des atomes sont les mêmes; ce qui est dû à l'absence de tout obstacle. Il ne faut pas perdre de vue que c'est dans le vide et dans le vide seulement que se meuvent les atomes. Dans notre atmosphère, sans doute, l'atome aurait à vaincre une résistance. Mais, au fond, comment cela peut-il se traduire? l'atome en question rencontrerait un atome air. Et l'atome air lui-même, dans quoi se meut-il? dans le vide.

Les atomes sont les véritables principes des corps, et c'est à tort que la philosophie ionienne a donné ce nom à ce qu'on appelle vulgairement les quatre élémens : l'eau, l'air, le feu, la terre. Ceux-là ont encore moins de raison, qui, au lieu de quatre, n'en admettent que deux, ou même un seul, qui dérive tout de l'eau, ou tout du feu. Quelques philosophes, idéalisant encore plus, ont fait de la matière le principe de tout. En un sens, ils approchent de la vérité; mais d'abord ils oublient le vide; et ensuite par quelle circonstance se fait-il que la matière soit le principe de tout? c'est justement par cette divisibilité des corps en atomes et

par l'indivisibilité des atomes eux-mêmes. C'est donc, à vrai dire, aux atomes qu'il faut tout rapporter. Des atomes se forme la matière; des atomes se combinant avec le vide résultent les corps; des atomes naissent les grandes masses qu'on appelle eau, terre, air et feu.

Des novateurs obscurs, fiers d'un vain argument,
Voyaient dans le feu seul leur unique élément.
Héraclite à leur tête ainsi trompa la Grèce.
.....
Si le feu seul possède une force féconde,
A la variété qui soumet donc le monde?
.....
Le feu ne change point, mais sa chaleur captive
S'augmente s'affaiblit ou devient plus active.
La nature lui donne un attrait bienfaiteur,
Mais ne l'investit pas du pouvoir créateur.
.....
Prétendre que soumis à la métamorphose
Le principe du feu change et se décompose,
C'est du feu primitif détruire l'élément,
C'est altérer les corps, les priver d'aliment.
.....
Il est des alimens dont l'attrait mutuel,
L'immuable concours, la force, la structure
Ont formé tous les corps ou changé leur nature.
De ces nombreux essais le feu n'est point l'auteur;
Ou quand il serait vrai qu'invisible moteur
Il dérobât souvent sa course étincelante,
Qui pourrait lui ravir sa nature brûlante?
Le feu même, le feu, n'est dû qu'aux froissemens,
A l'ordre, au prompt essor des féconds élémens,
Dont la combinaison, active et passagère,
A son essence ardente est pourtant étrangère.
.....
....Condamnons ces Grecs qui prétendent que l'onde
Dans ses flots enfanta les habitans du monde;
Ceux qui, plus insensés, à l'immense univers
Pour base ont accordé le fluide des airs;
Ceux qui, croyant la terre à leur règle docile,
Ont formé tous les corps de sa grossière argile;

Et ces obscurs savans dont l'esprit tortueux
Double les élémens, les unit deux à deux;
Ou ceux qui, les mêlant sans ordre, sans mesure,
Font d'un tel assemblage éclore la nature.
.....
.....
De nos doctes rivaux explorons le système,
Le feu, de la nature est l'élément suprême;
Il prend sa source au ciel, en air se convertit.
L'eau se forme de l'air, en terre s'épaissit.
Chacun d'eux, entraîné dans ce concours immense,
Prend un rôle nouveau, finit et recommence.
Sous mille aspects cédant au sort capricieux,
De l'Olympe il descend, tombe et remonte aux cieux;
Mais tout meurt en passant les bornes de son être;
Et si les élémens subissent, pour renaître,
De changemens nombreux les retours opposés,
Un principe éternel les a donc composés.

(De Pongerville, *Lucrèce*, liv. I, v. 636.)

L'homéomérie d'Anaxagore est plus absurde encore, s'il est possible, que tous ces systèmes. Ce philosophe prétend que chaque partie d'un corps organisé se compose d'exemplaires (échantillons-modèles) infiniment petits, de même nature et de mêmes fonctions. Ainsi le sang résulte d'une foule de particules de sang; il y a dans le nez une infinité de petits nez; un fémur, un tibia sont formés d'une quantité de fémurs ou de tibias microscopiques. Il n'y a besoin que d'énoncer ce système pour en faire comprendre toute la folie.

VIII.

Des agglomérations des atomes.

Le mouvement est essentiel aux atomes. Ils ne sont pas indifférens, comme on se l'imagine, au mouvement et au repos.

Les énergies des atomes sont égales entre elles; mais les molécules qui doivent leur naissance à la réunion des atomes n'ont pas cette énergie au même degré. Les atomes, en s'aggrégeant, se sont modifiés diversement, selon leur mode d'enlacement, et selon les résultats qu'ils suivent dans leur course. Lorsque, par exemple, dans l'intérieur d'une grande molécule, se trouvent des atomes anguleux et très-crochus, ils se portent mutuellement obstacle, et le composé qui les contient est plus lent, plus voisin de l'inertie, que ceux chez qui prédominent les atomes lisses et à formes rondes. C'est de ces derniers que sont formés les corps les plus énergiques, les plus actifs, les plus prompts; par exemple, les esprits, les vents, l'air, etc.

Que si l'on demande quelle est la cause active ou efficiente du mouvement des atomes, il n'y a rien à répondre de plus : Cette cause existe en eux-mêmes. En général, il est vrai, nos yeux n'aperçoivent que les mouvemens communiqués par une impulsion étrangère, et les animaux même, qui se mettent en mouvement sur l'ordre d'un agent intérieur qui est la volonté, les animaux, disons-nous, ont presque toujours l'air d'obéir à une influence extérieure. Il n'en est pas moins vrai qu'il existe deux espèces de forces motrices : les causes externes et les causes internes; et, par suite, deux classes de mouvemens : les mouvemens communiqués, et les mouvemens intrinsèques ou spontanés. Les corps qui possèdent en eux-mêmes cette force latente s'appellent en grec autokinètes (αὐτοκίνητα). Ce mot est heureux; il exprime à merveille la plus belle propriété des animaux, et celle qui donne aux atomes la puissance d'engendrer le monde.

Ici Épicure s'appliquait à démontrer qu'action et mouvement étaient synonymes; que sort, hasard, fortune étaient

des mots vides de sens ; qu'à plus forte raison il était ridicule d'en faire des dieux. Il distinguait la fin de la cause. La fin qu'un agent se propose est bien différente de l'instrument avec lequel il agit. Donner, comme le vulgaire, un seul et même nom, celui de cause, au but vers lequel on tend, et au moyen qui met ce but à notre portée, c'est parler peu philosophiquement. En un sens seulement, le but pourrait s'appeler cause. Il offre à l'âme une image qui met en jeu ses facultés, et les facultés, à leur tour, agissent de manière à réaliser l'image; mais alors c'est une cause médiate, et rien de plus.

IX.

Qualités des aggrégats ou composés.

Les qualités des composés sont de deux sortes. Tantôt elles leur appartiennent nécessairement et toujours; tantôt elles tiennent aux circonstances, et, pour l'ordinaire, ne durent pas plus long-temps que la cause passagère qui les a développés. Nous les nommerons propriétés nécessaires, et propriétés éventuelles.

Comment peut-il se faire (c'est une question qui se présente naturellement au philosophe) que l'on puisse distinguer dans le composé ce qui n'existe pas dans le composant? car dans les atomes nous ne distinguerions pas les propriétés et nécessaires, et éventuelles. C'est que les atomes sont toujours considérés d'une manière absolue, et que les composés, au contraire, sont considérés d'une manière relative. Presque toujours on les rapporte à un but, à un lieu, à un temps, à un rôle donné. Que l'addition ou la soustraction, ou même la simple translation d'un atome se fasse sentir, il arrivera que le composé, sans être changé complètement,

ne pourra remplir son ancien rôle. Les propriétés que lui apporte l'atome, ou bien l'absence de l'atome, n'existaient point dans l'atome lui-même. Elles n'ont d'existence que dans l'esprit de ceux qui veulent rapporter le composé au but indiqué.

Au premier rang, parmi les propriétés essentielles des corps, se classe la densité qui tient à la masse. La densité tient à l'espace plus ou moins grand qui est occupé par des interstices ou pores; elle suppose donc la porosité. Un objet peu dense est *rare*, c'est-à-dire percé de nombreuses vacuoles.

Autour de cette propriéte se groupent, 1° l'opacité, à laquelle on oppose la transparence; 2° la fluidité ou liquidité (ces deux mots étant synonymes pour Épicure), à laquelle on oppose la solidité; 3° l'humidité, à laquelle on oppose la sécheresse; 4° la dureté, qui a pour contraire la mollesse; 5° enfin, la flexibilité, la tractilité avec la ductilité, la malléabilité, etc., etc.

Arrivent ensuite les propriétés que l'on distingue dans le corps considéré relativement aux atomes, et non relativement aux vides qui séparaient ses parties. Il ne s'agit plus ici de porosité; c'est tout le contraire. Ces propriétés se nomment poids, masse, quantité : on pourrait leur joindre le volume, qui forme la transition des propriétés de la première classe et de celles-ci. Quant à la valeur de tous ces mots, il n'est pas de traité élémentaire de physique qui ne puisse familiariser avec eux.

C'est là aussi qu'Épicure parlait 1° du plus ou moins d'acuité du sommet des solides; 2° de leur poli. Ces propriétés, en effet, tiennent à la surface extérieure, et par conséquent aux atomes qui forment cette surface. Ce n'est pas cependant qu'on ne puisse attribuer les rugosités à des vacuoles super-

ficielles qui se trouveraient entre les atomes de la couche externe.

Dans une troisième catégorie de propriétés se réunissent toutes celles que perçoivent les organes des sens : la couleur et la lumière, le son, l'odeur, le goût, la chaleur. Épicure savait que la couleur résultait de la lumière; car, dit-il, sans la lumière les couleurs n'existent pas, la nuit fait disparaître leur variété; enfin elles changent selon qu'on se place diversement pour recevoir la lumière. En elle-même la lumière est invisible; cependant c'est un corps qui existe réellement. Il n'en est pas de même de l'ombre, qui n'est que la privation de la lumière. Au reste, l'ombre est aussi la disparition de toute couleur, ce qui nous ramène encore une fois à sentir que ces deux qualités, phénomènes ou agens, sont inséparables.

Sur le son, Épicure se trompait complètement. Il prétendait qu'il consiste en corps infiniment petits, qui s'échappent de la bouche de la personne qui parle, ou d'un corps sonore, et qui rendent en route un certain bruit, arrivent jusqu'à l'oreille, et affectent l'organe de l'ouie. Il ajoute que, si le son pénètre souvent dans les lieux où la lumière et les couleurs ne peuvent avoir d'accès, c'est que la lumière ne peut avancer qu'en ligne droite, tandis que le son se meut souvent suivant la ligne circulaire.

Le même système s'applique aux odeurs. Des particules éminemment subtiles émanent du corps odorant, se répandent dans tous les sens, arrivent ainsi aux narines; et là excitent, affectent l'odorat. L'odeur est donc un corps réel, et plus massif que le son. Il est aussi plus lent à traverser l'espace, et il ne pénètre pas avec la même facilité que le son dans des endroits hermétiquement fermés.

Quant aux saveurs, il y a entre elles et les propriétés

précédentes cette différence que, quoique consistant aussi en corpuscules, que laisse échapper l'objet soumis aux sens, les particules sapides ne font pas un voyage de l'objet jusqu'à l'organe; mais que, lors de l'application de l'objet à l'organe (la langue et le palais), elles pénètrent aussitôt dans celui-ci, et s'y infiltrent.

La chaleur et le froid se rapportent au toucher, mais ce ne sont pas les seules qualités que discerne ce sens. Mollesse et dureté, humidité et sécheresse, et bien d'autres propriétés encore sont perçues par ce sens qui est de tous le plus puissant, le plus varié et le seul infaillible. Du reste, la chaleur est un effluve de corpuscules, ou plutôt d'atomes ronds, éminemment mobiles et très-petits. De ces trois circonstances résulte qu'ils arrivent vite aux corps, qu'ils y pénètrent aisément, qu'ils y circulent de tous côtés, au point même qu'ils tendent à dilater, à séparer, à dissoudre, phénomènes qui ne sont accompagnés de douleur que chez les animaux, et lorsqu'ils sont portés à un haut degré. Le froid, au contraire, est dû à un effluve d'atomes gros, anguleux, et lents à se mouvoir. Ils se comportent d'une manière absolument opposée à ces atomes ronds, lestes, menus, qui donnent la chaleur; ils arrivent péniblement aux corps, y entrent lentement, y circulent peu; ni dilatation, ni sensation de légèreté ne résulte de leur présence.

Quant aux qualités éventuelles, elles sortent de plus en plus du domaine de la physique, et ce serait un hors-d'œuvre de s'en occuper ici. Tels seraient, par exemple, la liberté, la santé, la richesse, le bonheur, les mœurs, etc. En un sens aussi, tels seraient le repos et le mouvement, si on ne les considérait plus comme qualités essentielles des atomes. Il s'agirait alors de voir de quelle manière le mouvement apparaît dans les composés, de quelle manière il se ralentit

et s'arrête. Chez les composés seuls on peut dire que la matière est inerte, c'est-à-dire indifférente au mouvement ou au repos. Oui, peut-être tel corps, pris comme masse, comme ensemble, est inerte, mais n'en concluez pas que les atomes, ces molécules intégrantes, soient inertes, et soient en repos.

X.

Naissance et mort; production et dépérissement.

Ce que nous appelons naissance et mort n'existe que dans les êtres composés; la preuve, c'est que les atomes sont essentiellement de toute éternité. Il en est de même des élémens, car il n'est d'élémens que les atomes. Mais si les atomes existent de toute éternité, leurs combinaisons ne sont point éternelles : ils s'unissent, se séparent brusquement, insensiblement, par juxtaposition, par intussusception, par des rapprochemens mécaniques, par des affinités chimiques; de là des formes nouvelles, tantôt prévues ou régulières, tantôt inattendues, et en apparence anomales : ces formes varient sans cesse. D'ordinaire, on distingue dans une série de formes un type unique, auquel on arrive par degrés, et duquel on s'écarte de la même façon. L'ensemble de toutes ces phases constitue la vie; l'apparition de la première est dite naissance, la disparition de la dernière se nomme la mort. La naissance, le progrès, la décadence et la mort se manifestent surtout dans les êtres organisés; dans les êtres inorganiques, les phénomènes analogues s'appellent production et destruction : composition et décomposition récapitulent les deux règnes. Au reste, il faut bien concevoir que ces deux phénomènes ne marchent point isolément pour l'ordinaire, et qu'il est un peu de compositions qui n'aient lieu avec ou par une dissolution, peu

de décompositions qui ne soient précédées, accompagnées et souvent secondées par une nouvelle composition. En résumé, les êtres qui résultent du mélange des atomes commencent et finissent, vu que les mélanges ont un commencement et une fin. Les atomes seuls persistent.

Le corollaire qui résulte de ces propositions, c'est que nous ne saisissons, nous hommes, que les combinaisons, soit lorsqu'elles se produisent, soit lorsqu'elles cessent : en d'autres termes, nous ne connaissons que les formes et les qualités, toute notre science se réduit à des notions de qualités ou de formes. Lors donc que nous prétendons connaître un animal, une plante, une pierre, un fluide, nous ne connaissons, à vrai dire, que les formes par lesquelles il est accessible à nos sens. L'essence même de la matière que recouvrent ces qualités nous échappe; au reste, cette connaissance des formes nous suffit pour distinguer les corps les uns d'avec les autres.

XI.

Du monde, sa forme, sa figure, son âge, ses causes.

Épicure distingue le monde d'avec l'univers. L'univers se compose des êtres réels et du vide; le monde, dans son sens rigoureux, ne comprend que des êtres réels, et, par conséquent, exclut le vide. L'ensemble du ciel, les astres, la terre, voilà ses parties principales. Par ciel, ici Épicure veut dire la région la plus éloignée de nous, région que l'on nomme aussi éther, empyrée ou plage de feu, à cause des astres qui y sont parsemés. La terre, au contraire, est justement la partie du monde où nous sommes; c'est là qu'existe l'eau, et l'air s'étend dans les vastes espaces qui communi-

quent, d'une part, à cette masse opaque, de l'autre, à la région du feu.

Quelle est la forme, la figure extérieure du monde? est-il éternel, ou bien a-t-il eu un commencement? la nature seule en est-elle l'auteur? comment et l'ensemble et les détails se sont-ils produits? a-t-il besoin d'un maître qui le dirige, ou bien exécute-t-il tous ses mouvemens par lui-même? doit-il périr? et en cas d'affirmative, par quelle voie et quand? n'y en a-t-il qu'un, ou bien en existe-t-il une quantité infinie? telles sont les questions auxquelles le monde donne lieu, et qu'Épicure a tâché de résoudre.

1°. Relativement à la figure et à la forme, Épicure admet que le monde a des limites, et par conséquent des extrémités, vu que, dans son système, le monde n'est qu'une partie de l'univers. Du reste, il croit impossible de déterminer cette forme : rien n'empêche qu'elle ne soit sphérique, ovale ou lenticulaire; rien n'empêche qu'elle ne soit triangulaire, pyramidale, hexaédrique, etc., etc. Quelques philosophes prétendent que le monde est un. Il faut ici préciser ce que c'est que l'unité. Si par-là on entend homogénéité, le monde n'est pas un; si l'on veut dire seulement que ses parties se tiennent et ont ensemble des rapports, comme dans une plante, un animal, ou même dans un vaisseau, l'unité du monde semble un fait hors de doute. Enfin, on demande si le monde est un être animé, si c'est un dieu ou Dieu même. Épicure nie formellement ces deux hypothèses. L'argument principal qu'il emploie contre la seconde est curieux. La terre, dit-il, se partage en régions différentes, les unes brûlantes, les autres glacées. Est-il possible d'admettre que Dieu ait chaud et froid en même temps?

2°. Le monde n'est pas éternel. Nous voyons ses diverses parties commencer et finir; à plus forte raison, le monde

même est-il soumis à cette loi de commencement et de fin. L'histoire, d'ailleurs, vient à l'appui de ce que nous indique la raison. Les arts sont jeunes sur la terre, les annales des peuples ne remontent pas plus haut qu'à quelques siècles, et, lors même qu'on admettrait des siècles en sus de ceux qu'attestent ces annales, il s'en faudrait de beaucoup que ce fût là l'éternité. Quant à l'objection tirée des déluges, des tremblemens de terre, des grands incendies, elle est nulle; et, d'ailleurs, si l'on admet ces ravages partiels, on admettra la possibilité d'un bouleversement complet : or, c'est justement ce que soutient Épicure. Le monde en tant qu'atome ne périt pas; le monde en tant d'assemblage d'atomes doit périr, et par conséquent il a commencé.

3°. La cause du monde ne peut être, comme on se l'imagine, un suprême ouvrier, un dieu. Voici pourquoi : un tel ensemble ne saurait avoir été construit sans peine et sans aides; or, il serait absurbe de supposer l'être bienheureux par excellence en peine, et l'être tout-puissant incapable d'agir sans aides. Mais, dites-vous, il agit par sa volonté seule : erreur palpable, puisque rien n'est fait de rien. Et, d'ailleurs, pourquoi cette volonté? il n'existait donc pas du temps où les atomes erraient confus et au hasard, sans former le monde? ou bien il dormait; car c'est tout ce qu'on peut dire, à moins d'admettre qu'il ait changé d'idées. Un dieu changer! sans doute, afin de voir un bel édifice paré de flambeaux et de lumières? ou bien afin de rendre les hommes heureux? ou bien afin de se faire adorer par l'espèce humaine? On voit aisément tout ce que ces motifs ont d'absurde et de frivole. Il est donc clair que la nature seule, ou, si l'on veut, le hasard a fait le monde.

4°. Mais on demandera toujours comment la nature ou le hasard s'y est pris pour donner naissance au monde.

Voici de quelle manière Épicure explique cette production :

Les atomes, à force de parcourir rapidement et au hasard l'immensité, se sont rencontrés, accrochés, réunis, combinés. De là des masses encore informes et inorganiques, mais déjà remarquables par ce fait, la composition. A la longue, ces parties, différentes de poids, se trouvèrent entraînées dans des directions ou avec des vitesses différentes : les unes tombèrent peu à peu; les autres, au contraire, s'élevèrent. Cette divergence éclata surtout lorsque des corpuscules de pesanteur différente se rencontrèrent. Dans ce choc, les plus grossiers restaient en bas et en possession de la place; les plus légers, au contraire, les plus petits, les plus ronds, les plus glissans, sautaient, et par conséquent s'élevaient. Ce sont eux qui, avançant ainsi sans cesse vers les parages du monde les plus éloignés du centre, formèrent le soleil, la lune et les astres. Ceux qui tenaient, par la grossièreté et leur pesanteur, le milieu entre les plus légers et les plus lourds, formèrent l'atmosphère. Ceux que leur gravité entraîna au centre du monde constituèrent la terre. Dans celle-ci, les vents, par leurs coups répétés, et la lumière, par son action, séparèrent des parties plus petites, plus subtiles, plus aisément divisibles : ce sont ces dernières qui ont formé l'eau. Une fois que l'eau exista, elle se dirigea, à cause de sa fluidité, dans les lieux les plus bas, dans les creux les plus propres à la contenir, et quelquefois elle prépara elle-même les localités qui devaient la recevoir. Les pierres, les métaux, et en général les minéraux, se produisirent à l'intérieur de la sphère terrestre; d'après les diverses espèces d'atomes ou de germes qu'elle contenait dans son sein lorsqu'elle fut constituée terre par la séparation de l'atmosphère et du ciel. De là ces collines,

ces montagnes, ces aspérités nombreuses qui varient la surface de la terre, et qui donnent lieu à d'âpres sommets, à de profondes vallées, à de vastes plateaux, couverts d'arbres, d'herbes et de plantes de toute espèce : parure brillante de la terre, comme les soies, les plumes, la laine sont la parure des corps. Reste à expliquer la naissance des animaux. Il est croyable que la terre, contenant des germes tout frais propres à la génération, produisit hors de son sein des espèces de bulles creuses de forme analogue à des utérus, et que ces bulles, arrivées à maturité, crevèrent comme cela était nécessaire, et mirent au jour de jeunes animaux. La terre fut alors gonflée par des humeurs semblables au lait, et les nouveau-nés vécurent à l'aide de cet aliment. Les hommes, dit Épicure, ne sont pas nés autrement. De petites vésicules, des espèces d'utérus, attachées à la terre par des racines, grossirent frappées des rayons brûlans du soleil, donnèrent issue à de frêles enfans, soutinrent leur vie naissante à l'aide du liquide lacté que la nature avait élaboré en elles. Ces premiers hommes sont la tige de l'espèce humaine, qui depuis se propagea par les voies usitées aujourd'hui. Cette théorie explique comment il peut se faire que les hommes de la période actuelle soient moins grands et moins robustes que ceux de l'époque primitive. L'espèce humaine alors naissait spontanément et du sein même de la terre, et aujourd'hui ce sont des hommes qui donnent naissance à d'autres hommes.

5°. Ce n'est pas la Providence qui gouverne le monde. Rien de plus indigne d'elle que ces soins minutieux, fatigans, continuels, inconciliables avec cette tranquillité physique, avec cette impassibilité morale qui est l'apanage de la Divinité. D'ailleurs, pourquoi les dieux, si les dieux se mêlaient du monde, frapperaient-ils leurs temples? pourquoi,

lorsque les infortunés les supplient, n'exaucent-ils les vœux que du plus petit nombre? pourquoi accablent-ils le juste de misère et de travaux? pourquoi moissonnent-ils l'enfant en bas âge? Il y a mieux : pourquoi permettent-ils qu'il existe des pervers? Il est vrai que, selon quelques hiérophantes, ce n'est pas Dieu lui-même qui veille au monde; il a commis à cette tâche des génies inférieurs qui ne suffisent point à tout, et dont la puissance limitée est nécessairement imparfaite. On prétend les avoir vus la nuit, en songe, ou quand l'imagination est vivement frappée. L'infaillibilité des oracles atteste aussi leur existence. Épicure n'admet ces principes des prêtres de l'antiquité que dans une sphère très-limitée, et même il est aisé de voir qu'il n'y ajoute aucune espèce de foi. Surtout il déclare nettement que les oracles sont de vaines impostures; que leurs vers sont plats, ou faux, ou mal faits; enfin, qu'il n'est pas difficile de se trouver avoir dit vrai à force d'ambiguité, si les interprétations les plus bizarres sont permises aux desservans du temple, quand l'évènement a démenti le sens naturel de la prédiction.

6°. La fin du monde n'est pas une question. Cette solution est inséparable de celle qui admet que le monde a commencé, ou, pour mieux dire, ces deux faits, naissance et fin du monde, ne sont que deux parties de la même solution, deux détails du même fait, la temporanéité du monde. Mais ce qu'il est curieux d'examiner, c'est de quelle manière s'accomplira la destruction de ce vaste édifice que nous admirons. En général et *a priori*, nous apercevons deux grands agens destructeurs, le feu et l'eau. Le monde peut donc périr, soit par inondation, soit par incendie. Chaque philosophe a pris, en quelque sorte, fait et cause pour l'un de ces deux moyens. Il est possible pourtant de concevoir

d'autres formes de destruction; l'exemple des êtres organisés, des animaux surtout, nous mène à cette idée. Lorsque l'animal cesse de vivre, tous les principes dont son corps était formé se disséminent, s'échappent, les uns d'un côté, les autres de l'autre, s'évanouissent, c'est-à-dire se dérobent par leur exiguité à la vue des survivans, et, réduits en particules impalpables, vont servir à créer de nouveaux animaux. N'est-il pas présumable que le monde, semblable à une vieille citadelle dont les murs se lézardent et tombent d'eux-mêmes, se subdivisera à l'infini, et reviendra à la forme, à l'état duquel il est sorti, l'état d'atomes? Après des siècles innombrables, peut-être ces atomes, à force d'errer, comme primitivement, dans les profondeurs de l'espace, se réuniront comme la première fois, mais en formant des aggrégations toutes différentes, et donneront lieu à un deuxième monde tout autre que celui dont nous sommes parties et spectateurs.

7°. Au reste, le nombre des mondes, à l'instant même où nous raisonnons sur le nôtre, est infini. La raison de ce paradoxe, c'est que les atomes eux-mêmes sont en nombre infini. Une immense quantité de ces particules insécables s'est agglomérée pour donner naissance au monde que nous habitons. Mais rien n'empêche que d'autres quantités immenses aussi aient, par leur mouvement et leur rapprochement, produit d'autres agglomérations. Non-seulement ce fait n'a rien d'impossible, il est nécessaire, et une logique rigoureuse ne peut balancer à l'admettre. Va-t-on dire que ces mondes, en grand nombre sans doute, ne sont pas infinis? On aurait tort encore; car, admis dix mille mondes, il resterait encore assez d'atomes pour en former un dix-mille et unième; et le dix-mille et unième reconnu, la quantité infinie des atomes ne serait pas encore épuisée.

Ces mondes, dont nous concevons l'existence, sont-ils tous de même forme? Il est évident que non.

XII.

De la position de la terre au centre du monde.

La terre n'a pas été formée hors du lieu de l'espace qu'elle occupe aujourd'hui ; car, en descendant vers le centre du monde, elle aurait écrasé ou retenu sous elle l'atmosphère, qui, au contraire, se trouve répandue autour et au dessus de sa surface. Il en est de même et des plantes et des animaux qui l'habitent : leurs germes n'ont point été formés dans l'espace, ils se sont produits au centre même ou aux environs du centre du monde, aux lieux mêmes où depuis on a vu apparaître plantes et animaux.

Non-seulement la terre occupe le centre du monde, tandis que l'air, les étoiles, le ciel se sont élevés dans l'espace au dessus d'elle; à l'intérieur même de la masse terrestre, il faut concevoir un centre vers lequel gravitent tous les corps : c'est là le centre idéal du monde. Les corps qui se portent vers ce centre descendent selon des lignes parallèles, et non suivant des lignes qui puissent former des angles; ce qui vient de ce qu'il n'y a qu'une région supérieure, de laquelle descendent tous les graves, et qu'une région inférieure, vers laquelle ils tendent. La terre n'est pas sphérique, elle est seulement discoïdale, ou peut-être cylindrique. Une seule de ses surfaces peut être habitée, c'est celle qui nous sert de demeure. Il est clair que cette surface est plane, et non bombée. L'existence des antipodes, à laquelle croient beaucoup de philosophes, n'est donc qu'une chimère, quoique les partisans de cette chimère raisonnent très-conséquemment sur toutes les suites de leur hypothèse;

et indiquent d'une manière attrayante quels phénomènes, en tout contraires aux nôtres par l'époque où ils se passent, ont lieu dans cette partie imaginaire de la masse terrestre.

Épicure après cela se demande comment il peut se faire que la terre se soutienne ainsi au centre du monde. Les raisons par lesquelles il essaie de l'expliquer sont faibles et peu intéressantes. Nous les omettrons.

Il s'occupe ensuite de ce qui avait été dit avant lui sur la vie de la terre. On l'avait prétendue animée, on en avait fait une déesse. La terre n'est pas plus déesse que le monde n'est dieu. Permis de voir en elle la mère des êtres, puisque c'est de son sein et par l'action des corps qu'elle contient, que tout se produit à sa surface; mais il n'en résulte pas que ce soit une mère pensante et agissante. Permis aussi aux Corybantes, aux Métragyrtes, de célébrer au son du tambour la Terre, mère des dieux, et de gagner leur vie en chantant Bérécynthie; mais croire que dans le corps de la terre loge une âme divine, un esprit recteur, est une folie, un conte indigne du philosophe.

XIII.

Des tremblemens de terre et de l'Etna.

On s'étonne de ces deux phénomènes, qui, aux yeux du penseur, n'en forment qu'un, et qui se produisent souvent tous deux à la fois : cependant ils n'ont en eux-mêmes rien de difficile à comprendre. La terre, toute massive que nous la supposons, a des cavités, des cavernes. Dans son sein se trouvent des rochers bouleversés. Les fleuves, qui courent à sa surface, rentrent quelquefois sous cette croûte opaque : leur source, d'ailleurs, est toujours à l'intérieur de la terre. On peut concevoir sans peine que l'eau courante enlève au

passage des particules dont la somme, à la longue, se trouve assez considérable pour influer sur la solidité des parties supérieures qui la couvrent comme une voûte. La voûte alors tend à tomber, et le sol tremble. D'autres fois aussi, c'est un coup de vent qui agite les eaux stagnantes et immobiles : de là peut résulter une secousse, surtout si le vent, retenu dans une enceinte étroite, tourbillonne sur lui-même, et bat les parois de l'espèce de caverne dans laquelle il s'est engouffré. Enfin il n'est pas impossible que quelque partie de la terre se détache d'elle-même, et que, dès-lors, la portion de terre soutenue par celle-ci s'écroulant, toutes les localités circonvoisines répercutent le coup qu'elles viennent de recevoir.

Épicure ajoute encore d'autres hypothèses à celle-ci ; mais elles ne valent pas la peine d'être répétées. Passant ensuite à l'Etna, il proclame que le vent, qui est assez fort pour imprimer une secousse à la terre, se transforme, dans cette vive action, en flamme, et dès-lors peut donner lieu à ces éjections violentes de laves que lance au loin le cratère de l'Etna. Cette dernière partie de l'hypothèse n'est point absurde : nul doute qu'il n'existe des courans d'air souterrains, et il est clair que ces courans doivent, lorsqu'ils rencontrent des matières combustibles en état d'ignition, aviver de la manière la plus forte l'incendie dont les entrailles de la terre sont le foyer.

XIV.

Des eaux : la mer, les fleuves, les sources. — Des débordemens du Nil, de la glace.

Parmi toutes les eaux que présente la masse terrestre, se distingue la mer. On sait que les géographes la divisent en

interne ou Méditerranée, externe ou Océan. Il ne faut pas croire que le ciel s'élève au dessus d'elle comme une voûte, et la touche par ses extrémités. Il est faux, par conséquent, que le soleil et les astres s'y couchent; il est faux qu'à l'époque de leur lever prétendu ils sortent du sein de ses eaux.

Pourquoi la mer ne s'augmente-t-elle pas, malgré l'innombrable quantité de fleuves qui viennent s'y rendre? D'abord, c'est que, comparativement à la mer, les fleuves sont des gouttes d'eau presque imperceptibles; ensuite, c'est que le soleil pompe par ses rayons une énorme quantité d'eau. C'est ce que l'expérience nous indique à chaque instant, lorsque nous voyons les étoffes mouillées se sécher si vite au soleil. A cette raison excellente, Épicure en joint une très-mauvaise. La terre étant criblée de pores, non-seulement, dit-il; les eaux se rendent de la terre à la mer, mais encore elles rentrent de la mer dans le sein de la terre, jusqu'aux lieux où l'on croit voir leurs sources. La salure des eaux marines, opposée à la douceur des eaux de source et de rivière, n'est point une objection. Les pores de la terre font office de filtre, et les particules salées se déposent chemin faisant, de manière qu'en définitive il ne reste que de l'eau pure. La théorie des atomes revient encore ici. Les atomes salés sont crochus et âpres : les atomes aqueux sont lisses; de là la facilité avec laquelle ils coulent et passent, tandis que les autres s'arrêtent et forment un dépôt.

Si l'eau des sources jaillit perpétuellement et sans interruption, cela tient justement à ce retour perpétuel des eaux marines dans la terre. Sans doute on peut supposer que, dans les entrailles de ce grand corps, ont été placées d'immenses quantités d'eau qui fournissent à l'écoulement des fontaines; mais ce ne serait pas assez. Quelque grande, quel-

que forte que soit la masse aqueuse, elle finirait par s'épuiser, s'il ne revenait pas de nouveau liquide à mesure que le précédent s'en va. Or, pour satisfaire à cette condition, il n'y a qu'un moyen admissible; c'est ce mouvement de va et vient des eaux qui courent de la terre à la mer, de la mer à la terre.

Les ruisseaux, auxquels les sources donnent naissance, se réunissent d'abord en cours d'eaux assez exigus, puis se joignent de nouveau de manière à occuper un grand lit, et enfin forment, par leur jonction définitive, des fleuves qui, tributaires ou de la Méditerranée ou de l'Océan, renouvellent sans cesse l'immensité des mers.

De tous les fleuves, le Nil est le plus remarquable. Il déborde tous les ans à l'époque de l'été, et ses débordemens fertilisent l'Égypte. Il est présumable, à ce que dit Épicure, que ce phénomène est dû à l'action des vents étésiens, qui refoulent les flots en sens inverse de la direction que naturellement ils ont prise; de telle sorte que le niveau se trouve détruit, et que l'onde, amoncelée du côté de la source, se répand sur les deux rives, qui, dans les temps ordinaires, la contiennent. Peut-être aussi est-ce que les vents étésiens, en soufflant du nord, poussent et accumulent du côté du midi de grandes masses de nuages, qui, arrêtés par de très-hautes montagnes, se condensent, et bientôt laissent échapper la pluie en assez grande quantité pour que le fleuve accru par elle inonde les plaines circonvoisines. Une troisième hypothèse présente les monts de l'Éthiopie comme des glaciers que la puissance des rayons solaires résout en eau. On conçoit que ces eaux, en se rendant à un fleuve principal, le grossissent quelque temps après l'apparition du printemps.

Plusieurs sources offrent des phénomènes singuliers;

ainsi, par exemple, 1° on voit au milieu de la mer jaillir des fontaines d'eau douce; 2° en Épire il y a une fontaine dont l'eau s'enflamme dès que l'on promène au dessus d'elle un peu d'étoupe et une torche; 3° une autre, auprès du temple d'Ammon dans le désert, est froide le jour et chaude la nuit; 4° l'eau des puits se trouve de même chaude en hiver, et froide en été. Les explications que hasarde Épicure sur ces diverses particularités sont peu heureuses.

La glace, qui n'est autre chose que de l'eau solidifiée, résulte évidemment, selon Épicure, de l'assemblage d'atomes polyédriques : car, si les atomes desquels il s'agit étaient orbiculaires, entre eux se formeraient nécessairement des interstices, des vides, et dans ces vides les atomes pourraient se réfugier; dès-lors il y aurait mollesse, extension, et par conséquent fluidité. La glace offrant des propriétés contraires, il faut que ces atomes composans soient tous terminés par des surfaces planes à angles aigus ou obtus. Ces angles peuvent s'adapter, s'emboîter, et par conséquent former un tissu solide et dur qui n'a rien de la liquidité et de la mollesse de l'eau.

XV.

Des corps inorganiques que contient la terre.

On divise les corps que contient la terre en animaux et êtres inanimés. Ces derniers sont, 1° des concrétions, liquides peut-être jadis, mais qui aujourd'hui ne s'offrent qu'à l'état solide : tels sont le sel, le soufre, le bitume, le succin; 2° les métaux, dont la découverte remonte à une époque où la foudre embrasa les forêts et liquéfia par la force d'incendie les particules métalliques adhérentes aux racines des arbres; 3° les rochers et les pierres, parmi les-

quels se distinguent le diamant, les silex et la pierre herculéenne, vulgairement nommée aimant; 4° les herbes et les arbres. Ici il est essentiel de remarquer qu'Épicure spécifie nettement la différence qu'il y a entre les animaux et les plantes. Les premiers ont la locomotion, le désir, la pensée; les plantes n'ont ni sens ni âme, de quelque manière qu'on l'entende. Il est vrai qu'elles leur ressemblent par certaines fonctions, la nutrition, par exemple, la génération, la croissance; mais tout cela se fait spontanément, inévitablement et sans conscience de ce qui se passe. Lors donc qu'on parle de la vie et de la mort des plantes, l'expression est abusive, et n'a de base qu'une analogie, mais non une identité véritable.

Épicure savait et dit que les hommes découvrirent l'art de semer et d'enter en voyant les glands et les baies des arbres, après être tombés, donner naissance à de jeunes pousses semblables à celles qui avaient porté le fruit primitif.

XVI.

Des animaux.

La variété étonnante des formes animales, la différence de leurs moyens de progression, de leurs formes extérieures, de leurs richesses en fait d'organes, avaient frappé Épicure.

Ce qu'il y a de plus étonnant dans l'animal, c'est, dit-il, la pensée; et, pour lui, la pensée se manifeste par l'enchaînement des mouvemens, qui, developpés d'abord dans une substance dépourvue de raison, finissent par se reproduire artificiellement, et non spontanément et aveuglément.

Les mouvemens des atomes, sans doute, ont lieu au hasard et sans l'avis de la raison; et pourtant, lors de l'origine du monde, il est arrivé que des animaux, en quelque sorte

prototypes de toute une race, existaient. Une fois ces animaux formés, des atomes qui çà et là couraient, opérant des mouvemens, se rapprochant, s'éloignant, se joignant, s'excluant, les uns seulement venaient s'adapter, se combiner aux atomes de l'animal prototype; c'étaient les atomes de même nature que les siens : les autres, au contraire, étaient repoussés; c'étaient ceux qui ne ressemblaient en rien aux atomes constituans de l'animal. Mais il reste toujours à déterminer comment, dans l'origine du monde, furent produits les animaux prototypes. C'est ce qu'Épicure n'explique pas, ou du moins n'explique pas par des raisons particulières.

Il continue de suivre les phases diverses de la vie de l'animal. Dans la nutrition, dit-il, l'atome, qui fait déjà partie du corps, attire un atome extérieur de même nature que lui, se l'approprie, s'y enchaîne, s'y assimile; il exclut tous ceux qui sont d'une autre nature : de là les progrès, l'accroissement et la force. Dans la copulation, certains atomes, par suite du mouvement perpétuel qui a lieu à l'intérieur du corps, se trouvent chassés de leur séjour naturel, et font une excursion vers les parties génitales; ils s'y rassemblent : les uns viennent de la tête, les autres des bras, les autres du thorax. Ces atomes, rendus dans leur demeure nouvelle, tendent non-seulement les uns vers les autres, mais aussi vers ceux qui appartiennent à un sexe différent. Il en résulte désir, rapprochement, et enfin la commixtion dans l'utérus.

Dans la formation du fœtus, les atomes séminaux, ainsi parvenus dans l'utérus, s'y disposent en groupes, toujours d'après leur similitude, et forment ainsi un corps minime, copie de celui auquel le fœtus devra la naissance. Les atomes venus de la tête s'arrangent en forme de tête; les atomes

venus du thorax constituent un petit thorax; les atomes venus des cuisses donnent lieu à des cuisses, etc., etc.

On demandera comment il se fait alors que les sexes diffèrent. Suivant Épicure, la semence existe chez la femme ainsi que chez l'homme. La conception n'a lieu que grâce au mélange des atomes spermatiques de l'un et de l'autre; ceux qui l'emportent des atomes masculins ou féminins déterminent le sexe de l'embryon. On comprend aussi par-là la ressemblance, si souvent regardée comme bizarre, des petits-fils à leurs grands-pères. Cette particularité tient à ce que des atomes spermatiques, demeurés inutiles ou dans l'ombre, lors de la première génération, reprennent, lors de la seconde, de l'importance, et une place semblable à celle qu'ils avaient chez l'aïeul.

Pour la stérilité, elle tient encore à la configuration des atomes séminaux; mais ici la configuration est imparfaite, elle pèche ou par des aspérités trop nombreuses, ce qui empêche toute cohésion d'atomes, ou par l'extrême poli des surfaces sphéroïdales, qui rend l'atome glissant au point de ne pouvoir s'accrocher à aucun de ceux qu'il rencontre.

XVII.

Des parties animales et de l'âme.

Les membres divers de l'animal n'ont pas été formés dans un but et pour l'usage que chacun en fait; il fallait bien qu'un arrangement, n'importe lequel, se trouvât dans ces aggrégations d'atomes qui, grâce à une organisation plus complète, s'appellent animaux. Dans cet arrangement, les diverses parties se trouvent aptes à certains actes, et, en conséquence, chargées de certaines fonctions : les yeux

voient, par exemple, les oreilles entendent, les mains prennent, les pieds marchent; mais aucun de ces membres n'a été produit dans l'intention de donner à l'animal la vision, l'ouie, la marche. Les causes finales dont on parle tant n'existent donc pas. Épicure ajoute contre les causes finales une assez mauvaise raison, fondée sur l'analogie. L'usage, dit-il, ne vient que de l'expérience; les hommes n'auraient jamais songé à se battre les armes à la main, s'ils ne s'étaient d'abord battus à coups de poing; ils n'ont songé à faire des lits, qu'après avoir couché par terre, à fabriquer des vases à boire, qu'après avoir bu dans le creux de leur main; enfin, à fabriquer des maisons, qu'après avoir trouvé des abris dans des cavernes.

L'âme est aussi une partie du corps; mais elle n'est composée que de parties extrêmement menues. Dire qu'elle est absolument incorporelle, c'est la réduire à n'être qu'une partie de l'espace, c'est-à-dire du vide, et dès-lors elle ne pourrait ni agir, ni être passive; elle ne pourrait présenter un libre passage au corps qui la traverse. Or, s'il y a quelque chose d'évident, c'est qu'au contraire l'âme agit et souffre; elle meut le corps, le pousse, le retarde; c'est elle qui, par son repos, lui impose le sommeil.

A présent, est-il nécessaire d'admettre cette extrême subtilité que nous avons attribuée à l'ame? Oui, dit Épicure; car, sans cette particularité, il serait impossible à l'âme de traverser, de pénétrer, d'animer tout le corps, de se répandre dans toutes les parties et tous les organes, veines, nerfs, entrailles, muscles, os. D'ailleurs, qu'on pèse le corps pendant la vie, le corps après la mort, le poids n'a pas diminué, il est le même. C'est ainsi que le vin, dépouillé de son bouquet, ou du parfum de son arome, n'a rien perdu de son poids. Si donc l'âme était condensée et réduite à son

moindre volume, il est certain que sa totalité n'occuperait qu'un point invisible.

Toute subtile qu'on la suppose, l'âme n'est pas pour cela un corps simple; au contraire, tout porte à croire qu'elle est composée, et composée des quatre élémens essentiels à la nature, c'est-à-dire de feu, d'air, d'eau et de terre, ou plutôt de feu, d'air, de vent, et enfin de quelque chose d'innominé, en quoi réside plus particulièrement la sensibilité. Ce que c'est que cette quatrième partie de l'âme, il est impossible de le concevoir. C'est en quelque sorte l'âme de l'âme. Le caractère de chaque animal dépend de la proportion dans laquelle ont été répartis ces élémens; ainsi la chaleur domine chez le lion, et le lion est irascible; les vents dominent chez les cerfs, et le cerf est timide; les bœufs contiennent beaucoup de parties aériformes : de là leur naturel pacifique, qui tient le milieu entre les lions et les cerfs. Enfin, l'homme, chez lequel domine la portion sensible, ou âme de l'âme, l'homme qui a eu, lui, non pas seulement l'*anima*, mais l'*animus*, est un être raisonnable; la pensée, l'intelligence, la raison, voilà les noms qu'on donne à son âme. Au reste, dans cette âme il faut distinguer deux faces, l'une vraiment rationnelle, l'autre irrationnelle; à la première appartiennent plus proprement les dénominations énumérées plus haut; du domaine de la seconde sont les sens et les désirs.

XVIII.

Les sens.

Épicure s'oppose à la doctrine qui place toute la sensibilité dans l'âme, et qui réduit les corps à être seulement les véhicules, les intermédiaires, mais non les possesseurs de

la sensation. Prétendre, dit-il, que l'âme sent à travers des matières insensibles, c'est dire qu'on peut y voir à travers une porte fermée.

L'objection principale des spiritualistes repose sur l'impossibilité apparente qu'il y a entre le caractère d'insensibilité reconnu dans les atomes, et la sensibilité que porteraient en elles leurs aggrégations. Le composé ne peut contenir que ce qui se trouve dans les composans. A cela la réponse est que la sensibilité est non pas une chose, mais une faculté; que la disposition des atomes la fait apparaître, comme la figure, le mouvement, la symétrie. Tel corps composé d'atomes est brut et insensible; que l'on ajoute, que l'on retranche, que l'on modifie, et il pourra se faire que la sensibilité naguère absente s'y trouve tout-à-coup unie.

A l'appui de cette doctrine, les Épicuriens citaient l'exemple des terres, des bois pourris, que la chaleur du soleil, à ce qu'ils disaient, changeaient en vers et en autres animalcules.

Passant aux détails des cinq sens, Épicure remarquait que les organes par lesquels on analyse ainsi un corps total, en séparant ses propriétés, se trouvent ainsi distribués sur diverses parties du corps, parce que la disposition des muscles, des nerfs, des os, etc., doit être variée, pour percevoir des propriétés variées. De l'objet externe soumis à notre examen, émanent des corpuscules, qui portent jusqu'à nous la connaissance des divers caractères de l'objet; ces corpuscules ne sont pas tous de même nature. Il faut donc que nos organes eux-mêmes ne soient point uniformes; sinon, nous serions condamnés à ne percevoir qu'une partie des sensations, celle avec laquelle notre organisation s'harmonise complètement.

L'organe de la vue est l'œil. Il reçoit les images externes, c'est-à-dire les formes des objets qui sont placés à sa portée. Probablement ce sont des effluves d'atomes volans qui viennent alors jusqu'à lui. Ces atomes, émanés de l'objet qu'il s'agit de voir, conservent le même ordre et la même position que dans le corps, ou, du moins, qu'à la surface du corps qui leur a donné naissance. Ce sont de véritables fantômes (*phantasmata*); seulement ils surpassent infiniment en subtilité tout ce qu'il existe d'objets accessibles aux yeux.

Il n'est pas invraisemblable que de telles apparences se forment dans l'air; il n'est pas non plus absurde que les atomes soient de nature à les former, et qu'ils se groupent en superficies en quelque sorte dépourvues de profondeur. Les membranes, les peaux, diverses dépouilles épidermoïdes des animaux, mettent sur la voie de ces conjectures. Quant à la possibilité de l'émanation en elle-même, émanation qui n'est autre chose qu'une sortie, d'abord l'expérience fournit un grand nombre de faits analogues. Nul doute, par exemple, que l'arome des fleurs ne provienne d'atomes de fleurs, qui se portent sur l'organe olfactif. D'autre part, il est dans la nature des atomes de se mouvoir sans cesse. Ceux qui restent en repos s'y trouvent forcés par la pression qu'exercent sur eux les atomes leurs voisins, au milieu desquels ils se trouvent en quelque sorte prisonniers; mais ceux qui ont une issue, par exemple ceux qui sont placés à la superficie de l'objet, obéissent à leur nature qui est de s'échapper, et se détachent du corps, auquel ils ne tiennent qu'accidentellement.

Comme il n'est pas de minute dans laquelle il ne se produise des milliers de petites images visuelles, il est clair que leur formation est instantanée, et de plus continue : c'est dire que la surface de tout objet visible engendre sans cesse

des émanations qui permettent aux passans de le voir. A mesure qu'un groupe creux d'atomes a été aperçu, il s'en reforme un autre absolument semblable à lui, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'objet ait cessé d'exister.

On s'étonnera sans doute, s'écrie Épicure, de ne pas voir le corps en question diminuer, à force de fournir à ces effluves. La réponse à cette difficulté se trouve dans cette délicatesse inimaginable que nous avons attribuée aux atomes : des myriades de parcelles, semblables à celles qui nous donnent l'image d'un corps, seraient sans doute imperceptibles. Quant à la célérité de ces molécules légères, elle n'a rien qui doive surprendre; leur ténuité rend cette légèreté vraisemblable, et de l'autre on sait que la lumière du soleil et des étoiles nous vient du haut du ciel, avec une rapidité sans exemple.

L'ouïe perçoit les sons de la même manière que l'œil perçoit les couleurs. C'est encore à une image fantastique et superficielle, due à l'afflux des atomes, que les sensations auditives doivent leur origine.

Ces effluves, qui émanent ou de la bouche de l'homme qui parle, ou, en général, de tout corps sonore qui a été frappé, se scindent en un nombre infini de figures similaires, soit de cercles, ou bien de triangles isocèles ou équilatéraux. On peut se faire une idée du phénomène, en voyant le jet de liquide qui jaillit horizontalement d'une outre, se diviser en menue poussière d'eau. Ces particules, en se séparant, se disposent de manière à établir ou à conserver des rapports les unes avec les autres, et de manière aussi à faire entendre des sons toujours les mêmes, selon la nature des corps. C'est de la figure du groupe formé par les molécules que dépend la qualité du son : ainsi, un son harmonieux provient du poli des surfaces atomistiques qui

viennent frapper la texture de l'organe; leur dureté est due à l'aspérité de ces mêmes surfaces. Par exemple, la scie déplaît à l'oreille, surtout si on la compare aux sons doux et charmans de la lyre, parce que la scie offre elle-même des dentelures, et que les images auditives, formées par les atomes qui en émanent, sont de même dentelées et âpres; tandis, au contraire, que les tables de la lyre, et les cordes qui vibrent sur elles, sont ou planes, ou parfaitement circulaires.

L'odorat n'opère, ne juge, ne sent qu'à l'aide des atomes odorans, répandus dans l'atmosphère. C'est peut-être de tous les sens celui pour lequel la théorie épicurienne est la plus évidente. Ce qui achève de faire admettre l'émanation d'atomes, base du système d'Épicure, c'est que les odeurs deviennent plus fortes à mesure que l'on pétrit, que l'on concasse, ou que l'on dissout l'objet odorant. On conçoit que plus d'atomes alors s'échappent du corps dont les opérations précédentes multiplient les surfaces. Les diversités des odeurs tiennent aussi à la forme qu'affectent les groupes d'atomes. Lorsque ces corpuscules se disposent en figures, soit planes, soit orbiculaires, que ne vient hérisser nulle irrégularité, l'odeur est douce; elle a quelque chose de dur, d'acerbe ou de fétide, lorsque ces figures sont hérissées d'angles aigus, de pointes et d'inégalités. C'est ainsi que la main, si on lui présente un flocon de laine, le presse; si elle saisit un pied d'ortie, le lâche à l'instant même.

Le goût a pour organe la langue et le palais. Pour que nous percevions les saveurs, il faut qu'en mangeant nous exprimions le suc, de la même manière que l'on exprime l'eau de l'éponge, en la pressant avec la main. La théorie des aspérités et des surfaces glabres, qui a servi à expliquer les différentes qualités des sons et des odeurs, s'applique

avec succès au goût. Les saveurs douces proviennent d'atomes ronds; les groupes à angles multipliés, et sans lignes orbiculaires, produisent des saveurs âpres; les angles aigus, les formes coniques, les courbures que n'accompagnent ni ténuité ni rondeur, enfantent des saveurs piquantes; les figures orbiculaires, non glabres, mais hérissées d'angles presque imperceptibles, fournissent la saveur acide; de figures anguleuses, torses, d'isoscèles, résulte la saveur salée. L'amertume tient à la rondeur glabre, mais torse, et de petites dimensions. De groupes petits, ronds, minces, résulte l'onctueux.

Le tact s'exerce par toutes les parties du corps, et tous les corps le possèdent, quoique étrangers à la sensation qui chez nous en résulte; le vide seul (mais le vide n'est pas un corps) ne peut ni toucher, ni être touché.

Nous sentons des effets tactiles de trois manières : 1° extérieure, lorsque nous appliquons nos surfaces à une surface, 2° intérieure, lorsque, par torsion, pression, taction, tension, ou autre mode d'agir, nous attaquons des parties internes : nous-mêmes souvent nous éprouvons des phénomènes de ce genre (le mal de tête, par exemple, ou les douleurs d'entrailles); 3° mixte, lorsque nous produisons au dehors ce qui naguère était au dedans de nous. Il n'y a pas besoin de dire que chacune de ces trois classes de phénomènes peut être compliquée soit de douleur, soit de plaisir.

En récapitulant les opérations des cinq sens, et les notions qu'elles nous fournissent, il devient clair pour Épicure que l'âme ne pense qu'à l'aide des objets extérieurs, et mieux encore à l'aide des images produites par les émanations atomiques. La pensée n'est due qu'à une agglomération plus grande, et par conséquent plus puissante d'atomes sortis des objets, et répandus dans l'atmosphère.

XIX.

Divers phénomènes relatifs à l'homme; les désirs et les passions; les mouvemens volontaires et le langage; le sommeil et les songes; la mort.

Avant de songer aux désirs, il faut jeter un coup d'œil sur le plaisir et la douleur; ces deux phénomènes, selon Épicure, résident essentiellement dans la configuration du spectre atomique qui jaillit du corps exposé à nos sens, tandis que les spiritualistes ses adversaires placent sa formation dans l'âme même. Quel que soit le système auquel on se range, il reste toujours un fait patent, c'est qu'il y a opposition complète entre le plaisir et la douleur; c'est que l'on recherche le premier, et que l'on fuit le second. Dans la théorie épicurienne, ce vœu universel de tous les êtres en faveur du plaisir résulte de la nature même des choses. Il y a volupté lorsqu'il y a harmonie entre les organes sensitifs, et les formes du spectre qui calque l'objet, père de la sensation; or, tout dans le règne organique tend à l'harmonie. Les âmes aussi doivent y tendre : de là l'horreur du mal-être, et la recherche du bien-être.

Cet élan vers certains phénomènes est ce que l'on appelle désir. Au désir s'oppose la crainte, et la crainte est elle-même un désir négatif. On souhaite *être* ou *avoir*, c'est le désir proprement dit; on souhaite *ne pas être*, *ne pas avoir*, c'est la crainte ou l'aversion.

Le plaisir est toujours accompagné d'une espèce d'expansion de l'âme, qui s'ouvre pour recevoir le bonheur, et se l'incorporer; la douleur, au contraire, est accompagnée d'une occlusion. Il semble que l'âme se ferme, pour ne pas laisser pénétrer la cause de la sensation fâcheuse. A vrai

dire, cette expansion est la joie; la contraction ou occlusion est la douleur. Ces deux phénomènes se modifient à l'infini, soit en rapidité, soit en manifestations extérieures, soit en permanence; de là les affections et les passions; de là aussi les mœurs et le caractère.

La *volontariété* des mouvemens est vraie en ce sens que nous agissons en voulant; mais nous n'agissons qu'en vertu de mobiles préexistans, et ces mobiles viennent tous de la sensation, et, par conséquent, des objets extérieurs. Il y a plus, il faut songer qu'avant de vouloir opérer des mouvemens, il a fallu que nous vissions des mouvemens analogues.

Lorsqu'un membre est mis en mouvement, est-ce l'âme entière, ou une âme particulière à ce membre, qui le veut? Le fait est que l'âme pénètre tout le corps, et, par conséquent, réside aussi bien dans la jambe ou dans le bras, que dans le cœur ou dans la tête. Il n'en résulte pas qu'il y ait plusieurs âmes; mais, quand un membre se meut, la portion d'âme particulière à ce corps pousse la portion voisine, et, de proche en proche, la conscience du mouvement se communique ainsi jusqu'au foyer intellectuel; de sorte que, d'une part, la partie de l'âme a voulu, et que, de l'autre, l'âme entière acquiesce à cette volonté. Le corps alors ressemble à un vaisseau qui va en même temps à la voile et à la rame.

De tous les mouvemens spéciaux des corps, ceux qui produisent le langage sont les plus remarquables. Beaucoup d'animaux possèdent comme l'homme la faculté d'émettre des voix; quelques-uns même les articulent: tels sont entre autres les oiseaux; mais, sous ce rapport, l'homme est le mieux organisé de tous les êtres. Il articule de cent façons différentes des voix déjà nombreuses. L'examen des phénomènes du langage se diviserait en deux parties : 1° les ac-

tions des organes physiques, à l'aide desquels les sons de toute nature se produisent; 2° la formation des mots qui entrent dans la composition des langues. A quels objets furent imposés les premiers noms? comment des mots primordiaux et nécessaires arriva-t-on aux autres? puis, quelle fut l'origine des lois grammaticales? Épicure, sans décider ces questions avec la profondeur des modernes, lançait, chemin faisant, plusieurs solutions dignes de remarque. Entre autres faits, il proclame que primitivement les hommes nommèrent les objets nécessaires à la vie, ou frappans pour les sens, par des onomatopées. La nature seule agissait, et non l'influence de la méthode ou l'ordre d'un chef.

Épicure avait aussi aperçu que le langage est un signe, et il assimilait les mots aux gestes des doigts, au froncement des sourcils, etc., etc.

Le sommeil et les songes ont lieu lorsque la partie pensante et sentante se trouve affaissée par la fatigue. Quelquefois aussi ces phénomènes sont dus à une perturbation que des corpuscules, provenant de l'air ou des alimens, exercent sur les parties de l'âme disséminées dans le corps. Ils les refoulent alors, et les membres, privés du principe qui les régit et les soutient, languissent; le pied fléchit, le bras tombe, les paupières s'abattent, les genoux ploient, et la sensation n'existe plus.

A vrai dire, elle n'existe plus si l'on dort sans rêver; elle existe encore si l'on rêve; mais elle est incomplète, fausse, et quelquefois basée sur les souvenirs : cependant les songes tiennent aussi à ces spectres atomiques émanés des objets. Grâce à leur subtilité extrême, ils pénètrent dans le corps endormi, quoique le sommeil en ait en quelque sorte fermé les portes. Il arrive alors que l'on voit dans le sommeil comme dans la veille. Si nous ne nous apercevons pas

de la variété de la vision, c'est que nos sens assoupis ne viennent point corriger l'erreur, et nous avertir que les objets que nous croyons présens ne sont pas là; et, s'il arrive en même temps que la mémoire repose, nous voyons reparaître ce qui est perdu pour jamais, nous voyons les morts renaître, nous leur parlons.

Pourquoi est-ce que l'on rêve surtout aux objets pour lesquels on sent de la prédilection? la réponse est simple : suivant Épicure, c'est que les organes se sont façonnés à recevoir certaines apparences atomiques, plutôt que d'autres. Il est naturel alors que celles-là pénètrent plus aisément, tandis que celles-ci se trouveront repoussées.

Au sommeil, suspension de l'activité des sens, se lie la mort, qui est extinction totale de l'âme. Tant que l'âme ne s'éloigne que d'un membre, d'un organe ou d'une région du corps, la sensibilité existe encore; mais si elle se retire en total, le corps n'existe plus. D'autre part, l'âme elle-même, lorsqu'elle se trouve isolée du corps, ne possède plus aucune des facultés qu'elle avait : plus de mouvemens, plus de sensations; il en est d'elle comme de l'œil qui, une fois arraché du corps, ne voit plus, eût-on avec soin gardé tous les nerfs et toutes les membranes dont il se compose.

La mort n'est pas une destruction, c'est une ségrégation ou dissolution. Dissolution complète : car, non-seulement les atomes plus grossiers qui constituaient le corps se trouvent séparés des atomes subtils qui sont l'âme, mais encore le corps se résout en substances diverses qui, en définitive, se diviseront à l'infini, puis recomposeront d'autres corps, et les particules de l'âme s'éparpilleront de même dans l'espace, comme la fumée ou comme un nuage. Cette dissémination des atomes subtils sera d'autant plus facile, que leur tissu était plus fin et plus léger.

Une preuve de la dissolution de l'âme, c'est qu'elle est née : tout ce qui a un commencement a une fin. Il est vrai que des philosophes ont été amenés à la déclarer éternelle; mais que d'argumens contre cette idée! 1° Rien n'est éternel que ce qui est solide comme l'atome, ou non divisible en régions comme le vide, ou incapable d'être reçu dans un autre lieu comme l'univers. 2° Comment pourrait-il se faire que l'immortel eût été joint au mortel; l'âme impérissable au corps destructible et caduc? 3° Pourquoi l'âme semble-t-elle grandir et se développer avec le corps, enfantine dans l'enfance, légère dans la jeunesse, grave à l'âge viril, avare et sombre dans la vieillesse? Pourquoi surtout, à cette dernière phase de l'existence, redoute-t-elle l'instant qui doit la séparer de sa prison? ne devrait-elle pas être, au contraire, ravie de la quitter? 4° Si elle laisse en partant quelques atomes d'elle-même dans le corps privé de vie, elle est soluble et divisible; au contraire, si elle ne laisse rien, à quels germes serait due la production de tous ces vers qui pullulent sur les cadavres ?

Épicure appuyait surtout sur cette pensée, que l'âme décline avec le corps. Elle souffre dans les maladies, s'abat par le désespoir, s'émousse quand le corps est fatigué, disparaît dans l'ivresse, l'évanouissement, l'épilepsie, le délire; l'âme mourra donc quand le corps mourra. Par-là croulent d'elles-mêmes toutes les fables sur les enfers, les ombres, la vie future, ainsi que tous les contes relatifs aux cultes.

XX.

Astronomie d'Épicure.

La météorologie (ou περὶ μετεώρων), selon les anciens, qui ne possédaient pas assez de notions précises pour opérer la

division des sciences avec justesse, se composait de deux parties, l'astronomie et l'aérologie. C'est à cette dernière que les modernes conservent le nom de météorologie, parce que dans l'atmosphère se passent tous les phénomènes météoriques.

Le ciel des astres s'appelle *éther* : c'est une région de lumière et de feu (comparez l'opinion d'Herschell, selon lequel le soleil, opaque et habitable, est enveloppé d'une atmosphère lumineuse).

Les astres, et plus particulièrement le soleil et la lune, ont commencé à exister en même temps que le monde : leur origine n'a ni suivi ni précédé.

La nature des astres est douteuse et hypothétique. Il est probable que plusieurs ne sont que les masses de feu. Tel serait surtout le soleil : mais d'autres semblent n'être que des conglomérats opaques, auxquels se trouve uni du feu. Il est concevable en effet, et que des corps polis reçoivent, renvoient, reflètent la lumière pourtant étrangère à leur substance, et que des masses creuses en dedans contiennent des feux intérieurs comme une lanterne contient de la flamme, ou comme un plat porte des charbons ardens. Il serait donc admissible que le soleil fût un aggrégat terreux, mais en même temps criblé de pores comme la pierre ponce ou l'éponge, et qu'il laissât passer par ses interstices la lumière des feux contenus au dedans.

Ce qu'il est tout-à-fait impossible de supposer, c'est que les astres soient animés. La terre ne l'est pas, quoique une; pourquoi les astres le seraient-ils?

Les astres se divisent en deux classes : les astres mobiles ou errans, vulgairement planètes, et les astres fixes. Cette différence n'a rien d'extraordinaire, si l'on songe que les étoiles fixes se meuvent aussi, mais toutes d'après un

même mouvement et suivant un même système; de sorte qu'elles sont toujours au même point de l'espace les unes à l'égard des autres, tandis que les planètes se meuvent suivant des règles toutes différentes, et qu'elles correspondent tour-à-tour à des points inégalement éloignés d'une étoile fixe.

La grandeur des astres n'est certainement pas celle que nous leur attribuons naturellement : cependant leur éloignement n'est pas extrême; la chaleur des rayons qu'ils nous lancent en est une preuve irréfragable. Au reste, il est impossible jusqu'ici de dire avec certitude quelle est cette grandeur; et celui qui n'a donné au soleil qu'un pied de long, comme ceux qui l'ont cru beaucoup de fois plus considérable que le Péloponnèse, et même égal en dimension à toute la terre, seraient aussi embarrassés les uns que les autres s'il s'agissait de démontrer leur opinion.

Quant à la figure, son orbicularité apparente peut être causée également par une sphéricité parfaite ou par un plan discoïdal. Rien n'empêche non plus que ce ne soient des cylindres, ou des cônes, ou des pyramides à base sphérique.

Aux deux classes d'étoiles se rattachent deux mouvemens différens : l'un, par lequel le ciel entier, et par conséquent tout le système des astres, serait emporté; l'autre, par lequel des corps isolés avancent ou reculent au milieu d'un fluide qui laisse passage à des solides.

Ce dernier mouvement est celui des planètes; il se divise en *antéversion* ou marche en avant, et *conversion* ou retour. Le premier a lieu lorsque l'astre, s'avançant dans une direction, décrit un arc de cercle égal à une notable partie de la circonférence; le second a lieu lorsqu'il semble rétrograder, et qu'il décrit en sens opposé un arc contraire au premier. Règle générale : c'est vers l'occident que se portent

tous les astres; il est nécessaire cependant qu'ils reviennent ensuite vers l'orient. C'est ce que fait le soleil, qui le jour marche vers l'ouest, et que, le lendemain matin, nous retrouvons à l'est.

Le temps que mettent les astres à décrire cette espèce de circonférence, qui est la mesure de leur orbite, n'est pas le même pour tous.

Comment se fait-il que lune, soleil, planètes, une fois arrivés au tropique ou ligne solsticiale, forment un coude, et prennent une direction autre que la première? Plusieurs causes peuvent être assignées à ce phénomène : 1° Peut-être est-ce que le mouvement qui leur fut imprimé lors de leur origine s'exerce en spirale : arrivés au point solsticial, qui est leur limite, il faut qu'ils reviennent; 2° peut-être imitent-ils ainsi l'obliquité du ciel; 3° peut-être est-ce l'air qui, par quelqu'une de ses propriétés, basse température, densité, etc., les repousse, etc.; 4° peut-être enfin est-ce que les alimens qui avivent ces astres se trouvent disposés sur la route de manière à ce que les uns étincellent derrière eux, tandis que les autres brûlent en avant.

Les phénomènes des levers et des couchers peuvent être assignés à trois causes : 1° Les astres apparaîtraient et disparaîtraient réellement; en d'autres termes, ils décriraient une courbe au dessus de la terre et une courbe inverse au dessous; 2° il peut se faire qu'un embrasement ait lieu dans les régions occidentales, et qu'arrivée à l'occident la matière embrasée s'éteigne; 3° serait-il possible que chaque matin il se formât un nouveau soleil qui, prenant son élan de la région occidentale, grandît, s'élevât, parvînt à un maximum de force, puis faiblît et en même temps déclinât jusqu'à extinction complète?

Épicure, à l'appui de ces deux dernières hypothèses, citait beaucoup d'expériences.

Relativement à l'inégalité périodique des jours et des nuits, il donnait aussi trois explications. La première, qui est la seule vraie, tenait à l'obliquité de l'écliptique.

La lumière des étoiles est due sans doute à un afflux perpétuel de ruisseaux lumineux. L'immense quantité de rayons lumineux projetés de tous côtés, toute merveilleuse qu'elle paraît, n'est pas inexplicable, puisque évidemment la lumière est d'une délicatesse sans égale : la preuve, c'est qu'il est impossible de la toucher. Il peut se faire d'ailleurs que l'air soit de nature à s'allumer aisément, pour peu qu'une molécule lumineuse y pénètre : ainsi, des moissons entières sont embrasées par une étincelle. Peut-être le soleil a-t-il autour de lui un aliment invisible à l'aide duquel il répare sans cesse ses pertes. L'huile qui alimente la mèche peut faire comprendre cette explication.

Il est supposable que les autres astres, et particulièrement la lune, empruntent leur lumière du soleil.

Nous ne pouvons ici nous étendre sur les explications risquées à propos des phases de la lune et des irrégularités apparentes de sa course.

Les éclipses avaient déjà été expliquées par les philosophes prédécesseurs d'Épicure d'une manière satisfaisante, quoique indubitablement les calculs ne fussent pas très-exacts et très-savans.

Les pronostics, auxquels l'inspection des étoiles donne lieu, sont traités de haut. Épicure admet leur réalité, tant qu'il ne s'agit que de choses purement physiques; seulement il prévient contre l'exagération qui voudrait leur attribuer l'infaillibilité et la certitude. Par suite, il touche un mot des pronostics qu'on a souvent tirés des animaux,

mais qui sont des phénomènes tout au plus météorologiques.

Les comètes se distinguent, selon lui, en étoiles tombantes et comètes proprement dites.

Ces dernières proviennent peut-être de l'embrasement spontané de certaines matières qui se trouvent accumulées et disposées de manière à prendre feu dans les hautes régions; peut-être aussi préexistent-elles à l'instant où nous les apercevons : alors ce seraient les mouvemens et les positions du ciel qui les mettraient momentanément à portée de notre vue. Ces deux hypothèses ne sont pas les seules auxquelles on puisse se livrer. L'occultation ou l'extinction des comètes (car les deux dénominations peuvent être vraies) ont lieu par les causes et dans les circonstances contraires.

Les étoiles tombantes ou filantes proviennent, soit de fragmens d'étoiles usées ou brisées, soit de chute de matières brillantes dont les astres sont des conglomérats, soit de la réunion fortuite d'atomes ignés, soit de l'incandescence subite de l'air renfermé dans des cavités nébuleuses au dedans desquelles il est agité, et qu'il brise.

XXI.

Aérologie ou météorologie proprement dite.

Les nuages résultent d'une condensation d'air, condensation produite par les vents. D'autres hypothèses peuvent disputer la palme à celle-ci. Des atomes aériformes se sont peut-être accrochés les uns aux autres, et, par conséquent, juxtaposés. D'abord, ces atomes ne forment que des masses de médiocre grandeur; mais bientôt elles s'agglomèrent, et en forment de très-grandes.

Les nuages se forment surtout au sommet des montagnes.

Cela vient de ce que les premières condensations ont une si faible densité qu'on ne peut les apercevoir, et que le vent les transporte plus loin avant qu'elles aient eu le temps de s'épaissir; les montagnes les arrêtent, et là elles s'amoncellent en assez grande quantité pour devenir visibles.

Épicure joint à toutes ces explications des nuages la vraie solution; il soupçonne qu'ils sont produits par les exhalaisons de la terre et les évaporations des eaux.

Les vents aussi sont dus aux atomes. Ces corps élémentaires rencontrent quelquefois dans leur course des surfaces qui les repoussent et les font rebondir fortement : leur rapidité alors est plus forte, plus grande, et il en résulte de violens courans d'air. Cet air qui donne lieu aux vents provient tantôt d'exhalaisons aqueuses ou terrestres, tantôt aussi de l'action du soleil, qui donne du mouvement aux fluides aériformes. L'intensité des vents est proportionnelle à la puissance de l'impulsion qui leur a été donnée primitivement. On peut avec assez de raison les comparer aux cours d'eau, dont la rapidité varie selon diverses circonstances.

Parmi les vents, il faut remarquer les tourbillons ou trombes. Ils proviennent de deux actions exercées en sens divers sur une nue que, par exemple, un vent intérieur tend à précipiter vers la terre, tandis qu'un autre vent non moins puissant la fouette extérieurement pour la faire marcher en avant. Ces phénomènes se produisent et sur terre et sur mer; mais ils sont plus fréquens sur celle-ci que sur celle-là.

La foudre provient de l'agglomération d'un nombre infini de vents minimes gonflés de corpuscules ignés et contenus à l'intérieur des nuages. Agités par le mouvement général de leur prison aériforme, ils prennent feu et font explosion :

de là le bruit, l'éclair et le tonnerre. Les incendies causés par la foudre mettent hors de doute la nature ignée de ce météore. On ne peut contester non plus la nécessité des nuages, puisque rarement il tonne sans que le ciel soit couvert. Le nuage est donc en quelque sorte gros de la foudre. Qui la détermine à sortir? on l'a dit, le mouvement, et ce mouvement résulte le plus fréquemment d'un vent qui, pénétrant la nue, forme dans l'intérieur des parties ignées un tourbillon que la rotation échauffe, embrase et fait violemment éclater au dehors. Une foule d'autres explications, toutes aussi dépourvues les unes que les autres de preuves directes, et surtout d'expériences à l'appui, se succèdent chez Épicure : nous les omettons. Ajoutons cependant les trois propositions suivantes, relatives à certaines circonstances électriques : 1° Il tonne plus fréquemment au printemps et en automne que dans les deux autres saisons, parce que dans celles-ci les principes humides ou ignés ne coexistent pas; dans l'automne et dans le printemps, au contraire, le feu et l'eau se produisent en abondance et simultanément. 2° La rapidité et la force de la foudre tiennent à la puissance d'élan que le météore possède en jaillissant dans la nue, et à l'étonnante subtilité de son principe. 3° S'il pénètre à travers les clôtures des maisons, s'il dissout les métaux, s'il tarit les vins sans toucher aux vases qui les contiennent, ces phénomènes résultent aussi de la subtilité du fluide qui se glisse dans les pores les plus étroits, et de la mobilité qui le transporte en un instant à de fortes distances.

La pluie est une condensation d'eau restant à l'état liquide. Elle est due à la compression des nues, qui, rares lorsqu'elles sont à distance, se trouvent plus denses si le vent les agglomère et réduit l'espace qu'elles doivent occuper. Ainsi condensées, elles se résolvent en gouttelettes.

Il y a dans les nues des germes d'eau, et les gouttes aqueuses passent à travers les pores de la nue absolument comme le sang à travers les veines. On peut admettre aussi que la matière des nuages se fond comme la cire, quand elle est exposée au feu. On sait que cette deuxième opinion est la seule véritable.

Épicure savait que les pluies offrent des phénomènes très-variés : par exemple, que les unes ne durent que quelques instans, tandis que d'autres sont continues; que la terre, qui reçoit en été des pluies abondantes, exhale en vapeur une partie de ce qu'elle reçoit, etc., etc.

La rosée a lieu lorsque des corpuscules, exhalés de lieux humides ou bien arrosés, se réunissent et retombent en pluie fine, sans que l'on distingue les gouttes avant leur chute : c'est une espèce de pluie. Les salles des bains à vapeur offrent des exemples analogues à la formation de la rosée.

La neige, la grêle, la glace, étaient pour Épicure, comme pour nous les météores aqueux, remarquables par la solidification de l'eau. Il savait que la grêle a lieu souvent par le voisinage d'un vent froid qui tout d'un coup enveloppe les gouttes d'eau toutes formées, et qui allaient tomber sous forme de pluie; il apercevait aussi d'autres circonstances concomitantes, mais moins heureuses; il expliquait spirituellement la rondeur par l'hébétation des angles pendant la chute.

La neige résulte de ce que l'eau qui tombe en gouttes menues prend tout-à-coup la consistance de l'écume par la pression de nuages aptes par leur volume à produire cet effet, et par l'arrivée d'un vent qui souffle sur ces gouttes. Alors il y a glace légère.

La gelée blanche est la rosée devenue glace.

Épicure s'était aussi occupé de divers météores qui sont

des effets de la réfraction, et, sans les expliquer avec justesse, il reconnaissait au moins que c'étaient des effets de lumière. Sa météorologie se terminait par des considérations sur des exhalaisons asphyxiantes et sur leur résultat le plus remarquable, du moins par sa puissance, et le nombre des victimes sur lesquelles pèsent les épidémies.

Telles étaient les principales idées d'Épicure sur la physique.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

TABLE

DES MATIÈRES DU TOME SECOND.

Pages.

De la Nature des choses. Livre IV..... 3

Notes..... 94

Livre V..... 113

Notes..... 216

Livre VI..... 239

Notes..... 330

Exposé du Système physique d'Épicure..... 355

I. Aperçu général..... 357

II. De la certitude..... 359

III. Préliminaires de la physique. — Division du monde..... 361

IV. Infinitude et immutabilité du monde..... 362

V. De la nature des dieux..... 365

VI. Élémens des corps ou atomes..... 368

VII. Propriété des atomes..... 370

VIII. Des agglomérations des atomes..... 375

IX. Qualités des aggrégats ou composés..... 377

X. Naissance et mort; production et dépérissement..... 381

XI. Du monde, sa forme, sa figure, son âge, ses causes..... 382

XII. De la position de la terre au centre du monde..... 389

XIII. Des tremblemens de terre et de l'Etna..... 390

XIV. Des eaux : la mer, les fleuves, les sources. — Des débordemens du Nil, de la glacé..... 391

XV. Des corps inorganiques que contient la terre..... 394

XVI. Des animaux..... 395

XVII. Des parties animales et de l'âme..... 397

Pages

XVIII. Les sens..... 399

XIX. Divers phénomènes relatifs à l'homme; les désirs et les passions; les mouvemens volontaires et le langage; le sommeil et les songes; la mort..... 405

XX. Astronomie d'Épicure..... 409

XXI. Aérologie ou météorologie proprement dite..... 414

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
BERKELEY

Return to desk from which borrowed.
This book is DUE on the last date stamped below.

22Jan51WB

LD 21-100m-11,'49(B7146s16)476

YC 52168

M158139

PA6482
A2
1836
CASE
B

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY